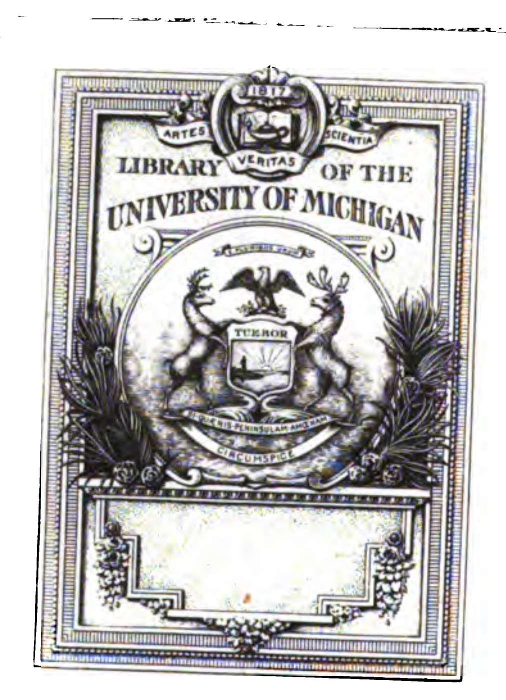
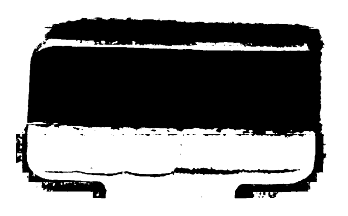
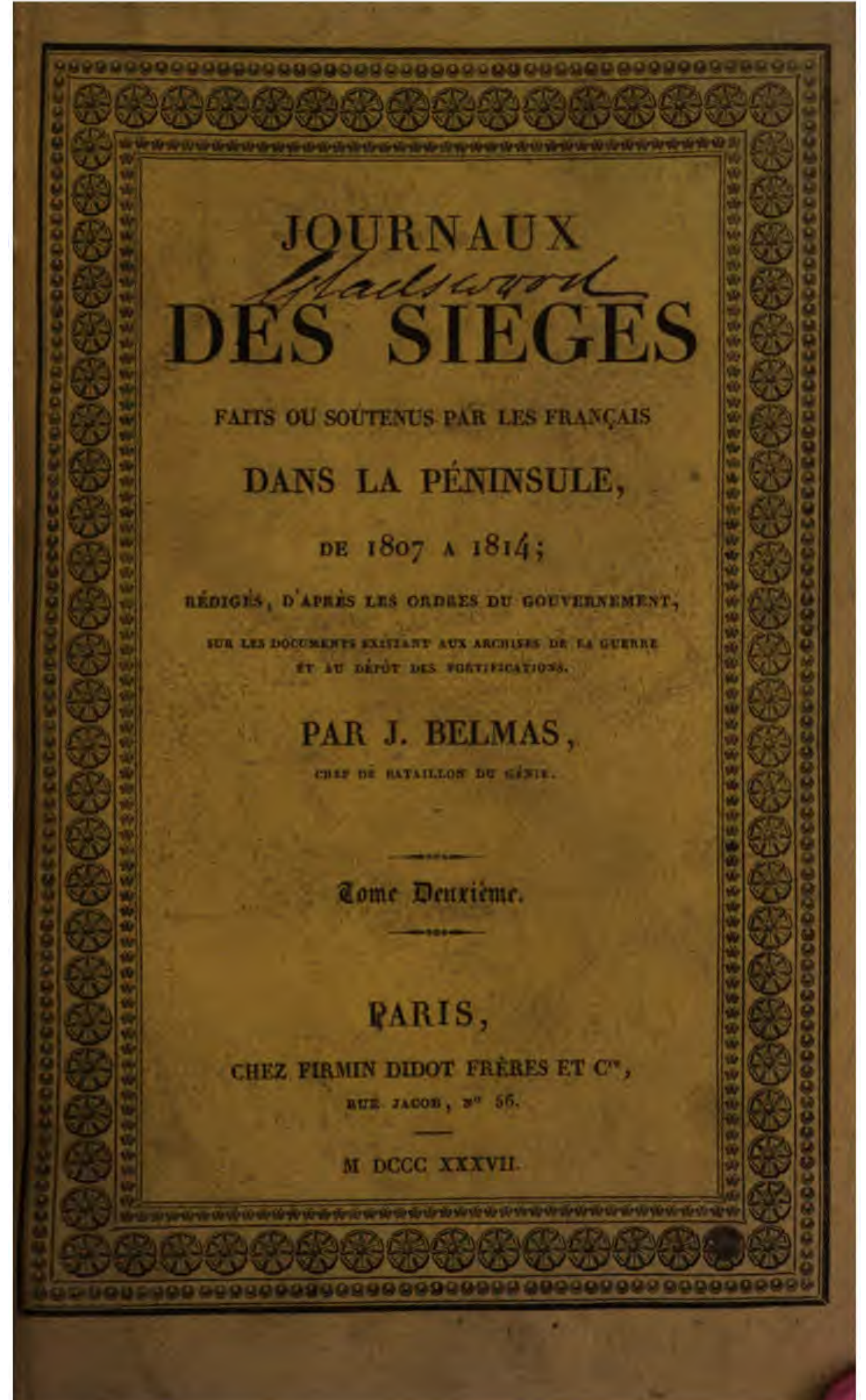

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





JOURNAUX DES SIÉGES

FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS

DANS LA PÉNINSULE,

DE 1807 A 1814;

RÉDIGÉS, D'APRÈS LES ORDRES DU GOUVERNEMENT,

SUR LES DOCUMENTS EXISTANT AUX ARCHIVES DE LA GUERRE ET AU DÉPÔT DES FORTIFICATIONS.

PAR J. BELMAS,

CHEF DE BATAILLON DU GÉNIE.

Tome Deuxième.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES ET Cie,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XXXVII.

JOURNAUX

DES SIÉGES

FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS

DANS LA PÉNINSULE,

DE 1807 A 1814.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET Cie,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, N° 56.

JOURNAUX

DES SIÉGES

FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS

DANS LA PÉNINSULE,

DE 1807 A 1814;

RÉDIGÉS, D'APRÈS LES ORDRES DU GOUVERNEMENT,

SUR LES DOCUMENTS EXISTANT AUX ARCHIVES DE LA GUERRE ET AU DÉPÔT DES FORTIFICATIONS.

PAR J.^{N} BELMAS,

CHEF DE BATAILLON DU GÉNIE.

Tome Deuxième.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES ET CIE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XXXVI.

PREMIER SIÉGE

DE SARAGOSSE,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

EN 1808.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PREMIER SIÉGE

DE SARAGOSSE,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

EN 1808.

Ce fut le 24 mai qu'on apprit à Saragosse la double abdication de Charles IV et de Ferdinand VII en faveur de Napoléon; cette nouvelle y souleva l'indignation générale. Don José Palafox, ex-garde du corps, qui avait accompagné Ferdinand dans son voyage à Bayonne, s'était échappé de cette ville, déguisé en paysan, et, depuis deux jours, il se trouvait dans son château d'Alfranca, aux environs de Saragosse. Sa présence et ses discours contribuèrent à exaspérer les esprits. Le peuple en foule parcourut les rues, criant vengeance, et se porta chez le général Guillelmi, capitaine général de l'Aragon, pour avoir des armes. Celui-ci, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur sa

patrie, chercha à calmer la multitude; mais ses efforts produisirent un effet contraire : il faillit d'être assassiné. Quelques officiers le sauvèrent en l'entraînant, avec les révoltés, au château situé hors de la ville, et où se trouvaient vingt-cinq mille fusils et soixante-cinq pièces de campagne. Les magasins furent envahis, et, ce jour-là même, toute la ville fut en armes. Le général Guillelmi donna sa démission, et resta enfermé dans le château.

Le lendemain, Palafox fut mis à la tête de l'insurrection, et proclamé capitaine général. Sa haute naissance, sa jeunesse, ses manières distinguées et son voyage à Bayonne avaient excité en sa faveur l'intérêt des habitants. Il avait en ce moment auprès de lui, à Saragosse, son frère aîné, le marquis de Lazan. Quelques jours après, il fut rejoint par son plus jeune frère, don Francisco, qui s'était échappé de Pampelune. Le P. don Bazile, son ancien précepteur, devint son conseiller intime.

La ville de Saragosse comptait alors cinquante mille âmes; elle n'était entourée que d'un faible mur en briques, haut de quatre mètres, et elle n'avait pour garnison que deux compagnies de fusiliers et une vingtaine de canonniers. C'est dans une telle situation que Palafox, environné de troupes françaises, et à quelques journées de marche seulement de la frontière, osa arborer l'étendard

de la révolte. Il appela aux armes la population (1), et publia son fameux manifeste du 31 mai, qui circula dans toute l'Europe (2). Désirant affermir en ses mains la puissance qu'il tenait du peuple, il convoqua une assemblée de tous les députés de la province ayant voix délibérative aux cortès. Cette assemblée eut lieu le 9 juin. Palafox y exposa sa conduite (3), et vit confirmer par acclamation sa nomination au poste de capitaine général. En se séparant, l'assemblée nomma une junte suprême de six membres, sous la présidence de Palafox, pour concentrer tous les pouvoirs.

L'enthousiasme gagna bientôt les provinces voisines. Des officiers de tout grade, les ingénieurs de l'école d'Alcala, des soldats échappés de Pampelune et de Madrid, et plus de dix mille paysans aragonais se rendirent à Saragosse. On commença à organiser plusieurs tercios ou bataillons de mille hommes chacun, à rassembler des munitions, à confectionner des effets d'habillement et d'équipement pour les soldats. Le baron de Versage, officier des gardes walones, rassembla à Calatayud un corps d'étudiants et de volontaires; il fut chargé

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.
(2) Voir pièces justificatives, n° 2.
(3) Voir pièces justificatives, n° 3.

de couvrir les moulins à poudre de Villafelices, et de conserver les communications avec les juntes de Soria et de Siguenza. Un autre corps se forma à Huesca. La citadelle de Jaca et le fort de Venasque furent occupés et mis en état de défense; les places de Lérida et de Méquinenza devinrent des points de communication et de liaison avec la Catalogne; des émissaires furent envoyés pour solliciter des secours dans les provinces voisines; d'autres se rendirent à Mayorque pour obtenir la rentrée de dix mille hommes de vieilles troupes qui s'y trouvaient, et pour conférer avec les Anglais qui avaient une armée en Sicile, et dont les vaisseaux couvraient la Méditerranée. Le marquis de Lazan prit le commandement des forces actives. Il quitta Saragosse le 6 juin, avec deux mille hommes et quatre pièces de canon, pour se porter à Tudela, et y défendre le passage de l'Èbre.

La renommée eut bientôt fait connaître partout les progrès de cette révolution. Dès que l'Empereur, qui était à Bayonne, en fut instruit, il envoya à Pampelune le général Lefebvre-Desnouettes pour y réunir quelques troupes, et marcher contre Saragosse avant que Palafox eût le temps de former son armée. De son côté, le maréchal Bessières, qui gardait la grande route de Castille avec un corps d'armée, détacha sur Saragosse le général Verdier avec deux mille hommes. Des colonnes mobiles

devaient aussi se diriger sur cette ville, de Madrid et de Barcelone.

Le général Lefebvre-Desnouettes partit de Pampelune le 7 juin, avec quatre mille deux cents hommes, dont neuf cent cinquante hommes de cavalerie, six pièces de 4 et sept caissons de cartouches. L'infanterie, commandée par le général Habert, se composait du deuxième régiment supplémentaire des légions de réserve et de trois bataillons des quinzième, quarante-septième et soixante-dixième régiments de ligne. La cavalerie comptait trois escadrons de lanciers polonais, le cinquième escadron de marche, et un détachement de trente cavaliers espagnols du régiment de Calatrava. Le général Lefebvre-Desnouettes ayant appris que les insurgés avaient rompu le pont de Tudela, résolut de passer l'Èbre à Valtierra. Il fit descendre pendant la nuit trois grandes barques de la rivière d'Aragon, et franchit l'Èbre à l'ancien bac. Le 8 juin au matin, il continua sa marche sur Saragosse par la rive droite du fleuve.

Un corps espagnol, commandé par le colonel Obispo, se trouvait sur les hauteurs en avant de Tudela, défendant l'entrée de cette ville, où se trouvait le marquis de Lazan avec ses réserves. D'abord, le général Lefebvre employa tous les moyens de conciliation qui étaient en son pouvoir pour ramener les insurgés; mais ses efforts ayant

été inutiles, il attaqua les Espagnols, les chassa de leur position et les dispersa. Les lanciers polonais en tuèrent un grand nombre. Les paysans pris les armes à la main furent tous fusillés. On trouva dans la ville beaucoup d'armes et de munitions. La plupart des habitants s'étaient enfuis; mais, dès le lendemain, ils commencèrent à rentrer. Le général Lefebvre s'arrêta quelques jours à Tudela, pour désarmer le pays, assurer ses communications et rétablir le pont. Cette ville, de douze mille âmes environ, et située à l'entrée du canal impérial qui conduit à Saragosse, devint fort utile à l'armée, comme lieu de dépôt pour les approvisionnements et les blessés. Le marquis de Lazan se retira sur Mallen; mais il détacha à Tarazona son frère, don Francisco Palafox, pour inquiéter nos communications. Le commandant Robert fut envoyé, avec le bataillon du soixante-dixième de ligne, pour soumettre cette ville; il y entra sans obstacle, et s'empara de six cents fusils.

Le 12 juin, le général Lefebvre fut rejoint par le premier régiment de la Vistule, par le sixième bataillon de marche, et par un convoi d'artillerie qu'il attendait pour se porter en avant. Le 13, il se mit en marche sur Mallen, laissant à Tudela un bataillon d'infanterie et cinquante cavaliers. Le marquis de Lazan avait rallié sur les hauteurs du village quatre mille paysans armés, un bataillon de volontaires de

Tarragone qui avait déserté de Pampelune, deux cents fusiliers de Saragosse et une centaine de cavaliers. Bien que protégés par un bois d'oliviers, et dans une position assez favorable pour des troupes irrégulières, les Espagnols furent culbutés et rejetés dans l'île formée par l'Èbre et le canal, où la cavalerie en fit un grand carnage. Ils perdirent environ mille hommes; le marquis de Lazan se sauva en passant l'Èbre dans une petite barque. Cinq pièces de canon, un grand nombre de fusils et un convoi de onze voitures chargées d'armes restèrent en notre pouvoir. Nos avant-postes s'avancèrent jusqu'au village de Gallure.

L'approche des troupes françaises jeta l'effroi dans Saragosse; mais l'enthousiasme des habitants se ranima bientôt au bruit des cloches sonnant le tocsin; et, bien que les tristes résultats des affaires de Tudela et de Mallen eussent dû les convaincre de l'infériorité des corps sans discipline contre des troupes réglées, six mille hommes sortirent spontanément de la ville, obligeant Palafox de les conduire au combat.

Le général Lefebvre-Desnouettes rencontra ces bandes, le 14 juin, à Alagon, sur le Xalon, où il les défit complétement. Les Espagnols se retirèrent en désordre sur Saragosse, où ils arrivèrent mourant de faim et de soif, et exténués par la fatigue et par la chaleur du jour. La terreur fut

extrême dans la ville; mais les troupes françaises s'étant arrêtées à Alagon pour passer la nuit, les habitants eurent le temps de se remettre de leur frayeur et de reprendre courage.

Le lendemain matin, 15 juin, le général Lefebvre-Desnouettes continua sa marche sur Saragosse. Il rencontra de nouveau, à une demi-lieue de la ville, trois mille insurgés avec du canon, qui s'étaient postés à la Maison blanche près des grandes écluses. Palafox avait ranimé le courage des habitants, en parcourant la ville avec un drapeau, où se trouvait l'image de N. S. del Pilar; mais, désespérant du salut de la ville dans ce moment critique, il sortit du faubourg de la rive gauche, sous prétexte de visiter les avant-postes, et partit pour se rendre à Belchite. Le marquis de Lazan son frère le suivit quelques heures après (1).

Le général Lefebvre-Desnouettes attaqua les insurgés dans leurs positions avancées; et, malgré

(1) Le marquis de Lazan, dans ses mémoires sur la campagne de l'été de 1808, explique ainsi le départ de Palafox et le sien :

« Le capitaine général, se voyant sans troupes, ne pouvait « espérer de défendre la ville. Il s'exposait à tout perdre en y « restant; et, dans ce cas, ses fonctions de gouverneur gé- « néral du royaume d'Aragon pouvaient lui attirer des repro- « ches. C'est pourquoi il se détermina à transporter son quar- « tier général à Belchite, dans l'intention de rallier autour de

un terrain extrêmement difficile, couvert d'oliviers, de jardins entourés de murs, et de maisons de campagne, il les repoussa sur tous les points. Le désordre était à son comble dans la ville; cependant les moines parvinrent à triompher de la terreur générale, et à ramener le peuple sur l'enceinte. On se mit à barricader les portes et les rues, à percer des créneaux dans la muraille, à placer de l'artillerie sur les principales avenues. Les maisons se couronnèrent de gens armés, et la foule se pressa dans les rues pour apporter des munitions et secourir les blessés.

Quoique faible, la muraille de la ville était protégée par plusieurs grands édifices qui la rendaient de quelque valeur contre une attaque de vive force. Sur les fronts menacés, se trouvaient le couvent de Santa-Engracia, attenant à la porte du même nom; la tour del Pino, à l'angle formé par la muraille, entre la porte Santa-Engracia et

« lui ses troupes dispersées. Quant au marquis de Lazan, qui « se trouvait vers le pont de Saint-Joseph, comme il n'entendait plus tirer sur les autres points, il crut, d'après un bruit « répandu tout à coup, que les Français étaient maîtres de la « ville; il gagna par un sentier détourné l'Èbre qu'il passa à « gué, et se dirigea, avec le colonel Obispo et quelques officiers, sur Medina, où il coucha, et d'où il rejoignit le lendemain à Belchite le capitaine général, qui y était arrivé la « veille. »

celle del Carmen. On voyait aussi à cette époque le couvent des Capucins en avant de l'enceinte et près de la Huerba. A droite et à gauche de la porte del Carmen, le mur faisait partie du couvent de l'Incarnation et du collége. Plus loin se trouvaient le couvent de la Miséricorde et la caserne de cavalerie; et, en avant, les couvents des Trinitaires et des Augustins déchaussés. Depuis la porte del Portillo, l'enceinte se continuait jusqu'à l'Èbre par l'église de ce nom et les murs des jardins des couvents de Santa-Lucia, de Santa-Inès, et de Las Festas, qui se réunissent à la porte de Sancho où aboutit le chemin de Saint-Lambert. Le château, situé hors de la ville, était un édifice carré de bonne construction avec un grand fossé, et donnait par sa saillie une grande force à cette partie de l'enceinte.

Pour attaquer la ville, le général Lefebvre-Desnouettes forma ses troupes en trois colonnes, qui s'avancèrent jusqu'au pied de la muraille, à la faveur des plantations d'oliviers dont le terrain était couvert. La colonne de gauche, évitant le feu du château, se porta sur le quartier de cavalerie par la petite plaine des Aires du Roi, pour tourner les défenses de la porte del Portillo; la colonne du centre attaqua la porte del Carmen; celle de droite, évitant le couvent extérieur des Capucins,

se dirigea vers la porte de Santa-Engracia par la plantation basse d'oliviers voisine du pont de la Huerba.

Après une attaque vive, une partie de l'enceinte fut envahie; les lanciers polonais s'emparèrent de la porte Santa-Engracia; le bataillon du soixante-dixième, sous les ordres du commandant Robert, força la porte del Carmen, et pénétra fort avant dans la ville; le quartier de cavalerie fut pris et repris trois fois, et nos troupes pénétrèrent par la porte del Portillo jusque sur la place du Toros. Néanmoins, tous ces succès furent sans résultats : les habitants, embusqués dans les maisons et sur les toits, aux débouchés des rues et derrière des barricades, écrasaient nos soldats sous une grêle de balles et de pierres. La nuit approchait et l'on se battait encore; la chaleur avait été excessive pendant toute la journée, et nos troupes, fatiguées de neuf heures de combat, avaient perdu beaucoup de monde, et commençaient à se rebuter de tant d'obstacles. Le général Lefebvre-Desnouettes ordonna la retraite et vint prendre position à une demi-lieue de la ville, sur les hauteurs qui s'étendent de la rive droite de l'Èbre au canal impérial, résolu à attendre des renforts et des moyens de siége avant de faire une nouvelle attaque.

Cette affaire exalta au plus haut point le cou-

rage des Saragossains (1), et leur fit comprendre que s'ils ne pouvaient résister en ligne aux troupes françaises, ils seraient invincibles derrière leurs murailles. Ils travaillèrent toute la nuit à augmenter leurs moyens de défense, dans la crainte d'une nouvelle attaque pour le lendemain. L'intendant Calvo fit illuminer la ville pour éviter à la fois les surprises et les excès. Le lieutenant de roi, D. Vicente Bustamente, qui commandait la place en l'absence de Palafox, nomma des chefs pour chaque porte, et mit quelque ordre dans le service. Le colonel D. Antonio San-Genis, commandant du génie, indiqua des emplacements pour les retranchements, coupures et batteries, que les paysans exécutèrent avec des planches et des sacs à laine. Les rues de Santa-Engracia, del Carmen et autres qui aboutissent sur l'enceinte, furent barricadées avec les meubles des maisons et des boutiques. On organisa sept compagnies de sapeurs pour l'exécution de ces travaux; on établit des ateliers pour la confection des cartouches, pour la réparation des armes et la fabrication de la mitraille. Ces préparatifs se continuèrent avec la plus grande activité, le 16 juin, jour de la Fête-Dieu. Le prêtre Sas, qui s'était fait remarquer par son courage intrépide à la défense de la porte del Por-

(1) Voir pièces justificatives, n° 4.

tillo, s'adjoignit d'autres prêtres, et forma deux compagnies des hommes les plus braves, désignées sous le nom de compagnies des tirailleurs volontaires de la paroisse de Saint-Paul.

Le 17 juin, le général Lefebvre-Desnouettes, voulant éprouver la voie des négociations, adressa au gouverneur par un prisonnier une lettre dans laquelle il le sommait de désarmer les habitants et de lui livrer les portes de la ville, promettant, à ces conditions, de laisser ses troupes campées hors des murs. Le marquis de Lazan, rentré dans la place le 18 juin, envoya cette lettre à Palafox; et le 20, le général Lefebvre-Desnouettes reçut une réponse qui lui ôta tout espoir de réduire la ville autrement que par la force des armes (1).

Les habitants prenaient courage et s'obstinaient davantage dans leur résistance, voyant arriver journellement des officiers et des soldats qui accouraient au secours de la ville assiégée. Ce qui leur causa le plus de joie, ce fut l'entrée, le 19 juin, de trois cents hommes du régiment d'Estramadure, qui avaient fait partie de la garnison de Barcelone, et de cent volontaires de Tarragone. De notre côté, nous reçûmes aussi des renforts, qui portèrent nos forces à quatre mille huit cent cin-

(1) Voir pièces justificatives, n° 5.

quante-deux hommes, onze cent soixante-trois chevaux et douze pièces d'artillerie : cinq autres pièces de gros calibre étaient attendues de Pampelune. Le colonel Lacoste, aide de camp de l'Empereur et commandant du génie, fit les dispositions d'une nouvelle attaque.

« Tout est calme sous les murs de la ville, depuis « la journée du 15, écrivait le général Lefebvre-« Desnouettes au major général. La ville est serrée « de près depuis le canal jusqu'à l'Èbre. Les insur-« gés font des préparatifs de défense; du reste, ils « ont la plus grande timidité pour sortir, pas un « homme ne se montre dehors. Nous avons em-« ployé ce temps de calme à bien reconnaître les « environs de la place; et nous avons vu que, « sans trop nous aventurer, il était possible de « resserrer la ville de manière à lui couper toute « communication avec l'extérieur. Les insurgés « occupent sur notre droite, à une petite demi-« lieue de la ville, le Monte-Torrero, où il y a de « grands bâtiments royaux. Quoiqu'ils y aient du « canon, nous attaquerons cette position. Elle est « très-rapprochée de notre droite; mais la Huerba, « rivière très-encaissée, nous en sépare. Nous cher-« cherons les moyens de passer l'Èbre, et d'atta-« quer la tête de pont. Il n'y a que quelques mai-« sons sur la rive gauche. Tous les moulins de la « ville sont sur le Gallegos. Nous nous en empa-

« rerons. Deux autres moulins sont sur le canal,
« et nous en sommes maîtres. »

Le 21 juin, le général Grandjean arriva au camp avec le deuxième régiment de la Vistule. On construisit une batterie sur la hauteur de Bernadona en face du château, à six cents mètres environ de la ville, et l'on poussa des reconnaissances sur le Monte-Torrero.

Cependant Palafox, qui n'était pas encore rentré, avait rallié à Belchite quelques compagnies de vétérans et des paysans enrôlés des districts de Daroca et de Calatayud. Son frère D. Francisco vint le rejoindre avec une partie des bandes du baron de Verlage. Ces forces, s'élevant à environ quatre mille hommes, se portèrent à Epila, sur la route de Madrid, pour couper nos communications. Le général Lefebvre ayant eu connaissance de ce rassemblement, envoya pour le dissiper le colonel Chlopiski avec le premier régiment de la Vistule, le bataillon du quinzième, cinquante chevaux et une pièce de 4. L'affaire s'engagea le 23, au matin. Malgré l'avantage de leur position, les insurgés furent battus et chassés de la ville : ils eurent six cents tués ou blessés, et quatre pièces de canon tombèrent en notre pouvoir. Parmi les prisonniers, se trouvèrent le lieutenant-colonel du génie Albo et un officier des volontaires d'Aragon. Le général Lefebvre détacha deux cents

lanciers et une pièce de canon vers Placencia pour surveiller les mouvements de l'ennemi, et empêcher les fuyards de se jeter sur les convois d'artillerie et de vivres qui devaient nous arriver de Tudela par le canal. Le jour même de l'affaire d'Epila, la garnison de Saragosse fit sur nos avant-postes du canal une sortie qui fut promptement repoussée.

De nouveaux renforts portèrent nos forces à six mille soixante-quatorze hommes, douze cent soixante-dix-sept chevaux, treize pièces de canon et un obusier, sans compter cinq bouches à feu prises à l'ennemi.

Le 25 juin, le général Lefebvre fit une nouvelle tentative de négociation auprès du gouverneur, au moyen de quelques soldats espagnols attirés à nos avant-postes. L'intendant Calvo et plusieurs officiers sortirent de la place et vinrent conférer avec le général Lefebvre; mais toutes les propositions de capitulation furent rejetées (1).

Le général Verdier, commandant la colonne partie de Vitoria, arriva le 24 juin à Tudela; il rallia les quatrième et septième bataillons de marche qui s'y trouvaient, et continua de s'avancer par la rive droite de l'Èbre. Il lui était prescrit de suivre la rive gauche, mais il craignit de ne pas trouver de

(1) Voir pièces justificatives, n° 6.

chemin pour son artillerie et de rester isolé sur cette rive faute de pont. Le 26, il arriva de Saragosse, et campa à la gauche du général Lefebvre, s'appuyant à l'Èbre. Nos forces s'élevèrent alors à dix mille cinq cents hommes. Le général Verdier en prit le commandement en chef; et, voulant resserrer davantage la garnison et couvrir ses camps contre les tirailleurs espagnols, il poussa dès le lendemain ses avant-postes, à la faveur des oliviers qui couvraient la plaine, jusqu'à demi-portée de fusil du château et de la ville.

Le 27 juin, un dépôt de vingt mille livres de poudre, établi par les Espagnols dans le séminaire donnant sur le Cosso, sauta avec un horrible fracas. Cette explosion détruisit une partie de l'édifice et les maisons contiguës au débouché de la rue del Medio, qui se trouvaient en face. Un grand nombre d'habitants furent victimes de cet événement, qui répandit la désolation dans Saragosse.

Le Monte-Torrero, qui s'élève à quinze cents mètres de la ville, se prolonge fort loin sur la rive droite du canal, et tournait en quelque sorte la droite de nos camps. Les Espagnols occupaient cette position avec cinq cents hommes, et étaient couverts par le canal, qui a près de quinze pieds de profondeur. Ils avaient construit une batterie de quatre pièces sur le plateau de Buena-Vista en arrière du canal; deux autres pièces battaient le

pont d'America, près des grands magasins du Monte-Torrero, et les principaux chemins étaient défendus par des coupures. Le général Verdier voulut se rendre maître de cette position, naturellement très-forte, avant que l'ennemi eût eu le temps d'y augmenter ses moyens de défense.

Le 28 juin, le général Lefebvre, secondé du colonel Lacoste, fut chargé d'effectuer cette attaque avec quatre bataillons de la brigade Habert, une partie des lanciers polonais et quatre pièces de canon. Une colonne déboucha à la pointe du jour par l'encaissement du canal, et attaqua de front la batterie de Buena-Vista, pendant qu'une seconde colonne tournait la montagne par le chemin de Quarte. Une troisième colonne s'avança à la faveur des oliviers par la rive gauche de la Huerba vers le pont de Santa-Engracia, pour menacer la retraite de l'ennemi. D'un autre côté, la batterie de deux obusiers de huit pouces, d'un mortier de douze pouces, et de deux pièces de 8, que le colonel Lacoste avait fait établir en face du château, attirait l'attention de l'ennemi sur la ville. Les Espagnols, débusqués de leur position, s'enfuirent en désordre jusque dans la place, laissant en notre pouvoir quatre pièces de 4 et un obusier. Notre perte ne fut que de quelques blessés. On trouva au port du Monte-Torrero deux grandes barques, deux chaloupes, beaucoup de bois de charpente

et des magasins de blé et de vin. Telle était la confiance des Espagnols dans la force de cette position, qu'ils firent pendre comme traître, l'officier d'artillerie, nommé Falcon, qui y commandait; châtiment exemplaire auquel les uns reprochèrent trop de précipitation, mais où les autres virent un frein salutaire contre ceux qui fléchiraient par timidité ou par perfidie.

L'occupation du Monte-Torrero nous rendit maîtres de toute la rive droite de l'Èbre, et nous permit de compléter de ce côté l'investissement de la ville. Il ne resta aux insurgés, pour communiquer avec l'extérieur et recevoir des secours, que les routes de Catalogne, situées sur la rive gauche.

Le 30 juin, on prit un secrétaire de Palafox, qui sortait de la ville. Il rapporta que les prêtres et les femmes étaient les plus acharnés à la défense; que Palafox courait encore le pays pour soulever les paysans et renforcer son parti, portant peine de mort contre ceux qui refusaient de prendre les armes; que le plus grand désordre régnait dans la ville; qu'on avait ordonné de dépaver les rues, et que la populace avait pendu un des principaux négociants, convaincu d'aimer les Français.

Le même jour, le colonel Piré, aide de camp de l'Empereur, arriva au camp avec une colonne

d'environ deux mille quatre cents hommes, formée du troisième régiment de la Vistule, d'un bataillon de grenadiers et de chasseurs d'élite, et de trois escadrons de marche. Il escortait le reste de la grosse artillerie qu'on attendait de Pampelune. L'équipage de siége compta alors trois pièces de 12, quatre de 8, six obusiers de huit pouces, trois mortiers de douze pouces et deux mortiers de neuf pouces, non compris l'artillerie de campagne. Les Espagnols, de leur côté, reçurent de Lérida quatre mortiers, deux pièces de 24 et des projectiles.

L'Empereur, qui de Bayonne dirigeait les premières opérations contre Saragosse, avait ordonné pour le 29 juin une attaque de vive force contre la ville, après qu'on l'aurait vivement bombardée. Le général Verdier se décida donc à l'entreprendre, sans se dissimuler, toutefois, les difficultés qu'elle présentait.

« Qu'elle réussisse ou non, écrivait-il au major « général, elle sera meurtrière. A la contenance « que montrent ces gens-là, il paraît qu'ils sont « pleins de confiance. Ils ont d'ailleurs une artille- « rie formidable sur tout le pourtour de la ville. « Ils en ont encore une grande quantité de dispo- « sée sur les places publiques et dans les princi- « pales rues; de sorte que si la place est prise, « nous y trouverons soixante à quatre-vingts bou-

« ches à feu en activité, approvisionnées par des « munitions des arsenaux royaux, et servies par « d'anciens artilleurs, déserteurs de Pampelune et « d'autres places voisines. »

Le général Verdier, de concert avec le colonel Lacoste, commandant du génie, fit élever quatre batteries, savoir :

Une première batterie, dite de gauche, sur la hauteur de Bernardona, de trois pièces de 12, de deux de 8, de deux obusiers de six pouces, et de deux pièces de 4, pour battre en brèche le château, et en éteindre les feux.

Une seconde batterie, à droite de la première, de deux obusiers de 8 pouces et de deux pièces de 8.

Une troisième batterie de trois mortiers de 12 pouces et de deux mortiers de 9 pouces, construite au centre sur la route, à environ cinq cents mètres de l'enceinte.

Une quatrième batterie de deux obusiers de 8 pouces, dite de droite, et sur le penchant du Monte-Torrero, en face de la ville.

Les habitants voyaient avec effroi les préparatifs du bombardement, et demandaient à grands cris le retour de Palafox. Le marquis de Lazan fit travailler avec une nouvelle activité aux ouvrages de défense. Le mur d'enceinte fut crénelé sur tout son développement; la porte de Santa-Engracia fut

Le 2 juillet, à la pointe du jour, le général Verdier, jugeant les brèches praticables, ordonna une attaque générale.

A la gauche, trois colonnes de la division du général Gomez Freyre furent chargées d'attaquer les brèches du château, les portes de Sancho et del Portillo, le couvent des Augustins et la caserne de cavalerie.

A la droite, la division du général Lefebvre-Desnouettes fournit trois colonnes pour attaquer les portes del Carmen, de Santa-Engracia, et les couvents de Santa-Engracia et de Saint-Joseph.

Chaque colonne, forte de cinq à six cents hommes, était précédée d'un détachement d'une cinquantaine d'hommes des plus braves, armés de haches et de pioches, et portant des fascines goudronnées; d'autres troupes furent disposées en arrière pour les soutenir, et le reste de l'armée se tint en réserve. Trois escadrons de lanciers et de cuirassiers passèrent l'Èbre à un gué reconnu au-dessus de la ville, et se portèrent sur la rive gauche, en face de la tête de pont, pour charger tout ce qui voudrait en sortir. Un bataillon fut placé sur le bord du fleuve pour les soutenir.

Au signal donné, nos troupes s'élancèrent avec intrépidité sous un feu épouvantable de mousqueterie et d'artillerie, partant des créneaux pratiqués dans chaque maison et de toutes les issues don-

nant accès dans la ville. Quoique praticable, la brèche du château ne put être forcée. La colonne dirigée contre la porte del Portillo eut un moment de succès : la plus grande partie des canonniers espagnols de la batterie de cette porte avaient été tués, et une terreur panique s'était emparée de ceux qui accouraient pour les remplacer. Dans ce moment critique, une jeune femme, Augustina d'Aragon, arrive dans la batterie, arrache une mèche des mains d'un canonnier expirant, et met le feu à une pièce de 24 chargée à mitraille et dirigée sur nos soldats. Ce trait d'audace ranima le courage des défenseurs, qui revinrent en foule. Nos troupes, prises en flanc par les feux du château et par ceux du jardin potager des Augustins déchaussés, se retirèrent en désordre. Une attaque dirigée par la petite plaine des Aires du Roi contre la caserne de cavalerie et le couvent de la Miséricorde, ne fut pas plus heureuse. Plusieurs tentatives contre la porte del Carmen et contre la tour del Pino furent également sans résultat. A l'extrême droite, le général Habert s'empara du couvent Saint-Joseph, et força le passage du pont de la Huerba défendu par deux pièces. Il s'approcha de la porte Quemada; mais une fusillade des plus vives le força de repasser le pont et d'abandonner le couvent Saint-Joseph après y avoir mis le feu. Sur tous les points, les Espagnols se défendirent

avec un acharnement incroyable de la part d'une population non disciplinée. L'arrivée de Palafox, à quatre heures de l'après-midi, au plus fort du combat, exalta encore leur courage. Il rentra par le faubourg de la rive gauche de l'Èbre, amenant environ trois mille trois cents hommes d'infanterie et soixante chevaux que le baron de Versage et don Francisco Palafox avaient ralliés à Belchite après la déroute d'Epila. Le combat se prolongeant pour nous sans espoir de succès, et avec une grande perte, le général Verdier fit rentrer ses troupes dans leurs premières positions. Nous eûmes deux cents hommes de tués et trois cents de blessés. Cette action nous permit d'apprécier le nombre des hommes armés qui se trouvaient dans la place et la masse de leur artillerie. Les habitants étaient dans l'enthousiasme. Une proclamation, affichée dans les rues de la ville, les félicita de leur courage (1).

Le général Verdier, n'espérant plus se rendre maître de la ville par une attaque de vive force, résolut de concentrer ses moyens pour une attaque régulière sur quelques points de l'enceinte. Jugeant bien que la non-réussite de deux premières tentatives pourrait déterminer le soulèvement de l'Aragon et des provinces voisines, il demanda des

(1) Voir pièces justificatives, n° 7.

renforts, tant pour assurer sa communication avec Pampelune que pour former une colonne mobile d'une couple de mille hommes au moins, afin de battre la campagne et de dissiper les rassemblements qui se formaient autour de ses camps. Dès le lendemain, 3 juillet, il fit, avec le colonel de génie Lacoste, la reconnaissance de la ville, et arrêta sur le terrain le projet de deux cheminements, l'un dirigé sur le château et l'autre vers la porte del Carmen, où l'enceinte n'était pas flanquée. Le colonel Lacoste n'avait avec lui qu'un officier du génie; on manquait d'officiers d'artillerie, et les munitions tirées de Pampelune étaient épuisées. Le général Verdier adressa au major général un état des approvisionnements qui lui étaient indispensables, et fit commencer cette nuit-là même le cheminement projeté contre le château, ajournant celui qui devait avoir lieu contre la ville, jusqu'à l'arrivée des moyens d'attaque, afin de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi de ce côté, et lui laisser le temps de se retrancher.

Dans la journée du 3, un parlementaire sortit de la ville pour prévenir le général Verdier, de la part du gouverneur : « que si nous voulions entrer « à Saragosse en amis, nous en étions les maîtres; « mais que si nous voulions entrer de vive force, « il défendrait la ville jusqu'à extinction. » Le parlementaire n'ayant ajouté aucune explication à

cette proposition singulière, on présuma qu'il n'avait été envoyé que pour savoir ce qui se passait dans nos camps. Le général Verdier répondit au gouverneur : « qu'aucun autre parlementaire ne « serait reçu, s'il n'était porteur d'un écrit de toutes « les autorités de la ville, dans lequel il serait dit : « La ville de Saragosse a commis une faute en pre- « nant les armes contre S. M. l'Empereur; elle la « déplore, s'en repent, et implore la clémence de « S. M., entre les mains de laquelle elle remet son « sort. » Le même jour, le général Lefebvre partit pour Calatayud, avec cinq bataillons, le régiment de lanciers polonais et quatre pièces de canon, afin de dissiper les bandes du baron de Versage. Un bataillon de grenadiers et de chasseurs de la garde nationale d'élite et deux pièces de canon furent envoyés en même temps à Tudela pour renforcer ce point important, et assurer avec Pampelune notre communication menacée par les révoltés de la rive gauche de l'Èbre.

L'Empereur, qui se trouvait encore à Bayonne, apprit avec déplaisir que le général Verdier, dans son attaque de vive force, avait précisément dirigé tous ses efforts sur les points les plus résistants de l'enceinte, le château et les couvents qui protégeaient la muraille. Il pensa qu'on aurait dû attaquer par l'angle où se trouve la tour del Pino, près de la Huerba, et que c'était encore sur ce

point et sur le couvent de Santa-Engracia qu'il fallait cheminer. Il approuva d'ailleurs beaucoup le départ du général Lefebvre pour Calatayud, et il donna l'ordre au général Verdier de passer sur la rive gauche de l'Èbre, afin de se rendre maître des environs, de pousser des reconnaissances sur les routes de Barbastro et de Lérida, et d'intercepter autant que possible toutes les communications de la ville avec l'extérieur.

Le général Verdier jugea à peu près impraticable le projet d'attaque indiqué par l'Empereur, parce que le terrain le long de la rive gauche de la Huerba était très-resserré, et flanqué par le couvent de Santa-Engracia et par les ouvrages construits à la porte del Carmen. Néanmoins il commença à mettre à exécution ce projet, que la marche des attaques fit reconnaître bientôt comme le meilleur. En effet, une fois maître de la partie de l'enceinte vers Santa-Engracia et la tour del Pino, on occupait une grande masse de jardins d'où l'on pouvait prendre à revers les défenses des portes de Santa-Engracia et del Carmen, ainsi que le couvent des Trinitaires.

Toutefois le général Verdier continua à cheminer vers le château, afin de confirmer l'ennemi dans l'opinion que c'était sur ce point que devait être dirigée l'attaque principale; le 6 juillet, on s'en trouvait à moins de cent soixante toises. Sur

l'autre point d'attaque, on commença par resserrer les avant-postes espagnols en avançant sur les deux rives de la Huerba, à travers des massifs considérables d'oliviers, de jardins et de maisons qui masquaient complétement l'enceinte, et nous empêchaient de juger de sa forme. Le colonel Lacoste reçut sept mille francs pour les travaux. Le chef de bataillon du génie Dabadie amena cinq mille outils et quinze mille sacs à terre; les convois de l'équipage de siége et deux compagnies d'artillerie arrivèrent successivement de Pampelune.

Cependant les insurgés de la ville ayant été instruits du départ du général Lefebvre, et voulant profiter de l'affaiblissement de nos camps, firent, le 4 juillet, une sortie générale par toutes les portes; mais aucun de nos postes ne fit un pas rétrograde, et partout l'ennemi fut repoussé avec perte. Il employa un grand nombre d'ouvriers à couper les oliviers et à démolir les maisons les plus voisines de l'enceinte, sans que nous pussions empêcher ce travail.

Le 5 juillet, le général Lefebvre rentra de son expédition à Calatayud. Les insurgés s'étaient dispersés à son approche, et lui avaient abandonné la ville avec huit mille livres de poudre. Une autre reconnaissance, dirigée de Tudela sur Tauste, avait dissipé un parti qui menaçait notre communication avec Pampelune.

Conformément aux ordres de l'Empereur, on jeta, dans la nuit du 11 juillet, un pont volant sur l'Èbre, au saillant formé par le coude du fleuve vers Saint-Lambert, en amont de la ville. On employa à cet ouvrage les bois et les deux chaloupes trouvés au Monte-Torrero. Dans le dessein de construire un pont fixe, deux barques, prises aussi au Monte-Torrero, avaient été remontées par le canal jusqu'à Tudela, d'où l'on essaya de les faire descendre par l'Èbre; mais le fleuve n'étant pas navigable, il fallut renoncer à ce projet. L'ennemi fit tous ses efforts pour s'opposer à notre passage sur la rive gauche. Une nuée de tirailleurs couvraient le rivage; mais ils furent dissipés par deux bataillons d'infanterie qui traversèrent le fleuve dans les chaloupes, et par deux cents lanciers qui le passèrent à gué. On commença aussitôt un petit ouvrage pour couvrir le pont. Don Francisco Palafox, qui venait de rentrer dans la ville avec de nombreux renforts, fit, dans les journées du 11 et du 12, plusieurs sorties vigoureuses du faubourg, pour culbuter nos travaux et rejeter nos postes; mais ayant été chaque fois repoussé, il prit position, avec deux pièces de 8, sur les hauteurs du village de Justibol, afin de battre en flanc notre passage. Le général Verdier porta des renforts sur la rive gauche, attaqua l'ennemi, et le contraignit de rentrer dans le faubourg, malgré les ruisseaux

d'irrigation et les oliviers qui couvraient le terrain. Ensuite il se retira, ne laissant que deux cents lanciers en observation sur la route de Villanueva. Quelques jours après, il revint sur le Gallego, brûla le pont en bois qui donne passage à la grande route de Catalogne, et détruisit tous les moulins à blé qui approvisionnaient la ville. Il laissa le colonel Piré, avec quelques troupes, pour surveiller les débouchés du faubourg et pour intercepter les communications de l'ennemi avec l'extérieur. Une colonne fut en même temps envoyée à Villafelices, situé à douze lieues de Saragosse, pour détruire les moulins à poudre où l'ennemi s'approvisionnait : ces moulins se trouvaient trop éloignés pour que nous pussions les garder.

Cependant nous continuions à cheminer le long de la Huerba où nous nous emparâmes du couvent des Capucins, situé à trois cents mètres de la place, en face de la porte Santa-Engracia. L'ennemi y mit le feu en se retirant.

« Le terrain sur lequel nous cheminons, écri-
« vait le général Verdier, le 16 juillet, au major
« général, est extrêmement difficile, couvert de
« jardins et de maisons de plaisance; il est conquis
« pied à pied sur l'ennemi, qui le défend avec un
« acharnement incroyable. Cette guerre, l'unique
« qui puisse nous permettre de nous avancer assez
« près des murs de la ville pour bien voir où il

« faudra ouvrir une brèche, est très-favorable à « l'ennemi. Il le sait bien, et nous fait payer cher « le peu de terrain que tous les jours nous con- « quérons sur lui : chaque mur, chaque maison « offre aux rebelles des abris qu'ils défendent « vigoureusement. Outre cette défense, véritable- « ment poussée avec toute l'énergie possible, l'en- « nemi fait encore presque chaque jour des sorties « qui, à la vérité, lui réussissent moins bien. Il « est toujours repoussé; le pas de charge en fait « raison, mais ce n'est jamais sans quelque perte « de notre côté. »

« Nos postes, dit le colonel Lacoste, dans son « rapport du 17 juillet, s'avancent d'obstacle en « obstacle, à droite et à gauche de la Huerba, « jusqu'à ce qu'on ait trouvé de bons emplacements « de batterie, et qu'on voie bien les murs qu'il faut « frapper. Vous serez peut-être surpris que ces « emplacements ne soient pas déjà désignés posi- « tivement et de ce que les détails de l'attaque prin- « cipale ne soient pas arrêtés; mais le terrain est « tellement coupé, boisé et traversé par des murs « en tous sens, qu'on ne peut y voir à quatre pas, « et, qu'à chaque quatre pas qu'on fait, il faut se « retrancher pour ménager la vie du soldat. Nous « approchons cependant de notre but. Mais la « gauche de l'attaque nous retient le plus; dès ce « soir on va faire des efforts pour en débusquer

« l'ennemi. Il est en force dans le grand couvent « des Trinitaires, que nous cherchons à éviter. Ou- « tre les batteries attenant à ce couvent, il a porté « deux pièces au mur d'enclos, prenant en flanc le « poste du couvent brûlé, qui est continuellement « inquiété. Il tient toujours aux deux maisons en « avant de son mur d'enclos; c'est là qu'il est im- « portant de se loger pour assurer cette gauche. « De l'autre côté de la Huerba, les approches offrent « bien moins de difficultés. D'après une reconnais- « sance faite ce matin par le général Verdier, nous « avons enfin trouvé la meilleure position pour nos « batteries; c'est ce que j'avais prévu. En ce cas, « nous battrons le couvent de Santa-Engracia, « point important sous tous les rapports. La Huerba « doit nous servir pour approcher à couvert de la « brèche. Des batteries devront éteindre le feu des « assiégés, à gauche surtout. J'ai à peu près reconnu « l'emplacement des mortiers et des obusiers. Je « suis d'autant plus content de cette disposition « favorable du terrain à la droite de la Huerba, « qu'ayant reconnu cette nuit celui de la gauche « jusque très-près de l'enceinte, je l'ai trouvé bien « bas, et par conséquent peu propice pour battre « avec avantage, à moins de se porter plus sur « la gauche. Mais je ne puis encore rien vous dire « de bien positif. Vraisemblablement, sous deux « ou trois jours, nos idées seront bien fixées, et

« je pourrai alors soumettre, avec un croquis, un « plan d'attaque raisonné. S. M. pourra alors en « juger et me faire communiquer ses intentions « avant que le grand coup commence.

« D'après de nouvelles mesures prises, d'ici à « dix ou onze jours nous devons recevoir le com« plément d'un grand approvisionnement, afin « de vaincre une résistance supposée au dernier « degré.

« D'après les ordres du général Verdier, j'ai réglé « le service de l'artillerie conjointement avec le « chef de bataillon Roquefer qui vient d'arriver de « Pampelune avec un convoi d'artillerie. Notre « matériel de siége se compose maintenant de « vingt-quatre bouches à feu, savoir : quatre pièces « de 16, quatre de 12, quatre de 8, chacune ap« provisionnée à seize cents coups ; quatre mor« tiers de douze pouces, à deux cents coups ; huit « obusiers de huit pouces, à deux cent cinquante « coups. »

L'emplacement reconnu par le général Verdier se trouva en effet favorable aux attaques. La rive droite de la Huerba commande la rive gauche et la ville, depuis le pont près de Santa-Engracia jusqu'aux environs du couvent Saint-Joseph. Du Monte-Torrero on pouvait arriver à couvert à travers les bois d'oliviers et les murs de jardins, à moins de deux cents mètres de la muraille, et y établir des

batteries pouvant battre au pied le couvent Santa-Engracia, et cette partie du mur qui entoure le jardin potager du couvent, l'enclos de Campo-Réal et du cimetière de Saint-Michel, jusqu'à la porte Quemada. Enfin, l'encaissement de la Huerba offrait, à peu de distance de l'enceinte, un couvert favorable d'où nos troupes pouvaient déboucher pour leur attaque.

Dans la nuit du 17 au 18 juillet, on entreprit une parallèle sur la rive droite de la Huerba et près de l'encaissement de cette rivière, depuis le pont de Santa-Engracia, où aboutit le chemin de Monte-Torrero, jusque vers le couvent de Saint-Joseph. On fit en arrière de cette parallèle quelques communications pour y arriver à couvert depuis les oliviers, et on y éleva quatre batteries, savoir :

Le n° 1, à la droite de la parallèle, et presque en face de l'église Saint-Michel, devant être armé de deux obusiers de huit pouces et de deux pièces de 8 allongées, pour ouvrir le mur d'enceinte, contre-battre les pièces placées par l'ennemi derrière ce mur, et ricocher la partie qui se lie au couvent Santa-Engracia.

Le n° 2, à la gauche de la première, de quatre pièces de 8, dirigées contre le même mur.

Le n° 3, en face de l'enclos de Santa-Engracia, de six pièces de 16, et de quatre obusiers de huit pouces. Cette batterie, dite de brèche, devait ou-

vrir le mur du jardin de Santa-Engracia et celui du couvent lui-même.

Le n° 4, près du pont de la Huerba, où aboutit le chemin de Monte-Torrero, de deux pièces de 12, de quatre de 8, et de deux obusiers de huit pouces, devant battre la porte Santa-Engracia et la tour del Pino.

L'attaque dirigée contre Santa-Engracia par la rive droite de la Huerba devait aussi se prolonger sur la rive gauche. A cet effet, on déboucha du couvent brûlé des Capucins pour porter, à cent quarante mètres de l'enceinte vers la tour del Pino, une parallèle d'environ trois cents mètres de longueur, dont la droite fut appuyée à la Huerba près du pont, et la gauche à une maison de campagne dont on s'empara. De cette parallèle, nos tirailleurs inquiétèrent beaucoup les canonniers espagnols. Les habitants, nous voyant établis si près de la muraille, appréhendèrent que nous n'établissions des mines sous la porte del Carmen et la tour del Pino. Leurs mineurs ouvrirent aussitôt deux galeries de contre-mines pour venir à notre rencontre. Il y eut aussi plusieurs sorties de faites sur notre parallèle, mais qui furent toutes repoussées. De notre côté, pour soutenir nos attaques dans cette partie, nous élevâmes plusieurs batteries, savoir :

Le n° 5, à droite du couvent ruiné des Capu-

cins et près du bord de la Huerba, de quatre mortiers de douze pouces, afin d'écraser le couvent et la porte Santa-Engracia, et de jeter dans un certain rayon au delà, des bombes qui en interceptassent l'accès à l'ennemi.

Le n° 6, attenant au couvent ruiné des Capucins, en avant du n° 5, de deux pièces de 12, et de deux obusiers de six pouces, battant la tour del Pino, la porte Santa-Engracia, et ricochant la portion de la muraille qui se trouve entre ces deux points.

Le n° 7, à la gauche du couvent ruiné des Capucins, de deux pièces de 12, et de deux obusiers de six pouces, devant battre la porte del Carmen et jeter des obus sur la place Santa-Engracia.

Le n° 8, de trois pièces de 8, d'un obusier de six pouces et d'un mortier de neuf pouces, qui furent placés un peu à gauche de la route de Madrid, pour battre le château, qui se trouvait en face, la porte del Portillo, et toutes les bouches à feu que l'ennemi avait dans cette partie.

Les cheminements dirigés contre le château furent reliés avec le couvent ruiné des Capucins par une communication tracée à travers les oliviers, à la faveur des murs de jardins qui furent crénelés, et aussi par quelques bouts de tranchées, construits près de la batterie n° 7.

Deux batteries volantes furent placées en ré-

serve; l'une de deux pièces de 8, de deux de 4, et d'un obusier de six pouces, derrière la batterie n° 4; l'autre d'une pièce de 8, de deux de 4, et de deux obusiers de six pouces, derrière les n°s 4 et 6.

Le 27 juillet, la construction des tranchées et des batteries se trouvait fort avancée, et presque tous les convois attendus de Pampelune étaient arrivés. Le général Verdier ordonna que tout fût disposé pour une attaque prochaine.

Cependant, l'ennemi faisait de fréquentes sorties sur la rive gauche de l'Èbre pour conserver avec l'extérieur des communications dont il sentait l'importance. Il attendait d'un jour à l'autre un renfort de troupes venant de la Catalogne. Des rassemblements avaient lieu à Osera, à Aguilard et à Pina, sur la rive gauche de l'Èbre. Un bataillon des volontaires d'Aragon avait pris en avant d'Osera une forte position, appuyée à l'Èbre, et s'y était retranché; il devait être rejoint par un deuxième bataillon et par le régiment de Mayorque, qui avait débarqué à Carthagène. Le général Verdier, ayant eu connaissance de ces rassemblements, détacha le 28 le général Habert avec trois bataillons, deux pièces de canon et deux cents lanciers, pour battre l'ennemi avant qu'il fût en force. Les Espagnols furent chassés de leur position. Ils perdirent cent cinquante hommes tués

et quelques prisonniers. Le général Habert poursuivit les fuyards jusqu'à Pina, et rentra au camp sous Saragosse, le 30 juillet. Pendant cette expédition, la garnison était sortie de la tête de pont de la rive gauche pour se porter sur les derrières de la colonne française; mais elle avait été contenue, malgré tous ses efforts, par deux bataillons et un escadron postés devant le faubourg, et commandés par le chef d'escadron Maisonneuve, aide de camp du général en chef.

Le 1er août, une brigade arriva de Pampelune, escortant le reste des objets d'artillerie que nous attendions. Elle se composait des quatorzième et quarante-quatrième régiments de ligne, et du onzième escadron de marche. Le général Bazancourt eut le commandement de ces troupes sous les ordres du général Lefebvre-Desnouettes.

« Cette belle et bonne brigade, disait l'Empe-
« reur en la faisant partir de Bayonne, porte à
« près de quinze mille hommes l'armée du général
« Verdier; non pas que ces troupes puissent
« avancer la reddition de Saragosse, qui est une
« affaire de canon, ou qu'elles soient nécessaires
« au général Verdier pour tenir la campagne, puis-
« qu'il a battu les révoltés sur tous les points;
« mais elles serviraient contre les insurgés de
« Valence, s'ils voulaient renforcer ceux de Sara-
« gosse. »

L'arrivée de ce renfort ranima l'ardeur de nos soldats, et leur donna l'espoir de se loger bientôt dans la ville : ils supportèrent avec plus de patience les privations auxquelles ils étaient exposés. Un grand nombre d'hommes ne pouvaient faire de service, faute de souliers; la plupart n'avaient pas de capote, et il était fort difficile de se procurer des vivres dans un pays où les habitants étaient révoltés. L'armée était sans administration, n'ayant ni un inspecteur aux revues, ni un commissaire des guerres, pas même un seul agent ou employé des vivres et des hôpitaux.

Les défenseurs de Saragosse n'étaient guère dans une situation plus favorable. Les vivres commençant à devenir rares, Palafox fit verser dans les magasins publics les approvisionnements des particuliers et des couvents. Tous les habitants furent obligés de déclarer les provisions qu'ils avaient chez eux, sous peine d'être considérés comme traîtres à la patrie. On établit des moulins à manége pour la mouture des grains. La plus grande partie des munitions se trouvant consommée, le colonel d'artillerie, D. Ignacio Lopez, fut chargé de créer une fabrique de poudre. On rétablit pour cet usage un moulin à huile, situé vers l'embouchure de la Huerba; mais cette usine se trouvant trop exposée, on fut réduit à mettre en réquisition tous les mortiers des confiseurs, épiciers ou tein-

turiers de la ville. Ils furent rassemblés dans le bâtiment de l'inquisition, où l'on tritura les matières. Plus de deux cents hommes y furent constamment employés jusqu'à la fin du siége. On recueillait le salpêtre partout où il se trouvait. On lavait, pour l'en tirer, la terre des rues, et l'on fit du charbon avec la tige du chanvre, si haut dans ce pays. On créa aussi une fonderie pour couler des projectiles. Néanmoins, toutes ces ressources auraient été insuffisantes, si de temps en temps quelques convois ne fussent entrés en ville par le faubourg de la rive gauche de l'Èbre. L'exaspération qui régnait dans Saragosse donna lieu à plusieurs débats entre les bourgeois, les paysans armés et les soldats; sous prétexte de trahison, plusieurs malheureux furent assassinés : il fallut tout l'ascendant des prêtres et des moines, et la crainte d'un danger commun, pour maintenir la tranquillité, qui fut plusieurs fois compromise. Palafox eut aussi à lutter contre la junte de défense, qui fut dissoute et remplacée par une junte consultative.

Le 2 et le 3 août, nos batteries furent armées et approvisionnées. Avant de faire commencer le feu, le général Verdier voulut faire un dernier effort pour entrer en arrangement avec le gouverneur; mais le parlementaire qu'il envoya aux avant-postes espagnols fut repoussé. Palafox saisit

cette occasion pour ranimer le zèle des habitants par une proclamation énergique (1). Il fit plusieurs promotions : entre autres celle du père D. José Terradillos, qu'il nomma capitaine d'artillerie en récompense de la singulière adresse avec laquelle, les jours précédents, il avait dirigé les batteries mises sous son commandement. Un ordre de la junte prescrivit à tous les prêtres, tant séculiers que réguliers, qui se trouvaient dans les régiments, de s'habiller pour leur sûreté personnelle en uniforme ou en paysan. Dans la nuit du 3 au 4 août, le colonel D. Mariano Renovalès, qui commandait les fronts de la Huerba, reçut de Palafox l'avis suivant :

« Le capitaine général prévient D. Mariano Re-
« novalès que cette nuit les Français doivent don-
« ner un assaut avec des échelles. Reconnaissez
« toute la ligne depuis le fossé de San Miguel jus-
« qu'au jardin potager de Campo-Réal. Vos moyens
« de défense sont des fusils, des lances, des pisto-
« lets et des pierres; si vous y joignez le courage
« et le sang-froid, malheur à ceux qui vous atta-
« queront! Votre activité non-seulement vous em-
« pêchera de dormir, mais encore réveillera l'en-
« gourdissement de vos soldats. — PALAFOX. »

Le 4 août, à la pointe du jour, notre artillerie

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 8.

commença à tonner contre la ville avec quarante-trois bouches à feu, dont dix-huit mortiers ou obusiers; plusieurs incendies se déclarèrent bientôt, et les habitants des quartiers menacés s'enfuirent au centre de la ville. Le gouverneur fit transférer dans le vaste bâtiment de la bourse, les malades, les blessés et les fous qui étaient renfermés à l'hôpital général. Dans la terreur commune, une foule de ces malheureux, pour échapper aux ravages des bombes, se sauvèrent à moitié nus dans les rues, et contribuèrent à augmenter l'horreur de cette scène de désolation.

Dès midi, une grande partie de l'artillerie de la place se trouvait démontée, et trois brèches étaient praticables sur l'enceinte : la première, à l'angle de gauche du couvent de Santa-Engracia et au mur d'enclos du jardin de ce couvent; la deuxième, à l'angle saillant du mur d'enceinte du même couvent qui tient à la porte Santa-Engracia; la troisième, à la muraille qui joint la tour del Pino à la porte del Carmen.

Les troupes destinées à donner l'assaut furent partagées en trois colonnes :

1° La colonne de droite, commandée par le général Habert, et composée du premier régiment de la Vistule, avait pour avant-garde les compagnies de voltigeurs du même régiment, et les grenadiers et voltigeurs des bataillons des quinzième et seizième

régiments sous les ordres du colonel Robert. Elle devait entrer par le couvent de Santa-Engracia, s'emparer, s'il était possible, des premières maisons, ainsi que du débouché de la rue Santa-Engracia, qui conduit au Cosso. Le quarante-quatrième régiment était placé en réserve pour soutenir cette colonne, tandis que deux bataillons des quinzième et seizième régiments devaient couvrir la droite et attaquer le verger du couvent.

2° La colonne du centre, commandée par le général Bazancourt, et formée du quatorzième régiment, avait pour avant-garde une compagnie de grenadiers et les voltigeurs des quatorzième et quarante-quatrième régiments. Elle devait déboucher par une rampe pratiquée à côté du pont de la Huerba, ou par le pont lui-même, s'avancer sur la grande route qui conduit à la porte Santa-Engracia, pour s'emparer de cette porte, se diriger ensuite par sa gauche sur la place del Carmen, et y occuper les premières maisons de la rue du Jeu de paume, en même temps que celles du côté gauche de la place.

3° La colonne de gauche, commandée par le général Grandjean, formée du deuxième régiment de la Vistule, avait pour avant-garde six compagnies d'élite des deuxième et troisième régiments de la Vistule et du bataillon du quarante-septième de ligne, sous les ordres du chef d'escadron Maison-

neuve, aide de camp du général en chef. Cette colonne devait déboucher du terrain bas compris entre la rive gauche de la Huerba et la route située à la droite des camps de la brigade Granjean, se diriger sur la brèche pratiquée entre la tour del Pino et la porte del Carmen. Après s'en être emparée, elle devait se diviser en deux parties : l'une tournant à droite pour s'emparer de la tour del Pino, filer le long du mur et prendre à dos les défenseurs de la porte Santa-Engracia; l'autre se dirigeant à gauche pour s'emparer du couvent et de la porte del Carmen. Le premier régiment des légions et le bataillon du quarante-septième régiment formaient sa réserve.

Chacune de ces colonnes était appuyée par de l'artillerie; les chefs avaient pour instruction générale de mettre leurs pièces en batterie sur les places de la ville où ils pénétreraient, s'emparant en même temps des maisons faisant tête de rue sur ces places, afin de pouvoir se maintenir contre tous les efforts de l'ennemi. Le reste des troupes se tenait dans les parallèles pour garder les postes déjà occupés, et s'opposer à toute tentative de sortie de la part de l'ennemi. Le troisième régiment de la Vistule fut posté sur les hauteurs en face du château, pour être prêt à marcher partout où sa présence serait nécessaire. La cavalerie fut réunie au Monte-Torrero, et devait faire des pa-

trouilles dans les environs. Trois cents lanciers polonais passèrent l'Èbre en face de l'embouchure du Gallego, et se portèrent en avant du faubourg pour fermer aux assiégés les routes de la Catalogne.

Le signal de l'assaut fut donné à une heure après midi. Nos troupes s'élancèrent aux cris de vive l'Empereur sous une fusillade épouvantable. La colonne de droite, commandée par le général Habert, passa la Huerba à gué, pénétra dans le couvent et dans l'enclos de Santa-Engracia, et déboucha sur la place qui se trouve au delà. Elle attaqua la rue qui mène de cette place au Cosso; et, nonobstant les coupures armées d'artillerie qui la barraient et une grêle de balles et de pierres lancées des maisons, elle parvint jusqu'au Cosso.

La colonne du centre, commandée par le général Bazancourt, fut arrêtée près d'une heure devant la porte de Santa-Engracia, qui se trouvait tellement barricadée qu'on ne put déboucher qu'après avoir pu l'ouvrir par derrière.

La colonne de gauche entra par la brèche qu'elle assaillit, s'empara de la tour del Pino, puis se divisa en deux parties : l'une se porta sur le couvent del Carmen, dont elle ne put s'emparer que fort tard; l'autre rejoignit la colonne du centre sur la place del Carmen. Ces dernières troupes furent arrêtées sur leur gauche par le couvent de

l'Incarnation et l'hôpital des convalescents, où l'ennemi se tenait en force; elles purent néanmoins, à la faveur des progrès des autres colonnes qui s'avançaient dans la rue Santa-Engracia, longer la rue del Azogue, et s'emparer du couvent de Santa-Rosa et des maisons voisines de Santa-Fé.

Dès le commencement de l'action, Palafox, désespérant de conserver Saragosse sans l'arrivée d'un secours qu'il attendait à tout moment de Pina, s'échappa de la ville avec une faible escorte. Il passa le Gallego à gué, et arriva le soir même à Osera, situé à quatre lieues de Saragosse. Le marquis de Lazan, qui défendait la rue Santa-Engracia, voyant les troupes françaises déboucher sur le Cosso, crut aussi que tout était perdu. Entraîné par la masse des fuyards jusqu'au faubourg de la rive gauche, il en sortit avec son frère, don Francisco, pour rejoindre Palafox à Osera. La terreur était à son comble dans la ville, et le peuple se porta en foule vers la porte del Angel pour se sauver par le pont de l'Èbre; mais quelques officiers, qui commandaient au faubourg, braquèrent l'artillerie sur les fuyards, menaçant de les mitrailler. En même temps les moines se précipitèrent, un crucifix à la main, au milieu de la multitude, et parvinrent enfin à l'arrêter.

Arrivées sur le Cosso, promenade de la ville, établie sur la ligne des anciens remparts des Maures,

et large d'environ quarante mètres, nos troupes se divisèrent en trois colonnes : l'une se dirigea par la droite, vers la place de la Madeleine, pour occuper la porte del Sol; une autre s'avança à la gauche, vers la place de las Estravedès, afin de se réunir aux troupes qui suivaient la rue del Azogue pour marcher ensemble sur la porte de Saint-Ildephonse; la troisième colonne devait se diriger par le centre vers la porte del Angel pour s'emparer du pont.

La colonne de droite fut arrêtée sur la place de la Madeleine par une foule de gens armés, embusqués derrière l'ancienne porte de Valence, située à l'entrée de la rue Mayor, et aux débouchés des rues voisines. Les défenseurs de la porte del Sol vinrent les renforcer par la rue de la Trinité avec une pièce de canon; les insurgés se répandirent aussi dans les maisons, à l'entrée de la rue San-Lorenzo, et bientôt nos troupes, contenues de front et prises en flanc, se trouvèrent dans une position fort critique. La nouvelle de cette résistance se répandit aussitôt dans tous les quartiers de la ville, et ranima le courage des Espagnols. Ceux qui s'étaient sauvés vers les places de la Seo et de N. S. del Pilar revinrent sur leurs pas, ramenés par le brigadier don Antonio Torrès et le colonel Obispo; ils réoccupèrent les rues qui débouchent sur le Cosso, y firent des barricades, et placèrent une pièce de canon à l'entrée de la rue

Saint-Gil. En même temps les défenseurs de la porte Quemada et du cimetière Saint-Michel vinrent avec du canon dans la rue de la Para, et occupèrent toutes les rues voisines qui débouchent également sur le Cosso. Nos troupes, se trouvant entourées de toutes parts sur la place de la Madeleine, s'emparèrent, au débouché de la rue del Medio, à leur droite, des maisons ruinées par l'explosion du 27 juin, où elles tinrent ferme jusqu'à ce qu'une réserve, arrivant par le Cosso, vint les dégager. Elles firent alors leur retraite, mais non pas sans éprouver bien des pertes sous les feux qui partaient des rues et des maisons donnant sur le Cosso.

La colonne du centre, au lieu de prendre la rue Saint-Gil, qui conduit directement au pont de l'Èbre, s'engagea dans la rue sinueuse de l'Arc de Cineja, ce qui l'obligea de revenir sur ses pas.

La colonne de gauche fut arrêtée à l'entrée de la rue qui mène au marché neuf. Une partie des défenseurs de la porte del Portillo, conduits par l'intrépide prêtre Jago Sas, se portèrent sur les flancs et sur les derrières de cette colonne, et occupèrent les maisons voisines de Santa-Fé, où ils massacrèrent beaucoup de soldats.

Dès le commencement de l'action, nos colonnes avaient été fort affaiblies par divers détachements; car l'ennemi, revenant continuellement dans les

maisons que nous laissions en arrière, lançait des pierres des toits et faisait feu par les créneaux, par les fenêtres et par les soupiraux des caves. Il fallut occuper un grand nombre de maisons; et alors les officiers ne furent plus maîtres des soldats, qui se dispersèrent pour piller. Nous luttâmes cependant encore longtemps sur le Cosso contre une fusillade des plus vives et la mitraille des pièces que l'ennemi avait amenées sur la place des Estravedès, sur celle de la Madeleine et à l'entrée des rues Saint-Gil et de la Para. Mais, ne pouvant plus faire aucun progrès, nous nous retirâmes dans la rue Santa-Engracia, occupant en tête de cette rue l'hôpital général et le couvent de Saint-François. De ce couvent, nos troupes gagnèrent l'hôtel du comte de Sastago et le palais du comte de Fuentès, qui donnent immédiatement sur le Cosso; mais l'ennemi revint par les jardins du palais de Fuentès, et l'hôtel de Sastago fut incendié. Les couvents de Saint-Diego et de Santa-Rosa nous restèrent.

La ville était comme un volcan par les explosions continuelles qui avaient lieu. On entendait les cris des vainqueurs et des vaincus; ici la victoire, là le désordre et la fuite; amis et ennemis combattaient tous pêle-mêle et sans ordre. Chacun se défendait là où il était attaqué, et attaquait là où il rencontrait l'ennemi; le hasard seul présidait à ce chaos. Les rues étaient jonchées de cadavres;

les cris que l'on entendait du milieu des flammes et de la fumée ajoutaient encore à l'horreur de cette scène de désolation, et le tocsin, qui sonnait de toutes parts, semblait annoncer l'agonie de Saragosse. Enfin, après sept heures de combat le plus opiniâtre, la nuit survint et fit cesser le feu.

Notre perte fut de quatre cent soixante-deux tués et quinze cent cinq blessés; au nombre de ces derniers se trouvèrent le général Verdier et le général Bazancourt. Le général Lefebvre, qui avait reçu lui-même une forte contusion, prit le commandement des troupes du siége (1).

Le combat avait cessé, mais non les fatigues: les deux partis passèrent la nuit à se retrancher. Les Espagnols avaient consommé presque toutes leurs munitions, et manquaient de vivres. Le brigadier Torrès, qui avait pris le commandement de la ville, écrivit le soir même à Palafox pour se plaindre de l'abandon où on l'avait laissé et demander des secours (2). A la réception de cette lettre, le marquis de Lazan se mit en marche d'Osera avec un bataillon des gardes espagnoles, deux voitures de poudre et trois pièces d'artillerie; il força le passage au gué du Gallego, où nous n'avions que quelques postes de cavalerie, et entra le matin même dans la ville. Son arrivée fut regardée par

(1) Voir pièces justificatives, n°s 9 et 10.

(2) Voir pièces justificatives, n°s 11 et 12.

les habitants comme un secours du ciel. Ils avaient vu qu'il leur était possible de résister à des attaques de vive force, et ne les craignaient plus; le prestige attaché à la conservation de l'enceinte, et qui leur avait fait croire que tout serait perdu dès qu'elle serait forcée, ce préjugé, si favorable aux assiégeants, était complétement détruit. Ils se préparèrent au combat avec une nouvelle ardeur; ils firent des amas de pierres et de briques dans les maisons, pour les jeter des fenêtres et des toits; ils travaillèrent, sous la conduite des ingénieurs, à élever des barricades, et ils construisirent diverses batteries : 1° dans la rue Saint-Gil et au marché neuf, pour couvrir les abords du pont; 2° au couvent de Saint-Ildephonse, pour battre l'entrée de la rue del Azogue, et nous priver de cette communication; 3° à l'hôpital des convalescents, pour couvrir les derrières de la porte del Portillo et le quartier Saint-Paul. Les paysans et les ouvriers manœuvraient l'artillerie; les femmes apportaient les tisons enflammés qui servaient de mèches, et les enfants tiraient les cadavres avec des cordes sur le Cosso, pour les jeter dans l'Èbre ou les brûler (1).

(1) Une esquisse de cette scène a été faite à la fin d'octobre 1808 par D. Francisco Goya, peintre de la chambre du roi d'Espagne.

Le 5 août, le général Verdier fit parvenir au gouverneur par des prisonniers, de nouvelles propositions pour engager les habitants à se soumettre; elles furent sans résultat, et des combats partiels recommencèrent. Le Cosso nous séparait de l'ennemi. Nous fîmes d'inutiles efforts pour nous étendre sur nos ailes; on se battit de maison en maison; des coups de feu partaient des tours, des fenêtres, des balcons, dès que nos soldats paraissaient dans les rues. Les Espagnols attaquèrent les maisons contiguës à l'hôpital général, dont nous restâmes maîtres ainsi que des jardins des filles de Jérusalem. Le couvent Santa-Catalina, après avoir été longtemps disputé, resta au pouvoir de l'ennemi, qui occupait aussi le jardin botanique, mais qui évacua le couvent des Trinitaires, près de la porte del Carmen, faute de communications pour y arriver. Nous établîmes une batterie dans la rue Santa-Engracia, pour battre celle que l'ennemi avait en face, au débouché de la rue de Cineja; deux autres batteries furent établies à la gauche, sur la place del Carmen, pour battre l'hôpital des convalescents et le couvent de Saint-Ildephonse; plusieurs attaques que nous dirigeâmes contre ces édifices furent repoussées. Nous perdîmes encore dans cette journée de trois à quatre cents hommes.

Toutefois, comme nous étions maîtres de l'enceinte et de plusieurs quartiers, la ville était en

grand danger de succomber, lorsqu'elle fut sauvée par le contre-coup de Baylen. Le 16 août, le général Verdier reçut du général Belliard, chef de l'état-major du roi Joseph, une lettre, sous la date du 28 juillet, qui lui annonçait l'évacuation de Madrid, et lui donnait l'ordre de se tenir prêt à lever le siége pour se porter sur Logroño, afin de pouvoir se réunir à l'armée vers Burgos, si les circonstances l'exigeaient. Six semaines avaient été nécessaires pour faire venir de Pampelune le matériel de siége, en employant tous les moyens de transport de la Navarre. Cette province était agitée par les événements qui venaient de se passer en Andalousie, et l'on n'avait plus à compter sur les mêmes ressources. Dans l'appréhension où l'on se vit de perdre tout le matériel, on commença par détruire l'artillerie prise le 4 à l'ennemi et une grande partie des munitions.

Le 7 août, une nouvelle lettre du général Belliard révoqua le premier ordre, et prescrivit de continuer l'attaque de Saragosse. On eut alors à regretter d'avoir laissé à l'ennemi près de deux jours de repos, dont il profita pour se retrancher et reprendre de l'assurance.

Cependant le général Lefebvre, qui dès le 5 avait pris le commandement des troupes du siége, ayant appris que Palafox s'avançait par la route de Lérida pour se jeter dans la place, avec quatre mille

5.

hommes de troupes de ligne et un grand nombre de paysans, et qu'il escortait un convoi de six cents chariots d'artillerie, de vivres et de munitions, s'était porté à sa rencontre avec deux bataillons et les lanciers polonais. Il culbuta, près de Villa Mayor, l'arrière-garde espagnole, lui enleva quatre drapeaux, et prit au régiment des volontaires d'Aragon sa caisse et ses bagages; mais se trouvant trop faible pour attaquer le corps principal, il choisit une position en attendant des renforts. La nouvelle des événements annoncés par le général Belliard le détermina ensuite à rétrograder. Palafox fit son entrée le 9 août dans la ville, avec le convoi qu'il escortait, sans qu'il nous fût possible de l'en empêcher. L'arrivée de ces secours mit au comble la joie des habitants : l'air retentit de leurs cris d'allégresse; en même temps, les journaux espagnols ayant répandu la nouvelle des événements d'Andalousie, Saragosse oublia un moment tous ses malheurs (1).

Depuis près de trois jours, presque toutes nos troupes occupaient la partie de la ville dont elles s'étaient emparées. Cette position était dangereuse; les soldats étaient exténués. Le général Lefebvre ne laissa en ligne que de forts postes, et fit prendre en arrière au reste de l'armée des positions qui

---

(1) Voir pièces justificatives, n°s 13 et 14.

furent retranchées. Là, le soldat se délassa d'un combat qui avait duré trois fois vingt-quatre heures, et se refit un peu. Nos cheminements continuèrent lentement sous la protection des murs crénelés qui formaient notre ligne. Nos sentinelles, placées sur les toits et dans les clochers, tiraillaient sans cesse, et nous perdions du monde de la manière la plus désespérante; car rien n'est plus affreux que ce genre de combat. La chaleur, qui était insupportable, augmentait encore la fatigue du soldat. Les assiégés se défendaient avec un acharnement sans exemple; nous ne pouvions gagner du terrain qu'en mettant le feu partout, en cheminant de maison en maison, en perçant les murs de l'une à l'autre pour établir des communications et former de nouvelles lignes de créneaux. Souvent il arrivait qu'en abattant une cloison on rencontrait derrière l'ennemi qui se défendait encore à la baïonnette. Les Saragossains étaient soutenus par l'espoir d'être secourus; ils savaient que l'armée de Valence, sous les ordres du brigadier Saint-Marc et du comte de Montijo, était en marche pour les débloquer, et que l'armée d'Andalousie avait occupé Madrid.

Tel était l'état des choses, lorsqu'un ordre formel du roi Joseph, apporté le 13 août par un de ses aides de camp, prescrivit au général Lefebvre de lever le siége dans la nuit même, de se porter à Tudela, et de là à Milagro derrière la ri-

vière d'Aragon, pour couvrir la gauche de l'armée française qui se repliait sur l'Èbre. Notre position à Saragosse devenait chaque jour plus critique; six ou sept mille insurgés s'étaient portés sur Tauste, dans le dessein de couper notre communication; le corps du baron de Versage était rentré en Catalogne, et se préparait aussi à agir sur nos derrières; nos vivres étaient épuisés, ainsi que les autres ressources amassées à Pampelune; nous avions d'ailleurs été obligés de faire un détachement de trois mille hommes à Tudela pour conserver ce point important, et l'armée de Valence enfin n'était plus qu'à deux journées de marche de Saragosse. L'ordre de lever le siége arrivait donc à propos. Déjà le général Lefebvre avait fait évacuer sur Pampelune la plus grande partie des blessés et démolir une partie du mur d'enceinte de la ville. Il fit mettre le feu aux magasins du Monte-Torrero, au couvent de Saint-François et à l'hôpital général. Le couvent de Santa-Engracia fut en partie bouleversé par une mine.

A minuit, l'armée française se mit en marche, l'arrière-garde continuant de lancer contre la ville des obus et des boulets pour masquer la retraite. Notre mouvement se fit avec le plus grand ordre. Outre vingt-deux pièces d'artillerie de campagne, bien attelées et approvisionnées, nous emmenâmes

deux pièces de 12, trois de 8, trois obusiers de huit pouces, et trois de six pouces; le reste du parc de siége et des munitions fut détruit, brûlé ou jeté dans le canal (1).

La journée du 14 août fut pour Saragosse un jour de triomphe. Après avoir fait plusieurs reconnaissances afin de s'assurer de notre départ, le peuple sortit en foule pour visiter nos camps abandonnés, et jouir du spectacle de notre retraite. Ce même jour, nos troupes arrivèrent à Alagon. Le lendemain, elles continuèrent leur marche sur Tudela, où elles arrivèrent le 16. Le général Lefebvre-Desnouettes s'arrêta quatre jours dans cette ville pour évacuer sur Pampelune les malades et une partie du matériel. Il en partit le 19, après avoir fait couper le pont de l'Èbre, et se retira derrière la rivière d'Aragon, où il occupa les positions de Milagro, de Villafranca et de Caporoso, se liant par Ladosa au reste de l'armée du roi Joseph.

Vingt-quatre heures après la levée du siége de Saragosse, l'armée de Valence, qui avait été retenue une douzaine de jours à Cuenca pour achever de s'organiser, arriva à Saragosse; elle était forte d'environ quinze mille hommes. Dès le lendemain, ce corps, appuyé par les troupes du baron de Versage, se porta à Mallen. Il chercha à nous inquié-

(1) Voir pièces justificatives, n°s 15 et 16.

ter à Tudela; mais son avant-garde ayant éprouvé un échec, il se retira au pied des montagnes vers Tarazona, pour se lier aux autres corps d'insurgés qui s'organisaient de toutes parts (1).

L'Empereur fut fort mécontent qu'on eût abandonné Tudela : il aurait désiré que cette ville fût fortifiée, et qu'un corps y restât en position pour couvrir la Navarre et conserver libre la communication avec la France par Tolosa sur les derrières de l'armée française postée à Miranda. « En abandonnant Tudela, disait-il, la ligne de l'Èbre n'est « pas tenable. Cette position était en même temps « offensive sur Saragosse; elle nous donnait un « pont sur l'Èbre; on pouvait y réunir tous les « bateaux qui se trouvaient sur ce fleuve; enfin, « elle nous rendait maîtres de l'entrée du canal « impérial qui conduit à Saragosse. Les convois « d'artillerie et de vivres mettent, pour se rendre « de Pampelune à Tudela, trois jours; de Tudela « à Saragosse, trois jours; mais, en se servant du « canal, on va de Tudela à Saragosse en quatorze « heures : lors donc que les vivres et les hôpitaux « sont à Tudela, c'est comme s'ils étaient à Saragosse. » Les ordres précis du roi Joseph empêchèrent de profiter des avantages de ce point important.

(1) Voir pièces justificatives, nos 17 et 18.

Ce siége nous coûta trois mille cinq cents hommes tués ou blessés, et aux Espagnols, trois mille. Il exalta au plus haut point le courage des Aragonais (1), et donna un grand exemple aux autres places de la Péninsule, qui toutes voulurent imiter l'héroïque défense de Saragosse.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 19.

ÉTAT

DES TROUPES EMPLOYÉES AU PREMIER SIÉGE DE SARAGOSSE.

ÉTAT-MAJOR.

Le baron Verdier, général de division, commandant en chef.
Gressot, adjudant commandant, chef de l'état-major.
Maisonneuve, chef de bataillon, aide de camp.

INFANTERIE ET CAVALERIE.

1re DIVISION, général Lefebvre-Desnouettes.

1re brigade, général Grandjean.	2e de la Vistule	2 bataill.	1376 b. prés.	
	70e de ligne	I	379	
	4e bataillon de marche	1	581	
	6e bataillon de marche	I	655	
2e brigade, général Habert.	1er de la Vistule	2	1243	
	2e supplémentaire de réserve	2	1030	
	47e de ligne	I	420	
	15e id.	I	411	
Brigade de cavalerie.	Lanciers polonais	3 escadr.	717	713 ch.
	5e escadron de marche	I	217	215
	Cavalerie espagnole	»	31	32

2e DIVISION, général Gomès Freyre (Portugais).

1re brigade.	119e de ligne	3 bataill.	1173	
	7e bataillon de marche	I	334	
2e brigade.	5e régiment portugais	I	265	
	Bataillon de chasseurs portugais	I	288	

RÉSERVE.

Brigade colonel Piré.	3e régiment de la Vistule	3	1332	
	Grenadiers et chasseurs d'élite	1	971	
	Les 3e, 8e, 9e escadrons de marche	3 escadr.	275	287
Brigade général Bazancourt.	14e de ligne	2 bataill.	1488	
	44e de ligne	2	1614	
	11e escadron de marche	I escadr.	205	205
	TOTAL		15006 b.	1452 ch

ARTILLERIE.

ÉTAT-MAJOR.

Roquefer, chef de bataillon, commandant de l'artillerie.
Gaudenard, chef de bataillon.
Brion, capitaine, directeur du parc.

TROUPES.

Les septième et vingt et unième compagnies d'artillerie à pied et divers détachements	275 h.	
Train	286	600 ch.
TOTAL	561 h.	500 ch.

GÉNIE.

Lacoste, colonel, aide de camp de l'Empereur, commandant du génie.
Dabadie, chef de bataillon.
Combes, capitaine.
Leroux, id.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Proclamation de Palafox relative à l'armement de Saragosse.

Saragosse, le 28 mai 1808.

Aragonais ! le vote général des Saragossains a placé en moi le ferme espoir qui anime vos nobles cœurs. Vous m'avez chargé du soin de votre gloire; je répondrai à votre confiance. Reposez-vous sur moi, heureux peuple que votre enthousiasme seul rend recommandable même à vos ennemis. Respirez tranquillement; continuez à agir avec honneur; respectez les propriétés de tous les habitants; ne vous laissez pas entraîner aux premières impressions, elles ne furent jamais les filles de la sagesse; terminez dignement la noble entreprise que vous avez commencée. L'Aragon saura soutenir son antique gloire, qui est basée sur la loyauté, le patriotisme et l'obéissance aux lois.

Reconnu pour chef militaire et politique par les autorités supérieures de ce royaume et avec l'assentiment de la junte que j'ai créée, j'ordonne qu'on observe ce qui suit :

1° Les habitants de la ville qui ont des armes seront

organisés en compagnies de cent hommes, disciplinés militairement et subordonnés aux personnes que je nommerai pour les commander.

2° Pour réaliser ladite organisation, ils se présenteront au Quartier des convalescents, le 29 du courant et jours suivants, depuis sept heures jusqu'à onze heures de la matinée, et depuis trois heures jusqu'à six heures de l'après-midi.

3° Eu égard aux nouvelles réitérées qui nous arrivent que toutes les villes du royaume d'Aragon sont également soulevées, les corrégidors des districts formeront aussi des compagnies de cent hommes, et me rendront compte, sans perdre de temps, du nombre de ces compagnies.

4° Ceux qui voudront faire partie desdites compagnies se présenteront au chef-lieu. Se présenteront également, sans aucune excuse et immédiatement, pour organiser lesdites compagnies, ceux qui auraient déjà servi. Tous seront subordonnés aux chefs supérieurs, et, dans le cas où il n'y aurait pas de chefs, aux corrégidors.

5° Jusqu'à nouvel ordre, il sera accordé à tous ceux qui se réuniront en compagnie quatre réaux par jour; les corrégidors et les municipalités prendront les fonds nécessaires dans les caisses publiques.

6° Les corrégidors et les municipalités nommeront des personnes de probité pour inscrire les offres qui m'ont été faites par quelques corps ou corporations et les particuliers, et pour recevoir celles des Français

qui, domiciliés dans ce royaume, voudront faire connaître leur générosité et leurs bonnes intentions.

7° Le principal objet des compagnies sera de maintenir la tranquillité et l'ordre public. Toute action contraire à ce but leur est interdite, et les contraventions seront punies militairement.

8° Elles seront toujours subordonnées à leurs chefs respectifs, et protégeront les citoyens et les étrangers qui seraient en danger de recevoir injustement de mauvais traitements.

9° Enfin, j'ordonne que, tout en continuant leurs fonctions publiques dans leurs juridictions respectives, les magistrats et les officiers publics ne perdent pas de vue que pour le moment le gouvernement du royaume est purement militaire.

Signé : PALAFOX.

N° 2.

Manifeste de Palafox aux Aragonais.

Saragosse, le 31 mai 1808.

La Providence a conservé dans l'Aragon une quantité immense de fusils, de munitions et d'artillerie de tous les calibres, qui n'ont été ni donnés, ni vendus avec perfidie aux ennemis de notre repos. Votre patriotisme, votre loyauté et votre amour pour les saines doctrines

dont vous avez hérité de vos ancêtres vous décidèrent à secouer le honteux esclavage que vous préparait le gouvernement français, qui, réglant sa conduite sur un machiavélisme horrible, aspirait à vous tromper, ainsi que toute l'Espagne, pour combler d'opprobre et de honte la nation la plus généreuse de la terre. Vous vous êtes confiés à moi; et cet honneur, que je méritais si peu, vous me l'avez accordé. Il m'oblige à déchirer le voile de l'iniquité la plus exécrable. Ma vie, que je n'estime qu'autant qu'elle peut contribuer à votre félicité et à celle de ma chère patrie, est le moindre sacrifice que je puisse faire pour payer les preuves d'amour et de confiance que vous m'avez données. N'en doutez pas, Aragonais, mon cœur, exempt de crimes, ne saurait sympathiser avec ceux qui les commettent ou qui les protégent.

Quelques dépositaires de la confiance de la nation espagnole, ceux qui ont en leurs mains l'autorité suprême, sont les premiers à provoquer votre ruine par tous les moyens inventés par la malice, en se liant effrontément avec nos ennemis. La soif de l'or, et l'idée trompeuse que peut-être ils ont conçue de conserver des places avilies par leurs iniquités, leur font regarder avec une froide indifférence l'extermination de leur patrie. Quoique j'aie des motifs fondés pour le croire ainsi, j'éviterai de vous les faire connaître, afin de vous éviter de nouvelles peines.

Peut-être que, sachant votre résolution, celle des courageux Valenciens, vos voisins, et celle de toutes les provinces d'Espagne qui pensent de la même manière,

quelques-uns de ces hommes reviendront à la juste cause, et secoueront le joug qu'on prétendait leur imposer. Si je me trompe en le croyant ainsi, que les pervers tremblent seulement de penser que le temps peut développer ces vérités. Aragonais, ne craignez rien ; la cause que nous défendons est la plus juste qui jamais se soit présentée, et nous sommes invincibles. Les troupes ennemies qui sont en Espagne ne pourront rien contre nos efforts ; malheur à elles si elles osent répéter dans d'autres villes du royaume ce qu'elles ont fait le 2 mai à Madrid, sacrifiant sans pitié, et appelant séditieux et assassins ceux-là même dont elles recevaient des honneurs et de bons traitements qu'elles ne méritaient pas ! Bayonne est bon témoin ; cette ville sait bien les violences qui, depuis une série de perfidies, s'y sont commises ; violences qui se laissent voir par les grossières contradictions des dates des lettres où Charles IV accuse son ministre de conspirer, et qui pourtant le désigne ensuite pour agir avec la junte de gouvernement, où il parle au roi son fils de sa première femme, comme si celui-ci avait été marié deux fois. En conséquence je dois déclarer, et je déclare ce qui suit :

1° Que l'Empereur, tous les membres de sa famille, et enfin tout général et officier français, sont responsables de la sûreté du Roi et de celle de ses frères et de ses oncles.

2° Qu'en cas d'un attentat contre des vies si précieuses, et pour que l'Espagne ne manque pas de monarque, la nation usera de son droit d'élection en faveur de

l'archiduc Charles, en sa qualité de petit-fils de Charles III, si toutefois les princes de Sicile, l'infant don Pedro et les autres héritiers ne peuvent concourir au trône.

3° Que si l'armée française se livre au vol, au pillage ou commet un seul homicide, tant à Madrid que dans toute autre ville, ces délits seront considérés comme des crimes de haute trahison, et il ne sera accordé quartier à personne.

4° Que l'on considère comme illégal et nul, et comme œuvre de violence, tout ce qui a été fait jusqu'ici à Bayonne et à Madrid, par la force qui domine dans ces deux villes.

5° Que l'on considère également comme nul tout ce qui se fera ultérieurement à Bayonne, et comme rebelles à la patrie tous ceux qui, n'ayant pas passé la frontière, la passeraient après cette publication.

6° Qu'on reçoive dans l'Aragon, et que l'on traite avec la générosité qui appartient au caractère espagnol, tous les déserteurs de l'armée française qui se présenteront, les conduisant désarmés dans cette capitale, où on les fera servir avec nos troupes.

7° Qu'on invite les autres provinces d'Espagne non encore envahies à envoyer à Teruel ou autre lieu convenable leurs députés, afin de nommer un lieutenant général du royaume, auquel obéiront tous les chefs particuliers des royaumes d'Espagne.

8° Que le présent manifeste soit imprimé et publié dans tout le royaume d'Aragon, pour qu'il y soit connu, ainsi que dans les autres capitales et chefs-

lieux d'arrondissement de toutes les provinces d'Espagne.

Le capitaine général, gouverneur du royaume d'Aragon.

Signé : PALAFOX.

N° 3.

Discours prononcé par Palafox, le 9 juin 1808, à l'ouverture de la session des députés de l'Aragon réunis en cortès à Saragosse.

Monseigneur, Votre Excellence est déjà instruite que les habitants de cette capitale m'ont nommé d'une voix unanime gouverneur et capitaine général du royaume d'Aragon; que j'ai été reconnu par toutes les autorités établies; que mon refus aurait produit des maux infinis à notre patrie, et m'aurait été funeste. Mon cœur agité depuis longtemps était combattu par les peines et les amertumes. Je pleurais la perte de la patrie sans voir ce feu sacré qui la vivifie; je pleurais la perte de notre roi adoré, Ferdinand VII, esclave du tyran, et conduit en France avec perfidie; je pleurais les outrages faits à notre sainte religion, attaquée par l'athéisme, ses temples profanés par des traîtres, le 2 mai, et arrosés du sang des innocentes victimes espagnoles; je pleurais l'existence précaire dont la nation

était menacée, si elle se soumettait au joug d'un orgueilleux étranger dont l'insatiable avidité surpasse la perversité; je pleurais la perte de nos possessions d'outre-mer, la désolation de beaucoup de familles, les unes parce qu'elles verraient la dette nationale convertie en un crédit nul, les autres parce qu'elles seraient dépouillées de leurs emplois et de leurs dignités, et réduites à l'indigence; à la mendicité; je pleurais enfin ceux qui gémiraient dans la solitude, en l'absence de leurs fils ou de leurs frères, conduits au nord pour y être sacrifiés, non pas aux intérêts de l'honneur, de la religion, du roi, ou de la patrie, mais à l'ambition d'un homme envoyé pour punir l'humanité, et dont le nom laissera à la postérité le triste souvenir des horreurs et des perfidies qu'il a commises, et du sang innocent que son insolente ambition a fait verser.

Le 24 mai, jour de gloire pour toute l'Espagne, arriva. Les habitants de l'Aragon, toujours courageux et fidèles, rompirent les chaînes que leur préparait l'artifice, et jurèrent de vaincre ou de mourir. Une si belle résolution remplit mon cœur de cette noble ardeur qui vivifie tout; il se ranima et se réjouit en pensant qu'il pouvait participer à la gloire de sauver la patrie. Les villes de Tortose et de Lérida, invitées par moi comme places importantes, se sont unies à l'Aragon; et, à la demande de la municipalité de Lérida, je lui ai envoyé un gouverneur, des armes et des troupes. J'ai lieu d'espérer que ces villes se soutiendront, et ne seront pas occupées par nos ennemis. La ville de Tortose veut participer à nos triomphes. Par mon ordre elle a conféré

avec les Anglais, et leur a communiqué le manifeste du 31 mai, pour le faire circuler dans toute l'Europe. D'après mes instructions, elle cherche à faire venir des troupes de Mayorque et de Minorque. Elle a envoyé un député pour conférer avec moi, et j'en ai nommé un qui est parti avant-hier avec des instructions secrètes tendantes au même but, et pour établir une correspondance avec les Asturies. Les habitants de Tudela et de Logroño m'ont demandé des chefs et des secours : ils veulent se défendre et empêcher l'entrée des ennemis dans l'Aragon. J'ai nommé pour mon lieutenant, avec toute la plénitude de mes pouvoirs, S. Exc. le marquis de Lazan, maréchal de camp de l'armée royale, lequel est parti le 6 de ce mois, à minuit, avec quelques troupes et des munitions. Je ne puis douter de son activité, de son patriotisme et de son zèle; et Votre Excellence n'en doutera pas non plus. Plusieurs autres villes de la Navarre ont envoyé leurs représentants; et la province de Soria, ses députés. J'établis des communications avec Santander, et des postes sur le chemin de Valence. J'ai demandé des armes et des canonniers à cette dernière ville, dirigeant par cette voie tous les manifestes et les ordres publiés, pour les faire circuler en Andalousie, dans la Manche, dans l'Estramadure, dans la Galice et dans les Asturies, et invitant ces provinces à s'entendre entre elles. J'ai envoyé le colonel baron de Versage et le lieutenant-colonel don André Boggioro, ancien gouverneur en Amérique, pour organiser et commander l'avant-garde destinée à opérer sur la frontière de l'Arcaria et de la nouvelle Castille. Pour veiller

sur les revenus publics et diriger l'administration avec la rectitude, l'énergie, la sagesse qu'exige un si digne emploi, j'ai nommé pour intendant don Lorenzo Calvo de Rozas, dont les connaissances et la probité me sont connues, et me font espérer les plus heureux résultats. Au commencement du mois de mai, les événements lui avaient fait envoyer ici sa famille pour la sauver du péril; et la crainte de rester lui-même à Madrid dans des circonstances si critiques, le fit venir à Saragosse le 28 du mois dernier. Je lui dis de rester, et je l'obligeai d'accepter cet emploi, quoique ses affaires et la conservation de son patrimoine réclamassent impérieusement son retour à Madrid. Cette importante charge étant confiée à un sujet aussi capable et aussi digne, je présenterai à la nation, quand il en sera temps, l'état des revenus et des dépenses, et je donnerai un témoignage de la manière dont les fonds auront été gérés. Il ne reste donc plus que le sacrifice qui est le plus agréable à nos cœurs, de réunir nos volontés, et d'aspirer à la fin que nous nous sommes proposée. Sauvons la patrie, même au péril de nos jours, et veillons pour sa conservation. Pour cela, je propose à Votre Excellence les dispositions suivantes :

1° Que les députés des cortès restent ici en permanence, ou nomment une junte qui se réunira tous les jours, pour me proposer ce qui lui paraîtra convenable au bien de la patrie et du Roi.

2° Que Votre Excellence nomme un secrétaire pour tenir le registre des résultats qui demandent le secret. Le procès-verbal de cette première séance sera ré-

digé par un des membres présents ou par l'intendant.

3° Que chaque député corresponde avec sa province, et lui communique les dispositions, tant générales que particulières, que je prendrai comme chef militaire et politique du royaume d'Aragon, et celles que nous arrêterons pour le plus grand bien de l'Espagne.

4° Que la junte médite et me propose successivement les moyens propres à organiser avec rapidité tout ce qui a rapport à la formation de l'armée, et au soin de la récolte prochaine, qui ne doit pas être négligée.

5° Qu'elle médite et me propose l'adoption des moyens de soutenir l'armée, qui lui seront soumis par l'intendant du royaume don Lorenzo Calvo.

6° Qu'elle me propose toutes les dispositions qu'elle croira convenables pour conserver le bon ordre, la police et la force militaire dans chaque département du royaume.

7° Qu'elle ait soin de maintenir des relations avec les autres royaumes et provinces d'Espagne, qui ne doivent former avec nous qu'une seule famille.

8° Qu'elle se charge et ait soin de signer et de faire circuler dans tout le royaume les imprimés, les manuscrits et les ordres émanés de moi, ou de ceux qui, avec mon assentiment, seront expédiés par la junte des députés du royaume.

9° Qu'elle examine d'abord si les députés, qui viendront des provinces en dehors du royaume, devront concourir à ses délibérations, leurs lumières pouvant être utiles à la cause publique.

10° Qu'elle arrête aussi que notre roi Ferdinand VII

sera proclamé, et qu'elle indique le jour où cette cérémonie pourra avoir lieu.

11° Qu'elle décide également si les députations des autres royaumes et provinces d'Espagne doivent se réunir dans un seul point, conformément à ce qui a été annoncé dans le manifeste du 31 mai dernier.

12° Qu'elle déclare que la chose urgente en ce moment est la défense de la patrie.

Saragosse, le 9 juin 1808.

Signé : PALAFOX.

N° 4.

Proclamation aux habitants de Saragosse, après le combat du 15 *juin* 1808.

Saragosse, le 16 juin 1808.

Aragonais, votre valeur héroïque dans la défense de la cause la plus juste que l'histoire puisse présenter, s'est manifestée dans la journée d'hier par le triomphe que nous avons obtenu. Le 15 de juin fera connaître à toute l'Europe vos exploits, et l'histoire les rappellera avec admiration. Vous avez été témoins oculaires de nos triomphes et de la déroute complète des orgueilleux Français, qui osèrent attaquer cette capitale. Sept cents morts, un grand nombre de blessés, trente prisonniers, et beaucoup de déserteurs qui sont passés sous nos drapeaux, sont les fruits de leur témérité.

Nous avons pris six canons de campagne, un tam-

bour, quelques chevaux, des fourniments et des armes, et nous ne devons pas douter que l'armée qui est entrée en Aragon n'expie bientôt ses crimes par son entière destruction.

Continuez donc, vaillants Aragonais, avec l'ardeur et le noble courage dont vous êtes animés. Voyez l'héroïque conduite des Saragossaines qui, toutes enflammées de l'amour de la patrie, de la religion et du Roi, courent avec empressement vous porter toute espèce de secours. Dans peu de temps, un grand nombre de troupes exercées se réuniront à vous pour prendre part à votre gloire. En attendant, vous tous, clergé, communautés, mères de famille, citoyens qui, par le don de vos biens, avez déjà personnellement contribué à nos succès, à la conservation de la capitale de votre royaume et au maintien de la dignité de votre nation, continuez avec ferveur vos prières au Tout-Puissant et à sa très-sainte mère la Vierge del Pilar, notre protectrice, pour qu'elle bénisse nos armes, et assure notre victoire par l'extermination entière de l'armée française.

N° 5.

Lettre de Palafox, adressée par le marquis de Lazan au général Lefebvre-Desnouettes.

Au quartier général de Saragosse, le 18 juin 1808.

Monseigneur, si vous avez été envoyé dans ces contrées par S. M. l'Empereur, pour y rétablir l'ordre et

la paix qui jamais n'ont cessé d'y régner, votre mission est au moins inutile. Le vaillant peuple de l'Aragon m'a fait sortir de ma retraite pour m'honorer de sa confiance et mettre entre mes mains le soin de son salut. Je remplirais bien mal mon devoir si je l'abandonnais à la merci d'un ami si peu véritable.

La défense de la ville est confiée à mon épée, et sa conservation a pour garant mon honneur. Croyez-moi, renvoyez vos soldats : les journées du 15 et du 16 nécessitent bien un peu de repos. Soyez assuré que ma résistance s'augmentera en même temps que votre acharnement.

Loin de s'éteindre, l'incendie qu'a fait éclater l'indignation espagnole se rallume à la vue des atrocités commises par vos soldats. Je vois que les espions payés par V. Exc. la trompent. Une grande partie de la Catalogne s'est mise sous mes ordres, ainsi qu'une partie de la Castille; les capitaines généraux castillans et valenciens se sont réunis à la bonne cause; la Galice, l'Estramadure et les quatre royaumes de l'Andalousie ont résolu de venger leur honneur.

Les Français se vengent par des cruautés de la résistance qu'ils éprouvent. Le pillage et le meurtre sont leurs manières de combattre, et la profanation des églises met le comble à leur infamie. V. Exc. croit-elle qu'une pareille conduite puisse calmer l'exaspération d'un peuple vaillant? Malgré sa victoire des 15 et 16, continuez, si vous croyez réussir de cette manière. Quant à moi, mon devoir sera toujours mon guide.

Le général des troupes espagnoles vous salue.

Signé : PALAFOX.

N° 6.

Lettre du marquis de Lazan au général Lefebvre-Desnouettes.

Saragosse, le 26 juin 1808.

Général, j'apprends à l'instant, par l'intendant Calvo, les propositions que vous lui avez faites. Vous demandez l'entrée de la capitale pour les troupes que vous commandez; vous venez, dites-vous, dans l'intention de faire le bonheur des habitants comme vous avez fait celui de tous les peuples de l'Espagne que vous avez conquis, et c'est en enlevant nos armes que vous prétendez respecter nos propriétés et rétablir la paix parmi nous. Si je n'accepte pas de pareilles propositions, vous n'accepterez, dites-vous, aucune capitulation de moi; mais la conduite de vos soldats en Espagne, et les moyens dont s'est servi votre gouvernement pour occuper les places qu'il possède, doivent bien vous faire présumer quelle réponse j'ai à vous faire. Ce que vous avez fait en Autriche, en Italie, en Hollande, en Pologne, en Suède, en Danemark, en Portugal, et enfin en Espagne, donne la mesure de la confiance que nous vous devons.

Les vaillants soldats enfermés dans Saragosse ont juré de mourir plutôt que de fléchir sous le joug de la France; et l'Espagne entière, où il ne reste plus que les débris des armées françaises, est dans les mêmes dispositions.

Rappelez-vous ma lettre du 18 juin, et le manifeste

du 31 mai, et sachez qu'une nation puissante qui n'a pas oublié les crimes de vos soldats, est invincible quand elle défend la plus juste des causes.

Pour le gouverneur, capitaine général du royaume.

Signé : MARQUIS DE LAZAN.

N° 7.

Proclamation aux habitants de Saragosse, après l'attaque du 2 juillet.

Saragossains, cette journée sera immortelle dans les fastes de votre histoire, et toutes les nations admireront avec envie votre héroïsme. Au moment où la catastrophe du 27 juin vous avait plongés dans la douleur, quand l'explosion du magasin à poudre avait appelé toute votre attention et tous vos soins auprès des malheureux ensevelis sous les ruines et dont les cris déchirants vous appelèrent à leur secours, c'est alors que votre cruel ennemi tenta d'exécuter son infernal projet. Se fiant moins à son courage qu'à votre terrible douleur, il profita de la consternation qui régnait parmi vous, pour s'emparer du Monte-Torrero, et de là il tenta par les plus horribles moyens l'incendie de vos maisons et l'anéantissement de votre ville. Votre courage et votre fermeté rendirent inutiles ses attaques

réitérées, et furieux de voir ses invincibles colonnes prendre honteusement la fuite devant vos soldats, il fit pleuvoir sur vos têtes et sur celles de vos familles une grêle de bombes et de grenades. D'après le rapport des vigies, il en est tombé plus de quatorze cents sur la ville dans l'espace de vingt-sept heures, mais ces projectiles ne lui procurèrent d'autre avantage que celui de ruiner quelques édifices, et ils donnèrent à votre héroïsme l'occasion de paraître à tous les yeux.

Votre courage a méprisé tous ces dangers, et, dans cette occasion, votre patriotisme a brillé de tout son éclat ; loin de vous intimider, la cruauté de vos ennemis ne vous a pas même arraché une plainte, et vos femmes ont imité votre bravoure. Les vaillants chefs et soldats qui ont partagé vos dangers et votre gloire se sont montrés dignes de vous seconder dans les combats qui signalèrent cette journée, et dans ceux que vous avez eus à soutenir les jours suivants, lorsque l'ennemi attaqua votre ville par cinq côtés à la fois. Ils ont droit à votre admiration, car ils ont repoussé partout l'ennemi, et puni sa témérité en couvrant de cadavres les champs de bataille où ils ont combattu.

Saragossains, vous venez de voir que les vils esclaves du monstre qui règne sur la France, et qui a conçu l'infernal projet de nous enlever nos légitimes souverains, prennent la fuite devant ceux qui ne les craignent pas, et n'ont de courage que pour le vol et la cruauté. Vous serez invincibles, et vous triompherez toujours de ceux qui ne s'appuient que sur la séduction, le mensonge et la mauvaise foi, car vous défendez votre reli-

gion, votre patrie et votre Roi. Le ciel protége visiblement vos armes, le Dieu des armées combat à votre tête, la Vierge, votre patronne, vous couvre de ses regards, et les vaillants soldats qui combattent avec vous n'aspirent qu'à l'honneur de partager la couronne immortelle que vous méritez par vos belles actions. Ne devez-vous pas espérer, avec de telles protections, de triompher de vos ennemis, de reconquérir la paix et la prospérité après lesquelles vous aspirez, lorsque vous aurez rempli vos devoirs sacrés envers la religion, le Roi et la patrie?

N° 8.

Ordre du jour de l'armée aragonaise.

Saragosse, le 30 juillet 1835.

Aragonais,

Le général Verdier m'a sommé, pour la troisième fois, de rendre la ville; et ma réponse a été la même que les précédentes.

Cent bouches à feu, avec lesquelles les Français ont cru nous intimider, tireront sans interruption sur la ville, à compter de demain. Mais que sont pour nous cent bouches à feu; pour nous qui déjà y sommes habitués, et qui, à l'exemple de nos ancêtres les Numantins, sommes résolus à nous ensevelir tous sous les cendres et les ruines de la ville!

Pourrions-nous nous rendre aujourd'hui, en voyant la victoire signalée des Andalous!

Nous savons ce que c'est que cent bouches à feu, et nous y répondrons avec valeur et énergie.

Canonniers des terrasses! suivez ponctuellement les ordres de vos chefs, et ne cessez pas un instant le feu. Ayez toujours soin de ne pas laisser les poudres à découvert, afin que le malheureux événement qui a déjà eu lieu ne se renouvelle pas.

Braves régiments d'Aragonais! que tout le monde soit sur ses gardes; et que les uns veillent, tandis que les autres dorment.

Aragonais! valeur et constance, et dans peu de jours, nous sërons délivrés de nos ennemis. Nous leur apprendrons que quand les Espagnols combattent pour leur Roi et leur religion, ils sont capables de se mesurer avec les meilleures troupes de la terre.

Donné au quartier général, le 30 juillet, an Ier de la liberté.

Signé : PALAFOX.

N° 9.

Relation du combat du 4 août à Saragosse, extraite des mémoires manuscrits du marquis de Lazan sur la première campagne de l'été de 1808 dans l'Aragon et dans la Navarre.

Devant la porte Santa-Engracia se trouvait une batterie en sacs à terre, précédée d'un petit fossé et ar-

mée de quatre ou cinq pièces de petit calibre ; d'autres pièces étaient placées sur ses flancs et derrière les murs des jardins potagers de la tour del Pino : en dedans de la porte de Santa-Engracia il y avait un mortier. Aussitôt que j'eus avis de l'attaque des Français, je me transportai sur-le-champ à la rue Santa-Engracia, où je donnai les ordres convenables. L'ennemi battait en brèche le couvent et la porte de Santa-Engracia avec autant de furie que si cet édifice eût été une fortification du premier ordre. Il eut bientôt renversé toute la façade du couvent, ainsi que le parapet en terre qui le garantissait ; en même temps une grêle de boulets, de bombes et de grenades, tombait sur la porte de Santa-Engracia. Bientôt nos feux cessèrent dans cette partie ; nos parapets étaient détruits ; nos canonniers avaient perdu beaucoup de monde, et ne pouvaient, dans la batterie, se garantir des feux ennemis. Nos feux de flanc, et surtout ceux de la droite de la tour del Pino, qui continuaient toujours avec violence, arrêtèrent l'effort de l'ennemi ; mais celui-ci s'animant de plus en plus par les pertes qu'il éprouvait, nous faisait craindre un assaut prochain. J'ordonnai, en conséquence, de retirer les canons de la batterie placée en avant de la porte de Santa-Engracia. Je fis fermer cette porte entièrement, et je fis renforcer autant que possible les batteries de flanc. Tout cela fut exécuté, quoique avec peine, et après avoir perdu quelques hommes ; mais enfin, mes projets furent réalisés, et la plupart des canons furent placés derrière les murs contigus à la tour del Pino. Je fis également retirer les munitions

jusque dans la rue de Santa-Engracia; on les plaça sous une grande porte, derrière la batterie que nous avions formée d'avance au débouché de cette même rue sur la place en face de l'église de Santa-Engracia. Par ces dispositions, notre ligne fut reformée à l'intérieur de la ville pendant que les feux de flanc continuaient toujours. Tandis que ceci se passait, plusieurs attaques avaient lieu sur d'autres points, mais non avec autant de force qu'à la porte de Santa-Engracia, où l'ennemi avait concentré toute sa fureur.

Cependant le bombardement continuait toujours, et ce jour semblait être le dernier de la ville. Plusieurs incendies la dévoraient, et les défenseurs ne savaient où porter des secours, ni ce qu'ils devaient entreprendre. Nous continuions à faire une défense désespérée à la porte de Santa-Engracia; mais l'acharnement de l'ennemi et la fatigue de nos troupes forcèrent à la retraite ceux qui défendaient le mur des jardins potagers des Pères de Saint-Jérôme, dans lequel l'ennemi avait fait des brèches épouvantables. Ce fut alors que les Français ayant passé la Huerba à gué, poursuivirent les habitants avec furie, et parvinrent avec eux jusqu'à la place de Santa-Engracia. A la tour del Pino, ils renversèrent également le mur d'enceinte, et refoulèrent les défenseurs dans la ville. A peine furent-ils sur la place Santa-Engracia, que notre batterie de la rue Santa-Engracia, protégée par la fusillade et les grenades à main lancées des balcons à droite et à gauche de la rue, commença à tirer sur eux, et fit dans leurs rangs un terrible ravage. Néanmoins, ils continuèrent de s'avancer au

milieu des cadavres des leurs, et s'emparèrent du mur de la maison contiguë à notre batterie. Il se trouvait dans cette maison une porte qui servait de communication de la place à la rue Santa-Engracia, cette dernière rue étant barrée par la batterie. Les paysans et les soldats, déconcertés par la rapidité et l'acharnement de l'attaque, n'eurent pas le sang-froid nécessaire pour fermer assez promptement cette porte. Les ennemis se précipitèrent sur elle au moment où nous voulions la barricader, la forcèrent et parvinrent ainsi dans la rue Santa-Engracia, où ils prirent notre batterie par derrière et s'en emparèrent. Au plus fort d'un combat aussi violent, le colonel D. Antonio Cuadros, corrégidor de Teruel et commandant de la porte de Santa-Engracia, perdit glorieusement la vie. La prise de notre batterie me força à me retirer sur le Cosso avec ma troupe et quelques officiers, dans l'intention d'y concentrer mes moyens de défense sous la protection d'une batterie construite à la hâte avec des sacs à laine dans la rue de l'Hôpital. Mon frère D. Francisco Palafox s'était tenu à mes côtés depuis le commencement de l'attaque; mais à la nouvelle d'une autre attaque, que l'ennemi dirigeait sur le faubourg de la rive gauche de l'Èbre, il partit pour défendre ce point qui lui était confié, tandis que de mon côté je faisais tous les efforts imaginables pour animer le courage de la troupe et défendre avec opiniâtreté la rue et la place de Santa-Engracia. Mais tout fut inutile, par les raisons que j'ai déjà données. Il nous restait donc la batterie de la rue de l'Hôpital, au débouché de cette rue sur le Cosso, qui,

pendant plus d'une demi-heure, fit un feu terrible sur l'ennemi. Nous étions secondés par l'infanterie; et peut-être serions-nous parvenus à arrêter les Français, si le petit magasin de munitions qui était à côté de notre batterie n'eût pas sauté. Cet accident acheva de décourager les soldats et les paysans, qui abandonnèrent la batterie. Les Français alors s'en emparèrent et débouchèrent sur le Cosso.

Au moment où l'ennemi pénétrait dans la ville par la rue Santa-Engracia, un autre corps qui s'était emparé du jardin potager des Pères de Saint-Jérôme, du jardin botanique et du cimetière de Saint-Michel, s'avança par la rue de las Piedras del Cosso, et parvint jusqu'à la place de la Madeleine, où il fut arrêté par les paysans. Du côté opposé, les Français attaquèrent la porte del Carmen, et, quoique le lendemain matin, ils n'en fussent pas encore maîtres, ils pénétrèrent par la rue du Jeu de paume jusqu'à la place del Carmen; en sorte que la ville se trouvait prise de front et par les deux angles. Je me trouvais alors sur le Cosso, espérant tout de la défense de notre batterie de l'Hôpital, quand j'appris qu'elle était abandonnée et au pouvoir de l'ennemi. Nos troupes vaincues fuyaient en désordre vers la porte del Angel pour gagner le pont en pierre de l'Èbre, la seule retraite qui nous restât. Je fus obligé de suivre le torrent, et je me dirigeai promptement vers le faubourg, persuadé que l'ennemi, déjà maître d'un tiers de la ville, ne mettrait pas plus d'une demi-heure à s'emparer du reste. La confusion des troupes et du peuple qui fuyaient de la ville

pour traverser l'Èbre sans savoir où porter leurs pas, était telle que tout espoir de chasser l'ennemi était perdu. Il n'y avait plus aucun obstacle à lui opposer, et il était indispensable de sortir sur-le-champ de la ville, si l'on ne voulait pas y être fait prisonnier. A cette époque, j'eus avis du capitaine général qu'un renfort de troupes, venant, dit-on, de la Catalogne, était arrivé à Pina, et qu'une partie de ce corps devait s'y arrêter pour attendre des munitions. Dès que le capitaine général vit que la perte de la ville était certaine, il laissa le commandement au colonel Antonio de Torrès, et se dirigea avec son état-major vers Pina; D. Francisco Palafox fit de même, et moi je continuai mon chemin, d'après les ordres que j'avais reçus du capitaine général, dont le plan était de prendre le commandement de la troupe de Pina pour prévenir les malheurs qui pourraient arriver.

N° 10.

Rapport du général Verdier au major général sur le combat du 4 août, à Saragosse.

Saragosse, le 5 août 1808.

Monseigneur,

Les choses étant disposées ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à V. A. S. par mon rapport d'avant-hier, je fis commencer à tirer sur la place hier matin à la

pointe du jour. A midi, deux brèches praticables étaient faites, une à l'angle de droite, par rapport à nous, du couvent de Santa-Engracia, et l'autre à l'angle saillant du mur d'enceinte où se trouve la tour del Pino. L'artillerie ennemie ayant cessé son feu, je commandai de donner l'assaut aux deux brèches; celle de droite fut attaquée par le colonel Robert, du soixante-dixième, sous les ordres du général Habert, et celle de gauche par mon aide de camp Maisonneuve, sous les ordres du général Grandjean.

La porte de Santa-Engracia, se trouvant fermée et fortement barricadée, la colonne du centre, commandée par le général Bazancourt, n'a pu déboucher qu'une heure après qu'on est venu à bout d'ouvrir cette porte par derrière.

Le signal de l'assaut ayant été donné, les troupes sont parties aux cris de vive l'Empereur, et, malgré une fusillade épouvantable, elles se sont emparées des points qu'elles attaquaient. Elles sont arrivées, d'après leurs instructions, savoir : la colonne de droite sur la place de Santa-Engracia, et celle de gauche, moitié le long du mur d'enceinte qui appuie à la porte de Santa-Engracia, et moitié sur le couvent del Carmen et la porte de ce nom. Dès que la colonne de droite a été maîtresse de la place de Santa-Engracia, elle a attaqué les barricades de la rue Santa-Engracia, qui conduit au Cosso; et, malgré trois coupures énormes qui barraient cette rue, malgré huit à dix pièces d'artillerie qui défendaient les parapets de ces coupures, et une grêle de coups de fusil et de pierres, partant

des fenêtres, des caves, etc., elle est parvenue à déboucher sur le Cosso.

La colonne de gauche, pour se porter sur le couvent et la porte del Carmen, a dû forcer une espèce de camp retranché, entouré d'un bon parapet et d'un très-grand fossé, et passer dans des rues étroites, barricadées, dont chaque maison était une citadelle d'où partait une grêle de balles, telle que je n'en ai jamais vu; enfin elle est arrivée au couvent et à la porte del Carmen, dont elle s'est emparée. Dans cette première opération, la colonne de droite s'est emparée de quinze pièces de canon, et celle de gauche de treize.

L'ennemi, venant toujours dans les maisons qui avaient été laissées en arrière, lançant toujours des pierres, et faisant feu par les créneaux, par les fenêtres, les caves, etc., il a fallu disposer une partie des troupes pour enfoncer les portes, et fairé main basse sur tout ce qui se trouvait dans ces maisons. Cette opération a arrêté le premier mouvement des troupes, et lui a donné la facilité de se gorger de vin et de pillage. Tout ce que le général Lefebvre, moi et les autres généraux avons pu faire, a été de nous maintenir dans les positions que nous avions occupées. La nuit heureusement est venue à notre secours; le feu a cessé, et, à force de travail et de fatigue, on est parvenu à rallier à peu près la moitié des troupes et à retrancher les positions qui avaient été prises.

Dès qu'on eut pu rassembler les troupes, on fit les dispositions nécessaires pour commencer une nouvelle tentative et pousser plus avant. L'opération d'hier ayant

coûté trop cher, et les troupes se trouvant rebutées d'une si vigoureuse et si étonnante défense, le général Lefebvre, le colonel Lacoste et moi, avons décidé qu'on avancerait à la sape, en s'ouvrant des passages d'une maison à l'autre, seul genre de guerre qu'il convienne de faire contre ces enragés; l'opération sera longue, mais elle paraît plus certaine.

Nous avons eu considérablement d'hommes tués. Nos blessés s'élevaient hier soir de huit à neuf cents; le général Lefebvre et moi nous sommes du nombre de ces derniers : il a reçu une forte contusion dans le côté, et moi une balle dans la cuisse gauche, qui pénètre d'un pouce et demi, et qui, d'après le dire des chirurgiens, me retiendra quinze à vingt jours dans mon lit. Cela étant, et souffrant beaucoup, j'ai remis le commandement au général Lefebvre, qui, moins maltraité que moi, a pu s'en charger.

Le général Lefebvre a eu deux de ses officiers blessés, assez légèrement cependant pour pouvoir continuer leur service. Mon aide de camp Maisonneuve a aussi été blessé, mais il n'a pas quitté le commandement de son avant-garde. Les généraux Habert et Grandjean se sont donné beaucoup de peine, et ont fait de bonnes opérations. Le chef de bataillon d'artillerie Roquefer, poussé par le colonel Lacoste, a montré de l'intelligence et de la bonne volonté dans l'organisation de son affaire. L'artillerie en général s'est parfaitement bien conduite; mais je dois distinguer particulièrement le capitaine des lanciers polonais Hupet, commandant la batterie n° 2, et le lieutenant Bruel, qui a montré

une intelligence, un zèle et une bravoure sans exemple : c'est lui qui, après avoir renversé une partie des murs de la ville, a pris le commandement d'une de nos batteries volantes; nous l'avons vu charger avec ses canons dans les rues, et je dois dire que c'est autant à sa fermeté qu'à la peine que se sont donnée les généraux, que nous devons de n'avoir pas abandonné la partie de la ville que nous avons prise. Le colonel Robert, du soixante-dixième, a soutenu sa brillante réputation. Mon aide de camp Maisonneuve a fait de même; je demande pour lui le grade de colonel, celui de major, que S. M. vient de lui conférer, ne lui convenant sous aucun rapport.

En demandant à S. M. de l'avancement, soit dans la ligne ou dans la Légion d'honneur pour tous les individus que j'ai nommés, je dois y ajouter les adjoints à l'état-major, Bauduy et Maréchal, qui se sont conduits avec distinction. Je demande particulièrement le grade de capitaine et la décoration de la Légion d'honneur pour le lieutenant Bruel. S. M. ne saurait trop récompenser des hommes de cette trempe : il ne le cède à personne pour l'instruction, le zèle et surtout le courage.

Quant aux troupes, leur premier mouvement a été beau, mais ce mouvement a été court. Le général Lefebvre avec le temps fera connaître les individus qui se seront fait distinguer.

Mes aides de camp Dagureau et Lavaud n'ont point la décoration de la Légion d'honneur; étant satisfait de leur conduite, je la demande pour eux, et le grade de lieutenant pour le dernier.

Le lieutenant général Gomès Freire (Portugais) et le colonel Piré, qui commandaient à ma gauche, m'ayant parfaitement secondé dans mes opérations pour les fausses attaques que je leur avais ordonnées, méritent aussi la bienveillance de S. M. Je demande pour le premier la décoration de la Légion d'honneur, à laquelle il paraît attacher beaucoup de prix, et pour le second le grade de général de brigade.

Quant au colonel Lacoste, aide de camp de S. M. l'Empereur, je me tairai sur son mérite, l'Empereur le connaissant mieux que moi. Mais je dois dire, pour rendre justice à la vérité, que c'est à lui que nous devons nos succès. Il a été la cheville ouvrière de tout; génie, artillerie, organisation, tout lui appartient. Son activité extraordinaire a suppléé à tout; je l'ai vu seul au milieu de toute cette grande affaire, la faire marcher comme s'il eût été puissamment secondé, et, de plus, faisant à mes côtés, au milieu de mes premiers éclaireurs, le métier d'officier et de soldat. S. M., voulant le récompenser, sait mieux que moi ce qui lui convient; je verrais avec un extrême plaisir qu'il le fût.

Le général Lefebvre s'est conduit comme à l'ordinaire, c'est-à-dire, avec zèle, dévouement, capacité et courage.

Je prie V. A. S. d'agréer l'hommage de mon profond respect.

Signé : BARON VERDIER.

N° 11.

Lettre du brigadier Antonio de Torrès, commandant à Saragosse, adressée à Palafox après le combat du 4 août.

Saragosse, le 4 août 1808, à dix heures du soir.

Monseigneur, lorsque l'ennemi eut passé la croix du Cosso, et que la troupe se fut retirée dans le faubourg, je me rendis à la maison de V. Exc. pour avoir des ordres, mais vous n'y étiez ni vous ni vos frères. En conséquence, je crus devoir prendre momentanément le commandement. J'ai réuni dans le faubourg ce que j'ai pu d'officiers et de soldats, et je les ai ramenés dans la ville, où j'ai fait tous mes efforts pour empêcher l'ennemi de s'en rendre maître. Après le combat le plus acharné, les Français ont été repoussés jusqu'au Cosso, et je me suis emparé de toutes les avenues des rues qui s'étendent depuis la petite place de la Madeleine jusqu'au couvent del Carmen. La valeur des officiers et des soldats est au-dessus de tout éloge. Les Français ont commis une foule d'atrocités que je n'ai pas le temps de raconter ici. V. Exc. n'ignore pas que je manque des choses les plus nécessaires pour la défense. Les majors généraux et les ingénieurs ne m'ont quitté que pour exécuter mes ordres. Une partie de la ville est au pouvoir de l'ennemi. Il est tranquille maintenant, mais seulement jusqu'à demain matin; et ma position, la plus critique où un militaire se soit jamais trouvé, me fait espérer que V. Exc. ne m'ou-

bliera pas. Ainsi donc demain matin V. Exc., ou un de ses honorables frères, m'amènera, je pense, des secours et des vivres, sans lesquels ni moi ni personne ne pourrions sauver la ville du danger où V. Exc. l'a exposée en l'abandonnant à la merci de ses cruels ennemis.

Dieu garde V. Exc. pendant de longues années.

Signé : ANTONIO DE TORRÈS.

N° 12.

Réponse de Palafox au brigadier Antonio de Torrès.

Villa-Mayor, le 5 août 1808.

Monsieur le gouverneur, j'arrive sur les hauteurs de Villa-Nova où je fais reposer les troupes que j'ai pu réunir, et dont l'impatience pour attaquer les Français est telle que je puis à peine les retenir. A l'instant même, je commence mes opérations, dont la première sera de rétablir les communications avec la ville; à cet effet j'ai donné à mon frère, le marquis de Lazan, le commandement des troupes d'élite, composées des gardes espagnoles et walones, et je garde avec moi les volontaires, les Catalans et les Somatenès, qui en ma présence viennent de mettre en déroute un détachement de dix lanciers auquel ils ont tué un homme. Si je n'étais pas sorti hier de la ville, le bataillon des volontaires que j'ai rassemblé ne serait pas venu. Je leur ai

ordonné de venir me joindre, et je les ai fait marcher devant moi; la même chose m'est arrivée à l'égard de quinze cents hommes que j'ai à deux lieues d'ici, et qui me joindront la nuit prochaine. J'amène avec moi quatre pièces de canon et un nombre suffisant d'artilleurs. En outre, j'ai laissé deux pièces de huit et un obusier dans un endroit que je ne vous indiquerai pas sur le papier; je n'ai pu les amener avec moi, parce qu'ils auraient rendu ma marche plus longue et plus périlleuse. Je manque de vivres, mais je saurai bien en trouver, quoique le village soit désert. Cette nuit il doit m'arriver un train considérable d'artillerie; ainsi tout va bien, et maintenant nos efforts pourront obtenir un bon résultat. Ce dont j'ai le plus besoin, ce sont quatre cents tentes de campagne que vous tiendrez prêtes à partir à la première demande que j'en ferai. J'ai ordonné de laisser couler les eaux du moulin, et je tâcherai de mon côté de nettoyer Banillas (1). Je vous envoie quelques-unes des provisions que vous m'avez demandées pour la défense, et j'espère que vous les recevrez aujourd'hui même. Tenez ferme; le salut de la ville est mon unique soin. Tout espoir était déjà perdu pour moi; mais maintenant j'admire les prodiges que V. S. a opérés. Que Dieu en soit béni; bientôt peut-être nous serons libres. S'il arrivait quelque chose

---

(1) Extrémité du faubourg situé sur la gauche de l'Èbre, près de Justibol.

de nouveau, faites-le-moi savoir, et demandez-moi tout ce dont vous aurez besoin.

Dieu vous garde de longues années.

Signé : PALAFOX.

N° 13.

Proclamation de Palafox.

Au quartier général de Saragosse, le 13 août 1808.

Aragonais et soldats défenseurs de Saragosse, depuis deux mois les armées françaises, qui se disent invincibles, assiégent cette capitale, et se servent pour nous combattre des moyens les plus cruels et les plus vils. Non contents de profaner les églises, d'incendier les campagnes, d'égorger les malheureux sans défense et d'outrager la pudeur des infortunées que la fatalité a fait tomber entre leurs mains, ils ont encore ruiné votre ville par plus de cinq mille bombes et grenades ; ils vous ont attaqués avec fureur par tous les points à la fois, et ne vous ont laissé de repos ni le jour ni la nuit. Vous avez su résister à toutes leurs attaques ; votre valeur, votre constance et l'amour sacré de la patrie et de la religion vous ont fait oublier le repos, et vous ont fait préférer la mort à la servitude et à l'abaissement du nom espagnol. Vos femmes et vos sœurs, les sublimes Saragossaines, ont effacé par leur courage tout ce que l'histoire a jamais rapporté ; elles vous secou-

rent au milieu des plus grands dangers, vous animent pendant le combat, et montrent leurs bons sentiments et leur zèle par les secours de toute espèce qu'elles vous prodiguent. L'Europe admire la défense de Saragosse. L'Espagne entière adresse des vœux au Tout-Puissant en notre faveur; et quand on saura que la vue de tant de malheurs, la ruine entière de tant de maisons et les horribles cruautés des vils esclaves de Bonaparte n'ont pu vous arracher une seule larme, et que vous ne respirez que la guerre et la vengeance, la postérité peut-être doutera de tant d'héroïsme, mais elle ne pourra oublier la mémoire de tant d'officiers de mérite, de tant de héros, militaires ou paysans, qui se sont fait connaître, et dont on publiera les noms dans des temps plus tranquilles. Soldats! déjà votre sort est décidé, votre triomphe est assuré; complétez l'œuvre que vous avez si dignement commencée, et qu'il ne s'échappe pas un seul de ces perfides destructeurs de la paix du genre humain. Déjà les braves armées d'Espagne, habituées au triomphe, arrivent à marches forcées pour vous secourir. Tenez-vous prêts, et quand le moment sera venu d'exterminer cette armée française qui s'est couverte d'ignominie en Espagne, accourez, et que l'obéissance à vos chefs vous assure la victoire.

Signé : PALAFOX.

N° 14.

État de situation de la garnison de Saragosse au 13 août 1808.

DÉSIGNATION DES CORPS.	Hommes.	Fusils.	Lances.
3e bataillon des gardes royales espagnoles.	470	470	
Ferdinand VII.	808	300	
Estramadure.	925	524	
1er bataillon des volontaires d'Aragon.	666	430	
2e bataillon id.	1043	962	
Bataillon des fusiliers d'Aragon.	588	588	
Bataillon de réserve du général.	379	334	
1er bataillon léger de Saragosse.	577	200	
2e bataillon id.	640	85	
1er tercio des volontaires d'Aragon.	191	148	
2e tercio id.	195	119	
3e tercio id.	782	515	
4e tercio id.	878	500	
5e tercio id.	634	164	67
Tercio de D. Geronimo Torrès.	327	79	
Tercio de Barbastro.	1112	650	220
Tercio de Huesca.	1865	1865	
Étrangers suisses.	84	71	
Chasseurs portugais.	62	62	
Compagnies étrangères de Casamayor.	90	90	
Deux compagnies de miquelets de Lerida.	200	200	
Compagnies de Monzon.	156	74	20
Compagnies de Cerezo.	298	298	
Compagnies civiques de Saint-Paul.	154	154	
Compagnies de Tauste.	106	»	
Lanciers d'Almunia.	109	9	100
Compagnie de Benavente.	36	36	
TOTAL.	13375	8927	407

N° 15.

Lettre du général Lefebvre-Desnouettes au major général, sur la levée du siége.

Alagon, le 14 août 1808.

Monseigneur,

Notre situation avait peu changé depuis ma dépêche du 9. Privé des ordres de V. A. et n'en recevant aucun du Roi, je m'étais décidé à continuer nos opérations contre les restes de Saragosse. Cependant tout se disposait pour préparer un départ que l'on pouvait présager comme prochain. L'évacuation des blessés se poursuivait avec activité, et l'on ne perdait pas un instant pour bien organiser un parc d'artillerie de campagne. Notre position devenait chaque jour plus critique. L'ennemi, animé par l'espoir de recevoir des renforts considérables, nous opposait la résistance la plus opiniâtre. Nous étions instruits que six à sept mille insurgés s'étaient portés sur Tauste, avec le dessein de couper notre ligne de communication en s'emparant de Tudela, où ils devaient être joints par le corps de Catalogne. Nos ressources en vivres étaient presque entièrement épuisées; et le général d'Agoult m'avait déclaré qu'il n'avait plus de munitions à nous faire passer de Pampelune.

Dans un état de choses si inquiétant, je me décidai à assurer parfaitement nos derrières et à attendre de nouveaux ordres. Je réunis à Tudela un corps de trois mille hommes pour mettre cette place hors d'insulte.

Enfin, une lettre du général Belliard du 10, qui m'est parvenue hier matin, est venue nous tirer de l'incertitude dans laquelle nous étions. Cette lettre contient des ordres très-pressés du Roi, pour quitter Saragosse, et aller prendre position à Milagro, entre l'Èbre et la rivière d'Aragon. La retraite s'est effectuée cette nuit, sans que l'ennemi ait cherché à nous inquiéter dans notre mouvement. Outre les vingt-deux pièces d'artillerie de campagne avec leur approvisionnement complet, nous emmenons deux pièces de 12, trois de 8, trois obusiers de huit pouces, et trois de six pouces. Tout ce que nous avons laissé de notre parc de siége a été détruit et jeté dans le canal.

Avant notre départ, nous avons démoli le mur d'enceinte de la ville, et brûlé les couvents les plus favorables à sa défense; celui de Santa-Engracia, qui nous a opposé tant d'obtacles, a été bouleversé par l'effet d'une mine. La partie de la ville que nous avons abandonnée n'est plus qu'un amas de décombres à travers lesquels il est maintenant difficile de pénétrer.

Demain je continuerai ma marche sur Tudela, où j'arriverai après-demain. Je serai forcé d'y rester deux jours, pour terminer l'évacuation de nos blessés sur Pampelune. De là j'irai occuper la position indiquée par le Roi...

....

Signé : LEFEBVRE-DESNOUETTES.

N° 16.

Lettre du général Lefebvre-Desnouettes au major général.

Tudela, le 16 août 1808.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. que les troupes sous mes ordres sont arrivées aujourd'hui à Tudela.

Je vais m'occuper à terminer l'organisation de notre parc de campagne, qui aura vingt-quatre bouches à feu bien approvisionnées; le reste de notre artillerie sera envoyé à Pampelune. Il y aura à peu près vingt pièces que nous avons amenées de Saragosse.

L'évacuation de cette artillerie et celle des blessés, dont il ne reste plus qu'environ trois cents dans cette ville, nous obligeront à y passer trois ou quatre jours: on mettra cependant dans ce service toute l'activité possible.

J'espère que je pourrai me rendre à Milagro, position que le Roi m'ordonne d'occuper, sans passer par Caporoso. Je pourrais dans ce cas y arriver en un jour.

L'ennemi ne nous a pas inquiétés dans notre marche. Le corps de Tauste n'a fait aucun mouvement. Je sais qu'un détachement de l'armée ennemie qui s'est dirigée sur Madrid est en marche pour se porter sur Mallen. J'ignore à quelle distance il est de cette ville.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

Signé : LEFEBVRE-DESNOUETTES.

N° 17.

Lettre du général Lefebvre-Desnouettes au major général.

Tudela, le 18 août 1808.

Monseigneur,

L'évacuation des blessés et celle de l'artillerie sur Pampelune seront terminées demain. Après-demain, je me mettrai en marche pour Milagro, où j'espère arriver en un jour.

J'ai eu l'honneur d'informer V. A. qu'un corps ennemi marchait sur Mallen. Il est en effet arrivé avant-hier dans cette ville une division de quinze mille hommes, partie de Valence sous le commandement du général Saint-Marc, ex-capitaine aux gardes walones. Cette troupe s'est organisée à Cuenca, où elle a été jointe par divers détachements d'Aragonais. Elle a marché nuit et jour sur Saragosse, et y est arrivée vingt-quatre heures après notre départ. Son avant-garde s'est présentée hier matin devant nos avant-postes; un piquet de cavalerie l'a chargée, a tué environ cent hommes, et fait vingt prisonniers, parmi lesquels sont trois officiers. L'ennemi a quitté alors la grande route pour se porter vers Ablitas et Mallen, en longeant les hauteurs. J'avais fait mes dispositions pour l'attaquer ce matin; mais j'ai été instruit par nos patrouilles que, pendant la nuit, il a abandonné sa position, et s'est avancé jusqu'à Tarazona. C'est la dernière nouvelle que j'ai eue de ce corps. Les reconnaissances que j'ai fait partir m'apprendront

bientôt sur quel point il se dirige définitivement. Nous pensons qu'il a l'intention de se réunir à son armée, ou de remonter l'Èbre par la rive droite jusque vers Calahora.

Je n'ai rien appris du corps de Palafox, qui paraît n'être pas encore sorti de Saragosse.

Arrivé à Milagro, je placerai un poste considérable à Caporoso, pour être entièrement maître de la route de Pampelune.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

Signé : LEFEBVRE-DESNOUETTES.

N° 18.

Lettre du général Lefebvre-Desnouettes au major général.

Milagro, le 21 août 1808.

Monseigneur,

Nous avons occupé hier la position de Milagro. En quittant Tudela, j'ai fait détruire une arche du pont : les insurgés n'y étaient pas encore entrés hier au soir; mais le peuple s'était mis de nouveau en insurrection. Je sais qu'un corps venant de Catalogne, qui doit être commandé par le baron de Versage et composé d'environ cinq mille hommes, a dû se joindre au corps de Saint-Marc. Un autre corps venant des cinq villes d'Aragon, et fort, dit-on, de six à sept mille hommes, est attendu aujourd'hui à Mallen. J'aurais bien

désiré pouvoir combattre le corps de Saint-Marc, mais au moment où je me préparais à l'attaquer, il a été se porter au pied des grandes montagnes; nous ne l'avons vu qu'un instant, et, dans la dernière position qu'il avait prise, une affaire avec lui eût été sans résultat. Depuis la déroute de son avant-garde, près de Fontellas, il n'a pas osé envoyer une seule patrouille, et les nôtres allaient presque dans son camp.

J'occupe Milagro avec deux brigades et de la cavalerie. Le général Freyre, Portugais, est avec quatre bataillons et un escadron à Villafranca. Le général Habert est avec sa brigade à Caporoso; ce dernier poste est indispensable à occuper, si nous voulons couvrir Pampelune. En peu d'heures nous pouvons nous réunir. J'entrevois l'espérance de pourvoir aux subsistances pendant quelque temps.

Nous commençons à avoir des fièvres dans l'armée. J'ai été très-content de la conduite des troupes depuis Saragosse.

Presque tous les officiers supérieurs sont blessés, tués ou malades; j'ai des régiments commandés par des capitaines. Il ne me reste que le général Habert pour les six brigades, le général Grandjean ayant été obligé de quitter le corps d'armée pour cause de maladie.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Signé : LEFEBVRE-DESNOUETTES.

N° 19.

Manifeste de Palafox à l'occasion de la levée du siége de Saragosse.

Quartier général de Saragosse, le 15 août 1808.

Après des jours si malheureux, nous touchons enfin au moment si désiré que j'attendais de votre constance et de votre valeur dans la défense de cette capitale. Nous avons vu déjà la fuite honteuse de ces vils esclaves du despotisme, qui ont abandonné leur artillerie et tout le butin entassé par leur insatiable rapacité, et nous avons rempli notre premier devoir, en rendant grâces au Tout-Puissant, qui a frappé de la vengeance ces misérables soldats profanateurs des autels et des images sacrées de la Divinité, et dont l'immoralité les rend indignes de compter parmi les hommes. Laissons leur Empereur en proie aux remords et aux angoisses, qui sont le châtiment de la perfidie, et prions le Dieu juste qu'il donne aux deux armées qui sont à la poursuite de ce vil troupeau de lâches, le pouvoir d'en débarrasser le monde. Qu'a donc produit leur invasion dans notre patrie? Le sang de plus de huit mille d'entre eux a inondé les champs et les rues de Saragosse, et payé ainsi la témérité de celui qui les commandait. L'Europe et le monde entier maudiront les noms de Lefebvre et de Verdier, leurs généraux, qui ont récompensé, par les cruautés les plus inouïes, le bon accueil

que nous avions fait à leurs prisonniers et à leurs compatriotes. On appréciera à sa juste valeur la différence qui existe entre un système de gouvernement ambitieux et de mauvaise foi, et celui qui a pour base de sa conservation et de son bonheur la justice de ses principes, qui le porte à établir une différence entre ses véritables ennemis et ceux qui n'ont pas adopté les travers de leur nation. La France gémira longtemps des maux que lui prépare cette guerre avec l'Espagne, et elle ne pourra sans honte penser aux infâmes moyens employés pour la faire. Laboureurs, artisans, religieux, orphelins, veuves et vieillards, qui avez été réduits à la misère par la perte de vos champs et de vos biens, et la ruine de vos maisons, vous à qui les Français ont enlevé une fortune qui, bien que modeste, suffisait à votre existence, soyez sans inquiétude, vous avez le bonheur de vivre en Espagne, et la gloire d'avoir défendu la capitale de l'Aragon, et d'avoir empêché nos ennemis de ruiner entièrement notre belle province. Vous avez souffert avec résignation et dissimulé vos chagrins; vous avez fait peu de cas de votre fortune, et vous l'avez même sacrifiée au bien public; mon cœur ne peut sans émotion voir tant d'héroïsme, et je n'aurai de repos que quand toutes vos douleurs seront apaisées. J'ai spécialement chargé l'intendant général du royaume, D. Lorenzo Calvo, lorsque les graves occupations où nous nous trouvons lui auront laissé quelque repos, de s'occuper des moyens les plus efficaces pour votre soulagement, et vous pouvez compter

sur la générosité de tous les vrais Espagnols, et sur celle de notre Roi bien-aimé, dont nous avons si vaillamment défendu la cause, pour obtenir un dédommagement à vos souffrances.

Signé : PALAFOX.

SECOND SIÉGE

DE SARAGOSSE,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

EN 1808 ET 1809.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

SECOND SIÉGE
DE SARAGOSSE,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

EN 1808 ET 1809.

LA victoire de Tudela ouvrait aux troupes françaises le chemin de Saragosse. Les fuyards de l'armée d'Aragon portèrent eux-mêmes dans la ville la nouvelle de leur défaite. Leur marche fut si rapide, que des soldats qui avaient quitté le champ de bataille à trois heures après midi, arrivèrent à minuit à Saragosse, ayant fait ainsi dix-huit lieues en neuf heures. Une déroute si prompte et si inattendue consterna les habitants. Naturellement crédules, ils s'étaient fiés aux présomptueuses promesses de leurs chefs, et n'avaient pas douté un seul instant de la prompte et entière destruction des armées françaises. Leurs espérances se trouvèrent tout à coup renversées,

lorsqu'ils virent ces troupes dont ils attendaient la victoire se précipiter en désordre dans la ville, et les paysans de tous les villages environnants grossir la foule épouvantée ; ils furent frappés de terreur, et si, dans ce moment critique, les troupes françaises se fussent présentées, Saragosse n'eût probablement pas compté d'autres jours de gloire que ceux du premier siége.

Le maréchal Lannes avait envoyé le général Lefebvre-Desnouettes avec un corps de cavalerie à la poursuite de l'armée d'Aragon; mais ce général s'étant égaré dans sa marche, n'alla pas au delà de Mallen, d'où il revint sur ses pas. Le maréchal Lannes lui-même, après avoir poussé l'armée d'Andalousie jusqu'à Tarazona, en abandonna la poursuite à la division Maurice Mathieu du troisième corps, et revint à Tudela, le 24 novembre, avec le reste de ses troupes. Là, se trouvant encore malade d'une chute de cheval qu'il avait faite en entrant en Espagne, et croyant d'ailleurs que la mission dont l'Empereur l'avait chargé était finie, il laissa le commandement au maréchal Moncey. Celui-ci s'avança, le 25, jusqu'à Alagon avec le troisième corps, la division Lagrange du sixième, et les brigades de cavalerie Colbert et Digeon, qui y avaient été momentanément réunies; le manque de vivres l'empêcha de pousser plus avant.

Castaños prit à Calatavud la route de Madrid,

avec l'armée d'Andalousie. Le maréchal Ney, remontant le Douro depuis Aranda, s'était avancé sur les derrières de cette armée avec les divisions Marchand et Dessolles du sixième corps, et la brigade de cavalerie du général Beaumont; mais, s'étant arrêté deux jours à Soria, il donna à Castaños le temps de s'échapper, et perdit ainsi le résultat du beau mouvement combiné par l'Empereur. Au lieu de se mettre immédiatement à la poursuite de Castaños, il se porta à Agreda le 25 novembre, traversa le champ de bataille de Tudela le 26, occupa le lendemain Borja et Mallen avec toutes ses forces, et, le 28, il continua sa marche sur Saragosse. Le maréchal Moncey, pressé par l'Empereur qui avait appris avec déplaisir son séjour à Alagon, suivit le mouvement du maréchal Ney, et, le 30 novembre dans l'après-midi, sept jours après la bataille de Tudela, les troupes françaises parurent en vue de Saragosse. La division Dessolles du sixième corps et une brigade du troisième formèrent le blocus du faubourg sur la rive gauche de l'Èbre. Les autres troupes s'avancèrent par la rive droite, et poussèrent dès le lendemain des reconnaissances sur le Monte-Torrero, pour compléter l'investissement de la ville. Mais à peine le maréchal Ney était-il arrivé devant Saragosse, qu'il reçut de l'Empereur des ordres qui lui rappelaient que sa mission était de poursuivre

l'armée de Castaños et de la détruire. Il partit, le 1er décembre, pour se mettre à la tête de la division Maurice Mathieu du troisième corps, restée en observation à Calatayud, et il se fit suivre par les lanciers polonais, et par toutes les troupes du sixième corps. Le maréchal Moncey, à qui il ne restait plus que deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, ne se crut pas assez fort pour rester sous les murs de Saragosse; il se retira, le 2 décembre, à Alagon.

L'Empereur fut fort mécontent de ces dispositions. Pour y remédier autant que possible, il prescrivit au maréchal Ney de renvoyer au troisième corps les troupes d'infanterie qui en faisaient partie, et donna l'ordre au cinquième corps, commandé par le maréchal Mortier, qui, entrant en Espagne, marchait sur Burgos, de changer de direction pour s'avancer par Logroño sur Saragosse. Ces faux mouvements occasionnèrent un retard de plus de quinze jours pour le siége.

Les Saragossains ne pouvaient s'expliquer la retraite des troupes françaises. Ils crurent qu'elles fuyaient, n'osant pas attaquer leurs nouveaux ouvrages, et cette idée réveilla leur enthousiasme. C'est ainsi que, durant toute la guerre, les Espagnols, les plus passionnés des hommes, et par conséquent les plus crédules et les plus incrédules tout à la fois, admettaient ou rejetaient sans examen toutes

les nouvelles, suivant qu'elles favorisaient ou contrariaient leurs désirs ou leurs espérances. Palafox profita de la disposition des esprits et des moments de repos qui lui étaient laissés, pour relever le moral de ses troupes et réorganiser son armée. Il y incorpora plusieurs corps de Valence et de Murcie, qui, ayant fait partie de l'armée d'Andalousie, s'étaient jetés dans la place, et se trouva de nouveau à la tête de trente et un mille hommes de troupes de ligne, y compris deux mille hommes de cavalerie (1). De plus, quinze mille paysans, et à peu près autant d'habitants, avaient pris les armes; ce qui portait la masse totale des défenseurs à plus de soixante mille hommes. La ville renfermait alors plus de cent mille âmes. Toutes les denrées des villages environnants y furent conduites, et ces villages dépouillés et abandonnés n'offrirent plus aucune ressource. Le colonel anglais Doyle envoya de Tarragone trente chariots chargés de fusils et de munitions. Les nobles et les grands se réunirent en un corps, sous le nom *d'Almogavarès*. Ils prirent l'uniforme des anciens Espagnols, et Palafox leur donna un service d'inspection sur les points les plus importants.

Depuis le mois d'août, d'immenses travaux avaient été entrepris pour la défense de la ville;

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

Palafox en pressa l'achèvement; les habitants les plus riches firent un fonds pour leur exécution, et l'on y employa les matériaux des édifices ruinés. Prêtres, religieux, avocats, juges, propriétaires, artisans, ouvriers, paysans, tous mirent la main à ces travaux avec une égale ardeur.

Le château, édifice carré de cent mètres de côté, flanqué de quatre tours bastionnées, fut lié à la ville par une double caponnière et mis en état de défense. Il renfermait des logements et des magasins pour une garnison de quinze cents hommes. Un fossé revêtu, de quinze à vingt mètres de profondeur, le mettait à l'abri d'un coup de main. Les portes de Sancho et del Portillo furent couvertes par des ouvrages en terre; et toute la partie de la muraille qui s'étend depuis ces portes jusqu'à la Huerba, fut entourée d'une nouvelle enceinte terrassée, revêtue en briques séchées au soleil, et précédée d'un fossé creusé à pic. Cette partie de la ligne était flanquée par les couvents des Augustins et des Trinitaires, et par un ouvrage intermédiaire construit dans le champ du Sépulcre.

Le pont de la Huerba, situé en avant de la promenade de Santa-Engracia, fut couvert par une redoute avec un bon fossé, formant tête de pont sur la rive droite. Cet ouvrage était armé de huit pièces de canon. On y lisait à l'entrée cette inscrip-

tion : *Redoute del Pilar, imprenable à cause de ce nom sacré. Saragossains, vaincre ou mourir pour la Vierge del Pilar.* A partir du pont, un double retranchement gagnait le couvent de Santa-Engracia, dont les Espagnols avaient fait une espèce de citadelle armée d'une nombreuse artillerie. A gauche, une ancienne muraille, sur laquelle on avait élevé quelques batteries, achevait de fermer la ville jusqu'au bas Èbre, où se trouvait le faubourg des Tanneries, qui avait été fortifié. Ces fronts étaient couverts par la Huerba, rivière canalisée et guéable, dont les rives escarpées formaient un fossé naturel de quatre à cinq mètres de profondeur. Sur la rive droite, le vaste couvent de Saint-Joseph fut fortifié comme tête de pont, sur la route de Valence. Cet édifice, de forme rectangulaire de cent vingt mètres de long, sur quatre-vingts de large, fut environné d'un grand fossé et d'un chemin couvert palissadé, taillé dans la contrescarpe. Il fut armé de douze bouches à feu, et reçut une garnison de trois mille hommes, sous les ordres du colonel D. Mariano Renovalès, officier qui déjà s'était distingué dans le premier siége.

En dehors des murs, les Espagnols occupèrent comme position avancée la ligne du canal sur le Monte-Torrero, à environ quinze cents mètres de la place. Là, ils construisirent sur le plateau de Buena-Vista un grand ouvrage en forme de bonnet

de prêtre, armé d'artillerie et palissadé. Cet ouvrage était avantageusement situé pour enfiler cette ligne des deux côtés, et pour balayer les hauteurs voisines. Le pont d'América, qui se trouvait sur le canal à gauche et près des grands magasins, fut coupé, et l'on construisit une batterie en arrière. A l'extrême gauche, on barricada l'arche du pont aqueduc construit dans la vallée au Baranco de la Muerte, pour le passage du canal. Le maréchal de camp Saint-Marc fut chargé de défendre tout le Monte-Torrero avec six mille hommes. Sa droite s'appuyait aux grandes écluses, qui furent couvertes par une tête de pont. Le pont de Muela, situé un peu plus loin, fut défendu par une batterie. Le brigadier Torrès défendait cette partie de la ligne et couvrait les abords de la ville sur la route d'Alagon.

Sur la rive gauche de l'Èbre, le faubourg, situé dans une plaine basse et marécageuse, fut fortifié, pour servir de tête de pont, au moyen de portions de retranchements revêtus en pierres sèches, palissadés et couverts sur la gauche par une inondation. Le brigadier D. Rosé Manso, capitaine des gardes royales espagnoles, fut chargé de défendre ce point important avec trois mille hommes. Enfin, quelques chaloupes canonnières, montées par des marins venus de Carthagène, assurèrent la défense

de l'Èbre et flanquèrent les abords de la ville et du faubourg.

Telles étaient les défenses régulières et extérieures de Saragosse; mais, par l'expérience du premier siége, les habitants avaient appris que la guerre de maisons leur offrait un système de résistance bien plus puissant. Sacrifiant toute convenance personnelle, toute idée de propriété, ils livrèrent entièrement aux chances de la guerre leurs biens, leurs maisons, leurs personnes; et, se mêlant aux troupes réglées et aux paysans, ils ne formèrent plus qu'une forte garnison dans la vaste forteresse en laquelle Saragosse se trouva transformée. Les rues qui aboutissent au Cosso furent défendues par des traverses garnies d'artillerie. La plupart des portes et des fenêtres des maisons furent murées. Les murs de face furent percés de créneaux pour la fusillade, et de larges ouvertures furent pratiquées dans les murs mitoyens pour faciliter les communications. Chaque édifice, chaque maison, devint ainsi une citadelle, et l'épaisseur des remparts de Saragosse dut se mesurer par l'espace tout entier que couvrait la ville.

Palafox, voulant assurer la défense des ouvrages de l'enceinte, ordonna de raser, sur une zone très-étendue, les oliviers, les maisons de campagne, et

les jardins qui masquaient les abords de la muraille. Cet ordre fut exécuté sans murmures ; à peine une maison était-elle désignée qu'elle tombait à l'instant. Tous les beaux arbres qui faisaient la richesse du pays disparurent sous la hache, et les jardins, naguère si beaux, ne présentèrent plus qu'une terre inculte. La persuasion que ces sacrifices étaient nécessaires à l'intérêt commun, armait des milliers de bras qui se plaisaient à détruire d'un seul coup les résultats de l'industrie de tant d'années.

Palafox commandait en dictateur, et son pouvoir était encore augmenté par un système de terreur entretenu par les moines. Une potence était en permanence sur la place du marché; et, chaque jour, on y traînait quelques malheureuses victimes. Le peuple aussi exerçait arbitrairement quelque portion de l'autorité qu'il avait déléguée au gouverneur. Le plus léger soupçon de trahison ou de tiédeur, la première dénonciation, étaient des arrêts de mort : heureux ceux qui, conduits au château dans les prisons de l'inquisition, rachetaient leur vie au prix d'une dure captivité! Toute demande était faite au nom de la patrie et du roi; toute désobéissance était un crime de lèse-majesté. Ainsi, lors même que l'unanimité des sentiments n'eût pas existé dans le cœur de tous les citoyens, la seule crainte eût suffi pour en donner

l'apparence. A ces moyens d'action déjà si puissants, se joignaient encore l'ivresse d'un premier succès, la ténacité naturelle des Aragonais, et l'exaltation de leurs sentiments religieux. N. D. del Pilar, protectrice de Saragosse, avait signalé son pouvoir, et la levée du premier siége était le plus grand de ses miracles. Dans une telle disposition des esprits, quels résultats ne pouvaient donc pas espérer les chefs espagnols qui commandaient dans la place ?

Cependant le maréchal Moncey mettait à profit son séjour à Alagon pour faire ses préparatifs de siége. Dès le 28 novembre, le général Dedon, commandant l'artillerie, avait mis en réquisition les chevaux et les mulets de la Navarre pour conduire à Tudela l'équipage de siége, qui se composait de soixante bouches à feu et d'une grande quantité de projectiles. Les transports devaient avoir lieu ensuite par le canal jusqu'à Saragosse; mais l'ennemi ayant enlevé tous les bateaux, on fut obligé d'amener par terre jusqu'à Alagon une partie des bouches à feu, avec un approvisionnement de deux cents coups par pièce, ainsi que tout ce qui était nécessaire à la construction des batteries. Alagon devint le dépôt de l'armée : on y établit les magasins, les manutentions, les hôpitaux. Le général Lacoste, commandant du génie, y réunit vingt mille outils, cent mille sacs à terre, et fit confectionner par

les sapeurs trois ou quatre mille gabions, ainsi qu'un grand nombre de fascines.

Le 15 décembre, le maréchal Mortier, duc de Trévise, arriva avec le cinquième corps à Tudela. Le maréchal Moncey lui envoya un colonel de son état-major pour guider ses colonnes. Le cinquième corps était formé des divisions Suchet et Gazan, d'une brigade de cavalerie, de sept compagnies d'artillerie, d'une compagnie d'ouvriers, d'une compagnie de pontonniers, d'une compagnie de sapeurs ; au total environ vingt-quatre mille hommes : il devait couvrir le siége et former aussi une partie de l'investissement. Le troisième corps, destiné spécialement aux travaux du siége, était formé des divisions Grandjean, Musnier et Morlot, d'une brigade de cavalerie, sous les ordres du général Watier, de sept compagnies d'artillerie; en tout vingt-trois mille hommes. L'équipage de siége était suivi de six compagnies d'artillerie, d'une compagnie de pontonniers et d'une compagnie d'ouvriers, présentant un total d'environ six cents hommes. Le personnel du génie était composé de quarante ingénieurs, de huit compagnies de sapeurs, de trois compagnies de mineurs, faisant environ onze cents hommes (1).

(1) Voyez, à la fin de la relation, les tableaux de la composition de l'armée.

Le 19 décembre, les deux maréchaux, ayant concerté leurs opérations, mirent leurs troupes en mouvement sur trois colonnes : la première, composée du troisième corps, de l'artillerie et du génie, s'avança par la rive droite du canal; la deuxième, formée de la division Suchet, du cinquième corps, marcha entre le canal et l'Èbre; la division Gazan, du cinquième corps, qui formait la troisième colonne, passa l'Èbre en face de Tauste, se dirigeant par Castejon sur Zuera. Le maréchal Moncey laissa à Tudela, à Alagon, et sur la ligne, la deuxième légion de réserve, forte de deux mille cinq cents hommes, et dix-huit cents hommes du cent vingt et unième de ligne, pour garder les magasins, conserver les communications avec Pampelune et pousser des colonnes mobiles sur les deux rives de l'Èbre. L'esprit d'agitation qui animait le pays, et l'existence d'une masse de soldats ou de paysans armés qui, dispersés à la bataille de Tudela, portaient leur brigandage depuis Haro et Soria jusqu'à Borja, rendaient cette mesure indispensable.

Le 20 décembre, dans l'après-midi, les troupes françaises parurent en vue de Saragosse. Le maréchal Mortier s'avança, avec la division Suchet, par la rive droite de l'Èbre, et prit poste à Saint-Lambert, à une lieue de Saragosse, tandis que la division Gazan se portait, par la rive gauche, sur Zuera et Villanueva. Le maréchal Moncey s'a-

vança, avec le troisième corps, jusque sur la Huerba, que la division Grandjean traversa pour tourner le Monte-Torrero. La division Morlot resta sur les hauteurs de la rive gauche, en face des grandes écluses, et la division Musnier forma la réserve avéc l'artillerie et les sapeurs.

Avant la chute du jour, le maréchal Moncey fit reconnaître la ligne de l'ennemi sur le canal, et donna des ordres pour l'attaquer dès le lendemain. Deux batteries furent construites et armées pendant la nuit pour battre le fort de Buena-Vista : l'une à droite, de quatre pièces de 12 et de deux obusiers de six pouces, placée à quatre cents mètres du fort, sur le prolongement de la capitale du saillant de gauche; l'autre à gauche, de deux pièces de douze et de quatre obusiers de huit pouces, à trois cent vingt mètres et sur le prolongement de la face droite.

Le 21, à huit heures du matin, ces deux batteries commencèrent à tirer; elles démontèrent une des pièces de l'ennemi, et mirent le feu à un dépôt de poudre. En même temps le capitaine d'artillerie Monot se portait à la droite, devant le pont d'América, avec six pièces d'artillerie légère, et battait les retranchements qu'avait l'ennemi au pied des grands magasins. Sous l'appui de cette artillerie, la division Grandjean se présenta sur le Monte-Torrero : la deuxième brigade simula une attaque

de front, pendant que la première, sous les ordres du général Habert, se portait à la droite pour tourner la position. Dès la veille, le général Habert s'était emparé du passage voûté du Barranco de la Muerte, sur lequel passe le canal. L'ennemi avait barricadé ce passage, et y faisait un feu des plus vifs. Pour l'en déloger, nos soldats imaginèrent de tirer obliquement sous la voûte sans se montrer; les balles en ricochant sur les pieds-droits atteignirent les Espagnols qui, ne pouvant riposter avec avantage, furent contraints de se retirer. Maître de ce passage, le général Habert s'avança avec sa brigade par la rive gauche du canal, et se plaça entre le Monte-Torrero et la ville. L'ennemi, intimidé par ce mouvement, abandonna précipitamment sa position. Il laissa dans la redoute de Buena-Vista deux obusiers de six pouces et une pièce de 4 démontée. Les troupes du général Habert prirent un drapeau appartenant au régiment de Murcie. On fit aussitôt un pont sur le canal, en arrière des grands magasins du Monte-Torrero.

Au centre, le général Morlot attaquait la tête de pont des grandes écluses : une de ses colonnes suivit le ravin de la Huerba, passa sous le canal à l'aqueduc d'Almenara del Pilar, et vint prendre la tête de pont par derrière, pendant que l'artillerie la battait de front; l'ennemi en se retirant aban-

donna dans cet ouvrage deux pièces de canon et un obusier.

A l'extrême gauche, le général Suchet s'empara de la position de Bernardona, vis-à-vis du château. Sa première brigade devait se porter sur les derrières des grandes écluses et du Monte-Torrero, pour faire une diversion et ramasser des prisonniers; mais elle ne put arriver à temps, à cause des obstacles occasionnés par la rupture des digues du canal.

Dès onze heures du matin, la ligne du Monte-Torrero, qui paraissait si formidable, était en notre pouvoir. Cette conquête importante ne nous coûta qu'une vingtaine de morts et une cinquantaine de blessés (1).

Le général Gazan avait reçu l'ordre de s'emparer dès le matin du faubourg de la rive gauche, dont la possession devait nous être fort utile pour abréger la durée du siége en nous permettant de battre la ville de revers. Cette attaque n'eut lieu qu'à une heure après-midi, deux heures après la prise du Monte-Torrero, et avant qu'on eût pu reconnaître complétement les ouvrages de l'ennemi. Deux bataillons de la deuxième brigade, précédés d'un détachement de sapeurs, s'emparèrent de vive force d'une grande fabrique située sur la route de Villa-

(1) Voir pièces justificatives, n° 2.

Mayor, à six cents mètres du faubourg. Cinq cents Suisses qui s'y défendaient furent tués ou faits prisonniers : aussitôt l'ennemi retira les postes qu'il avait au pont du Gallego, pour ne pas les exposer à être coupés. La première brigade du général Gazan s'avança par la route de Villanueva, et, à la faveur des oliviers et des jardins qui couvraient le terrain, elle parvint jusqu'aux retranchements du faubourg. Mais, prise en flanc par la mitraille de la grande redoute attenante à l'enceinte, près du canal de débordement de l'Èbre, elle souffrit beaucoup. Elle se rejeta alors sur la gauche, où les voltigeurs occupèrent une maison qui se trouvait près de la route de Barcelone, à cent pas des retranchements, menaçant ainsi de couper la communication du couvent de Jésus avec le faubourg. Soudain, une terreur panique s'empara des Espagnols, qui abandonnèrent la batterie du couvent de Saint-Lazare, et se précipitèrent en masse sur le pont pour rentrer en ville. A la vue de cette déroute, Palafox, qui se tenait en observation sur une tour de la rive droite, accourut avec des renforts, rendus disponibles par la cessation du combat du Monte-Torrero, fit réoccuper la batterie de Saint-Lazare par un bataillon des gardes walones, et rétablit l'ordre. Si, dans ce moment critique, le général Gazan eût fait attaquer le couvent de Jésus par la deuxième brigade qui était restée en

réserve, il l'eût infailliblement emporté et probablement aussi le faubourg. Le colonel du génie Rogniat, qui avait été envoyé auprès de lui pour diriger les colonnes, l'en pressait vivement; mais le général Gazan, qui avait déjà environ sept cents hommes de tués ou de blessés, et qui craignait une sortie de toutes les troupes espagnoles, ne voulut pas engager la seule réserve qui lui restât, et fit sa retraite à quatre heures du soir (1). Il prit son quartier général à Villanueva; et comme il ne se croyait pas assez fort pour faire l'investissement du faubourg, il laissa libre tout le terrain au delà du Gallego.

Le maréchal Mortier désirait beaucoup avoir des nouvelles de cette division qui, se trouvant isolée sur la rive gauche, pouvait être attaquée par toutes les forces de l'ennemi sans qu'on pût lui porter secours; mais aucune barque ne se trou-

---

(1) Dans la relation espagnole de D. Augustin Ibieca, on trouve sur cette affaire la réflexion suivante :

« La sortie des gardes walones, au moment où les Français « allaient occuper le point le plus négligé, fut très-opportune. « Heureusement que l'ennemi ne sut pas tirer parti des cir- « constances pour s'emparer du couvent de Jésus, qui, une « fois en son pouvoir, lui aurait permis de pénétrer par Saint- « Lazare jusqu'au pont, et de s'emparer du faubourg. Mais « souvent, à la guerre, le sort détruit les meilleures combi- « naisons ou donne la victoire. »

vait sur l'Èbre, dont les eaux étaient alors très-fortes et violemment agitées par le vent. Le capitaine de sapeurs Henri se dévoua, avec un homme de sa compagnie, pour traverser le fleuve à la nage, et ces deux braves, après des efforts inouïs, abordèrent sur la rive opposée; mais ils furent tellement saisis par le froid, qu'au sortir de l'eau ils tombèrent roides morts dans les roseaux. C'est là qu'on les trouva le lendemain, lorsque pour établir les communications, on eût jeté un pont volant sur l'Èbre, en face de Justibol et en amont de la ville. L'armée conserva longtemps le souvenir d'un si beau dévouement.

Le jour même de la prise du Monte-Torrero, l'investissement fut complété sur la rive de l'Èbre. La division Grandjean prit position sur la route de Valence, étendant à la droite ses postes jusqu'au bord du fleuve. La division Musnier fut placée sur les avenues de la ville au Monte-Torrero, appuyant sa gauche à la Huerba. La division Morlot resta à cheval sur la route de Madrid, en avant des grandes écluses. La division Suchet acheva de former l'investissement à la gauche de l'Èbre.

Le maréchal Moncey établit son quartier général à la chartreuse de la Conception, située à une lieue et demie de la ville sur la route de Valence. La cavalerie, sous les ordres du général Watier, fut placée en observation sur cette route à el Burgo et

à Fuentès, pour tenir la campagne, réunir des vivres et avoir des nouvelles de l'ennemi dans les directions de Valence et de Tortose.

Nous avions encore quelque espoir que la prise du Monte-Torrero, la présence de deux corps d'armée, la nouvelle de la déroute des troupes espagnoles et la capitulation de Madrid ébranleraient le courage opiniâtre des Aragonais et les disposeraient à écouter des paroles de conciliation. C'est pourquoi le 22, à onze heures du matin, le maréchal Moncey envoya du Monte-Torrero un officier en parlementaire, porteur d'une lettre au gouverneur. Cet officier s'avança jusqu'à la tête de pont de la Huerba ou redoute del Pilar. Palafox s'y trouvait en ce moment, entouré des hommes de toutes les classes employés aux travaux. Indigné d'une sommation qu'il regardait comme offensante pour son caractère, et voulant donner aux habitants un gage de son dévouement, il s'écria : « Quoi, capituler! rendre Saragosse!... Lorsque je « serai mort, je parlerai de cela. Le peuple ne sait « pas transiger avec les tyrans; il abhorre l'esclavage: « n'est-ce pas, Saragossains?... — Oui, oui; vaincre « ou mourir; vive Ferdinand VII! vive l'Espagne! » Palafox écrivit ensuite au maréchal Moncey une lettre qui ne nous laissa plus aucun espoir d'entrer en arrangement (1).

(1) Voir pièces justificatives, n°s 3 et 4.

Les journées du 22 et du 23 décembre se passèrent en combats partiels avec les avant-postes espagnols, qui s'étaient portés au delà du couvent de Saint-Joseph pour protéger la coupe des oliviers. Les assiégés faisaient un feu très-vif sur les pentes du Monte-Torrero. Une batterie de mortiers, qu'ils avaient établie sous des voûtes dans le jardin botanique, lança une grande quantité de bombes sur les grands magasins du canal que nous occupions sur le plateau. En deux jours, nous perdîmes au Monte-Torrero presque autant de monde que nous en avait coûté l'attaque de cette position.

Pendant l'assiette des camps, les officiers du génie s'occupèrent des levées et reconnaissances nécessaires pour former un plan directeur des attaques. Les sapeurs établirent des ponts de chevalets sur la Huerba, pour la communication des quartiers. Ils firent des gabions et des fascines, réparèrent les moulins que les paysans avaient détruits, et rétablirent la navigation du canal, interrompue depuis la rupture des digues. Les portes de l'un des sas des grandes écluses avaient été détruites par l'ennemi, et trois gros bateaux se trouvaient en aval. On les fit remonter avec des cabestans, sur la chute d'eau des écluses, jusqu'au bief supérieur, et de là ils furent conduits à Alagon, où ils servirent au transport des outils et des vivres. Le pont volant de Justibol, qui servait à la com-

munication des deux rives de l'Èbre, en amont de la ville, fut remplacé par un pont fixe sur bateaux et pontons, en avant duquel on construisit sur la rive gauche une lunette en terre pour le couvrir.

Après avoir reconnu les ouvrages de la place, le général Lacoste proposa au maréchal Moncey trois attaques qui furent adoptées :

1° Celle de droite devait être dirigée contre le couvent de Saint-Joseph, et ensuite en arrière, contre l'enceinte de la ville, qui présentait de ce côté un saillant assez facile à embrasser en s'avançant le long de l'Èbre, surtout si l'on cheminait en même temps sur la rive opposée contre le faubourg; attaque que le général Lacoste, malgré le mauvais succès de la tentative du 21 décembre, avait encore l'espoir de voir réussir.

2° Celle du centre devait être dirigée contre la tête de pont de la Huerba, ou redoute del Pilar, et contre Santa-Engracia, afin de soutenir la première, à laquelle elle se liait facilement, et que le nombre des troupes du génie et le matériel de siége permettaient d'entreprendre.

3° Celle de gauche, ou fausse attaque contre le château, avait pour but de resserrer et d'inquiéter l'ennemi de ce côté, l'un des plus forts de la place.

Les officiers et les troupes du génie furent partagés en trois brigades pour le service de ces attaques.

Dès le 23, on entreprit à la droite, le long de la route de Valence et à mille mètres du couvent de Saint-Joseph, un cheminement pour s'approcher de ce couvent. Au centre, et sur la route qui descend du Monte-Torrero à Santa-Engracia, on commença une coupure à cinq cent quarante mètres de la tête de pont, en même temps qu'une portion de tranchée sur la lisière des vignes et des oliviers que l'ennemi n'avait pas détruits. De là on dirigea vers la droite un long boyau sur la pente du Monte-Torrero, pour se rapprocher du couvent de Saint-Joseph et communiquer à la parallèle qui devait être ouverte plus tard devant ce couvent. Ces premiers cheminements furent appuyés par une batterie de quatre obusiers de huit pouces établie sur la pente du Monte-Torrero. A la gauche, on commença une coupure sur la route d'Alagon, à environ quatre cent soixante mètres du château. On en déboucha à la gauche par un bout de tranchée, pour gagner l'ancienne parallèle ouverte contre le château, et que l'ennemi n'avait pas entièrement effacée.

Pendant ces travaux préliminaires, le général Dedon, commandant de l'artillerie, rassemblait l'équipage de siége au parc établi à la poudrière, vis-à-vis le Monte-Torrero. Les pontons, venus par eau de Tudela, avaient été chargés de saucissons, de gabions, et de bois de plates-formes

pour les batteries. Mais les réparations à faire au canal ayant forcé d'interrompre la navigation, il fallut, en attendant qu'elle fût rétablie, placer des relais de chevaux sur la route pour faire des transports par terre.

Le 24 décembre, la division Gazan reçut l'ordre du maréchal Mortier de s'étendre par sa gauche jusqu'à l'Èbre pour compléter le blocus. L'une des brigades fut placée à la droite du chemin de Zuera, et l'autre à la gauche. Ces deux brigades se retranchèrent contre les sorties de l'ennemi, et se couvrirent sur une partie de leur front par des inondations au moyen des canaux d'irrigation qui, élevés sur des digues, sillonnaient la plaine. Deux bataillons prirent poste au pont du Gallego qu'ils furent chargés de défendre. Enfin le général Gazan, pour être instruit de l'arrivée des secours qui pouvaient venir de la Catalogne, porta à Villa-Mayor une avant-garde qui envoya des reconnaissances jusqu'à Villafranca. Ces dispositions furent faites à propos : Palafox, sentant le besoin de soulager la ville par le départ de quelques bataillons et d'un certain nombre de paysans, avait la veille réuni en conseil les officiers supérieurs de la garnison, pour discuter cette question. Ils furent d'avis de profiter du moment où les avenues du faubourg étaient encore libres; mais, soit irrésolution, soit méfiance, la sortie préparée dans la nuit n'eut pas

lieu. Don Francisco Palafox, frère du gouverneur, s'échappa seul en descendant l'Èbre dans une petite barque, et se rendit à Méquinenza dans l'intention d'y rassembler des troupes pour faire lever le siége.

Le 29 décembre, trois grands bateaux, construits à Tudela, firent un transport d'artillerie par le canal. Quelques jours après, la navigation fut encore une fois suspendue : l'Èbre déborda, et causa de grands dommages au pont de Justibol. Plusieurs pontons furent submergés; des bois et des agrès furent perdus. On fut obligé de replier le pont et de le remplacer par un bac.

Le même jour, le général Junot, duc d'Abrantès, arriva au camp pour commander le troisième corps, en remplacement du maréchal Moncey appelé à une autre destination. Il prit connaissance de l'état de l'administration et des troupes, et en rendit compte au major général (1).

Le troisième corps n'était composé que de jeunes gens qui, déjà très-fatigués de la dernière campagne, se trouvaient presque nus, sans capotes et sans souliers. Il avait un grand nombre de malades aux hôpitaux, où il avait perdu depuis le mois de novembre deux mille deux cents hommes, et ce nombre allait toujours croissant.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 5.

Le cinquième corps, au contraire, arrivant de la grande armée, où il s'était couvert de gloire à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, n'était composé que de vieux soldats; mais il ne devait prendre qu'une faible part au siége.

Depuis l'ouverture de la campagne, l'armée n'avait vécu qu'avec beaucoup de difficulté; souvent la ration avait été réduite à moitié. Les villages étaient déserts, et la maraude avait déjà consommé une grande partie des ressources du pays. On manquait de tout pour les hôpitaux, d'employés, de médicaments et d'effets de campement. Des soldats furent choisis dans les régiments pour être meuniers et boulangers. On fit en Navarre des réquisitions de farine et de bœufs, qui furent envoyées en Aragon; enfin, des colonnes mobiles parcoururent le pays à dix et quinze lieues à la ronde, pour ramasser tout ce que les paysans n'avaient pas détruit dans les villages abandonnés.

Dans la journée du 29, on se trouva en mesure d'ouvrir la tranchée. Cette opération eut lieu le soir même.

1re Nuit, du 29 au 30 décembre.

Attaque de droite. Le chef de bataillon du génie Haxo, chef d'attaque, fit ouvrir une première parallèle de douze cents mètres de développement devant le couvent de Saint-Joseph, et à une dis-

tance de trois cent soixante mètres. Cette ligne eut trois communications : celle de droite, formée par un chemin creux; celle du centre, tracée en zigzag à partir des couverts du camp du quatorzième régiment; celle de gauche, faite avant l'ouverture de la tranchée, sur la pente du Monte-Torrero. Treize cents travailleurs et quatre-vingt-cinq sapeurs ou mineurs furent employés à ces travaux. La communication du centre, qui avait mille cinquante mètres de développement, ne fut ouverte que sur une partie de sa longueur.

Attaque du centre. Le capitaine du génie Prost, chef d'attaque, fit ouvrir, à trois cent vingt mètres de la tête de pont, une portion de première parallèle de cent quarante mètres de longueur, et une communication en arrière. Pour soutenir le flanc gauche de cette attaque, on ouvrit en même temps sur la rive gauche de la Huerba, près de l'escarpement de cette rivière, une autre portion de parallèle, ainsi qu'une communication. Huit cents travailleurs furent employés à ces travaux.

Attaque de gauche. Le capitaine du génie Henry, chef d'attaque, fit rétablir par un détachement de sapeurs cent mètres de l'ancienne parallèle du château.

JOURNÉE du 30 décembre.

A la pointe du jour, l'ennemi ayant découvert nos travaux, fit un feu assez vif, principalement

sur l'attaque de Saint-Joseph, où nous eûmes trois hommes de tués et quatre de blessés. Douze cents travailleurs furent employés à cette attaque, et six cent soixante-dix à l'attaque du centre.

2e Nuit, du 30 au 31 décembre.

Attaque de droite Douze cents hommes travaillèrent à élargir la parallèle, et lui donnèrent partout six pieds de largeur. Ils y firent aussi des banquettes, et prolongèrent la communication du centre en arrière le long de la route de Valence.

Attaque du centre. On prolongea la portion de parallèle commencée sur chacune des deux rives de la Huerba. Celle de la rive droite s'appuya à la route qui descend du Monte-Torrero à la ville.

Attaque de gauche. On prolongea la parallèle de quarante mètres sur la gauche.

Journée du 31 décembre.

A huit heures et demie du matin, l'ennemi fit une sortie générale pour reconnaître nos travaux. Environ douze cents hommes débouchèrent d'un bois d'oliviers situé à notre droite, près de l'Èbre, et parcoururent à demi-portée de fusil le front de la parallèle de Saint-Joseph. S'étant ensuite réunis à cinq cents hommes sortis du vallon de la Huerba, près de la tête de pont, ils firent un mouvement pour se porter en avant; mais le feu vif de la parallèle les obligea à se retirer.

Une heure après, les Espagnols se présentèrent

devant la parallèle du château, et la menacèrent par la droite, tandis qu'une autre colonne d'environ douze cents hommes d'infanterie et de trois cents chevaux débouchait à la gauche le long de l'Èbre, et cherchait à tourner la parallèle. La cavalerie espagnole tomba sur un de nos postes où elle sabra quelques hommes; mais l'arrivée des renforts obligea l'ennemi à se retirer. Palafox, attentif à profiter des moindres avantages pour animer ses troupes, exagéra ce succès dans ses proclamations, et distribua solennellement des décorations à tous ceux qui avaient pris part à cette action, d'ailleurs peu importante et sans autre perte de notre côté qu'une trentaine d'hommes tués ou blessés (1).

3e Nuit, du 31 décembre au 1er janvier 1809.

Attaque de droite. Mille travailleurs et quatre-vingt-cinq sapeurs débouchèrent de la première parallèle, et poussèrent en avant trois cheminements : celui de droite, dirigé sur la capitale de l'angle septentrional du couvent de Saint-Joseph, fut conduit jusqu'à un canal d'irrigation, dans le lit duquel la deuxième parallèle devait être tracée; le cheminement du centre fut dirigé vers l'angle méridional du même couvent; et le cheminement de gauche, vers le point où la Huerba fait saillie

(1) Voir pièces justificatives, n° 6.

entre les couvents de Santa-Engracia et de Saint-Joseph. Ces travaux, d'environ trois cents mètres de développement, furent exécutés sans que l'ennemi parût s'en apercevoir.

Attaque du centre. On poussa en avant de la première parallèle sur la rive droite de la Huerba, vers la tête de pont, deux branches de zigzags. On tenta de couper à la sape volante la route du Monte-Torrero, où s'appuyait l'extrémité droite de la première parallèle; mais le feu de la place, favorisé par le clair de lune, fit abandonner ce travail. Sur la rive gauche de la Huerba, la première parallèle fut prolongée d'environ cent vingt mètres. On continua la communication en arrière, à travers les oliviers, vers le pont qui liait les cheminements des deux rives.

Attaque de gauche. On prolongea la parallèle de quarante mètres vers l'escarpement du plateau.

Notre perte totale fut d'un sapeur tué et de quatre grenadiers blessés.

JOURNÉE du 1er janvier.

Les trois cheminements dirigés en avant de la première parallèle contre Saint-Joseph ne se trouvant pas assez profonds, l'ennemi les plongea du haut des murs du couvent; nous y eûmes un homme de tué et deux de blessés. On établit des gradins à droite et à gauche de chaque débouché dans la première parallèle, sur une longueur de vingt mè-

tres, afin de pouvoir se porter au-devant des sorties. On continua la coupure de la route du Monte-Torrero devant la tête de pont; on fit des banquettes pour la fusillade sur tout le développement de la parallèle du château. Les Espagnols entretinrent toute la journée un feu vif de mousqueterie et d'artillerie.

4e Nuit, du 1er au 2 janvier.

Attaque de droite. Cinq cents travailleurs et soixante-dix sapeurs furent employés à pousser en avant les zigzags des trois cheminements dirigés sur Saint-Joseph. A l'extrémité du cheminement de droite, on amorça la deuxième parallèle sur une longueur de cent mètres dans un canal d'irrigation mis à sec. Un officier du quatorzième fut tué dans la tranchée; nous perdîmes aussi quelques sapeurs.

Attaque du centre. On prolongea de cent mètres le cheminement commencé la veille sur la rive droite de la Huerba. A son extrémité, on ouvrit une demi-place d'armes à une distance moyenne de deux cents mètres de la tête de pont. On continua la coupure de la route du Monte-Torrero à la droite de la première parallèle, ainsi que les perfectionnements des travaux commencés la veille.

Le maréchal Mortier, commandant du cinquième corps, avait reçu l'ordre d'occuper Cala-

tayud et Medina Cœli, afin d'assurer la communication de Saragosse avec Madrid, que l'Empereur jugeait important de conserver pour avoir des nouvelles du siége. En conséquence, il partit dans la nuit avec la division Suchet et le vingt et unième de chasseurs, laissant la division Gazan, renforcée du dixième de hussards et d'une demi-batterie d'artillerie à cheval, pour continuer le blocus du faubourg sur la rive gauche de l'Èbre, et observer la route de Barcelone. Le général Gouvion Saint-Cyr, commandant du septième corps en Catalogne, avait reçu l'ordre de s'avancer par cette route jusqu'à Lérida, afin de se mettre en communication avec les troupes françaises campées devant Saragosse; mais les Catalans l'empêchèrent de réaliser ce projet.

Le départ de la division Suchet apporta quelques changements dans la distribution des troupes du siége pour occuper la partie de la ligne qui se trouvait dégarnie. La division Grandjean resta à la droite, s'étendant de l'Èbre au Monte-Torrero; la division Musnier occupa la ligne du Monte-Torrero à la Huerba; la division Morlot appuya à gauche pour occuper l'espace compris entre la Huerba et l'Èbre supérieur. Cette division étant trop faible pour garder une ligne aussi étendue, le treizième de cuirassiers fut placé en arrière avec deux pièces d'artillerie, à Monsalbarba, entre la

route d'Alagon et l'Èbre. Deux escadrons de marche occupèrent aussi Santa-Fé, près de la rive gauche de la Huerba et sur la route de Madrid par Daroca. Pour renforcer encore cette ligne entre la route des Écluses et celle d'Alagon, le général Lacoste reconnut l'emplacement de trois redoutes qui, plus tard, furent armées chacune de deux pièces de campagne. Deux autres pièces furent placées derrière un épaulement sur la route des Écluses, à la hauteur de la maison d'ambulance. Le reste de l'artillerie de la troisième division se tint en réserve pour se porter en avant selon les besoins.

Le nombre des travailleurs fournis par l'infanterie fut réduit à cinq cents hommes, pour l'attaque de droite, et à trois cents hommes pour celle du centre. Sur ce nombre, l'artillerie eut à sa disposition une centaine d'hommes pour la construction de ses batteries, indépendamment des auxiliaires permanents affectés aux compagnies d'artillerie de l'équipage de siége.

JOURNÉE du 2 janvier.

Dès le matin, l'ennemi commença un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie sur toute la ligne. Vers onze heures, il fit de Saint-Joseph une sortie qui s'avança audacieusement jusqu'à la deuxième parallèle : les Espagnols furent repoussés et laissèrent sur le terrain plusieurs morts,

parmi lesquels un officier dans la tranchée même. Nous eûmes sept hommes de tués et trente de blessés.

Dans l'après-midi, l'ennemi fit une nouvelle sortie sur la rive gauche de l'Èbre avec quatre bataillons, trois escadrons et deux pièces de canon. Il se porta vers les camps de la brigade de gauche du général Gazan, pour couper le bataillon qui se trouvait sur le bas Èbre, et tâcher de rendre libre la grande route de Catalogne. La baisse des eaux dans la rivière du Gallego permit à la cavalerie espagnole de tomber à l'improviste sur un de nos postes avancés et de sabrer quelques hommes; mais les autres troupes de la division étant promptement accourues, l'ennemi fut ramené en désordre dans ses ouvrages.

5[e] NUIT, du 2 au 3 janvier.

Attaque de droite. On prolongea de quatre-vingts mètres par sa gauche la deuxième parallèle dans le canal d'irrigation où elle avait été commencée, et on y plaça des tirailleurs pour tirer aux embrasures du couvent. A droite, on mit en batterie deux pièces de 4, pour agir contre les sorties. Au cheminement du centre, on fit trois nouveaux zigzags vers cette parallèle; et à la gauche, l'on déboucha de la première parallèle par un bout de boyau d'environ soixante mètres, pour gagner l'emplacement de la batterie à ricochet n° 2. Cinq

cents travailleurs et soixante-dix sapeurs furent employés à ces travaux.

Attaque du centre. On étendit la première parallèle de quarante mètres à la droite de la route qui descend du Monte-Torrero à la ville, et l'on prolongea de quelques mètres la droite de la demi-place d'armes construite en avant de cette parallèle. Sur la rive gauche de la Huerba, on disposa à l'extrémité gauche de la parallèle un emplacement pour deux pièces de 4, destinées à soutenir les gardes de tranchée.

Attaque de gauche. On perfectionna la portion de parallèle déjà faite, et l'on travailla aux redoutes commencées sur le front de la troisième division.

6e Nuit, du 3 au 4 janvier.

Attaque de droite. On prolongea d'environ cent mètres dans le canal d'irrigation la gauche de la deuxième parallèle; on y forma des gradins pour pouvoir se porter au-devant des sorties. Le cheminement du centre fut poussé d'environ quarante mètres : on s'avança de trente mètres à celui de gauche, vers l'angle saillant de la Huerba. Trois cents travailleurs et soixante-dix sapeurs furent employés à ces travaux.

L'artillerie commença, en avant de la première parallèle, deux batteries, savoir :

Le n° 1, de deux pièces de 16 et de deux obusiers de six pouces, pour enfiler la face sud du

couvent de Saint-Joseph et ruiner l'angle adjacent.

Le n° 2, de deux pièces de 12 et de deux obusiers de six pouces, pour enfiler la face orientale du même couvent.

Attaque du centre. On élargit les communications, et l'on acheva la coupure de la route du Monte-Torrero. L'artillerie commença trois batteries, savoir :

Le n° 5, de deux pièces de 24 et de deux obusiers de huit pouces, pour contre-battre et ruiner la tête de pont.

Le n° 7, sur la rive gauche de la Huerba, de deux pièces de 12, pour battre de revers et ricocher la branche gauche de la tête de pont.

Le n° 8, sur la même rive, de deux pièces de 24 et de deux obusiers de huit pouces, pour battre le pont de la Huerba en même temps que la tête de pont, et couper sa communication avec la ville.

Attaque de gauche. On prolongea la première parallèle vers la gauche jusqu'à l'escarpement. On continua à travailler aux redoutes commencées sur le front de la troisième division.

JOURNÉE du 4 janvier.

On continua les travaux de perfectionnement, tant à la droite qu'au centre et à la gauche. A trois heures de l'après-midi, l'ennemi dirigea deux pièces du couvent de Saint-Joseph contre l'extrémité

gauche de la deuxième parallèle qu'elle voyait d'écharpe, et fit un feu soutenu auquel notre mousqueterie répondit.

Nous eûmes un homme de tué et onze de blessés.

Le général Junot avait fait répandre aux avant-postes espagnols des papiers qui annonçaient l'entrée de notre armée à Madrid. Palafox, qui savait que la force résidait dans l'opinion, saisit cette occasion avec plus d'adresse que de modestie, pour montrer une confiance qui devait augmenter celle de ses troupes. Il alla jusqu'à adresser aux habitants de Madrid une proclamation dans laquelle on remarquait les phrases suivantes : « Aussitôt que je « me serai débarrassé de la canaille qui a osé atta-« quer mes murailles, je volerai à votre secours..... « J'ai à peine assez de temps pour nettoyer mon « épée toujours teinte du sang de ces misérables... « Si je les attaque, je suis vainqueur; s'ils m'atta-« quent, ils s'en retournent châtiés de leur au-« dace (1). »

7ᵉ Nuit, du 4 au 5 janvier.

Attaque de droite. La deuxième parallèle fut prolongée de vingt mètres par sa gauche; le voisinage de l'ennemi rendit ce travail très-périlleux. On poussa à la sape les cheminements du centre et

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 7.

de la gauche; l'ennemi dirigea contre eux plusieurs coups à mitraille qui nous blessèrent cinq hommes. On fit les rampes nécessaires au passage de la grosse artillerie.

Attaque du centre. On prolongea sur les derrières la communication avec la première parallèle. On fit un crochet d'environ vingt mètres à l'extrémité droite de la demi-place d'armes, pour la protéger contre les sorties.

Attaque de gauche. On continua les travaux de la première parallèle et des redoutes. Celle de gauche fut convertie en simple batterie.

JOURNÉE du 5 janvier.

On s'aperçut que l'ennemi avait ouvert, contre l'attaque du centre et sur la rive gauche de la Huerba, une ligne de contre-approche, pour prendre à revers notre demi-place d'armes de la rive droite. On prolongea la première parallèle vers la gauche, pour tâcher d'enfiler cette contre-approche.

A l'extrémité gauche de la parallèle, devant le château, l'artillerie commença une batterie de deux pièces, pour battre la plaine de l'Èbre au pied de l'escarpement.

Nous eûmes dans les vingt-quatre heures douze hommes de tués et trente-sept de blessés.

8e NUIT, du 5 au 6 janvier.

Attaque de droite. Deux cent cinquante travailleurs et soixante-quinze sapeurs furent employés

à prolonger la deuxième parallèle de quatre-vingts mètres sur la gauche, et à pousser le cheminement du centre jusqu'à cette parallèle. Le cheminement de gauche fut arrêté par la difficulté de défiler ses zigzags de la tête de pont del Pilar et du couvent de Saint-Joseph. Pendant toute la nuit, l'ennemi fit sur nos travaux un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie. Il jeta même des grenades à main qui n'arrivèrent qu'au pied du parapet de la deuxième parallèle. Nous n'eûmes que quelques hommes de tués ou de blessés.

L'artillerie entreprit trois nouvelles batteries, savoir:

Le n° 3, sur le revers de la deuxième parallèle, de deux pièces de 24 et de deux de 16, pour battre en brèche la face méridionale du couvent de Saint-Joseph.

Le n° 4, à droite du n° 2, de deux mortiers de douze pouces et de deux de huit pouces, pour écraser les bâtiments du même couvent.

Attaque du centre. L'ennemi continua la ligne de contre-approche qu'il avait commencée la veille sur la rive gauche de la Huerba, et soutint son travail par un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie. Nous continuâmes à prolonger la première parallèle vers la gauche, pour enfiler cette contre-approche.

L'artillerie entreprit la batterie n° 6, de quatre

mortiers de douze pouces et de deux de huit pouces, pour battre la tête de pont.

JOURNÉE du 6 janvier.

Un des boyaux du cheminement du centre, vers Saint-Joseph, se trouvant enfilé du couvent de Santa-Engracia, on fut obligé d'y construire quatre traverses pour le couvrir. L'ennemi cessa de travailler à la ligne de contre-approche qu'il poussait à la droite de la tête de pont, bien que nous n'eussions pas pu réussir à l'enfiler.

Nos premières batteries étaient terminées; mais il n'y avait encore d'arrivé qu'une très-petite partie du matériel (1). Le service de l'artillerie était retardé par la pénurie des moyens de transport et par la fréquente interruption de la navigation du canal. Le général Junot fit mettre deux cents chevaux du troisième corps à la disposition du général Dedon.

Les Espagnols firent toute la journée un feu très-nourri d'artillerie et de mousqueterie, auquel nous ne pûmes répondre que par la fusillade. Nous eûmes quatre hommes de blessés, dont deux sapeurs.

Palafox fit jeter à nos avant-postes des exemplaires d'une proclamation écrite en six langues,

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 8.

pour engager nos soldats à déserter (1). Ce jour-là même, un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, osa sortir du faubourg de la rive gauche, et s'avancer, le crucifix à la main, sur un des postes de la division Gazan. Parvenu à cinquante pas des nôtres, il s'arrêta, et commença à prêcher avec beaucoup d'onction, représentant aux soldats, étonnés d'une telle hardiesse, qu'ils soutenaient une mauvaise cause, et les engageant à quitter le parti de l'erreur et le sentier de l'enfer pour suivre le chemin de la vertu et du paradis. Les sentinelles, ne comprenant pas la langue espagnole, et ne voyant d'ailleurs dans cette démarche qu'une bravade d'insensé, tirèrent quelques coups de fusil en l'air pour éloigner le prédicateur, qui se hâta de rentrer dans le faubourg.

9e Nuit, du 6 au 7 janvier.

Attaque de droite. On prolongea la deuxième parallèle d'environ vingt-quatre mètres à la gauche, et l'on perfectionna le cheminement du centre qui y aboutissait : deux cent cinquante travailleurs et soixante-dix-huit sapeurs furent employés à ces travaux. L'artillerie arma les batteries nos 1 et 2. L'ennemi lança toute la nuit beaucoup de grenades, d'obus et de pierres.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 9.

Attaque du centre. On régla les parapets de la demi-place d'armes, et l'on arrondit les tournants des communications, pour faciliter le transport des pièces dans les batteries.

JOURNÉE du 7 janvier.

Au jour, l'ennemi fit un feu très-vif de mousqueterie, d'une petite place d'armes qu'il avait établie devant l'angle méridional du couvent de Saint-Joseph, et continua ce feu toute la journée.

10e NUIT, du 7 au 8 janvier.

Attaque de droite. Cent travailleurs et soixante-quinze sapeurs furent employés à prolonger de quatre-vingts mètres la gauche de la deuxième parallèle et à former des rampes pour faciliter l'armement des batteries. Malgré l'obscurité de la nuit et le mauvais temps, l'ennemi ne cessa de tirer. Nous eûmes un homme de tué et deux de blessés. Les sapeurs prirent un soldat espagnol qui cherchait à s'échapper de la place.

L'artillerie arma les batteries nos 5, 7 et 8.

Attaque de gauche. On prolongea, au delà de la route d'Alagon, la droite de la première parallèle.

Cette même nuit, une barque s'échappa de la ville, et descendit l'Èbre malgré le feu de nos postes placés sur les deux rives. Le général Watier, qui se trouvait à Fuentès, en fut aussitôt prévenu; mais il ne put empêcher la barque de passer.

11ᵉ Nuit, du 8 au 9 janvier.

Attaque de droite. L'artillerie arma les batteries nᵒˢ 4 et 6. L'ennemi lança beaucoup de pierres. Un sergent d'artillerie et quelques soldats furent blessés.

Attaque du centre. On attendait, pour continuer les cheminements, que l'artillerie pût commencer son feu.

Attaque de gauche. On étendit la première parallèle vers la droite.

Journée du 9 janvier.

On continua les travaux de perfectionnement, malgré un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie que faisait l'ennemi. Un obus étant tombé dans la tranchée au milieu d'un groupe de soldats, le grenadier Guillemain le prit, et le jeta au delà du parapet, où il éclata presque aussitôt après; ce trait de bravoure fut mis à l'ordre du jour de l'armée. Le pont de la Huerba, établi pour la communication, fut emporté par les eaux; on travailla aussitôt à le rétablir.

Nous eûmes un homme de tué et sept de blessés.

12ᵉ Nuit, du 9 au 10 janvier.

Attaque de droite. L'artillerie arma la batterie nᵒ 3, et compléta l'approvisionnement de toutes ses autres batteries. On travailla à mettre les communications en bon état.

Attaque du centre. On déboucha de la demi-

place d'armes pour cheminer vers la tête de pont.

JOURNÉE du 10 janvier.

A six heures et demie du matin, notre artillerie commença à tonner contre Saint-Joseph et contre la tête de pont avec trente-deux bouches à feu, réparties dans les batteries nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8. Elle prit bientôt une très-grande supériorité sur l'artillerie de l'ennemi. La batterie n° 1 tira contre la face occidentale de Saint-Joseph; et, de quatre pièces qui s'y trouvaient, elle en fit taire trois. La batterie n° 2, qui était masquée en partie par la batterie de brèche n° 3, battit avec moins de succès la face orientale du même couvent. La batterie n° 3 ouvrit l'angle méridional du couvent, mais les essieux de deux pièces d'artillerie de 24 s'étant rompus, la brèche ne put être continuée qu'avec deux pièces de 16. La batterie de mortiers n° 4, bien que destinée à écraser le couvent de Saint-Joseph, ne tira que sur la ville, l'artillerie craignant d'exposer nos propres troupes dans les cheminements avancés. La batterie n° 5 commença à battre la tête de pont pour en ouvrir le parapet. La batterie n° 7 ricocha cet ouvrage, tandis que la batterie n° 6 y jetait des bombes et que la batterie n° 8 battait la gorge et le pont.

L'ennemi fit toute la journée une fusillade extrêmement vive; mais, craignant d'être assailli pendant

la nuit, il retira le soir une partie de son artillerie de Saint-Joseph et de la tête de pont.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, trois hommes de tués, dont un officier, et sept de blessés.

Dans l'après-midi, les Espagnols tentèrent une petite expédition sur les postes de notre droite, pour prendre à revers nos tranchées. Un grand bateau, monté par vingt hommes et armé de trois pièces, descendit l'Èbre, et vint se placer près de la rive droite, en face d'une petite maison de campagne que nous occupions. Là commença un feu très-vif auquel nos postes répondirent avec avantage. Ce bateau, ayant bientôt perdu quelques hommes, remonta l'Èbre à force de rames, pour se mettre à l'abri des maisons le long du quai, où cette petite scène avait attiré un grand nombre d'habitants.

13e Nuit, du 10 au 11 janvier.

Attaque de droite. L'artillerie répara ses batteries, et refit les embrasures du n° 3, qui ne voyaient qu'une très-petite partie du mur du couvent de Saint-Joseph. Jusqu'à minuit, le silence de la nuit ne fut troublé que par quelques bombes lancées sur la ville, et par quelques obus jetés sur Saint-Joseph, auxquels l'ennemi ne répondit pas. Le général Laval, qui commandait la tranchée, pensant que le couvent était évacué, envoya deux hommes

pour s'en assurer. Les Espagnols se crurent attaqués, et firent une fusillade épouvantable qui dura jusqu'à deux heures du matin. Ils tentèrent même une sortie pour s'emparer de la batterie n° 1; mais notre mousqueterie et la mitraille de deux pièces de 4 placées dans la parallèle les forcèrent de rentrer. Nous eûmes deux hommes de tués, dont un officier, et cinq de blessés.

Attaque du centre. On prolongea le cheminement vers la tête de pont jusqu'à trente mètres de cet ouvrage; et, sur la rive gauche de la Huerba, on fit un boyau en avant de la première parallèle.

JOURNÉE du 11 janvier.

A six heures du matin, notre artillerie reprit son feu, et le continua toute la journée. A trois heures de l'après-midi, les brèches du couvent de Saint-Joseph paraissant praticables, le général Grandjean, de concert avec le chef de bataillon du génie Haxo, fit les dispositions nécessaires pour y donner l'assaut. Un bataillon d'élite de six cents hommes fut réuni dans la tranchée sous les ordres du commandant Stahl, et formé en trois colonnes, à la tête de chacune desquelles fut placé un officier du génie avec un détachement de sapeurs, portant des échelles, des fascines et des outils. A quatre heures, le signal étant donné, les colonnes, pleines d'ardeur, franchirent la parallèle et s'avancèrent contre le couvent. En même temps, deux pièces

de l'artillerie à cheval se portèrent en avant de la droite de la deuxième parallèle, pour battre un logement qu'occupaient les Espagnols en aval du couvent, le long du ravin de la Huerba. Intimidé par une attaque aussi bien combinée, l'ennemi commença à se retirer en désordre. Les trois colonnes arrivèrent sur la contrescarpe; celle de droite et celle du centre descendirent avec des échelles dans le fossé, qui avait quatorze ou quinze pieds de profondeur, et cherchèrent à gravir la brèche dont les décombres se trouvaient retenus par une berme de six pieds de largeur. Ne pouvant y parvenir, elles s'étendirent à gauche dans le fossé pour gagner la gorge, où elles furent encore arrêtées par un mur de soutènement qui fermait le fossé. Le capitaine du génie Daguenet, qui dirigeait la colonne de gauche restée sur la contrescarpe, cherchait aussi à tourner le couvent par la gorge, lorsqu'il aperçut un pont de bois sur le fossé de la face droite. S'élancer et pénétrer dans la petite cour du couvent devant la porte de l'église fut l'affaire d'un moment; mais le feu terrible de la place l'obligea aussitôt de faire coucher ses hommes à plat ventre. Cependant l'ennemi se sauvait, en pleine déroute, à travers la Huerba, et rentrait dans la ville en escaladant les murailles. Alors, nos troupes qui étaient restées dans le fossé pénétrèrent dans le couvent par la brèche, au moyen

d'échelles, et y tuèrent une trentaine d'Espagnols. L'ennemi perdit en outre un assez grand nombre d'hommes dans le logement qui bordait la Huerba et au passage de la rivière. Nous fîmes une cinquantaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent le colonel du deuxième régiment de Valence et quatre officiers. Nous prîmes dans le couvent deux pièces de 4, un obusier et les flaques en bronze d'un mortier de douze pouces. Nous eûmes huit hommes de tués et trente de blessés; au nombre de ces derniers était le capitaine du génie Foucauld (1).

Depuis le matin, les batteries n°s 5, 6, 7 et 8, faisaient un feu très-vif sur la tête de pont; mais, se trouvant trop éloignées, elles ne purent ouvrir de brèche praticable, ce qui fit ajourner l'assaut. Néanmoins, pour faire une diversion à l'attaque de Saint-Joseph, on plaça quelques compagnies dans la demi-place d'armes et dans les boyaux avancés, pour engager la fusillade. Elle fut si vive de notre côté, ainsi que la canonnade, que les défenseurs de la tête de pont, après avoir eu trente hommes de tués et quatre-vingts de blessés, abandonnèrent l'ouvrage; mais des renforts accoururent aussitôt et le réoccupèrent avant que nous eussions pu nous mettre en mesure d'y pénétrer.

---

(1) Voir pièces justificatives, n°s 10 et 11.

14[e] Nuit, du 11 au 12 janvier.

Cependant, la prise du couvent de Saint-Joseph avait répandu l'alarme dans toute la ville; le tambour battait le rappel, et la grosse cloche de la tour neuve sonnant le tocsin, appelait la population aux armes. Une fusillade épouvantable partait de l'enceinte pour nous interdire le passage de la Huerba, et diverses batteries de la place faisaient converger leurs feux sur Saint-Joseph. Nous nous hâtâmes de faire un logement solide à la gorge de ce couvent, d'établir un passage en fascines et en sacs à terre, dans le fossé de la face méridionale, et d'ouvrir en arrière une double caponnière pour y communiquer. On barricada le pont de la Huerba, après avoir essayé inutilement de le rompre avec quatre bombes, et l'on amorça à la droite du couvent la troisième parallèle le long de l'escarpement de la Huerba.

La batterie n° 3, désormais inutile, fut désarmée. Les batteries n[os] 1, 2 et 4 dirigèrent leur feu sur la ville. Les n[os] 5, 6, 7 et 8, continuèrent à battre la tête de pont, vers laquelle le cheminement fut poussé jusqu'à environ quinze mètres de la contrescarpe.

Journée du 12 janvier.

L'ennemi continua son feu d'artillerie et de mousqueterie sur le couvent de Saint-Joseph, et fit écrouler par ses bombes la coupole de l'église.

Il travailla avec activité à réparer les dégâts occasionnés par nos batteries à l'enceinte.

Palafox adressa une proclamation aux habitants et aux paysans, pour ranimer leur ardeur et les engager à travailler aux ouvrages de fortification (1).

Nous eûmes trois hommes de tués et quatre de blessés.

15e Nuit, du 12 au 13 janvier.

Attaque de droite. On perfectionna le logement à la gorge de Saint-Joseph, et l'on ouvrit, à la droite, une communication avec l'intérieur du couvent. On élargit la portion de troisième parallèle commencée la veille. On déboucha de la deuxième parallèle par une branche de zigzag, pour se rapprocher de la Huerba. L'artillerie commença une nouvelle batterie n° 9, de deux pièces de 24 et de deux de 16, pour ouvrir la muraille de la ville, et faire taire la batterie, dite de Palafox, établie en face, près du moulin à huile de la ville. Nous eûmes quatre hommes de blessés.

Attaque du centre. On chemina en sape debout sur la tête de pont, et l'on commença une première traverse à quatre mètres du débouché. Il eût mieux valu sans doute faire une parallèle contre cet ouvrage, pour le battre avec plus d'avantage,

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 12.

et chasser les Espagnols de la promenade de Santa-Engracia, le long de la Huerba, où ils se montraient à découvert. On y suppléa par une batterie, n° 10, de quatre obusiers de huit pouces, que l'artillerie entreprit à la gauche des cheminements de l'attaque de droite.

JOURNÉE du 13 janvier.

On perfectionna les travaux entrepris la veille. Le logement commencé à la gorge de Saint-Joseph se trouvait en partie enfilé du couvent de Santa-Engracia, et les bombes et les obus, en tombant dans les décombres, y faisaient voler des éclats de pierres qui le rendaient fort dangereux; nous y perdîmes quelques hommes.

16e NUIT, du 13 au 14 janvier.

Attaque de droite. On fit sur la gauche de Saint-Joseph trois zigzags pour s'approcher du pont de la Huerba. On prolongea la troisième parallèle de cent dix mètres à la droite. Trois cents hommes d'infanterie et soixante sapeurs furent employés à ces travaux.

Attaque du centre. On continua à cheminer en sape debout sur la tête de pont. On reconnut que le fossé de cet ouvrage avait trois mètres vingt centimètres de profondeur, et était creusé à pic dans un terrain solide. On ajouta deux nouveaux zigzags au cheminement de la rive gauche de la Huerba.

L'artillerie arma la batterie n° 10. Les batteries

de mortiers n°s 4 et 6 continuant de bombarder la ville, firent sauter un dépôt de poudre et mirent le feu à plusieurs maisons.

JOURNÉE du 14 janvier.

Au cheminement en sape debout dirigé sur la tête de pont, on fit les deux crochets de la première traverse. L'artillerie commença la batterie n° 11, de deux pièces de 10 et de deux obusiers de six pouces, pour ruiner les maisons crénelées et le mur d'enceinte de la ville.

17e NUIT, du 14 au 15 janvier.

Attaque de droite. Quatre cent trente travailleurs et quatre-vingt-dix sapeurs. On prolongea de cent quarante mètres à droite la troisième parallèle, et l'on ouvrit une portion de tranchée en arrière de la batterie n° 11, qui, située dans la parallèle même, gênait la communication. On ajouta deux nouveaux boyaux au cheminement du centre, pour gagner l'emplacement de la troisième parallèle. On continua le cheminement de gauche vers le coude de la Huerba.

L'ennemi travailla avec activité à prolonger une tranchée qu'il avait ouverte la nuit précédente entre l'enceinte et la Huerba.

Attaque du centre. On fit la deuxième traverse du cheminement en sape debout dirigé sur la tête de pont.

JOURNÉE du 15 janvier.

Quatre cent cinquante travailleurs et quatre-vingt-cinq sapeurs furent employés à perfectionner la troisième parallèle et les travaux de Saint-Joseph. Un officier et quatre soldats furent blessés.

La batterie n° 10 joignit son feu à celui des batteries nos 5, 6, 7 et 8, pour contre-battre la tête de pont et les ouvrages en arrière.

A quatre heures du soir, un bateau de l'ennemi, remontant l'Èbre à la faveur d'un brouillard épais, vint se poster dans le prolongement de la parallèle du château; mais il se retira après avoir échangé quelques boulets avec la batterie de gauche. On renforça la gauche de cette parallèle par un retranchement construit sur une terrasse au bord de l'escarpement, et l'on coupa la route qui se trouve au pied.

18e NUIT, du 15 au 16 janvier.

La tête de pont, battue toute la journée par notre artillerie, n'était plus occupée que par une cinquantaine d'hommes; les parapets étaient labourés, la brèche ouverte, et les cheminements se trouvaient très-près de la contrescarpe. Dès lors on résolut de s'en emparer. Le colonel du génie Rogniat fut chargé de diriger cette attaque. Elle eut lieu à huit heures du soir, et fut exécutée avec beaucoup de courage par le capitaine Gilbert, à

la tête d'un détachement du premier de la Vistule, et par le lieutenant de mineurs Aubertin, qui commandait un détachement de sapeurs et de mineurs. Ces troupes se portèrent sur la contrescarpe de la face non flanquée. Une mine joua sous le glacis, mais ne leur fit aucun mal. Nos braves escaladèrent l'ouvrage avec des échelles, s'étendirent sur la berme pour faire la fusillade, puis s'élancèrent à la baïonnette sur les Espagnols, qui repassèrent la rivière et firent sauter le pont. Pendant la nuit, nos sapeurs retournèrent contre l'ennemi le parapet de la tête de pont, comblèrent le fossé et firent, avec des fascines, une communication pour y arriver. Les Espagnols, retranchés derrière une espèce de tenaille au débouché du pont sur la rive gauche de la Huerba, faisaient un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie; mais nos soldats furent bientôt couverts : nous n'eûmes qu'un homme de tué et deux de blessés (1).

Dans la même nuit, quatre cent soixante travailleurs et quatre-vingt-quatre sapeurs furent employés à l'attaque de droite. On prolongea la troisième parallèle d'environ trente mètres à droite de Saint-Joseph, jusqu'à un fossé large, profond et revêtu, qui servait de déversoir au canal d'irrigation dans lequel la deuxième parallèle avait été

---

(1) Voir pièces justificatives, n°s 13 et 14.

établie. On amorça la troisième parallèle à gauche de Saint-Joséph sur une longueur de cent mètres, et l'on poussa jusqu'à trente mètres de la Huerba le cheminement dirigé sur l'angle saillant de cette rivière. L'artillerie changea la direction des embrasures de la batterie n° 10, et arma les batteries nos 9 et 11, qui furent servies par les canonniers du troisième corps.

JOURNÉE du 16 janvier.

A la pointe du jour, les batteries nos 9 et 11 ouvrirent leur feu contre l'enceinte, et réduisirent au silence plusieurs pièces de l'ennemi. On perfectionna les travaux commencés. La place tira beaucoup sur notre logement de la tête de pont; nous y eûmes trois sapeurs de tués, dont un sergent, et plusieurs de blessés.

Malgré nos travaux, les habitants se berçaient de l'espoir de nous voir lever le siége, et le bruit de la prochaine arrivée d'une armée de secours s'était plusieurs fois répandu en ville. La garnison avait pris les armes et avait allumé des feux sur divers points, comme si elle eût été d'intelligence avec les troupes du dehors; mais rien n'avait encore paru. Le froid était rigoureux, et les soldats de Valence et de Murcie renfermés dans la place en souffraient beaucoup. Un grand nombre de familles manquaient du nécessaire. Les privations et la misère, ainsi que l'encombrement d'une foule

d'individus réfugiés dans la ville, avaient engendré des maladies qui faisaient déjà de grands ravages. Des moribonds se traînaient dans les rues pour chercher sous les portiques des abris contre les bombes. L'église del Pilar fut envahie et encombrée par la multitude; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine que les autorités municipale et ecclésiastique parvinrent à conserver au culte ce temple révéré.

Un si triste spectacle affectait beaucoup les habitants, qui commençaient à prévoir un avenir sinistre. Dans la journée du 16, Palafox, pour ranimer les esprits, fit annoncer une gazette très-intéressante. Cette nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair; et, malgré les bombes et les obus qui tombaient dans la ville, le peuple se porta en foule à l'imprimerie royale où cette gazette devait être distribuée. Elle annonçait: que les troupes françaises avaient été battues en Catalogne; que le général Reding manœuvrait, sous l'appui de Tarragone, avec une armée de soixante-dix mille hommes; que le marquis de Lazan, qui s'était porté de Girone dans l'Ampourdan, était entré en France; que son armée s'était enrichie de dépouilles, et avait porté l'épouvante jusqu'aux portes de Toulouse; qu'une forte division de l'armée de Reding et une autre de l'armée du duc de l'Infantado, qui se trouvait à Cuenca, étaient en marche sur

Saragosse; que Blake, le marquis de la Romana et sir John Moore avaient battu complétement l'armée commandée par Napoléon; que vingt mille hommes de cette armée étaient restés sur le champ de bataille; que Berthier et Ney avaient été tués, Savary blessé, et que l'Empereur, entouré de toutes parts, serait bientôt réduit à mettre bas les armes; que seize millions de piastres étaient arrivés à Cadix pour être envoyés à Saragosse, et que tous les chemins étaient couverts de troupes qui s'avançaient au secours des assiégés.

Ces nouvelles produisirent un effet magique sur la population, et, quelque absurdes qu'elles fussent, elles ne trouvèrent pas d'incrédules; car, pendant cette guerre, le caractère des Espagnols fut tel, que l'imagination de leurs chefs dut toujours enfanter des absurdités égales à la crédulité du peuple : de là cette jactance et cette confiance qui augmentaient à mesure que le danger devenait plus imminent. Le soir donc, toute la ville fut illuminée; les cloches sonnèrent à toute volée; l'artillerie et l'infanterie de la place firent plusieurs salves; l'air retentissait de cris d'allégresse, et le bruit des fanfares et de toute espèce d'instruments se faisait entendre jusque dans nos camps. Tout ce mouvement dura depuis cinq heures de l'après-midi jusqu'à neuf heures du soir. Nous ne savions à quoi l'attribuer; nos batteries de mortiers

et d'obusiers redoublèrent leur feu sur la ville.

Cependant les difficultés s'accumulaient autour de nous, et l'espoir qu'avaient les Espagnols de nous voir lever le siége n'était pas tout à fait dénué de fondement. L'insurrection faisait de grands progrès sur nos derrières; les paysans massacraient les fourrageurs et les détachements isolés qui parcouraient les campagnes pour avoir des vivres, et des bandes, qui s'étaient montrées sur les routes d'Épila, de Tarazona, avaient assassiné plusieurs soldats. Le brigadier Perena organisait à Huesca un corps de sept à huit mille hommes; toute la vallée de la rivière d'Aragon était en armes, et, sous l'appui de la citadelle de Jaca, les insurgés faisaient des incursions jusque sur la route de Pampelune, où ils attaquaient nos convois. Dès le commencement du siége, le général Wouillemont et l'adjudant général Lomet, qui commandaient les départements des Hautes et des Basses-Pyrénées, avaient reçu l'ordre de se porter vers Jaca par les montagnes avec quatre bataillons de gardes nationales mobiles; mais les neiges et les bandes espagnoles avaient forcé ces troupes à faire un grand détour par Pampelune, et, lorsqu'elles arrivèrent, le 13 janvier, à Saragosse, elles se trouvèrent tellement réduites par la désertion qu'elles ne purent rien entreprendre.

Les Espagnols formaient aussi des magasins à

Tortose et à Mequinenza. Ils avaient établi sur les deux rives de l'Èbre un cordon de volontaires et de paysans armés qui protégeaient l'enlèvement des grains des villages où nous allions chercher des vivres. Dès le 6 janvier, le général Watier avait été obligé de partir de Fuentès, avec une partie de la cavalerie et six cents hommes d'infanterie, pour battre le pays sur la route de Valence. De nombreux détachements étaient nécessaires pour l'escorte des convois et la recherche des vivres dans les villages à neuf et dix lieues à la ronde. L'armée de siége se trouvait ainsi fort affaiblie. Les fatigues, les privations et le mauvais temps augmentaient d'une manière effrayante le nombre des malades; les hôpitaux étaient encombrés, et chaque jour il y mourait de quinze à vingt hommes.

Au 15 janvier, le troisième corps ne comptait, sous les murs de Saragosse, que treize mille trois cents hommes d'infanterie présents sous les armes, et il avait treize mille cent vingt-trois hommes dans les hôpitaux (1). La division Gazan avait encore sept mille hommes; mais le système de blocus qu'elle avait adopté ne permettait pas de la compter pour les travaux.

Toutefois les cheminements furent poussés avec autant d'activité que le permettait le petit nombre

(1) Voir pièces justificatives, n° 15.

de travailleurs dont on pouvait disposer. La prise du couvent de Saint-Joseph et de la tête de pont nous rendant maîtres de la rive droite de la Huerba, le général Lacoste dirigea les cheminements de manière à développer la troisième parallèle sur toute l'étendue de cette rive, afin de soutenir nos attaques ultérieures contre la ville.

19e NUIT, du 16 au 17 janvier.

Attaque de droite. Quatre cents travailleurs et quatre-vingt-deux sapeurs furent employés à prolonger de cent quatre-vingts mètres, à gauche de Saint-Joseph, la troisième parallèle, et à faire une amorce de cette ligne à l'extrémité du cheminement dirigé sur l'angle saillant de la Huerba. L'artillerie commença une nouvelle batterie n° 12, de quatre mortiers, pour remplacer la batterie n° 4 qui se trouvait trop en arrière.

Attaque du centre. On ouvrit, en arrière de la tête de pont, la troisième parallèle sur une longuer de deux cents mètres.

Attaque de gauche. Un long boyau, devant servir de communication avec la première parallèle, fut entrepris au pied de l'escarpement.

JOURNÉE du 17 janvier.

A la pointe du jour, les batteries n°s 9 et 11 ouvrirent leur feu contre l'enceinte. Elles eurent bientôt réduit au silence la batterie de quatre pièces et de deux obusiers, dite de Palafox, située

derrière la muraille près du moulin à huile de la ville. Dès lors nos cheminements purent marcher, sans être trop inquiétés, au moins pendant quelques jours.

On perfectionna les travaux entrepris la nuit précédente à la droite, au centre et à la gauche. Nous eûmes deux hommes de tués, dont un sapeur.

20e Nuit, du 17 au 18 janvier.

Attaque de droite. On ouvrit, en arrière de la batterie n° 12, une communication de soixante mètres, s'étendant jusqu'à un fossé revêtu qui servait de déversoir et dont on fit la descente. On joignit par des zigzags la partie de la troisième parallèle exécutée à gauche de Saint-Joseph, avec celle qui se trouvait en avant du cheminement poussé sur le saillant de la Huerba. Quatre cent soixante travailleurs et quatre-vingt-dix sapeurs furent employés à ces travaux.

Attaque du centre. La troisième parallèle fut prolongée vers la droite, et l'on ouvrit une communication de cette parallèle au fossé de la face gauche de la tête de pont. On fit, à la gorge de ce dernier ouvrage, un logement à portée de pistolet du parapet qu'occupait l'ennemi sur la rive opposée de la Huerba.

L'artillerie changea la direction de plusieurs embrasures, pour atteindre quelques pièces que l'en-

nemi promenait dans les décombres de ses batteries.

Nous eûmes cinq hommes de blessés.

A deux heures du matin, une petite barque, montée par cinq ou six hommes, s'échappa de Saragosse en descendant l'Èbre. Une trentaine de voltigeurs la suivirent sur les deux rives près d'un quart de lieue, et firent sur elle plusieurs décharges; mais la vitesse du courant et les obstacles du terrain les forcèrent d'abandonner leur poursuite. C'était la troisième fois que pareille chose arrivait. On proposa d'établir un poste de nuit dans un bateau au milieu de l'Èbre, et de tendre une cinquenelle en travers du fleuve pour en fermer le passage; mais ce projet n'eut pas de suite, et la navigation du bas Èbre resta encore ouverte à l'ennemi pour communiquer à l'extérieur.

JOURNÉE du 18 janvier.

Quatre cents travailleurs et quatre-vingt-dix sapeurs furent employés à perfectionner la troisième parallèle à droite et à gauche de Saint-Joseph, ainsi que les communications en arrière. On amorça une descente dans le lit de la Huerba, au-dessous du pont. On perfectionna aussi la portion de troisième parallèle ouverte en arrière de la tête de pont del Pilar.

21e NUIT, du 18 au 19 janvier.

Attaque de droite. Quatre cents travailleurs et quatre-vingt-dix sapeurs. On entreprit, à la gauche

de Saint-Joseph, huit petits zigzags pour gagner la descente de la Huerba amorcée le jour précédent en aval du pont; nous eûmes, dans ce travail très-difficile et très-périlleux, cinq hommes de blessés, dont deux sapeurs. La troisième parallèle fut prolongée, à la droite, de trois cents mètres au delà du fossé revêtu qu'on avait traversé la nuit précédente; et, après avoir gagné par un boyau l'extrémité de ce fossé, on y commença une deuxième descente de la Huerba.

Nos batteries ne tirèrent que pour faire taire quelques pièces que l'ennemi avait démasquées et qui incommodaient nos sapes. L'artillerie commença deux nouvelles batteries, savoir :

Le n° 13, à droite de Saint-Joseph, de deux pièces de 24 et de deux pièces de 12, devant battre en brèche le mur d'enceinte près des couvents de Sainte-Monique et de Saint-Augustin.

Le n° 15, à la gauche de Saint-Joseph, de trois pièces de 24, destiné à ouvrir la muraille en face de ce couvent.

La batterie de mortiers n° 12 fut armée et approvisionnée.

Attaque du centre. La troisième parallèle fut prolongée jusqu'à cent mètres du cheminement de gauche de l'attaque de droite, en suivant les contours de l'escarpement de la Huerba.

Attaque de gauche. On fit, en arrière de la pre-

mière parallèle, un crochet pour la relier avec la coupure de la route au pied de l'escarpement, et l'on continua les travaux de la grande communication qui devait y aboutir.

JOURNÉE du 19 janvier.

Au jour, la descente de la Huerba, faite près du pont de Saint-Joseph, se trouvant plongée, on ne put y travailler. On continua la descente de droite, commencée à l'extrémité du fossé revêtu servant de déversoir. L'ennemi tira peu, et l'on put perfectionner les autres travaux entrepris à la droite, au centre et à la gauche.

22e NUIT, du 19 au 20 janvier.

Attaque de droite. Trois cent cinquante travailleurs et quatre-vingt-sept sapeurs. La troisième parallèle fut prolongée à son extrême droite d'environ cent soixante mètres, de manière à couronner le rideau qui borde l'Èbre. On continua les deux descentes de la Huerba, bien que l'ennemi y dirigeât un feu soutenu; celle de gauche, tracée en zigzag, était surtout fort difficile à pratiquer; nous y eûmes deux hommes de tués et un de blessé.

Attaque du centre. On acheva la portion de la troisième parallèle qui restait à faire vers Saint-Joseph; ce qui lia l'attaque du centre à celle de droite, et nous donna une communication continue le long de l'escarpement de la Huerba, depuis la tête de pont jusqu'à l'Èbre inférieur.

JOURNÉE du 20 janvier.

Les généraux Lacoste et Dedon firent une nouvelle reconnaissance de l'enceinte en suivant la troisième parallèle, et déterminèrent l'emplacement de huit nouvelles batteries, savoir :

Le n° 14, à l'extrême droite, en avant de la troisième parallèle, pour quatre pièces de 12 et deux obusiers de six pouces, devait enfiler le quai du faubourg des Tanneries, battre le grand pont de l'Èbre et prendre de revers le faubourg de la rive gauche.

Le n° 16, à gauche de Saint-Joseph et en face de la porte Quemada, de deux obusiers de six pouces, pour détruire la barrière qui fermait cette porte et enfiler la rue qui y aboutit.

Le n° 17, de deux obusiers de huit pouces, pour prendre à revers les défenses de Santa-Engracia.

Le n° 18, de deux obusiers de six pouces, pour ruiner le mur d'enclos des jardins de Santa-Engracia, et contre-battre la batterie casematée que l'ennemi avait dans le jardin botanique.

Le n° 19, de trois pièces de 24 et d'une de 16, pour battre en brèche le couvent de Santa-Engracia.

Le n° 20, de trois pièces de 12, pour protéger la batterie de brèche contre Santa-Engracia, et contre-battre les pièces que l'ennemi avait dans ce couvent.

Enfin, une batterie, de deux mortiers de douze pouces et de deux de huit pouces, devait être établie sur la rive droite de l'Èbre, pour battre le faubourg et inquiéter l'ennemi sur le pont. Cette batterie devait être servie par l'artillerie du cinquième corps.

23ᵉ Nuit, du 20 au 21 janvier.

L'artillerie commença les batteries dont les emplacements avaient été reconnus. Plusieurs zigzags furent entrepris en avant de la troisième parallèle, pour communiquer aux batteries nᵒˢ 14, 16 et 19. A la descente de droite, on poussa deux boyaux jusqu'au bord de la Huerba, où l'on amorça la quatrième parallèle. On continua à travailler à la descente de gauche, près du pont de Saint-Joseph, et l'on en commença une nouvelle au saillant de la Huerba, entre ce pont et celui de Santa-Engracia. L'ennemi tira beaucoup; un sapeur fut tué.

Journée du 21 janvier.

On travailla à perfectionner les nouveaux ouvrages.

La batterie de mortiers nᵒ 6, inquiétant beaucoup la ville, quatre-vingts volontaires espagnols, commandés par le capitaine don Mariano Galindo, voulurent s'en emparer pour la détruire. A quatre heures de l'après-midi, ils débouchèrent à gauche de la tête de pont del Pilar, traversèrent la Huerba, et se portèrent au pas de course sur

cette batterie. Nos premiers postes furent refoulés; mais, à l'arrivée des réserves, les gardes de tranchée s'étant portées sur les derrières de l'ennemi, lui coupèrent la retraite. Environnés de toutes parts, les Espagnols combattirent bravement; le chef fut blessé et pris avec un autre officier et trente-deux soldats, le reste parvint à s'échapper. Au même moment, une autre colonne, d'environ quatre cents hommes, débouchant de la porte del Carmen, vint attaquer la Maison-Rouge, située sur la route de Madrid par Calatayud, où était la grand'garde du cinquième léger; l'officier qui y commandait, s'étant défendu avec vigueur, donna le temps à quelques compagnies de grenadiers et de voltigeurs d'arriver à son secours, et l'ennemi fut forcé de se retirer. Nous eûmes un homme de tué et six de blessés, dont un mineur.

24e NUIT, du 21 au 22 janvier.

Attaque de droite. On ouvrit un boyau, en arrière de l'extrême droite de la troisième parallèle, près de l'Èbre, pour établir avec cette parallèle une communication directe, qui fut terminée dans les deux jours suivants, au moyen de trois autres boyaux marchant également en arrière. La quatrième parallèle fut prolongée d'environ cent mètres sur la gauche. On déboucha de la descente de la Huerba, à la gauche de Saint-Joseph, en passant sous la première arche, pour jeter en aval deux

ponts accolés sur chevalets, dont l'un pût servir à l'établissement d'un parapet. On gagna ainsi à couvert la petite maison d'Aguilar, située sur la rive gauche, que l'ennemi avait évacuée, en y laissant huit mille cartouches. La porte de cette maison se trouvant du côté de la ville, on la barricada, et l'on perça une autre entrée dans le mur du côté de la rivière. Le mur de clôture, situé à droite le long de la Huerba, fut crénelé, et gardé par un poste de vingt-cinq voltigeurs. Trois cent soixante travailleurs et cent trente-deux sapeurs furent employés à ces travaux.

Attaque du centre. On prolongea de cent vingt mètres la descente de la Huerba, amorcée la nuit précédente entre Santa-Engracia et Saint-Joseph. L'ennemi fit un feu très-vif sur ce travail, tua un homme et en blessa six.

Journée du 22 janvier.

Trois cent cinquante travailleurs et cinquante-deux sapeurs furent employés à l'attaque de droite à perfectionner les travaux entrepris la nuit précédente. L'ennemi tirait continuellement, du flanc gauche de Santa-Engracia, sur notre passage de la Huerba, attenant au pont de Saint-Joseph, ce qui rendait la communication fort dangereuse. Pour y arriver directement, on commença à la gorge de Saint-Joseph une descente souterraine qui devait déboucher au pont même de chevalets, couvert

sur la rive opposée par la petite maison d'Aguilar.

On continua à travailler au boyau de descente de la Huerba entre Santa-Engracia et Saint-Joseph. Un mineur y fut tué.

Nous voici arrivés à l'époque la plus critique du siége. Tout l'Aragon était en armes; les rassemblements venaient circonscrire et affamer nos troupes jusque dans leurs camps; chaque nuit, les paysans allumaient des feux sur les hauteurs environnantes pour correspondre avec la place qui répondait par des signaux. Le général Watier dut quitter de nouveau Fuentès, avec un bataillon et sept cents chevaux, pour se porter au-devant de l'ennemi sur la route de Valence. Le 18 janvier au matin, il rencontra, au village de Zaida, à dix lieues de Saragosse, une avant-garde de deux cents paysans qu'il mit en déroute, et à laquelle il tua trente hommes. Le même jour, il s'avança dans la plaine de la Puebla de Ixar, où le général don Pedro Elola avait pris position avec deux mille Espagnols. Il dispersa aussi cette troupe, et le lendemain il se porta sur Ixar, dont il s'empara après avoir mis en fuite une foule de paysans qui en couronnaient les hauteurs. Il désarma les villages des environs, ramassa du grain, et rassembla cinq ou six mille moutons qu'il envoya à Fuentès. Les nouvelles du pays annonçaient que l'arrondissement d'Alcañiz était en pleine insurrection, et

qu'un convoi de cinq mille fusils, de seize pièces de canon et de quatre caissons de munitions, devait être dirigé de Méquinenza sur Alcañiz, pour armer les paysans; que don Francisco Palafox avait organisé une armée de quinze mille paysans, à laquelle il avait réuni un assez grand nombre d'officiers, ainsi que sept ou huit cents soldats échappés de la bataille de Tudela; que les Espagnols ne doutaient point de la prochaine arrivée de l'armée de Valence.

Les succès du général Watier n'empêchèrent pas le soulèvement général de tous les villages sur les derrières de nos camps. Du côté de Villa de Muela, de Maria et d'Épila, les paysans avaient pris les armes, et nos établissements d'Alagon étaient journellement menacés. Les paysans des montagnes de Soria s'étaient portés en force sur Tarazona, et faisaient craindre pour Tudela, point si intéressant sous le double rapport de la navigation du canal et de nos communications avec Pampelune qui était notre place de dépôt. Mais c'était surtout sur la rive gauche de l'Èbre que notre position devenait plus critique. Dès le 20 janvier, le général Gazan, pour savoir que penser des rapports qu'il avait reçus concernant les rassemblements de l'ennemi sur ses derrières, avait envoyé en reconnaissance sur la route de Barbastro l'adjudant-commandant Gasquet, avec un bataillon d'élite et

cinquante chevaux. Cette colonne rencontra à Perdiguera une avant-garde de deux mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux de l'armée que Perena avait organisée à Huesca. Le combat s'engagea, et dura jusqu'à la nuit. L'adjudant-commandant Gasquet, n'ayant pu forcer l'ennemi, demanda des renforts. Le dixième de hussards, quelques compagnies d'infanterie et trois pièces de canon vinrent le rejoindre; mais, d'un autre côté, des troupes espagnoles s'avançaient par Almudevas sur Zuera. Le général Gazan, se sentant trop faible pour faire de nouveaux détachements, se voyait donc au moment de se trouver entre deux feux, et d'être obligé de lever le blocus.

Tel était l'état des choses le 22 janvier, lorsque le maréchal Lannes arriva au camp sous Saragosse. Il prit le commandement des troisième et cinquième corps, qui, chargés de concourir à une même opération, se trouvèrent enfin réunis sous un seul chef. Dès lors, on vit naître l'ensemble qui fait la force des armées, tous les efforts étant dirigés par une volonté ferme et unique. Avant même son arrivée, le maréchal Lannes avait donné l'ordre au maréchal Mortier de se rapprocher de Saragosse avec la division Suchet et le vingt et unième de chasseurs. Ces troupes s'étaient mises en marche le 20 janvier sur deux colonnes, se dirigeant par Épila et Longarès sur Utevo, où

elles arrivèrent le 23. Elles passèrent aussitôt sur la rive gauche de l'Èbre, se dirigeant sur Perdiguera contre l'armée de Perena. Les Espagnols se replièrent à N. D. de Magalon et à Liciñena, où ils présentèrent une force d'environ huit mille hommes. Cette troupe, de nouvelle levée, mais commandée par d'anciens officiers et soutenue par quelques régiments de ligne, faisait bonne contenance, et paraissait disposée à soutenir notre feu. Le maréchal Mortier les aborda, à la tête de la division Suchet, les chassa de leur position, et les fit poursuivre par la cavalerie. L'ennemi perdit un millier d'hommes, et laissa en notre pouvoir deux drapeaux et quatre canons. En même temps, l'adjudant-commandant Gasquet se dirigeait, avec trois bataillons, sur Zuera, où il dissipa un rassemblement de deux à trois mille hommes qui s'était emparé de cette ville. Le maréchal Mortier poussa des partis sur Huesca, Sarranena et Pina, afin de disperser le reste des bandes espagnoles. Ensuite, la division Suchet resta en observation à Villamayor, sur la route de Lérida, pour tenir la campagne; le quarantième régiment en fut détaché pour renforcer la gauche des camps de la division Morlot devant le château.

Le général Watier avait aussi reçu l'ordre de prendre l'offensive, et de marcher d'Ixar sur Alcañiz, chef-lieu de l'insurrection, où se trouvait le

général Elola, à la tête de six mille paysans armés et d'un bataillon de troupes de ligne. Le général espagnol avait pris poste derrière le Guadalope, rivière bordée de marais et difficilement guéable; la ville elle-même était entourée d'une muraille et protégée par un château. Le 26 janvier, à dix heures du matin, le général Watier parut en vue de cette position avec onze cents hommes d'infanterie, sept cents chevaux et une batterie d'artillerie légère. Il força le passage du pont pendant qu'une colonne tournait l'aile gauche de la ligne ennemie. Nos troupes pénétrèrent dans la ville, où elles tuèrent six cents paysans. La cavalerie, s'étant mise à la poursuite des fuyards, en sabra encore un bon nombre. Ce vigoureux coup de main eut une grande influence dans le pays. Caspé se soumit, ainsi que beaucoup de villages environnants. Néanmoins les insurgés conservèrent Méquinenza comme point d'appui pour soulever les environs. Le général Watier resta à Alcañiz pour surveiller les routes de Valence et de Tortose. Il réunit de quinze à vingt mille moutons, quinze cents sacs de grains et de farine, de l'huile, des légumes et des provisions de toute espèce, qu'il fit conduire au camp sous Saragosse.

Pendant que ces expéditions avaient lieu, les opérations du siége n'avaient pas été interrompues. Dans la journée du 22, Palafox s'étant aperçu du

départ de quelques troupes françaises, crut le moment favorable pour reprendre le couvent de Saint-Joseph, et prépara en conséquence une grande sortie pour la nuit suivante.

25e Nuit, du 22 au 23 janvier.

A la chute du jour, toutes les pièces que nous avions en batterie tirèrent plusieurs salves pour célébrer la victoire remportée à Uclès par le maréchal Victor sur le duc de l'Infantado. L'artillerie de la place répondit à cette canonnade, et nous fit perdre un officier d'artillerie à la batterie n° 17, et un soldat auxiliaire à la batterie n° 9.

A l'attaque de droite, on prolongea la quatrième parallèle d'environ soixante mètres vers la gauche, et l'on fit en avant l'amorce d'un boyau, descendant vers la Huerba, pour préparer un second passage qu'on se proposait d'exécuter le lendemain. On consolida le pont de chevalets de la Huerba, et l'on continua la descente souterraine qui, du couvent de Saint-Joseph, devait y communiquer.

A quatre heures du matin, au signal d'un coup de canon, trois bataillons espagnols sortirent de la ville, et se dirigèrent sur Saint-Joseph. Le poste qui occupait la petite maison d'Aguilar, quoique surpris, parvint cependant à se retirer. L'ennemi, après avoir mis le feu à la porte faisant face à la ville, se logea dans la maison; mais le capitaine du génie Duriveau la reprit bientôt après, avec une compagnie

du troisième de la Vistule. Le général Laval, qui commandait la tranchée, fit avancer un bataillon, et les Espagnols, n'ayant encore engagé qu'une partie de leurs troupes, furent contraints de se retirer. Nous eûmes deux hommes de tués et deux de blessés, dont un officier.

Pendant cette attaque, une autre colonne de trois cents Espagnols avait débouché de la porte de Santa-Engracia, pour attaquer les batteries nos 5 et 6. Elle se divisa en deux pour passer la Huerba, à droite et à gauche de la tête de pont. Le détachement de gauche fut vivement repoussé et perdit quelques hommes; mais celui de droite eut un moment de succès : cinquante hommes franchirent la parallèle, parvinrent dans la batterie n° 5, où, ayant tué trois canonniers, en ayant blessé deux et mis les autres en fuite, ils enclouèrent deux pièces de 12. Les gardes de tranchée se réunirent et coupèrent la retraite aux Espagnols, qui perdirent une douzaine d'hommes tués et trente prisonniers, dont deux officiers. Notre perte fut de six hommes tués et de cinq blessés, dont un sapeur. Les deux pièces de 12 de la batterie n° 5 furent désenclouées, et reprirent leur feu aussitôt. Une troisième colonne s'était avancée devant la parallèle de l'attaque du château, mais seulement pour faire une diversion. Elle rentra en même temps que les deux autres.

JOURNÉE du 23 janvier.

Quatre cents travailleurs et soixante-quinze sapeurs furent employés au perfectionnement des travaux commencés la nuit précédente. A l'attaque de droite, on continua la descente souterraine à la gorge du couvent de Saint-Joseph, et l'on répara le pont épaulé de la Huerba, dont les chevalets s'étaient enfoncés dans le sable. On fit des rampes pour conduire l'artillerie à la batterie n° 14. A l'attaque du centre, on continua aux environs de la tête de pont le perfectionnement de la troisième parallèle et de la descente de la Huerba, commencée au saillant de cette rivière, entre Santa-Engracia et Saint-Joseph. L'ennemi tira beaucoup et nous blessa quelques hommes.

26ᵉ NUIT, du 23 au 24 janvier.

Attaque de droite. Quatre cents travailleurs et soixante-quinze sapeurs. On prolongea la descente entreprise la veille devant la batterie n° 9, et l'on jeta sur la Huerba un nouveau pont, épaulé du côté gauche comme le premier. On étendit la quatrième parallèle jusqu'à la gorge de Saint-Joseph, et l'on déboucha de cette parallèle par une nouvelle descente sur la Huerba. On reconstruisit le parapet du premier pont épaulé, dont les chevalets s'étaient enfoncés dans le sable, et l'on commença en amont, à gauche de la batterie n° 15, une com-

munication directe pour gagner le dessous du grand pont en pierre de la Huerba.

Attaque du centre. La descente entreprise au saillant de la Huerba fut perfectionnée, ainsi que la troisième parallèle, où l'on fit des rampes pour l'artillerie. A sept heures du soir, les Espagnols, sortis du couvent de Santa-Engracia, firent pendant une demi-heure un feu très-vif sur nos tirailleurs. Nous eûmes quatre officiers de blessés, dont un chef de bataillon du quatorzième.

Attaque de gauche. L'achèvement des redoutes commencées sur le front de la troisième division, et l'arrivée du quarantième régiment détaché de la division Suchet permirent de reprendre les cheminements du château, que le manque de travailleurs avait fait suspendre depuis l'achèvement de la première parallèle. Cinquante sapeurs et deux cents travailleurs débouchèrent à la gauche de la première parallèle par deux branches de zigzags.

Un déserteur espagnol des volontaires de Calatayud s'échappa de la ville, et vint se présenter aux avant-postes de la division. D'après ses rapports sur l'état de la ville, il y avait un nombre considérable de malades, et la mortalité était très-grande; les habitants avaient évacué les quartiers menacés par les attaques, et les rues en étaient barricadées; le pain était fort mauvais, et l'on

manquait des objets de première nécessité. A chaque porte de la ville, il y avait un moine et un prêtre chargés d'administrer les sacrements aux blessés, et de recevoir les prisonniers, qu'ils faisaient conduire sous escorte au gouverneur, pour les préserver de la fureur de la populace. Enfin Palafox était fort aimé, et son ancien précepteur, le père D. Bazile, exerçait une grande influence.

Le maréchal Lannes écrivit au gouverneur pour l'instruire des dernières victoires remportées par les Français sur l'armée anglaise de sir John Moore, et sur les armées espagnoles du marquis de la Romana et du duc de l'Infantado, espérant que ces nouvelles l'engageraient à se rendre. Palafox lui répondit aussitôt en lui envoyant une copie de la gazette de Saragosse du 16 janvier (1).

27[e] Nuit, du 24 au 25 janvier.

Attaque de droite. Quatre cent quatre-vingts travailleurs et quatre-vingt-deux sapeurs. On ouvrit à la sape volante une nouvelle parallèle de cent soixante mètres de longueur, sur la rive gauche de la Huerba et en avant du mur crénelé qui se rattachait à la petite maison d'Aguilar; l'ennemi inquiéta peu ce travail. On poussa une reconnaissance jusqu'à l'huilerie isolée de Goicoechea, située en avant de l'enceinte. On établit sur

(1) Voir pièces justificatives, n[os] 16 et 17.

le bord de l'Èbre, en arrière de la troisième parallèle, deux batteries à barbette pour des pièces de campagne, afin d'éloigner l'ennemi de la rive gauche de l'Èbre entre le confluent du Gallego et le faubourg, et de l'empêcher de venir prendre d'écharpe nos travaux de la rive droite. On continua la descente commencée à gauche de la batterie n° 15, pour gagner le dessous du grand pont de la Huerba près Saint-Joseph. On prolongea aussi la galerie souterraine entreprise à la gorge de ce couvent.

Attaque du centre. On poussa jusqu'au bord de la Huerba la descente dirigée vers le saillant de cette rivière. On perfectionna la gauche de la troisième parallèle.

L'artillerie arma et approvisionna toutes ses batteries, excepté le n° 19, dont la construction était retardée par les difficultés du terrain. Les mortiers de la batterie n° 6 furent transportés au n° 5; ils se trouvèrent ainsi rapprochés d'environ quatre-vingts mètres de l'enceinte. Ces mortiers et ceux de la batterie n° 12 continuèrent nuit et jour à bombarder la ville. Vers le soir, les batteries n°s 17 et 18 tirèrent quelques coups pour déloger l'ennemi des couverts qu'il occupait sur la rive gauche de la Huerba, et d'où il empêchait les progrès de nos sapes.

Attaque de gauche. Deux cent cinquante-cinq

travailleurs furent employés à pousser les cheminements et à ouvrir une portion de la deuxième parallèle, à cent soixante mètres du château. L'ennemi tira beaucoup sur ce travail, et nous blessa cinq hommes. L'artillerie commença dans la première parallèle, à gauche de la route d'Alagon, une batterie pour deux mortiers de douze pouces et deux pièces de 8.

28e Nuit, du 25 au 26 janvier.

Attaque de droite. Cinq cents travailleurs et soixante-seize sapeurs perfectionnèrent le logement sur la rive gauche de la Huerba et les descentes qui y conduisaient. A l'extrémité du premier boyau, situé en avant de l'extrémité gauche de la deuxième parallèle, on ouvrit une communication avec le fossé de la face non flanquée de Saint-Joseph, du côté opposé à la ville où l'on était à couvert des coups de l'assiégé.

Attaque du centre. Dès que la nuit fut noire, on jeta un troisième pont sur la Huerba à l'extrémité de la descente qui avait été faite au saillant de cette rivière, et aussitôt cent grenadiers du cent quatorzième et un détachement de sapeurs se portèrent sur la rive gauche, derrière le mur en pan coupé du jardin de Santa-Engracia, qu'ils crénelèrent et où ils se maintinrent malgré le feu de la place. La fusillade dura toute la nuit. Les travaux furent soutenus par le tir des batteries nos 17 et

18. Nous eûmes douze hommes de blessés, au nombre desquels étaient le chef de bataillon Muntrel du cent quatorzième et un sergent de mineurs.

L'artillerie compléta l'armement et l'approvisionnement de la batterie n° 19. Toutes les autres batteries furent également mises en état de tirer.

Attaque de gauche. Deux cent cinquante travailleurs et cinquante sapeurs prolongèrent la deuxième parallèle à ses deux extrémités; et, pour communiquer à celle de droite, on commença, à partir de la première parallèle, une nouvelle communication en zigzag.

JOURNÉE du 26 janvier.

Au jour, treize batteries, les nos 5, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18 19 et 20, offrant un total de cinquante bouches à feu, commencèrent à tonner contre la ville. Le n° 5 et le n° 12 continuèrent le bombardement avec dix mortiers, tandis que les quatre obusiers du n° 10 lançaient des obus. La batterie n° 14 dirigea son feu sur les ouvrages en tête du faubourg des Tanneries. La batterie n° 16 battit la porte Quemada et les pièces qu'avait l'ennemi à l'église Saint-Michel. La batterie n° 18 pulvérisa la batterie casematée des Espagnols au jardin botanique; et, en peu de temps, la plus grande partie des pièces de l'ennemi furent réduites au silence. Les batteries nos 9, 11, 13 et 15 ouvrirent trois brèches à l'enceinte : la première

à la terrasse haute du couvent de Sainte-Monique; la seconde, dite du centre, correspondait au jardin bas du même couvent, près de l'huilerie de la ville; la troisième se trouvait en face de Saint-Joseph, et près de la batterie de Palafox. L'huilerie isolée de Goicoechea fut aussi battue par la batterie n° 11 : quelques obus y ayant mis le feu, une douzaine d'Espagnols qui l'occupaient, l'abandonnèrent. Les batteries nos 19 et 20 contre-battirent la grande batterie des Martyrs, établie dans le couvent de Santa-Engracia. Elles ouvrirent le mur de face de ce couvent, ainsi que le mur d'enceinte du jardin y attenant, lequel était aussi pris de revers par la batterie n° 17. Un brouillard qui était assez épais pour empêcher de distinguer les objets, s'étant élevé tout à coup, força de ralentir le feu. Les maçonneries de la muraille se trouvant d'ailleurs très-solides, les brèches commencées ne purent être rendues praticables dans la journée.

On couronna en sacs à terre toutes les parties des parallèles ayant vue sur l'ennemi. On continua la descente souterraine de Saint-Joseph, ainsi que la communication entreprise la nuit précédente dans le fossé de ce couvent. On perfectionna le passage de la Huerba, vers le saillant de cette rivière; deux hommes, dont un sapeur, y furent blessés.

Le colonel San-Genis, qui commandait le génie

dans la place, fut tué d'un boulet dans la batterie de Palafox, pendant qu'il examinait les progrès de nos attaques.

29ᵉ NUIT, du 26 au 27 janvier.

Attaque de droite. Trois cents travailleurs et quarante sapeurs. A la chute du jour, on fit une ouverture dans le mur extérieur de l'huilerie isolée de Goicoechea, et l'on se logea dans ce bâtiment. Une communication souterraine, qui y conduisait de l'intérieur de la ville, se trouvait barricadée; on se contenta de la surveiller. On lia par une tranchée en zigzag l'huilerie isolée au logement établi sur la rive gauche de la Huerba, qui lui-même fut prolongé sur la droite, jusqu'à quelques portions de murs offrant un couvert : deux hommes furent blessés dans ce travail. On reconnut les brèches, qui ne se trouvèrent pas suffisamment praticables. On termina la descente de la Huerba commencée à gauche de la batterie n° 15, ainsi que la descente souterraine de Saint-Joseph.

L'artillerie répara plusieurs de ses embrasures et changea les affûts qui avaient souffert. Les batteries de mortiers continuèrent le bombardement de la ville, et y mirent le feu en plusieurs endroits. La chancellerie du palais de justice fut réduite en cendres.

Attaque du centre. On continua de créneler le mur en pan coupé, qui se trouvait à la tête du

passage de la Huerba. On voulut, en remontant cette rivière par la rive gauche, reconnaître la brèche faite au couvent de Santa-Engracia; mais on en fut empêché par un mur transversal qui se trouvait au pied du couvent, et auquel la fusillade de l'ennemi empêcha d'attacher le mineur : il fallut attendre que l'artillerie pût battre ce mur. Nous perdîmes deux hommes, dont un mineur.

Attaque de gauche. Trois cents travailleurs et cinquante sapeurs furent employés à pousser la communication de droite vers la deuxième parallèle; il ne restait à y faire qu'une branche de zigzag.

JOURNÉE du 27 janvier.

A la pointe du jour, nos batteries recommencèrent leur feu avec activité. A onze heures du matin, les brèches du centre et de la gauche paraissaient praticables; le maréchal Lannes ordonna l'assaut. Toute l'armée prit les armes et trois colonnes furent rassemblées dans les tranchées pour l'attaque des brèches.

La première colonne, forte d'environ trois cents voltigeurs, sous les ordres du chef de bataillon Stahl, du quatorzième de ligne, fut placée dans l'huilerie isolée de Goicoechea, pour assaillir la brèche du centre, qui se trouvait en face. Elle avait en tête un détachement de sapeurs sous la conduite d'un officier du génie. On renonça ce

jour-là à attaquer une brèche qui avait été commencée au jardin haut de Sainte-Monique, cette brèche n'étant pas praticable.

La deuxième colonne, sous les ordres du capitaine Guettemann, était destinée à assaillir la brèche du centre près de la batterie de Palafox. Elle fut réunie dans la portion de parallèle située sur la rive gauche de la Huerba, près de la petite maison d'Aguilar; elle avait aussi en tête un détachement de sapeurs et un officier du génie.

Ces deux colonnes, que le général Habert commandait, furent soutenues par les troupes de la première division, qui occupèrent les tranchées à droite et à gauche de Saint-Joseph. Cinq cents travailleurs furent tenus en réserve, prêts à marcher.

La troisième colonne, destinée à l'attaque de Santa-Engracia, était formée du premier régiment de la Vistule, commandé par le colonel Chlopiski; elle fut placée derrière le mur non flanqué du jardin potager de Santa-Engracia, et dans les communications qui se trouvaient en arrière. Vingt-cinq voltigeurs commandés par le capitaine Nagrodcki, et un détachement de soixante sapeurs, conduit par le capitaine du génie Second, se trouvaient en tête de cette colonne, qui avait pour réserve la brigade du général Brun et le reste de la seconde division. La troisième division, comman-

dée par le général Morlot, prit poste à la Maison Rouge, sur la route de Madrid par Calatayud, pour repousser les sorties, et faire une fausse attaque sur la ville, entre la tour del Pino et la porte del Carmen.

Au signal donné vers midi, les troupes s'élancent. La colonne de droite, postée dans l'huilerie isolée, débouche pleine d'ardeur et franchit le petit intervalle qui la sépare de la muraille. A ce moment, l'ennemi fait jouer deux fourneaux établis dans la communication souterraine qui de l'enceinte communiquait à l'huilerie, mais, sans être atteints par l'explosion, nos braves arrivent jusque sur la brèche du centre; là, ils sont obligés de s'arrêter, attendu que cette brèche pratiquée trop haut dans un mur non terrassé offrait un ressaut d'une dizaine de pieds du côté de la ville, et donnait dans un jardin bas entouré de terrasses élevées. Les Espagnols, postés sur la terrasse qui faisait face, à moins de vingt-cinq mètres de distance, tiraient à mitraille avec une pièce de canon sur la tête de la colonne, et y dirigeaient une vive fusillade. Sur la terrasse de droite, formée par le jardin supérieur du couvent de Sainte-Monique, ils avaient deux pièces de canon qui, ainsi que les feux du couvent occupé par Villacampa avec sept ou huit cents volontaires de Huesca, prenaient la colonne en flanc. Cette colonne enfin était prise

en queue par le feu partant de la maison dite de Gonzalès, située en avant des retranchements du faubourg des Tanneries. La batterie n° 13 ayant fait une ouverture à cette maison, quatre compagnies, conduites par le chef de bataillon Brayer, l'occupèrent un moment; mais se trouvant trop exposées au feu des murs de la ville, elles furent forcées de se retirer : le commandant Brayer fut blessé. La colonne qui se trouvait sur la brèche de l'enceinte faisait toujours d'inutiles efforts pour déboucher; elle avait déjà perdu beaucoup de monde, et son commandant, le chef de bataillon Stahl, était tombé blessé d'une balle, lorsque le général Habert la fit retirer, ne laissant sur le mur que les hommes nécessaires pour occuper un petit logement que le chef de bataillon du génie Haxo y fit établir. On communiqua à ce logement par une caponnière faite partie avec des gabions couronnant les entonnoirs des deux mines qu'avait fait jouer l'ennemi, partie au moyen de la galerie souterraine elle-même qui fut déblayée.

La deuxième colonne chargée de l'attaque de la brèche voisine de la batterie de Palafox, fut plus heureuse que la première. Elle pénétra dans l'huilerie de la ville adossée au mur d'enceinte, et déboucha dans la rue de Pabostre, qu'elle traversa pour occuper l'île de maisons située en face, entre la rue Neuve et la rue del Gato. L'ennemi essaya

plusieurs fois de les en déloger, mais inutilement. On commença aussitôt une communication pour s'avancer de la petite maison d'Aguilar jusqu'au pied de la brèche, en utilisant une portion de la double caponnière construite par l'ennemi. Ne pouvant pas suivre la rue de Pabostre pour s'approcher de la brèche de droite qui n'avait pu être forcée, nous nous étendîmes intérieurement dans les bâtiments de l'huilerie de la ville, où nous trouvâmes une porte qui, percée dans le mur d'enceinte et couverte par un tambour crénelé, nous donna une communication commode du dehors au dedans, sans nous obliger de passer par la bréche.

Notre perte, dans ces deux assauts, fut de treize hommes tués, et de quatre-vingts blessés, dont huit sapeurs. Les Espagnols laissèrent sur le terrain une vingtaine d'hommes tués, dont un officier. On leur fit deux prisonniers.

A l'attaque de Santa-Engracia, le colonel du génie Rogniat, qui avait été chargé de diriger l'assaut, eut la précaution de n'engager les troupes que par détachement, afin d'éviter la confusion. Deux compagnies, précédées des sapeurs, s'avancèrent d'abord en longeant le mur d'enceinte du jardin de Santa-Engracia. Lorsqu'elles furent près d'arriver au pied de la brèche, deux autres compagnies se portèrent en avant pour les soutenir, et successivement tout le régiment de la Vistule.

Le mur de face du couvent avait été démoli sur une grande longueur, mais il se trouvait en arrière un autre mur, dans lequel il n'y avait qu'un trou assez étroit donnant entrée dans le couvent. Quelques braves s'y précipitèrent, et successivement toute la colonne défila par cette ouverture. L'ennemi, qui occupait Santa-Engracia avec douze cents hommes, faisait un feu terrible; mais nos troupes prirent à dos ses batteries, s'emparèrent du couvent, et débouchèrent sur la place, qui se trouvait en arrière. Elles se logèrent aussitôt dans les maisons de cette place et dans le petit couvent des religieuses déchaussées, dit de las Capuchinas, d'où elles prirent de revers toute la muraille depuis Santa-Engracia jusqu'à la tour del Pino. Les Espagnols, obligés d'évacuer cette partie de l'enceinte, firent sauter préalablement six fourneaux préparés sur l'esplanade extérieure. Notre attaque ayant lieu du côté opposé, l'explosion ne nous fit aucun mal. L'ennemi n'occupait plus que la tour del Pino, une maison voisine, et les retranchements qui se trouvaient au débouché du pont de la Huerba. Une vingtaine de carabiniers d'une compagnie du cinquième léger, qui occupait la parallèle de la rive gauche de la Huerba, voyant les Espagnols se retirer, s'élancent sur les retranchements voisins de la tour del Pino, montent par les embrasures et arrivent sur le rempart; là,

ils crient encore *en avant, en avant;* un bataillon du cent quinzième, qui se trouvait de garde dans la parallèle sur la rive opposée, ne pouvant alors contenir son ardeur, franchit la Huerba pour se joindre aux carabiniers du cinquième léger, pousse à gauche en chassant l'ennemi et parvient jusqu'au couvent des Trinitaires, où il prend position, après s'être emparé de quinze pièces de canon. Les Espagnols qui, dans un premier mouvement d'épouvante, avaient fui sans combattre, reviennent sur leurs pas, et réoccupent les maisons voisines du couvent, d'où, tirant presque à bout portant sur nos troupes, ils leur font éprouver une perte considérable. Le général Lacoste accourt de Santa-Engracia, et fait retirer les troupes en arrière de la porte del Carmen, où il les place derrière une espèce de retranchement qui les met à couvert. L'ennemi s'avance alors pour reprendre le couvent des Trinitaires; mais à ce moment arrivent deux bataillons de la brigade Rostolland, l'un du cinquième et l'autre du cent vingt et unième léger; les Espagnols sont de nouveau mis en fuite et le couvent reste en notre pouvoir. Tous ces mouvements imprévus et irréfléchis nous firent perdre bien des braves gens, pour la stérile gloire de chasser l'ennemi de quelque partie d'enceinte, qu'il allait être forcé d'abandonner, par la position que nous occupions à Santa-Engracia,

et surtout au couvent de las Capuchinas, qui se trouvait en avant. Nous eûmes dans cette affaire quarante-trois hommes de tués et cent trente-cinq de blessés.

A l'attaque même du couvent de Santa-Engracia, la perte des Espagnols fut de deux cents hommes tués et de quinze prisonniers, dont un officier. La nôtre ne s'éleva qu'à soixante-dix hommes mis hors de combat, dont vingt sapeurs ou mineurs. Le capitaine du génie Second et le capitaine Nagrodcki, qui pénétrèrent les premiers dans le couvent, furent blessés mortellement. Le colonel du génie Lejeune, aide de camp du prince Berthier, fut renversé par un boulet en se portant vers le couvent des Trinitaires; le lieutenant du génie Fournier fut blessé au logement du pont de la Huerba (1).

Le duc d'Abrantès nomma le colonel Chlopiski commandant d'armes au couvent de Santa-Engracia. La part brillante que cet officier avait eue à la prise de ce couvent lui méritait l'honneur de garder cette conquête. La place de Santa-Engracia, située en avant du couvent, nous servit de place d'armes. Les traverses des rues aboutissantes, et une batterie de deux pièces et d'un obusier enlevée à l'ennemi, furent tournées immédiatement contre lui.

---

(1) Voir pièces justificatives, n°s 18 et 19.

Ici commence une nouvelle série d'opérations qui distingue particulièrement le siége de Saragosse. Les défenses régulières avaient cédé à nos efforts; les murs extérieurs étaient détruits, mais en tombant ils laissèrent voir quelle était encore la force intérieure de la ville. Résolus de défendre pied à pied le terrain; les Espagnols avaient fait de fortes coupures dans les rues et crénelé les maisons. Les palais, les couvents et les principaux hôtels avaient été transformés en de véritables citadelles, et étaient occupés par des garnisons pourvues d'armes, de vivres et de munitions. On sentit qu'une attaque de vive force, contre un ennemi qui avait fait de telles dispositions, serait une témérité qui coûterait cher, sans pouvoir être justifiée par le succès. On résolut donc de cheminer à couvert autant qu'il serait possible, et d'aller lentement, mais à coup sûr, afin de ne pas rebuter les troupes par des pertes trop fortes et trop multipliées.

30e NUIT, du 27 au 28 janvier.

Attaque de droite. Deux cents travailleurs et quatre-vingt-un sapeurs. A la chute du jour, on descendit deux mortiers de six pouces dans la cour de l'huilerie isolée de Goicoechea. Ces mortiers jetèrent avec succès des bombes sur le couvent de Sainte-Monique, et sur la batterie de flanc établie par l'ennemi dans le jardin supérieur de

ce couvent. On ouvrit, à la droite de l'huilerie, une portion de boyau vers la maison isolée de Gonzalès. Une nouvelle attaque fut dirigée contre cette maison, où nous entrâmes, mais que nous fûmes obligés ensuite d'évacuer après avoir eu hors de combat une douzaine d'hommes, au nombre desquels se trouva le capitaine de mineurs Reggio qui fut tué, ainsi qu'un officier polonais.

Nous n'occupions encore, dans la rue de Pabostre, que le rez-de-chaussée et le premier étage des maisons, négligeant de nous établir dans le haut. L'ennemi put alors revenir par les toits dans les greniers de ces maisons, et descendre à l'improviste sur nous par les escaliers. Il nous chassa ainsi d'une maison, où nous eûmes deux hommes de tués. Nous fûmes donc obligés d'occuper tous les étages, et même les toits des maisons qui confinaient avec celles de l'ennemi. On perfectionna les communications, et l'on vida entièrement la galerie des deux fourneaux que les Espagnols avaient fait jouer au moment de l'assaut. Cependant, comme elle débouchait sous le feu de la batterie de flanc de Sainte-Monique dans le jardin bas attenant à l'huilerie de la ville, il fallut la fermer momentanément.

Attaque du centre. On retrancha les abords de la place de Santa-Engracia, et l'on y établit deux mortiers de six pouces. On retourna le parapet du

retranchement ennemi, entre Santa-Engracia et le pont de la Huerba. Les batteries de mortiers, établies en arrière de la troisième parallèle, continuèrent de jeter des bombes dans la ville pour empêcher l'ennemi de se porter sur les quartiers que nous occupions.

Le général Lacoste fit cesser les travaux de la fausse attaque du château, et employa les officiers du génie, les sapeurs et les travailleurs qui s'y trouvaient, à retrancher le couvent des Trinitaires. On commença à créneler les murs de ce couvent; on ferma, avec des sacs à terre, les portes et les fenêtres du côté de la ville, on perça une ouverture dans le mur de la face opposée, et l'on entreprit une communication le long du rempart pour y arriver. Cette communication, étant fort difficile à couvrir, fut ensuite abandonnée. Un peu avant le jour, les Espagnols firent une tentative pour reprendre le couvent; mais, reçus par une fusillade des plus vives, ils furent obligés de se retirer. Une autre attaque eut lieu en même temps contre le couvent de Santa-Engracia, et fut également repoussée.

Journée du 28 janvier.

La brèche commencée dans la partie du mur d'enceinte de la ville qui sert de clôture au jardin supérieur de Sainte-Monique, n'avait pas été attaquée en même temps que les autres, parce qu'elle

n'était pas praticable. Cette brèche, devenant indispensable pour tourner le retranchement qu'avait l'ennemi dans ce jardin, l'artillerie y dirigea de nouveau le feu de sa batterie n° 13. Elle en commença en même temps une nouvelle, plus à droite, au couvent des Augustins; mais la muraille, se trouvant adossée dans cette partie à des voûtes en décharge dont il fallut battre successivement chaque pied-droit, on perdit l'espoir de rendre cette nouvelle brèche praticable. La batterie n° 14 contre-battit les pièces que l'ennemi avait conservées à la tête du faubourg des Tanneries, au confluent de la Huerba.

Sur la demande du général Lacoste, le service de la tranchée fut réglé de manière que le régiment qui se trouvait de garde à chaque attaque fournît aussi les travailleurs (1). Un second régiment se tenait en arrière pour servir de réserve. L'heure de relevée des gardes fut aussi fixée à six heures du matin, au lieu de six heures du soir, afin que les officiers et soldats pussent reconnaître pendant le jour les lieux qu'ils avaient à défendre. Pour chacune des attaques, les compagnies de sapeurs durent fournir environ soixante hommes, et les compagnies de mineurs dix; cinq ou six officiers du génie y furent également employés,

(1) Voir pièces justificatives, n° 20.

et ce nombre suffit à peine pour surveiller les détails des nombreux travaux, diriger les troupes dans les assauts et dans le dédale des communications qui se compliquaient chaque jour davantage en raison des progrès de nos cheminements.

A l'attaque de droite, nous parvînmes à gagner quelques maisons dans le massif compris entre la rue de Pabostre et l'enceinte à gauche de l'huilerie de la ville, de manière à pouvoir enfiler la rue del Gato. La grande maison qui fait face à cette rue nous fut vivement disputée; et après que nous l'eûmes occupée, l'ennemi revint nous y attaquer, et nous jeta beaucoup de grenades. Nous occupions depuis la veille un assez grand nombre de maisons à droite de la rue de Pabostre, dans l'île comprise entre la rue Neuve et la rue del Gato. Le 28 au matin, toute espèce de communication avec ces maisons se trouva interrompue par la fusillade de l'ennemi, qui enfilait la rue de Pabostre, tant du côté de la rue Quemada à gauche que de celui d'une petite maison attenante au Solar de Cera à droite, et où l'ennemi avait ouvert des créneaux. Pour rétablir la communication, on ouvrit alors une tranchée en sape double dans la rue de Pabostre. Vers midi, l'ennemi se présenta en force derrière la traverse qui coupait la rue del Gato, et tenta de la franchir pour nous attaquer. Mais quelques coups de fusil, tirés de la maison

que nous occupions sur l'enceinte dans le prolongement de cette rue, firent tomber un officier dont la bravoure excitait les Espagnols, ce qui détermina ceux-ci à se retirer. La journée fut un combat continuel. Nous eûmes dix-sept hommes de tués et trente de blessés, dont deux officiers.

A l'attaque du centre, nous cherchâmes inutilement à gagner du terrain en avant de la place de Santa-Engracia. Dans les journées du 27 et du 28, nous avions perdu à cette attaque soixante-dix-huit hommes tués et deux cent soixante-dix-huit blessés.

Au couvent des Trinitaires, les travailleurs furent inquiétés toute la matinée par la fusillade qui partait des maisons voisines. Le capitaine du génie Barthélemy fut tué à un créneau. En deux jours, le génie avait eu six officiers et trente-huit sous-officiers ou soldats mis hors de combat.

A deux heures après midi, le couvent des Trinitaires fut de nouveau attaqué. Une terreur panique s'empara des deux bataillons du cent dix-septième qui l'occupaient, et causa une grande confusion. Le général Rostolland fut blessé, et déjà l'ennemi pénétrait dans le couvent lorsque le colonel Robert, du cent dix-septième, accourut, rétablit l'ordre par sa présence, et repoussa les Espagnols. Nous eûmes, tant dans cette attaque que dans celle de la nuit précédente, dix-sept

hommes de tués et cinquante-sept de blessés.

La ville était dans une grande agitation. Palafox parcourut les quartiers menacés, et fit publier dans la soirée que les Français avaient perdu plus de six mille hommes. La multitude enthousiasmée fit retentir l'air de ses cris d'allégresse. Toutefois, les chefs militaires reçurent l'ordre de redoubler de soins et de vigilance, de mettre la ville à l'abri d'un coup de main, et de défendre le terrain pied à pied. Par ce système, Palafox espérait épuiser l'armée française, et donner le temps à ses deux frères, qui se trouvaient en Catalogne, de réunir des forces pour le secourir. Il publia une nouvelle proclamation pour appeler aux armes toute la population (1).

31[e] Nuit, du 28 au 29 janvier.

Attaque de droite. Deux cents travailleurs et quatre-vingt-quatre sapeurs ou mineurs perfectionnèrent les communications et les barricades dans les maisons que nous occupions en ville. On plaça deux nouveaux mortiers de six pouces derrière l'huilerie isolée, pour tirer sur le couvent de Sainte-Monique et sur celui des Augustins. La batterie n° 13 était parvenue, non-seulement à faire une brèche praticable au mur d'enceinte de la ville dans le jardin supérieur du couvent, mais

(1) Voir pièces justificatives, n° 21.

encore à ruiner l'angle et le pignon du bâtiment de Sainte-Monique, qui s'élevait sur ce mur lui-même. Les boulets, et les éclats de pierres qu'ils faisaient voler, forcèrent les Espagnols de se retirer à l'autre extrémité du jardin, où Villacampa fit construire au pied des arcades du couvent un parapet avec des caisses remplies de terre. Ce parapet, qui faisait face à la brèche, était un nouvel obstacle à franchir pour entrer dans le couvent; mais l'ennemi avait dû abandonner le retranchement, armé de deux pièces, qui flanquait le jardin bas attenant à l'huilerie de la ville, où nous n'avions pu encore déboucher. Il replaça ces deux pièces à la nouvelle coupure qu'il avait faite dans la rue de Palomar. De notre côté, nous fîmes reconnaître la brèche de Sainte-Monique par quinze voltigeurs, qui purent pénétrer dans le bâtiment dominant le rempart à droite de cette brèche; mais là, n'étant pas soutenus, ils durent se retirer. L'un d'eux fut blessé.

Attaque du centre. On attaqua les deux îles de maisons situées à droite et à gauche de la rue Santa-Engracia, à son débouché sur la place de ce nom. On combla le fossé du rempart compris entre la tour del Pino et le pont de la Huerba, et l'on pratiqua une ouverture pour pouvoir faire entrer de l'artillerie en ville.

On acheva de barricader le couvent des Trini-

taires, où l'on fit un épaulement en sacs à terre derrière la grande porte de l'église; et, pour y arriver, on entreprit une communication extérieure à l'enceinte, qui remplaça celle du rempart, trop difficile à couvrir. La garde de ce poste fut réduite à cent hommes, commandés par un chef de bataillon.

JOURNÉE du 29 janvier.

Attaque de droite. Cinquante travailleurs et soixante-quinze sapeurs ou mineurs. On perfectionna les communications. On s'étendit vers la gauche dans les maisons de la rue de Pabostre, qui bordent l'enceinte. On en occupa cinq sans coup férir; mais plusieurs soldats furent tués ou blessés en se montrant imprudemment aux fenêtres. La brèche du couvent de Sainte-Monique ayant été reconnue praticable dans la tentative de la veille, on la fit assaillir par quatre-vingt-dix Polonais du deuxième de la Vistule, précédés de dix sapeurs. Cette troupe la gravit, et parvint dans le jardin supérieur jusqu'au parapet que l'ennemi avait construit en face au pied des arcades du couvent. Elle attaqua ce parapet, mais mollement. L'ennemi fit alors une fusillade extrêmement vive, tant du parapet que de la galerie du premier étage, d'où il jeta en même temps une grêle de pierres et de grenades. Les assaillants se retirèrent, ayant eu quatre hommes de blessés.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, six hommes de tués et neuf de blessés.

Attaque du centre. On gagna quelques autres maisons de la rangée de droite de la rue Santa-Engracia; mais du côté gauche, il nous fut impossible de franchir la petite rue qui, débouchant dans celle de Santa-Engracia, précède immédiatement la rue de las Recogidas. Un sergent de mineurs et plusieurs soldats furent blessés. Les mortiers de la batterie n° 5 furent transportés à la batterie n° 20.

On perfectionna la portion de communication commencée la veille pour arriver au couvent des Trinitaires. Nous eûmes un homme de tué et trois de blessés.

32e Nuit, du 29 au 30 janvier.

Attaque de droite. Cinquante travailleurs et soixante-quinze sapeurs ou mineurs. On essaya de faire un logement au sommet de la brèche du jardin haut de Sainte-Monique; mais le feu de l'ennemi empêcha de l'exécuter. On attacha alors le mineur à la gauche de cette brèche afin de l'agrandir. On ajouta un nouveau boyau en retour de celui qui existait à droite de l'huilerie de Goicoechea. Cette attaque était fort isolée, et n'était protégée que par les feux de flanc de l'huilerie; néanmoins, l'ennemi ne fit rien de ce côté. On résolut de s'emparer de la petite maison attenante au Solar

de Cera, afin de s'étendre à la droite, et de tourner le couvent de Sainte-Monique, où les Espagnols faisaient une très-vive résistance. En conséquence, on attacha le mineur au pied de cette maison du côté qui fait face au rempart, et, malgré quelques grenades jetées d'en haut, on parvint à loger dans le mur quelques livres de poudre qui ouvrirent une brèche. Mais, au moment de donner l'assaut, on reconnut que le sol intérieur de la maison était plus élevé que celui du dehors, et que la brèche débouchait dans un puits qui en barrait absolument le passage : il fallut alors placer le mineur quelques mètres plus loin.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, six hommes de tués et neuf de blessés.

Attaque du centre. On retrancha les maisons prises pendant le jour du côté droit de la rue Santa-Engracia, et l'on y pratiqua des communications. Du côté gauche, nous traversâmes la petite rue qui nous avait arrêtés la veille, et nous occupâmes, dans l'île opposée, le rez-de-chaussée et la cave d'une maison. L'ennemi avait coupé l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs, et se tenait dans les maisons voisines. Les sapeurs firent des créneaux dans les murs de refend, afin de déloger les Espagnols; mais ceux-ci embouchèrent ces créneaux avant nos soldats : il fallut alors

les fermer. Nous eûmes un mineur de tué et un de blessé.

On acheva la communication commencée en dehors de l'enceinte, pour arriver au couvent des Trinitaires.

JOURNÉE du 30 janvier.

Attaque de droite. On prit quelques nouvelles maisons du côté gauche dans la rue de Pabostre, en s'approchant de la porte Quemada. Le sergent Thomas, ayant tué de sa main trois Espagnols dans ces maisons, les autres prirent la fuite. A midi, le mineur eut fini le nouveau pétard à la petite maison attenante au Solar de Cera. L'explosion n'ouvrit qu'une brèche peu praticable, toujours dans la terrasse qui exhaussait le sol de cette maison. Cependant, vers trois heures de l'après-midi, après quelques nouveaux travaux, le lieutenant du génie Morlet, suivi de douze hommes, escalada la brèche au moyen d'une échelle, pénétra dans la maison, où il tua de son épée un Espagnol, et s'étendit à la droite le long de la rue de la Diezma, menaçant de tourner les défenseurs du couvent de Sainte-Monique. Nous pûmes occuper alors le jardin bas, attenant à l'huilerie de la ville. Les Espagnols firent un feu très-vif des maisons qui entourent la place de las Héras de San-Agustin, notamment d'une coupure faite à l'entrée

de la rue del Pozo, et un de nos sapeurs fut tué.

Immédiatement après cette attaque, cent hommes d'élite du quatorzième de ligne, commandés par le capitaine Hardi, et précédés de dix sapeurs, se portèrent avec vivacité sur la brèche du jardin haut de Sainte-Monique, franchirent le parapet, et pénétrèrent dans le couvent, malgré le feu des créneaux pratiqués au mur du cloître en arrière des arcades. L'ennemi se retira d'abord dans l'église. Villacampa qui y commandait, ayant été blessé, l'officier qui le remplaça, craignant d'être tourné sur sa droite par la grande porte de l'église, située du côté de l'attaque du lieutenant du génie Morlet, prit le parti d'abandonner cette église, en n'y laissant qu'un petit détachement, qui lui-même disparut bientôt après par une ouverture pratiquée dans le mur près du maître-autel.

Le capitaine Hardi, à la tête de sa colonne, essaya vainement de déboucher de l'église par la grande porte sous la fusillade de l'ennemi. Les sapeurs fermèrent alors cette porte, et commencèrent à se retrancher. Quelques moments après, l'ennemi déboucha sur notre droite par le faubourg des Tanneries, pour reprendre le couvent; mais il fut repoussé par un peloton placé au pied de la brèche et par le feu du poste retranché de l'hui-

lerie isolée (1). L'occupation du couvent de Sainte-Monique nous était fort utile pour appuyer notre droite; de sorte que nous eûmes, pour protéger nos cheminements, une espèce de parallèle non interrompue, depuis ce couvent jusqu'à la porte Quemada, où les trois dernières maisons se défendaient encore. Nous eûmes trente hommes mis hors de combat, dont deux sapeurs et un mineur.

Attaque du centre. Nos sapeurs, ne pouvant déboucher du rez-de-chaussée qu'ils occupaient dans la maison à gauche de la rue Santa-Engracia, le major du génie Breuille fit placer cinq ou six barils de poudre dans la cave de cette maison pour la faire sauter. On ferma l'entrée avec du bois et de la terre, puis on mit le feu. L'explosion détruisit six maisons, qui ensevelirent sous leurs ruines un assez grand nombre d'Espagnols. Les débris, lancés en l'air, n'étaient pas encore retombés, que nos sapeurs et nos grenadiers, profitant du nuage de poussière et de fumée qui s'était élevé, s'élancèrent à travers les décombres pour s'emparer des maisons voisines; mais, se trouvant à découvert et plongés de tous les côtés, ils furent obligés de se retirer. Cette opération n'eut donc pas tout le succès qu'on devait en attendre. Elle nous fit re-

(1) Voir pièces justificatives, n° 22.

connaître l'inconvénient d'employer trop de poudre; et, dès ce moment, la charge des fourneaux fut réglée de manière à ouvrir ou à ébranler seulement les maisons, afin de pouvoir les traverser à couvert.

Les habitants, craignant que du couvent des Trinitaires nous ne voulussions nous étendre par la gauche dans le quartier del Portillo, le baron de Versage, qui commandait de ce côté, prépara une attaque pour reprendre ce couvent. Il fit ouvrir par une batterie le mur qui fait face au château, et, à trois heures après midi, la brèche paraissant praticable, il ordonna l'assaut. L'intrépide Iago Sas et plusieurs autres prêtres s'avancèrent, à la tête d'une multitude de soldats et de paysans, tandis que les toits des maisons voisines se couvraient de tirailleurs. Les assaillants arrivèrent audacieusement au pied de la brèche et de la porte de l'église qu'ils rompirent à coups de hache; mais l'épaulement en sacs à terre, qui se trouvait derrière cette porte, les arrêta. Alors ils amenèrent à bras une pièce de canon pour renverser cet obstacle. Malgré cet acharnement, les voltigeurs du cinquième léger, qui formaient la garde du couvent, étant renforcés par les travailleurs et les sapeurs, firent une si bonne contenance que l'ennemi fut obligé de se retirer, laissant sur le terrain un grand nombre de morts, parmi lesquels se trouvèrent

deux officiers et un moine. Nous eûmes sept hommes hors de combat, dont deux sapeurs (1).

Notre perte totale, dans les vingt-quatre heures, fut de onze hommes tués et de quarante-neuf blessés.

Palafox, pour entretenir le courage que les habitants, hommes et femmes, avaient montré dans cette journée, leur adressa deux proclamations (2). Bien que ces productions puissent paraître ridicules, et qu'elles se ressentent de la promptitude avec laquelle elles furent conçues, elles n'en portent pas moins l'empreinte du caractère national, et sont utiles à consulter pour connaître les ressorts que les chefs espagnols mettaient en jeu pour agir sur les masses et leur faire supporter tous les maux qui les accablaient.

Le projet du général Lacoste, dans la conduite des attaques, était de s'avancer jusqu'au Cosso, en cheminant à la droite par les rues Palomar et Quemada, et au centre par la rue Santa-Engracia, dans l'espoir que le quartier de la ville compris entre ces deux directions, et où il y avait un grand nombre de jardins, céderait ensuite sans beaucoup d'efforts. L'attaque de droite lui paraissait surtout importante, parce qu'il conservait toujours l'idée qu'il

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 23.

(2) Voir pièces justificatives, n°s 24 et 25.

avait eue dès le commencement du siége, de s'emparer du faubourg de la rive gauche de l'Èbre, afin de prendre la ville à revers, de battre les maisons du quai, et de pousser ensuite plus facilement les cheminements jusqu'à l'église del Pilar, qui, dans la disposition d'esprit où se trouvaient les habitants, pouvait être considérée comme le cœur de la défense. L'attaque du faubourg avait été différée à cause de la présence des bandes qui, dès le commencement du siége, avaient inquiété les camps de la division Gazan; mais l'ennemi extérieur ayant été battu, et la division Suchet couvrant les routes du côté de la Catalogne, rien n'empêchait plus de l'entreprendre; le maréchal Lannes donna des ordres en conséquence.

Dès le 27 janvier, les Espagnols avaient été chassés de la grande fabrique qu'ils occupaient sur la route de Barcelone, à neuf cents mètres du couvent de Jésus. Ils avaient également été forcés de replier ceux de leurs postes qui se trouvaient à l'embouchure du Gallego, et nos troupes s'étaient emparées de plusieurs digues, qui servirent pour commencer les approches. Deux compagnies d'artillerie, un détachement de sapeurs et vingt pièces de siége furent envoyés sur la rive gauche, et le colonel Dode, commandant du génie au cinquième corps, fit tout disposer pour l'ouverture de la tranchée. Deux bateaux qui se trouvaient

sur l'Èbre à El Burgo furent remontés jusqu'au-dessus de l'embouchure du Gallego, et servirent à établir un pont volant en aval de la ville pour la communication des quartiers.

33[e] NUIT, du 30 au 31 janvier.

Attaque de droite. On fit des communications dans les maisons conquises pendant le jour, et l'on en barricada les portes et les fenêtres. Vers sept heures du soir, l'ennemi vint attaquer la maison située à gauche du couvent Sainte-Monique, dans la rue de la Diezma, mais il fut repoussé.

Attaque du centre. On gagna quelques maisons sur la droite de la rue Santa-Engracia, et l'on s'y retrancha.

Au couvent des Trinitaires, on rétablit l'épaulement en sacs à terre, qui se trouvait derrière la porte de l'église, et l'on en fit un autre derrière la brèche récemment ouverte par l'ennemi.

JOURNÉE du 31 janvier.

Attaque de droite. Dans la rue de Pabostre, on prit deux nouvelles maisons le long de l'enceinte. La troisième, vers la porte Quemada, fut défendue toute la journée par les Espagnols avec un acharnement tel que, battue par le feu de la batterie n° 16, nous ne pûmes néanmoins nous en emparer. Nous eûmes deux hommes de tués et neuf de blessés, dont un sapeur. De l'autre côté de la rue, nous fîmes plus de progrès; et, après avoir tra-

versé la rue del Turco, nous poussâmes nos conquêtes jusqu'à la hauteur des maisons que nous occupions le long de l'enceinte.

On s'étendit dans toute l'île comprise entre les rues d'Alcala et del Pozo, à partir d'une maison que nous occupions, depuis la veille, à gauche de la rue de la Diezma, vis-à-vis le Solar de Cera. Cela facilita l'attaque de l'autre île, située à gauche entre la rue d'Alcala et la rue Neuve. Le capitaine du génie Foucauld et cinq hommes y furent blessés. Vers le soir, on perça au moyen d'un pétard le mur de la cour du bâtiment de la Diezma, situé de l'autre côté de la rue de ce nom. On s'établit dans cet édifice après en avoir chassé l'ennemi.

Villacampa, qui avait été élevé au grade de brigadier par Palafox, était revenu au poste que les volontaires de Huesca occupaient au delà du couvent de Sainte-Monique. Il venait d'y être relevé avec sa troupe par le régiment d'Estramadure, quand nos soldats, qui occupaient l'église de Sainte-Monique, entendirent dans une chapelle des bas côtés de la nef près de la porte, des coups frappés de l'autre côté du mur qui les séparait de l'ennemi. Ils crurent que c'était pour un travail des mineurs; les officiers en ayant conçu de l'inquiétude, envoyèrent prévenir le chef de bataillon du génie Haxo. Celui-ci se rendit aussitôt sur les lieux;

et, bien qu'il pensât que l'ennemi ne voulait que percer des créneaux pour tirer dans l'église, il fit placer contre le mur cent livres de poudre sur lesquelles on posa des sacs à terre et des madriers, le tout fortement contenu par des poutrelles arc-boutant contre la voûte de la chapelle. Vers le soir, on donna le feu à ce fourneau dont l'explosion ouvrit le mur et tua huit Espagnols qui travaillaient derrière. On pénétra par cette brèche dans les maisons adjacentes, occupant ainsi toute l'île comprise entre la rue Palomar et l'église des Augustins.

Comme l'ennemi faisait, dans le couvent des Augustins, des préparatifs de défense à la brèche ouverte au mur d'enceinte par la batterie n° 13, on entreprit pour le tourner une mine dans la cour qui séparait l'église du couvent des maisons de la rue Palomar adjacentes à Sainte-Monique. Ce travail fut fait dans un endroit à l'abri des vues de l'ennemi, et n'offrit aucune difficulté.

Attaque du centre. Du côté droit de la rue Santa-Engracia, et à la hauteur de la rue Ballesta, on pénétra dans plusieurs maisons, après avoir traversé à la sape une petite rue qui nous en séparait. Du côté gauche, on se trouvait au milieu d'une île de maisons que l'ennemi s'obstinait à défendre. Pour le chasser, on plaça deux cents livres de poudre dans une chambre basse, et l'on y mit le

feu. L'explosion fit sauter cinq maisons et ensevelit beaucoup d'Espagnols sous les décombres. On s'empara du reste de l'île, et l'on commença un rameau sous la rue de las Recogidas pour attaquer les maisons que l'ennemi occupait en force du côté opposé. Le lieutenant du génie Cartron fut blessé à mort.

On perfectionna les épaulements élevés dans le couvent des Trinitaires; on perça des créneaux pour flanquer la porte de l'église, et l'on termina les communications.

34e Nuit, du 31 janvier au 1er février.

Attaque de droite. Soixante sapeurs, aidés de quelques travailleurs d'infanterie, établirent des communications à travers les maisons. On continua à miner l'église des Augustins. Nous eûmes quatre hommes de tués et vingt-cinq de blessés.

Attaque du centre. On fit des communications dans les maisons prises pendant le jour. On ouvrit à la gauche du couvent des Trinitaires une tranchée à la sape volante, où l'artillerie commença la batterie n° 21, de trois pièces de 24, et d'un obusier de huit pouces, pour battre le château. On entreprit aussi une nouvelle batterie n° 22, de deux obusiers de six pouces, en avant de la Maison-Rouge sur la route de Madrid par Calatayud, pour appuyer la gauche des attaques. Nous eûmes cinq hommes de tués et vingt-cinq de blessés.

Attaque du faubourg. Mille travailleurs et un détachement de sapeurs, protégés par un bataillon, ouvrirent sur la rive gauche de l'Èbre une première parallèle d'environ trois cent soixante mètres de longueur, à six cents mètres de distance du couvent de Jésus. Cette parallèle appuyait sa droite à un grand enclos dont le mur fut crénelé. On se porta en avant par trois boyaux en zigzag pour arriver derrière une digue que l'ennemi ne défendit pas, et où fut amorcée la deuxième parallèle. Ce travail ne rencontra d'autre obstacle que quelques coups de fusil tirés de loin en loin, d'une masure située en avant de notre droite.

JOURNÉE du 1er février.

Attaque de droite. Le fourneau qu'on avait préparé sous le mur latéral de l'église des Augustins, et chargé de deux cents livres de poudre, joua à cinq heures du matin. La brèche ouverte par l'explosion se trouva correspondre à la sacristie, et il fallut des échelles pour y descendre. Les grenadiers du quarante-quatrième passèrent par la brèche, et vinrent se former dans l'église derrière le maître-autel. Les Espagnols, qui s'attendaient à voir le couvent attaqué par la brèche que la batterie n° 13 avait faite au mur d'enceinte, se trouvèrent surpris. D'abord ils n'opposèrent qu'une faible résistance; mais bientôt ils occupèrent les tribunes de la nef et la tribune aux or-

gues, située au-dessus de la grande porte de l'église, et communiquant à l'escalier du clocher. De là ils firent une fusillade des plus vives. Néanmoins nos troupes parvinrent à les chasser, non-seulement de l'église, mais encore de tous les nombreux bâtiments du couvent, en tournant les coupures et les traverses en sacs à laine qui se trouvaient à chaque pas dans les corridors. Quelques paysans étaient restés dans le clocher, d'où ils jetaient des grenades sur la place de Saint-Augustin. Ces hommes se trouvaient sans retraite, puisque nous tenions le pied de l'escalier du clocher, lorsque leurs compatriotes débouchèrent de la rue de los Frailes pour reprendre l'église. Cette tentative ne réussit pas, mais elle facilita la retraite de ceux qui se trouvaient dans le clocher.

A la gauche de l'attaque, on s'empara de la dernière maison, située sur l'enceinte, à la jonction de la rue Pabostre et de la rue Quemada. Plusieurs compagnies du quarante-quatrième s'avancèrent témérairement par cette dernière rue jusque près de l'hôpital des Orphelins, situé sur le Cosso, et quelques hommes atteignirent même la place de la Madeleine. Nous occupâmes aussitôt les maisons qui bordent la rue du côté droit, en suivant les communications ouvertes par l'assiégé dans les murs mitoyens. Mais comme l'ennemi pliait, on négligea de barricader les portes et les

fenêtres basses donnant sur la rue, et de se bien établir dans ces maisons. Vers deux heures de l'après-midi, les Espagnols, excités par le tocsin, nous attaquèrent avec fureur, au nombre de six ou huit mille hommes, et nous obligèrent d'évacuer toute la rue Quemada. Nous perdîmes même une partie des maisons que nous occupions précédemment à droite de la rue Pabostre (1). Nous eûmes une centaine d'hommes mis hors de combat dans cette affaire, à l'occasion de laquelle Palafox adressa une proclamation aux habitants pour les féliciter de leurs succès (2).

Pour prévenir de pareilles échauffourées, le maréchal Lannes défendit expressément par un ordre du jour toute attaque de vive force qui n'aurait pas pour but de cheminer pied à pied, de maison en maison (3).

Attaque du centre. A midi on fit jouer un fourneau à l'extrémité d'un rameau dirigé par-dessous la rue de las Recogidas. L'explosion détruisit plusieurs maisons dans l'île comprise entre cette rue et celle des Munitions, et ensevelit un grand nombre d'Espagnols sous les décombres; mais un violent incendie se déclara et nous contraignit de

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 26.

(2) Voir pièces justificatives, n° 27.

(3) Voir pièces justificatives, n° 28.

rester dans nos positions pendant plusieurs jours.

A droite de la rue Santa-Engracia, on avait pris sans beaucoup de peine dès le matin deux maisons dans la petite rue qui lui est parallèle, et qui aboutit en face du couvent des filles de Jérusalem. On plaça dans l'une de ces maisons deux cents livres de poudre, afin de pouvoir s'étendre à droite et à gauche après l'explosion, qui renversa effectivement les bâtiments voisins. Deux compagnies du premier régiment de la Vistule s'étant avancées dans les décombres, s'emparèrent de l'île entière jusqu'à la rue qui se trouve dans le prolongement de celle des Munitions. Le général Lacoste, qui s'était montré à une fenêtre vis-à-vis du lieu de l'attaque pour exciter les Polonais, fut atteint d'une balle à la tête, dont il mourut quelques heures après. Sa perte fut vivement ressentie de toute l'armée. Sa loyauté, sa franchise et sa belle âme le faisaient chérir, autant que son activité, sa valeur brillante et sa capacité militaire le faisaient admirer. Dans cette journée, qui nous coûta si cher, nous eûmes encore six hommes de tués, dont un officier adjoint à l'état-major, et quinze hommes de blessés, dont un sapeur.

On continua à fortifier l'église du couvent des Trinitaires. On retrancha les maisons adjacentes à la porte del Carmen, que l'ennemi avait abandonnées depuis le 28 janvier. On y communiqua de

la tour del Pino par un boyau ouvert entre les deux enceintes.

Attaque du faubourg. On perfectionna la première parallèle et les cheminements en avant.

La mort du général Lacoste laissa au colonel Rogniat, commandant en second, la direction des attaques sur la rive droite. Rien ne fut changé à la marche des cheminements. On continua la guerre de maisons pour arriver sur le Cosso. Les Espagnols se défendaient avec un acharnement extraordinaire; mais les efforts de nos soldats croissaient en raison des obstacles qu'ils éprouvaient, et la marche méthodique de nos cheminements assurait notre succès. Dès qu'une maison était conquise, elle était retranchée et crénelée; on y ouvrait de larges communications à travers les murs de refend pour pouvoir circuler le long des murs de face; on bouchait les portes et les fenêtres avec des sacs à terre, et cette maison devenait ainsi une véritable forteresse qui nous servait de point d'appui pour pénétrer plus avant. Si l'ennemi disputait l'entrée d'une chambre, on ouvrait des créneaux en face des siens, et l'on tiraillait des deux côtés; la chambre qui séparait les combattants, se remplissant bientôt de fumée, permettait à un sapeur de s'y glisser à plat ventre et d'arriver sous les canons de fusils de l'ennemi; ce sapeur se relevait alors, frappait à coups redoublés d'une

barre à mine sur ces fusils, et forçait les Espagnols à les retirer. Aussitôt, s'avançaient nos grenadiers qui embouchaient les créneaux, y jetaient des grenades et forçaient l'ennemi de chercher un refuge dans une chambre plus éloignée, où recommençait un nouveau combat. Quand un gros mur arrêtait l'élan de nos soldats, les sapeurs en réduisaient l'épaisseur à la pioche avant d'y faire aucune ouverture, puis ils le renversaient d'un seul coup sur les Espagnols. Ces diverses attaques devaient se faire simultanément à chaque étage d'une maison, afin de ne pas être exposé à la fusillade que faisait l'ennemi à travers les planchers des étages supérieurs, et aux grenades qu'il laissait tomber par les tuyaux de cheminées. Il était surtout nécessaire d'occuper en force les toits, dont les Espagnols profitaient pour faire des sorties sur nos derrières et couper nos communications. On employait aussi avec avantage les meilleurs tireurs des régiments, lesquels, placés en embuscade dans les greniers, abattaient tout Espagnol qui se montrait à découvert, et contraignaient ainsi les autres de laisser le champ libre à nos sapeurs. Mais, de tous les moyens d'attaque, la mine était encore le meilleur, pourvu qu'on eût soin de ne pas trop charger les fourneaux, afin que les maisons fussent ouvertes et non renversées, et qu'il y restât quelques abris où l'on pût se loger à couvert des

feux plongeants des édifices voisins. Mais alors les Espagnols s'avisèrent d'enduire de résine et de poix les charpentes des maisons, et d'appliquer aux portes et aux fenêtres des fagots goudronnés. Ils y mettaient le feu dès qu'ils étaient forcés de se retirer, interposant ainsi entre eux et nous une barrière de flammes. Comme il entre peu de bois dans la construction des maisons de Saragosse, les planchers étant formés de voûtes en briques sur poutrelles, l'incendie était lent à se propager, et formait souvent, pendant plusieurs jours, un obstacle infranchissable qui donnait le temps aux Espagnols de se fortifier et de préparer la défense des maisons en arrière de celles qui avaient été brûlées.

35e Nuit, du 1er au 2 février.

Attaque de droite. On travailla toute la nuit à barricader les maisons occupées et à y former des communications. On reprit dans la rue Pabostre quelques-unes des maisons perdues la veille.

Nous eûmes dans les vingt-quatre heures huit hommes de tués et vingt-sept de blessés.

Attaque du centre. On fit des barricades et des communications dans les maisons que nous avions prises à droite de la rue Santa-Engracia. On continua les travaux du couvent des Trinitaires.

Nous eûmes deux hommes de tués et trois de blessés.

Attaque du faubourg. On fit une communication à la droite de la première parallèle, entre le grand enclos et le moulin de droite. On prolongea la deuxième parallèle sur la droite pour l'appuyer à l'inondation ; mais pour cela il fallut débusquer l'ennemi d'une masure et d'une batterie qu'il occupait en avant. Cette opération donna lieu à une vive fusillade, dans laquelle nous eûmes trois hommes de tués et quelques blessés.

Cependant, les maladies faisaient de grands ravages dans la ville. Il y mourait de quatre à cinq cents personnes par jour. Les vivants ne suffisaient plus pour enterrer les morts, et les cadavres gisaient dans les rues et dans les cimetières, ou bien ils étaient mis dans des sacs et placés en monceaux devant les portes des églises. La putréfaction qui les dissolvait infectait la ville, quand ils n'avaient pas été consumés par les flammes des maisons incendiées, à mesure que la défense reculait. De plus, la garnison commençait à manquer des objets de première nécessité : c'est pourquoi, Palafox fit partir dans la nuit une barque montée par sept hommes, pour donner avis au duc de l'Infantado, qu'il supposait toujours à la tête d'une armée à Cuenca, de la situation critique de Saragosse. Cette barque descendit l'Èbre, à trois heures du matin ; mais ayant été aperçue, elle fut prise à l'abordage par un sergent de pontonniers qui s'é-

tait embarqué dans une nacelle, avec quelques hommes. Trois des Espagnols furent tués; trois autres furent faits prisonniers; le septième se jeta à la nage, et parvint à s'échapper, quoique blessé à la tête de plusieurs coups de rame.

Quelques jours après, Palafox, pour entretenir l'enthousiasme des Espagnols, promit d'accorder des lettres de noblesse aux douze paysans qui se feraient le plus remarquer par leur courage (1).

JOURNÉE du 2 février.

Attaque de droite. On reprit dans la rue de Pabostre toutes les maisons que nous avions perdues la veille du côté opposé au rempart, et l'on réoccupa, dans la rue Quemada, presque toute la première île à droite, jusqu'à la rue de los Clavos. Plusieurs soldats furent victimes de leur curiosité et de leur imprudence en se présentant à découvert aux fenêtres pour voir ce qui se passait, l'ennemi ayant toujours des tirailleurs embusqués sur les toits, derrière les cheminées et dans les maisons. On s'avança aussi beaucoup dans les maisons comprises entre la rue de Palomar et la rue del Pozo. Ces progrès, à la droite et à la gauche, firent abandonner à l'assiégé une grande partie du terrain intermédiaire; en sorte que le soir nous occupions toute la rue del Turco, la moitié des deux

(1) Voir pièces justificatives, n° 29.

îles comprises entre les rues de los Viejos et de Añon, ainsi que la rue del Torre et celle del Pozo en son entier jusqu'à l'angle de la rue de Palomar. Ces conquêtes se firent malgré le feu des Espagnols qui enfilait la rue de Palomar. Le colonel du génie Rogniat fut blessé d'une balle à la main dans la rue del Pozo, mais non assez grièvement pour se démettre du commandement du génie. Le lieutenant du génie Morlet fut blessé d'une balle au talon. A la brèche du centre, près de la batterie de Palafox, on ouvrit un chemin pour faire entrer de l'artillerie de campagne dans la ville.

Attaque du centre. A droite de la rue Santa-Engracia, on avait dirigé, sous la rue qui nous séparait du couvent des filles de Jérusalem, deux rameaux pour gagner le dessous de ce couvent et celui d'une maison adjacente à notre droite. On trouva, entre ces deux rameaux, une cave d'où les mineurs entrèrent en galerie pour établir un troisième fourneau, et faire sauter l'ennemi s'il restait dans le couvent après l'explosion des deux premiers. Déjà les travaux étaient avancés, lorsque nous entendîmes dans le rameau de droite le mineur ennemi cheminer vers nous. On établit promptement un fourneau surchargé, auquel on mit le feu à cinq heures et demie du matin. L'explosion renversa presque toutes les maisons voisines du couvent, et écrasa aussi nos deux rameaux de

gauche. L'ennemi dut perdre beaucoup de monde, car il occupait tout le quartier que nous fîmes sauter, et, dans sa sécurité, ses mineurs n'avaient pas cessé de travailler. Il fallut attendre la prise du couvent pour se loger dans les décombres. On commença aussitôt de nouveaux fourneaux, afin de tenir constamment le dessous du terrain. On s'occupa tout le jour à faire des communications dans les maisons, le long de la rue Santa-Engracia.

Du côté gauche de cette rue, les cheminements se trouvaient toujours arrêtés par l'incendie des maisons.

Attaque du faubourg. On perfectionna les travaux qui avaient été entrepris la nuit précédente.

36e Nuit, du 2 au 3 février.

Attaque de droite. On travailla à perfectionner les communications et les barricades. On ferma, par une traverse en gabions et en sacs à terre, le débouché de la rue Pabostre dans la rue Quemada.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de sept hommes tués et de vingt blessés.

Attaque du centre. Les travaux furent concentrés sur le couvent des filles de Jérusalem. On mit le feu à une maison située près de la rue Ballesta, d'où l'ennemi inquiétait notre droite. On continua les travaux des communications, le long de la rue Santa-Engracia.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de sept hommes tués et de treize blessés.

On ouvrit une portion de tranchée à la batterie de gauche du couvent des Trinitaires, pour y placer une garde. On fit, sur la courtine à droite de ce couvent, un logement de trente mètres, en retournant le parapet et en comblant le fossé. Un homme fut blessé.

Attaque du faubourg. On acheva la deuxième parallèle, dont on déboucha à la gauche par trois zigzags, pour faire une demi-place d'armes en avant. L'artillerie commença la batterie de brèche n° 23, de six pièces de 24 et de deux mortiers de douze pouces, pour ouvrir le couvent de Jésus.

JOURNÉE du 3 février.

Attaque de droite. On continua à s'avancer parallèlement à la rue Quemada, mais sans border immédiatement cette rue et sans la traverser, non plus que les rues de los Clavos et de los Viejos, parce qu'elles étaient enfilées : les progrès se firent séparément dans chaque île de maisons. On poussa aussi sur l'hôpital des Orphelins, situé à l'angle du Cosso et de la rue de Palomar; mais ici les progrès furent lents, à cause de la résistance opiniâtre des assiégés. Le lieutenant du génie Brenne, qui dirigeait les travaux, fut blessé de trois coups de feu. On acheva de s'étendre dans les maisons de gauche de la rue Palomar, et l'on occupa quelques

maisons à droite, de manière à enfiler la rue de los Frailes.

Attaque du centre. L'ennemi avait mis le feu aux maisons qui nous séparaient du couvent de Jérusalem : on supposa qu'il n'était pas en force dans ce couvent, et l'on résolut de l'y attaquer. Le capitaine du génie Prost y pénétra, en traversant les flammes, à la tête d'un détachement de sapeurs et d'une compagnie de voltigeurs du cent quinzième; on se battit avec acharnement dans les appartements et dans le cloître, et l'incendie gagna le couvent et l'église. Alors les Espagnols se retirèrent derrière un mur crénelé, d'où ils firent une fusillade terrible. Nos troupes furent obligées de se retirer; mais bientôt elles débouchèrent par la droite, derrière le mur où l'ennemi s'était embusqué, le délogèrent malgré sa résistance, et s'emparèrent d'une partie du couvent, attendant que le feu fût éteint pour occuper le reste.

Du côté gauche de la rue Santa-Engracia, on prit deux maisons voisines de celles que nous occupions le long de la rue de las Recogidas; ce qui nous coûta deux grenadiers et un mineur.

On perfectionna les travaux commencés sur la courtine à droite du couvent des Trinitaires, et dans les maisons voisines de la porte del Carmen.

Attaque du faubourg. On ouvrit une petite tranchée, communiquant à la batterie n° 23. On per-

fectionna aussi le centre de la deuxième parallèle, où l'artillerie commença une nouvelle batterie n° 24, de quatre obusiers de huit pouces, pour déloger l'ennemi du couvent de Jésus, et gêner les communications avec le faubourg.

Ce jour-là même, un mouvement populaire eut lieu dans la ville. Une bombe, étant tombée dans le magasin des lits militaires, situé près de la place de la Cebada, y mit le feu. Des paysans, accourus pour éteindre l'incendie, trouvèrent encore quelques lits appartenant à l'approvisionnement des hôpitaux; or, comme le nombre des malades était très-grand, et qu'on avait manqué de lits, ces gens suspectèrent de trahison le gardien du magasin, et, l'ayant étranglé, ils l'accrochèrent à une potence sur le Cosso, avec cette inscription : *Assassin du genre humain, pour avoir caché vingt mille lits.*

37ᵉ Nuit, du 3 au 4 février.

Attaque de droite. On continua les travaux nécessaires pour se bien établir dans les maisons prises pendant le jour, et qui s'étendaient parallèlement à la rue Quemada. On fit des travaux semblables dans les maisons occupées du côté gauche de la rue de Palomar.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de onze hommes tués et de quatorze blessés.

Attaque du centre. On fit des communications

dans le couvent des filles de Jérusalem et dans les maisons dont on s'était emparé.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de deux hommes tués et de sept blessés.

Attaque du faubourg. On déboucha, à droite de la deuxième parallèle, par deux boyaux en zigzag de cent soixante mètres de développement, pour communiquer à la masure située en avant. L'artillerie établit, derrière une digue au delà de l'inondation, deux obusiers et une pièce de 8, pour protéger la droite des attaques. L'ennemi tira toute la nuit.

Nous eûmes deux hommes de tués et quelques-uns de blessés.

JOURNÉE du 4 février.

Attaque de droite. On parvint à occuper toutes les maisons qui bordent la rue Quemada, depuis la rue Añon jusqu'aux maisons attenantes à l'hôpital des Orphelins, vis-à-vis du débouché de la rue del Medio, et l'on y fit aussitôt des communications.

On s'étendit dans l'île comprise entre la rue Palomar et celle de Saint-Augustin, et, vers le soir, on prit, à droite de cette dernière rue, trois maisons que l'ennemi incendia ensuite avec des grenades, mais sans pouvoir en déloger nos troupes. Au même moment, on fit jouer un pétard, chargé de cent livres de poudre, au pied d'une

maison située vis-à-vis de la rue Oleta dans l'île comprise entre la rue Saint-Augustin et celle de Palomar, afin d'en déloger l'ennemi qui y tenait obstinément. Après l'explosion, un détachement de Polonais pénétra par la brèche, et se barricada. Quelques hommes, poussant à gauche, occupèrent la maison voisine qui donne sur le Cosso. Nous eûmes deux hommes de tués et six de blessés, dont un officier.

Attaque du centre. On établit une communication directe entre le couvent de Santa-Engracia et celui des filles de Jérusalem. On attacha le mineur dans une cave, près de ce dernier couvent, afin de traverser la rue de Santa-Engracia; mais l'ennemi vint au-devant de nous, et nous força d'abandonner notre galerie. On commença en même temps deux autres rameaux, pour traverser la rue qui nous séparait de l'hôpital général.

On perfectionna la communication du couvent des Trinitaires avec la porte del Carmen, qu'on gagna directement au moyen d'un pont jeté sur la Huerba à l'extrémité du fossé de la face droite de la tête de pont.

Attaque du faubourg. On perfectionna le cheminement entrepris en avant de la deuxième parallèle près de l'inondation, lequel fut prolongé à la sape à travers les murs dans la direction du deuxième boyau.

38e Nuit, du 4 au 5 février.

Attaque de droite. L'ennemi, nous voyant arrivés sur le Cosso par l'occupation de la dernière maison de l'île comprise entre les rues de Palomar et de Saint-Augustin, commença à battre sans relâche cette maison avec deux pièces de 4, placées, l'une sur une des tours de l'ancienne porte de Valence à l'entrée de la rue Mayor, et l'autre sur la place même de la Madeleine. On tint quelque temps dans la maison, mais, après avoir eu une douzaine d'hommes hors de combat, on jugea à propos de l'évacuer. L'ennemi amena alors une de ses pièces à l'entrée de la rue de Palomar, afin d'enfiler cette rue.

On fit un parapet dans la rue Añon, à trente pas de son débouché dans la rue Quemada, pour abréger ainsi la communication le long des postes occupés par l'ennemi.

Attaque du centre. On prolongea les rameaux commencés à la droite de la rue Santa-Engracia.

Nous eûmes trois hommes de tués et trois de blessés.

Attaque du faubourg. On prolongea jusqu'à la batterie ennemie le cheminement commencé près de l'inondation, en avant de la deuxième parallèle. L'artillerie entreprit une nouvelle batterie n° 25, de deux pièces de 16 et de six de 12, pour battre

en brèche le couvent de Jésus, et contre-battre la longue branche du faubourg.

JOURNÉE du 5 février.

Attaque de droite. On occupa de nouveau et sans difficulté les trois maisons de l'angle des rues Saint-Augustin et los Frailes, qui, prises le 4 février, avaient été abandonnées mal à propos; et l'on fit, dans la rue Saint-Augustin, une traverse pour y communiquer. On s'étendit le long de la rue de los Frailes, jusqu'à la rue des Arcades. On continua les communications le long de la rue Saint-Augustin. L'ennemi incendia avec des grenades plusieurs maisons que nous occupions.

On chemina, à travers les bâtiments de l'hôpital des Orphelins, dans le massif qui borde le Cosso, entre les rues Palomar et Quemada; mais on ne put pas prendre la maison qui fait l'angle de cette dernière rue, ni l'église attenante, l'ennemi s'y défendant avec opiniâtreté, afin de conserver la grande traverse qu'il avait sur la place de la Madeleine, laquelle enfilait à la fois le Cosso et la rue Quemada.

Dès le matin, on avait commencé trois rameaux de mine sous la rue Quemada, pour aller faire sauter les maisons qui bordent la gauche de cette rue. Après avoir cheminé quelques pas, on découvrit une cave par laquelle on put gagner la maison qui fait face à la rue Añon que les assiégés n'occu-

paient pas, et qui termine la rue Quemada du côté du Cosso; on établit trente hommes dans cette maison, et l'on fit en travers de la rue un parapet en sacs à terre pour y communiquer à couvert. Un chef de bataillon de la Vistule fut tué; plusieurs soldats et un sapeur furent blessés.

Attaque du centre. On continua les travaux des communications et les rameaux commencés à droite de la rue Santa-Engracia. A la gauche de cette même rue, on s'étendit dans l'île comprise entre la rue de las Recogidas et celle des Munitions, dont une partie avait été détruite par l'explosion du 1er février; et pour y communiquer à couvert des coups partant de la gauche, on fit à la sape une traverse dans la rue de las Recogidas.

Un homme tué et dix blessés.

Au point où nous en étions, le couvent des Trinitaires était en état de défense, et ses communications assurées. La brigade du génie qui s'y trouvait sous les ordres du capitaine Henri, devenant disponible, il paraissait naturel de commencer contre la ville une nouvelle attaque par la porte del Carmen, dont nous étions maîtres; mais la faiblesse de l'armée nous faisait une loi de concentrer nos moyens de siége. En effet, voici quelles étaient nos forces et leur disposition : la faible division Morlot qui, renforcée du quarantième régiment, n'offrait qu'un total de cinq mille hommes, bloquait

l'ennemi devant le château, depuis l'Èbre jusqu'au couvent des Trinitaires, où elle avait un fort poste, et elle ne pouvait distraire aucune troupe pour un autre service. La division Gazan, forte de sept mille hommes, était chargée des opérations de la rive gauche de l'Èbre. La division Suchet formait un corps d'observation pour tenir la campagne et dissiper les rassemblements extérieurs. Il ne restait donc pour l'attaque de la ville que les divisions Grandjean et Musnier, fortes ensemble de neuf mille hommes. Les troupes étaient de service par moitié, de sorte que nous ne pouvions jamais disposer de plus de quatre mille cinq cents hommes, pour les travaux intérieurs, pour la garde des maisons que nous occupions, et pour les attaques nouvelles de chaque jour. La prise de chaque maison exigeait un assaut, et était toujours achetée au prix du sang de quelques braves. Ces deux divisions souffraient beaucoup; elles étaient harassées, et le soldat commençait à se rebuter devant des obstacles sans cesse renaissants; tandis que l'ennemi montrait toujours une grande résolution. Le colonel Rogniat employa la brigade du génie commandée par le capitaine Henri à conduire la partie de l'attaque du centre qui avait lieu à gauche de la rue Santa-Engracia, et le capitaine Prost, qui, jusqu'alors, avait dirigé toute cette attaque, ne fut plus chargé que de la partie de droite.

Attaque du faubourg. On combla le fossé de la batterie ennemie près de l'inondation, et l'on fit de ce côté une portion de demi-place d'armes.

39e Nuit, du 5 au 6 février.

Attaque de droite. On fit jouer un pétard contre la porte d'une maison du côté droit de la rue Saint-Augustin, à peu près à moitié distance de la place Saint-Augustin au Cosso. On se logea sans résistance dans cette maison, et l'on fit dans la rue une traverse pour y communiquer à couvert. La batterie n° 14 fut armée de quatre pièces de 24, et de deux obusiers de huit pouces, pour soutenir l'attaque de la rive gauche.

Notre perte dans les vingt-quatre heures fut de deux hommes tués et de six blessés.

Attaque du centre. On continua, à droite de la rue Santa-Engracia, les travaux de communication et de mine. A la gauche de cette même rue, on s'établit dans la portion de l'île qu'on avait prise pendant le jour; on boucha les portes et les fenêtres des maisons avec des sacs à terre, et l'on fit des créneaux dans les murs.

Nous eûmes un homme de tué et six de blessés.

Attaque du faubourg. On prolongea jusqu'à l'emplacement de la batterie n° 26, la demi-place d'armes de droite commencée en avant de la deuxième parallèle.

JOURNÉE du 6 février.

Attaque de droite. A partir de la maison occupée la veille dans la rue Quemada, vis-à-vis de la rue Añon, on s'étendit d'un côté jusqu'à la rue del Medio, et de l'autre jusqu'à la rue del Rinco. On s'efforça inutilement de gagner l'église et les derniers bâtiments de l'hôpital des Orphelins, où s'appuyait la gauche de la grande traverse de la place de la Madeleine. Le capitaine du génie Guéry fut blessé.

Nous prîmes quelques nouvelles maisons dans l'île triangulaire comprise entre les rues Saint-Augustin et Barjoverde, ce qui nous donna dans cette île une communication non interrompue jusqu'à la rue de los Frailes. Le capitaine du génie Nempde y fut blessé d'une balle au bras. On plaça derrière la traverse du milieu de la rue des Augustins un obusier de campagne qui tira contre la maison du Cosso qui voit cette rue. Une compagnie d'artillerie, commandée par le capitaine Joliclerc, avait été mise à la disposition du chef de bataillon du génie Haxo, chef d'attaque à la droite, pour le service des pièces de campagne employées dans la ville, et celui de quelques petits mortiers qu'on plaçait dans les cours des maisons pour incommoder l'ennemi au delà des bâtiments qui le dérobaient à nos coups.

On entreprit une mine sous la rue Quemada,

pour détruire les maisons que l'ennemi occupait encore du côté gauche, et en arrière, vers la rue Pabostre.

Attaque du centre. A deux heures de l'après-midi, on fit jouer un des fourneaux établis sous l'hôpital général, ruiné en partie lors du premier siége. Aussitôt après l'explosion, cent cinquante hommes du cent quatorzième, sous les ordres du chef de bataillon Guillemain, et une compagnie d'élite du cent quinzième, s'élancèrent sur la brèche, et chassèrent l'ennemi qui occupait en force la partie non ruinée du bâtiment. Nous eûmes neuf hommes de tués, dont un sapeur, et vingt-trois hommes de blessés, dont un mineur.

A gauche de la rue Santa-Engracia, l'ennemi occupait encore sur notre gauche quelques maisons dans l'île où nous nous trouvions en deçà de la rue de las Recogidas. On s'approcha de ces maisons en traversant deux écuries, et le major du génie Breuille fit placer deux cents livres de poudre contre le mur de la dernière. L'explosion rendit cette maison complétement inhabitable, et l'ennemi l'évacua. Nous eûmes deux sapeurs de blessés.

Attaque du faubourg. On perfectionna la demi-place d'armes de droite qu'il fallut creuser beaucoup, ainsi que les communications en arrière, pour être à couvert d'un feu vif et très-plongeant que l'ennemi faisait des toits et du clocher du

couvent de Jésus, notre artillerie n'ayant encore pu tirer contre ce couvent.

40e Nuit, du 6 au 7 février.

Attaque de droite. On traversa la rue del Medio, sous la protection d'un parapet en sacs à terre, et l'on parvint jusqu'au Cosso, dans les ruines abandonnées des maisons détruites lors du premier siége, par l'explosion d'un magasin à poudre. On perfectionna quelques traverses dans les rues Palomar et Saint-Augustin.

Attaque du centre. On travailla aux communications des maisons prises pendant le jour.

Attaque du faubourg. On prolongea vers la gauche la demi-place d'armes de droite. L'ennemi s'étant aperçu de ce travail, y dirigea du couvent de Jésus un feu très-vif qui força nos travailleurs à se retirer. Mais bientôt après ils revinrent dans la tranchée, et s'y maintinrent malgré deux tentatives faites par l'ennemi pour les en déloger; et, au jour, ils se trouvèrent à couvert. La digue qui soutenait l'inondation à la droite des attaques, creva par l'affluence des eaux, et en un instant une portion de la deuxième parallèle et des communications de droite furent inondées. Il fallut construire rapidement un batardeau dans cette parallèle, pour éviter de plus grands dégâts, et l'on ouvrit un nouveau boyau pour tenir lieu de ceux qui étaient remplis d'eau. La batterie n° 25 fut agran-

die à gauche, pour donner des feux sur le quai de la rive droite.

JOURNÉE du 7 février.

Attaque de droite. On avait préparé deux fourneaux pour vaincre enfin la résistance de l'ennemi dans le dernier bâtiment de l'hôpital des Orphelins donnant sur le Cosso; mais les Espagnols n'en attendirent pas l'effet. Ils se retirèrent à la première démonstration des nôtres, abandonnant la grande traverse de la place de la Madeleine, qui se trouvait tournée. Nous commencions à peine à nous établir dans l'hôpital dont les salles étaient remplies de lits occupés chacun par deux et quelquefois par trois hommes morts de l'épidémie qui régnait dans la ville, lorsque les Espagnols vinrent appliquer des fascines goudronnées aux portes et aux volets des fenêtres donnant sur le Cosso. Une noire fumée s'éleva aussitôt, et l'incendie, gagnant tout l'édifice, répandit une odeur infecte produite par plusieurs centaines de cadavres brûlés. Nous fûmes obligés de reprendre nos anciens postes en arrière, en attendant que le feu s'éteignît de lui-même, ce qui demanda plusieurs jours. Mais alors il nous fut impossible de nous avancer sur les ruines, où nous n'étions plus à couvert des coups de fusil partant des maisons opposées du Cosso.

On réoccupa la maison qui donnait sur le Cosso, entre les rues Palomar et Saint-Augustin.

Le mineur commença à travailler sous cette dernière rue pour aller attaquer l'île de maisons à droite. On acheva d'occuper l'île triangulaire comprise entre la rue Oleta et la rue Barjoverde. Une batterie de deux pièces de 16 avait été établie rue Palomar dans la nuit du 5 au 6; à midi, ces deux pièces commencèrent à battre une des tours de la porte de Valence, où l'ennemi avait une pièce de 4, qu'il fut obligé de retirer.

Attaque du centre. Nous nous emparâmes du reste des bâtiments de l'hôpital général, ainsi que de trois maisons attenantes, et d'une petite ruelle à droite, parallèle au Cosso, qui en était séparée par une grande maison blanche. Le mineur partit d'une cave de ces maisons pour aller sous la ruelle faire sauter la grande maison blanche qui leur faisait face. On commença aussi dans les caves de l'hôpital général trois galeries de mine pour passer sous la rue Santa-Engracia, et attaquer le couvent de Saint-François; mais l'ennemi vint encore au-devant de nos travaux, nous jeta des grenades et des obus, et finit par nous chasser de nos galeries.

A la gauche de la rue Santa-Engracia, on acheva les communications des maisons qu'on occupait jusqu'à la rue des Munitions.

Attaque du faubourg. On perfectionna les travaux entrepris la nuit précédente.

41ᵉ Nuit, du 7 au 8 février.

Attaque de droite. Les assiégés ayant été forcés d'abandonner la grande traverse de la place de la Madeleine d'où ils flanquaient le Cosso, le chef de bataillon du génie Haxo voulut tenter de traverser cette large rue pour aller s'établir dans les ruines du séminaire qui, situé en face de la rue del Medio, avait été renversé le 27 juillet par l'explosion d'un dépôt de poudre. Quelques hommes, s'étant glissés inaperçus, attachèrent un pétard à la porte de l'église, laquelle était murée, et, après l'explosion, nos troupes pénétrèrent par l'ouverture dans l'enceinte du bâtiment, sans éprouver de résistance. On commença aussitôt en travers du Cosso, à partir des maisons ruinées de la pointe de la rue del Medio, une communication en double caponnière, faite avec des gabions et des sacs à terre.

Nous eûmes dans les quarante-huit heures sept hommes de tués et treize de blessés, dont un officier du quatorzième.

Attaque du centre. On se retrancha dans les trois maisons prises pendant le jour à droite de l'hôpital général. On continua le rameau commencé la veille dans la cave d'une de ces maisons, travail qui fut ralenti par la rencontre de plusieurs murs qu'il fallut percer.

Du côté gauche de la rue Santa-Engracia, on traversa la rue des Munitions à la faveur d'une

barricade en planches, abandonnée par l'ennemi, et l'on se logea derrière un mur de jardin qui fut crénelé. Un sapeur fut blessé.

Attaque du faubourg. On rassembla, sur le revers de la demi-place d'armes de droite, les gabions, les fascines et les sacs à terre nécessaires pour l'attaque du couvent de Jésus. Les nouvelles batteries furent armées et approvisionnées. L'ennemi travailla toute la nuit à démolir le mur d'enclos du couvent qui pouvait lui masquer nos mouvements, et il continua de creuser un fossé qu'il avait commencé au pied même de cet édifice.

JOURNÉE du 8 février.

Attaque de droite. La double caponnière, commencée sur le Cosso pour gagner les ruines du séminaire, n'avait pu être complétement achevée pendant la nuit, faute de matériaux. Les gabions, restés vides et non couronnés, ne nous couvraient pas contre le feu plongeant des hautes maisons, situées à droite sur la place de la Madeleine, ni contre celui d'une pièce de canon placée à gauche sur le Cosso devant le couvent de Saint-Charles Boromée. L'ennemi, sentant toute l'importance d'une entreprise qui allait couper sa ligne de défense, réunit d'assez grandes forces pour la faire échouer; mais il fut quelque temps sans pouvoir déboucher, plongé qu'il était par le feu de quelques-uns de nos soldats qui avaient pénétré dans une

maison située en deçà du Cosso, à gauche des ruines de la pointe de la rue del Medio. Les Espagnols, pour répondre à ce feu, braquèrent une pièce contre la corniche de la maison : les éclats de pierre et de bois que faisaient voler les boulets, forcèrent nos gens de se retirer. Alors l'ennemi s'avança sur le Cosso, et nous obligea de rentrer dans la rue del Medio. Le capitaine du génie Joffrenot fut blessé mortellement, en voulant repousser cette attaque.

A la droite de la rue Saint-Augustin, on fit jouer la mine entreprise la veille sous une des maisons de l'île bordant le Cosso entre les rues Saint-Augustin et Alcover. Après quelques tentatives infructueuses, les voltigeurs du quarante-quatrième finirent par se loger dans cette île. Nous perdîmes trois sapeurs, et le lieutenant du génie Suhard fut blessé.

On traversa aussi la rue Barjoverde à l'angle qu'elle forme avec la rue des Arcades, et l'on fit jouer dans le massif opposé une mine qui permit d'occuper quelques maisons.

Au moment même où, sur la rive gauche de l'Èbre, nos troupes attaquaient le couvent de Jésus, on fit déboucher de l'huilerie isolée de Goicoechea cent vingt grenadiers, pour prendre les batteries qu'avait l'ennemi sur la rive droite, à la tête du faubourg des Tanneries; mais ils furent repoussés.

Attaque du centre. On prit deux nouvelles mai-

sons au delà des trois occupées la veille dans la ruelle parallèle au Cosso, à droite de l'hôpital général. Nos mineurs abandonnèrent alors le rameau qu'ils avaient commencé la veille pour en ouvrir un autre dans l'une des caves de ces deux dernières maisons, où le terrain était beaucoup plus facile à creuser. A quatre heures du soir, on plaça, à l'extrémité de ce nouveau rameau, un fourneau de mille livres de poudre, auquel on mit le feu. L'explosion ouvrit la grande maison blanche qui nous séparait du Cosso. Aussitôt nos troupes se portèrent sur la brèche; mais, n'ayant pas réussi dans leur attaque, elles furent obligées de se retirer. Nous avions pris une sixième maison à droite dans l'angle rentrant de la ruelle, d'où nous découvrions le Cosso et l'entrée de la rue del Refugio; l'ennemi amena une pièce de 4, avec laquelle il battit cette maison, et nous força de l'abandonner.

A la gauche de la rue Santa-Engracia, on épaissit la traverse entreprise dans la rue des Munitions. L'ennemi, ayant reparu dans une maison dont on le croyait chassé par la mine, on fut obligé de percer de nouveaux créneaux pour le déloger.

Attaque du faubourg. A huit heures du matin, notre artillerie commença à tirer contre le couvent de Jésus, avec vingt-deux bouches à feu, des batteries n°s 23, 24 et 25. A dix heures, plusieurs brèches étaient praticables aux deux murs de face.

Sans attendre la nuit pour attaquer le couvent, ainsi qu'il avait été convenu d'abord, ce qui eût favorisé notre logement et la construction d'une communication pour y arriver, le maréchal Lannes ordonna aussitôt l'assaut. Quatre compagnies de voltigeurs du vingt-huitième régiment et du cent troisième, soutenues par quatre compagnies de grenadiers, donnèrent l'assaut, et pénétrèrent dans le couvent, d'où elles chassèrent les Espagnols, qui nous abandonnèrent deux pièces de 4. Quelques-uns de nos tirailleurs, profitant de l'épouvante de l'ennemi, poussèrent jusque dans un enclos voisin du bord de l'Èbre, où ils se rendirent maîtres d'une batterie de quatre pièces établie auprès d'un moulin; mais un feu des plus violents, ayant été dirigé sur eux du quai de la rive droite, ils furent obligés de se retirer. Le colonel du génie Dode fit retrancher le couvent de Jésus, qui n'était pas à plus de trente mètres du faubourg. Il fit aussi commencer une communication pour arriver à ce couvent, mais la violence du feu de l'ennemi obligea d'ajourner ce travail à la nuit. Quatre-vingt-dix hommes, dont deux sapeurs, furent mis hors de combat.

42e NUIT, du 8 au 9 février.

Attaque de droite. On plaça une pièce de 12 à une traverse de la rue Quemada, pour enfiler cette rue, et atteindre l'ennemi sur la place de la Made-

leine. On se barricada dans les maisons prises pendant le jour, et l'on y pratiqua des communications. Le matin, un Espagnol eut assez de témérité pour venir jusque dans la rue del Medio jeter des grenades dans nos postes : il y fut tué.

Attaque du centre. On continua de perfectionner les communications à droite de la rue Santa-Engracia. On remplaça par des gabions les ballots de laine employés à la porte del Carmen; ces ballots furent transportés à la rue des Munitions pour y être de nouveau utilisés.

Attaque du faubourg. On fit une communication en zigzag de la demi-place d'armes de droite au couvent de Jésus.

JOURNÉE du 9 février.

Attaque de droite. On renonça à l'idée d'effectuer le passage du Cosso en face du séminaire, comme étant trop périlleux à exécuter. On se borna à perfectionner le logement établi dans les ruines de la pointe de la rue del Medio, donnant sur cette promenade, et l'on appuya ce logement de quatre ou cinq maisons qu'on prit encore vers la gauche. L'ennemi, craignant de nous voir faire de grands progrès dans cette direction, mit le feu aux maisons voisines pour nous opposer une barrière de flammes. C'est alors que tous nos moyens d'attaque furent portés sur la droite, selon les premières idées du général Lacoste, afin de

nous étendre jusqu'à l'Èbre, où il était important de s'appuyer, pour mettre nos cheminements sous la protection des batteries de la rive gauche, et pour lier l'attaque de droite à celle du faubourg, en ôtant à l'ennemi tout moyen de retours offensifs par le faubourg des Tanneries.

Nous nous emparâmes sans beaucoup de résistance du reste de l'île bordant le Cosso, entre les rues Saint-Augustin et Alcover. Les Espagnols firent un feu assez vif du bâtiment de l'Université, qui se trouve en face, et nous blessèrent plusieurs hommes. On commença aussitôt dans les caves de l'île deux galeries, à trente mètres l'une de l'autre, pour aller, en passant sous le Cosso, faire sauter le grand bâtiment de l'Université. On continua de s'étendre dans l'île comprise entre les rues Barjoverde et des Arcades, en remontant vers la rue Alcover; l'ennemi nous arrêta encore par l'incendie de plusieurs maisons. La petite île triangulaire limitée par les rues Barjoverde et Oleta, se trouvant sans communication assurée par suite de nos progrès, les assiégés nous l'abandonnèrent.

Attaque du centre. On reprit, en face de la petite rue donnant sur le Cosso, vis-à-vis de la rue del Refugio, la maison de droite, évacuée la veille. On voulut pousser plus avant, mais on en fut empêché par les grenades et les obus de l'ennemi. Nous eûmes même beaucoup de peine à réparer les dé-

gâts causés par ces projectiles dans les maisons que nous occupions. On entreprit deux autres rameaux, pour achever de ruiner la grande maison blanche qui nous séparait du Cosso. A l'hôpital général, nos mineurs se logèrent de nouveau dans les caves, d'où ils dirigèrent un rameau par-dessous la rue Santa-Engracia, pour tenter encore une fois d'ouvrir par la mine le couvent de Saint-François. A gauche de cette rue, on fit des préparatifs pour s'avancer au delà de la rue des Munitions.

Attaque du faubourg. On perfectionna la communication entreprise à la droite, en arrière du couvent de Jésus.

Cependant, le découragement et l'abattement faisant de rapides progrès dans la ville, Palafox, pour relever le courage des habitants, leur adressa une nouvelle proclamation (1).

43e Nuit, du 9 au 10 février.

Attaque de droite. On pétarda la porte d'une maison située au delà de la rue Alcover et à l'angle du Cosso; l'ennemi fut obligé d'évacuer la maison et une traverse qui s'y appuyait. On fit aussi, à la jonction des rues Barjoverde et Oleta, une traverse pour passer celle-ci à couvert contre les coups de la rue des Arcades et pour communiquer librement à l'île de maisons d'entre les rues

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 30.

Saint-Augustin et Alcover, où nos mineurs poussaient leurs galeries par-dessous le Cosso pour aller faire sauter l'Université.

Attaque du centre. On continua, du côté droit de la rue Santa-Engracia, les travaux de mine et les logements dans les maisons.

Du côté gauche de cette rue, on prolongea, par une sape debout, la traverse de la rue des Munitions jusqu'au mur d'un jardin distant de six mètres d'un long bâtiment attenant au couvent Saint-François. Toute la nuit, l'ennemi inquiéta ce travail par des grenades et des obus jetés à la main.

Attaque du faubourg. On ouvrit à la droite une portion de troisième parallèle, pour répondre aux feux du faubourg; et l'on entreprit à la gauche une seconde communication avec le couvent de Jésus. L'artillerie commença, à l'extrémité de la place d'armes de droite, une nouvelle batterie n° 26, de deux pièces de 12 et de deux obusiers de six pouces, pour protéger les cheminements, et contrebattre la tête du faubourg.

JOURNÉE du 10 février.

Attaque de droite. On chercha à s'étendre dans l'île comprise entre les rues Alcover et Aljeceros, pour atteindre l'île située de l'autre côté de cette dernière rue, afin de plonger une traverse que l'ennemi occupait sur le Cosso en avant de la porte

del Sol. Cette traverse était armée de canons, et flanquait le bâtiment de l'Université. Malgré tous nos efforts, nous ne pûmes atteindre jusqu'à la rue Aljeceros, les Espagnols ayant opposé la plus vive résistance.

Du côté de la rue Barjoverde, on fit plus de progrès dans l'île comprise entre les rues Alcover et des Arcades, et l'ennemi abandonna la traverse qu'il avait dans cette dernière rue.

A trois heures de l'après-midi, les deux mines destinées à faire sauter l'Université étaient prêtes à jouer. On voulut, avant d'y mettre le feu, se débarrasser de la grande traverse de la porte del Sol qui flanquait cet édifice.

Attaque du centre. On se maintint dans les maisons faisant face à la petite ruelle qui donne sur le Cosso, à droite de la grande maison blanche. A midi, on chargea de huit cents livres de poudre chacun des deux fourneaux établis sous cette maison, qu'on avait déjà attaquée le 8 février. A trois heures, on mit le feu à l'un de ces fourneaux; un bataillon du cent quinzième monta à l'assaut, et se logea dans les décombres. L'ennemi nous accablait de grenades et d'obus jetés à la main; il avait aussi de l'autre côté du Cosso du canon, qui ne cessait de tirer à mitraille et à boulet. Cependant nous parvînmes à nous maintenir, sans être obligés de faire jouer le deuxième four-

neau. Nous traversâmes même la petite ruelle à droite, et nous nous emparâmes de toute l'île attenante. La nuit nous empêcha de pousser plus avant.

Nous eûmes environ quarante hommes hors de combat. Le capitaine du génie Jencesse, en montant à l'assaut de la grande maison, eut la cuisse cassée d'une balle, et il en mourut.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on attaquait en même temps le couvent de Saint-François. Nos mineurs, partant des caves de l'hôpital général, devaient s'avancer par-dessous la rue Santa-Engracia jusqu'au clocher, afin que dans sa chute il écrasât l'église et le couvent. Mais dès le matin le mineur ennemi, s'étant trouvé à quatre mètres en arrière de notre tête de galerie, nous nous hâtâmes d'y établir un fourneau de trois mille livres de poudre, auquel on mit le feu à trois heures de l'après-midi. L'explosion, qui fut terrible, fit sauter une partie du couvent du côté de l'entrée principale et du cloître bas; le clocher resta debout. Un grand nombre d'habitants, qui travaillaient alors dans ce couvent sous la direction de leurs alcades, et une compagnie du régiment de Valence, furent ensevelis sous les ruines; les environs furent jonchés de cadavres et de membres épars. Sept cents hommes du cent quinzième régiment, sous les ordres du colonel Dupeyroux, attendaient, en

arrière de la rue des Munitions, l'instant de donner l'assaut. Ils débouchèrent par la rue Santa-Engracia, couverts par une traverse abandonnée, et pénétrèrent par la brèche. Le colonel Dupeyroux dirigea sur la gauche deux compagnies, commandées par le capitaine Platel, afin de s'emparer du grand bâtiment qui s'étend vers la rue des Munitions; puis, avec le reste de ses troupes, il attaqua le couvent, et l'occupa malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi et le feu d'une pièce de canon placée à l'entrée de la rue de Cineja de l'autre côté du Cosso. Le commandant Freytag pénétra même dans l'église; mais les Espagnols se tinrent dans les galeries intérieures, montèrent sur les voûtes, les percèrent, et firent tomber sur nos troupes une grêle de grenades et d'obus qui les forcèrent de se retirer. Nous nous retranchâmes alors dans le couvent de manière à empêcher l'ennemi d'y revenir; on ferma, par des traverses en sacs à terre, les extrémités des corridors qui communiquaient à l'église, et l'on s'établit dans plusieurs maisons à gauche du grand réfectoire (1). Nous eûmes dans cet assaut vingt-huit hommes hors de combat, dont six sapeurs. Le capitaine du génie Virvaux fut tué dans la sape debout de la rue des Munitions. La lutte se prolongeant, les Espagnols craignirent

(1) Voir pièces justificatives, n° 31.

de nous voir pénétrer dans l'intérieur de la ville. Ils battirent la générale, et leur cavalerie se mit en bataille sur le Cosso et sur la place du Marché-Neuf.

44e Nuit, du 10 au 11 février.

Attaque de droite. On perfectionna les barricades et les communications dans les maisons occupées.

Attaque du centre. A droite de la rue Santa-Engracia, on s'établit solidement dans l'île qu'on avait prise pendant le jour, et l'on attacha le mineur sous une dernière maison dont on n'avait pu s'emparer.

On continua à se retrancher dans le couvent de Saint-François. On fit deux communications pour y arriver : l'une à la gauche, à travers la rue des Munitions; l'autre à la droite, dans la rue Santa-Engracia, derrière la traverse ennemie qui avait servi à nous couvrir lorsque nous donnâmes l'assaut.

Attaque du faubourg. La troisième parallèle fut prolongée par la droite au delà de la route de Barcelone. On acheva la communication de gauche en arrière du couvent de Jésus, malgré le grand nombre de murs ruinés dont le terrain était couvert. Un officier suisse déserta de la place avec quarante-trois hommes, après nous avoir fait prévenir de son projet.

L'artillerie commença deux nouvelles batteries :

Le n° 27, de six mortiers de huit pouces, pour bombarder le faubourg.

Le n° 28, de cinq pièces de 12, de deux obusiers de huit pouces et de quatre de six pouces, pour contre-battre le quai de la rive droite.

JOURNÉE du 11 février.

Attaque de droite. L'ennemi abandonna les dernières maisons qu'il occupait dans l'île comprise entre la rue Alcover et la rue Aljeceros. On avait encore à s'emparer de l'île comprise entre cette dernière rue et celle des Arcades, pour tourner la traverse ennemie qui flanquait l'Université; mais on ne put prendre qu'une maison dans cette île, en traversant la rue Oleta, pour se jeter dans deux portes qui se trouvaient ouvertes. On commença dans la rue une traverse, pour communiquer à cette maison. Nous eûmes quelques hommes hors de combat; un sapeur fut tué, un autre fut blessé.

Attaque du centre. On traversa la rue Zurradores, en s'épaulant à droite et à gauche avec des sacs à terre, et l'on se logea de l'autre côté dans cinq maisons, mais sans pouvoir encore avoir vue sur le Cosso. En partant de l'île, à gauche de la rue Zurradores, on commença deux rameaux sous le Cosso, pour aller faire sauter les maisons situées de l'autre côté de cette promenade. Le capitaine

du génie Vallantin fut blessé. Un sapeur fut tué et un autre blessé.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on occupa l'église de Saint-François et celle de San-Diego. Le major du génie Breuille fit jouer une mine du côté gauche de cette dernière église, pour l'isoler des maisons que l'ennemi occupait; mais l'explosion ne donna pas un résultat complet. Un sergent de sapeurs fut tué.

Attaque du faubourg. Il n'y eut que le feu des mortiers.

45e Nuit, du 11 au 12 février.

Attaque de droite. On s'avança dans l'île de maisons comprise entre la rue Aljeceros et la rue des Arcades. L'ennemi opposa la plus vive résistance à nos progrès, afin de conserver la traverse du Cosso qui flanquait l'Université. Quelques hommes parvinrent dans la maison où s'appuyait la gauche de cette traverse, après avoir fait jouer un pétard sous l'une des portes; mais l'ennemi les contraignit de se retirer. On commença alors une mine dans une cave voisine, pour faire sauter cette maison. Deux sapeurs furent blessés. On s'établit dans les maisons dont nous venions de nous emparer, et l'on perfectionna la traverse de la rue Oleta qui y communiquait.

La première division eut dans les vingt-quatre heures, quatre hommes de tués et six de blessés.

Attaque du centre. On retrancha les maisons conquises à la droite de la rue Zurradores.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on fit jouer un deuxième fourneau qui nous isola entièrement des maisons occupées par l'ennemi sur notre gauche. On se retrancha dans l'église de Saint-François, en bouchant avec des sacs à terre les portes et les brèches.

Nous eûmes dans les vingt-quatre heures treize hommes de tués et cinquante et un de blessés.

Attaque du faubourg. On prolongea jusqu'à l'Èbre la troisième parallèle contre laquelle, à la pointe du jour, l'ennemi dirigea un feu des plus violents de ses batteries de la rive droite.

L'artillerie commença deux nouvelles batteries :

Le n° 29, de huit pièces de 24, pour battre en brèche les couvents de Saint-Lazare et de Sainte-Élisabeth, qui défendaient l'entrée du pont.

Le n° 30, de cinq pièces de 12 et de quatre obusiers de six pouces, pour ruiner les défenses du faubourg et celles de la ville.

JOURNÉE du 12 février.

Attaque de droite. On continua de s'avancer dans l'île comprise entre les rues Aljeceros et des Arcades; et vers midi, l'on atteignit le mur mitoyen de la dernière maison contre laquelle s'appuyait la traverse du Cosso. On appliqua au premier étage de cette maison un baril de poudre

pour ouvrir le mur. L'explosion fit plus d'effet qu'on ne l'aurait désiré, surtout contre la maison que nous occupions, laquelle fut entièrement ruinée. Celle de l'ennemi, bien qu'entamée, se trouva isolée, et, les abords en étant battus par les maisons de la rue des Arcades, on ne jugea pas à propos de l'attaquer de nouveau : les Espagnols restèrent donc maîtres de leur traverse. Néanmoins, on se décida à attaquer le bâtiment de l'Université. En conséquence, on donna le feu aux fourneaux préparés sous cet édifice, et chargés, chacun, de cinq cents livres de poudre; mais les rameaux n'ayant pas été conduits assez loin par l'officier de mineurs, les entonnoirs se firent dans la rue, et les murs de l'édifice ne furent que lézardés. Cependant deux colonnes étaient réunies pour l'attaque : celle de droite, composée d'une partie du troisième de la Vistule, sous les ordres du colonel Estko, déboucha avec trop d'empressement au moment de l'explosion, lorsque la fumée et la poussière empêchaient encore de rien voir. Les Polonais, n'ayant pas trouvé de brèche, parcoururent à découvert une partie du Cosso, où ils eurent à essuyer la mitraille de la traverse ennemie qui flanquait l'édifice, ainsi que la fusillade des maisons. Ils rentrèrent par la rue Saint-Augustin, ayant eu neuf hommes de tués et vingt-neuf de blessés, dont deux officiers; trois

sapeurs furent aussi blessés. Le chef de bataillon du génie Haxo, qui dirigeait la colonne de gauche, croyant pouvoir déboucher, fit ouvrir une porte donnant sur le Cosso; mais il arrêta sa colonne quand il eut vu qu'il n'y avait pas de brèche. Pour suppléer au non-succès de la mine, on plaça dans la rue Alcover, en face de l'Université, une pièce de 12, destinée à battre en brèche cet édifice. Un obusier fut aussi transporté à l'entrée de la rue Quemada, pour mieux découvrir le prolongement du Cosso. Le lieutenant d'artillerie Vecten fut tué en dirigeant la construction d'un épaulement pour cet obusier.

Attaque du centre. Nous ne pûmes rien gagner sur notre droite dans l'île de maisons comprise entre les rues de Zurradores et de Santa-Catalina, l'ennemi nous y opposant la plus vive résistance. Nous nous emparâmes d'une maison qui restait à gauche de la grande maison blanche prise le 10 février, et nous achevâmes de nous loger dans les décombres de l'hôpital général, de manière à border tout le Cosso jusqu'à la rue Santa-Engracia. A gauche de cette rue, on s'empara des deux galeries extérieures de l'église Saint-François qui conduisent au clocher.

Attaque du faubourg. On perfectionna la troisième parallèle.

46e Nuit, du 12 au 13 février.

Attaque de droite. Une brèche assez large fut ouverte à l'Université par la pièce de 12 que nous avions dans la rue Alcover; mais, comme cette brèche donnait dans la partie basse d'un amphithéâtre, dont toutes les issues étaient barricadées et crénelées, de manière à nous empêcher de déboucher, on fut obligé de l'abandonner. On commença alors deux nouvelles mines pour faire sauter l'église. Le major du génie Breuille, qui dirigeait les mines du centre, fut chargé de conduire ce travail et celui de toutes les mines ultérieurement pratiquées à l'attaque de droite. On travailla aux communications de la batterie d'obusiers, placée en tête de la rue Quemada, pour enfiler la droite du Cosso.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de treize hommes tués et de trente-deux blessés.

Attaque du centre. On fit une communication blindée pour attaquer une maison donnant sur le Cosso, dans l'île que nous occupions en partie au delà de la rue Zurradores.

L'ennemi éventa le rameau de droite, dirigé sur le Cosso, entre les rues del Refugio et de San-Cristoval, et força nos mineurs de l'abandonner en y jetant des grenades. Ceux-ci y rentrèrent bientôt et firent jouer un fourneau qui écrasa l'ennemi resté à portée.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on ouvrit à

travers les maisons une communication pour l'artillerie, depuis la place Santa-Engracia jusqu'au couvent de Saint-François, et l'on continua à fermer avec des sacs à terre les ouvertures de ce couvent.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de six hommes tués, dont un officier, et de quatre blessés.

Attaque du faubourg. A l'extrémité droite de la troisième parallèle on fit un crochet pour se couvrir des sorties du faubourg et du feu des postes que l'ennemi occupait à huit cents mètres en avant sur la route de Villanova. On ouvrit un boyau à la droite du couvent de Jésus pour servir de place d'armes, afin de pouvoir déboucher sur le faubourg, au moment de l'assaut. Des portions de tranchées furent aussi entreprises dans le même but le long des murs du couvent du côté du quai, et dans la petite cour de l'église.

L'artillerie commença deux nouvelles batteries:

Le n° 31, de deux pièces de 24, et de quatre de 16, pour ouvrir le couvent de Saint-Lazare et les édifices latéraux.

Le n° 32, de quatre mortiers de six pouces, pour atteindre l'ennemi derrière ses retranchements.

A cette époque, les rapports du général Watier, qui occupait Alcanitz et Caspé, et ceux du général Suchet, qui se tenait en observation sur la rive gauche de l'Èbre, annoncèrent que les deux frères Pa-

lafox, D. Francisco et le marquis de Lazan, avaient réuni à Méquinenza et à Lérida un corps de dix à quinze mille hommes bien armés, tant de troupes de ligne que de paysans, pour faire lever le siége de Saragosse. L'avant-garde de cette armée était à Fraga, et devait commencer son mouvement le 13. Déjà ses avant-postes s'étaient rapprochés de la place, et correspondaient par des signaux avec la garnison. Reding, qui se trouvait vers Tarragone à la tête de trente à quarante mille hommes, manœuvrait pour couper de Barcelone l'armée du général Gouvion Saint-Cyr, et se proposait aussi, après l'avoir battue, de marcher au secours de Saragosse. Le maréchal Lannes se décida à se porter de ce côté pour reconnaître l'armée des frères Palafox et la disperser. Il ne laissa devant le faubourg qu'une des deux brigades de la division Gazan, et il se mit en marche le 13 février avec le reste du cinquième corps et le treizième régiment de cuirassiers. Ayant appris en route que l'ennemi faisait un mouvement vers Huesca, il revint à Villamayor, où il se tint en observation (1).

La ville était toujours le théâtre de violents combats. Un bombardement continuel, les explosions des mines, l'écroulement des édifices, les cris des combattants, la fusillade engagée sur tous les

(1) Voir pièces justificatives, nos 32 et 33.

points, remplissaient l'air d'un bruit épouvantable, en même temps que des nuages de poussière et de fumée étaient suspendus sur la tête des combattants. L'épidémie faisait des ravages toujours croissants, et la garnison était réduite de près de moitié. Palafox tâcha de ranimer le courage des assiégés en leur annonçant l'arrivée des secours. Il adressa des félicitations aux défenseurs de l'Université et de la porte del Sol, pour leur belle résistance (1). D'un autre côté, nos troupes commençaient à se rebuter des obstacles sans cesse renaissants qu'elles avaient à surmonter; elles étaient harassées de fatigue, et tous ces combats meurtriers, corps à corps pour ainsi dire et où nous perdions journellement nos officiers, nos sapeurs, nos mineurs et nos soldats les plus braves, sans faire des progrès bien sensibles, jetaient du découragement dans l'armée. « A-t-on jamais « vu, disait-on dans les camps, une armée de vingt « mille hommes en assiéger une de cinquante « mille? Nous ne sommes maîtres que du quart « de la ville, et déjà nous sommes épuisés. Il faut « attendre du renfort, autrement nous périrons « tous; et ces maudites ruines deviendront nos « tombeaux avant que nous ayons pu forcer les « derniers de ces fanatiques dans leur dernière re-

(1) Voir pièces justificatives, n° 34.

« traite. » Le maréchal Lannes tâchait de ranimer l'esprit de l'arméè : il représentait aux officiers que l'ennemi perdait bien plus de monde que nous dans ce genre de guerre ; qu'ayant épuisé ses forces par la défense opiniâtre de sés premières maisons, il ne nous opposerait plus à l'avenir la même résistance ; qu'enfin, si ces forcenés renouvelant l'exemple des Numantins, voulaient s'ensevelir sous les ruines de leur ville, nos bombes, nos mines, et les maladies ne tarderaient pas à les détruire tous jusqu'au dernier. En effet, il périssait journellement un grand nombre d'habitants ; les maisons et les cours que nous prenions étaient tellement encombrées de cadavres, qu'il semblait que nous ne combattions plus que pour un cimetière.

Sur ces entrefaites, le maréchal Lannes reçut du major général une lettre qui lui annonçait des renforts et des vivres (1).

JOURNÉE du 13 février.

Attaque de droite. A la droite de la rue Aljeceros, on s'avança jusqu'à celle des Arcades, et l'ennemi fut obligé d'abandonner une traverse en sacs à laine qu'il avait faite dans cette dernière rue. On s'efforça encore en vain de pénétrer dans la maison qui appuyait la traverse du Cosso. L'explosion qui avait

(1) Voir pièces justificatives, n° 35.

Attaque du faubourg. L'artillerie continua les nouvelles batteries. Les cheminements furent suspendus faute de travailleurs, le maréchal Lannes ayant emmené à Villamayor deux régiments de la division Gazan.

JOURNÉE du 14 février.

Attaque de droite. A midi, on donna le feu au fourneau préparé sous la rue des Arcades pour faire brèche à l'île de maisons située sur la droite de cette rue. L'explosion fit une large ouverture par laquelle nos troupes pénétrèrent, après avoir traversé la rue, malgré un feu de mousqueterie très-vif, qui partait d'une traverse établie à l'entrée du Cosso; on fit dans la rue une caponnière qui fut promptement exécutée. Toutes les maisons à droite de celle que nous venions de prendre, avaient été évacuées par l'ennemi qui n'y avait plus de communications faciles, à cause du grand mur de la vieille enceinte, à laquelle ces maisons s'appuyaient. Mais du côté gauche un mur de refend très-épais et resté intact nous empêcha de nous prolonger vers la porte del Sol. A quatre heures, l'ennemi, maître du faubourg des Tanneries, escalada avec des échelles le vieux mur d'enceinte, qui le séparait de nous du côté de la rue des Arcades, et reparut dans les maisons adossées à ce mur, qu'il avait évacuées la veille, et que nous gardions mal, ne pensant pas qu'il pût y revenir. Il fallut, pour

l'en chasser, de nouveaux efforts : le capitaine du génie Daguenet fut dangereusement blessé.

Les nouvelles mines préparées sous l'Université étaient prêtes; mais avant d'y mettre le feu on désirait s'emparer de la traverse qui flanquait cet édifice.

Attaque du centre. On prit deux maisons sur le Cosso, à droite de la rue Zurradores; l'ennemi les avait incendiées, ainsi que la maison contiguë qui nous séparait de la rue Santa-Catalina. On s'occupa d'éteindre le feu.

A la gauche de la rue Santa-Engracia, on acheva le percement de la porte de communication de l'église de Saint-François aux chapelles et à l'hôtel du comte de Sastago. On se logea dans cet hôtel, et, de la face de droite qui enfilait le Cosso, on commença la fusillade; mais l'ennemi ayant répondu par du canon placé derrière une traverse fort éloignée, nous cessâmes le feu, parce que le bâtiment n'était pas solide, et que nous voulions conserver ce point d'observation important, le seul que nous eussions en avant de l'église de Saint-François.

48ᵉ Nuit, du 14 au 15 février.

Attaque de droite. On acheva de reprendre les maisons qu'on avait perdues dans la soirée à droite de la rue des Arcades. De nouvelles tentatives furent faites, mais sans plus de succès, pour s'emparer de

la maison où s'appuyait la traverse du Cosso, flanquant l'Université.

Attaque du centre. Les mineurs d'un des rameaux dirigés sous le Cosso, près du débouché de la rue Zurradores, s'aperçurent vers le soir que l'ennemi contre-minait pour venir à eux. Ils établirent aussitôt à l'extrémité de leur rameau un fourneau de deux cents livres de poudre, auquel, à minuit, ils donnèrent le feu. L'explosion produisit un entonnoir considérable sur le Cosso, et renversa une partie de la salle de spectacle, qui était située en face. Pour battre cet édifice, on amena pendant la nuit une pièce de 8, et un obusier de six pouces, qui furent établis sous deux portes cochères donnant sur le Cosso.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on perfectionna la communication de l'église de Saint-François aux chapelles et à l'hôtel du comte de Sastago.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de six hommes tués, dont un sapeur et un canonnier, et de quinze blessés.

Journée du 15 février.

Attaque de droite. On logea le mineur dans une cave de la rue Aljeceros pour aller faire sauter la maison où s'appuyait la traverse du Cosso, flanquant le bâtiment de l'Université; mais, comme la distance à parcourir était assez grande, on ne

pouvait espérer un prompt résultat. Le fourneau qui, la veille, avait ouvert la maison par laquelle nous avions pénétré dans la rangée de droite de la rue des Arcades, en avait enlevé les planchers. Or, la tour de la vieille enceinte à laquelle cette maison s'appuyait, présentait une escarpe haute et fort solide, qui barrait le passage pour arriver jusqu'à la porte del Sol. On pensa d'abord pouvoir tourner cet obstacle en ouvrant un nouveau rameau sous la rue des Arcades; mais, le feu ayant été mis dans la seule maison existant à gauche de cette rue, d'où l'on aurait pu partir, il fallut y renoncer pour le moment. Alors, on s'approcha de la tour, au moyen de quelques poutres du plancher du second étage de la maison y attenant, lesquelles s'y appuyaient encore, et l'on entama la maçonnerie, qui était épaisse et fort solide. L'incertitude du succès, et surtout le temps qu'exigeait ce travail, nous déterminèrent à cheminer sur la droite, en dehors de la vieille enceinte, dans le faubourg des Tanneries. A cet effet, nous reprîmes une galerie de mine précédemment commencée dans le couvent des Augustins, pour aller gagner par-dessous la rue Mayor, la maison située en face à l'entrée de cette rue.

Nous eûmes un sapeur de tué, et cinq hommes de blessés.

Attaque du centre. Malgré l'incendie et les dé-

combres, on parvint à se loger dans la maison située à l'angle du Cosso et de la rue Santa-Catalina; mais nous n'avions pu encore traverser cette rue où l'ennemi nous accablait de matières incendiaires. Un sapeur y fut blessé.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on fit jouer deux fourneaux pour isoler des maisons voisines la gauche du couvent de Saint-François. L'explosion fit beaucoup d'effet, et détruisit même des portions de murs du couvent.

49e Nuit, du 15 au 16 février.

Attaque de droite. Les mineurs continuèrent leurs travaux. On tenta sans succès une nouvelle attaque contre la maison située à l'angle du Cosso et de la rue des Arcades, où s'appuyait la traverse qui flanquait l'Université. L'obusier de la rue des Augustins fut alors amené dans la rue des Arcades, pour battre l'ennemi au débouché de cette rue sur le Cosso.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de deux hommes tués et de quatre blessés.

Attaque du centre. On commença dans les maisons du Cosso, à droite de la rue Santa-Engracia, une batterie blindée de deux obusiers, pour enfiler la rue Saint-Gil qui conduisait au pont, et inquiéter ainsi l'ennemi au cœur même de la ville. On poussa un rameau sous la rue Santa-Catalina

pour gagner de l'autre côté le palais du comte d'Aranda, situé sur le Cosso, et qui, flanqué de deux tours, avait été transformé par les assiégés en une véritable citadelle.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on avait fait un logement sur le Cosso en avant de la porte de l'église de Saint-François; on y entreprit un abri blindé pour une pièce de 12 et un obusier, afin d'enfiler cette promenade sur le front de notre attaque du centre. Un déserteur des gardes walones fut reçu à nos avant-postes.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de trois hommes tués et de six blessés.

JOURNÉE du 16 février.

Attaque de droite. On continua le percement de la tour de l'ancienne enceinte à droite de la rue des Arcades, pour s'avancer vers la porte del Sol. Le lieutenant du génie Montauban fut blessé en dirigeant ce travail. A trois heures, on fit jouer la mine préparée sous la maison de la rue Mayor, dans le faubourg des Tanneries, en face du couvent des Augustins. Mais le rameau s'étant trouvé trop court de plus de quatre pieds, l'entonnoir se fit dans la rue, et la maison resta intacte. La batterie n° 14 fit toute la journée un feu soutenu sur les logements de l'ennemi au bord de l'Èbre. Elle ruina les maisons du faubourg des Tanneries, et

fit brèche aux retranchements qui couvraient ce faubourg.

Attaque du centre. Pendant la nuit, l'ennemi s'était avancé sous la rue Santa-Catalina à la rencontre de nos mineurs. A neuf heures du matin, nous aperçûmes de la lumière dans son rameau à travers une fente du mur de la cave où nous étions entrés en galerie. Nous n'eûmes que le temps de placer quinze livres de poudre et une grosse bombe pour lui donner le camouflet. Ensuite nos mineurs le tournèrent, en dirigeant sous le Cosso une nouvelle galerie qui, par un retour à droite, vint gagner le palais du comte d'Aranda.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on termina le blindage de la batterie commencée en avant de la porte de l'église de Saint-François, pour enfiler le Cosso; mais on ne put y placer qu'un obusier. On perça le mur de l'église, à gauche de cette porte, pour communiquer avec le palais de Fuentès qui donnait sur le Cosso.

50e Nuit, du 16 au 17 février.

Attaque de droite. On plaça, dans la cour du couvent des Augustins, une pièce de 8 qui tira contre la maison de la rue Mayor, que la mine n'avait pu faire sauter la veille. Cette maison fut bientôt ouverte; mais nous ne pûmes nous y loger, les planchers et les toits s'étant écroulés. Alors on voulut la tourner; et, à cet effet, on forma une

descente en double caponnière partant du couvent de Saint-Augustin, et se prolongeant dans l'épaisseur du parapet d'une batterie qui fermait l'entrée de la rue Mayor, et qui avait été abandonnée par l'ennemi lors de la prise du couvent. On parvint ainsi au pied du mur de la cour, en arrière de cette maison.

On travaillait depuis deux jours à la galerie de mine entreprise pour aller faire sauter la maison du Cosso où s'appuyait la traverse qui flanquait le bâtiment de l'Université; mais par malheur le mineur rencontra un terrain pénétré par les eaux d'une fosse d'aisance, et les filtrations devinrent si abondantes qu'il lui fallut abandonner cette galerie. Alors on songea à employer le canon, et l'on ouvrit à cet effet, depuis la rue Barjoverde à travers les maisons, une route pour faire arriver une pièce.

Attaque du centre. Nos mineurs se logèrent dans le rameau pratiqué par l'ennemi sous la rue Santa-Catalina, et y firent un bourrage que les Espagnols essayèrent de renverser par l'explosion d'une bombe. Pour assurer nos cheminements entre les rues Zurradores et Santa-Catalina, nous attaquâmes des maisons dans les jardins qui se trouvaient sur nos derrières; mais la résistance que nous éprouvâmes nous empêcha de nous y loger.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on continua les travaux de la communication commencée

au massif du palais de Fuentès. On renversa les murs qui masquaient la batterie destinée à enfiler le Cosso.

JOURNÉE du 17 février.

Attaque de droite. Le matin, on pénétra, non sans difficulté, dans la cour de la maison située à l'entrée de la rue Mayor, au faubourg des Tanneries, et l'on se logea sous un hangar où l'on eut beaucoup de peine à se maintenir. Nous y eûmes vingt hommes mis hors de combat. On chercha à retourner contre l'ennemi une coupure qui se trouvait dans la rue Mayor entre le couvent des Augustins et la maison qui, la veille, avait été battue en brèche; mais les Espagnols firent un feu si vif des deux pièces d'une batterie qu'ils avaient au pied de la tour del Sol, qu'on fut obligé d'ajourner ce travail. Six sapeurs furent blessés.

On termina de bonne heure le chemin entrepris pendant la nuit pour amener du canon, afin de battre la maison de la rue des Arcades qui servait d'appui à la traverse du Cosso; et la pièce de 8, qui avait fait brèche à la maison de la rue Mayor, fut amenée dans la cour occupée par nous, laquelle n'était séparée que par un mur de celle de la maison que nous voulions attaquer. On perça une ouverture dans ce mur, pour passer la bouche de la pièce; et après chaque coup, au moment où l'on rechargeait, on fermait cette ouverture par un sac

de laine. Nos boulets traversaient la maison de part en part; néanmoins les Espagnols ne l'évacuèrent pas. Ils se retirèrent dans l'étage supérieur et dans l'escalier qui se trouvait hors de la direction de nos coups, une baraque de la cour nous empêchant de battre tout le front de la maison. Cependant notre pièce ayant fait une brèche où nous pouvions arriver par la cour d'une maison de la rue Aljeceros, quinze Polonais se présentèrent pour l'assaillir; mais ils furent reçus par une telle grêle de grenades et de balles, que, malgré les encouragements du chef de bataillon du génie Valazé, ils ne purent se résoudre à y pénétrer.

Attaque du centre. On tenta à diverses reprises, mais toujours inutilement, l'attaque des maisons qui se trouvaient sur nos derrières dans l'île dont nous occupions la tête sur le Cosso, entre les rues de Zurradores et de Santa-Catalina. Les mineurs continuèrent, sous le Cosso et sous la rue Catalina, leurs travaux pour gagner le palais d'Aranda. Un sapeur fut blessé.

A la gauche de la rue Santa-Engracia, on continua de cheminer dans le massif des maisons dont fait partie le palais de Fuentès donnant sur le Cosso.

51e Nuit, du 17 au 18 février.

Attaque de droite. On perfectionna la communication du couvent de Saint-Augustin avec la maison d'en face, à l'entrée de la rue Mayor, tra-

vail que le canon de l'ennemi nous avait forcés d'abandonner pendant le jour.

Attaque du centre. Les mineurs continuèrent leurs travaux sous le Cosso et sous la rue Santa-Catalina.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on travailla à rétablir le blindage de la batterie qui enfilait le Cosso, lequel avait été détruit par le feu de l'ennemi.

Attaque du faubourg. L'artillerie acheva d'armer et d'approvisionner ses batteries. Le maréchal Lannes ordonna de faire, à deux cents mètres de la tête du faubourg sur la route de Villanueva, une portion de parallèle, pour empêcher l'ennemi de s'échapper de ce côté au moment de l'attaque générale qui devait avoir lieu le lendemain. Cette parallèle fut exécutée par un bataillon du centième régiment, et par un détachement de sapeurs. Au jour, on y amena deux obusiers et une pièce de 8. Pour fermer en même temps à l'ennemi toute retraite par le chemin de Justibol, quelques compagnies furent placées de l'autre côté du marais formé en amont du faubourg par le débordement de l'Èbre.

Le maréchal Lannes vint visiter les avant-postes. S'étant avancé jusque dans la demi-place d'armes, située à droite du couvent de Jésus, il faillit d'être tué par un tirailleur espagnol qui vint s'embusquer dans les décombres où s'appuyait cette

place d'armes. Irrité de cette audace, il monta dans le grenier du couvent de Jésus, où, se faisant apporter une douzaine de fusils chargés, il se mit lui-même à faire la fusillade. Pour répondre à ce feu, l'ennemi dirigea sur le couvent plusieurs obus, dont un, entrant par une lucarne, coupa en deux le capitaine du génie Lepot, qui se trouvait auprès du maréchal.

JOURNÉE du 18 février.

Attaque du faubourg. A huit heures du matin, l'artillerie commença à tirer contre le faubourg et contre le quai avec cinquante-deux bouches à feu, réparties dans les batteries nos 23, 26, 27, 28, 29, 30, 31 et 32. Les deux batteries nos 27 et 28 lancèrent des bombes sur le faubourg et sur la ville, où elles atteignirent le palais de l'archevêque et l'église de N. D. del Pilar. Plusieurs portions de voûtes de ce dernier édifice furent enfoncées, et jonchèrent de leurs débris le pavé de la nef; ce fut une scène de désolation pour le peuple de Saragosse. La batterie n° 14, située sur la rive droite, battit en même temps le grand pont de l'Èbre, pour intercepter la communication du faubourg avec la ville : le baron de Versage fut tué par un boulet sur ce pont, au moment où il accourait pour prendre le commandement du faubourg. La batterie n° 29 força l'ennemi d'abandonner celle qu'il avait dans le faubourg, à son extrême

droite, au bord de l'Èbre, et perça de part en part les deux premiers murs des jardins situés en face, près du couvent Saint-Lazare. Mais tel était l'acharnement des Espagnols, que chaque trou que faisaient les boulets dans ces murs, devenait pour eux autant de créneaux qu'ils embouchaient aussitôt pour faire la fusillade. Contraints enfin de se retirer dans le couvent de Saint-Lazare, derrière le mur d'enceinte de ce couvent, ils tinrent encore pendant plus de trois heures, bien que cet édifice fût criblé de part en part par nos boulets. Après la retraite de l'ennemi, le général Gazan fit avancer vingt-cinq grenadiers qui occupèrent la batterie espagnole, et s'établirent dans deux petites maisons le long de l'Èbre.

A midi, quatre brèches se trouvaient ouvertes dans les frêles murailles qui formaient l'enceinte du faubourg, savoir : deux aux premières maisons, près de l'enclos du couvent Saint-Lazare; une à l'église de ce couvent, et la quatrième à l'enclos du couvent de Sainte-Élisabeth, situé de l'autre côté de la route de Barcelone. A ce dernier couvent, la batterie n° 31 avait commencé par battre une porte charretière qui donnait dans la cour. Bientôt cette porte fut renversée, mais des paysans espagnols la relevèrent, et l'arc-boutèrent de leurs bras. Une nouvelle salve de la batterie la renversa une seconde fois, et une seconde fois elle fut rele-

vée. Pour mettre fin à cette manœuvre, on battit en brèche les pieds-droits eux-mêmes de la porte. Un monceau de cadavres se trouvait derrière cette porte qui, à chaque fois qu'elle tombait, écrasait dans sa chute ceux qui la soutenaient.

On forma trois colonnes des troupes rassemblées dans les tranchées, pour l'assaut. Au signal donné, ces colonnes s'élancent. La première, formée d'un bataillon du cent troisième, se divise: cinq compagnies, ayant en tête un détachement de vingt-cinq sapeurs, sous les ordres du capitaine Clerget, gravissent la brèche la plus voisine du couvent de Jésus, s'emparent de la maison, et se portent derrière la seconde brèche dont elles ouvrent l'accès aux autres compagnies qui l'attaquaient de front. La deuxième colonne assaillit la brèche faite à l'église du couvent de Saint-Lazare; mais cette brèche avait été ouverte trop haut, et elle offrait un ressaut qu'il aurait été impossible de franchir sous le feu de l'ennemi, si la première colonne, guidée par le capitaine Clerget, ne se fût pas portée sur le flanc du couvent par l'enclos intérieur, malgré le feu terrible que faisait l'ennemi du quai de la rive droite. Après un combat sanglant dans l'église et dans le grand escalier, les défenseurs se sauvèrent en désordre. En même temps, la troisième colonne attaquait le couvent de Sainte-Élisabeth, et s'en rendait maîtresse. Alors nos trou-

pes, débouchant des maisons, se portèrent à la culée du pont de l'Èbre. Par suite de ce mouvement, tout ce qui restait d'Espagnols à la tête du faubourg fut fait prisonnier, ainsi qu'un grand nombre de fuyards qui, refoulés vers le haut Èbre, n'avaient pu comme d'autres s'échapper dans des barques sous la protection du feu de la ville. Nous prîmes deux mille cinq cents hommes et dix-sept pièces de canon dans cette brillante action qui ne nous coûta que quatre-vingts hommes hors de combat, dont huit sapeurs.

Dès que nous fûmes maîtres du faubourg, le colonel du génie Dode fit faire à la culée du pont un parapet en gabions et en sacs à terre, avec une communication en arrière jusqu'au couvent de Saint-Lazare, afin de s'épauler contre la mitraille de deux pièces qu'avait l'ennemi sur la rive droite à la porte del Angel.

Attaque de droite. Dès le matin, on s'étendit à droite de la rue Mayor dans la cour de la tannerie où l'on s'était logé la veille. On s'empara d'un grand hangar, derrière le mur duquel se tenait l'ennemi. On fit jouer sous ce mur un pétard, et l'on occupa les maisons adjacentes. L'ennemi chassé fut poursuivi, dans ses propres communications, jusqu'à la dernière maison de l'île. Ce mouvement de retraite le força d'abandonner les retranchements et les batteries qu'il avait en tête du faubourg des

Tanneries. Nous eûmes huit hommes de tués et seize de blessés, dont trois sapeurs.

Dans la rue des Arcades, on acheva le percement de la tour de l'ancienne enceinte qui arrêtait nos cheminements à la droite de cette rue, et l'on jeta par l'ouverture une grosse bombe qui en chassa l'ennemi. Nous poursuivîmes les Espagnols dans la maison voisine, l'avant-dernière de l'île; mais nous ne pûmes nous maintenir dans cette maison. Un sapeur fut tué et trois furent blessés. A midi, on fit encore une tentative infructueuse contre la maison où s'appuyait la traverse du Cosso, à gauche de la rue des Arcades.

Vers trois heures, au moment où la prise du faubourg de la rive gauche de l'Èbre répandait la terreur dans la ville, on mit le feu aux deux grandes mines préparées sous l'Université, et prêtes depuis trois jours; chacune était chargée de quinze cents livres de poudre. L'explosion ayant produit deux grandes ouvertures dans le mur de l'église, cinq compagnies d'élite du quatorzième léger et du deuxième de la Vistule, formant deux colonnes, s'y précipitèrent malgré le feu de la traverse du Cosso près de la porte del Sol. Les Espagnols firent peu de résistance; l'édifice fut occupé en entier, et l'on s'étendit jusqu'à l'église de la Trinité que conserva l'ennemi. On commença sur le Cosso, dans le prolongement de la rue Alcover, un para-

pet en sacs à terre, pour couvrir contre la traverse de droite la communication avec l'Université. On se présenta alors pour attaquer une dixième fois la maison qui protégeait cette traverse. L'ennemi se retira, et l'on occupa sans coup férir cette maison à l'entrée de la nuit. Nous n'eûmes dans ces affaires que deux hommes de tués et sept de blessés, parmi lesquels un officier de la Vistule et trois sapeurs; encore fut-ce plutôt par les débris de l'explosion, malgré la précaution qu'on avait prise de tenir les postes éloignés.

Attaque du centre. On reprit l'attaque tentée vainement les jours précédents contre les maisons situées sur nos derrières entre les rues Zurradores et Santa-Catalina, et l'on en chassa les Espagnols. Un officier et un soldat des gardes walones y furent pris. Nous eûmes un homme de tué et six de blessés, dont deux sapeurs.

A gauche de la rue Santa-Engracia, nous prîmes, dans le massif dont fait partie le palais de Fuentès donnant sur le Cosso, une maison à laquelle nous mîmes le feu afin d'isoler notre gauche.

52ᵉ Nuit, du 18 au 19 février.

Attaque de droite. On se logea dans l'Université, et l'on acheva la traverse de communication en travers du Cosso. On prépara un fourneau de mine contre le flanc de l'église de la Trinité.

Attaque du centre. On s'établit dans les maisons

qu'on avait prises pendant la journée, et les mineurs continuèrent leurs travaux.

A gauche de la rue Santa-Engracia, l'ennemi parvint à mettre le feu aux portes de toutes les maisons que nous occupions sur le Cosso en avant de l'église de Saint-François, depuis l'hôtel de Sastago jusqu'au palais de Fuentès. L'incendie, poussé par le vent, se propagea dans l'intérieur de ces maisons, et y fit de rapides progrès, malgré nos efforts pour l'éteindre.

Au couvent des Trinitaires, qui se trouve hors des murs, deux brigades de mineurs entrèrent en galerie du côté gauche de la grande cave de l'église, pour prévenir une attaque souterraine que nos soldats appréhendaient de la part de l'ennemi.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de vingt et un hommes blessés, dont quatre officiers du cent quinzième.

Attaque du faubourg. On perfectionna la barricade de la culée du pont et la communication faite pour y arriver à couvert. On éleva aussi dans les rues adjacentes des traverses qui furent armées de pièces légères. L'artillerie changea la direction de ses embrasures, afin de battre le quai de la rive droite.

JOURNÉE du 19 février.

Attaque de droite On fit jouer à la pointe du jour la mine préparée sous l'église de la Trinité.

Aussitôt nos troupes s'élancèrent sur la brèche, pénétrèrent dans le couvent, y tuèrent plusieurs Espagnols, et se portèrent jusqu'à la rue de la Trinité parallèle au Cosso. Deux pièces de 4, dont l'une démontée, avaient été abandonnées par l'ennemi derrière une coupure au haut de la rue Subida del Sepulcro; comme nous ne pouvions les aller prendre, nous perçâmes des créneaux dans les maisons de gauche de la rue Subida del Sepulcro, pour empêcher l'ennemi de venir les retirer. Nos mineurs, partant des caves des maisons à droite de l'église de la Trinité, commencèrent deux rameaux de mine, l'un à gauche sous la rue de la Trinité, l'autre à droite, sous la rue Subida del Sepulcro. L'ennemi ayant mis le feu aux maisons voisines de la porte de Valence, sur la place de la Madeleine, nous ne pûmes nous étendre à la gauche de l'Université.

A la droite de la rue des Arcades, on parvint le long de la vieille enceinte jusqu'à la porte del Sol, où l'on ouvrit une communication avec la rue Mayor par le fossé même de la batterie que l'ennemi avait abandonnée dans cette rue. On s'empara de toutes les maisons du quai, extérieures à l'enceinte.

Attaque du centre. On chargea de seize cents livres de poudre le rameau dirigé en retour à droite sous le Cosso, au débouché de la rue Santa-

Catalina, pour faire sauter le palais du comte d'Aranda. L'explosion renversa un angle de cet édifice, avec la tourelle adjacente : une vingtaine d'Espagnols furent ensevelis sous les décombres. Nos troupes pénétrèrent aussitôt par la brèche, repoussèrent l'ennemi qui voulut reprendre l'offensive, et lui firent plusieurs prisonniers, dont un officier; bientôt après nous fûmes maîtres de l'île entière. Nous eûmes quelques hommes hors de combat, dont deux sapeurs tués, un de blessé, ainsi qu'un mineur.

A la gauche de Santa-Engracia, on éteignit l'incendie dans les maisons que nous occupions sur le Cosso, en avant de l'église de Saint-François. Ensuite, on crénela ces maisons, on y fit des communications, et une brigade de mineurs entra en galerie dans une cave, pour traverser le Cosso.

Cependant le courage et la confiance des Espagnols commençaient à chanceler. Palafox, déjà malade, avait appris sans pouvoir en douter les succès de nos armées en Espagne. Sentant enfin la nécessité d'entrer en arrangements, ce général envoya au maréchal Lannes un de ses aides de camp avec une lettre, dans laquelle, répondant à la sommation que le maréchal lui avait faite le 24 janvier, il lui demandait la suspension des hostilités pendant trois jours, et l'autorisation d'envoyer quelques officiers pour reconnaître par eux-mêmes l'état des affaires de la

Péninsule ; ajoutant que si le moment de capituler était arrivé, il comptait que la garnison serait incorporée dans les armées espagnoles, et pourrait emmener un certain nombre de chariots couverts. Le maréchal Lannes rejeta avec colère ces propositions, et le feu continua (1).

53e Nuit, du 19 au 20 février.

Attaque de droite. Comme la galerie commencée la veille sous la rue Subida del Sepulcro exigeait beaucoup de travail, on préféra traverser la rue dans le fossé de la coupure qu'y avait faite l'ennemi. On atteignit ainsi la maison d'en face, contre la porte de laquelle on plaça cent livres de poudre. L'explosion tua une vingtaine d'Espagnols dans cette maison, que nous occupâmes. Un sapeur fut blessé.

Attaque du centre. On s'établit dans les maisons attenantes au palais du comte d'Aranda, qu'on avait prises pendant le jour. On continua les travaux de mine sous le Cosso.

A gauche de la rue Santa-Engracia, on commença à préparer des emplacements pour de nouvelles batteries dans les maisons donnant sur le Cosso.

Attaque du faubourg. On fit une tranchée à travers le canal de décharge du marais situé à la droite des attaques, afin de gagner l'emplacement d'un

(1) Voir pièces justificatives, n° 36.

monticule dont la position était favorable pour établir une batterie destinée à battre la ville en amont du pont.

JOURNÉE du 20 février.

Attaque de droite. Dès le matin, on s'étendit dans l'île de maisons comprise entre la rue Subida del Sepulcro et l'enceinte du faubourg des Tanneries. Les deux pièces de la coupure tombèrent décidément en notre pouvoir. L'ennemi, revenu avec trois cents hommes pour les reprendre, fut vivement repoussé. Il mit alors le feu de tous les côtés pour arrêter nos progrès. Nous eûmes deux sapeurs de tués et quelques hommes de blessés, dont deux officiers polonais.

De la rive gauche, notre canon avait fait une petite ouverture à la maison où s'appuyait la première coupure du quai de la rive droite, vis-à-vis de la culée de l'ancien pont en bois. Le maréchal Lannes ayant ordonné d'attaquer cette maison vers trois heures de l'après-midi, cinquante Polonais s'y portèrent à découvert le long de la muraille de la ville. Trouvant la coupure abandonnée, ils pénétrèrent dans la maison; mais déjà ils avaient eu quinze hommes hors de combat. Un détachement de sapeurs fut envoyé à leur secours pour les aider à se retrancher et à faire des communications; heureusement pour eux que le siége finit quelques heures après.

Attaque du centre. On continua à s'établir dans l'île de maisons du palais d'Aranda, prise la veille, et l'on poussa une galerie de mine sous le couvent de Santa-Catalina, situé en arrière de cette île. On termina les cinq rameaux qui passaient en différents endroits sous le Cosso, depuis la gauche de nos établissements au couvent de Saint-François jusqu'à la rue Santa-Catalina, et l'on y établit des fourneaux.

La ville était aux abois; l'heure de sa reddition était venue. La veille, Palafox, malade de la fièvre, avait déposé son autorité entre les mains d'une junte, composée de quarante membres, sous la présidence du régent de l'audience royale, don Pedro Maria Ric. Cette junte s'assembla pendant la nuit pour délibérer sur le sort de la place. Elle reconnut qu'il n'y avait plus d'espoir d'être secouru; que les approvisionnements de poudre étaient consommés, et que deux moulins à manége, établis par Palafox, qui en fournissaient à peine deux cent cinquante kilogrammes par jour, ne pouvaient plus suffire aux besoins de l'infanterie et de l'artillerie. La ville avait encore du grain; mais elle manquait de moulins, et se trouvait dans une disette complète des autres objets de première nécessité. L'épidémie faisait des ravages effrayants; il mourait chaque jour de six à sept cents individus.

Cependant, l'esprit populaire tenait encore la

junte en suspens, et il se passa un certain temps avant qu'aucun membre osât parler de reddition. Enfin le 20, à quatre heures du soir, la junte, malgré l'opposition de huit membres qui voulaient encore se défendre, envoya au maréchal Lannes un parlementaire pour demander un armistice de vingt-quatre heures, afin de rédiger les articles de la capitulation. Le maréchal fit cesser le feu, et envoya à la junte un officier lui signifier de se rendre sous deux heures à son quartier général pour faire sa soumission, et lui dire que, passé ce terme, il n'écouterait plus aucune proposition. Le président et quelques membres se soumirent à cette condition : ils sortirent par la porte del Angel, et, faisant le tour de la ville du côté du château, ils se rendirent à pied jusqu'aux grandes écluses du canal impérial. Le maréchal Lannes leur reprocha les malheurs de Saragosse, et, leur montrant sur un plan la ligne de nos avant-postes, il leur annonça que six fourneaux, dirigés sous le Cosso et chargés chacun de trois mille livres de poudre, étaient prêts à jouer simultanément, ce qui devait bouleverser le reste de la ville; que cinquante bouches à feu, placées sur la rive gauche et dirigées contre elle, étaient prêtes à la foudroyer; enfin, que tout était disposé pour une attaque générale, et qu'elle aurait lieu le lendemain à midi. Saragosse ne pouvait plus supporter tant

de misères : la guerre avait épuisé ses efforts. La junte se soumit. Le maréchal Lannes dicta une convention, qui fut signée par les membres présents (1). La députation s'en retourna; mais, craignant la fureur du peuple, elle n'osa pas rentrer en ville, et resta au château. Le général Guillelmi, ancien capitaine général déposé par Palafox, fut tiré de sa prison et conduit chez le maréchal Lannes, ainsi que le comte de Fuentès et plusieurs autres personnes qui avaient été emprisonnées dès le commencement du siége, comme soupçonnées d'être partisans des Français.

Le lendemain, 21 février à midi, la garnison sortit par la porte del Portillo. Elle défila devant le maréchal Lannes, et déposa les armes au pied du château. De trente et un mille hommes dont elle se composait au commencement du siége, elle n'en comptait plus que huit mille deux cents. Ces malheureux faisaient peine à voir. On ramassa encore un assez grand nombre de soldats, qui s'étaient cachés dans les maisons; et, en y ajoutant ceux qui avaient été pris dans le faubourg, le nombre des prisonniers s'éleva à douze mille. Le reste de la garnison se trouvait dans les hôpitaux ou avait péri par le fer et par les maladies. Les prisonniers furent immédiatement dirigés sur Bayonne

(1) Voir pièces justificatives, n° 37.

en trois colonnes, sous l'escorte du général Morlot, avec le cent seizième et le cent dix-septième de ligne. Le maréchal Lannes fit partir en même temps pour Paris le général Lejeune, aide de camp du prince Berthier, major général, pour annoncer à l'Empereur la chute de Saragosse. Il nomma le général Laval gouverneur de la ville, et créa une nouvelle junte. Les habitants furent désarmés par les soins de l'autorité municipale. Une garde fut placée à l'hôtel de Palafox, pour s'assurer de sa personne en attendant qu'il pût être conduit en France. Nos troupes occupèrent les portes de la ville et les principales rues; mais l'armée resta campée hors des murs pour éviter l'influence de l'épidémie.

On trouva dans la ville quatre-vingt-douze bouches à feu. Cinquante-trois étaient tombées en notre pouvoir pendant le siége; ce qui fait un total de cent quarante-cinq (1). Nous prîmes aussi vingt et un drapeaux. Les magasins ne renfermaient que très-peu de poudre et de projectiles. Il restait encore aux habitants une grande quantité de vin et d'huile, et du blé pour plus de six mois; mais, privés de moulins, ils étaient réduits à écraser le grain avec des pierres pour en faire de la farine.

La ville faisait horreur à voir. On y respirait un

(1) Voir pièces justificatives, n° 38.

air infect qui suffoquait. Le feu qui consumait encore plusieurs édifices couvrait l'atmosphère d'une épaisse fumée. Les quartiers où les attaques avaient été conduites n'offraient que des monceaux de ruines entremêlés de cadavres et de membres épars. Les maisons même épargnées par les explosions et par l'incendie étaient criblées de créneaux ou de trous de boulets, ou écrasées par les bombes et les obus; l'intérieur en était ouvert par de larges coupures pour les communications. Au sommet de quelques pans de murailles encore debout, des portions de toits et de planchers suspendus menaçaient d'écraser par leur chute ceux qui en approchaient. Le long du Cosso, qui formait la limite de notre conquête, le sol était bouleversé par l'effet des mines et des bombes; les portes et les fenêtres étaient murées ou masquées par des sacs à terre, des matelas ou des meubles; toutes les rues adjacentes étaient obstruées de traverses et de décombres. La population, retirée dans les quartiers les moins exposés aux attaques, s'était entassée dans les caves et dans les souterrains les plus humides, pour y chercher un refuge contre les bombes. Les hôpitaux étaient abandonnés; et les malades, à moitié nus, erraient dans la ville comme des ombres livides sortant des tombeaux, et expiraient au milieu des rues. La place du Marché neuf offrait surtout le spectacle le

plus épouvantable : un grand nombre de familles, dont les maisons avaient été envahies ou ruinées, s'y étaient retirées sous les arcades; là, les vieillards, les femmes, les enfants gisaient pêle-mêle sur le pavé avec les mourants et les morts. Dans ce lieu de douleurs, on n'entendait que des cris arrachés par la faim, par la souffrance et par le désespoir.

Le 24 février, l'armée prit les armes; et le maréchal Lannes, accompagné du duc de Trévise, des généraux et des états-majors, fit son entrée solennelle dans Saragosse. Il fut reçu sous le portail de N. D. del Pilar par le clergé de la ville, ayant en tête l'évêque de Huesca, qui remplaçait l'archevêque absent. Les maréchaux prirent place sur deux fauteuils disposés en face du maître-autel : il s'en trouvait un troisième pour le général Junot, qui ne voulut pas assister à cette cérémonie. La junte et les différentes autorités prêtèrent serment de fidélité au roi Joseph. L'évêque prononça un discours sur les malheurs de Saragosse, qui pénétra tous les assistants. Il entonna ensuite un *Te Deum* en actions de grâce de notre victoire.

Ainsi tomba Saragosse, après un siége de cinquante-deux jours de tranchée ouverte, dont vingt-neuf avaient été employés à se rendre maître de l'enceinte, et vingt-trois à cheminer de maison en maison. Les Espagnols exaltèrent beaucoup

cette défense héroïque. Il est vrai qu'on n'avait pas encore vu de ville ouverte soutenir un siége aussi opiniâtre, et l'élévation d'âme dont firent preuve les habitants est un des plus admirables spectacles qu'offrent les annales des nations, après les siéges de Sagonte et de Numance. Cependant, à juger bien les faits, on doit être moins surpris de la défense que de l'attaque elle-même. Que voit-on en effet? d'un côté, une armée de plus de trente mille hommes, accrue encore de l'élite de la population du pays, et réfugiée dans une ville considérable, forte de la solidité de ses propres maisons, et défendue par des fortifications qui, bien qu'improvisées, n'en étaient pas moins respectables; de l'autre, un corps de douze à treize mille hommes fournissant à peine, chaque jour, quatre mille hommes de service, tant pour les attaques que pour la garde des tranchées et des maisons conquises, pénétrer, malgré tous les obstacles et le désavantage du nombre, jusqu'au cœur de la ville, s'y maintenir et y conserver toujours l'offensive; tandis que l'ennemi si nombreux pouvait réunir toutes ses forces sur un même point, et reconquérir en un moment ce qui nous avait coûté tant d'efforts et de pertes. Nous n'avions pu nous dissimuler les dangers ni les difficultés de notre position; aussi jusqu'à la fin du siége, avions-nous eu le soin de nous bien retran-

cher dans les quartiers de la ville que nous envahissions, afin de suppléer à la faiblesse numérique de nos troupes; et ce moyen lui-même eût été peut-être insuffisant, si l'ennemi eût fait contre nous un plus fréquent usage des mines, tant était grande l'appréhension qu'en avaient nos soldats. Le grand éclat de ce siége doit donc rejaillir plus encore sur les assiégeants que sur les assiégés.

Nous eûmes environ trois mille hommes d'infanterie de tués ou de blessés. Quinze cents soldats étaient dans les hôpitaux, et, chaque jour, il en mourait un grand nombre par le typhus. Les troupes supportèrent les privations et les dangers avec un courage digne des plus grands éloges : les Polonais rivalisèrent de zèle avec les Français.

L'artillerie tira contre la place trente-deux mille sept cents boulets, bombes ou obus; elle consomma soixante-neuf mille trois cent vingt-cinq kilogrammes de poudre, sans y comprendre neuf mille cinq cents kilogrammes employés pour les mines (1). Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'elle parvint à faire arriver assez de munitions pour fournir à l'immense développement des attaques; elle n'avait qu'un petit nombre de chevaux, et les charrettes du pays étaient si petites et si mauvaises, qu'elles ne pouvaient pas être chargées

(1) Voir pièces justificatives, n° 39.

chacune de plus de quatre quintaux. Si elle n'eût pas eu à sa disposition le canal de Tudela, le siége fût devenu impossible. Elle eut un officier de tué et cinq de blessés, dix sous-officiers ou soldats de tués et trente de blessés; dix-huit auxiliaires d'infanterie furent en outre mis hors de combat (1).

Le corps du génie se couvrit de gloire, et ajouta encore à son ancienne réputation. Vingt-sept officiers furent mis hors de combat; onze étaient morts sur le champ de bataille ou peu d'instants après en avoir été retirés. Cent cinquante-six sapeurs ou mineurs furent tués ou blessés. Le maréchal Lannes et l'armée entière se plurent à combler d'éloges les officiers du génie : on citait les services qu'ils avaient rendus; on parlait de leur intelligence dans la conduite des travaux, de leur bravoure dans les attaques, de leur sang-froid dans les dangers. Les troupes se rappelaient qu'elles les avaient vus à leur tête, soit pour ouvrir les maisons à l'aide des sapeurs et des mineurs, soit pour les guider sur les brèches au milieu des décombres, des mines et d'un dédale de maisons. Elles se plaisaient à reconnaître que leur intelligence dans une telle guerre avait souvent épargné bien du sang.

La perte des Espagnols causée par le fer, mais

(1) Voir pièces justificatives, n° 40.

surtout par l'épidémie, fut incomparablement plus grande que la nôtre. D'après les tableaux de recensement dressés par les autorités espagnoles, il périt à Saragosse, pendant le siége, cinquante-trois mille huit cent soixante-treize individus, dont au moins la moitié de paysans réfugiés. Les habitants qui avaient échappé au bombardement et à l'épidémie étaient maigres, livides, et ressemblaient à des spectres. La plupart s'empressèrent de quitter la ville pour respirer un air pur dans la campagne ou retourner gagner leurs foyers : Saragosse se trouva presque désert. On s'empressa de déblayer les rues des décombres, d'enterrer les cadavres et d'assainir la ville. Le colonel Rogniat employa les sapeurs et les mineurs à démolir les fortifications de l'enceinte. Le château fut mis en état de défense; il reçut une garnison de trois cents hommes, et fut armé de trente-trois bouches à feu, dont douze mortiers ou obusiers, qui furent dirigés contre la ville pour la maintenir dans l'obéissance (1).

L'Aragon avait perdu l'élite de ses habitants sous les ruines de sa capitale. Cette province resta un moment tranquille. Le maréchal Lannes profita de cet instant pour achever de soumettre le pays. L'adjudant commandant Fabre fut détaché

(1) Voir pièces justificatives, n° 41.

avec six bataillons, quelques troupes d'artillerie et du génie, et dix-huit bouches à feu, pour assiéger la citadelle de Jaca. La garnison de cette place se rendit à la première sommation, bien qu'elle fût forte de deux mille six cents hommes. L'occupation de ce point important nous permit d'établir une communication directe avec la France par la vallée de Canfran. Le général Grandjean vint à Alcañiz avec une partie de sa division, et se renforça des troupes du général Watier. Il occupa Caspé, et repoussa vers Morella les insurgés de Valence, qui avaient fait de grands préparatifs pour venir au secours de Saragosse. Le général Suchet fut envoyé en Castille, vers Molina, avec la première brigade de sa division, pour dissiper plusieurs rassemblements et ouvrir les communications avec Madrid.

Le maréchal Mortier se porta à Fraga sur la Cinca, avec la division Gazan, la deuxième brigade de la division Suchet, et trois régiments de cavalerie, afin d'observer les garnisons de Lérida et de Mequinenza, et d'appuyer les opérations du général Gouvion Saint-Cyr en Catalogne. Le marquis de Lazan et D. Francisco Palafox se retirèrent avec leurs troupes sur Tortose, abandonnant le poste de Monzon où nous trouvâmes sept pièces de canon, six mille boulets et cent quintaux de poudre.

Le colonel Briche passa le Sègre avec un escadron de hussards, un bataillon du centième régiment, et deux pièces de 4. Il se dirigea par Monblanch vers Tarragone, pour communiquer avec le septième corps, qui se trouvait encore dans les environs de cette ville. Mais, assailli de tous côtés par les bandes catalanes, il ne put revenir sur ses pas, et resta attaché provisoirement au corps d'armée du général Gouvion Saint-Cyr (1).

Le 21 mars, le maréchal Lannes partit pour la France, ainsi qu'un grand nombre d'officiers généraux et autres, pour faire la campagne qui allait s'ouvrir contre l'Autriche. Plusieurs compagnies d'artillerie et du génie, et une partie de l'équipage de siége, furent envoyées à Madrid pour l'expédition qui se préparait contre l'Andalousie. Seize caissons attelés du parc du génie, une compagnie de sapeurs, et le train d'artillerie de la garde revinrent à Bayonne.

Le maréchal Mortier, après être resté trois semaines à Fraga, reçut l'ordre de se porter à Burgos avec le cinquième corps, pour former une réserve dans le nord de l'Espagne, et être à portée de rentrer en France, si les événements qui allaient se passer en Autriche l'exigeaient. Le général

(1) Voir pièces justificatives, n° 42.

Habert le remplaça sur la Cinca avec sa brigade et le treizième de cuirassiers. Le général Junot fut nommé gouverneur de l'Aragon, et reçut l'ordre de commencer les préparatifs d'une expédition contre Valence.

ÉTAT

DES TROUPES EMPLOYÉES AU SECOND SIÉGE DE SARAGOSSE.

ÉTAT-MAJOR.

Le maréchal Lannes, duc de Montebello, commandant supérieur des 2e et 3e corps.

Frère, général de division, chef de l'état-major général.

Dumolard, adjudant commandant, sous-chef de l'état-major.

3e CORPS.

ÉTAT-MAJOR.

Junot, duc d'Abrantès, général de division, commandant le 3e corps.

Harispe, général de brigade, chef de l'état-major.

INFANTERIE.

1re DIVISION, général Grandjean.

Au quartier général.	70e de ligne	I bataill.	407 h.
	2e léger	Détach.	100
1re brigade, général Habert.	14e de ligne	4	2122
	2e de la Vistule	2	1225
2e brigade, général Laval.	44e de ligne	3	1754
	3e de la Vistule	2	1138

2e DIVISION, général Musnier.

1re brigade, général Brun.	114e de ligne	4	2235
	1er de la Vistule	2	1163
2e brigade, général Razout.	115e de ligne	4	2206

3e DIVISION, général Morlot.

1re brigade, général Rostolland.	5e léger	2	1244
	116e de ligne	2	878
2e brigade, général Augereau.	117e de ligne	4	1532
3e brigade, général Bujet.	121e de ligne	4	2187
	2e légion de réserve	4	2507

A reporter........... 20598 h.

CAVALERIE.

	Report.............		20698 h.	
Brigade, général Watier.	4e de hussards....................	4 escadr.	573	585 ch.
	13e de cuirassiers................	4	336	379
	1er régiment provre de hussards...	Détach.	309	230
	2e et 10e de hussards............	Détach.	113	119
	Cavalerie de marche, dragons et chasseurs.....................	Détach.	396	394
	Gendarmerie...................	»	27	29
	Lanciers polonais...............	»	21	22
	Total...........		22473 h.	1758 ch.

Nota. La légion de réserve, forte de deux mille cinq cents hommes, et dix-huit cents hommes du cent vingt et unième de ligne, furent détachés, pendant tout le siége, à Alagon et à Tudela, pour couvrir les communications. De plus, le général Watier fut envoyé à Alcañiz avec onze cents hommes d'infanterie et sept cents de cavalerie. Il ne resta au 3e corps, pour le siége, qu'environ seize mille cinq cents hommes.

5e CORPS.

ÉTAT-MAJOR.

Le maréchal Mortier, duc de Trévise, commandant le 5e corps.
Daultanne, général de division, chef de l'état-major.
Dambouski, adjudant commandant, sous-chef de l'état-major.

INFANTERIE.

1re division, général Suchet.

1re brigade, général Dumoustier.	17e léger.......................	3 bataill.	2302 h.
	34e de ligne....................	4	2590
	40e id..........................	3	2246
2e brigade, général Girard.	64e de ligne....................	3	2222
	88e id..........................	3	2471

2e division, général Gazan.

1re brigade, général Guérin.	21e léger.......................	3	1827
	100e de ligne...................	3	2632
2e brigade, général Taupin.	28e léger.......................	3	2230
	103e de ligne...................	3	2553

CAVALERIE.

Brigade, adjudant commandant Delaage.	10e de hussards.................	3 escadr.	777	750 ch.
	21e de chasseurs................	3	731	765
	Gendarmerie....................	»	26	27
	Total...........		22607 h.	1542 ch.

ARTILLERIE.

ÉQUIPAGE DE SIÉGE.

ÉTAT-MAJOR.

Dedon (aîné), général de division, commandant de l'artillerie au siége.
Camas, colonel, directeur du parc.
Roquefert, chef de bataillon, chef de l'état-major.
Gaudenard, chef de bataillon.
Lallier, id. (blessé).
Ferey, id., sous-directeur du parc.
Natali, chef d'escadron, aide de camp du général Dedon.

Brion, capitaine.
Lagrange, id.
Troche, id.
Demonchy, id.
Letourneur, id.
Guillot, capitaine.
Cony, id.
Viviant, sous-lieutenant, aide de camp du général Dedon.
Methias, adjudant-major.

TROUPES.

Artillerie à pied.	3e régiment......	4e compagnie.........	5 off.	70 h.	
		14e compagnie.........	4	78	
		19e compagnie.........	4	71	
	6e régiment......	10e compagnie.........	4	66	
		13e compagnie.........	4	84	
		15e compagnie.........	1	26	
Pontonniers.....	» »	2e compagnie.........	2	69	
Ouvriers.......	» »	2e compagnie.........	2	29	
Train..........	6e bataillon (*bis*)..	2e compagnie.........	»	23	49 ch.
		TOTAL................	26 off.	516 h.	49 ch.

ARTILLERIE.

3e CORPS.

ÉTAT-MAJOR.

Couin, général de brigade, commandant de l'artillerie au 3e corps.

Raffron, chef de bataillon, chef de l'état-major.

Boulard, chef d'escadron, directeur du parc.

Vangrineuse, chef de bataillon.

Joliclerc, id.

Lablossière, capitaine, aide de camp du général Couin.

Legriel, capitaine, aide de camp id.

Hery, capitaine.

Balcon, id.

Besnard, capitaine.

Lemore, id.

Ferdinand Saint-Léger, id.

Ozella, id.

Fournier, lieutenant.

TROUPES.

Artillerie à pied.	1er régiment......	20e compagnie.........	2 off.	79 h.	
	3e régiment.......	7e compagnie, détach..	»	17	
		18e compagnie.........	2	55	
		21e compagnie.........	1	59	
		22e compagnie.........	2	43	
	5e régiment.......	7e compagnie.........	3	47	
Artillerie à chev..	5e régiment.......	7e compagnie.........	2	69	70 ch.
Ouvriers.......	» »	2e compagnie.........	»	5	
Train..........	Garde impériale...	4e, 5e, 6e compagnies..	3	196	355
	6e bataillon (*bis*)...	5e compagnie, detach..	2	99	245
	12e bataillon (*bis*).	2e, 4e compagnies.....	2	100	277
		TOTAL...............	19 off.	769 h.	947 ch.

ARTILLERIE.

5e CORPS.

ÉTAT-MAJOR.

Foucher, général de division, commandant de l'artillerie au 5e corps.

Nourry, colonel, chef de l'état-major.

Humbert, colonel, directeur du parc.

Fruchard, chef de bataillon.

Devaux, id.

Dubois, capitaine, aide de camp du général Foucher.

Saint-Vincent, capitaine.

Guillemin, id.

Bonnotte, id.

Coffinet, id.

Sorel, capitaine.

Audry, id.

Gourgaud, lieutenant, aide de camp du général Foucher.

Guillot, id.

TROUPES.

Artillerie à pied.	1er régiment......	5e compagnie..	2 off.	95 h.	
	5e régiment......	1re compagnie........	2	88	
		2e compagnie.........	2	65	
		15e compagnie........	2	65	
		20e compagnie........	1	60	
	6e régiment......	11e compagnie........	1	85	
Artill. à cheval..	6e régiment.	3e compagnie.........	3	62	70 ch.
Ouvriers.......	» »	4e compagnie.........	1	31	
Pontonniers.....	1er bataillon......	4e compagnie.........	2	71	
Train.........	3e batail. princip..	4e, 5e, 6e, 9e comp....	2	318	448
	5e bataillon (*bis*)..	1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e compagnies.........	8	558	827
	8e bataillon (*bis*)..	3e, 5e compagnies....	2	134	129
		Total.........	28 of	1632 h.	1474 ch.

GÉNIE.

ÉTAT-MAJOR.

Le comte Lacoste, général de brigade, aide de camp de l'Empereur, commandant du génie au siége (tué).

Rogniat, colonel, commandant en second (blessé).

Breuille, major, directeur des mines, commandant les sapeurs et les mineurs.

Valazé, chef de bataillon, chef de l'état-major.

Haxo, id., chef d'attaque à la droite.

Prost (Ambroise), capitaine, chef d'attaque au centre (blessé).

Henry, capitaine, chef d'attaque à la gauche.

Fabien, capitaine.
Dubourg, id.
Plagniol, id.
Second, id. (tué).
Saint-Léger, id.
Tinseau, id.
Duriveau, id.
Boudhors, id.
Vallantin, id. (blessé).
Guœry (Joseph), id. (tué).
Daguenet, id. (blessé).
Taskin, id.
Christin, id.
De la Palme, id. (blessé).
Barthélemy, id. (tué).
Virvaux, id. (tué).
Jencesse, id. (tué).
Goussard, id. (blessé).
Joffrenot, capitaine. (tué).
Nempde, id. (blessé).
Provence, capitaine de sapeurs, directeur du parc.
De Hautecloque, lieutenant.
Olry, id.
Vivier, id.
Thiebault, id.
Fournier, id. (blessé).
Brenne, id. (blessé).
Kerdaniel, id.
Foucault, id.
Defranc, id.
Cartron, id. (tué).
Montauban, id.
Morlet (Hippolyte), id. (blessé).
Girard, id.

TROUPES.

Mineurs.	7ᵉ compagnie.	Lenoir, capitaine (blessé)........ Chamband, lieutenant... .... Mailhet, id....................	3 off.	70 h.	5 ch.
	8ᵉ compagnie.	Heré, capitaine...... .... Lebeschu, lieutenant........... Amillet, id................... Aubertin, id..................	4	84	1
	9ᵉ compagnie.	Véron-Reville, capitaine.. .... Reggio, id. (tué).............. Suhard, lieutenant (blessé).....	3	74	10
		A reporter......	10	228	16

			Report...	10 off.	228 h.	16 ch.
Sapeurs..	1er bataillon.	6e comp.	Henry, capitaine (tué). Dupuy, lieutenant.....	2	89	»
		7e comp.	Combes, capitaine..... Delros, lieutenant.....	2	90	7
	2e bataillon.	1re comp.	Martin (Nicolas), cap. Audoy, lieutenant..... Lessart, id..........	3	90	14
		3e comp.	Marconnier, capitaine.. Maltzen, lieutenant.... Vernon, id..........	3	91	8
		4e comp.	Merlis, capitaine...... Cathala, lieutenant.... Robert, id. (blessé)....	3	85	4
	3e bataillon.	2e comp.	Foucauld, cap. (blessé). Leviston, lieutenant... Leclerc, id...........	3	103	5
		4e comp.	Lemaire, lieutenant.... Lamorlette, id........	2	103	4
		6e comp.	Bossy, capitaine (tué). Vitard, lieutenant.....	2	108	11
			TOTAL..........	30 off.	967 h.	69 ch.

GÉNIE.

5e CORPS.

ÉTAT-MAJOR.

Dode, colonel, commandant du génie au 5e corps et à l'attaque du faubourg.

Larcher-Chamont, chef de bataillon, chef de l'état-major.

Lepot, capitaine (tué).

Lefaivre, id.

Thomassin, id. (blessé).

Prétet, lieutenant.

Dupau, id.

Dorlodot, adjudant.

TROUPES.

Sapeurs	2e bataillon, 5e comp.	Clerget, capitaine....... Costes, lieutenant (blessé). Bruchon, id.	3 off.	62 h.	7 ch.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

État de situation des troupes de ligne composant la garnison de Saragosse au 1er janvier 1809, extrait de la relation espagnole de D. Augustin Ibieca.

Don José Palafox, capitaine général, commandant en chef.
Don Juan Butler, lieutenant général.
Don Juan O'Neille, id.
Don Luis Gonzaga de Villaba, maréchal de camp, commandant l'artillerie.
Don Manuel de Peñas, brigadier inspecteur d'infanterie.
Le comte de Casa-Flores, brigadier inspecteur de cavalerie.
Don Antonio Torrès, brigadier.
Don Juan Figueroa, id.
Don Mariano Panafield, id.
Don Geronimo Moreno, id.
Don Manuel Velasco, id.
Don Bartolomé Luis Solano, id.
Don Juan San-Genis, colonel, commandant le génie.

INFANTERIE.

1re DIVISION, brigadier D. Fernando Butron.

	Présents sous les armes.	Effectif total.
Gardes walones	450 h.	530 h.
Régiment d'Estramadure	390	610
Régiment des grenadiers de Palafox	752	1005
Régiment des fusiliers du royaume	1291	1571
Régiment de l'infant don Carlos	534	1014
A reporter	3417	4730

	Présents sous les armes.	Effectif total.
Report...........	3417	4730
Bataillon léger del Carmen.................	661	771
Bataillon léger del Portillo.................	594	834
Bataillon léger de Torrero.................	485	720
Bataillon léger de Calatayud................	811	967
1er bataillon léger de Saragosse..............	566	680
2e id...........id........................	546	666
1er bataillon des chasseurs catalans..........	465	625
2e bataillon des volontaires d'Aragon.........	1060	1200
2e division, brigadier D. Diego Fiballer.		
Bataillon des gardes royales espagnoles.......	676	898
2e régiment de Valence.....................	726	957
1er bataillon des volontaires d'Aragon........	970	1183
Bataillon des volontaires de Doyle. (L'état de situation manque.).....................	»	»
Bataillon des chasseurs de Ferdinand VII (Aragon).............................	345	545
Régiment des fidèles Saragossains (L'état de situation manque)......................	»	»
3e division, brigadier D. José Manso.		
Régiment des montagnards de San-Pedro.....	241	594
1er bataillon des volontaires de Huesca.......	973	1274
1er bataillon des tirailleurs de Murcie........	343	750
Bataillon de Florida-blanca................	229	352
1er régiment d'infanterie de Murcie..........	631	1272
2e régiment id...........................	477	1159
3e régiment id...........................	438	1098
Suisses d'Aragon.........................	361	496
Régiment de la réunion d'Aragon............	699	1079
4e division, maréchal de camp D. Felipe Saint-Marc.		
Volontaires de Bourbon...................	317	436
Volontaires de Castille....................	292	542
Volontaires de Chelva.....................	529	789
Volontaires d'Alicante....................	»	»
A reporter.........	16852	24617

	Présents sous les armes.	Effectif total.
Report..........	16852	24617
Régiment de Turia........................	483	903
Chasseurs de Ferdinand VII (de Valence)....	190	304
Bataillon de Segorbe......................	313	412
Provincial de Soria.......................	130	172
Régiment d'Alicante.......................	309	730
5e régiment de Murcie.....................	423	1040
2e bataillon des tirailleurs de Murcie........	91	131
3e régiment de Valence. (L'état de situation manque.)...............................	»	»

Troupes réfugiées de l'armée d'Andalousie.

Régiment de Savoya........................	105	347
Volontaires d'Orihuela.....................	315	731
Chasseurs de Valence.....................	275	505
Régiment provincial de Murcie..............	426	633
1er régiment de Valence (1)................	»	»
Régiment d'Amérique.....................	»	»
Détachement du régiment d'Afrique.........	»	»
Détachement du régiment provincial de Burgos.	»	»
Détachement du régiment de Naves de Tolosa.	»	»
Détachement du régiment de Baylen.........	»	»
Détachement du 5e régiment de Séville.......	»	»
Détachement du régiment de Campo-Mayor...	»	»
Détachement du régiment provincial de Cadix.	»	»
Détachement du régiment provincial de Burgos.	»	»
Détachement du régiment d'Avila...........	»	»
Compagnie de tirailleurs de San-Felipe......	»	»
Compagnie des volontaires de Carthagène....	»	»
Détachement des chasseurs de Cuenca.......	»	»
TOTAL............	19912 h.	30524 h.

(1) Une partie des troupes de ce régiment et des régiments suivants furent détachées pour le service de l'artillerie et du génie. Leurs états de situation manquent. Dans la dernière quinzaine du mois de décembre 1808, l'effectif total de ces troupes était de 4191 hommes.

CAVALERIE.

	Présents sous les armes.	Effectif total.
Dragons du roi.........................	»	»
Dragons de Numancia. (Démontés vers la fin du siége, et envoyés à la défense de la rue Quemada.).........................	»	»
Cavalerie de Fuensanta....................	»	»
Hussards de Palafox......................	»	»
Hussards d'Aragon. (Démontés vers la fin du siége, et employés à la défense de la rue de Pabostre.).........................	»	»
Chasseurs d'Olivenza......................	»	»
Cavalerie de Ferdinand VII................	»	»
Carabiniers royaux........................	»	»
Le total de ces corps est d'environ....	2000 h.	»

ARTILLERIE.

(Les états manquent). Le nombre porté dans la relation de Cavalhero, y compris les auxiliaires tirés de la garnison et les marins de Murcie, est de................................	1800 h.	»

GÉNIE.

Un bataillon de sapeurs d'Aragon.......... Sapeurs et mineurs de Valence............ Sapeurs de Calatayud.....................	800 h.	»

(La plupart de ces corps furent formés des ouvriers qui avaient travaillé au canal d'Aragon. Il y avait treize officiers du génie dans la place.)

RÉCAPITULATION.

	Présents sous les armes.	Effectif total.
Infanterie	19912 h.	30524 h.
Cavalerie	2000	»
Artillerie	1800	»
Génie	800	»
Ajoutez, par évaluation, pour les corps dont les états de situation manquent, savoir :		
Un bataillon des volontaires de Doyle... 600 / Régiment des fidèles Saragossains...... 900 / 3e régiment de Valence............... 900	2400	»
Détachements de l'armée d'Andalousie, d'après l'état de situation du mois de décembre	4191	»
TOTAL GÉNÉRAL	31103 h.	

NOTA. D'après l'état de situation de la dernière quinzaine de décembre, la force de la garnison s'élevait à douze cent quarante officiers et trente et un mille cent quatre-vingt-un hommes, sous-officiers ou soldats, présents sous les armes ; savoir :

Division du brigadier Butron	457 of.	11804 h.
Division du brigadier Fiballer	144	4005
Division du brigadier Manso	239	3686
Division du général Saint-Marc	263	5632
Troupes de l'armée d'Andalousie	137	4054
TOTAL	1240 of.	31181 h.

N° 2.

Rapport du maréchal Moncey, commandant le troisième corps, au major général, sur la prise du Monte-Torrero.

Monte-Torrero, le 23 décembre 1808, à une heure après midi.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à V. A., le 19, du mouvement général des deux corps d'armée. Le 20, la division Grandjean, en prenant sa position de droite sur la rive droite du canal, près d'une demi-lieue au-dessus de Monte-Torrero, força les Espagnols qui gardaient un passage de pont sous le canal, et se mit ainsi en mesure de tourner l'ennemi le lendemain. La division Morlot se porta vis-à-vis des grandes écluses, et la division Musnier fut placée en réserve, protégeant l'artillerie, soutenant également les deux autres divisions, et pouvant faire concorder son mouvement avec le leur.

Les reconnaissances nécessaires eurent lieu le même jour. Deux batteries furent établies dans la nuit par M. le général d'artillerie Dedon, qui y a mis un zèle très-remarquable, ainsi que M. le général Couin, et tous les officiers d'artillerie. Elles furent disposées de manière à battre avec avantage la redoute espagnole dite de *Bonnevue*, sur la rive gauche du canal, et sur le flanc droit de Monte-Torrero, laquelle se liait avec

les autres ouvrages des magasins, et le pont en pierre du canal que l'ennemi avait déjà coupé.

L'ennemi, apercevant au jour nos batteries, commença ses feux. Notre artillerie fut obligée d'y répondre, et elle dirigea si bien les siens, qu'en moins de deux heures, elle démonta plusieurs pièces, mit le feu à des caissons d'artillerie et au magasin à poudre, ce qui causa deux fortes explosions, un bouleversement général, et l'évacuation de la redoute.

Après la première explosion, je donnai l'ordre à la division Morlot d'attaquer et d'enlever de vive force les grandes écluses, défendues par deux batteries et une force assez considérable d'infanterie. Je fis avancer en même temps deux pièces d'artillerie de la division Musnier, commandées par le capitaine Fols, qui prirent position sur les hauteurs pour battre en flanc les batteries des écluses. Ces deux pièces furent si bien dirigées et si bien servies, qu'en moins d'une heure les ouvrages ennemis et leur artillerie furent abandonnés. De son côté, le capitaine Monnot reçut l'ordre d'aller placer en batterie ses six pièces d'artillerie légère, pour battre l'ennemi établi en force aux magasins et autres bâtiments de Monte-Torrero liés entre eux par une batterie vis-à-vis du pont coupé, et pour empêcher qu'il ne retirât son artillerie de la redoute de Bonnevue. Pendant ce temps, la division Grandjean, qui avait l'ordre de se diriger entre le canal et la ville pour tourner le Monte-Torrero, opérait son mouvement. L'apparition de cette tête de colonne, la promptitude et la bonne

direction des feux de l'artillerie légère, eurent un tel succès, que l'ennemi fut forcé d'abandonner entièrement le Monte-Torrero, ainsi que les pièces et les chevaux qu'il n'eut pas le temps de retirer de la redoute.

Pendant cette attaque du Monte-Torrero, la division Suchet, du corps d'armée de M. le duc de Trévise, serrait la ville par la route d'Alagon, chassant l'ennemi devant elle, sa brigade de droite longeant la gauche du canal, et se dirigeant de manière à menacer le flanc des grandes écluses et du Monte-Torrero.

La division Gazan a commencé son feu sur les ouvrages du faubourg après nous, et a remporté sur les ennemis des avantages; mais la résistance a été vigoureuse. Le général Gazan a pris une position un peu plus en arrière, et il demande une brigade de plus pour former sur la rive gauche du Gallego et de l'Èbre l'investissement complet de la place. M. le maréchal Mortier rend compte à V. A. du mouvement particulier de son corps d'armée.

La redoute de Bonnevue, couverte par le canal, et les ouvrages des grandes écluses et du Monte-Torrero, forment une position réellement formidable, qui aurait coûté beaucoup de sang en ne l'attaquant qu'avec l'artillerie de campagne et des baïonnettes. Nous avons eu tout au plus une vingtaine de morts et une cinquantaine de blessés. C'est à l'artillerie spécialement qu'est dû le succès de l'attaque du Monte-Torrero. L'ennemi a dû perdre beaucoup de monde. Le Monte-Torrero se trouvant sous le feu de la place, il était difficile de faire beaucoup de prisonniers. L'en-

nemi nous a abandonné sept pièces d'artillerie en bronze; la brigade Habert lui a pris un drapeau appartenant au régiment de Murcie.

La division Grandjean est à cheval sur la route de Valence, étendant par sa droite ses postes jusqu'à l'Èbre, et se liant par sa gauche avec la division Musnier, qui est placée sur les avenues de la ville au Monte-Torrero. Cette division appuie sa gauche à la Huerba, où elle se lie avec la division Morlot, qui est à cheval en avant des grandes écluses sur la route de Madrid, tenant par sa gauche à la division Suchet, qui s'étend jusqu'à l'Èbre. Nous nous occupons des reconnaissances nécessaires et des moyens d'établir le plus promptement possible quelques batteries contre la ville. Elle bat tellement le Monte-Torrero, que depuis que nous occupons cette dernière position nous avons déjà perdu autant de monde que dans notre attaque. Le 22, à huit heures du matin, j'ai écrit à M. le général en chef et aux magistrats de la ville de Saragosse la lettre ci-jointe. V. A. lira avec étonnement la réponse que m'a faite le général en chef Palafox, et que je n'ai reçue qu'à la nuit.

Je prie V. A. S. d'agréer l'hommage de ma considération respectueuse,

LE MARÉCHAL DUC DE CONÉGLIANO.

Signé : MONCEY.

N° 3.

Lettre du maréchal Moncey au gouverneur et aux magistrats de la ville de Saragosse.

Au quartier général, au Monte-Torrero, le 22 décembre 1808.

Messieurs,

La ville de Saragosse est investie de toutes parts; elle ne peut plus avoir de communication en dehors: ainsi nous sommes en mesure d'employer tous les moyens de destruction que la guerre autorise; mais il y a déjà assez de sang versé et assez de maux autour de nous. Le cinquième corps de la grande armée, sous les ordres de M. le maréchal Mortier, duc de Trévise, et celui que je commande, menacent vos murs. La ville de Madrid a capitulé, et a ainsi préservé ses habitants des malheurs qu'une plus longue résistance aurait infailliblement attirés sur eux. Messieurs, la ville de Saragosse, se confiant dans le courage de ses habitants, est hors d'état de vaincre les moyens que l'art de la guerre va réunir contre elle; les laissant employer, sa ruine totale en serait une suite inévitable.

M. le maréchal Mortier et moi ne doutons pas, Messieurs, que vous ne preniez en très-grande considération ce que j'ai l'honneur de vous exposer, et que vous ne soyez pénétrés comme nous des mêmes sentiments : arrêter l'effusion du sang, préserver la belle ville de Saragosse, si intéressante par sa population, par sa fortune et par son commerce, des malheurs d'un

siége, et des événements terribles qui peuvent en être la suite; ce serait certainement vous assurer l'amour et les bénédictions des peuples qui sont sous votre gouvernement. Disposez donc, Messieurs, vos concitoyens à des sentiments de paix et de tranquillité; et, de mon côté, je vous garantis tout ce qui pourra être compatible avec mon cœur, mes devoirs et les droits dont je suis investi par Sa Majesté l'Empereur.

Je vous envoie cette dépêche par un parlementaire, et je vous propose de nommer des commissaires pour entrer en négociation avec ceux que je nommerai à cet effet.

Recevez, Messieurs, l'assurance de ma haute considération,

LE MARÉCHAL DUC DE CONÉGLIANO,

Signé : MONCEY.

N° 4.

Réponse de Palafox à la lettre précédente.

Quartier général de Saragosse, le 22 décembre 1808.

Monsieur le maréchal,

Le général en chef de l'armée de réserve répond de la place de Saragosse; cette belle ville ne consentira jamais à se rendre. M. le maréchal d'empire observera toutes les lois de la guerre, et mesurera ses forces avec les miennes. Je suis en communication avec tous les points de la Péninsule, et rien ne me manque. Soixante

mille hommes déterminés à se battre ne connaissent rien au-dessus de l'honneur, non plus que moi, qui les commande; et cet honneur, je ne l'échangerais pas contre l'empire du monde.

S. Exc. le maréchal Moncey se couvrira de gloire, si, en observant les nobles lois de la guerre, il parvient à me vaincre; la mienne ne sera pas moindre, si je me défends. Ce que je puis assurer à V. Exc., c'est que ma troupe se battra avec honneur, et que je réprouve les mesures d'oppression qu'eûrent en horreur les anciens maréchaux de France.

Celui qui veut mourir avec honneur ne s'inquiète pas de sa position; je ne dois donc pas être en peine de la mienne, dont j'ai connu tous les avantages durant soixante et un jours qu'a duré le premier siége: si, avec moins de forces, je ne me rendis pas alors, V. Exc. doit-elle espérer que je me soumette aujourd'hui, à la tête de plus de troupes que n'en comptent toutes les armées qui me cernent?

Le sang des Espagnols qui est versé pour leur patrie les couvre de gloire, au lieu qu'il couvre d'ignominie ceux qui le font couler injustement.

M. le maréchal d'empire n'ignore pas que l'oppression ne peut pas éteindre l'enthousiasme de onze millions d'habitants, et que celui qui veut être libre, le devient. Je ne voudrais pas verser le sang de ceux que je commande; mais il n'y en a pas un seul qui ne soit prêt à perdre la vie avec plaisir, pour la défense de sa patrie.

Hier, les troupes françaises ont laissé, à nos portes,

de nombreux témoignages de cette vérité : nous n'avons pas perdu un homme, et je crois être, moi, plus en mesure de parler de reddition à M. le maréchal, s'il ne veut pas perdre toute son armée sous les murs de cette place. La sagesse qui le caractérise si bien, et qui lui fait donner le surnom de Bon, ne lui laissera pas voir avec indifférence tant de désastres, d'autant plus que, ni la guerre, ni les Espagnols, ne les causent, ni ne les autorisent.

Si Madrid a capitulé, Madrid aura été vendu; et je ne puis pas le croire. Toutefois Madrid n'est qu'une ville, et ce n'est pas une raison pour que Saragosse se soumette.

Je dois seulement faire observer à M. le maréchal que lorsqu'on envoie un parlementaire, on ne fait pas déboucher deux colonnes de différents côtés; nous avons été sur le point de commencer le feu, croyant que c'était une reconnaissance, plutôt qu'un parlementaire.

J'ai l'honneur de répondre à S. Exc. le maréchal Moncey, avec respect, mais dans le seul langage que je connaisse, et de l'assurer de mes devoirs les plus sacrés.

Signé : PALAFOX.

N° 5.

Rapport du général Junot, duc d'Abrantès, au major général, sur la situation du troisième corps.

Au quartier général du 3e corps, devant Saragosse, le 1er janvier 1809.

Monseigneur,

Je suis arrivé devant Saragosse le 29 décembre; j'ai remis au maréchal Moncey la lettre dont j'étais chargé pour lui, ainsi que celle qui était adressée à M. le maréchal Mortier. Je me suis occupé de suite de connaître la situation du troisième corps, et sa position en avant de Saragosse. Sa situation est déplorable; il n'a pas douze mille hommes d'infanterie, et V. A. peut être certaine de cela. On porte encore dans les états de situation, comme détachés, des hommes dont on n'a point eu de nouvelles depuis l'expédition de Valence. Ce corps est composé de jeunes gens extrêmement fatigués par la campagne dernière; ils sont nus, sans capotes et sans souliers; aussi entrent-ils par centaines aux hôpitaux, qui, par leur dénûment total, l'absence des employés, la mauvaise administration et la pénurie des secours, deviennent le tombeau de tous ceux qui s'y trouvent. Dans la seule ville de Pampelune, il est mort en novembre six cent quatre-vingts hommes; et la perte en décembre aura été plus considérable.

J'ai fait un rapport général à S. M., dans lequel je n'ai pas pu entrer dans tous les détails, puisque je

ne fais que d'arriver. Elle le renverra sans doute à V. A.; je la prie de le considérer comme extrêmement exact; il est de la plus haute importance pour les intérêts de l'Espagne que l'Empereur connaisse bien ce que c'est que Saragosse, et quels sont les moyens que j'ai pour la réduire. Les troisième et cinquième corps pouvaient être chargés de cette opération, et réussir; mais l'un des deux, seul, en est incapable; à plus forte raison le troisième corps, qui ne vaut pas une division du cinquième. Il faut trente mille hommes, au moins, pour investir entièrement Saragosse, et en faire le siége; si on ne les a pas, on sera longtemps devant cette ville; on y perdra beaucoup de monde, et on finira par être obligé de la quitter.

La première division de M. le maréchal Mortier est partie cette nuit; et pour couvrir l'espace de terrain qu'elle occupait avec huit mille hommes, je ne puis déplacer que la division Morlot, qui est de deux mille cinq cents hommes. Il ne me reste donc que la division du général Gazan, forte de cinq mille hommes, et celle du général Musnier, d'environ quatre mille hommes, pour investir Saragosse, depuis la rive droite de l'Èbre, au-dessous de la ville, jusqu'à la petite rivière de Huerba; c'est-à-dire, que j'ai environ neuf mille hommes pour occuper un terrain immense, et ouvrir la tranchée devant une place qui a une garnison de plus de dix-huit mille hommes de troupes de ligne, et d'au moins vingt-cinq mille hommes armés, qui se battent mieux qu'elles.

La division Suchet partie, je ne suis plus en mesure

de continuer le siége; si la division Gazan doit aussi partir, il faudra le lever honteusement. Ce que je dis là, Monseigneur, est exact, et un autre langage serait envers l'Empereur un crime dont on devrait répondre sur sa tête.

M. le maréchal Mortier m'écrit que les reconnaissances du général Gazan sont allées jusqu'à Pina, au delà de Villafranca, et que tous les habitants ont abandonné leurs maisons, en emportant les vivres et toutes les ressources qui pouvaient nous être utiles. Pareille mesure a été prise à dix lieues à la ronde, et augmentera la difficulté où nous sommes pour les subsistances.

L'administration de ce corps d'armée est totalement nulle. Il est indispensable qu'on y envoie promptement un ordonnateur en chef, des commissaires des guerres et des employés pour l'aider; il n'y en a d'aucun genre. Il faut des administrateurs des hôpitaux, des infirmiers, et de l'argent pour les transports, pour les médicaments et les fournitures : le pays ne présente aucune ressource, tout a été saccagé.

Le chef d'état-major général n'a point d'officiers; envoyez-en, Monseigneur, quelques-uns; et que des ordres soient donnés pour qu'on expédie de Bayonne sur Tudela, de quoi habiller ce malheureux corps, dont le dénûment absolu fait pitié, et dégoûte le soldat. Il manque aussi un très-grand nombre d'officiers dans les corps; et, sans officiers, on ne fait pas la guerre.

Le maréchal Mortier, dans ses instructions au général Gazan, lui défend expressément de se mêler en rien

des attaques du siége; il ne doit bloquer que la partie de Saragosse située sur la rive gauche de l'Èbre : cela est beaucoup pour moi, mais ce n'est pas assez. M. le maréchal a dû écrire à V. A. combien la présence de son corps, ou d'un autre, était nécessaire ici. Il a rendu un grand service à Sa Majesté, en y restant, dût-il en être blâmé. Il me met dans une position critique, en faisant partir sa première division; si la deuxième part, je dois partir aussi. Tous les rapports qui vous viendront de Saragosse, et qui ne diront pas cela, sont faux, et peut-être criminels.

L'artillerie de siége est sans moyens de transports; chacun fait tout ce qu'il peut. Le génie est bien dirigé. Le moral se remontera dans le troisième corps. Nous ferons tous notre devoir; mais il faut les moyens de le faire utilement. Je n'ambitionne point un grand commandement, je suis devant Saragosse et je veux y servir l'Empereur; que je commande ou que j'obéisse, on ne verra point de différence dans ma manière de servir : mais je dirai la vérité, je la lui dois tout entière. Il faut trente mille hommes pour prendre Saragosse, et une artillerie nombreuse pour écraser cet immense assemblage de pierres, et désoler une population considérablement augmentée par la réunion de toutes les familles des environs. Il faut y tuer beaucoup de soldats, car il y en a beaucoup. Nous sommes entourés d'insurrections de tous côtés, et il faudrait un corps disponible pour les dissiper, sans que le corps du siége s'en mêlât : sa besogne est suffisante. Saragosse est plus importante pour l'Espagne que Cadix, et sans

doute que Madrid ; Saragosse rendue, tranquillise tout l'Aragon, la Catalogne et les Castilles ; tant qu'elle existera, ces provinces ne seront point soumises. Il faut frapper fort et promptement ; mais il faut de grands moyens.

La chaleur que V. A. remarquera dans cette lettre est l'effet naturel de mon dévouement à Sa Majesté. Je vois que jusqu'ici on ne lui a pas dit la vérité sur cette partie ; il faut qu'elle la connaisse, et bientôt son génie aura levé tous les obstacles, aplani toutes les difficultés.

Conservez-moi, Monseigneur, votre bienveillance, et daignez me croire avec respect,

De Votre Altessse Sérénissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé : LE DUC D'ABRANTÈS.

P. S. Un objet bien intéressant aussi, Monseigneur, est celui de la correspondance : depuis le combat de Tudela, le troisième corps n'a reçu qu'un seul courrier. V. A. connaît l'esprit français ; privé de nouvelles de son pays, il s'en croit séparé pour jamais, et la tristesse s'empare de son âme. Je n'ai pas vu un corps, pas un soldat, qu'il ne m'ait parlé de cette privation. Nous n'avons aucun courrier, et rien de ce qu'il faut pour établir cette administration.

Un ordonnateur vigoureux et de l'argent sont indispensables pour remonter l'administration, où tout est à faire. Quelques avancements, quelques décorations

et des habits sont indispensables pour remonter le moral de cette armée, qui est très-affaibli.

Enfin deux corps d'armée ou trente mille hommes, et une nombreuse artillerie, sont indispensables pour prendre Saragosse, et Saragosse est indispensable aux intérêts de Sa Majesté.

P. S. Je reçois dans l'instant une lettre du général Wouillemont, commandant les chasseurs de montagne. Au lieu de quatre mille hommes, il n'en avait le 27 décembre, en y comprenant ceux de M. l'adjudant commandant Lomet, que deux mille cinq cents, nus, mal armés, et désertant par centaines. V. A. doit donc regarder ce secours comme nul, ou presque nul pour moi.

N° 6.

Proclamation de Palafox à la garnison de Saragosse, à l'occasion de la sortie du 31 décembre.

Au quartier général de Saragosse, le 1er janvier 1809.

Hier, vous avez dignement terminé l'année par une action qui vous honore. Quand j'ai ordonné une reconnaissance générale des points occupés par l'ennemi, je vous ai trouvés prêts à une attaque, tant votre courage avait peine à se contenir. D'abord vous avez trouvé l'occasion de combattre ; et lorsque le camp ennemi est tombé en masse sur vous, obéissant à mon ordre et le devançant même, vous vous êtes précipités sur lui, et,

secondés par votre vaillante cavalerie, vous avez taillé en pièces ces fameux guerriers du Nord qui vous attendaient de pied ferme. Leur feu ne vous a point effrayés, encore moins leurs baïonnettes; vos épées leur ont répondu, et notre invincible ville a eu le plaisir de voir étendus autour d'elle d'innombrables cadavres des bandits qui l'assiégent. Le clairon sonna, et aussitôt le tranchant de vos épées jeta par terre ces têtes altières vaincues par votre valeur et votre patriotisme. Numancia! Olivencia! je suis satisfait de votre courage; et j'ai la certitude que vous saurez conserver l'honneur de notre armée, et soutenir l'enthousiasme des habitants de ces murs sacrés. Bataillons qui vous êtes trouvés à l'action ! vous méritez tous mon estime. Et vous, braves chefs, qui avez le commandement de ces corps, vous à qui est confiée la garde des murs de cette cité, vous avez tous acquis des droits à l'estime publique. Commencez cette année comme vous avez terminé la dernière : nos travaux seront plus grands sans doute, mais notre gloire s'accroîtra aussi, si nous obtenons par notre courage l'entière liberté de l'Espagne. Soldats! je vous promets toute ma sollicitude; et, pour signaler la valeur de ceux qui se sont distingués dans la mémorable journée d'hier, j'ai décidé qu'ils porteraient à l'avenir un ruban rouge sur leur poitrine. Et vous aussi, habitants de cette ville qui voulûtes jouir d'une même gloire, en combattant au milieu de mes soldats, vous porterez comme eux cette distinction. Vaillants soldats! portez cette décoration, et qu'elle soit toujours pour vous l'objet d'une noble

émulation; soyez sûrs que vous me trouverez toujours prêt à récompenser la valeur, comme à punir la lâcheté, dont, au reste, je vous crois tous incapables. Continuez à porter ces épées ensanglantées qui sont les titres de votre félicité, l'appui de la patrie, les fondements du trône de Ferdinand, et la gloire de votre général.

Signé : PALAFOX.

N° 7.

Proclamation de Palafox adressée aux habitants de Madrid.

Quartier général de Saragosse, le 4 janvier 1809.

Mon sort me tient toujours entre le canon et les baïonnettes des ennemis. Ces chiens me donnent à peine le temps d'essuyer mon épée toujours teinte de leur sang; mais cette ville sera leur tombeau : ces invincibles murs sont l'écueil où ils se briseront, et où ils trouveront les témoignages de notre amour pour notre Ferdinand. Oui, vaillants habitants de Madrid! oui, héros! oui, mes frères! ici nous ne nous rendrons pas. Nous ne pouvons pas mourir; nous ne pouvons pas succomber sous le poids de la misère et sous le nombre de nos ennemis : nous vivrons pour la postérité; et quand le ciel, exauçant mes désirs, éloignera de notre vue des ennemis si infâmes, je volerai moi-même à votre secours. Moncey

m'a écrit que Madrid avait capitulé; et, malgré l'ignorance où j'étais de votre sort, je n'ai pu le croire, et je le lui ai fait connaître, en l'assurant du peu de cas que je faisais des menaces de son empereur et de son armée. J'ai mis en pièces trois de ses colonnes; ma cavalerie a laissé tomber ses épées sur leurs cous altiers, et mon infanterie les a cloués avec ses baïonnettes. Si je les attaque, je suis sûr de les vaincre; s'ils m'attaquent, ils s'en retournent punis de leur audace. Courage! braves habitants de Madrid : les provinces se battent avec acharnement; et, dans la victoire, nous chanterons des hymnes en l'honneur de notre idolâtré Ferdinand.

Signé : PALAFOX.

N° 8.

Situation de l'équipage de siége au 6 janvier 1809.

DÉSIGNATION DES OBJETS.			QUANTITÉS					OBSERVATIONS.
			ordonnées par S. M. impériale.	existantes au parc de siége.	à Alagon.	à Tudela.	à Pampelune.	
Bouches à feu.	Canons....	de 24......	10	10	«	«		
		de 16........	5	5	«	«		
		de 12........	15	11	4	«		
	Obusiers...	de 8 pouces..	4	4	«	«		
		de 6 pouces..	6	4	«	4		
	Mortiers...	de 12 pouces..	6	4	2	«		
		de 8 pouces .	8	8	«	«		
		de 6 pouces...	10	2	4	«		
Affûts....	à canons...	de 24........	15	13	1	1		
		de 16........	8	5	«	2		
		de 12........	22	10	4	2		
	d'obusiers..	de 8 pouces..	6	4	1	1		
		de 6 pouces..	9	4	«	4		
	de mortiers.	de 12 pouces.	9	4	4	«		
		de 8 pouces..	12	8	«	«		
		de 6 pouces..	15	1	2	«		
Projectiles.	Boulets....	de 24........	10,000	1,920	428	1,119		
		de 16........	5,000	1,134	1,860	«		
		de 12........	15,000	994	2,916	2,723		
	Bombes et obus.....	de 12 pouces.	6,000	409	140	612		
		de 8 pouces..	12,000	1,325	1,838	2,062		
		de 6 pouces..	16,000	732	209	2,435		
Voitures..	Charrettes à boulets.......		300	11	9	40		
	Chariots...	à canons....	50	22	6	4		
		à munitions..	180	14	«	«		
	Forges de campagne......		3	1	1	1		
	Triqueballes............		2	1	«	«		
Munitions.	Poudrę de guerre (kil.)....		250,000	26,450	5,050	1,950		
	Cartouches d'infanterie....		2,000,000	15,225	«	364,410		
Artifices..	Étoupilles...............		50,000	36,400	«	100		
	Fusées....	de 12 pouces.	7,500	2,223	«	«		
		de 8 pouces...	15,000	5,740	«	«		
		de 6 pouces..	20,000	3,575	«	617		
	Lances à feu............		8,000	1,650	«	400		
Sacs à terre........................			60,000	26,486	3,370	24,100		

Au quartier général devant Saragosse, le 7 janvier 1809.

Le général de division commandant l'équipage d'artillerie de siége,

Signé : DEDON AÎNÉ.

N° 9.

Proclamation de Palafox, adressée aux troupes françaises le 6 janvier.

Français,

Il est temps que vous connaissiez votre véritable situation; les victoires que vous avez obtenues dans le Nord avaient commencé par la désolation de vos familles, par la perte de vos biens, que se sont appropriés des hommes qui ne possédaient rien, et elles ont fini par l'intrigue et la perfidie. Ces victoires vous avaient éblouis, jusqu'au moment où la folle témérité de votre Empereur, qui avait perdu en Espagne plus de soixante mille hommes dans les derniers mois de l'année dernière, vous tira du Nord où vous étiez nécessaires pour la conservation de ses conquêtes si vantées, et pour soutenir le traité de Tilsitt. Mais l'Espagne est l'école de la vérité: vous venez ici, aux dépens des plus grands sacrifices, voir déchirer le voile de l'iniquité qui vous tyrannise. Ici, où l'or perd tout son pouvoir, où l'intrigue n'est pas favorisée par les bons Espagnols, c'est de votre seul courage que vous devez tout attendre. Réfléchissez donc que la tactique et la valeur ne sont rien, ne peuvent rien contre les forces insurmontables que vous opposent onze millions de guerriers qui défendent leur liberté outragée. Aucune affaire ne vous a été avantageuse en Espagne; la plus petite victoire vous a coûté des ruis-

seaux de sang; et quels en ont été les résultats? dévaster les villages, massacrer impunément les malheureux sans défense, voler les temples et épouvanter les femmes ; ce sont des excès indignes du nom français, des crimes qui ternissent votre honneur, et vous font abhorrer de tous les peuples du continent. La défense héroïque de Saragosse; l'affaire de Baylen; la mémorable journée du 2 mai à Madrid; la défense de Valence; les progrès de l'armée de réserve en Navarre; l'affaire de Tudela, qui vous a coûté trop cher, et où l'intrigue n'a pu rien faire en votre faveur; les tristes succès que vous avez obtenus dans les villages des bords du Xalon; et le dernier événement du 21 du mois dernier au pied des murs de Saragosse, vous font connaître combien votre Empereur s'est trompé dans ses calculs et dans ses espérances, et que vous serez sacrifiés à son caprice avant de réussir dans son projet insensé. Braves Français, telle est votre véritable situation. Au milieu d'une province ennemie, non de vous, mais de votre Empereur, vous êtes victimes du caprice et de l'ambition; tandis que vous pourriez être aussi heureux que nous, si vous abandonniez la cause injuste que vous suivez, et employiez votre noble courage pour la défense de vos propriétés, et l'acquisition de nouveaux titres à la gloire et de plus dignes lauriers. Italiens, Polonais, Allemands, votre patrie vous appelle; vos familles vous attendent avec impatience. Abandonnez une guerre qui fait votre opprobre, et venez vous mettre avec une noble confiance sous la protection de ce gouvernement généreux, qui vous

rendra au sein de vos familles éplorées. Vous serez reçus en amis, traités et secourus comme des frères, avec la générosité propre au caractère de cette vaillante nation, dont la grandeur se montre avec autant d'éclat dans la punition que dans le pardon de ceux qui l'offensent. Loin de vous la funeste erreur où l'on vous entretient sur le mauvais traitement de vos prisonniers, tandis qu'il y en a plusieurs qui jouissent maintenant chez eux de la tranquillité et des heureux fruits de leur confiance. Le même sort vous attend si vous suivez leur exemple. Ouvrez les yeux, Français, réfléchissez sur votre sort, et, puisque vous savez qu'il n'y a pas de lâches en Espagne, choisissez.

Signé : PALAFOX.

N° 10.

Rapport du général Grandjean au général Junot, sur la prise du couvent de Saint-Joseph.

Au camp devant Saragosse, le 12 janvier 1809.

Monseigneur,

Conformément aux intentions de V. Exc., l'attaque de Saint-Joseph a commencé hier à quatre heures. J'ai d'abord réuni les trois commandants d'attaque, et j'ai expliqué à chacun d'eux la manière dont il devait opérer. Lorsque j'ai été convaincu qu'ils m'avaient bien compris, j'ai donné le signal, et les troupes ont mar-

ché avec impétuosité. La colonne de gauche et celle du centre se trouvèrent arrêtées par un large fossé de trois toises de profondeur, et elles furent obligées de faire le tour pour pénétrer par la face du côté de la Huerba. A l'attaque de droite, les sapeurs se servirent d'échelles, et dans un instant Saint-Joseph fut occupé. J'avais, pour favoriser ce mouvement, fait avancer deux pièces de canon sur mon extrême droite, afin d'enfiler les boyaux de l'ennemi. Elles ont été bien dirigées par le capitaine Joliclerc, et ont produit un bon effet.

Nous avons trouvé dans Saint-Joseph deux canons et un obusier, ainsi que plusieurs affûts. Un colonel, deux capitaines et une quarantaine d'hommes ont été faits prisonniers. Deux à trois cents hommes ont été tués ou noyés en passant la Huerba.

Nous avons eu trois hommes de tués et une soixantaine de blessés. M. le chef de bataillon Stahl a bien justifié l'opinion que j'avais de lui. Il a mérité, non-seulement les plus grands éloges pour l'intelligenee et l'intrépidité qu'il a montrées dans cette attaque, mais encore la faveur d'être présenté à S. M. comme capable de faire un bon colonel.

MM. Lazovski, capitaine au deuxième de la Vistule, d'Auxion et Bonnafous, officiers au quatorzième (ce dernier a été blessé), commandaient les trois colonnes; tous les trois ont mérité d'être recommandés à S. M. : il est difficile de montrer plus de bravoure et plus de dévouement. M. le commandant Stahl est extrêmement content de MM. Billon et de Buffon, officiers du quatorzième; ces deux jeunes officiers l'ont parfaitement

secondé, et ont montré beaucoup de valeur et de sang-froid dans l'assaut.

Le pont sur la Huerba n'a pas été coupé, ainsi que j'avais eu l'honneur de vous le faire dire hier; les ordres du général du génie n'ont sans doute pas pu être exécutés.

Je suis content de toutes les troupes qui ont coopéré à la prise de Saint-Joseph. Ci-joint, Monseigneur, une note de ceux qui, d'après l'aveu de leurs chefs et de leurs camarades, se sont le plus distingués.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

de Votre Excellence,

le très-humble et très-obéisssant serviteur,

Signé : LE GÉNÉRAL GRANDJEAN.

N° 11.

Rapport fait à Palafox par le colonel don Mariano Renovalès, commandant du fort Saint-Joseph, sur la prise de ce fort, le 11 janvier.

Saragosse, le 12 janvier 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de communiquer à V. Exc. le détail de la défense du fort Saint-Joseph; c'est pour la nation espagnole un nouveau titre à la gloire, et une circonstance qui fait voir l'enthousiasme avec lequel elle défend sa patrie et son souverain, ainsi que la mauvaise foi et la perfidie du tyran de l'Europe qui voudrait nous asser-

vir. Le 9 du courant, l'ennemi avait terminé trois batteries contre le fort : une à gauche et deux autres sur son front. Ayant reconnu que l'ennemi allait me battre en brèche, j'en fis part le même jour à V. Exc. En effet, le 10, à la pointe du jour, il commença un feu très-vif de ses trois batteries, armées de pièces de siége, d'obusiers et de mortiers. Notre artillerie riposta avec vigueur, soutenue par une fusillade très-vive. J'avais placé à la droite le bataillon des gardes royales espagnoles, derrière un parapet que par précaution j'avais fait construire; la gauche était occupée par le régiment des Suisses d'Aragon, placé de la même manière derrière un parapet; le régiment des chasseurs de Valence était au centre, ripostant avec vigueur à l'ennemi, qui occupait un creux de forme demi-circulaire à la distance de quinze toises.

A midi, l'ennemi ouvrit la brèche, en démolissant complétement le front de la gauche sur lequel j'avais trois pièces. Quoique environné de ruines, je continuai à faire un feu très-vif et bien dirigé : mes feux de droite laissaient à peine à l'ennemi le temps de servir ses pièces. Sa batterie la plus rapprochée eut deux pièces de démontées, ce qui l'obligea de ralentir le feu de cette batterie, qui fut en partie ruinée, et il continua à tirer contre la face gauche du fort, où nos vaillants artilleurs ne cessèrent de se conduire avec bravoure. A une heure et demie, cette face se trouvait à peu près aussi endommagée que celle du front. Dans ce moment l'ennemi plaça une batterie à la droite, à couvert des feux du moulin à l'huile, et il battit le front de droite

jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Je me trouvais alors foudroyé par quatre batteries, et les miennes étaient en ruine. Néanmoins mon artillerie entretint son feu à découvert, ce qui lui fit éprouver une grande perte. A cinq heures, je la fis retirer, dans l'intention de faire réparer mes batteries pendant la nuit : la défense continua au moyen de la fusillade. La troupe qui occupait la droite fut relevée par le bataillon des volontaires de Huesca; celle de la gauche, par le premier bataillon des volontaires d'Aragon, et partie des gardes royales walones et suisses; et celle du centre, par le deuxième régiment des volontaires de Valence et les milices de Soria. Ces corps, avec leur courage ordinaire, continuèrent à faire voir qu'ils étaient supérieurs aux conquérants de l'Italie; que ma garnison méprisait leurs boulets, leurs bombes et leurs grenades, et qu'elle savait conserver des ruines qui la couvraient de gloire. A sept heures du soir, le feu cessa; j'ordonnai au capitaine du génie don Manuel Perez de remettre les batteries en état, ce qu'il commença à exécuter. A onze heures et demie de la nuit, l'ennemi se présenta en grand nombre, formé en bataille, à la distance d'environ vingt pas du fossé, dans l'intention de s'emparer des ruines de Saint-Joseph; mais il fut reçu par deux décharges de mousqueterie qui le mirent en désordre. On continua un feu très-vif de grenades jusqu'à deux heures du matin, moment où il retourna honteusement dans ses retranchements. Reconnaissant qu'il était impossible de réparer mes batteries, j'ordonnai de retirer sept pièces d'artillerie du

calibre de 4 et un mortier, conservant seulement en batterie un obusier et deux pièces de 4.

Le 11 janvier, à la pointe du jour, l'ennemi recommença le feu. Je lui fis riposter par l'artillerie qui me restait et par la fusillade. Il continua à démolir les parapets que nous avions faits avec des sacs à terre pendant la nuit, réduisant en poussière ce qui restait de l'édifice, sans laisser un pied de terrain qui ne fût couvert de boulets, d'éclats de bombes, de grenades et de balles. A deux heures de l'après-midi, non-seulement les quatre batteries destinées à battre le fort, mais aussi celles qui se trouvaient situées du côté de Santa-Engracia, nous envoyaient leurs bombes et leurs grenades, de manière à ne pouvoir placer un soldat qu'il ne fût à l'instant frappé par ces projectiles. Dans cet état, j'ordonnai de ramasser toutes nos munitions, même les barreaux de fer qui étaient tombés des croisées, et l'on retira des décombres trois cents boulets, bombes ou grenades lancés par l'ennemi, et qui n'avaient pas éclaté. Le feu dévorant de l'ennemi augmentait progressivement; à quatre heures, une colonne de cavalerie, formée en bataille, se présenta du côté des oliviers situés à la gauche du côté de la Huerba; deux canons furent placés par l'ennemi à demi-portée de mitraille de ma gauche; les troupes qui s'y trouvaient, ne pouvant pas résister plus longtemps au feu de ces pièces, se trouvèrent obligées de battre en retraite. J'ordonnai alors de garnir le parapet de l'intérieur du fort de ce côté, pour soutenir la retraite de ces troupes, et garder le flanc du fort. Pendant que je m'occupais de cette

opération, on m'avertit qu'il se manisfestait quelques désordres à ma droite; je me portai immédiatement sur ce point, et je trouvai que nos troupes se retiraient, ne pouvant tenir plus longtemps sans être entièrement sacrifiées par le feu continuel de l'ennemi. Dans cet état de choses, j'ordonnai aux troupes du centre, qui occupaient le fort, de se retirer, les bombes, boulets et grenades de l'ennemi ne leur permettant pas d'y rester plus longtemps. Dans ma retraite, je laissai à l'ennemi les décombres de Saint-Joseph imprégnés de sang, couverts de bras, de jambes et de tronçons de cadavres; décombres qui le couvrent d'ignominie et qui font notre gloire.

Je recommande à V. Exc. don Diego Pedrosa, commandant de la muraille à la porte Quemada, et don Policarpo Romea, qui, par leur zèle, leur activité et leur patriotisme, m'ont procuré, à toute heure, des bouillons, de la charpie, des bandes et autres secours nécessaires aux blessés, et ont contribué à la défense par leur surveillance active sur les points menacés. Je recommande aussi à V. Exc., pour leur zèle et leur activité, les conducteurs et surveillants des travaux don Antonio del Royo, don Miguel Ugalde et don Francisco Ricarte, et les paysans Joaquin Urcenque, Pascual Serrano, Alberto Borraz, Mariano Borraz. La perte de l'ennemi dans cette action a été très-considérable, et j'ose assurer à V. Exc. qu'elle n'est pas moins de quinze cents hommes, tant tués que blessés; la nôtre est conforme au rapport que j'ai déjà fait à V. Exc.

N° 12.

Proclamation de Palafox aux habitants de Saragosse, pour les engager à travailler aux ouvrages de fortification.

Au quartier général de Saragosse, le 14 janvier 1809.

Habitants de Saragosse, votre héroïsme est arrivé au plus haut point : votre gloire sera éternelle ; elle sera applaudie et enviée de toutes les nations. Tous les jours, et même hier, l'horrible feu des combats semblait vouloir vous intimider ; mais, loin de là, vous courûtes en armes repousser l'ennemi, et vous donnâtes de nouvelles preuves de votre valeur et de votre fidélité. Je me glorifie d'être le général d'une armée qui se distingue si bien, et de citoyens qui serviront d'exemple à tous les peuples guerriers résolus de conserver leur religion, leur roi et leur liberté. Il vous manque seulement une chose pour compléter votre héroïsme, c'est de l'exercer avec méthode. Vous exposez avec plaisir votre vie dans les combats, mais vous refusez de vous astreindre aux travaux de fortification, croyant sans doute que l'honneur consiste seulement à manier des armes. Saragossains, je dois vous avertir que c'est une erreur très-funeste ; votre général vous l'assure. Il convient de se battre avec nos ennemis, mais il convient aussi de procurer toute la sécurité possible à vos dignes défenseurs. Les travailleurs et les combattants servent également le Roi et la patrie, et, ainsi qu'eux, tous

ceux qui contribuent à contenir, à détruire et à exterminer l'ennemi, coopèrent à la conservation de la ville et de l'armée. Dès que les circonstances me le permettront, je récompenserai tous les services selon leur mérite : j'aurai égard à l'habitant qui va au combat; à celui qui se dévoue aux travaux de fortification; à celui qui secourt les malades et les blessés; enfin je n'oublierai aucun de ceux qui se seront distingués de quelque manière que ce soit dans la glorieuse entreprise que nous soutenons, et de laquelle nous sortirons victorieux comme la dernière fois, si, comme je l'espère, vous vous prêtez à l'exécution de mes ordres. Si nous avions eu plus de travailleurs, nous posséderions peut-être encore le fort Saint-Joseph, et, dans le cas où nous l'eussions perdu, nous eussions vu sauter l'ennemi avec les fourneaux de mines que j'avais ordonné de faire, et qui n'ont pu être exécutés faute de bras. Ceci m'a vivement affligé : que pouvais-je exiger d'une troupe qui ne dormait ni ne reposait, et qui a toujours combattu jusqu'au moment où elle a été environnée de ruines et de décombres? Combien les oliviers du front et de la gauche du fort ne nous ont-ils pas nui pour n'avoir pas été coupés! Comparez les fruits qu'ils pourront produire au mal qu'ils ont causé, et vous reconnaîtrez que le bien général a été sacrifié à l'intérêt particulier. Si mes occupations, que vous n'ignorez pas, me le permettaient, j'irais moi-même vous aider dans vos travaux, portant des paniers de terre, et imitant les nobles laboureurs dans leurs honorables occupations d'ouvrir et de creuser le sol, comme je l'ai déjà fait à

la redoute del Pilar, et comme je l'ai vu faire à quelques principaux habitants de cette ville. Si vous ne les imitez pas à cause de votre penchant pour les combats, venez, vos armes dans une main et vos outils dans l'autre, et vous ferez alternativement les deux services. Il nous reste peu de chose à faire pour gagner la victoire, et pour jouir tranquillement de ses doux fruits. Aidez-moi; que tout le monde m'aide; l'ennemi est lâche, car il n'ose pas se présenter à découvert. La guerre qu'il nous fait est contre toutes les règles militaires; toujours à couvert, sans oser présenter ses colonnes, il use seulement de moyens iniques et de lâcheté; aidez-moi, et nous aurons la satisfaction de l'anéantir et de délivrer notre sol de ces téméraires ignorants qui se sont trompés lorsqu'ils ont compté pouvoir faire la conquête de l'Espagne, et plus encore lorsqu'ils ont cru pouvoir se rendre maîtres de cette fidèle ville, centre de la bonne foi, école de la valeur, et la plus signalée par ses travaux et par ses vertus.

Signé : PALAFOX.

N° 13.

Rapport du général Lacoste au duc d'Abrantès, sur la prise de la tête de pont de la Huerba ou redoute del Pilar.

Au camp sous Saragosse, le 16 janvier 1809.

Monsieur le duc,

J'ai l'honneur de faire part à Votre Excellence que la tête de pont de la Huerba a été emportée hier au

soir. Cette attaque, dirigée par le colonel du génie Rogniat, a été exécutée avec beaucoup de courage par le capitaine Milbert, et sa compagnie de voltigeurs du premier bataillon du premier régiment de la Vistule; cet officier mérite les plus grands éloges. Le lieutenant de la huitième compagnie de mineurs Aubertin s'est élancé, à la tête des voltigeurs, avec un détachement de sapeurs du deuxième bataillon et de mineurs de la huitième compagnie, portant des échelles qui ont servi à passer le fossé et à s'emparer de la face extérieure de l'ouvrage, que l'on a de suite tourné contre l'assiégé. On a comblé le fossé avec des fascines; on s'est occupé sur-le-champ à établir la communication de la tête de la sape à la contrescarpe : elle en était éloignée de neuf à dix toises. Notre feu de mousqueterie chassa bientôt l'ennemi de tout l'ouvrage. Jusqu'à ce qu'on fût couvert, on eut à essuyer un grand feu, surtout à mitraille; mais, dans l'obscurité, les coups portaient trop haut. Nous n'avons eu qu'un homme de tué et deux de blessés.

L'assiégé, au moment de l'attaque, fit jouer une mine dont l'entrée était pratiquée dans la contrescarpe; elle ne produisit aucun effet.

Les services rendus dans cette occasion par MM. Gilbert et Aubertin réclament de V. Exc. la demande de la décoration.

J'ai l'honneur, M. le duc, de vous offrir mon profond respect.

Le général, aide de camp de l'Empereur,
commandant du génie,
Signé : COMTE LACOSTE.

N° 14.

Rapport du capitaine en premier du deuxième bataillon des volontaires d'Aragon don Mariano Galindo, au colonel Amoros, commandant de la porte Santa-Engracia, sur la prise de la tête de pont ou redoute del Pilar.

Saragosse, le 15 janvier 1809.

J'ai été chargé, avec quarante hommes, deux caporaux, et trois sergents de la première compagnie, de défendre la redoute del Pilar, de cinq à neuf heures du soir. Peu avant cette dernière heure, ayant pris tous les moyens d'assurer la conservation de ce poste, je me suis porté avec les officiers près des sentinelles de l'angle de la droite. Après avoir descendu du parapet, je fus prévenu par la sentinelle Jose Garcia que l'ennemi s'approchait du fossé. Je montai moi-même sur le parapet pour l'observer, et je vis qu'effectivement l'ennemi s'approchait de deux côtés. J'ordonnai une décharge générale; le feu des amorces me fit voir que l'ennemi était muni d'échelles et de fortes planches, et que, malgré le feu des défenseurs, il se précipitait dans le fossé, et montait aux brèches. Dans cet état de choses, j'ordonnai de mettre les baïonnettes, et de continuer le feu. Je reçus avis de Vicente Perez, sentinelle de la gauche, que l'ennemi arrivait du côté de la maison ruinée, et poussait devant lui les sentinelles avancées qui battaient en retraite. Immédiatement après,

les ennemis montèrent sur le parapet par les brèches, et nous attaquèrent à la baïonnette, en même temps qu'ils faisaient feu : ils étaient au nombre de deux cents à peu près. Ces forces supérieures m'obligèrent à me retirer derrière le parapet de la gorge de la redoute, continuant le feu pendant ma retraite, pour garder le pont, en attendant qu'on finît les préparatifs pour le faire sauter. Je fis part de notre situation au brigadier don Domingo de la Ripa, commandant de la redoute, lui faisant connaître que l'ennemi pouvait pénétrer plus avant à cause de la supériorité de ses forces, et je pris le parti de faire sauter le pont pour assurer ma retraite. Avant la coupure du pont, nous étions tellement pressés par l'ennemi, que le sergent Manuel Bailo, quelques volontaires et moi, nous nous sommes battus à la baïonnette. Le capitaine en second don Mariano Marquès et les sous-lieutenants don Ignacio Medina et don Francisco Brunos se sont distingués dans cette affaire.

Signé : MARIANO GALINDO.

indiquant aussi

	...ésents ...es armes. Chevaux de ...alerie.	Chevaux de trait.	Aux hôpitaux.	Observations.
			195 h.	
	32			
	29			
	35			
			1128	
			662	
			863	
			650	
			1070	
			952	
			1618	
			364	
			931	
Au camp devant S...			1805	
	308		154	



N° 16.

Lettre du maréchal Lannes à Palafox.

Quartier général devant Saragosse, le 24 janvier 1809.

Monsieur le général,

Le bien de l'humanité m'oblige à vous sommer de rendre la place, avant de la réduire en cendres. Vous avez déjà pu vous convaincre que j'ai quatre fois plus de forces qu'il ne m'en faut pour m'emparer d'elle par un assaut. Je vais en deux mots vous représenter la position où vous vous trouvez : l'armée anglaise a été complétement mise en déroute; elle s'est vue obligée de s'embarquer à la Corogne; nous lui avons pris toute son artillerie, ses équipages, sept mille hommes et trois mille chevaux. Les troupes du marquis de la Romana se sont rendues avec les généraux qui les commandaient; et la Romana, seul, s'est embarqué avec les Anglais. Le maréchal Victor a fait dix-huit mille prisonniers de troupes de ligne à M. le duc de l'Infantado, le 13 du courant, à Uclès; il lui a pris en outre quarante-deux drapeaux et toute son artillerie. Vous aviez armé quelques milliers de paysans du côté de Pina et de Perdiguera, ils ont été mis en pièces par nos troupes; très-peu se sont sauvés dans les montagnes, tout le reste a été tué ou fait prisonnier. Le contenu de cette lettre, M. le général, est la pure vérite, je vous l'affirme, foi d'homme de bien. Si, malgré ces faits, vous persistez à défendre la place, vous serez

très-répréhensible ; considérez avec réflexion que ses cent mille habitants seraient victimes d'une obstination imprudente.

Le maréchal, duc de Montebello, commandant en chef la Navarre, l'Aragon et l'armée devant Saragosse, *Signé :* LANNES.

N° 17.

Réponse de Palafox à la lettre précédente.

Saragosse, le 24 janvier 1809.

M. le maréchal Lannes n'est point l'arbitre de la vie des cent mille habitants de Saragosse, et les généraux espagnols ne se rendent pas sans combattre. La conquête de cette ville fera beaucoup d'honneur à M. le maréchal s'il la fait à découvert, avec l'épée, et non avec des bombes et des grenades, qui ne font peur qu'aux lâches. Je connais le système de guerre que fait la France ; mais l'Espagne lui montrera à se battre. Je sais exactement quelles sont les forces qui m'assiégent, et je vous déclare qu'il vous en faudrait dix fois plus pour me forcer à me rendre. Cette ville se fera honneur de ses ruines. Le général qui la commande ne connaît point la peur et ne se rend point. La gazette ci-jointe vous fera connaître la situation où je me trouve (1).

Signé : PALAFOX.

(1) Cette gazette était celle de Saragosse, du 16 janvier, qui annonçait les fausses nouvelles de la déroute des armées françaises en Espagne.

N° 18.

Rapport de tranchée du général Habert, du 27 au 28 janvier 1809.

Hier à midi, l'occupation des deux brèches a eu lieu à l'attaque de droite, par trois cents voltigeurs, sapeurs ou travailleurs. Le canon n'ayant pas fait tout l'effet désiré à la brèche de droite, on s'est contenté d'y faire un logement, et l'on a pénétré dans la ville par celle de gauche. Nous occupons dans cette partie onze maisons, parmi lesquelles il s'en trouve de très-vastes, et entre autres une huilerie très-considérable. Les logements sont très-bien faits dans les maisons occupées; les communications bien établies, et il n'est pas à craindre que l'ennemi en déloge les postes qu'on y a placés.

La soirée a été employée à faire une traverse et un boyau de communication qui va du magasin à l'huile à la brèche de droite. Le grand couvent en face de la maison isolée était hier occupé par sept ou huit cents Espagnols. Ce matin j'ai donné l'ordre au commandant Roquefert de diriger sur ce point une partie de ses pièces, et, quand elles auront produit leur effet, il sera aisé de s'en emparer. Ce couvent nous sera très-utile pour appuyer notre droite.

La maison isolée de droite a été prise deux fois; mais il a été impossible de la conserver, l'artillerie et la mousqueterie de l'ennemi étant toutes dirigées sur

elle. Un chef de bataillon de la Vistule et deux officiers ont été blessés dans ces attaques; un capitaine de sapeurs a été tué. J'estime que notre perte en tués et en blessés s'élève de soixante à quatre-vingts hommes dans les vingt-quatre heures : parmi eux, le brave chef de bataillon Stahl, commandant les voltigeurs, a eu les cuisses traversées d'une balle. Un jeune officier de voltigeurs du deuxième de la Vistule, âgé de dix-sept ans, qui avait déjà reçu cinq blessures au premier siége, a été atteint de deux balles sur la brèche où il était monté le premier. Un sergent et un voltigeur du quatorzième ont montré parmi tous les autres une grande intrépidité; le premier a été, au milieu d'une grêle de balles, chercher le commandant Stahl à la place où il était tombé; le second, adossé au mur du couvent de droite et près de la fenêtre d'où l'ennemi faisait feu, a pris, à différentes fois, les canons des fusils qui tiraient au-dessus de sa tête.

Je pense qu'il serait nécessaire de mettre à poste fixe, dans les maisons que nous occupons, un chef de bataillon qui commanderait dans cette partie, et qui rendrait compte au général de tranchée.

Je pense aussi qu'il serait à propos de n'avoir toutes les quarante-huit heures qu'un seul régiment pour occuper les postes dans la ville. Ce régiment fournirait même les travailleurs; ce service se ferait à tour de rôle, et la garde de tranchée serait supprimée.

Le général de brigade,

Signé : HABERT.

N° 19.

Rapport du général Brun, commandant la première brigade de la deuxième division du troisième corps d'armée, et chargé de l'attaque de Santa-Engracia, le 27 *janvier* 1809.

La brigade que je commande, formée du premier régiment de la Vistule et du cent quatorzième de ligne, s'est portée dans la position ci-après, savoir : le premier régiment de la Vistule dans les travaux en avant de la Huerba, et le cent quatorzième dans la troisième parallèle.

L'attaque a eu lieu à onze heures et demie du matin, et la colonne a été composée comme il suit :

Un détachement de vingt-cinq voltigeurs du premier régiment de la Vistule, commandé par le capitaine Nagrodcki, a été chargé de commencer l'attaque; immédiatement après, un détachement de sapeurs, commandé par le capitaine du génie Second, deux compagnies de voltigeurs, puis deux compagnies de grenadiers et un bataillon de la Vistule, se sont présentés successivement à la brèche.

Malgré le feu le plus vif d'artillerie et de mousqueterie, ces troupes ont culbuté tous les Espagnols qui ont voulu défendre la brèche, au nombre de douze cents, et elles se sont emparées de Santa-Engracia, quoique la communication à ce couvent fût extrêmement difficile.

Le résultat de cette affaire est cinq pièces d'artillerie prises (un canon de 16, deux de 4, et deux obusiers de six pouces), quinze prisonniers, dont un officier, et deux cents tués environ.

Notre perte en tués ou blessés est peu considérable.

M. le colonel Chlopiscki, qui était à la tête du premier bataillon de son régiment, a particulièrement contribué au succès de cette expédition par l'intrépidité, le sang-froid et l'intelligence qu'il a déployés. A son exemple, tous les officiers, sous-officiers et soldats ont donné des preuves de la plus grande valeur. Ce colonel mérite à juste titre la bienveillance de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Signé : Le général BRUN.

N° 20.

Rapport du général Lacoste au duc d'Abrantès, commandant du troisième corps.

Au camp devant Saragosse, le 28 janvier 1809.

Monsieur le duc,

J'ai l'honneur de représenter à Votre Excellence que le service dans la partie de la ville que nous occupons à droite se fait assez mal de la part des officiers et des soldats. La garde, se relevant le soir, produit du désordre et fait que personne ne connaît la nuit les localités dans cette espèce de dédale; il me semble qu'elle devrait se relever le matin. Il me semble aussi que le bien du service exigerait un officier supérieur commandant *ad*

hoc dans cette partie droite de la ville, et permanent, ayant auprès de lui un officier faisant le service d'adjudant de place : de même à Santa-Engracia. Ces commandants seraient parfaitement au fait des postes variant chaque jour, et s'entendraient avantageusement avec les commandants du génie de chaque attaque. Il serait aussi bien important que le service de cette garde fût organisé par régiment, ou par bataillon, lorsqu'il ne faudrait pas un régiment. Alors il y aurait plus d'ensemble dans ce nouveau genre de service qui exige une grande régularité et une grande attention pour pouvoir faire des progrès. J'ai l'honneur de proposer à V. Exc. de ne plus faire fournir des travailleurs séparés; mais, en augmentant les gardes, d'ordonner qu'il sera fourni de ces mêmes gardes sur la demande des officiers du génie : il nous est impossible de connaître d'avance la quantité de travailleurs dont on peut avoir besoin, et d'ailleurs cela éviterait un mélange de soldats de divers corps, où il ne devrait y avoir qu'un seul ensemble, afin d'éviter des échauffourées. Aujourd'hui on n'a pas jugé à propos d'attaquer le couvent des Augustins, attendu que l'artillerie n'avait pas encore fait tout son effet. Demain, je pense que cela aura lieu. L'officier général de tranchée, le général Laval, n'avait reçu encore à ce sujet aucune instruction; du reste, il était convenu avec moi qu'il tenterait l'attaque au moment qu'elle serait praticable.

J'ai l'honneur, M. le duc, de vous offrir mon respect.

Le général commandant du génie,

Signé : COMTE LACOSTE.

N° 21.

Proclamation de Palafox aux habitants de Saragosse.

Au quartier général de Saragosse, le 28 janvier 1809.

Saragossains!

Toute l'Espagne et l'Europe entière ont admiré et applaudi votre conduite dans les circonstances critiques où le tyran universel a mis la nation. Je n'apprécie rien tant que l'avantage d'être Saragossain, à cause de l'honneur que ce nom porte avec lui depuis le 24 mai; mais c'est avec amertume que je dois vous avertir que vous courez le danger de laisser arracher de vos mains les palmes des victoires signalées que vous avez remportées jusqu'ici. Oui, Saragossains, vous êtes en péril, par suite de votre manque de subordination et de constance. A peine l'ennemi avait-il mis le pied dans la ville, que vous êtes accourus avec votre valeur habituelle pour le repousser; mais plusieurs d'entre vous n'ont pas obéi aux conseils de leurs chefs, et d'autres se sont retirés sans ordre. Il est vrai que, ranimés par l'honneur et par votre courage, vous êtes revenus promptement; mais qu'importe, si, pendant ce temps, vous avez exposé la ville à sa perte! Vous voyez déjà l'impétuosité avec laquelle l'ennemi l'attaque, et le désir qu'il a de s'en emparer. Vous voyez sa férocité et son astuce. Serait-il étonnant qu'il profitât d'un de ces moments où vous quittez vos postes, pour vous passer au fil de l'épée, la plus faible des disgrâces qui puissent vous arriver

si vous étiez vaincus ? Saragossains ! valeur et constance ! Hier nous aurions délogé les Français de la ville, si vous aviez obéi ponctuellement à vos chefs ; obéissez-leur aujourd'hui, et nous vaincrons. Oui, peu d'heures de combats bien soutenus et sans interruption suffiront pour nous délivrer de cette perfide canaille. J'espère qu'à l'instant même vous vous déciderez à une aussi juste résolution, puisqu'il n'y aurait pas d'excuses pour une conduire contraire. Eh bien ! Saragossains, vous le reconnaissez ; et moi, j'espère que vous ne quitterez les armes ni ne vous éloignerez de l'ennemi qu'après l'avoir exterminé. Mais si, contre ma juste attente, il se trouvait quelqu'un dans cette ville qui ne se portât promptement aux points menacés ou qu'il les abandonnât, dès à présent je le déclare traître, et, comme tel, il sera immédiatement puni de mort, et ses biens seront confisqués. Au contraire, tout habitant qui en réunira cent autres, qui se présentera avec eux devant l'ennemi, et qui obéira aux chefs militaires, recevra le grade de capitaine ; celui qui réunira soixante hommes, aura le grade de lieutenant ; et celui qui en réunira trente, aura le grade de sous-lieutenant : tous, sans exception, habitants ou paysans, seront généreusement récompensés. Celui qui réunira cinquante hommes inutiles aux armes, mais utiles aux travaux, qui restera avec eux tout le temps nécessaire, et qui s'emploiera avec zèle, obtiendra le grade de sous-lieutenant. Ceux qui aspirent à ces faveurs se présenteront à moi, sans perdre de temps, avec la liste des hommes qu'ils auront réunis, pour recevoir une des-

tination convenable; enfin ils prendront des certificats du commandant du point où ils auront été envoyés. Ces certificats leur serviront pour leur faire expédier le brevet du grade auquel ils auront droit. Courage, Saragossains! c'est aujourd'hui le jour de l'honneur; aujourd'hui nous vaincrons, et nous échapperons à l'esclavage; nous vaincrons, puisque vous m'aiderez; et ceci me suffit avec la protection de notre patronne la très-sainte Vierge del Pilar.

Signé : PALAFOX.

N° 22.

Rapport de tranchée. — Journée du 30 *au* 31 *janvier.*

Je reçus l'ordre, dans la journée du 30, de m'emparer des maisons occupées par l'ennemi, et du couvent situé à la droite de la première brèche; je m'abouchai avec le chef de bataillon Alexandre, et nous allâmes ensemble reconnaître les brèches par lesquelles les troupes devaient entrer; aussitôt après, je disposai cent hommes d'élite du quatorzième régiment, auxquelles je donnai les instructions nécessaires. Le capitaine commandant devait, avec soixante-quinze hommes et un détachement de sapeurs et de mineurs, longer le grand mur faisant face à la traverse de l'huilerie et arriver au couvent par la brèche extérieure, tandis que vingt-cinq hommes, commandés par un lieutenant, devaient traverser la cour et se joindre au capitaine dans le cou-

vent. L'expédition partit au signal de quatre bombes, tirées par les mortiers de six. Elle a réussi on ne peut mieux. Les détachements ont gravi les brèches avec beaucoup d'intrépidité, et dans un clin d'œil le couvent et deux maisons voisines ont été occupés. Les Espagnols, qui étaient au nombre de trois à quatre cents, ne s'attendaient pas à cette attaque; ils faisaient dans ce moment des prières dans une chapelle où ils avaient allumé des cierges. Au débouché des troupes qui firent sur eux un feu très-vif, ils se sont enfuis; un sergent de grenadiers du quatorzième avait tué leur premier factionnaire. Une heure après l'occupation, l'ennemi fit un mouvement par sa gauche, pour nous chasser de notre position; quelques centaines d'hommes débouchèrent du côté du quai à notre droite; mais un peloton placé au bas de la brèche et le feu d'une petite réserve disposée à l'huilerie brûlée les repoussèrent avec perte. Le couvent et les maisons sont tenus d'une manière solide. La nuit a été employée à se barricader, à porter des sacs à terre et à établir des communications entre le couvent et les maisons voisines. Je ne pense pas que l'ennemi puisse nous en déloger.

A la gauche, on s'est emparé dans la journée d'une vingtaine de maisons, qui nous rapprochent de la porte et de la rue Quemada; il ne reste plus de ce côté qu'une seule maison pour arriver à cette communication essentielle.

Aussitôt notre attaque, l'ennemi a sonné le tocsin. Je crois que ce qui s'est passé sur d'autres points nous a beaucoup favorisés.

Nous avons eu de quarante à cinquante tués ou blessés, parmi lesquels deux braves officiers. Le quatorzième s'est particulièrement distingué, dans cette attaque, par l'audace qu'a montrée le détachement de cent hommes, qui est entré dans le couvent, et l'activité que le reste du régiment a mise à soutenir les premiers, à barricader et à porter des sacs à terre.

Je recommande à V. Exc. le brave capitaine Hardi, commandant l'expédition; l'intrépide lieutenant Vieillard, qui a reçu trois blessures, et qui déjà s'est distingué à l'attaque de Saint-Joseph; le lieutenant Dauxion, qui commandait les vingt-cinq hommes de gauche, et le sous-lieutenant Desalles, qui a reçu une blessure très-grave. Comme à l'ordinaire les braves sapeurs et mineurs se sont distingués : trois ont été tués.

Le général de brigade,
Signé : HABERT.

N° 23.

Rapport du général Morlot au duc d'Abrantès, sur l'attaque du couvent des Trinitaires.

Au camp sous Saragosse, le 30 janvier 1809.

Depuis hier, l'ennemi ayant continuellement tiré avec du gros calibre sur le couvent des Trinitaires, y a fait brèche, et aujourd'hui il s'est présenté à quatre heures de l'après-midi pour y donner l'assaut. Je me rendis aussitôt à ma division. Lui ayant fait prendre les armes,

je renforçai pour le moment le poste du couvent de cent cinquante hommes; j'en envoyai deux cents dans la tranchée pour renforcer sa garde, et je fis avancer deux bataillons à portée, pour servir de réserve. Je fis aussi mettre en batterie sur le flanc droit de la Maison-Rouge, et à l'abri des vues de la place, une pièce de 8 et un obusier, qui firent le meilleur effet et qui contribuèrent beaucoup à notre succès. Les portes de l'église du couvent ayant été cassées par le haut, l'ennemi se mit à les saper par le bas à coup de haches; mais il trouva derrière des sacs à terre qui l'arrêtèrent, et il s'occupait à les retirer et à les détruire, lorsque les voltigeurs du cinquième léger montèrent dessus, faisant un feu des plus vifs. L'ennemi a éprouvé une grande perte, tant sur ce point que sur les autres faces du couvent où il a osé se présenter. Nous n'avons eu que deux hommes de tués et cinq de blessés. Le feu ayant cessé, j'ai fait rentrer à la nuit chacun à son poste respectif.

En ce moment encore l'ennemi ne cesse de tirer sur le couvent.

Signé : Le général MORLOT.

N° 24.

Proclamation de Palafox aux femmes de Saragosse.

Au quartier général de Saragosse, le 30 janvier 1809.

Saragossaines,

Vous aussi vous ambitionnez la gloire. Les Amazones ont existé chez les anciens, et jusqu'à présent elles n'ont pas été remplacées. Celles qui voudront les imiter se présenteront pour la défense de la ville et de notre auguste patronne. Je pourrais vous dire qu'il n'est pas nouveau de trouver de la valeur parmi les personnes de votre sexe; mais on trouve en vous, femmes de Saragosse, plus d'activité que dans les autres femmes. Réunissez-vous, aimables femmes, et n'abandonnez pas aux hommes seuls le laurier et le triomphe. Les soldats français vous craindront, et ce sera une honte pour eux d'être vaincus par vous. Conservez le noble enthousiasme que vous m'avez montré; et tous ceux qui vous verront contribuer à la défense, seront surpris d'admiration et frappés de terreur : votre présence seule fera reculer les plus vaillants; une femme, quand elle le veut, fait trembler le plus fort. Soyez les premières à recevoir les remercîments de tous les Espagnols. Je suis aussi votre général et votre ami. Je désire que vous me regardiez comme votre père : cela seul me manquait pour compléter mon bonheur.

Signé : PALAFOX.

N° 25.

Proclamation de Palafox aux habitants de Saragosse.

Au quartier général de Saragosse, le 30 janvier 1809.

Vaillants habitants de Saragosse!

La gloire de la ville est entre vos mains; si vous voulez m'aider, unissez-vous à mes vaillants soldats. Je suis l'esclave de mon honneur et de votre confiance; je saurai les conserver, et je mourrai plutôt que de manquer à mon devoir. Cette ville a des paroisses renommées pour leur courage; nous allons voir quelle est la plus vaillante, et celle à laquelle la ville et N. D. del Pilar devront leur triomphe : je me flatte, mes chers compatriotes, qu'il sera dû à toutes, et qu'elles se disputeront la renommée des plus vaillantes troupes de l'univers. En peu d'heures, si vous le voulez, nous nous délivrerons des perfides ennemis qui nous assiégent; déjà ils ont été repoussés; l'avantage est à nous; vous connaissez le terrain mieux qu'eux. Allons vaincre, mes enfants; marchons, la vierge del Pilar triomphera toujours.

Signé : PALAFOX.

N° 26.

Rapport de tranchée.—Attaque de droite, du 31 janvier au 2 février.

Le 31 janvier, la journée a été fort tranquille; on s'est borné à prendre une assez grande quantité de maisons qu'on a conservées sur le soir; on a fait sauter une mine qui a écrasé une grande quantité d'ennemis, et a facilité de prendre encore une île de maisons en avant du couvent Sainte-Monique.

Le premier février, à six heures du matin, on a fait sauter une mine qui avait été exécutée dans la nuit près du couvent de Saint-Augustin. Aussitôt après l'explosion, M. le colonel du quarante-quatrième, à la tête de ses grenadiers, s'est précipité par la brèche dans la cour de ce couvent. J'ai fait aussitôt apporter des échelles qui ont servi à faire entrer les grenadiers, et en moins d'une demi-heure nous sommes restés maîtres du couvent.

A deux heures après midi, l'ennemi a fait une très-forte attaque sur le centre et la gauche de l'attaque de droite. J'estime, et je crois ne pas me tromper, que les différentes colonnes ennemies étaient au moins de huit mille hommes : on voyait beaucoup de femmes à leur suite. L'ennemi s'est présenté sur les deux points avec de l'artillerie. Un grand nombre de paysans entraient dans les maisons par les toits, d'où ils tiraient des coups de fusil sur nos soldats, et les inquiétaient en leur je-

tant des pierres et du bois. Malgré l'impétuosité avec laquelle l'ennemi s'est présenté, il ne nous a forcés à abandonner que la lisière des îles de maisons conquises le matin, parce que le combat continuel avait empêché les officiers du génie d'en faire solidement le logement, tous les hommes étant employés au coup de fusil. L'ennemi a été repoussé, malgré les différentes attaques qu'il a encore faites pendant la nuit, et l'on s'est maintenu dans la position qu'on avait au milieu de la journée.

Le général de brigade de tranchée,

Signé : LAVAL.

N° 27.

Proclamation de Palafox aux habitants de Saragosse.

Au quartier général de Saragosse, le 1er février 1809.

Chefs de famille et habitants de Saragosse,

Vous venez de voir ce que savent et ce que peuvent faire les vaillants défenseurs de cette ville invincible; leur valeur est arrivée aujourd'hui à un tel degré, que nous devons reconnaître qu'elle est due à l'infinie miséricorde de Dieu et à la protection spéciale que nous accorde la très-sainte Vierge del Pilar. Soyons reconnaissants, et réformons pour toujours nos habitudes, afin qu'on voie en nous les fils favoris de Marie. Soyons aussi reconnaissants envers ces vaillants habitants qui, réunis aux braves troupes de notre armée, évitent

à la ville le plus cruel et le plus honteux esclavage. Déjà l'ennemi croyait pouvoir égorger les personnes les plus recommandables de la ville; emmener en esclavage les autres habitants, pour les conduire à la mort dans les pays du Nord; pouvoir abuser des femmes vertueuses, et déchirer dans les rues les enfants, innocentes créatures! Terrible jour d'horreur et d'épouvante qui se préparait pour Saragosse! Les habitants et les vaillants soldats de l'armée l'ont sauvée de ce malheur. A présent il n'y a plus de ressource que dans la victoire. Nous n'avons qu'à continuer avec le même zèle et avec le même courage qu'aujourd'hui, et j'espère que dans peu il ne restera plus un Français sous nos murs, et que nous pourrons enfin respirer librement. Ces vaillants défenseurs de la patrie doivent être secourus : j'ai ordonné qu'il leur fût donné à chacun cinq réaux par jour et une ration de vin. Quelques riches particuliers ont offert d'avancer les fonds nécessaires; le régent de l'audience a été chargé de les recevoir, ainsi que tous les autres dons offerts par la suite. J'ai donné pour ma part mes montres, mon argenterie, et tout ce que je possédais, sans me réserver autre chose que mon épée, pour venger les injures que nous a faites cette infâme et lâche nation. J'ai ordonné que ma table fût réduite au même ordinaire que celui des simples soldats, et que ma solde fût remise aux défenseurs de la ville. Saragossains, donnez un libre cours à votre patriotisme; portez au régent de l'audience tout ce que vous dictera votre zèle, pour secourir les habitants pauvres; et si nous

obtenons la victoire avant la distribution des fonds, nous donnerons ce qui restera comme récompense à ceux qui se seront distingués, aux femmes dont les maris auront été tués, et aux enfants devenus orphelins. Aidez-moi, Saragossains; je vous l'assure, nous vaincrons, et nous irons tous ensemble avec la plus grande dévotion et la plus vive reconnaissance rendre grâce à la très-sainte Vierge del Pilar, qui si visiblement nous protége et nous défend.

Signé : PALAFOX.

N° 28.

Ordre du jour.

Le 3 février 1809.

M. le duc de Montebello réitère son ordre, qui défend expressément aucune échauffourrée dans le siége de Saragosse. Son intention est, qu'à mesure qu'on se sera emparé d'une maison, on s'y établisse avant de passer à une autre; et, qu'après une explosion et lorsque l'on se sera emparé d'une ou de plusieurs maisons, les troupes qui y seront logées soient remplacées par celles qui forment la réserve.

Pour le général de division, chef de l'état-major général,

le sous-chef,

Signé : V. DUMOLARD.

N° 29.

Proclamation de Palafox aux habitants de Saragosse.

Au quartier général de Saragosse, le 4 février 1809.

Saragossains,

Entre autres récompenses que j'ai l'intention de décerner aux vaillants défenseurs de la ville, j'ai résolu d'armer chevaliers les douze paysans qui se distingueront le plus dans cette mémorable défense. Saragossains, une circonstance semblable fut l'origine des gentilshommes, des nobles titrés et des grands d'Espagne. Les douze paysans qui obtiendront cette distinction seront couverts d'honneurs et de gloire, et la transmettront à leurs fils et à leurs descendants. Comme les concurrents sont en grand nombre, ils devront rendre des services très-signalés pour obtenir cette inappréciable faveur. En conséquence, j'ordonne au chef de l'armée, aux commandants des postes, et aux alcades des quartiers, de me donner journellement un rapport des actions héroïques dont ils auront connaissance, afin que je les examine avec équité, et que je puisse conférer le titre de chevalier à ceux qui l'auront mérité. Moi-même je les armerai, au nom de notre auguste souverain Ferdinand VII, à la sainte chapelle, où je pense passer la plus grande partie de la journée, et dans laquelle nous rendrons grâce à notre mère del Pilar pour la victoire que nous espérons obtenir. Vaillants paysans, pensez à vos enfants et à vos petits-enfants,

et aux bénédictions qu'ils vous adresseront si vous les faites sortir de la classe générale pour les placer dans la classe noble, en leur ouvrant ainsi la porte aux plus brillants emplois et aux dignités. N'écoutez pas les séductions que fomente visiblement l'or de la France en vous faisant passer, contre votre caractère, comme lâches et timides; l'ennemi croit ainsi assurer son triomphe et pouvoir vous égorger. Quelquefois un quart d'heure suffit pour arriver au faite de l'honneur. Le jour où vous vous mettrez sérieusement à la poursuite de l'ennemi, vous le repousserez et le chasserez de notre sol. L'autre jour, quelques instants de combat de plus, et vous l'eussiez obligé de fuir de cette ville, peut-être de ses lignes, et depuis nous eussions perdu moins de monde. Courage! paysans; valeur, union et constance! Confiez-vous toujours en Dieu et en N. D. dèl Pilar : avec leur aide, nous sommes sûrs d'une prompte victoire.

Signé : PALAFOX.

N° 30.

Proclamation de Palafox aux habitants de Saragosse.

Au quartier général de Saragosse, le 10 février 1809.

La patrie vous appelle, fils de Saragosse. Craignons de perdre la protection divine de notre très-sainte patronne et mère : son temple est en péril. Vos précieuses vies, celles de vos femmes et de vos enfants, vos foyers,

dépendent de votre courage et de votre valeur. Quelle est notre obligation? Quels sont nos devoirs? Est-ce de laisser arracher de nos mains ce que nous avons de plus précieux dans la vie pour écouter l'intrigue la plus dissimulée qui nous porte à la lâcheté, ou de nous résoudre à défendre nos propriétés? Saragossains, réfléchissez; interrogez-vous, n'écoutez personne, ne consultez que votre cœur et vos obligations. Si vous le voulez, vous n'avez besoin d'aucun secours pour vaincre. Montez aux tours, regardez, comptez le nombre des ennemis qui nous assiégent, et vous verrez que c'est une honte de nous trouver opprimés par si peu de monde. Vous connaîtrez ainsi qu'on vous trompe. Soyez donc les véritables fils del Pilar. Si vous croyez que je manque d'énergie pour soutenir le haut emploi et la charge que vous avez confiés à ma garde, rejetez cette erreur loin de vous. Sachez que je suis indulgent avec vous parce que je vous aime. Croyez que j'ai de la constance, et que la seule qualité d'être fils de Saragosse anime et enflamme à l'extrême mon courage. Je vous jure que jamais je ne serai esclave, et que je ne servirai jamais d'autre roi que mon légitime souverain Ferdinand VII et ma patrie. C'est par ces motifs que vous m'avez arraché de ma retraite, pour défendre la ville et la province. J'ai accepté avec plaisir cette charge si lourde, me fiant à votre valeur; mais si à présent vous m'abandonnez dans ce moment critique, le monde vous blâmera. Il sait que je n'ai rien omis, et que je n'omettrai rien pour conserver la liberté de la ville et de vos familles, dignes d'un meilleur sort que celui que leur

préparent la séduction et la lâcheté. Soyez sûrs que la valeur est nécessaire pour favoriser l'approche des secours. Nous devons faire un effort vigoureux pour en seconder l'arrivée; car si on nous voit tranquilles, les intrigues de l'ennemi pourront lui faire croire à notre crainte, et de cette manière rendre inutile votre zèle et nous perdre. Que celui qui est bon patriote et bon Espagnol, se présente avec ses armes. Que les soldats soient à leur poste, et les habitants aux endroits indiqués, comme ils l'ont fait lors du dernier siége. Si vous avez du courage, en peu d'instants vos ennemis seront confondus, l'intrigue anéantie, et le serment des Aragonais au saint temple del Pilar sera accompli, serment que la crainte ne doit pas profaner. La ville sera libre de l'esclavage honteux où veulent l'entraîner quelques ennemis domestiques, que Dieu même découvrira en les châtiant, comme il l'a fait déjà quelquefois. Je sais bien que ces hommes travailleront avec vous, et que vous entendrez leurs cris timides, ces cris qui vous ont fait abandonner scandaleusement vos postes. Mais celui qui ne se présenterait pas à la défense de la patrie serait indigne d'elle, et mériterait, avec raison, tout mépris de ses concitoyens. Je ne le regarderai plus comme le fils de Saragosse. Je suis assuré que notre très-sainte mère del Pilar cessera de le protéger, et qu'elle ne le fera pas participer aux sommes immenses que nous préparent nos frères d'Amérique, qu'ils offrent pour réparer les pertes publiques et particulières de cette ville, objet de l'admiration universelle. Il portera sur son front la marque du mé-

pris, et deviendra infâme aux yeux de Dieu et des hommes.

Signé : PALAFOX.

N° 31.

Deuxième division du troisième corps. — Rapport du 10 *au* 11 *février* 1809.

La journée du 10 a été une des plus vives et des plus brillantes du siége pour nos troupes. Le commandant du génie se voyant obligé, vers deux heures après midi, de faire sauter la mine du couvent Saint-François, quoiqu'elle ne fût pas encore parvenue au point où elle devait être portée, parce que l'ennemi en avait poussé une qui avait déjà dépassé la tête de la nôtre, et nous avait forcés d'en abandonner deux rameaux, je disposai le cent quinzième régiment pour l'attaque de ce couvent, et pour celle d'une petite île de maisons sur la droite, qu'on devait faire sauter en même temps.

Aussitôt après l'explosion, une compagnie de grenadiers et une compagnie de voltigeurs se portèrent sur le couvent, et malgré le peu d'ouverture qu'elles trouvèrent pour entrer, et la résistance de l'ennemi, elles parvinrent à s'établir dans un grand corridor, d'où, se portant ensuite en avant, à la baïonnette, avec deux autres compagnies, elles débusquèrent l'ennemi suc-

cessivement du cloître, de l'église et de tout le couvent.

Nos troupes ont montré dans cette occasion beaucoup d'intrépidité; car, tandis que l'ennemi leur opposait en tête des coupures défendues par une fusillade très-vive, il lançait sur elles des grenades et des obus par des ouvertures pratiquées aux étages supérieurs.

Il n'employa pas une résistance moins opiniâtre dans la défense des maisons de la droite, sur lesquelles, indépendamment d'une fusillade extrêmement vive, il ne cessa de jeter des obus et des grenades; mais après une action de plus de trois heures, nous nous emparâmes d'abord d'une grande maison, et ensuite de toute une île qui a sa façade sur le Cosso.

Notre perte est d'environ treize hommes tués et cinquante blessés. Parmi ces derniers se trouvent malheureusement quatre officiers de beaucoup de mérite, dont les blessures sont très-graves : les capitaines de grenadiers Charpin et Platel, le lieutenant de grenadiers Portais, et le lieutenant de voltigeurs Parès, qui commandaient tous deux leur compagnie.

Le colonel Dupeyroux, du cent quinzième régiment, s'est distingué par beaucoup de sang-froid. Je prie V. Exc. de demander pour lui le grade d'officier de la Légion d'honneur, et la décoration de légionnaire pour le capitaine de grenadiers Platel et le lieutenant de voltigeurs Parès, blessés; pour le lieutenant de grenadiers Cébron, qui s'est distingué à l'attaque de droite, et pour le capitaine Schneider, mon aide de camp, qui

a secondé avec beaucoup de courage et d'intelligence le colonel Dupeyroux dans l'attaque du couvent.

Le général de brigade Razout dirigeait l'attaque de droite, tandis que je commandais celle de gauche.

Les officiers du génie ont montré dans cette journée leur valeur et leur intelligence accoutumées.

Le général de division,
Signé : MUSNIER.

P. S. Cette nuit, l'ennemi ayant trouvé le moyen de percer la nef de l'église, et d'y jeter des obus et des grenades, nos troupes ont été obligées de l'évacuer; mais elles ont retranché avec des sacs à terre les extrémités des corridors qui y communiquent, et elles sont solidement établies dans le couvent.

N° 32.

Lettre du maréchal Lannes au duc d'Abrantès, commandant du troisième corps.

Au quartier général aux Écluses, le 12 février.

Les rapports de M. le général Wattier se confirment, M. le duc. L'adjudant commandant Fabre, que j'avais envoyé à Panisa, à la tête de huit cents hommes d'infanterie et cinquante chevaux, m'écrit qu'un fort rassemblement est parti de cet endroit pour Méquinenza, où il doit se réunir aux troupes commandées par les frères Palafox.

Je pars demain avec une partie du cinquième corps, pour aller à la rencontre de l'ennemi. Je laisse à votre disposition le trente-quatrième régiment, qui a quatre bataillons, et qui a remplacé dans ses positions le quarantième.

J'emmène seulement avec moi les quatre compagnies de grenadiers. M. l'adjudant commandant Fabre a ordre, dans le cas où il ne trouverait aucun rassemblement, de rentrer avec les quatre compagnies de voltigeurs du trente-quatrième.

Dans le cas où vous auriez quelque nouvelle intéressante, je vous prierai de m'en donner connaissance; je serai sur Pina ou Méquinenza.

J'emmène avec moi le régiment de cuirassiers. Je laisse ici un de mes aides de camp : il vous remettra toutes les lettres et les rapports à mon adresse.

Je vous prie, pendant mon absence, de donner un coup d'œil du côté du général Gazan, pour vous assurer que les travaux que j'ai ordonnés se poursuivent avec activité, afin qu'à mon retour je trouve tout prêt pour l'attaque du faubourg. Je préviens les commandants du génie et de l'artillerie de prendre vos ordres.

Recevez, M. le duc, l'assurance de mon attachement,

Signé : LANNES.

N° 33.

Lettre du maréchal Lannes au duc d'Abrantès, commandant du troisième corps.

Au quartier général de Villafranca, le 14 février 1809.

Il paraît, M. le duc, que l'ennemi est parti de Méquinenza par Barbastro, et qu'il se dirige de là sur Liciñena.

Je reviens avec la troupe à Villa-Major, où nous les attendrons, et j'espère que s'ils ont l'insolence de se présenter, il n'en échappera pas un : tout est disposé en conséquence.

Donnez des ordres pour qu'on perde le moins possible de monde dans Saragosse. Je ne veux pas qu'on enlève une seule maison d'assaut : qu'on la fasse sauter par la mine ou par des explosions.

Il y a à parier que quand le faubourg sera pris, et que nous aurons battu cette canaille qui vient de ce côté, la ville se rendra.

Que l'on continue à faire de grands fourneaux, que la mine aille son train; c'est le moyen le plus sûr de les terrorifier.

Envoyez-moi les nouvelles que vous aurez du général Wattier.

Je resterai à Villa-Major jusqu'à ce que tout ceci soit fini. J'irai tous les jours au couvent des Suisses pour

faire accélérer les travaux, et faire attaquer le faubourg le plus tôt possible.

Recevez, M. le duc, l'assurance de mon attachement.

Signé : LANNES.

N° 34.

Proclamation de Palafox aux habitants de Saragosse.

Au quartier général de Saragosse, le 13 février 1809.

Mes chers compatriotes, hier vous avez rempli les devoirs de véritables fils de Saragosse. Ceux qui se sont trouvés à la porte del Sol et à la place de la Madeleine ont satisfait aux obligations de bons citoyens; ils ont acquis mon estime, et ils se sont rendus dignes de recevoir le prix du courage et du patriotisme. Il est juste que je vous donne à tous l'écusson d'honneur et les moyens de secourir vos femmes, vos fils et vos familles. Cette nouvelle preuve que vous recevez du prix de vos travaux doit servir à encourager vos concitoyens, et à réveiller ceux que la trahison et la perfidie ont plongés dans un profond sommeil. Vous êtes arrivés au moment le plus heureux pour sortir de l'état d'oppression où vous vous trouvez. Vous avez vu le mouvement que l'ennemi a fait aujourd'hui. Sans doute, ayant appris qu'il nous arrive des renforts, il court avec empressement à leur rencontre. Nous devons aider nos frères,

et combien cela nous est facile, l'ennemi ayant laissé si peu de forces sur sa ligne ! nous pouvons nous emparer de son artillerie, détruire ses ouvrages, et sortir de l'état d'apathie où nous nous trouvons ! Au son de la cloche nous nous réunirons, et nous profiterons du moment le plus propice du jour pour exécuter notre entreprise. Soyez certains que si vous vous rassemblez en très-grand nombre, la Vierge del Pilar, notre patronne, nous accordera toute sorte de félicités !

Signé : PALAFOX.

N° 35.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Lannes, duc de Montebello.

Paris, le 10 février 1809.

L'Empereur, M. le duc de Montebello, a reçu vos lettres du 30. Nous regrettons bien sincèrement le brave et excellent général Lacoste : c'est une perte véritable. S. M. approuve fort le parti de marcher lentement et avec méthode sur Saragosse, en employant les bombes, le canon, et surtout la mine, qui fait un effet terrible sur l'assiégé et conserve les troupes de l'assiégeant.

Je viens de donner des ordres pour que la solde de décembre 1808, janvier et février 1809, soit alignée. Je viens de mettre à la disposition du commandant de l'artillerie 60,000 francs, pareille somme à la disposition du commandant du génie, enfin 80,000 francs à

la disposition de l'ordonnateur, pour, d'après vos ordres, être employés aux besoins les plus pressants du service administratif de votre armée.

J'ordonne au maréchal Kellermann d'arrêter les officiers de santé qui arriveront à Bayonne, et de les diriger sur Pampelune, pour le siége de Saragosse. J'ai ordonné aussi au duc de Valmy de diriger sur Pampelune huit cent mille rations de biscuit et cent mille kilogrammes de poudre.

J'ai fait connaître au général Bisson le mécontentement de l'Empereur, sur le peu d'activité du gouvernement de Navarre. S. M. ordonne que vous mettiez le général Bisson à la tête de ce gouvernement, et qu'il fasse marcher l'administration de manière à n'avoir d'autre règle que celle d'approvisionner votre armée. La Navarre a du grain, des moutons ; il faut tout consommer.

La place du Ferrol a capitulé. Nous y avons trouvé douze vaisseaux espagnols, tant armés qu'en armement. La Romana fuit en Andalousie, avec six cents hommes qui lui restent.

Je donne des ordres aux trois commandants de la Biscaye, afin qu'ils dirigent tous les conscrits et vieux soldats isolés appartenant aux régiments des troisième et cinquième corps, sur Saragosse, où chacun rentrera dans son corps.

Signé : ALEXANDRE.

N° 36.

Lettre du maréchal Lannes à Palafox.

A la tranchée devant Saragosse, le 19 février 1809.

Général,

Je viens de recevoir votre lettre. Vos propositions m'ont irrité au dernier point. Quand un homme d'honneur comme moi dit une chose, on doit considérer sa parole comme sacrée : je vous assure que jamais je n'y ai manqué. Je vous envoie avec cette lettre la capitulation de la Corogne et du Ferrol. Quant aux renforts, je vous le répète sur ma parole, vous n'avez pas à en espérer. Il n'y a plus d'armées en Espagne, tout est détruit; le Roi est entré à Madrid; toutes les villes lui ont envoyé des députations, et la plus parfaite tranquillité règne en Espagne. Quelques régiments espagnols sont entrés au service du roi Joseph Napoléon, et les grandes nations se sont coalisées pour le soutenir. Général, telle est la pure vérité. Les sentiments de la nation française sont trop bien connus de tout le monde pour qu'on puisse douter de sa loyauté et de sa générosité : je suis prêt à accorder un pardon général à tous les habitants de Saragosse, et j'offre de respecter leur vie et leurs biens.

Le maréchal duc de Montebello,

Signé : LANNES.

N° 37.

Reddition de la ville de Saragosse. — Ordre du jour du 20 février 1809.

La junte de Saragosse, composée des membres dont les noms suivent : Don Petro Maria Ric, président, le général D. Juan Butler, le duc de Villa Hermosa, le marquis de Fuentès Olivar, D. Joaquin Perez Nueros, le baron de Purroy, l'intendant D. Mariano Dominguez, D. Joachim Ignacio Ciscala, D. Mariano Cerezo, D. Manuel Forcès, D. Michel Dolz, secrétaire, s'est présentée le 20 février, à quatre heures après midi, au quartier général de S. Exc. le maréchal duc de Montebello, pour lui offrir de rendre la ville de Saragosse.

M. le maréchal a toujours manifesté ses intentions, et ses sentiments ont toujours été pour sauver cette ville.

Il accorde en conséquence, au nom de S. M. l'Empereur et Roi Napoléon Ier et de S. M. C. le Roi Joseph Napoléon Ier, un pardon général à tous les habitants de Saragosse, aux conditions suivantes :

ART. Ier. La garnison de Saragosse sortira demain 21, à midi, de la ville, avec ses armes, par la porte del Portillo, et les déposera à cent pas de ladite porte.

ART. II. Tous les officiers et soldats des troupes espagnoles prêteront serment de fidélité à S. M. C. le Roi Joseph Napoléon Ier.

ART. III. Tous les officiers et soldats espagnols qui

auront prêté serment de fidélité seront libres de prendre du service pour la défense de S. M. C.

Art. IV. Ceux d'entre eux qui ne voudraient pas prendre du service seront conduits prisonniers de guerre en France.

Art. V. Tous les habitants de Saragosse et les étrangers, s'il s'en trouve, seront désarmés par les alcades, et les armes déposées à la porte del Portillo, demain 21, à midi.

Art. VI. Les personnes et les propriétés seront respectées par les troupes de S. M. l'Empereur et Roi.

Art. VII. La religion et ses ministres seront respectés. Des gardes seront placées aux portes des principaux édifices.

Art. VIII. Les troupes françaises occuperont demain à midi toutes les portes de la ville, le château et le Cosso.

Art. IX. Toute l'artillerie et les munitions de toute espèce seront au pouvoir de S. M. l'Empereur et Roi demain à midi.

Art. X. Toutes les caisses militaires et civiles seront mises à la disposition de S. M. C.

Art. XI. Toutes les administrations civiles et toute espèce d'employés prêteront serment de fidélité à S. M. C.

La justice sera la même et se rendra au nom de S. M. C. le roi Joseph Napoléon Ier.

Fait double au quartier général devant Saragosse, le 20 février 1809.

(*Suivent les signatures*).

N° 38.

État des bouches à feu prises à l'ennemi depuis le 21 *décembre* 1808 *jusqu'au* 21 *février* 1809, *époque de la reddition de la ville de Saragosse.*

DATES ET EMPLACEMENTS.	BOUCHES A FEU. Canons de 24	Canons de 16	Canons de 12	Canons de 8	Canons de 6	Canons de 4	Pierriers de 4	Mortiers de 12 p.	Mortiers de 9 p.	Mortiers de 3 p.	Obusiers de 8 p.	Obusiers de 6 p.	TOTAUX.
Le 21 décembre, à la prise de Monte-Torrero, dans la redoute et aux écluses...............						3	I					3	7
Le 11 janvier, à la prise de Saint-Joseph........						2						I	3
A l'affaire contre les rebelles par les troupes du cinquième corps........					2	I	I						4
Le 27 janvier, dans les ouvrages ennemis, entre les Carmes et les Trinitaires		3	I	3	2	3			I		I	3	17
Le 8 février, dans le couvent de Jésus, dit la Caserne des Suisses.....						2							2
Le 18 février, dans les ouvrages du faubourg...				4		9						3	16
Le 19 février, dans les traverses près la porte del Sol..................				I		3							4
Le 21 février, dans toute la ville..........	5	3	4	11		36	14	5	3	I	4	6	92
TOTAUX.......	5	6	5	19	4	59	16	5	4	I	5	16	145

Au quartier général devant Saragosse, le 23 février 1809.

Le général de division commandant l'équipage de l'artillerie de siége.

Signé : DEDON AÎNÉ.

N° 39.

État des principaux objets d'artillerie consommés depuis le 21 décembre 1808 jusqu'au 20 février 1809, epoque de la reddition de Saragosse.

DÉSIGNATION DES OBJETS.			QUANTITÉS envoyées dans les batteries par le parc de siége.	QUANTITÉS retrouvées dans les batteries après la reddition de la ville.	QUANTITÉS Consommations réelles.	OBSERVATIONS.
Projectiles.	Boulets	de 24...	7,350	1,087	6,263	
		de 16...	3,578	637	2,943	
		de 12...	7,300	850	6,450	
	Bombes et obus	de 12 p.	3,768	255	3,513	
		de 8 p..	7,045	705	6,340	
		de 6 p..	8,053	862	7,191	
Munitions. — Poudre de guerre (kil.).....................			99,175	20,350	78,825	Dont 9,500 kil. pour les mines.
Approvisionnements. — Sacs à terre.....................			73,700	300	73,400	

Au quartier général devant Saragosse, le 23 février 1809.

Le général de division commandant l'équipage de l'artillerie de siége.

Signé : DEDON AÎNÉ.

N° 40.

État des officiers d'artillerie, sous-officiers, canonniers et auxiliaires qui ont été tués ou blessés au siége de Saragosse.

Noms des officiers tués.	Observations.	Noms des officiers blessés.	Observations.
Veckten, lieut......	Tué d'un coup de feu, en faisant construire une batterie dans la rue Quemada, le 16 février.	Lallier (Dominique), chef de bataillon.	Commandait l'attaque de droite. Blessé à la batterie n° 11, le 26 janvier.
		Hulot, capit........	Blessé à la batterie n° 19, qu'il commandait, le 3 février.
		Letourneur, capit...	Blessé à la construction d'une batterie en ville, le 16 février.
		Fresnel, lieut.......	Blessé à la batterie n° 5, le 13 février.
		Marisu (Éloi), conducteur.	Blessé d'un coup de feu à la batterie n° 17, le 28 janvier.

Sous-officiers, canonniers et auxiliaires.

Désignation des régiments.		Tués.	Blessés.	Totaux.
Artillerie à pied...	3e régiment....................	8	12	20
	6e id.........................	4	18	22
Auxiliaires........	14e régiment d'infanterie de ligne	»	2	2
	115e id.......................	1	2	3
	117e id.......................	1	2	3
	3e id. de la Vistule..........	4	5	9
	Totaux................	18	41	59

Nota. L'artillerie des troisième et cinquième corps, dont partie a été employée au siége, n'a pas donné l'état de ses pertes, et n'est pas, par conséquent, comprise dans le présent état.

Certifié véritable, à Saragosse, le 21 février 1809.
Le chef de l'état-major de l'artillerie de siége.
ROQUEFERT

Vu par le général de division commandant l'équipage de siége. DEDON aîné.

N° 41.

Lettre du colonel Rogniat au major général.

Saragosse, le 16 mars 1809.

Monseigneur,

D'après les ordres du duc de Montebello, j'emploie les trois compagnies de mineurs à faire sauter les fortifications de Saragosse, à l'exception du château, dit de l'Inquisition. J'ai déjà démoli les deux tiers de l'enceinte de cette place.

Le château de l'Inquisition, qui peut servir de citadelle contre la ville et de réduit de sûreté pour les arsenaux et les munitions de guerre, est mis en état de défense. C'est un carré flanqué de quatre tours bastionnées, entouré d'un bon fossé revêtu, avec une place d'armes sur le front du côté de la ville. Les tours bastionnéès sont unies par des courtines avec des parapets non terrassés en maçonnerie. L'intérieur est occupé par des bâtiments et des magasins pour quinze cents hommes. L'eau nécessaire à la garnison est fournie par trois puits. Il y existe un magasin à poudre à l'épreuve.

J'envoie deux officiers du génie devant Jaca, pour faire la reconnaissance de cette place et des routes qui y aboutissent. L'un s'y rend par Pampelune et Sanguessa, avec la division Morlot, et l'autre part de Saragosse par la route directe. La citadelle de Jaca,

qui est la seule partie fortifiée, est un pentagone régulier d'environ cent toises de côté. Les escarpes et contrescarpes sont revêtues, et le fossé est enveloppé d'un chemin couvert. Il n'y a pas de demi-lune. Dès que j'aurai le rapport des officiers du génie, j'aurai l'honneur d'en envoyer un précis à Votre Altesse.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monseigneur,

de Votre Altessse,

le très-humble serviteur.

Le colonel commandant le génie,

Signé : ROGNIAT.

N° 42.

Lettre du maréchal Lannes, duc de Montebello, au prince Berthier, major général.

Aux grandes écluses devant Saragosse, le 19 mars 1809.

J'ai eu l'honneur de marquer à Votre Altesse, par ma lettre du 13 de ce mois, que M. le général de division Morlot avait reçu l'ordre de se porter devant la citadelle de Jaca et d'en faire le siége.

J'ai envoyé un officier du génie pour reconnaître cette citadelle : aussitôt que j'aurai son rapport, je ferai partir le général Dedon avec l'artillerie nécessaire pour en faire le siége.

On ne peut pas faire le siége du château de Méqui-

nenza : il se trouve situé sur un plateau environné de rochers, où il est impossible de pratiquer de chemin pour en approcher. J'en suis fâché, parce que cette garnison nous gênera un peu. Ce sont les seules troupes qui se trouvent dans l'Aragon. J'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Altesse que les frères Palafox s'étaient retirés avec le reste sur Tortose.

Le pays est parfaitement tranquille. Je pense que le troisième corps suffirait pour maintenir cette tranquillité dans l'Aragon, et faire le siége de Jaca, et que le cinquième corps, qui se trouve en ce moment à Fraga, Méquinenza, et devant Lérida, pourrait faire le siége de cette dernière place. J'ai envoyé une forte reconnaissance sur Montblanch pour avoir des nouvelles de M. le général Gouvion Saint-Cyr, qui, dit-on, a eu une affaire de ce côté-là.

J'ai fait approcher quelques tirailleurs assez près de Lérida pour que l'ennemi tirât dessus, afin que M. le général Gouvion Saint-Cyr apprît que nous étions par là.

La division Grandjean s'est portée d'Alcañitz à Morella, sur la frontière de Valence, pour empêcher que l'ennemi ne fît des levées de ce côté.

Je n'ai reçu d'autre lettre de Votre Altesse que celle du 28 du mois passé. Je suis cependant très-impatient de recevoir l'ordre de rentrer en France pour y soigner ma santé, qui est totalement délabrée, comme j'ai eu l'honneur de le marquer dans plusieurs lettres à Sa Majesté.

J'attends donc le plus tôt possible des ordres pour mon départ, et pour les mouvements à ordonner aux troisième et cinquième corps, dans le cas où ce que j'ai l'honneur de vous proposer s'accorderait avec les intentions de Sa Majesté.

J'ai fait faire un relevé des personnes mortes dans Saragosse, depuis le 21 décembre jusqu'au 21 février, jour de notre entrée dans la place. Votre Altesse verra par l'état ci-joint, qu'il y est mort cinquante-quatre mille et tant de personnes : c'est inconcevable. Depuis notre entrée, il en est bien mort de huit à dix mille ; de manière que cette ville est réduite en ce moment à environ douze ou quinze mille habitants.

Je joins également une lettre que Palafox m'a écrite avant son départ, ainsi qu'une de ses proclamations. Votre Altesse verra que ce pauvre misérable prêtait seulement son nom aux moines et aux intrigants. Ces premiers sont presque tous morts ; on n'en compte que très-peu par couvent, avec des figures absolument cadavéreuses. Il est impossible que Saragosse se relève ; cette ville fait horreur à voir.

Je suis on ne peut plus content de l'évêque auxiliaire. C'est un homme qui a beaucoup contribué à la tranquillité du pays. Il serait bon que Sa Majesté le fît nommer évêque ou même archevêque de Saragosse : il est extrêmement considéré. Je pense que Sa Majesté ne ferait pas mal de lui envoyer son portrait.

Je ne dois pas taire à Votre Altesse que je suis extrêmement peiné de ce qu'on ne m'a pas donné l'autorisation

d'aller soigner ma santé. Sa Majesté doit bien penser que j'en ai un grand besoin, puisque je le demande.

Je prie Votre Altesse de recevoir l'assurance de mon dévouement.

Signé : LANNES.

P. S. Monzon a été évacué ; on y a trouvé dix mille livres de poudre, six mille boulets et sept pièces de canon.

SIÉGE

DE ROSES,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DE CATALOGNE,

EN 1808.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

SIÉGE
DE ROSES,
PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DE CATALOGNE,
EN 1808.

Tandis que l'Empereur, à Bayonne, rassemblait ses troupes sur l'Èbre, se préparant à marcher sur Madrid, et à envahir le centre de la Péninsule à la tête de six corps d'armée, le général Gouvion Saint-Cyr organisait le septième corps dans le Roussillon, pour pénétrer en Catalogne et secourir le général Duhesme, bloqué dans Barcelone. Le général Reille était resté en l'Ampourdan avec quatre mille hommes, pour couvrir la frontière et défendre Figuières; mais, obligé de se retirer dans cette place, il s'y trouvait fort resserré par les bandes espagnoles, et sa communication avec la France était même coupée, lorsque les premières troupes qui devaient former le septième corps arrivèrent d'Italie, et le délivrèrent. Ce ren-

fort se composait de la division Souham, de la division italienne du général Pino, et d'une division de réserve, formée à Perpignan, sous les ordres du général Chabot, et composée de deux bataillons napolitains et d'un bataillon de chasseurs des Pyrénées-Orientales. Ces trois divisions offraient, avec celle du général Reille, un total de vingt-deux mille hommes d'infanterie, et de quinze cents de cavalerie.

Le général en chef devait ouvrir la campagne par le siége de Roses. Cette place était en effet de la plus grande importance pour les opérations ultérieures en Catalogne, par la magnifique rade qu'elle protége. Une escadre anglaise y était établie, et tant qu'elle aurait pu s'y maintenir, il devenait presque impossible de ravitailler Barcelone par mer, la seule voie, cependant, que l'on pût tenter, puisque les routes de terre se trouvaient fermées par les places de Girone et d'Hostalrich, qui étaient au pouvoir des Espagnols. Par la prise de Roses, enfin, on privait les Anglais d'un point d'entrepôt facile et commode, d'où ils pouvaient fournir aux insurgés des vivres et des munitions, jeter à leur gré des partis sur les derrières de l'armée française, et bloquer de nouveau la place de Figuières.

Mais avant de rien entreprendre, il fallait réunir les approvisionnements nécessaires pour faire vivre

les troupes. Elles se trouvaient dans le dénûment le plus complet, rien n'ayant été préparé pour leur réunion. Les soldats n'avaient ni souliers, ni capotes, ni effets de campement; l'armée manquait de voitures et de fourgons, et toutes les ressources du Roussillon, en vivres, en fourrages et en moyens de transport, avaient été dirigées sur Bayonne, où se trouvait l'Empereur. La disette n'était pas moins grande dans la plaine de l'Ampourdan. Le pays était ravagé, et les habitants, abandonnant leurs villages, s'étaient retirés dans la place de Roses, ou dans les montagnes, avec tous leurs moyens de subsistance.

Il fallut près de deux mois au septième corps pour vaincre ces premiers obstacles, et réunir à Figuières tous les approvisionnements indispensables pour faire le siége de Roses. La cavalerie fut envoyée en Languedoc pour y trouver des fourrages. On mit en réquisition dans les départements voisins les charrettes, les chevaux, les mulets, nécessaires aux transports.

Enfin, le 5 novembre, l'armée commença son mouvement. La division italienne, qui couvrait à Perelada la route de Bellegarde à Figuières, fut réunie à la division Reille, pour faire le siége de Roses. Ces deux divisions formèrent un corps de douze mille hommes, dont le général Reille prit le commandement supérieur. Les deux divisions

Souham et Chabot furent chargées de couvrir les opérations du siége. La division Souham prit position sur la Fluvia, gardant la route de Bascara à Figuières; les deux bataillons napolitains du général Chabot occupèrent Espolla et Rabos, et le bataillon de chasseurs du Roussillon se porta vers la Junquera pour garder la route de France. Le général en chef établit son quartier général à Figuières.

Le 6 novembre, le général Reille s'avança sur la route de Roses et s'empara de Palau que les Espagnols essayèrent de défendre; son avant-garde prit position sur les hauteurs qui conduisent à Garriga (1).

Roses n'est qu'un bourg de quinze cents âmes, formé d'une étroite rangée de maisons bâties sur le bord de la mer, au fond d'un vaste golfe, entre les marais de Castillon et les montagnes qui terminent la chaîne des Pyrénées sur la Méditerranée. Cette ville, que le voisinage des marais rend fort malsaine, est couverte à l'est par un simple retranchement de campagne appuyé d'un côté à une mauvaise redoute en pierre sèche, et de l'autre, à la citadelle, qui fait sa principale défense.

La rade est très-ouverte; les flottes les plus nombreuses peuvent y mouiller sous la protection de

(1) Voir pièces justificatives, n°s 1 et 2.

la citadelle et du fort de la Trinité, dit le Bouton de Roses, situé à l'extrémité d'un promontoire au sud de la ville. La partie de la côte comprise entre ces deux points forme le port, qui est abrité des vents du nord, de l'est et du sud-ouest, par les montagnes.

La citadelle est un pentagone bastionné avec escarpe et contrescarpe revêtues. Pour couvrir les maçonneries de l'enceinte, et suppléer au peu de profondeur des fossés, on avait formé sur les fronts de terre une enveloppe de contre-gardes et de demi-lunes, adossées à la contrescarpe, et offrant du côté opposé un glacis coupé, de cinq à six mètres de hauteur. Le terrain situé en avant est bas et marécageux, et devient impraticable dans les temps de pluie. Le front AB, qui se trouve du côté de la mer, n'a point de fossé; la courtine en est brisée de manière à donner un double flanc sous lequel est située la porte d'entrée de la citadelle.

La place était pourvue de vivres et de munitions. Le colonel O'Daly y commandait, avec une garnison de trois mille hommes, et le commodore anglais West se trouvait dans la rade, avec deux galiotes à bombes, et *l'Excellent*, vaisseau de 74.

Le fort de la Trinité, dit le Bouton de Roses, est un fort étoilé construit en maçonnerie sur un rocher élevé de soixante-six mètres au-dessus du

niveau de la mer, et qui se trouve au pied de la montagne de Puig-Rom. Il renferme des logements et des magasins voûtés à l'épreuve de la bombe. Il défend l'entrée de la baie, et donne principalement des feux dans le rentrant qu'elle présente entre le fort et la ville, partie où il y a le plus de fond, et où le mouillage est le meilleur. Du côté de terre, les approches de ce fort sont très-difficiles. Les rochers le dominent d'une manière si plongeante, qu'il ne peut être battu en brèche que d'une distance de six cents mètres. Quoique dominées de très-près, ses fortifications sont disposées de manière que les parties supérieures servent de traverses et défilent bien toutes les parties intérieures, principalement les batteries dirigées contre la mer. Les Anglais, sentant toute l'importance de ce fort pour la défense de la rade où se trouvait leur escadre, s'étaient chargés de le défendre conjointement avec les Espagnols. Le lieutenant-colonel Fitz-Gerald y commandait avec deux cents hommes.

Le général Reille arriva le 7 novembre sous les murs de Roses avec ses deux divisions, refoulant devant lui les troupes espagnoles et les paysans des villages environnants qui emmenaient avec eux leurs effets et leur bétail. Il établit son quartier général à Palau, et forma aussitôt l'investissement de la place. La division française campa

du côté du terrain marécageux traversé par la route de Figuières; la division italienne s'étendit vers la gauche sur les hauteurs, jusqu'en face du fort de la Trinité. Les assiégés, protégés par les feux de la place et de l'escadre anglaise, voulurent empêcher ce mouvement, et il y eut un engagement assez vif où, de part et d'autre, on perdit du monde; mais nos troupes profitèrent des plis du terrain pour se soustraire à l'action directe des batteries de l'ennemi et parvinrent à asseoir leurs camps. Le même jour, le capitaine Piantanida fut envoyé avec quatre compagnies du deuxième léger italien sur le versant oriental des montagnes, aux villages de Selva de Mar et de Llanza, pour veiller à la sûreté des derrières de l'armée, et pour surveiller ce point de la côte où l'ennemi pouvait tenter un débarquement.

Le général Sanson, commandant le génie, s'occupa des reconnaissances de la place, et fit commencer les approvisionnements de fascines et de gabions. La plupart des officiers du génie qui devaient prendre part au siége n'étant pas arrivés, le général en chef s'était fait suivre du colonel Ribes, directeur du génie à Perpignan, et de trois autres officiers du génie de cette direction. Le colonel Demarçay, commandant l'artillerie, choisit, pour le parc de siége, un emplacement au village de Garrida, situé sur la route de Figuières, à deux mille toises de la place.

Le 8 novembre, la plus grande partie des habitants s'embarquèrent pour éviter les malheurs du siége. La pluie tombait avec violence depuis plusieurs jours; les ruisseaux et les torrents débordèrent au point d'empêcher tout arrivage d'artillerie. On apprit que les Anglais, favorisés par un brouillard épais, avaient fait un débarquement près de Llanza, après avoir envoyé le long de la côte plusieurs corps de miquelets, qui avaient forcé le capitaine Piantanida de se retirer. Le général Fontane fut aussitôt détaché avec trois bataillons pour le secourir, et il arriva à temps pour le dégager des miquelets, des somatènes et des Anglais qui l'entouraient (1). Cependant deux compagnies furent coupées et restèrent prisonnières. Toutefois cette perte produisit un bon effet; elle irrita les Italiens au point d'arrêter parmi eux la désertion, qui, jusqu'à ce moment, avait été très-grande. Le général Gouvion Saint-Cyr ne voulant pas continuer l'incendie des villages insurgés, et impatient néanmoins de mettre un terme aux em-

---

(1) En Catalogne, on désigne sous le nom de *somatènes* (du mot *somatens*, qui veut dire *tocsin*) tous les hommes en état de porter les armes, et agissant en corps de partisans. Les miquelets sont choisis parmi les plus agiles des somatènes, et forment une milice organisée en compagnies et en bataillons, combattant comme la troupe de ligne.

buscades des paysans, fit, en représailles de la perte de ces deux compagnies, prendre un nombre égal de paysans qu'il envoya prisonniers en France. Au moment du débarquement des Anglais, la garnison de la place tenta, avec environ deux mille hommes, contre le camp des Italiens, une sortie qui, soutenue par l'artillerie de la citadelle et de l'escadre anglaise, marcha contre la gauche de la division Pino, là où se trouvait le général Mazzucchelli en face du fort de la Trinité. L'ennemi fut repoussé. Le général Mazzucchelli profitant de son désordre, s'avança sur ses traces jusqu'aux premières maisons de la ville, du côté du Bouton; et, s'il ne parvint pas à s'établir de pied ferme dans ces maisons, il indiqua du moins la route la plus directe pour l'attaque décisive de la place.

Cependant, les pluies continuelles formaient un lac de la plaine de l'Ampourdan, et arrêtaient les opérations du siége; les chemins étaient transformés en ruisseaux, et les ruisseaux en de véritables rivières; les parties basses du terrain qui avoisine la place étaient impraticables; les hommes de garde étaient dans la boue jusqu'aux genoux; on n'avait pas de souliers à donner aux soldats, et ils avaient une extrême répugnance pour porter les sandales ou espadrilles dont on se sert dans le pays (1). Le sixième régiment italien, com-

(1) Voir pièces justificatives, nos 3 et 4.

mandé par le colonel Eugène, et dont la marche avait été retardée par les pluies, arriva au camp le 13 novembre. Il avait perdu six hommes aux passages des torrents.

Le fort de la Trinité, qui assurait aux Anglais la possession de la baie, pouvait prendre des revers sur nos cheminements; c'est pourquoi, le 15 novembre, on voulut l'enlever de vive force, et mettre ainsi à profit le temps que la mauvaise saison faisait perdre pour les transports de l'artillerie et pour les travaux de la tranchée. Le chef de bataillon Lange fut chargé de cette opération, avec les compagnies d'élite du deuxième régiment léger italien; le chef de bataillon Casella devait faire en même temps une diversion contre la ville, avec quelques compagnies italiennes du sixième régiment de ligne. Les assaillants s'avancèrent contre le fort de la Trinité, à travers divers obstacles que présentait le terrain; ils arrivèrent en grand nombre jusqu'au pied des murailles; mais ils y cherchèrent en vain une brèche à assaillir, une ouverture ou un ressaut de rocher qui pût favoriser l'escalade. Écrasés par le feu de l'ennemi et par les grenades jetées sur eux, ils furent contraints de se retirer, après avoir essuyé une perte assez grande. Le mauvais succès de cette tentative engagea le général Sanson à faire battre le fort d'un rocher où, lors du siége de 1794, il avait fait lui-

même établir des batteries de brèche. Le capitaine du génie italien Rougieri fut chargé de réparer l'ancien chemin qui conduisait à l'emplacement de ces batteries.

Les pluies ayant cessé depuis quelques jours, et les routes ayant paru praticables, on commença, le 16 novembre, à transporter l'artillerie de siége devant Roses. On continua la réparation du chemin par où l'on devait amener quelques pièces devant le fort de la Trinité, et dès le lendemain l'on commença contre ce fort les batteries de brèche, nos 12 et 13, qui furent armées de pièces de 24 et de deux pièces de 16.

Le terrain s'étant un peu desséché, on songea à ouvrir la tranchée. Depuis longtemps le point d'attaque était choisi. Le général Sanson qui, en 1794, avait dirigé le siége de Roses, voulut mettre à profit son expérience. Il avait fait alors ouvrir la tranchée dans la plaine contre le front CD, afin de lier cette attaque à celle du fort de la Trinité, et aux batteries élevées sur la côte, entre ce fort et la ville, pour éloigner les flottes des amiraux Langara et Gravina qui se trouvaient en rade avec treize vaisseaux de ligne ou frégates, et environ quarante chaloupes canonnières ou bombardes. Ce siége ayant eu lieu dans les mois de janvier et de février, les pluies survinrent; l'eau qui coulait par torrent des montagnes remplit les tranchées;

la neige fit ensuite suspendre les travaux, et le dégel acheva de les détruire. Lorsqu'on voulut les reprendre, on ne trouva qu'une boue liquide dont il fut impossible de former des parapets. Alors on se porta sur la petite éminence qui se trouve à environ six cents mètres au nord de la citadelle. De là on apercevait le revêtement d'une partie du front DE sur une hauteur de douze à quinze pieds. Une batterie établie sur ce point ouvrit la place en deux jours, et le gouverneur Isquierdo, qui craignit les suites d'un assaut, s'embarqua avec sa garnison, après six semaines de tranchée ouverte.

Le général Sanson proposa d'attaquer de la même manière, et le général Reille adopta son projet. On pensa qu'un bombardement du côté du marais, et quelques batteries de brèche sur la hauteur qui le borde, ainsi qu'une simple démonstration d'attaque par la plaine, suffiraient pour décider la garnison à se rendre ou à s'embarquer.

1re Nuit, du 18 au 19 novembre.

A huit heures du soir, on ouvrit une première parallèle d'environ sept cents mètres de développement contre le front DE, à six cents mètres environ de la place. Mille hommes de la ligne et une compagnie de sapeurs furent employés à ce travail. A la gauche, le terrain s'étant trouvé très-dur, on eut beaucoup de peine à s'enfoncer; cette partie de la parallèle resta imparfaite. L'artillerie

entreprit, cette nuit-là, la batterie n° 2, de six mortiers, destinée à bombarder la citadelle et à éloigner l'escadre anglaise.

Le 19, dans la matinée, la batterie de mortiers fut en état de tirer; mais les Espagnols et les Anglais dirigèrent sur elle, de la citadelle et des vaisseaux, un feu tel, qu'ils firent sauter le magasin à poudre, et la réduisirent au silence. Nous eûmes trois hommes de tués et douze de blessés.

2e Nuit, du 19 au 20 novembre.

On travailla à creuser la première parallèle à la gauche. Sur le reste de son développement, on lui donna quatre mètres de largeur, et l'on régla son parapet. On fit en arrière une communication pour y arriver.

La batterie n° 2 fut réparée; au jour, elle reprit son feu, et parvint à éloigner l'escadre anglaise, qui mouilla plus au large. Les batteries nos 12 et 13 commencèrent à tirer contre le fort de la Trinité.

3e Nuit, du 20 au 21 novembre.

On fit des banquettes sur tout le développement de la parallèle, et l'on entreprit à la droite une communication à travers les vignes, pour gagner l'emplacement de la batterie n° 1, de six pièces de gros calibre, destinée à ricocher la face droite du bastion E.

4e Nuit, du 21 au 22 novembre.

L'ennemi paraissant vouloir se défendre malgré le bombardement, qui continuait nuit et jour, on résolut d'ouvrir une nouvelle parallèle contre le front DC, afin de mieux embrasser le bastion D, et de gagner l'emplacement de la batterie n° 6, destinée à ricocher la face gauche de ce bastion. On fit la partie de droite de cette parallèle sur une longueur de deux cent soixante mètres. On profita des chemins creux pour y arriver à couvert. La partie de gauche de la même parallèle fut aussi ébauchée, sur une longueur de cent mètres, vers l'emplacement de la batterie n° 6, mais le manque d'ouvriers ne permit pas de l'achever.

5e Nuit, du 22 au 23 novembre.

On termina la nouvelle parallèle et l'on y construisit des banquettes. Son développement était d'environ sept cents mètres.

A l'attaque de droite, on fit cent soixante mètres de communication en arrière de la première parallèle. L'artillerie commença la batterie à ricochet, n° 6, pour quatre pièces de 24, et celle n° 3, pour trois obusiers de six pouces. Pendant toute la nuit, le feu fut très-vif. Une double ligne de fusillade s'étendait depuis le fort de la Trinité jusqu'à l'extrême droite vers la mer.

Le vaisseau anglais *l'Excellent* ayant été remplacé par *la Renommée*, le capitaine Bennet, com-

mandant de ce dernier, voulut tenter un coup de main contre les batteries de brèche qui battaient le fort de la Trinité. A deux heures du matin, trois ou quatre cents hommes débarquèrent au pied de ce fort, et se portèrent sur les batteries; mais ils furent repoussés avec une perte de dix hommes tués, dont un officier, et d'une vingtaine de blessés.

A la pointe du jour, la citadelle et l'escadre engagèrent une vive canonnade pour s'opposer à la construction de la batterie n° 1, que nôtre artillerie venait de commencer.

6e Nuit, du 23 au 24 novembre.

La nouvelle parallèle fut perfectionnée dans toute sa longueur. On fit un pont porte-parapet sur un ruisseau qu'elle traversait, et l'on ouvrit un boyau de communication vers l'extrême gauche, en arrière de la batterie n° 6.

Dans la matinée du 24, le général Alvarez, gouverneur de Girone, se porta sur la Fluvia avec un corps de cinq à six mille hommes, détaché de l'avant-garde de l'armée espagnole. Il attaqua avec assez de vigueur et sur plusieurs colonnes, les positions du général Souham à Navata, Pontons, Armadas et Garrigas, et fit replier nos avant-postes. Mais il fut bientôt repoussé avec une grande perte au delà de la Fluvia. Cette tentative aurait dû faire connaître au général Vivès, commandant les forces

espagnoles en Catalogne, que ce n'était pas seulement avec son avant-garde qu'il pourrait faire lever le siége de Roses, tandis que son armée, forte de vingt-cinq à trente mille hommes, restait inutilement employée au siége d'une grande ville telle que Barcelone, qui, dénuée d'approvisionnements et prête à capituler à moins d'un prompt secours, n'avait besoin que d'être bloquée par un très-petit corps.

Toutefois cette affaire donna momentanément quelque espoir à la garnison de Roses, qui avait entendu si près d'elle le bruit du canon et de la fusillade.

7e Nuit, du 24 au 25 novembre.

On acheva la communication à la batterie n° 6. Le chef de bataillon Cometti, à la tête de quelques compagnies du premier régiment italien, s'empara d'une vieille redoute qui formait la tête du retranchement des Espagnols en avant de la ville, et occupa par des postes les premières maisons. On prolongea la première parallèle vers cette redoute, afin de mieux envelopper le bastion C, de diviser les feux de l'ennemi qui étaient toujours très-vifs, et de resserrer la garnison vers la gauche. Le général Sanson semblait ainsi renoncer à attaquer par le front du marais, pour en choisir un autre qui fût plus rapproché des batteries élevées contre le fort de la Trinité. Dans tous les cas, on doit être

étonné qu'après sept jours de tranchée ouverte, il n'eût pas encore poussé un seul cheminement en avant de la première parallèle.

Au jour, les fossés de la redoute prise pendant la nuit furent disposés pour servir de retranchements.

8e Nuit, du 25 au 26 novembre.

On fit un boyau de cent cinquante mètres à la gauche de la parallèle, pour la lier à la vieille redoute, puis on la prolongea au delà, jusqu'aux premières maisons de la ville.

Le 26, on apprit que le marquis de Lazan, frère aîné de Palafox, venait d'arriver sur la Fluvia avec six mille hommes, pour renforcer la division Alvarez, battue le 24. Cette circonstance détermina le général Gouvion Saint-Cyr à concentrer ses forces à Navata, Armadas et San-Tomas, et à détacher du siége la brigade Mazzucchelli, pour couvrir l'aile gauche de l'armée d'observation à San-Pedro Pescador.

Les troupes du siége reçurent néanmoins l'ordre de redoubler d'activité pour hâter la reddition de la place. Les circonstances étaient pressantes, et la lenteur des travaux dérangeait le plan de campagne du général en chef. D'abord l'armée, se trouvant sans vivres, ne pouvait rester plus longtemps sur la Fluvia, et la position de jour en jour plus critique du général Duhesme à Barcelone

exigeait qu'il fût promptement secouru. D'un autre côté, Napoléon, qui avait déjà détruit dans plusieurs grandes batailles les armées espagnoles de Galice, d'Estramadure, d'Andalousie et d'Aragon, se trouvait au delà de Burgos, en pleine marche sur Madrid, et il était dans la plus grande impatience de voir le septième corps s'avancer sur l'Èbre. Déjà, le major général avait écrit au général Gouvion Saint-Cyr de ne pas se laisser arrêter par des bandes qu'il avait devant lui, mais de marcher et d'être rendu à Barcelone du 20 au 25 novembre (1). Le général Gouvion Saint-Cyr répondit directement à l'Empereur qu'il commencerait son mouvement aussitôt après la prise de Roses ; qu'il se refusait à croire que S. M. fût dans l'intention de lui faire lever le siége de cette place, et, qu'à moins d'un ordre formel de sa part, il ne pourrait s'y déterminer (2).

L'arrivée des généraux Kirgener et Ruty, commandants du génie et de l'artillerie au septième corps, vint seconder les désirs du général en chef. En visitant les tranchées, ces deux généraux jugèrent : que l'attaque serait beaucoup plus facile par le front B C, que par tout autre, le terrain permettant d'établir une batterie de brèche plus

(1) Voir pièces justificatives, n° 5.

(2) Voir pièces justificatives, n° 6.

rapprochée de moitié que celle qu'on s'était proposé de construire contre le front DE; que la ville favorisant les approches, il fallait commencer par en déloger l'ennemi qui y avait placé une partie de ses magasins, et y trouvait un asile pour une portion de ses troupes fatiguées par les bombes dans la citadelle. La prise de la ville offrait d'autant plus d'avantages qu'il existait à la face gauche du bastion B une brèche faite anciennement par l'explosion d'un magasin à poudre, et réparée seulement avec des tonneaux remplis de terre, et, qu'en cheminant sur ce bastion, on se lierait facilement à l'attaque du fort de la Trinité, tout en développant de nouvelles batteries pour éloigner l'escadre anglaise de la plage.

Ces remarques étaient trop justes pour qu'on ne s'y conformât pas. On abandonna donc les travaux de la droite, dont les batteries n'étaient pas encore achevées, et l'on porta tous les moyens vers la gauche; dès ce moment, le siége marcha avec toute la promptitude qu'on pouvait désirer.

9ᵉ Nuit, du 26 au 27 novembre.

Afin de mettre à exécution les travaux projetés, les compagnies d'élite du premier léger et du sixième de ligne furent chargées de s'emparer de vive force de la ville. Cinq cents hommes bien retranchés dans les maisons la défendirent avec un

acharnement remarquable; mais les Italiens exécutèrent leur attaque avec une valeur au-dessus de tout éloge. Les Espagnols furent pris corps à corps, et il n'y en eut que cinquante qui parvinrent à s'échapper dans la citadelle. On fit cent soixante prisonniers, dont quatre officiers; tout le reste fut tué. Les Italiens arrivèrent jusqu'aux dernières maisons de la ville, à cent quarante mètres de la citadelle, et nos ingénieurs s'empressèrent de barricader de ce côté les débouchés des rues (1).

Ce coup hardi découragea d'abord les Espagnols, mais bientôt ils se préparèrent à reprendre la ville où était resté le premier léger italien, sous les ordres du colonel Rougieri. Le 27 dans la journée, après un feu terrible de la citadelle et de l'escadre, qui incendia plusieurs maisons, ils débouchèrent dans la ville; mais les Italiens les repoussèrent et empêchèrent l'incendie de se propager.

10e Nuit, du 27 au 28 novembre.

L'occupation de la ville permit d'ouvrir devant le front B C, à trois cents mètres environ de la place, une portion de deuxième parallèle appuyant sa droite au redan de l'ancien retranchement espagnol, et sa gauche à la ville. Les Anglais mirent à terre, au pied de la citadelle, un bataillon du régi-

(1) Voir pièces justificatives, n° 7.

ment de Bourbon, composé d'environ deux cents hommes. Ce débarquement fut favorisé par un grand vent dans l'obscurité de la nuit, et par les feux de deux chaloupes canonnières.

Le 28 novembre, on continua le travail commencé la nuit. Comme la citadelle souffrait beaucoup du bombardement et des batteries à ricochet, le général Reille fit sommer une seconde fois le gouverneur de se rendre; mais celui-ci répondit que, ses murs étant intacts, l'honneur lui commandait de repousser une pareille proposition. On continua avec une nouvelle activité les travaux pour l'établissement des batteries de brèche.

11e Nuit, du 28 au 29 novembre.

On ouvrit une communication en avant de la première parallèle, afin d'arriver à l'emplacement de la batterie n° 5, destinée à ricocher avec quatre pièces la face droite du bastion C. On fit également sur le quai un redan, coté 10, qui devait recevoir deux pièces de 12, ayant pour objet d'intercepter les communications de la place avec la mer.

Le 29 novembre, le général Souham fit une reconnaissance sur la Fluvia, dans le but de découvrir si les Espagnols avaient envoyé de nouvelles troupes des environs de Barcelone pour faire lever le siége de Roses. Le résultat de cette reconnaissance fut que l'ennemi n'avait pas bougé. Cette faute rendit

le septième corps plein d'espoir pour la campagne qui allait s'ouvrir.

12ᵉ NUIT, du 29 au 30 novembre.

L'artillerie commença la batterie de brèche, nº 8, de sept pièces de gros calibre et de trois obusiers, pour battre la face droite du bastion B, dont on voyait environ cinq mètres de revêtement; la batterie nº 7, de six mortiers, placée à la droite du retranchement espagnol, pour éteindre les feux du bastion C, et ruiner les établissements de la place; enfin la batterie nº 9, de quatre pièces de 24, ou de 16, pour tirer de plein fouet sur les embrasures du front d'attaque.

Le 30 novembre, six chaloupes s'approchèrent de la citadelle, dans le but d'embarquer des malades et des blessés; mais un coup de canon à mitraille, tiré de la batterie nº 10, sur la première chaloupe, qui n'était plus qu'à quelques brasses du rivage, les fit toutes virer de bord. On continua les travaux aux nouvelles batteries, et l'on fit des amas de matériaux pour le passage du fossé.

Lord Cochrane vint avec la frégate *l'Impérieuse* renforcer l'escadre anglaise dans la baie. Cet intrépide marin se jeta avec quatre-vingts matelots dans le fort de la Trinité, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ce fort était battu depuis près de dix jours par les quatre pièces des batteries nºˢ 12 et 13, et le général Sanson, supposant

qu'on y trouverait une brèche praticable, détermina le général en chef à y faire donner l'assaut. Le chef de bataillon Cometti fut chargé de cette opération avec six compagnies d'élite du premier et du sixième régiment italien, et un détachement de canonniers et de sapeurs, commandé par un officier du génie. Le capitaine Sabatier et les lieutenants Piccoletti, Haze et Baccarini, suivis de soixante grenadiers, se jetèrent les premiers dans le fossé, cherchant la brèche présumée au milieu de la tempête de grenades et de mitraille qui fondait sur eux; mais les obstacles ne furent pas moindres que ceux qui firent manquer le premier assaut. Une partie seulement du couronnement du mur avait été détruite et laissait voir une ouverture dans une ancienne galerie que lord Cochrane avait fait combler avec de la terre et des hamacs. Les Italiens perdirent quarante et un soldats; le capitaine Sabatier fut tué; Piccoletti tomba grièvement blessé, et le reste de la colonne se retira précipitamment à travers un terrain balayé par les feux nourris du fort. Deux soldats restés dans le fossé furent hissés dans le fort avec des cordes que leur jetèrent les matelots anglais.

13ᵉ et 14ᵉ Nuits, du 30 novembre au 2 décembre.

On contruisit un redan, coté 13, pour appuyer la droite des attaques aux moulins à vent situés

sur le bord de la mer, et pour empêcher la communication des Anglais avec la citadelle. On continua les travaux des nouvelles batteries.

15ᵉ Nuit, du 2 au 3 décembre.

On ouvrit une communication de la première parallèle à la droite de la batterie de mortiers n° 7. L'ennemi voulant détruire les nouvelles batteries tenta un effort : cinq cents hommes des plus intrépides de la garnison sortirent de la citadelle par la poterne du front D E, franchirent la contrescarpe avec des échelles, et se glissèrent dans le fossé du camp retranché de la ville, sans être entendus, à cause du bruit que faisaient les vagues en se brisant sur la plage. Ils se jetèrent de là dans la tranchée et sur le revers des batteries qu'une autre colonne attaquait en même temps de front. Les gardes de tranchée et les travailleurs, effrayés d'une attaque si soudaine et si imprévue, se sauvèrent; mais bientôt les fuyards, revenus de leur terreur panique, et réunis à un bataillon du premier léger rapidement accouru, rentrèrent dans les tranchées, et réoccupèrent les batteries, où plusieurs canonniers avaient été tués. Ceux des Espagnols qui étaient restés pour enclouer les pièces, détruire les plates-formes, les affûts et les revêtements, furent tués à la baïonnette; les autres furent poursuivis jusqu'à la porte du quai, par où ils rentrèrent dans la citadelle, laissant quarante-

cinq morts sur le terrain. Notre perte fut de treize hommes tués, dont un officier, et de dix-neuf blessés (1). Les canonniers et les sapeurs travaillèrent aussitôt avec la plus grande activité à réparer les dégâts causés par l'ennemi. On commença dans la même nuit, sous le fort de la Trinité, le redan coté 14, pour un poste chargé d'intercepter la communication du fort avec la mer.

Au jour, on continua à faire des amas de matériaux pour le passage du fossé, et l'on perfectionna les barricades de la ville.

16e Nuit, du 3 au 4 décembre.

On ouvrit à deux cents mètres environ de la citadelle une portion de parallèle pour couronner un ressaut du terrain, et l'on fit en même temps une communication pour y arriver.

Le 4, à la pointe du jour, nos batteries nos 5, 7, 8 et 9, armées de vingt-cinq bouches à feu, commencèrent à tirer. Les quatre pièces de la batterie n° 5 ricochèrent le front d'attaque, tandis que les six mortiers de la batterie n° 7 jetaient des bombes sur le même front pour en ruiner les défenses, et que la batterie n° 9 le contre-battait directement. La batterie de brèche n° 8, armée de sept pièces et de trois obusiers, fit écrouler le faible revêtement de l'ancienne brèche qui existait sur la face droite

(1) Voir pièces justificatives, n° 8.

du bastion B, et perfectionna cette brèche. Malgré notre feu, l'ennemi maintint le sien toute la journée avec vigueur.

17e Nuit, du 4 au 5 décembre.

On poussa un boyau jusqu'au pied de la première enveloppe de la citadelle. Cette enveloppe n'était pas occupée, et offrait un couronnement de chemin couvert tout fait, à partir duquel on pouvait attacher le mineur pour renverser la contrescarpe et arriver à la brèche lorsqu'elle serait praticable. Notre artillerie continua le bombardement.

Au point du jour, nos batteries recommencèrent leur feu avec une nouvelle activité; mais l'ennemi n'y répondit que faiblement. La place était aux abois; la brèche était praticable, et la tête de nos cheminements se trouvait très-rapprochée de la contrescarpe. La garnison n'espérait plus aucun secours, et elle n'avait aucun abri pour se soustraire au bombardement qui l'écrasait; elle se trouvait affaiblie par un grand nombre de malades et de blessés; enfin, les vivres allaient lui manquer. Réduit à une telle extrémité, le gouverneur O'Daly envoya, à huit heures du soir, un parlementaire pour capituler. Il demandait à rejoindre l'armée du général Vivès qui bloquait Barcelone, ou à se retirer avec ses troupes sur

tout autre point de l'Espagne, promettant de ne pas prendre les armes contre la France. Ces conditions lui étant refusées, il consentit à se rendre prisonnier avec sa garnison.

Pendant qu'on rédigeait les articles de la capitulation, lord Cochrane fit sauter le fort de la Trinité en mettant le feu au magasin à poudre, et parvint à s'embarquer avec sa troupe dans des chaloupes, malgré la fusillade des tirailleurs accourus contre lui sur la plage.

Ce jour-là même deux compagnies de grenadiers occupèrent la porte de la citadelle.

Le 6 décembre à midi, la garnison espagnole, forte de deux mille soldats de ligne ou miquelets, avec cent vingt officiers, sortit de la citadelle, où elle laissait six cents malades ou blessés. Elle comptait trois mille deux cents hommes au commencement du siége.

Au moment où les Espagnols, sortant de la place, défilaient sur le bord de la mer pour se rendre prisonniers, ils se virent foudroyés par l'escadre anglaise, qui se trouvait dans la rade. Était-ce méprise ou irritation de la part de leurs alliés?

On trouva dans la citadelle cinquante-huit bouches à feu, cinquante mille boulets de différents calibres, mille bombes, trois mille obus, cinq mille livres de poudre ; mais les magasins étaient

vides; les Anglais depuis huit jours ne communiquaient plus avec la citadelle (1).

Ainsi finit un siége qui, par le développement irrégulier de plusieurs attaques, par divers assauts mal calculés, et par la privation de vivres et d'effets de campement, sur une terre déserte, dans une saison froide et pluvieuse, fut très-pénible pour les troupes qui y prirent part. La seule division italienne perdit trente officiers et quatre cents soldats morts ou blessés.

Le lendemain de la prise de Roses, les troupes du septième corps quittèrent les positions qu'elles occupaient autour de cette place, pour se réunir sur la Fluvia. Le général en chef renvoya à Figuières son artillerie et ses bagages. Il fit prendre à chaque soldat cinquante cartouches et des vivres pour quatre jours; et, n'emportant sur des chevaux de bât qu'une faible réserve, il commença la marche hardie et rapide qui le porta, à travers les montagnes et un pays soulevé, à la délivrance de Barcelone.

La division Reille resta dans l'Ampourdan pour former les garnisons de Figuières et de Roses, et pour couvrir la frontière de France. Ce général fit aussitôt rentrer dans Roses l'artillerie qui avait servi au siége, et mit cette place à l'abri d'un coup

(1) Voir pièces justificatives, n[os] 9, 10 et 11.

de main. A peine ces travaux étaient-ils achevés, que le marquis de Lazan se porta avec huit ou neuf mille hommes de Girone sur Castillon, à l'embouchure de la Fluvia, et de là sur Roses, espérant enlever l'artillerie du parc de siége. Mais trouvant Roses bien gardé, et se voyant pris en flanc par le général Reille, accouru de Figuières pour menacer sa communication, il dut se retirer.

ÉTAT

DES TROUPES EMPLOYÉES AU SIÉGE DE ROSES.

ÉTAT-MAJOR.

Le comte Reille, général de division, aide de camp de l'Empereur, commandant les troupes du siége.

Requin, adjudant commandant, chef de l'état-major.

INFANTERIE ET CAVALERIE.

1re DIVISION, général Reille.

1re brigade, général Jobe.	32e léger	1 bataill.	442 h. prés.	
	16e de ligne	1	605	
	5e légion de réserve	1	625	
	Chasseurs de montagnes	1	564	
	Valaisans	1	211	
	28e de chasseurs à cheval	Dét.	9	9 ch.
	Gendarmes	»	82	82
2e brigade, général Guillot.	2e de ligne	1	461	
	56e id	1	643	
	113e id	1	746	
	2e de chasseurs napolitains	2 escadr.	224	196

DIVISION ITALIENNE, général Pino.

1re brigade, général Mazzuchelli.	2e léger	2	1497	
	4e de ligne	2	1788	
2e brigade, général Fontane.	Chasseurs royaux	2 escadr.	559	535
	7e dragons Napoléon	2	523	506
3e brigade, général Balabio.	1er léger	2	1469	
	6e de ligne	2	1955	
	7e id	1	618	
	Vélites royaux	Dét.	122	
	5e de ligne	Dét.	461	
	TOTAL		13604 h.	1328 ch.

ARTILLERIE.

ÉTAT-MAJOR.

Demarçay, colonel, commandant l'artillerie.
Laurent, chef de bataillon.
Clément, chef d'escadron italien.

TROUPES.

Artillerie à pied.	4e régiment......	10e compagnie.......	94 h.	
	Italiens..........	Une compagnie.......	89	
Artillerie à chev..	2e régiment.......	7e compagnie........	61	64 ch.
	Italiens..........	Une compagnie.......	81	78
Train.........	Italiens..........	Deux compagnies.....	143	245

GÉNIE.

ÉTAT-MAJOR.

Le comte Sanson, général de division, commandant le génie.
Ribes, colonel, chef de l'état-major.
Dianous, colonel.
Théviotte, chef de bataillon, aide de camp du général Sanson.
Tournadre (aîné), capitaine, major de tranchée.
Fretille, capitaine.
Clerc-Binarville, id.
Soleirol, id.
Bourgoin, id.
Barrin, id., aide de camp du maréchal Masséna.
Rougieri, capitaine italien.
Lafitte, lieutenant.
Morlaincourt (Théodore), id.
Boyer, id.
Madron, adjudant.

TROUPES.

Sapeurs..	2e bataillon, 7e compagnie..	Salleton, capitaine (blessé).. Sarbourg, lieutenant.......	2 off.	68 h
	3e bataillon, 2e compagnie..	Poulain, capitaine......... Buzenate, lieutenant.......	2	59
	Italiens, 4e compagnie.....	Ronzelli, lieutenant........ Alieto, id................	2	84

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Lettre du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, au ministre de la guerre.

Au quartier général de Figuières, le 8 novembre 1808.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc. que MM. les généraux Pino et Reille ont reçu, le 5, l'ordre de mettre, le 6, leurs divisions en mouvement pour cerner la place de Roses, dont S. Exc. le général en chef avait ordonné le siége, qui sera commandé par M. le général de division Reille, aide de camp de S. M. l'Empereur et Roi. Le 7, les troupes rectifièrent leurs positions. Un vaisseau anglais, une frégate, deux corvettes et plusieurs canonnières ont fait un feu continuel, ainsi que la place et le Bouton: nous avons eu plusieurs hommes tués ou blessés. Les miquelets, en très-grand nombre, se sont défendus avec acharnement dans plusieurs positions, particulièrement à Villarta, Pau et Pallau, dont presque tous les habitants se sont enfuis. Les miquelets, à leur départ de ce dernier village, y ont mis le feu, qui a été éteint; on les a poursuivis jusque dans les faubourgs de Roses; on en a tué un grand nombre. Une

partie des miquelets se sont jetés dans les montagnes sur la gauche de Roses, le long de la mer, du côté de Selva de Mar, Capdaquès, Rab et Spolla : des ordres sont donnés pour les attaquer vivement. Depuis hier, Monseigneur, il fait le temps le plus affreux, il pleut à verse. Les communications sont difficiles, une partie des torrents sont débordés : si le temps continue, il sera impossible de traverser les chemins qui sont couverts d'eau, et dans le plus mauvais état. On prendra tous les moyens pour les raccommoder, pour faire passer l'artillerie, ce qui ne se fera pas sans de grandes difficultés.

La division Souham a l'ordre de se mettre en mouvement, le 9, pour venir occuper les débouchés de la Fluvia, la gauche à San-Pedro Pescador, Villacolma, Pontons, Armadas, Ciurana, Borrasa, Vignonet, Villafant, etc.

J'aurai soin, Monseigneur, de vous rendre un compte exact de ce qui se passera de nouveau pendant le siége. Il ne reste que des vieillards dans les villages, et peu de ressources pour les subsistances. Tout sera utilisé pour les besoins de l'armée.

Je supplie, Monseigneur, Votre Excellence, d'avoir la bonté de me faire connaître ce qui m'est alloué pour mes frais de bureau : j'aurai l'honneur d'observer qu'ils sont considérables, n'ayant que deux officiers d'état-major, et le détail de six divisions.

Daignez agréer avec bonté, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect,

Signé : REY.

N° 2.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr, commandant en chef du septième corps, au prince Berthier, major général.

Au quartier général de Figuières, le 8 novembre 1808.

Monseigneur,

Dans la journée d'hier, on a serré de plus près la place de Roses. Nos troupes ont eu quelques engagements avec l'ennemi pour le faire rentrer dans la place. Nous avons eu quelques tués et une trentaine de blessés. L'ennemi a dû éprouver une perte beaucoup plus forte. L'artillerie de la place, un vaisseau, une frégate et plusieurs canonnières anglaises, qui sont dans la rade, ont fait un feu très-vif. Une partie des habitants s'est embarquée dans la journée.

Il fait malheureusement une pluie très-forte, qui rend les chemins presque impraticables et va retarder beaucoup la marche de notre artillerie et de nos convois, si elle ne cesse bientôt.

Je prie V. A. d'agréer l'assurance de mon respect,

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 3.

Lettre du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, au ministre de la guerre.

Au quartier général de Figuières, le 10 novembre 1808.

Monseigneur,

Il pleut constamment depuis le 7, tous les torrents sont débordés, et ce n'est pas sans danger que les troupes de la division Souham ont pu traverser hier le torrent du Llobregat, pour se rendre de la Jonquière à Figuières. Ce n'est qu'un étang dans la plaine de l'Ampourdan; les corps qui se rendaient à leurs positions, ont été obligés de s'arrêter sur les bords des torrents, ne pouvant les passer : le temps, qui, ce matin, paraît s'élever, leur permettra, j'espère, de se rendre à leur position.

Le deuxième régiment napolitain, sous les ordres du général de division Chabot, qui arrive aujourd'hui à la Jonquière, se portera demain à Rabos et Spolla, pour, de concert avec des troupes de la division italienne, chasser les miquelets des derrières de cette division. Les Anglais avec leurs barques ont la facilité d'en débarquer sur les points de cette côte qui leur sont les plus favorables. Je ne sais s'ils y ont joint quelques Anglais : on attend les rapports dont j'aurai l'honneur de vous rendre compte.

Les chemins sont affreux pour l'artillerie; il faudra attendre l'écoulement des eaux pour pouvoir les repa-

rer, et ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'elle pourra y passer.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect,

Signé : REY.

N° 4.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr, commandant en chef du septième corps, au prince Berthier, major général.

Au quartier général de Figuières, le 11 novembre 1808.

Monseigneur,

Trois bataillons de la division Pino ont profite d'un moment où le temps s'est un peu éclairci, pour aller dégager celui qui avait été envoyé du côté de la Selva del Mar. Ils ont forcé les Anglais et les miquelets qui étaient dans cette partie à s'embarquer en abandonnant dans la Selva plusieurs pièces d'artillerie.

Il continue à faire le temps le plus déplorable. La pluie tombe par torrents. La plaine est devenue un lac et les chemins de véritables rivières, ce qui interrompt les communications, et rend toute espèce d'opération impossible. Si cette pluie ne cesse pas, l'armée va se trouver totalement nu-pieds, et je crains qu'un grand nombre d'hommes n'entrent dans les hôpitaux.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'assurance de mon respect.

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 5.

Lettre du prince Berthier, major général, au général Gouvion Saint-Cyr.

Coubo, le 10 novembre 1810.

Je vous envoie, général, la note de la journée du 10 sur Burgos; le maréchal Victor a eu les mêmes succès sur Orduña, et le maréchal Lefebvre d'aussi complets sur Valmaceda. Je dois vous répéter que vous ne devez faire aucun cas des bruits du pays, qui propagent des choses absurdes, exagèrent les forces espagnoles, quand réellement ce n'est que de la canaille. Vous devez donc, général, marcher franchement sur Barcelone; S. M. voit avec peine que vous ayez mis vos meilleures troupes en arrière. Enfin, général, que, du 20 au 25, vous soyez à Barcelone, réuni au général Duhesme, maître de la capitale et du pays à dix lieues à la ronde. Déjà les armées de la Romana, de Blake et de Galice, n'existent plus; enfin, quand vous recevrez cette lettre, il en sera de même de celle de Saragosse.

Signé : ALEXANDRE.

N° 6.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr à l'Empereur.

Figuières, le 17 novembre 1808.

Sire, le vice-connétable m'écrit que je dois être du 20 au 25 à Barcelone. Je compte me diriger sur ce

point aussitôt la prise de Roses. Je ne puis croire qu'il soit dans l'intention de V. M. de me faire lever ce siége : les troupes qui en composent la garnison viendraient de nouveau faire le blocus de Figuières, qui ne manquerait pas de tomber en leur pouvoir, parce que cette place n'est pas approvisionnée, et qu'elle ne peut pas l'être. Tous les moyens de transport que le département des Pyrénées-Orientales pouvait fournir, et un plus grand nombre requis dans les départements voisins, suffisaient à peine pour alimenter la division du général Reille, et cette division, avant l'arrivée du général Pino, ne se trouvait plus assez forte pour protéger l'arrivage de ses convois; de sorte que pour s'assurer la possession de Figuières, il faut nécessairement prendre Roses. Ce sera déjà une chose très-hasardeuse que de laisser derrière nous une place aussi importante que Girone. Aussi, à moins d'un ordre formel de la part de V. M., de lever le siége de Roses, je ferai continuer les opérations commencées contre cette place, et j'ai tout lieu d'espérer qu'elle sera bientôt en notre pouvoir. Le vice-connétable me dit que V. M. a vû avec peine que j'eusse laissé en arrière mes meilleures troupes; j'ai l'honneur de lui faire observer que je n'ai rien en arrière, et que tout est en présence de l'ennemi. J'avais seulement hésité à porter la division Souham près de la Fluvia, parce que je prévoyais combien elle aurait de peine à y subsister; mes présomptions n'ont pas été fausses, cette division souffre beaucoup.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 7.

Lettre du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, au ministre de la guerre.

Figuières, le 29 novembre 1808.

Monseigneur,

Dans la nuit du 25 au 26 novembre, la garnison de Roses a été ravitaillée par mer de sept à huit cents hommes. Dans la nuit du 26 au 27, nous nous sommes emparés de la ville; cinq cents hommes qui la défendaient se sont battus avec acharnement dans les maisons; ils ont été tués, blessés ou pris; à peine cinquante se sont échappés : nous avons eu vingt-deux déserteurs, et cent trente-huit prisonniers, dont cinq officiers : ils avaient mis le feu à plusieurs maisons.

Toute notre artillerie a vivement tiré les 27 et 28, et doit avoir beaucoup incommodé la place; avant que les batteries à ricochet aient démasqué, les prisonniers assurent que, par l'effet des bombes seules, ils avaient eu presque tous les jours plus de soixante hommes tués ou blessés : les Anglais les font évacuer chaque nuit.

La batterie du Bouton tire continuellement, la brèche est commencée; les murs du fort sont d'une grande épaisseur : les déserteurs assurent qu'il en existe un deuxième derrière.

Le corps d'observation a fait un mouvement pour se rapprocher de la Fluvia; il a été renforcé par une bri-

gade italienne, tirée de devant Roses. Les trois régiments de cavalerie qui avaient été envoyés sur les derrières de l'armée, ont rejoint leur division respective.

Tous les renseignements annoncent que l'ennemi se renforce sur la droite de la Fluvia. Son Excellence le général en chef n'attend que la prise de Roses pour continuer ses opérations; il est en mesure, si son corps d'armée d'observation vient à être attaqué.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon plus profond respect,

Signé : REY.

N° 8.

Lettre du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, au ministre de la guerre.

Figuières, le 4 décembre 1808.

Monseigneur,

Le rapport du commandant du génie portant que la brèche du Bouton était praticable, S. Exc. le général en chef ordonna que l'assaut aurait lieu à la pointe du jour, le 1er décembre. M. le général de division Reille, commandant le siége, fit commander quatre compagnies d'élite du premier d'infanterie légère, et deux du sixième régiment de ligne italien, munies d'échelles, sous le commandement d'un officier supérieur, ayant à ses ordres un officier du génie, plusieurs sapeurs et canon-

niers portant des grenades ou des obus à la main. Cette attaque fut faite avec la plus grande vigueur; les difficultés se multiplièrent; les échelles ne purent être appliquées, vu la mobilité du terrain. L'ennemi, caché derrière une seconde enceinte, fit un feu considérable de mousqueterie et de grenades sur nos troupes. On tenta une seconde fois l'assaut : même obstacle. Le commandant et l'officier du génie ayant reconnu que la brèche n'était pas praticable, les troupes rentrèrent dans le plus grand ordre. Nous avons eu deux officiers tués, un blessé, dix sous-officiers ou soldats tués, et une trentaine de blessés. Il est malheureux, Monseigneur, que personne n'ait une connaissance exacte de la construction de l'intérieur de ce fort, pas même les officiers du génie qui en ont fait le siége dans les premières campagnes de la révolution. Comme on a reconnu que la batterie de 24 ne pouvait plus y faire un grand effet, on a établi une autre batterie de deux mortiers de douze pouces sur le bord de la mer, à deux cents toises du fort.

Dans la nuit du 2 au 3, l'ennemi, fort d'environ cinq cents hommes, a fait une sortie pour chercher à enclouer les batteries de brèche; il a été vivement repoussé, laissant quarante-cinq hommes sur le champ de bataille, sans compter un grand nombre de blessés qu'il a emportés. Nous avons à regretter un officier tué, douze soldats idem, et dix-neuf blessés.

Ce matin 4, les batteries de brèche ont été démasquées, le feu est considérable.

Le corps d'observation a été renforcé de la brigade italienne, commandée par le général Mazzuchelli. Il y

a chaque jour diverses affaires de postes. L'ennemi s'est défendu avec acharnement à Saint-Michel; on lui a tué du monde, et fait une trentaine de prisonniers, dont un capucin qui, retiré dans une tour avec une vingtaine de miquelets, s'y est défendu avec la plus grande opiniâtreté. Le manque de poudre sur les lieux a empêché qu'on ne les fît sauter: c'était l'intention du général en chef, pour que cela pût servir d'exemple.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon plus profond respect,

Signé : REY.

P. S. Les Anglais se sont renforcés hier de deux gros bâtiments.

N° 9.

Lettre du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, au ministre de la guerre.

A Palau, le 5 décembre 1808, au soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc. que la place de Roses a capitulé, aujourd'hui 5 décembre, à midi; la garnison, forte d'environ deux mille et quelques cents hommes, est prisonnière de guerre. Le gouverneur ne s'est rendu que lorsque la brèche a été ouverte. Les Anglais, Monseigneur, se sont conduits dans cette occasion comme ils le font habituellement : au lieu de protéger la place avec leur escadre, forte de deux vais-

seaux de 74, une frégate, trois grosses corvettes et deux ou trois bombardes, ils se sont enfuis aussitôt qu'ils ont vu arriver à quelque distance d'eux quelques bombes ou boulets.

On a trouvé dans la place trente-cinq belles pièces de 24 en bronze, des mortiers, des obusiers, au total cinquante-neuf, ainsi que cinquante mille bombes ou boulets, et quatre à cinq milliers de poudre. L'inventaire des magasins de vivres n'est pas encore connu.

Les Anglais qui défendaient le Bouton l'ont abandonné et l'ont fait sauter pendant la capitulation; ils ont même tiré sur la place, lorsqu'ils se sont aperçus qu'elle se rendait; mais la grande distance à laquelle ils se trouvaient de la côte a empêché les bombes et boulets d'atteindre le rivage : officiers et soldats sont furieux contre les Anglais; ils ne peuvent revenir de la déloyauté de ces insulaires.

L'armée, dans toutes les occasions, a montré le plus grand courage et le plus grand dévouement à notre auguste Empereur; S. Exc. le général en chef lui en a témoigné toute sa satisfaction.

Ci-joint, Monseigneur, copie de la capitulation.

Daignez agréer avec bonté l'hommage de mon plus profond respect,

Signé : REY.

N° 10.

Capitulation de la place de Roses et du château de la Trinité, le 5 décembre 1808.

Au nom de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, capitulation de la place de Roses et du château de la Trinité, entre MM. l'adjudant commandant Dembrowski, chef de l'état-major de la division italienne, commandée par le général Pino, et M. le chevalier Pia, colonel major du deuxième régiment de ligne français, chargé par le général de division Reille, aide de camp de S. M. l'Empereur et Roi, d'une part; et M. le colonel don Pedro O'Daly, gouverneur commandant de la place de Roses et du château de la Trinité, et le colonel du génie Manuel Lemaur, de l'autre.

DEMANDES.	RÉPONSES.
1° La place de Roses et le fort de la Trinité seront rendus aux troupes françaises dans l'état où ils se trouvent actuellement. Des officiers seront nommés, des deux parts, pour faire l'inventaire des vivres et des munitions.	La place et le fort seront remis dans la journée aux troupes de S. M. l'Empereur et Roi.
2° Les garnisons de la place et du fort sortiront avec les honneurs de la guerre. Tous les officiers, sans exception, conserveront leurs armes et tout ce qui leur appartient.	Ces garnisons déposeront leurs armes sur les glacis de la place, seront prisonnières de guerre et conduites en France. Les officiers conserveront tout ce qui leur appartient.

3° Pour le transport de la garnison jusqu'à Escala, et pour préparer les transports nécessaires, on enverra un officier de la garnison espagnole : dans le cas où la garnison se retirerait par terre, il lui sera fourni deux jours de vivres par les magasins de la place, et elle sera escortée par un officier français.

4° Seront compris dans ces articles tous les individus à la suite de la garnison.

5° Après la reddition de la place, M. le colonel gouverneur pourra envoyer un officier de la garnison au quartier général espagnol, à Martorell, pour faire part de cette reddition au général Vivès.

Immédiatement après la signature de la présente capitulation, une porte de la place de Roses et une porte du château de la Trinité seront remises à deux compagnies de grenadiers.

Roses, le 5 décembre 1808.

***Signés :* JEAN DEMBROWSKI, adjudant commandant, chef de l'état-major.**
PIA, colonel major.
DON PEDRO O'DALY.
MANUEL LEMAUR.

Approuvé la présente capitulation, quant aux réponses seulement.

Le général de division commandant le siége,

Signé : REILLE.

N° 11.

Inventaire général des objets d'artillerie trouvés dans la place de Roses le 5 décembre 1808.

Bouches à feu.	Canons	en bronze	de 24	35
			de 16	3
			de 4	6
		en fer	de 24	3
	Obusiers		de 8	1
			de 6	2
	Mortiers		de 12 pouces	6
			de 9 pouces	2
	Total des bouches à feu			58
Projectiles	Boulets		de 36	2
			de 24	20,000
			de 18	665
			de 16	12,000
			de 12	3,000
			de 8	4,000
			de 6	5,273
			de 4	2,800
			de 2	463
	Total des boulets			48,203
	Bombes		de 12 pouces	400
			de 10 pouces	300
			de 9 pouces	80
	Total des bombes			780
	Obus		de 8 pouces	800
			de 6 pouces	500
	Total des obus			1,300
	Grenades à main		chargées	4,000
			non chargées	3,000
	Total des grenades			7,000
	Balles de fer battu		de 1 livre	1,856
			de 1/2 livre	6,000
			de 3 1/4 livres	800
			de 2 onces	85
	Boulets ramés		de 24	85
			de 16	38

Affûts	Affûts	de siége	de 24	1
			de 4	2
		de place	de 24	10
			de 16	3
			de 4	5
		marins	de 24	16
			de 4	2
		d'obusiers	de 8 pouces	1
			de 6 pouces	3
		de mortiers en bronze	de 12 pouces	7
			id. Cominge	5
	Avant-trains		de 24 et de 16	1
			à la suédoise	1
Munitions	Poudre de guerre			4,000 livres.
	Boîtes à mitrailles	pour canons	de 16	64
			de 12	59
			de 4	30
		pour obusiers	de 8 pouces	20
			de 6 pouces	100
	Cartouches d'infanterie			30,000
Approvisionnements	Plomb		en saumon	1,500 livres.
			en balles	3,500 id.

Rédigé et vérifié par nous soussigné le présent inventaire véritable.

Fait à Roses, le 5 décembre 1808.

Le chef d'escadron d'artillerie,

Signé : CLÉMENT.

N° 12.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr, commandant en chef du septième corps, au prince Berthier, major général.

Au quartier général de Figuières, le 7 décembre 1808.

Monseigneur,

Dans ma lettre d'hier, je disais à S. M. que la garnison de Roses était composée d'environ deux mille hommes; mais d'après les états nominatifs que j'ai fait prendre hier au soir, et dont j'ai l'honneur de remettre le résumé à V. A., il s'en est trouvé deux mille sept cent cinq. En ajoutant à ce nombre près de trois cents blessés qui sont demeurés à Roses, il en résulte que la garnison était forte de trois mille hommes.

Ces prisonniers vont coucher ce soir à Bellegarde, d'où ils continueront leur route sur Perpignan et Périgueux.

J'ai également l'honneur de remettre à V. A. l'inventaire de l'artillerie trouvée dans la place.

Les troupes quittent leurs positions près de Roses; demain elles seront réunies sur la Fluvia, et après demain nous nous mettrons en marche pour nous porter directement sur Barcelone, conformément aux ordres que m'a transmis Votre Altesse.

Je vous prie d'agréer l'hommage de mon respect,

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

SIÉGE
DE GIRONE,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DE CATALOGNE,

EN 1809.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

SIÉGE
DE GIRONE,
PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DE CATALOGNE,
EN 1809.

Le général Gouvion Saint-Cyr, commandant du septième corps en Catalogne, tenait bloqués dans Tarragone les débris de l'armée de Reding, battue à Valls, le 5 février. Des maladies contagieuses s'étaient déclarées dans cette place, et y faisaient d'affreux ravages. Les troupes françaises par leur seule présence causaient beaucoup de mal aux Espagnols, en les retenant entassés dans une ville infectée par l'épidémie; mais elles eurent bientôt épuisé toutes les ressources de la plaine de Tarragone, et le général Gouvion Saint-Cyr, pressé à son tour par la famine, dut songer à se retirer pour se rapprocher de Girone, dont le siége devait être entrepris. Cette place, située sur la grande

route de France, interceptait ses communications avec Perpignan, et il n'avait pu l'éviter, lorsqu'après le siége de Roses, il se porta au secours de Barcelone, qu'en se frayant un chemin à travers les montagnes, sans bagages et sans artillerie. La prise de Girone était donc indispensable à la suite des opérations. Dès le mois de janvier, le général Reille, qui était resté avec une division sur les derrières pour garder Roses et Figuières, et couvrir la frontière, avait reçu de l'Empereur l'ordre de tout disposer pour en faire le siége.

Le général Gouvion Saint-Cyr quitta les environs de Tarragone le 20 mars. Il s'arrêta à Barcelone jusqu'au 15 avril, pour assurer les moyens de défense de cette place, et, le 18, il vint s'établir dans la petite plaine de Vich, avec les divisions Souham, Pino, Lechi et celle du général Chabot, formée seulement de deux bataillons napolitains et d'un bataillon de chasseurs des Pyrénées orientales. A l'approche de l'armée française, tous les habitants s'enfuirent, selon leur coutume; et, pendant trois mois que le général Gouvion Saint-Cyr resta à Vich, plus de cinquante mille individus ne cessèrent d'errer sur les hautes montagnes des environs, préférant mourir de faim plutôt que de demeurer avec les Français. Quelques jours après son arrivée à Vich, le général Gouvion Saint-Cyr détacha la division Lechi, pour

se mettre en rapport avec le général Reille, qu'il supposait déjà devant Girone, et lui remettre des prisonniers qui devaient être conduits en France.

Le général Reille avait en effet réuni les équipages de l'artillerie et du génie à Bascara, village situé sur la Fluvia, et retranché pour servir de tête de pont; mais ce ne fut que le 4 mai, après avoir été renforcé d'une division westphalienne, qu'il put se mettre en marche sur Girone. Il arriva sous les murs de cette place avec environ dix mille hommes de troupes westphaliennes, françaises ou de Berg. L'ennemi fut chassé de ses positions avancées, ainsi que des villages de Sarria et de Pont-Mayor, situés sur la grande route de France, et il n'eut pas le temps de couper le beau pont en pierre qui existe sur le Ter, entre ces deux villages. Le quartier général fut établi à Médina, à une lieue et demie au-dessous de Girone.

Le 8 mai, le général Reille fit enlever les positions de Saint-Michel, de Campduras, de la Côte Rouge, de San-Médir et de Domeny, que l'ennemi disputa longtemps. Le général Amey, commandant des troupes de Berg, prit poste à la gauche sur les hauteurs de Campduras et de Saint-Michel, en face du Montjouy. La division westphalienne, sous les ordres du général Morio, occupa à la droite les montagnes de San-Médir et de Domeny. Le général Joba, commandant des troupes fran-

çaises, fut placé en réserve au centre sur la grande route de France, occupant Pont-Mayor. Le général Reille porta son quartier général à San-Médir. L'équipage de siége, qui était resté à Bascara, sous la garde d'une brigade d'infanterie, commandée par le général Guillot, fut conduit à Médina, où se trouvaient déjà le matériel du génie et les vivres. Cet équipage se composait de quarante-neuf pièces de gros calibre, de quatorze mortiers, de six obusiers et de deux pierriers; au total soixante-onze bouches à feu, avec un approvisionnement de six cents coups par pièce.

Depuis longtemps les Espagnols se préparaient à la défense de Girone. Deux fois, cette place avait été attaquée en 1808, par le général Duhesme; et le général Gouvion Saint-Cyr l'avait menacée une troisième, dans sa marche sur Barcelone. D. Mariano Alvarez, qui y commandait, s'était déjà fait connaître en 1808, par la fermeté de son caractère, lorsqu'il refusa au général Duhesme l'entrée du fort de Montjouy à Barcelone. Il avait fait faire à Girone de grands travaux de défense. Plus de cent cinquante bouches à feu étaient en batterie sur les remparts. Les magasins étaient bien approvisionnés de munitions; mais ils ne renfermaient qu'une assez petite quantité de vivres. La garnison, forte de cinq mille sept cent vingt-trois hommes, était formée des régiments d'Ulto-

nia et de Bourbon, de plusieurs tercios ou bataillons de la province, et du régiment des hussards de Saint-Narcisse. Les renforts qu'elle reçut, à plusieurs reprises, pendant le siége, portèrent sa force à neuf mille trois cent soixante-onze hommes, indépendamment de trois à quatre mille paysans réfugiés, qui avaient pris les armes. Parmi les principaux chefs, on distinguait les brigadiers D. Julian Bolivar, lieutenant de roi, et D. Blas de Fournas, le colonel d'artillerie D. Isidro de Mata, le colonel D. Guillermo Minali, commandant du génie, et l'intendant D. Carlos Beramendi. La population de la ville, y compris les réfugiés, s'élevait à vingt mille âmes. Soldats et habitants, tous avaient juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils avaient été aguerris par les attaques précédentes, et ils se rappelaient avec orgueil qu'ils les avaient repoussées, quoique moins bien préparés à la défense.

Les moines et les prêtres excitaient surtout l'enthousiasme par le fanatisme. Saint Narcisse, patron de la ville, déjà renommé par les nombreux miracles qu'il avait faits dans les siéges antérieurs pour sauver Girone, avait été nommé généralissime et revêtu en grande pompe d'une épée d'or et des autres insignes du commandement. Les citoyens qui voulurent prendre une part active à la défense formèrent une réserve de huit compa-

gnies sous le nom de *croisés de Girone*. Ils furent décorés de la croix, et on leur promit des récompenses comme méritant bien de la patrie. Un grand nombre de moines et de prêtres prirent rang dans cette troupe pour défendre une cause que tous regardaient comme nationale et sacrée.

Animées du même esprit, les femmes choisirent deux cents d'entre elles, toutes jeunes, robustes, et d'un mâle courage, pour en former une compagnie qui fut organisée sous le nom de Sainte-Barbe. Elles furent chargées de transporter les blessés et les munitions sur les points de la ville exposés aux attaques; les illustres Luce Fitz-Gérald, Artigas et Vivern, furent désignées pour les commander. Alvarez lui-même, bien décidé à s'ensevelir sous les murs de Girone, fit publier le 5 mai une proclamation, dans laquelle il disait : que toute personne, de quelque classe ou condition qu'elle fût, qui proférerait le mot de capitulation ou tout autre équivalent, serait immédiatement fusillée. Cet acte, d'ailleurs, émanait moins de sa volonté suprême que du vœu unanime et spontané des habitants; aussi fut-il accueilli avec enthousiasme par toute la population.

Tandis que le gouverneur organisait ses moyens de défense, l'armée assiégeante demeurait dans l'inaction, attendant des renforts pour compléter

l'investissement et commencer le siége. Le général Reille avait demandé cinq mille hommes au général Gouvion Saint-Cyr, dont l'armée restait inactive à Vich. Celui-ci lui écrivit, le 12 mai, pour le prévenir de ne pas compter sur les secours qu'il lui avait demandés pour entreprendre le siége de Girone, et qu'il devait commencer ce siége avec les moyens que le gouvernement avait déterminés (1).

Le 12 mai, le général Verdier vint remplacer le général Reille dans le commandement des troupes du siége. Il répondit aussitôt au général en chef : que dans l'impuissance où il était d'assiéger avec moins de dix mille hommes une place d'un développement aussi étendu que Girone et ses forts, il prenait le parti de ne rien hasarder, et de suspendre même le transport du matériel jusqu'à ce que le septième corps lui eût fourni des secours, ou que l'Empereur, à qui il faisait connaître sa situation, lui eût fait donner des ordres positifs sur une opération aussi importante; que l'Empereur voulait que le siége de Girone fût fait; qu'il ne pouvait le vouloir que par les moyens et les troupes qui se trouvaient en Catalogne; que c'était donc à celui qui commandait tout dans cette province, à tout diriger, autant

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

dans son propre intérêt que dans celui du succès de l'entreprise (1).

Le général en chef se rendit à ces raisons; mais il fut piqué de s'y voir contraint par le général Verdier, et surtout de ce que ce dernier en eût écrit directement à l'Empereur. Telle fut l'origine du désaccord qui régna entre ces deux généraux pendant toute la durée du siége, et dont l'effet fut en définitive très-contraire aux opérations, en tenant éloignées l'une de l'autre les deux armées qui auraient dû se prêter un mutuel secours. Le général en chef envoya au général Verdier les chevaux d'artillerie dont il pouvait disposer, des canonniers et des sapeurs, et, le 22 mai, il mit à sa disposition la division Lechi, forte de trois mille hommes d'infanterie et de cinq cents de cavalerie. L'armée d'observation se trouva ainsi réduite à quinze mille combattants, et l'armée de siége fut portée à quatorze mille hommes, non compris l'artillerie et les sapeurs.

Ces secours déterminèrent le général Verdier à commencer les opérations du siége. Le 24 mai, la division Lechi s'établit dans la plaine de Salt, appuyant sa droite sur la route de Barcelone, avec un bataillon sur la hauteur de Palau, et sa gauche au Ter, où l'on construisit un pont de chevalets,

(1) Voir pièces justificatives, nos 2 et 3.

pour la communication des quartiers. Un autre pont fut jeté peu de jours après sur le Ter, au bas de Saint-Julien, entre le parc d'artillerie placé sur la rive gauche et Campduras (1).

Le 30 mai, la division italienne s'empara du village de Sainte-Eugénie, situé à neuf cents mètres environ de la place. Ce village fut retranché, et l'on fit un barrage sur le canal du même nom, pour intercepter les eaux qui faisaient tourner les moulins de la ville, et qui pouvaient être versées dans les fossés de la place. La brigade française du général Guillot, restée en arrière pour couvrir les transports d'artillerie, arriva le même jour sous Girone. Elle passa le Ter au pont de Salt, et vint s'établir au mont Livio, en face du fort des Capucins.

Enfin, pour compléter l'investissement à l'est de la ville, et surveiller les chemins de San-Feliu de Guixols et de Palamos, par lesquels la garnison pouvait encore communiquer avec la mer, on attaqua le 1er juin un camp espagnol situé sur la crête des hauteurs en face de Saint-Michel. L'en-

(1) Ce pont fut construit avec des bois de charpente qui avaient été emmagasinés dans l'église de Sarria pour la réparation du comble de cet édifice. On les fit flotter dans le Ter, qui les amena une heure après sur l'emplacement même du pont. Des soldats distribués le long des rives repoussaient dans le courant les pièces qui venaient à s'échouer sur le sable.

nemi fut obligé de se retirer; et nos troupes s'établirent au couvent de N. D. des Anges, position importante à l'est de la ville, sur une montagne qui domine tous les environs, où se réunissent deux chemins allant de Girone à San-Feliu, et d'où l'on pouvait descendre dans la plaine de la rive droite du Ter, et faire des courses jusqu'à la Bisbal pour avoir des vivres. Par suite de ces dispositions, il ne resta plus à l'ennemi que des sentiers fort étroits que le manque de troupes ne permit pas d'intercepter.

Dès son arrivée devant Girone, le général Verdier avait adressé une sommation au gouverneur pour l'engager à se rendre. Mais le fier Alvarez, qui avait déjà fait connaître par sa proclamation du 5 mai la résolution où il était de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, répondit que ne voulant avoir aucun rapport, aucun contact avec les ennemis de sa patrie, il ne recevrait dorénavant de parlementaires qu'à coups de canon. Verdier, irrité, non moins de cette résolution que des démarches tentées par un officier espagnol pour engager nos troupes à la désertion, écrivit une lettre très-vive au gouverneur, et la fit jeter aux avant-postes espagnols sur la route de Pont-Mayor (1).

Le pays de l'Ampourdan, assez tranquille tant

(1) Voir pièces justificatives, n° 4.

qu'il avait été occupé par les troupes françaises, s'était soulevé aussitôt après leur départ pour Girone. Les insurgés, excités par la présence de la flotte anglaise dans le golfe de Roses, formèrent des bandes qui commencèrent à agir sur les derrières de l'armée, et le général Verdier se trouva presque bloqué dans ses camps (1). Il continua cependant les préparatifs du siége. Le général Sanson, commandant le génie, et les officiers sous ses ordres firent les reconnaissances nécessaires pour le choix du front d'attaque.

Girone est bâti sur la rive droite du Ter, et sur le penchant de la montagne des Capucins, qui se rattache par un col peu élevé à un contre-fort de la montagne de N. D. des Anges, situé entre la vallée de l'Oña et le vallon du Galligan.

La ville haute n'est fermée que par une ancienne muraille généralement terrassée, haute de onze à douze mètres, et flanquée de tours et des deux bastions de la Merci et de Sainte-Marie.

Le Mercadal, ou la ville basse, sert de tête de pont sur l'Oña. Son enceinte est terrassée et bastionnée, mais sans demi-lunes, sans chemin couvert ni contrescarpe capable de former obstacle. Ses escarpes, hautes seulement de six à sept mètres, sont entièrement à découvert de la plaine

(1) Voir pièces justificatives, n° 5.

de Sainte-Eugénie, qui présente elle-même des chemins creux favorables aux attaques, et une terre profonde, où l'on peut creuser facilement des tranchées. L'Oña, qui passe à la gorge du Mercadal, est guéable, sauf dans les crues; son lit n'était barré par aucun obstacle, soit à son entrée dans la place, soit à sa sortie. La muraille de la ville haute, qui se continuait autrefois le long de la rive droite, en face du Mercadal, avait été remplacée en partie par des maisons particulières percées de fenêtres et de portes donnant sur la rivière. De ce côté, la ville haute n'était donc pas entièrement à l'abri d'un coup de main, surtout après la prise du Mercadal, incapable d'offrir une grande résistance, comme on vient de le voir.

La crête de la montagne des Capucins est occupée par les forts dits des Capucins, de la reine Anne, du Connétable et du Calvaire, dont les communications avec la place sont protégées par deux redoutes, celle de la Ville et celle du Chapitre. Les pentes de cette montagne sont rapides sur le versant opposé, et ne présentent qu'un roc pelé. Ces forts, à cause de leur position élevée, ne peuvent être contre-battus d'aucun point environnant, excepté celui des Capucins qui, vu du mont Livio, ne lui présente toutefois que des escarpes taillées dans le roc.

Le plateau du Montjouy domine la ville, au nord, et en est séparé par le vallon du Galligan. Le fort situé sur ce plateau est un carré bastionné de deux cents mètres de côté, renfermant des casemates à l'épreuve de la bombe, une citerne et des magasins. Il était défendu par neuf cents hommes, et armé d'une nombreuse artillerie. Les deux fronts A B et B C, les seuls qui soient en prise aux attaques, sont terrassés, couverts par une demi-lune, et précédés d'un fossé avec chemin couvert. Les deux autres fronts n'offrent qu'un mur crénelé, mais à l'abri de toute insulte. La tour Saint-Jean, qui est voûtée et crénelée, protége la communication du fort avec la ville.

Les trois redoutes Saint-Louis, Saint-Narcisse et Saint-Daniel occupent la crête du plateau en avant du fort, et battent les ravins à la faveur desquels on pourrait approcher. Ce sont des tours en maçonnerie, d'environ trente mètres de diamètre, enveloppées d'un fossé taillé dans le roc, et susceptibles de recevoir chacune cent hommes avec quelques pièces d'artillerie.

Comme la montagne des Capucins, le Montjouy n'offre qu'un roc pelé où l'assiégeant est obligé d'apporter tous les matériaux nécessaires pour se couvrir.

D'après cette reconnaissance, on regarda comme inaccessibles les forts de la montagne des Capu-

cins, et l'on pensa qu'on ne pouvait attaquer directement la ville par la plaine de Sainte-Eugénie, sans s'exposer à être battu de front et plongé dans les tranchées par plus de trente pièces dont ces forts étaient armés. On craignit que la garnison, après avoir disputé pied à pied les divers quartiers de la ville dans une guerre de maisons comme à Saragosse, ne trouvât un refuge dans les forts, et particulièrement dans celui de Montjouy. De plus, la plaine de Sainte-Eugénie pouvait être inondée pendant le siége, comme elle l'était quelquefois lors des crues du Ter. Mais la raison majeure qui fit surtout rejeter l'attaque par cette plaine fut la faiblesse de la division de siége que l'armée d'observation ne couvrait que de trop loin et d'un côté seulement; on pouvait craindre que de forts rassemblements ne vinssent par la route de Barcelone ou par la rive droite du Ter, prendre cette attaque à dos, et, secondés par la garnison, ne nous forçassent d'abandonner nos travaux et nos moyens de siége.

L'attaque par le Montjouy avait, au contraire, l'avantage de se trouver sur notre ligne même d'opération, qui était couverte sur les derrières, et soutenue sur les flancs par les positions de N. D. des Anges, de Saint-Michel, de Campduras, de la côte Rouge, de Montégut et du mamelon Vert, positions toutes très-bonnes et faciles à garder; en sorte que, dans le cas même où l'ennemi aurait fait replier les

camps du mont Livio et de Salt, l'armée pouvait se concentrer sur le Ter et continuer le siége sans perte d'artillerie et de munitions. C'étaient ces mêmes raisons qui, lors du siége de 1711, avaient fait décider l'attaque de ce côté. On présuma d'ailleurs qu'après la prise du Montjouy, qui domine la ville, celle-ci, qui est très-faible de ce côté, serait bientôt obligée de se rendre, et qu'on pourrait encore hâter ce moment en bombardant la ville. Il fut convenu cependant que, pour partager l'attention de l'ennemi, il serait fait une fausse attaque par la plaine de Sainte-Eugénie.

Telles furent les dispositions au moyen desquelles le général Verdier, d'accord avec le général Sanson, commandant du génie, et le général Taviel, commandant de l'artillerie, espéra se rendre maître de la place (1).

La première opération du siége devait être la prise des redoutes Saint-Narcisse, Saint-Louis et Saint-Daniel, qui bordent la crête du plateau du Montjouy, et sans la possession desquelles ce plateau était inabordable; mais, au lieu de brusquer cette attaque, à la faveur du grand ravin de Casen Aulet, on commença à s'établir sur la hauteur de Tramon, à douze cents mètres des redoutes Saint Narcisse et Saint-Louis; marche timide qui enhar-

(1) Voir pièces justificatives, nos 6 et 7.

dit beaucoup les défenseurs, et causa un retard de plus de dix jours. On voulut aussi bombarder immédiatement la ville et rendre inhabitable le quartier par lequel on se proposait de pénétrer après la prise du Montjouy; mais cette attaque prématurée ne servit qu'à aguerrir les habitants et à consommer une grande quantité de munitions, dont on manqua ensuite au moment décisif du siége.

1re, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e Nuits, du 6 au 12 juin.

Les premiers travaux furent ceux des batteries nos 1 et 2, destinées chacune à recevoir quatre pièces de 24 et un obusier. Ces batteries devant être établies sur le roc nu, il fallut pour les construire apporter les terres d'une distance de cent soixante mètres; mais, comme elles étaient masquées par une haie, on put y travailler à couvert. La sixième nuit, on fit pour y arriver une communication de plus de cent mètres de longueur, qui fut exécutée avec des pierres dont on forma un revêtement pour soutenir les terres prises au loin, et apportées dans des sacs. L'ennemi ne découvrit ce travail qu'au jour, et dès lors il commença à tirer.

On construisit en même temps sur le mamelon Vert la batterie n° 6, de douze mortiers, qui devait tirer sur la ville, et l'on fit un boyau de communication pour y arriver.

7e Nuit, du 12 au 13 juin.

On arma les batteries nos 1, 2 et 6, et l'on termina leurs communications, malgré un feu très-vif de l'ennemi. Nous eûmes un mineur de tué et deux de blessés.

8e Nuit, du 13 au 14 juin.

A minuit, la batterie n° 6 commença le bombardement de la ville. La terreur fut d'abord très-grande parmi les habitants; mais ils se familiarisèrent peu à peu avec le danger, et finirent même par le braver. On entreprit une batterie n° 11, de deux pièces de 24, sur la hauteur qui se trouve en arrière du mamelon Vert, à treize cents mètres de la place, pour empêcher les sorties de l'ennemi par la porte de France, et surveiller ses mouvements sur le revers du plateau du Montjouy.

Dans la plaine de Sainte-Eugénie, on commença un premier boyau à mille mètres de l'enceinte. L'ennemi lança des pots à feu pour éclairer ce travail, et riposta vivement à la batterie n° 6.

A quatre heures du matin, les batteries nos 1 et 2 ouvrirent leur feu contre les redoutes Saint-Narcisse et Saint-Louis; elles démontèrent en peu de temps une pièce de 12 et un obusier dans la dernière redoute. Nous eûmes un canonnier de tué et deux de blessés.

9e Nuit, du 14 au 15 juin.

A dix heures du soir, nos troupes attaquèrent le

faubourg de Pedret et s'emparèrent des premières maisons. Les sapeurs commencèrent aussitôt sur la route une traverse appuyée d'une part aux maisons et de l'autre à la rivière. En même temps, une autre colonne se porta en avant des batteries n°s 1 et 2, et s'empara des mamelons de Casen Aulet et de Casen Negreils, qui s'étendent jusqu'à la grande route. Ce double mouvement n'offrit aucune difficulté, et aurait pu être entrepris dès la première nuit.

On continua les travaux à la fausse attaque de Sainte-Eugénie, où l'ennemi dirigea un feu très-vif.

La batterie n° 6 lançait jour et nuit des bombes qui mirent le feu à plusieurs maisons. Les batteries n°s 1 et 2 continuèrent à tirer sur les redoutes Saint-Louis et Saint-Narcisse, dont elles avaient déjà ruiné une partie des parapets.

10e Nuit, du 15 au 16 juin.

On commença la batterie n° 4, de quatre pièces de 24, à huit cents mètres de la redoute de Saint-Louis, pour la battre en brèche. On reconnut l'emplacement de la batterie n° 3, aussi de quatre pièces de 24, pour battre la redoute Saint-Narcisse; mais, comme on y trouva le roc, il fut résolu de faire cette batterie en sacs à terre, et dans une seule nuit, pour en surprendre la construction à l'ennemi.

On termina la traverse qui barrait la grande route dans le faubourg de Pedret.

Au jour, l'ennemi fit de la place et des forts un grand feu sur la fausse attaque de Sainte-Eugénie. On en retira les travailleurs pour ne pas les exposer inutilement. On pratiqua un chemin pour armer les batteries nos 3 et 4.

11e Nuit, du 16 au 17 juin.

Les Espagnols, inquiets de notre établissement dans le faubourg de Pedret, craignirent de voir se renouveler l'attaque qui, lors du siége de 1711, eut lieu par ce faubourg contre le bastion non flanqué de Sainte-Marie, et ils se préparèrent à une grande sortie pour raser nos travaux.

A sept heures du matin, une colonne de mille hommes d'infanterie et de quelques cavaliers déboucha de la porte de France et de la porte Saint-Pierre, sous la protection des feux d'artillerie de la place, et se porta avec rapidité dans le faubourg de Pedret. Une seconde colonne d'environ cinq cents hommes descendit en même temps du Montjouy et se dirigea vers le moulin neuf pour tourner le faubourg. Nos avant-postes, surpris par une attaque aussi brusque, furent obligés de se replier; mais bientôt un bataillon du seizième régiment de ligne, qui occupait le moulin neuf, accourt au-devant de l'ennemi, et se précipite sur lui à la baïonnette; il est appuyé par le trente-deuxième

léger, posté au plateau de Bout d'Or, et par un détachement de la brigade allemande du général Amey, tandis que le colonel Legras du deuxième régiment westphalien, posté à la batterie n° 6, se porte avec quatre compagnies jusqu'au bord du Ter, malgré les feux de mousqueterie et de mitraille de la place, pour prendre en flanc la colonne ennemie qui s'était avancée sur la grande route. Ce dernier mouvement, bien conçu et intrépidement exécuté, détermina la retraite des Espagnols, qui néanmoins avaient pu détruire la traverse du faubourg. Ils se retirèrent en bon ordre dans la place au milieu des applaudissements de la population qui, du faîte des maisons et du haut des clochers, était restée spectatrice impatiente du résultat de cette attaque. La colonne qui avait débouché du Montjouy fut également ramenée jusque sous le feu des redoutes et du fort. Une autre sortie, qui avait lieu en même temps contre la fausse attaque de Sainte-Eugénie, se retira avant d'être parvenue jusqu'aux tranchées. Nous eûmes treize hommes de tués et cent quinze de blessés, dont deux officiers.

Dans la crainte de voir se renouveler une pareille tentative, qui pouvait compromettre les magasins de Pont-Mayor et de Sarria, où se trouvaient tous les approvisionnements de siége, une partie des troupes de la division Lechi furent tirées de

la plaine de Salt, et mises en réserve derrière le Montjouy.

Quelques bombes lancées par la batterie n° 6 mirent le feu en ville à l'hôpital général, qui fut réduit en cendres. Cette perte fut sensible aux Espagnols à cause d'une grande quantité d'effets et de médicaments dont ils se trouvèrent privés.

Le gouverneur forma dans les chapelles de la cathédrale un nouvel hôpital, pour lequel les habitants fournirent tous les objets de literie.

12e et 13e NUITS, du 17 au 19 juin.

On rétablit à l'entrée du faubourg de Pedret la traverse que l'ennemi avait bouleversée, et l'on continua les cheminements à la fausse attaque de Sainte-Eugénie.

On construisit en sacs à terre la batterie n° 3. Le génie et l'artillerie travaillèrent à l'établissement de cette batterie, qui fut achevée, armée et prête à tirer à cinq heures du matin (1). Les travailleurs remplissaient les sacs en arrière de la batterie, et les portaient aux canonniers qui en formaient l'épaulement. Les chefs de l'artillerie et du génie présidèrent à ces travaux, qu'ils ne quittèrent pas de toute la nuit. Dès ce moment, le concours des deux armes fut tel que leurs ma-

(1) Une batterie semblable avait été faite par les Anglais à Aboukir avec des sacs remplis de sable.

gasins furent réunis et devinrent communs. Chaque jour les travailleurs furent envoyés en masse, sans distinction de service, pour être ensuite répartis entre les deux armes, en raison de leurs besoins respectifs.

A la pointe du jour, les batteries nos 3 et 4 ouvrirent leur feu. En quelques heures, elles ruinèrent les parapets en pierre des redoutes Saint-Narcisse et Saint-Louis. En même temps, des tirailleurs, postés les uns sur le revers du plateau, à demi-portée de fusil de la redoute Saint-Louis, les autres dans les trous préparés en avant de la batterie n° 3, ajustaient tous les canonniers qui paraissaient aux embrasures. A sept heures du matin, les troupes, emportées par leur ardeur, s'approchèrent de la redoute Saint-Louis, et se mirent en bataille sur la crête du glacis, malgré le feu très-vif de mitraille et d'obus qui partait du fort du Montjouy. Intimidée par ce mouvement, la garnison de la redoute, qui avait déjà perdu vingt-six hommes, dont quatre officiers, tant par notre feu que par les éclats de pierre des parapets, baissa le pont-levis et s'enfuit avec précipitation. Nous trouvâmes dans cet ouvrage un obusier encloué. Les voltigeurs du régiment de Berg se portèrent alors sur la redoute Saint-Narcisse, que l'ennemi évacua comme la première, en y laissant un obusier et une pièce de 4. Une pareille tentative fut faite sur la redoute

Saint-Daniel par le régiment de Wurtzbourg entraîné par l'élan du premier succès; mais le feu du fort Montjouy força ce régiment à se retirer.

La prise des redoutes Saint-Louis et Saint-Narcisse fut une circonstance heureuse, entièrement due à l'audace des troupes. Il n'y avait pas encore de brèche, les fossés avaient près de quatre mètres de profondeur, et rien n'avait été préparé pour l'escalade, qu'on ne jugeait possible que lorsqu'une partie de l'escarpe aurait été renversée par le canon.

Cette affaire fut très-brillante pour le seizième régiment de ligne, le trente-deuxième léger, et les régiments de Berg et de Wurtzbourg, qui y prirent part. Notre perte fut de dix hommes tués et de soixante-huit blessés; elle eut été bien moindre si les troupes ne fussent pas restées trop longtemps à découvert dans le terre-plein des deux redoutes. On les fit retirer enfin en arrière, et l'on commença les travaux nécessaires à l'occupation de ces ouvrages. Les sapeurs détruisirent les ponts-levis pour prévenir les retours offensifs de l'ennemi, et travaillèrent à ouvrir une brèche à l'escarpe, avec une rampe pour y arriver. Le capitaine du génie Feraudy et plusieurs sapeurs furent blessés dans ce travail.

14e et 15e Nuits, du 19 au 21 juin.

La redoute Saint-Daniel ne pouvait faire une

longue résistance après la prise des deux autres. La gorge en était vue et pouvait être battue en brèche de la redoute Saint-Louis; c'est pourquoi on construisit derrière cette redoute une batterie n° 5, de trois pièces, avec des sacs à terre, des pierres et le peu de terre qu'on put trouver. Le capitaine d'artillerie Lefébure fut blessé dans ce travail, et un canonnier fut tué.

A la pointe du jour, cette batterie ouvrit son feu, brisa le pont-levis de la redoute Saint-Daniel, et détruisit une partie du mur de gorge. L'ennemi ne communiqua plus à cet ouvrage que par le fossé et avec des échelles. Après une canonnade de huit heures, il se décida à l'évacuer, et mit le feu aux poudres. On trouva dans la redoute deux pièces de 8 démontées et une pièce de 4 en bon état. Nos sapeurs commencèrent aussitôt une brèche avec une rampe pour y communiquer. Ce travail fut très-difficile sous les feux meurtriers des forts du Montjouy, du Connétable et du Calvaire. L'escarpe n'était qu'un placage en maçonnerie d'un pied d'épaisseur, adossé à un rocher extrêmement dur, de sorte qu'il eût été impossible d'y faire brèche par le canon, si l'on n'avait pu battre le mur de gorge.

La possession des redoutes Saint-Louis, Saint-Narcisse et Saint-Daniel nous rendit maîtres des avenues du plateau du Montjouy, et nous permit

d'y arriver sans être vus du fort. On n'obtint néanmoins ce résultat qu'après quinze jours de travaux, et par une circonstance heureuse, sans laquelle la prise de ces trois redoutes, situées sur le rocher, eût été certainement plus difficile et beaucoup plus longue que celle du Mercadal lui-même, qu'on avait craint d'attaquer.

Cependant Alvarez et la junte de Girone, appréhendant que la ville, déjà écrasée par un bombardement continuel, ne fût plus en état de résister, si le fort Montjouy venait à être pris, avaient adressé une demande de secours à la junte de la province. Mais le général Blake, qui avait réuni sous son commandement toutes les troupes espagnoles de la Catalogne, de Valence et d'Aragon, s'était porté de Valence sur Alcañiz pour tenter de reconquérir Saragosse. Le marquis de Coupigny était resté dans Tarragone avec six mille hommes, et dirigeait les bandes de la province. Il avait détaché les deux Milans dans les environs de Barcelone, et le brigadier Wimphen vers le haut Llobregat. D. Juan Claros et le chanoine Rovira s'étaient mis à la tête des rassemblements de l'Ampourdan, et inquiétaient les communications du général Verdier. En attendant le retour de Blake pour tenter de sauver Girone, le marquis de Coupigny, pour satisfaire aux réclamations du gouverneur Alvarez, voulut d'abord lui faire parvenir

des approvisionnements et quelques renforts de troupes.

Le général Gouvion Saint-Cyr pénétra facilement ce dessein; pressé d'ailleurs par les ordres du ministre de la guerre de protéger les opérations du général Verdier, et n'ayant plus rien à craindre pour Barcelone qui, au mois d'avril, avait été ravitaillé par l'escadre du contre-amiral Cosmao, il quitta Vich le 18 juin avec ses troupes, et vint prendre position le 20, à Caldas de Mallavilla, situé à trois lieues de Girone.

Ce mouvement commença si à propos qu'une brigade du général Pino rencontra près de Caldas et mit en fuite trois bataillons espagnols qui venaient d'Hostalrich, escortant le convoi destiné pour Girone. Nos troupes s'emparèrent de mille à douze cents bœufs et d'une grande quantité d'outres pleines de vin : ce fut pour elles un véritable coup de fortune après les privations qu'elles avaient éprouvées. Elles occupèrent une ligne dont la droite s'appuyait à l'Oña, en avant de Bruñola, et qui se prolongeait par Santa-Coloma et Vidreras jusqu'au bord de la mer, à San Feliu de Guixols. Ce petit port, qui servait de refuge aux corsaires espagnols, fut pris par la division italienne après la plus opiniâtre résistance.

Le général Gouvion Saint-Cyr établit son quar-

tier général à Caldas. Il avait reçu la nouvelle, le 12 juin, que le maréchal Augereau devait le remplacer dans le commandement du septième corps. L'Empereur avait été mécontent de son mouvement de retraite sur Girone, et aurait désiré au contraire qu'il se fût rapproché de l'Èbre, pour se lier avec le général Suchet, qui commandait le troisième corps en Aragon, et marcher ensuite sur Valence. Dès ce moment, le général Gouvion Saint-Cyr ne regarda plus son commandement que comme provisoire, et cette résolution eut une influence fâcheuse sur la suite des opérations. A son arrivée à Caldas, il reçut du général Verdier le plan des attaques, arrêté de concert avec les généraux Sanson et Taviel, et les rapports sur les progrès des travaux depuis l'ouverture de la tranchée : la difficulté des communications avait empêché qu'ils ne lui fussent adressés plus tôt. Le général Gouvion Saint-Cyr pensa avec le général Kirgener, qui commandait le génie à son corps d'armée, que l'intervalle compris entre l'Oña et le Ter, se trouvant couvert par l'armée d'observation, il vaudrait mieux renoncer à l'attaque du front de France, en contenant seulement les sorties du fort Montjouy, au moyen des trois redoutes déjà prises et d'une simple ligne de contrevallation qui les aurait réunies, pour porter l'attaque principale

et décisive contre le Mercadal, dans la plaine de Sainte-Eugénie. Là, on n'avait à craindre que les feux très-éloignés des forts de la montagne des Capucins, et les fronts d'attaque pouvaient être ricochés d'une manière encore efficace, quoique d'un peu loin, par des batteries établies sur les pentes du mont Livio et du mamelon Vert; là, surtout, on trouvait toute la terre nécessaire pour faire les cheminements, tandis que le plateau du Montjouy n'offrait qu'un roc pelé, où il fallait la transporter pour se couvrir. De plus, on devait regarder comme à peu près certain que la prise immédiate de la ville, en isolant la garnison des habitants, ferait tomber les forts réduits à leurs faibles ressources; au lieu qu'en attaquant d'abord les forts qui, il est vrai, donnaient à l'assiégé un grand avantage pour les sorties, leur résistance s'augmentait de tous les moyens de défense de la ville.

Quant à l'objection faite par le commandant du génie du siége contre l'attaque du Mercadal, que les tranchées seraient plongées des forts de la crête des Capucins, elle n'était pas fondée; car les nivellements ont prouvé depuis que ces forts, distants d'environ douze cents mètres des bastions les plus avancés du Mercadal, sont élevés de cent sept mètres au-dessus du terrain de la plaine. Il résulte de là, qu'indépendamment de l'incertitude

des coups à la distance où se trouvaient les forts, le maximum d'inclinaison du plan de défilement des tranchées n'aurait été que d'un douzième; or, comme le profil ordinaire des tranchées correspond à un plan de défilement incliné à un septième, il aurait donc suffi et bien au delà pour couvrir les hommes dans tous les cheminements.

Malgré ces motifs, le général Gouvion Saint-Cyr ne crut pas devoir donner des ordres pour changer la direction des attaques; il les laissa continuer sur le plateau de Montjouy, et cette faute capitale influa sur tout le reste du siége.

Le général Verdier, trop confiant dans le seul effet de son artillerie pour réduire le fort Montjouy, comme il avait réduit les redoutes avancées, ne crut pas nécessaire d'employer un système d'approches régulières, et il porta tous ses soins à faire ériger diverses batteries d'enfilade, de revers et de brèche, contre le front A B, qu'il choisit comme point d'attaque.

Dans le siége de 1711, le front BC avait été préféré; mais alors il n'avait pas de demi-lune, le chemin couvert était imparfait, et la résistance fut si faible qu'on ne fut pas obligé d'achever les cheminements pour y arriver. La demi-lune avait été construite avec des casemates sous les angles d'épaule, et des créneaux pour battre le fossé; elle était garantie des feux de revers par une grande

traverse placée en capitale, et elle communiquait avec le fort par une caponnière en maçonnerie, voûtée et crénelée. Les bastions étaient d'ailleurs bien couverts par un parapet en glacis, élevé très-près de la contrescarpe dans l'intérieur de chaque place d'armes rentrante; en sorte qu'il fallait s'avancer jusque sur la crête du chemin couvert pour battre en brèche l'escarpe. Sur ce même front, les cheminements étaient aussi fort difficiles, à cause des feux de revers des forts du Calvaire et du Connétable, et de plus on avait à craindre les sorties que l'ennemi pouvait faire de ce côté en débouchant du couvent Saint-Daniel où il était établi.

Le front AB offrait moins de difficultés : la demi-lune n'était pas traversée, et sa face gauche se trouvait en prise aux feux de revers de la redoute Saint-Daniel. Le pont de communication à cette demi-lune n'était défendu que par un petit tambour en maçonnerie, qui couvrait en même temps la poterne de la courtine. Le chemin couvert était encore imparfait, et son terre-plein, derrière la contrescarpe, n'était pas encore entièrement remblayé. La face gauche du bastion B avait été couverte par un masque construit dans la place d'armes rentrante, depuis que le général Duhesme avait tenté de le battre en brèche en 1808; mais la face droite du bastion A présentait une hauteur

considérable de son revêtement aux premières batteries, et la caponnière attenante à la redoute Saint-Louis offrait un couvert favorable pour s'avancer jusque sur le glacis. Enfin, on trouvait sur le plateau, et à moins de quatre cents mètres, un espace suffisant pour y développer des batteries de plein fouet et de brèche, et, entre les redoutes Saint-Narcisse et Saint-Daniel, un emplacement favorable pour des batteries à ricochet.

16e Nuit, du 21 au 22 juin.

Cette nuit, qui suivit la prise de la redoute Saint-Daniel, fut, ainsi que la journée suivante, employée en préparatifs.

17e Nuit, du 22 au 23 juin.

On commença, à environ cinq cent soixante mètres du bastion B, les deux batteries nos 7 et 8; la première de deux pièces de 24, pour ruiner le saillant du bastion; la deuxième de quatre pièces de 16, pour ricocher le front d'attaque, malgré la difficulté résultant de la pente de ce front vers la place. Ces deux batteries se trouvaient à l'abri des feux des forts du Calvaire et du Connétable par la redoute Saint-Daniel. Le génie et l'artillerie concoururent à leur établissement.

18e, 19e, 20e et 21e Nuits, du 23 au 27 juin.

La dureté du roc dans lequel il fallut entailler les batteries nos 7 et 8 retarda beaucoup l'établis-

sement de ces deux batteries, qui ne commencèrent à tirer que le 27 au matin.

On construisit en même temps dans le prolongement de la diagonale du fort, la batterie n° 9, de quatre mortiers, pour tourmenter les défenseurs par des feux courbés. Cette batterie tira le 25. La batterie n° 4 avait été retournée contre le fort pour protéger la construction des batteries n°s 7 et 8. Enfin, on avait prolongé la batterie n° 11, pour y ajouter deux pièces de 16 et deux obusiers, afin de contre-battre avec plus d'efficacité les feux bas de la ville, et de ruiner les défenses du bastion Sainte-Marie : les pièces de 12, qui s'y trouvaient déjà, furent remplacées par deux pièces de 16.

La batterie n° 6 continuait toujours le bombardement de la ville, mais avec quatre mortiers de moins, qui en avaient été retirés pour armer la batterie n° 9. Elle avait déjà lancé cinq mille bombes. L'ennemi ramassait avec soin les éclats pour s'en servir contre nous comme de mitraille. La batterie n° 11 tirait contre la ville, mais à une distance beaucoup trop grande pour être efficace. Certainement ces deux batteries eussent été plus utilement employées contre le fort Montjouy qu'on attaquait; elles consommèrent une très-grande quantité de munitions dont on eut plus tard à regretter la perte.

Dans la journée du 27 juin, on commença à réunir des matériaux pour construire, à environ quatre cents mètres du fort Montjouy, une grande batterie n° 10, de douze pièces de 24 et de huit pièces de 16. Cette batterie, dite impériale, devait occuper presque toute la largeur du plateau, afin de contre-battre directement le front d'attaque, et d'ouvrir la face droite du bastion A, dont elle voyait la plus grande partie du revêtement. Devant être construite sur un roc pelé, et exposée à tous les feux de l'artillerie du fort, il était indispensable de l'établir en sacs à terre dans une seule nuit, pour que l'ennemi ne l'aperçût pas avant qu'elle fût en état de tirer. Les pluies violentes qui tombèrent dans la soirée, et pendant plusieurs jours sans interruption, en retardèrent beaucoup les préparatifs. La même cause obligea d'abandonner, dès le 27, la fausse attaque de Sainte-Eugénie, le terrain à la droite du canal étant inondé, et la tranchée pleine d'eau. Cette circonstance eut pu être un obstacle à la prise de la place, si l'on eût porté l'attaque principale de ce côté; mais le retard n'eût été que momentané, si déjà la ville n'eût pas été obligée de capituler auparavant.

Cette fausse attaque ne fut pas reprise faute de bras. La division de siége venait d'éprouver une perte sensible; Rovira s'était porté, le 22, d'Olot à

Castelfollit avec un corps de miquelets et de somatènes, d'environ trois mille hommes, et s'était emparé d'un convoi de charrettes et de cent vingt chevaux d'artillerie. Le général Guillot, qui occupait le mont Livio, fut envoyé avec deux mille hommes à la poursuite de l'ennemi. Il l'attaqua le 24, sur les hauteurs de Bañolas. Le combat fut très-vif; le général Guillot perdit deux cents hommes, et fut obligé de se retrancher au couvent de San-Morteria, en attendant un renfort de dix compagnies d'élite, que le général Verdier lui envoya. Mais, pendant la nuit, l'ennemi se retira à Olot d'où il était venu. Le général Guillot resta à Bañolas pour protéger la grande route et escorter les convois. Une partie de la division Lechi avait aussi été retirée de la plaine de Salt pour couvrir Pont-Mayor, et le restant des troupes suffisait à peine pour les travaux de l'attaque du Montjouy.

22ᵉ NUIT, du 27 au 28 juin.

On fit une portion de place d'armes à droite de la redoute Saint-Louis, pour appuyer les troupes destinées à défendre cette redoute. On commença un chemin pour conduire l'artillerie à la grande batterie n° 10.

23ᵉ, 24ᵉ, 25ᵉ et 26ᵉ NUITS, du 28 juin au 2 juillet.

On remplit des sacs à terre pour la construction de la grande batterie n° 10. Les pluies offri-

rent de grands obstacles aux travaux. La terre était délayée comme de la boue, et le sol glissant. Les chemins devinrent impraticables pour le transport de l'artillerie et des approvisionnements.

On prit aux avant-postes deux paysans qui s'étaient échappés de la ville; ils étaient porteurs d'une lettre adressée par la junte au général Blake, pour lui faire part de la détresse de la place et le presser de venir à son secours. Cette lettre confirma le général Verdier dans sa résolution de se rendre maître du fort Montjouy, pour forcer ensuite la ville à capituler (1).

De son côté, le général Gouvion Saint-Cyr espérant déterminer le gouverneur à se rendre avant l'arrivée de Blake, chargea le général Kirgener, commandant du génie à son corps d'armée, d'entamer des négociations avec Alvarez. Le général Kirgener fit parvenir à celui-ci une lettre par un prisonnier (2); mais Alvarez répondit qu'il ne voulait pas traiter, et que sous aucun prétexte il n'admettrait de parlementaire. Il saisit cette occasion pour réafficher dans les rues et sur les places publiques sa proclamation du 5 mai, qui portait peine de mort contre quiconque parlerait de capitulation. Elle fut accueillie avec le même enthou-

(1) Voir pièces justificatives, n° 8.

(2) Voir pièces justificatives, n[os] 9 et 10.

siasme que la première fois par les habitants qui, malgré les bombes, l'incendie, les progrès du siége, et la présence d'une nouvelle armée, rendant plus difficiles les sorties de la place et éloignant l'espoir qu'ils avaient d'être secourus, s'exaltèrent tous à l'idée de servir par leur résistance obstinée la cause de la patrie et de la religion.

Le général Verdier, n'ayant pas été prévenu de la démarche du général Gouvion Saint-Cyr, s'en plaignit amèrement au ministre de la guerre (1).

27e Nuit, du 2 au 3 juillet.

Quatre-vingt mille sacs à terre remplis par l'infanterie furent déposés dans les creux de rochers et les plis du terrain cachés aux vues du fort et de la ville, à cent cinquante mètres environ de l'emplacement de la grande batterie n° 10, à laquelle ils étaient destinés. On en avait formé cinq tas de seize mille, bien séparés les uns des autres pour éviter la confusion, et désignés chacun pour servir au massif d'une division correspondante dans la batterie. Tous les matériaux se trouvant ainsi préparés, on commença la construction de cette batterie à neuf heures du soir. Deux mille hommes y furent employés. Chacun des cinq tas de sacs à terre et chacune des cinq parties correspondantes de la batterie furent entourés d'une ligne de faction-

(1) Voir pièces justificatives, n° 11.

naires, en dedans de laquelle on plaça les travailleurs, qui, sous aucun prétexte, ne purent en sortir. Deux officiers du génie furent commandés pour chaque portion de batterie, et le tout fut surveillé par le chef de bataillon du génie Fleury, chef d'attaque, secondé de deux officiers faisant fonction d'officiers majors. Le chef de bataillon d'artillerie Lasseron et huit officiers de la même arme dirigèrent la construction de l'épaulement de la batterie.

Les travailleurs allaient chercher les sacs à terre aux tas et les apportaient à chaque portion de la batterie, où ils étaient reçus par les canonniers qui bâtissaient le parapet comme avec des moellons. La nuit était fort obscure, et la pluie qui tomba sans discontinuer rendait le terrain glissant, surtout sur les pentes, et augmentait encore le poids des sacs à terre. Chaque homme portait jusqu'à trois sacs à la fois. L'activité des travailleurs se ralentit à une heure du matin; on leur annonça alors que la somme qui leur avait été promise serait doublée. A trois heures et demie, l'excès de fatigue ayant produit un nouveau moment de relâchement, on leur déclara que le travail ne serait pas interrompu par le jour, et qu'ils ne partiraient qu'après son entier achèvement. On leur rappela en même temps qu'ils étaient à portée de mitraille du fort, leur faisant sentir le danger auquel les expo-

sait leur mollesse. Les travailleurs redoublèrent alors d'activité, et à cinq heures du matin, après huit heures de travail, la batterie était non-seulement achevée, mais encore armée de ses vingt bouches à feu, et pourvue en abondance de projectiles et de poudre. Elle ouvrit son feu à cinq heures et demie. L'épaulement tout en sacs à terre avait cent vingt mètres de long, six mètres d'épaisseur, et deux mètres trente centimètres de hauteur. Le travail avait été protégé par les batteries n°s 6, 7, 8 et 9, qui toute la nuit firent un grand feu sur le fort.

L'étonnement dont l'ennemi fut frappé le matin à la subite apparition de cette batterie, n'affaiblit cependant pas sa résolution. Il retira aussitôt une partie de son artillerie du fort Montjouy, pour ne pas l'exposer à être démontée, ne conservant en batterie que quelques pièces légères, dont il changeait souvent l'emplacement. Il répara la crête supérieure du parapet à mesure qu'elle était ruinée, employant des gabions et des sacs à terre, derrière lesquels il faisait de temps en temps une vive fusillade. Ce jour même, la batterie impériale fit une brèche d'environ douze mètres de large à la face droite du bastion A, et un boulet cassa le mât du drapeau espagnol qui flottait sur ce bastion. L'ennemi riposta par un feu vif des ouvrages hauts et bas de la ville et de la tour Saint-Jean, et il parvint à démonter deux pièces de 24 à la batterie impériale,

dont il détruisit aussi quelques embrasures. Un canonnier fut tué; le lieutenant d'artillerie Bosse et quinze canonniers furent blessés.

28e Nuit, du 3 au 4 juillet.

On répara la batterie n° 10, et l'on remplaça par deux obusiers les deux pièces qui y avaient été démontées. On commença deux traverses dans la caponnière qui mène de la redoute Saint-Louis au saillant de la demi-lune.

A dix heures et demie du soir, le chef de bataillon du génie Fleury fit la reconnaissance de la brèche. Il s'avança avec trois sapeurs jusque sur la crête du glacis de la place d'armes du bastion. N'y trouvant pas l'ennemi, il descendit dans le terre-plein du chemin couvert qui, dans cette partie, était de niveau avec le fond du fossé. Il put ainsi, à la faveur de l'obscurité de la nuit, arriver jusqu'au pied de la brèche qu'il reconnût praticable. Un factionnaire de la demi-lune, entendant quelque bruit, cria deux fois *qui vive*, mais ne tira point.

A la pointe du jour, la batterie n° 10 recommença son feu pour élargir la brèche. Les forts du Connétable et du Calvaire tirèrent beaucoup sur cette batterie, ainsi que les ouvrages bas de la ville.

La batterie n° 11 ayant reçu son complément d'armement, commença à tirer contre le bastion

Sainte-Marie, avec quatre pièces de 16 et deux obusiers. Cette attaque était aussi hors de propos que l'action continue de la batterie de mortiers n° 6 sur la ville.

29e Nuit, du 4 au 5 juillet.

Le chef de bataillon du génie Fleury, convaincu par la reconnaissance qu'il avait faite la veille, que la brèche était praticable, avait proposé de donner immédiatement l'assaut au fort Montjouy, pour profiter de l'élan des troupes excitées par le succès de la batterie n° 10, et pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se remettre de son premier effroi, ni d'élever un retranchement intérieur en arrière de la brèche. Désespéré de voir retarder l'assaut, et perdre ainsi un moment précieux, cet officier, que sa valeur brillante fit partout distinguer, se décida à insulter la brèche cette nuit-là même, avec deux compagnies de sapeurs, espérant d'être soutenu par les gardes de tranchée.

Il partit à neuf heures et demie de la redoute Saint-Louis, par une nuit sombre, et se dirigea, comme il l'avait fait la veille, le long du glacis de la caponnière de cette redoute, sur la capitale de la demi-lune; puis, se guidant par la masse noire du fort qui se dessinait sur le ciel, il tourna à droite, s'en rapprochant dans la crainte de s'égarer. Il rencontra la place d'armes rentrante entre la demi-lune et le bastion en brèche. Arrivé là, il

eût dû, pour suivre exactement sa marche de la veille, continuer son mouvement à droite, jusqu'à la place d'armes saillante du bastion, en arrière de laquelle il avait reconnu qu'il n'y avait pas de contrescarpe. Mais, se voyant si près du fort, il crut préférable d'éviter à sa petite colonne une marche de flanc sous un feu presque à bout portant, pour atteindre directement à la brèche par la place d'armes rentrante, où il se trouvait, ne regardant d'ailleurs que comme un faible inconvénient la hauteur de quelques pieds de contrescarpe qu'il croyait seulement avoir à franchir. Il se hâta donc de répondre par le cri de *France* au *qui vive* de l'ennemi, et de s'élancer en avant pour pénétrer dans le fossé. Mais il fut arrêté par un obstacle qu'il n'avait pu prévoir. Le revêtement de la contrescarpe, qui était alors en réparation ou en construction, formait un mur isolé au pied du talus intérieur du terre-plein du chemin couvert. Les sapeurs de la première compagnie, commandée par le capitaine Lafitte, descendirent rapidement ce talus, et, dans leur ardeur, vinrent se heurter contre ce mur dont ils ne pouvaient concevoir l'existence ni mesurer la hauteur. L'ennemi fit un feu terrible. La seconde compagnie, qui formait la queue de la colonne, crut entendre l'ordre de la retraite, et rentra dans la batterie n° 10. La première compagnie resta en-

core quelques moments dans le chemin couvert, avec le chef de bataillon Fleury, qui se décida ensuite à se retirer. Nous eûmes trente-deux hommes de tués ou de blessés, et parmi ces derniers le capitaine du génie Féraudy, non rétabli encore d'un premier coup de feu qu'il avait reçu à la prise de la redoute Saint-Narcisse.

Telle fut la fâcheuse issue de cette tentative, qui aurait probablement réussi, si le commandant Fleury, sans se laisser guider par des conjectures, quelque motivées qu'elles fussent, eût suivi scrupuleusement le chemin qu'il avait reconnu la veille.

Le général Verdier, qui crut peut-être que la brèche était impraticable, parce que la petite colonne du commandant Fleury avait été repoussée, fit continuer pendant trois jours le feu de l'artillerie avant d'en venir à un assaut décisif, ce qui donna le temps aux Espagnols de construire un retranchement en arrière de la brèche. Le brigadier Fournas, qui défendait le fort Montjouy avec sept cents hommes, mit le temps à profit pour faire exécuter de chaque côté de la brèche une coupure par des tirailleurs qui étaient relevés d'heure en heure, et payés à raison d'une piastre par homme; les survivants héritaient de ceux qui étaient tués.

Dans la journée du 5, l'armée d'observation

s'empara du poste important de Palamos, dont le port facilitait aux Espagnols la communication de Girone avec Tarragone, résidence de la junte de la province et du capitaine général. Cette position était très-forte; la ville, située à l'extrémité d'une presqu'île, était couverte par d'anciens retranchements que les Espagnols avaient relevés et armés de vingt pièces de canon, et qu'ils protégeaient par six chaloupes canonnières. Le général Fontane, de la division Pino, fut chargé d'enlever ce poste avec une brigade d'infanterie, six pièces d'artillerie et deux escadrons de dragons. Après plusieurs sommations inutiles, la ville fut attaquée et prise d'assaut, malgré la résistance la plus vive: la garnison fut passée au fil de l'épée.

30e Nuit, du 5 au 6 juillet.

L'assaut au fort Montjouy se trouvant différé de quelques jours, on voulut profiter de ce temps pour préparer des portions de logements sur le glacis, afin d'appuyer les troupes dans leur attaque. On commença par défiler, au moyen de nouvelles traverses, l'ancienne caponnière qui servait de communication de la redoute Saint-Louis à la demi-lune.

31e Nuit, du 6 au 7 juillet.

On continua les travaux de la caponnière, et l'on ouvrit en avant et à cinquante mètres du chemin couvert de la demi-lune un bout de parallèle, qui

34.

débordait un peu la capitale de cet ouvrage. Bien qu'on ne pût encore y communiquer à couvert, on se proposait d'en déboucher quelques moments avant l'assaut, pour faire un petit logement en sacs à terre sur la crête du chemin couvert, et y établir quelques fusiliers. Toute la nuit et le jour suivant furent employés à remplir des sacs à terre pour ce logement.

L'artillerie établit dans la redoute Saint-Louis une nouvelle batterie n° 12, de deux pièces de 16, pour battre l'épaule gauche du bastion B, plus en vue de cette position que de la grande batterie n° 10 : il était important de ruiner ce point pour mieux découvrir le flanc qui protégeait la brèche du bastion A. La batterie n° 12 devait aussi tirer sur le milieu de la courtine pour faire tomber les débris du revêtement dans le tambour qui était au pied, et obliger l'ennemi d'en retirer un obusier qu'il y avait conservé.

Au jour, la batterie n° 12 ouvrit son feu. La batterie n° 10 reprit le sien pour adoucir le talus de la brèche, et empêcher l'ennemi d'en déblayer le pied : la face droite du bastion A était ouverte sur toute sa longueur. La batterie de mortiers n° 9 jeta un grand nombre de bombes dans l'intérieur du fort. Les batteries n°s 7 et 8 tirèrent aux défenses. Les batteries n°s 6 et 11 dirigeaient

en même temps un feu très-vif contre la tour Saint-Jean et les ouvrages bas de la ville.

Nous eûmes deux canonniers de tués et cinq de blessés.

32e Nuit, du 7 au 8 juillet.

L'assaut au fort Montjouy devant avoir lieu cette nuit même, on déboucha de la portion de parallèle faite la veille pour aller couronner avec des sacs à terre, sur une longueur de cent mètres, le chemin couvert de la face gauche de la demi-lune. Le capitaine du génie Drouet et trois mineurs furent blessés dans ce travail périlleux. Des logements plus solides, préparés de longue main et plus étendus, auraient épargné à l'armée assiégeante des pertes graves, et à celui qui présidait aux attaques la douleur d'un triste résultat.

Deux mille quatre cents hommes des compagnies d'élite de la division de siége, grenadiers et voltigeurs, sous les ordres de l'adjudant commandant Beurmann, avaient été réunis, pendant la nuit, derrière un pli de terrain situé à droite et en avant de la batterie n° 10. Ces troupes furent divisées en deux colonnes, précédées chacune de deux compagnies de voltigeurs, d'une compagnie de sapeurs et d'un détachement de canonniers, portant des grenades. La première colonne devait assaillir la brèche du bastion A, par la place d'ar-

mes saillante du chemin couvert; et la deuxième, munie d'échelles, était chargée de tenter l'escalade de la demi-lune à l'endroit des embrasures. En même temps une fausse attaque devait avoir lieu sur le front de Saint-Daniel; mais on ne chargea aucune colonne de menacer la gorge du fort et d'intercepter sa communication avec la ville, ce qui aurait eu le double avantage d'inquiéter vivement les défenseurs en leur enlevant tout espoir de retraite, et de les empêcher de recevoir des secours.

A trois heures du matin, à un signal de dix coups de canon donné de la batterie n° 10, les troupes s'élancèrent au pas de course, et traversèrent à découvert, sans beaucoup de pertes, un espace de trois cents mètres pour arriver jusqu'à la crête du glacis. Le chef de bataillon du génie Fleury, qui commandait la tête de la première colonne, formée de six compagnies de voltigeurs, de cent vélites royaux italiens, des sapeurs et des canonniers, parvint sans obstacle jusque dans la place d'armes saillante du bastion A. Il s'avança dans le fossé; et, quoique déjà frappé d'une balle dans le côté, il gravit à travers les décombres jusqu'au sommet de la brèche.

La deuxième colonne se dirigea sur la face gauche de la demi-lune, et sauta dans le chemin couvert près de la place d'armes rentrante. La

contrescarpe avait quatre mètres de hauteur dans cet endroit, et les troupes ne purent descendre dans le fossé qu'au moyen des échelles qui devaient leur servir à l'attaque de la demi-lune.

Au bruit des assaillants, l'ennemi fit de toutes les parties du front d'attaque un feu extrêmement vif qui arrêta la plus grande partie des troupes sur le glacis. La tête de la colonne que commandait le chef de bataillon Fleury était parvenue jusqu'au sommet de la brèche, mais elle s'y trouvait arrêtée par les obstacles que l'ennemi avait eu le temps d'y élever. Deux petits parapets en sacs à terre avaient été construits à droite et à gauche de la brèche, perpendiculairement à la face du bastion; ils étaient précédés d'un fossé, dans lequel se trouvaient deux rangées de chevaux de frise, qui se prolongeaient au pied du talus intérieur du terre-plein du rempart, de manière à relier entre elles les extrémités des deux petits parapets. Resserrés entre ces obstacles et la brèche, fusillés à bout portant, tant des parapets des coupures que d'une caserne crénelée qui se trouvait à la gorge du bastion et d'un corps de garde situé à gauche, foudroyés sur la rampe de la brèche par la mitraille de plusieurs canons et d'un obusier chargé de trois cents balles, nos soldats essayèrent vainement de rompre les lances des chevaux de frise. Le commandant Fleury et sept officiers qui l'ac-

compagnaient tombèrent blessés, ainsi qu'un grand nombre de vélites, de sapeurs et de canonniers. Les soldats se trouvant alors sans chefs se débandèrent et regagnèrent en désordre le chemin couvert. Le reste des assaillants, écrasés et dispersés sous le feu meurtrier du fort Montjouy, de la tour Saint-Jean, des ouvrages bas de la ville, des forts du Connétable, du Calvaire et de la redoute du Chapitre, s'étaient retirés sur les points où ils croyaient se trouver moins exposés aux coups de l'ennemi, ou s'étaient rangés à découvert sur la crête du glacis pour répondre aux feux du fort. Le colonel Mouff, du premier régiment de Berg, à la tête de quelques compagnies de Westphaliens, chercha vainement à les rallier et à les conduire à la brèche. Ce colonel fut blessé, et l'adjudant commandant Beurmann, qui avait la conduite principale de l'assaut, ne parvint qu'avec peine à arrêter les fuyards. L'attaque tentée contre la demi-lune ne fut pas plus heureuse; quelques sapeurs commençaient à escalader l'escarpe avec leurs échelles, quand le retard de la masse principale et le désordre général les forcèrent de se retirer.

Le général Verdier, qui était resté dans la batterie n° 10 avec les généraux Sanson et Taviel, attendant l'issue du combat, fit battre la retraite pour renouveler avec plus d'ensemble l'attaque du bastion,

mais ce fut sans résultat. Les braves vélites italiens, en tête des voltigeurs, parvinrent une seconde fois sur la brèche, sans pouvoir s'y maintenir; et le reste de la colonne se débanda plus vite encore que la première fois. Irrité de ce désordre, le général Verdier prescrivit à l'adjudant commandant Beurmann de rallier tous les fuyards à la réserve et de tenter un troisième assaut. Cette tentative ne servit qu'à augmenter le nombre des victimes, et à prouver l'impossibilité où étaient les troupes de surmonter d'aussi grands obstacles.

L'ennemi, enflammé par ses succès, faisait un feu épouvantable. Alvarez lui-même était accouru avec une réserve pour renforcer la garnison du fort. Après deux heures de combat, le général Verdier ne conservant aucun espoir de forcer les défenseurs, fit retirer ses troupes.

Cette malheureuse affaire nous coûta mille soixante-dix-neuf hommes tués ou blessés, dont soixante-dix-sept officiers; le brave chef de bataillon du génie Fleury, les lieutenants Grassi du génie et Euzenate des sapeurs, furent blessés sur la brèche. Les lieutenants d'artillerie Mathieu et Martin, soixante sapeurs et dix-sept canonniers, furent mis hors de combat. Les capitaines Plazanet du génie et Ronzelli des sapeurs furent aussi blessés à l'attaque de la demi-lune. Les vélites italiens se conduisirent d'une manière admirable; ils

eurent cinquante-deux hommes hors de combat sur cent qu'ils étaient.

A six heures du matin et quelques minutes après l'assaut, la tour Saint-Jean, occupée par les Espagnols, sauta par l'explosion d'une bombe ou par la négligence de ceux qui avaient le maniement des poudres. Elle ensevelit sa garnison sous ses ruines. Cet événement fut pour nous une faible compensation des pertes de la nuit (1).

33e Nuit, du 8 au 9 juillet.

Les batteries nos 9 et 10 jetèrent des bombes et des obus sur la brèche pour empêcher l'ennemi d'y travailler. La batterie no 12 continua son feu; quatre pièces de la batterie no 10 furent dirigées contre la face gauche du bastion B, pour ruiner ses défenses.

Le marquis de Coupigny voulut faire une nouvelle tentative pour introduire un secours dans la place. Un corps de troupes sous les ordres du général Wimphen et les bandes des deux Milans venant d'Hostalrich harcelèrent pendant trois jours la division Souham sur la droite, afin de faire passer plus facilement vers la gauche une colonne de quinze cents grenadiers, commandée par le colonel anglais Rodolphe Marshal et par D. Narcisse Rich, aide de camp de confiance d'Alvarez.

(1) Voir pièces justificatives, nos 12, 13 et 14.

Dans la matinée du 9 juillet, cette colonne avait dépassé la ligne du général Pino assez près de Llagostera, où était son quartier général; mais un traîneur qui fut pris fit connaître ce mouvement. Le général en chef jugeant que cette colonne se dirigerait sur Castellar de la Selva pour pénétrer à Girone pendant la nuit, envoya en toute hâte sur ce point l'adjudant commandant Devaux avec le quatrième bataillon du soixante-septième régiment, campé près du quartier général, dont il faisait le service. Ce colonel était à peine embusqué près de Castellar, comme il en avait reçu l'ordre, que la colonne ennemie déboucha à la chute du jour. Reçue par une fusillade vive, bien nourrie et à bout portant, elle rebroussa chemin à la faveur de l'obscurité et des bois; mais le lendemain elle tomba entre les mains d'un parti commandé par le général Pino, qui avait reçu l'ordre de la suivre et de battre le pays jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée. Le colonel anglais demanda à capituler, et il s'enfuit pendant qu'on parlementait, se dirigeant sur Girone, où il parvint à entrer. La perte de cette troupe enlevée si près de la place, et dans le moment où le gouverneur en avait un si grand besoin, fut très-sensible à l'ennemi.

Le général Verdier, obligé de recourir au mode régulier des siéges, le seul capable de forcer la garnison du fort Montjouy à sortir des ruines

où elle se défendait avec tant de courage, donna des ordres pour que les cheminements fussent conduits jusqu'au pied de la brèche. Les nouveaux travaux furent dirigés avec autant de prudence que de bravoure par le capitaine du génie Boischevalier, chef d'attaque, et les officiers sous ses ordres, mais non pas sans beaucoup de retards et d'accidents causés par le feu et les sorties de l'ennemi, par la nature du terrain tout de roc, et par celle des remblais du glacis formés seulement de pierrailles.

34e Nuit, du 9 au 10 juillet.

La portion de parallèle déjà commencée à la queue du glacis de la demi-lune avait peu de consistance, et l'on ne pouvait y arriver à couvert. On s'attacha donc à y faire une communication sûre en construisant de nouvelles traverses dans la caponnière de Saint-Louis. Une pièce que l'ennemi avait conservée sur la face gauche du bastion B, inquiéta beaucoup ce travail, qui se continua au jour. On remplit des sacs à terre pour prolonger la parallèle déjà commencée.

35e Nuit, du 10 au 11 juillet.

On continua les travaux de la caponnière; mais une très-forte pluie força de les suspendre. A l'entrée de la nuit, l'ennemi fit du fort une sortie que nos avant-postes repoussèrent. Craignant à son

tour d'être attaqué, il fit à deux reprises une fusillade très-vive et un feu de mitraille.

36ᵉ Nuit, du 11 au 12 juillet.

On fit deux nouvelles traverses dans la caponnière, et l'on ouvrit en avant un boyau de communication de trente mètres de longueur, pour gagner l'emplacement de la parallèle.

L'artillerie entreprit une nouvelle batterie n° 13, de six pièces de 24, pour ruiner le saillant de la demi-lune, et détruire autant que possible la face gauche du bastion B et le parapet de la courtine. On pensait que cette batterie, qui était plus rapprochée et qui avait plus de commandement que la batterie n° 10, serait aussi plus efficace.

Au jour, on perfectionna les traverses de la caponnière qui avaient été endommagées la nuit précédente par le feu de l'ennemi. Nous eûmes un homme de tué et deux de blessés.

37ᵉ Nuit, du 12 au 13 juillet.

On construisit deux nouvelles traverses dans la caponnière, et dès lors on put communiquer à couvert avec l'amorce du boyau entrepris la nuit précédente pour gagner l'emplacement de la parallèle. Pour arriver à couvert à la batterie n° 13, on fit une communication en sacs à terre, qui devait aussi servir de place d'armes. La batterie n° 10 étant devenue inutile, on commença à en

lever les matériaux pour les employer aux cheminements.

A six heures du matin, la batterie n° 13 ouvrit son feu contre le front d'attaque.

On remplaça par des traverses en pierres, surmontées de gabions, celles qui avaient été faites en sacs à terre la nuit précédente dans la caponnière. Deux sapeurs tués et trois blessés.

38e Nuit, du 13 au 14 juillet.

On acheva le boyau commencé pour communiquer de la caponnière à la parallèle amorcée sur le glacis. Cette parallèle fut elle-même prolongée à la gauche jusqu'à la rencontre du nouveau boyau. Douze hommes blessés, dont quatre canonniers.

39e Nuit, du 14 au 15 juillet.

On prolongea la parallèle à la gauche par un crochet de vingt mètres, et l'on perfectionna la partie commencée la nuit précédente. L'ennemi fit sur ces travaux un très-grand feu, tant du fort que des bastions bas de la ville, d'où il lançait des bombes. Dix hommes blessés.

Dans la journée, on continua à perfectionner la parallèle à droite jusqu'à la capitale de la demi-lune, et l'on amassa sur le revers une grande quantité de sacs à terre, de gabions et de fascines, pour les travaux des nuits suivantes. La batterie n° 13 ayant produit son effet, ralentit son feu, et ne tira plus qu'aux défenses du fort pour protéger les travaux

de sape. Les batteries n°s 10 et 12, ainsi que les batteries n°s 6 et 11, continuèrent de tirer pour ramener sur elles une partie des feux courbes de la ville, qui étaient dirigés contre l'attaque principale. Trois canonniers blessés.

40e Nuit, du 15 au 16 juillet.

On prolongea la parallèle de soixante mètres à la droite de la capitale de la demi-lune. Au jour, on remplaça par une gabionnade une partie de l'ancien massif en sacs à terre de cette parallèle. Deux hommes tués et trois blessés.

Ce jour-là, Alvarez adressa à la junte suprême de Séville un rapport sur l'état de la ville, dans lequel il faisait connaître le danger où la place se trouverait après la prise du Montjouy. Il ranimait en même temps par ses énergiques paroles les espérances que les Espagnols avaient justement conçues de sa fermeté et de son courage (1). D'après un rapport du commandant d'artillerie de la place, joint à cette pièce, il résultait que depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'au 13 juillet inclusivement, l'assiégeant avait lancé dans la ville sept mille vingt-sept bombes et mille cent dix obus; et dans le fort Montjouy, dix-huit cents bombes et quatorze cent soixante et un obus; qu'il avait, de plus, tiré vingt-cinq mille neuf cents

(1) Voir pièces justificatives, n° 15.

coups de canon; ce qui devait faire évaluer à plus de deux mille quatre cent trente-trois quintaux la poudre qu'il avait brûlée; que la place pour son compte avait envoyé neuf mille bombes, sept mille obus et dix mille boulets.

La junte de Catalogne avait aussi adressé à la junte de Séville une nouvelle demande de secours (1).

Le marquis de Coupigny répondit aux demandes du gouverneur et de la junte (2); et, en attendant qu'il pût agir plus efficacement en faveur de Girone, il continua de faire inquiéter les communications de la division de siége. Une bande partie d'Olot avait réussi, le 10 juillet, à s'emparer d'un convoi de poudre venant de Perpignan. Cet événement fut d'autant plus fâcheux pour nous, que la consommation de munitions qui se faisait au siége était considérable. Le général Verdier, qui avait rappelé auprès de lui la brigade du général Guillot, dut, pour couvrir la grande route de France, réorganiser une colonne mobile, dont il donna le commandement au major Maisonneuve, son aide de camp. Les Espagnols furent battus, le 15, près de la Jonquière, et rejetés sur Saint-Laurent de la Muga.

(1) Voir pièces justificatives, n° 16.

(2) Voir pièces justificatives, n°s 17 et 18.

Un autre corps espagnol de trois mille cinq cents hommes s'était avancé d'Olot sur Bañolas, pour menacer les camps de la division de siége. Le général Verdier en prévint le général Gouvion Saint-Cyr, qui envoya au-devant de l'ennemi le quarante-deuxième régiment, de la division Souham, fort de deux mille six cents hommes, sous les ordres du colonel Espert. Ce régiment, arrivé à Bañolas le 12 juillet à six heures du soir, y trouva l'ennemi, qu'il attaqua le lendemain et mit en déroute. Les Espagnols s'enfuirent dans les montagnes, laissant trente hommes tués sur le champ de bataille : nous eûmes une vingtaine de blessés.

La colonne battue le 15 près de la Jonquière s'était ralliée à Saint-Laurent de la Muga, où, se recrutant d'un grand nombre de paysans, elle présenta bientôt une force de cinq mille hommes. Le général Verdier se vit encore obligé de détacher contre elle la brigade du général Guillot : cette brigade et la colonne du major Maisonneuve qui s'y était réunie marchèrent contre les Espagnols; mais ceux-ci, sans attendre les troupes françaises, se retirèrent dans les montagnes de la Sierra de Llorona, pays d'une âpreté épouvantable, et où il était presque impossible de les poursuivre.

D'un autre côté, le rassemblement qui avait lieu à Olot grossissait tous les jours; déjà on l'évaluait à douze mille hommes. Une attaque combinée au-

rait été nécessaire pour en chasser l'ennemi; mais le général Gouvion Saint-Cyr, dans la crainte d'être attaqué par la route de Barcelone, ne voulut tenter aucune expédition (1).

Ce système d'inaction du général Gouvion Saint-Cyr, non-seulement contre la place, mais encore contre l'ennemi du dehors, était vraiment déplorable. La division de siége était écrasée par l'escorte des convois, les travaux et les fatigues de tout genre, et l'armée d'observation restait tranquillement l'arme au bras, se laissant même bloquer dans ses camps. Cette armée avait déjà épuisé la zone peu étendue du pays qu'elle occupait, les vivres commençaient à manquer, et les soldats inactifs tombaient malades. Tandis qu'en détachant au loin des colonnes mobiles, ne laissant que des réserves dans un camp retranché sous Girone, elle aurait étendu sa sphère d'activité, se serait procuré des vivres, et aurait empêché les rassemblements de l'ennemi; de plus le soldat, entretenu dans une salutaire activité, aurait été moins en prise aux maladies.

41e Nuit, du 16 au 17 juillet.

On prolongea la parallèle à droite jusque vers le saillant du bastion A.

Au jour, on perfectionna ce travail, et l'on con-

(1) Voir pièces justificatives, nos 19 et 20.

tinua de substituer, à gauche de la capitale de la demi-lune, une gabionnade au massif en sacs à terre de la parallèle.

42e Nuit, du 17 au 18 juillet.

La parallèle étant à peu près terminée, on en déboucha pour faire le couronnement du chemin couvert de la demi-lune. Au bruit que firent les travailleurs, l'ennemi se crut assailli, et fit pendant quelque temps un feu si vif que nos sapeurs furent obligés de rentrer dans la parallèle. Ils revinrent ensuite, et firent avec des gabions quatorze mètres de couronnement sur chacune des branches du chemin couvert, une grosse traverse à chaque extrémité, et une communication à gauche avec la parallèle. Dans ce travail, nous eûmes deux sapeurs de tués et deux autres de blessés.

Au jour, on perfectionna la partie de gauche du couronnement et la communication avec la parallèle. On ouvrit une deuxième communication à la droite, et l'on continua de remplacer par une gabionnade le massif en sacs à terre de la parallèle. Un mineur et un canonnier furent tués.

43e Nuit, du 18 au 19 juillet.

On prolongea le couronnement du chemin couvert de la demi-lune, et l'on fit une traverse à gauche et à droite de ce prolongement, afin d'établir contre la demi-lune deux batteries de brèche, nos 14 et 15, chacune de deux pièces de 16, et

d'un pierrier. L'ennemi lança sur ce travail, des ouvrages bas de la ville, un grand nombre de bombes et de grenades; il tira aussi à mitraille d'un mortier ou pierrier établi au saillant du bastion A. Cette même nuit, une crue subite du Ter, produite par les pluies qui tombaient depuis plusieurs jours, et par un violent orage, emporta les ponts de Salt et de Saint-Julien : l'eau s'éleva de quatre pieds au-dessus du niveau de ces ponts.

Au jour, on perfectionna la portion du couronnement faite la nuit précédente, et l'on répara les dégâts occasionnés par les bombes. On remplaça par une gabionnade toute la partie de la parallèle qui avait été faite en sacs à terre à la droite de la demi-lune.

Trois hommes tués et huit blessés, dont trois sapeurs et deux canonniers.

44e Nuit, du 19 au 20 juillet.

Nos sapeurs réparèrent le couronnement du chemin couvert endommagé par le feu de l'ennemi; ils épaissirent le parapet et élargirent le terre-plein. On perfectionna la parallèle et on la termina par un crochet pour l'appuyer contre les sorties. Le capitaine du génie Bourgoin fut blessé, ainsi que plusieurs travailleurs.

Pendant le jour on continua à épaissir le parapet de la partie droite de la parallèle, et l'on commença à préparer dans le couronnement du che-

min couvert l'emplacement des batteries de brèche contre la demi-lune. L'ennemi tira beaucoup sur ce travail et incendia, avec des pots à feu, un assez grand nombre de gabions qui n'étaient remplis que de pierres, et simplement couronnés de sacs à terre et de fascines; la chaleur du jour, desséchant les bois, les rendait plus faciles encore à embraser. Plusieurs travailleurs et gardes de la tranchée furent blessés.

45e Nuit, du 20 au 21 juillet.

Les sapeurs continuèrent à préparer les emplacements des batteries de brèche dans le couronnement du chemin couvert, et à réparer le parapet de la parallèle endommagé par le feu de l'ennemi.

Trois sapeurs blessés.

A quatre heures du matin, l'ennemi commença à tirer sur la batterie n° 11 qui, pendant six heures consécutives, fut le point de mire de tous les feux des bastions et des batteries basses de la place. Plusieurs bombes y firent de grands dégâts : le lieutenant d'artillerie Landrieux et cinq canonniers furent blessés et deux autres furent tués. Les batteries nos 10, 12 et 13 continuèrent leur feu. On travailla à épaissir le parapet du couronnement du chemin couvert de la demi-lune, à élargir le terre-plein, à perfectionner les traverses et à y faire des recouvrements pour rendre la communication plus sûre.

46e Nuit, du 21 au 22 juillet.

On prolongea le couronnement du chemin couvert de trente mètres sur la gauche, pour atteindre la place d'armes où se trouvait le masque couvrant le bastion B. Cette portion de logement fut épaulée par une traverse, de manière à offrir un nouvel emplacement pour la batterie de brèche. L'ennemi incendia une seconde fois, par des pots à feu, les gabions et les fascines d'une partie du couronnement; mais ce dommage fut réparé malgré une très-vive fusillade dirigée du fort contre les travailleurs.

Un homme tué et quatre blessés.

Au jour, on commença dans le couronnement du chemin couvert de la demi-lune, à droite et à gauche du saillant, les batteries de brèche nos. 14 et 15. Dans ce travail, le capitaine d'artillerie Ragmey fut tué; le lieutenant d'artillerie Chandon et deux canonniers furent blessés. On répara les dommages causés la nuit précédente par le feu de l'ennemi à la parallèle et aux traverses de la caponnière; on épaissit quelques parties des parapets de cette parallèle.

47e Nuit, du 22 au 23 juillet.

On prolongea de douze mètres à droite le couronnement du chemin couvert, et l'on y fit une traverse. Ce travail était achevé lorsque l'ennemi

lança un pot à feu qui incendia les gabions et les fascines, en sorte que l'ouvrage fut à refaire.

Un sapeur tué et trois blessés.

Au jour, on répara les dommages faits la nuit précédente par le feu de l'ennemi aux traverses de la caponnière et à la parallèle.

48e NUIT, du 23 au 24 juillet.

On reconstruisit la traverse de la droite du couronnement, et l'on prolongea le couronnement de gauche jusqu'à la sortie de la place d'armes rentrante. Le capitaine du génie Binarville fut blessé, ainsi que trois sapeurs.

Au jour, on prépara un chemin pour armer les batteries du couronnement. Nous eûmes un mineur de tué et un sapeur de blessé.

49e NUIT, du 24 au 25 juillet.

On plaça deux pierriers dans le couronnement du chemin couvert, afin d'inquiéter les défenseurs de la demi-lune. On continua le chemin destiné à armer les batteries de brèche. La dernière traverse de droite du couronnement fut presque entièrement rasée par les bombes de l'assiégé.

Deux sapeurs tués, trois autres blessés.

Au jour, on travailla à réparer les parapets du couronnement. La pluie retarda le transport de l'artillerie dans les batteries de brèche.

50e NUIT, du 25 au 26 juillet.

On reconstruisit dans le couronnement la der-

nière traverse de droite. On répara les dégradations faites aux parapets par le feu de l'ennemi, et l'on ferma la sortie de la place d'armes rentrante à la droite de la demi-lune, afin d'empêcher l'ennemi d'en déboucher. Le capitaine de mineurs Renard fut blessé.

L'artillerie construisit la batterie n° 16, pour deux mortiers de huit pouces.

51e Nuit, du 26 au 27 juillet.

On arma de deux pièces chacune des batteries de brèche nos 14 et 15, situées dans le couronnement du chemin couvert. Un obusier fut placé au saillant, près des deux pierriers qui s'y trouvaient déjà. On rétablit l'épaulement en gabions, que les bombes de l'ennemi avaient renversé à la batterie n° 16. Le capitaine d'artillerie Scheleinstein fut blessé dans ce travail. Une pièce de la batterie n° 12 fut démontée par les feux du fort du Connétable (1).

A quatre heures du matin, les batteries nos 14 et 15 commencèrent à battre en brèche le saillant de la demi-lune. Elles furent soutenues par les deux pierriers et l'obusier du saillant, par la batterie de mortiers n° 16, par les batteries à rico-

(1) Ce fait est assez remarquable, la batterie se trouvant à dix-huit cents mètres du fort.

chet nos 7 et 8, et par les autres batteries nos 10, 12 et 13. Les batteries nos 6 et 11 continuaient aussi leurs feux.

Deux canonniers furent blessés. On continua à réparer les dommages causés par les bombes de l'assiégé.

52e Nuit, du 27 au 28 juillet.

A gauche du couronnement, et entre les deux dernières traverses, on commença une rampe pour descendre dans le chemin couvert de la demi-lune, et gagner la brèche de la face droite de cet ouvrage. Les mineurs rencontrèrent dans le glacis un vieux mur de quatre pieds d'épaisseur, qui retarda beaucoup leur marche. On prolongea d'environ sept mètres la droite du couronnement, pour faire une seconde descente du chemin couvert sur la face gauche de la demi-lune.

Au jour, les mineurs purent commencer la descente de droite. Les batteries de brèche ruinèrent entièrement le saillant de la demi-lune.

53e Nuit, du 28 au 29 juillet.

On continua le travail des descentes du chemin couvert. Les mineurs rencontrèrent de grandes difficultés provenant de la nature du terrain qui, composé presque entièrement de rocailles rapportées, s'écroulait à chaque pas. On commença à placer les premiers cadres pour l'entrée en galerie.

54e NUIT, du 29 au 30 juillet.

On déboucha de la parallèle pour faire un logement sur la crête du glacis de la face droite du bastion A, afin de battre par une pièce le tambour de la poterne dans lequel l'ennemi avait encore un obusier qui pouvait contrarier notre établissement dans la demi-lune. Ce logement et le boyau qui devait y communiquer furent entrepris à la sape volante; mais l'ennemi renversa plusieurs fois les gabions par ses bombes et ses obus. Nous eûmes six hommes de tués, dont trois sapeurs, et trois hommes de blessés, dont un officier.

Au jour, ce travail encore peu avancé fut continué; mais on ne put faire que quatorze mètres de boyau. L'ennemi avait placé deux pièces sur le flanc du bastion B, qui toute la journée battirent la partie du logement qu'elles voyaient. Une bombe, tombée sur l'épaulement, mit le feu aux fascines et aux gabions, et il fut impossible de l'éteindre. On dut ajourner à la nuit suivante la construction du logement.

A la chute du jour les mineurs, qui continuaient à travailler aux descentes du chemin couvert, arrivèrent au pied du revêtement intérieur du glacis. L'ennemi parvint à mettre le feu à la traverse qui couvrait la descente de droite; mais ce dégât fut aussitôt réparé. Un servant des mineurs fut tué et deux autres furent blessés.

Les batteries nos 14 et 15 tirèrent toute la journée pour élargir la brèche et en adoucir le talus. A l'une de ces batteries, on remplaça une pièce qui se trouvait hors de service.

Un canonnier tué et deux blessés.

55e Nuit, du 30 au 31 juillet.

On fit le logement entrepris la nuit précédente sur la crête du glacis de la face droite du bastion A, et l'on y prépara l'emplacement d'une pièce pour battre le tambour de la poterne et couper le pont de la demi-lune. L'ennemi tira pendant toute la nuit sur ce travail. Nous eûmes un sapeur de tué et un autre de blessé.

A dix heures du soir, au moment où nos mineurs attaquaient le mur de revêtement du chemin couvert à la descente de gauche, une bombe tomba sur le ciel de la galerie, et l'enfonça; un mineur et deux servants furent blessés. A peine avait-on réparé le dégât causé par cet accident, qu'une seconde bombe roula dans la galerie, et y éclata. Il fallut recommencer le travail.

L'artillerie entreprit à la gauche de la batterie n° 13 une nouvelle batterie n° 17, pour deux mortiers de douze pouces.

A sept heures du matin, une bombe de la ville mit le feu à un dépôt de mille kilogrammes de poudre, qui se trouvait dans la redoute Saint-

Louis. Cette redoute fut en partie rasée par l'explosion.

Les batteries nos 7, 8, 10 et 12 tiraient peu; et les batteries nos 14 et 15, qui, depuis deux jours, avaient rendu praticable la brèche de la demi-lune, ralentirent leur feu. La batterie de mortiers no 17 ouvrit le sien dans la journée et tira avec vivacité, ainsi que la batterie no 16. L'ennemi avait augmenté l'armement du fort Montjouy, et faisait feu avec quatre mortiers, un pierrier et quelques pièces légères, dont il changeait souvent la position. Les batteries nos 6 et 11 tirèrent peu contre la ville, dont les feux s'étaient aussi ralentis.

Depuis que le fort Montjouy était ouvert, que ses feux directs et de flanc étaient contre-battus, et qu'un logement solide couronnait le chemin couvert, on avait tout lieu d'espérer que l'assiégé ne pourrait résister à un nouvel assaut; mais, afin de lui laisser encore moins de chances et de gêner sa communication avec la ville, on voulut se rendre maître du couvent Saint-Daniel et de la tour Saint-Jean : cette opération exigeait qu'on éteignît d'abord les feux du petit fort du Calvaire, qui commandait la vallée du Galligan.

56e Nuit, du 31 juillet au 1er août.

Pour battre le fort du Calvaire, on commença les deux batteries nos 18 et 19, chacune de deux pièces de 24, la première, sur la redoute même

de Saint-Daniel, la seconde, au bas de cette redoute.

57ᵉ Nuit, du 1ᵉʳ au 2 août.

A l'entrée de la nuit, on déboucha de la descente de gauche dans le chemin couvert, et l'on fit à la sape un logement dans le terre-plein. Au jour, les mineurs y commencèrent deux puits, pour renverser la contrescarpe.

58ᵉ Nuit, du 2 au 3 août.

A la descente de droite, les mineurs débouchèrent dans le chemin couvert, et commencèrent deux puits dans le terre-plein. Ils firent joüer les fourneaux de la descente de gauche, qui renversèrent la contrescarpe sur une longueur de douze mètres. Les sapeurs adoucirent les talus de l'entonnoir, et firent le passage du fossé jusqu'au pied de la brèche.

L'artillerie travailla à armer les deux batteries nᵒˢ 18 et 19, qui devaient favoriser l'attaque du couvent Saint-Daniel et de la tour ruinée de Saint-Jean. Les pluies tombées dans la journée gâtèrent tellement le terrain, qu'il fut impossible avec seize chevaux de conduire les pièces à ces batteries; tout ce qu'on put faire fut de mener à bras deux pièces à la batterie nᵒ 18 : cent trente hommes y furent employés.

A la pointe du jour, la batterie nᵒ 18 ouvrit son feu qui réduisit au silence le fort du Cal-

vaire. Aussitôt une colonne se porta sur le couvent Saint-Daniel et s'en empara; cent soixante Espagnol et un assez grand nombre de malades furent faits prisonniers. Nous eûmes à regretter la perte du major Maisonneuve, aide de camp du général Verdier, et celle de deux officiers de Wurtzbourg. Une autre colonne attaquait en même temps la tête du faubourg de Pedret et s'emparait des premières maisons du côté de la ville, ainsi que des ruines de la tour Saint-Jean; les sapeurs commencèrent à retrancher ces deux postes et à y faire des communications.

L'ennemi, sentant l'importance du poste de Saint-Jean, fit le même jour deux sorties pour le réoccuper; mais il fut repoussé chaque fois et obligé de se retirer au Montjouy.

59e Nuit, du 3 au 4 août.

Les mineurs firent jouer les fourneaux de la descente de droite, et renversèrent douze mètres de contrescarpe. Les sapeurs, comme ils l'avaient fait à la gauche, adoucirent les talus de l'entonnoir et poussèrent un cheminement dans le fossé jusqu'au pied de la brèche.

A la pointe du jour, les batteries du couronnement détruisirent un parapet en sacs à terre que l'ennemi avait élevé sur la brèche. La batterie n° 19, située au bas de la redoute Saint-Daniel, fut terminée et armée. Quatre pièces de 24 se trouvèrent

ainsi dirigées contre le fort du Calvaire. Le capitaine d'artillerie Godart et trois canonniers furent blessés.

Une colonne de deux cents hommes, partie d'Hostalrich et débarquée sur les derrières de l'armée, se présenta devant le couvent Saint-Daniel, qu'elle croyait encore occupé par les Espagnols; une partie fut prise par le détachement qui gardait ce poste, et l'autre le fut dans sa retraite par la division Pino.

Une heure avant la nuit, l'ennemi renouvela une forte sortie contre le poste de Saint-Jean, qu'il chercha à couper du faubourg de Pedret. La bonne contenance du bataillon du trente-deuxième léger qui occupait ce poste, donna aux secours le temps d'arriver, et les Espagnols, pris en flanc, furent obligés de se retirer précipitamment au fort Montjouy, d'où ils étaient sortis.

Le général Verdier envoya en parlementaire un aide de camp précédé d'un trompette, avec une lettre pour le gouverneur, l'invitant à désigner des commissaires pour recevoir les malades espagnols trouvés au couvent Saint-Daniel, lesquels, aux termes d'une convention faite au mois d'avril entre le général Saint-Cyr et le général Reding, ne devaient pas être considérés comme prisonniers. Le parlementaire resta quelques moments devant la porte de France; mais un coup de canon dirigé sur lui le força de se retirer.

Cependant le rassemblement qui s'était formé à Olot devenait chaque jour plus inquiétant. Le général Gouvion Saint-Cyr, pressé par les ordres du ministre de la guerre, qui avait envoyé au camp sous Girone son aide de camp Banas, se détermina à se rapprocher davantage de la ville pour mieux couvrir le siége. Le 4, il porta son quartier général à Fornells, village de huit cents âmes situé sur un plateau près de l'Oña, à une lieue de Girone. Le général Souham occupa avec sa division les hauteurs de Saint-Dalmay et de Bruñola; ses réserves étaient à Bescaño, Estañol et Viluby. Le colonel Espert resta détaché à Bañolas avec le quarante-deuxième de ligne et un escadron de dragons, ayant un bataillon à Forna pour couvrir plus particulièrement la route de Bascara à Girone, sur laquelle nous avions retranché plusieurs postes. Le général Pino porta son quartier général à Casa de la Selva, où il continua de surveiller les bords de la mer et les routes venant d'Hostalrich et de Banès. Le général Fontane fut détaché avec trois bataillons et un escadron à la Bisbal, où l'ennemi, qui depuis le commencement du siége y avait conservé quelques troupes, était en communication avec la mer par le petit port de Bagur.

60e Nuit, du 4 au 5 août.

La brèche de la demi-lune étant praticable, on résolut d'y donner l'assaut. Cent grenadiers du

deuxième de ligne et du cinquante-sixième, et vingt sapeurs, débouchèrent, à neuf heures du soir, des passages de droite et de gauche, gravirent la brèche sans être entendus, et tombèrent avec impétuosité sur les cent hommes du poste qui gardait la demi-lune. Les Espagnols tentèrent en vain de se défendre; cinquante-six furent tués à la baïonnette, et les autres se sauvèrent dans le tambour qui couvrait la poterne du fort. Nos troupes s'embusquèrent aussitôt dans les embrasures, derrière un corps de garde et un petit mur de la gorge, d'où elles ripostèrent à un feu très-vif de mousqueterie, de mitraille et de bombes, que l'ennemi fit sur elles. Plusieurs fois, les défenseurs du tambour de la poterne cherchèrent à rentrer dans la demi-lune, mais ce fut inutilement. Le capitaine du génie Vincenzi fit faire par les sapeurs un nid de pie au saillant de la demi-lune, ainsi qu'un épaulement sur la rampe de la brèche pour y arriver à couvert. Ce logement fut terminé à deux heures du matin, et les troupes s'y mirent à l'abri.

La prise de la demi-lune favorisait l'attaque sur tout le développement du front A B. La face droite du bastion A était détruite; mais, depuis l'assaut du 8 juillet, l'ennemi avait déblayé le pied de la brèche et en avait dispersé les terres dans le fossé, en sorte que l'escarpe formait un ressaut de quatre à cinq mètres. Au lieu d'y attacher le mineur en

cheminant dans le fossé, on préféra porter l'attaque sur la face gauche du bastion B, dont le revêtement pouvait être ouvert par la batterie n° 13. Mais, comme le masque de la place d'armes rentrante couvrait une très-grande partie de l'escarpe, on entreprit un bout de logement à la gauche du couronnement, pour faire sauter ce masque par la mine ainsi que la crête du chemin couvert. A la pointe du jour, les mineurs y commencèrent quatre rameaux pour douze fourneaux.

Dans la journée, Alvarez vint visiter le fort du Montjouy. Il s'arrêta sur la courtine du front d'attaque pour voir notre logement dans la demi-lune. Plusieurs officiers, qui, trois jours auparavant, lui avaient représenté la nécessité d'abandonner cet ouvrage battu en brèche, et auxquels il avait signifié sa volonté qu'on y tînt jusqu'à la dernière extrémité, lui firent remarquer les cadavres des soldats espagnols tués à la baïonnette, dont le terre-plein était encombré, s'apitoyant sur ces malheureux qu'on aurait pu sauver. « Eh! messieurs, « répondit Alvarez, voilà ce que j'appelle se défen-« dre jusqu'à la dernière extrémité; ces braves ont « répondu à mon attente. Croyez-vous que vous et « moi nous existerons encore dans deux mois?... « Nous vivrons pour la postérité et dans le cœur « des fidèles Espagnols. »

Le même jour, une colonne espagnole de trois

mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux, venant de Guillana et de Saint-Laurent de la Muga, attaqua à Buscaros, vers la Joncquière, un bataillon du trente-deuxième léger, commandé par le colonel Ruffini, qui y était en position pour couvrir la grande route de Figuières. Ce bataillon, fort à peine de six cents hommes, disputa le terrain pied à pied; et, après avoir brûlé toutes ses cartouches, il se retira sur Bellegarde, ayant eu treize hommes de tués et trente de blessés, dont cinq officiers. Le général Gouvion Saint-Cyr envoya aussitôt des troupes de ce côté; mais déjà l'ennemi s'était retiré.

61ᵉ Nuit, du 5 au 6 août.

On travailla à changer la direction des pièces du couronnement qui avaient fait brèche à la demi-lune, afin de battre en brèche, par la trouée du fossé de cet ouvrage, le pied de l'escarpe de la face gauche du bastion A. Bien que cette brèche ne pût avoir que la largeur du fossé de la demi-lune et n'être que très-roide, vu le peu de terre resté au-dessus du revêtement, elle devait augmenter les craintes de l'assiégé en donnant une seconde entrée dans le fort.

On changea également la direction des embrasures de la batterie n° 19, située au pied de la redoute Saint-Daniel : l'une fut dirigée sur la tour de la Gironnelle, et l'autre sur la redoute du Chapitre.

Les mineurs continuèrent leurs travaux sous le masque de la place d'armes rentrante, à droite de la demi-lune.

62ᵉ Nuit, du 6 au 7 août.

On continua les mêmes travaux, et l'on commença dans la demi-lune un second logement, plus grand que le premier, pour y placer une pièce de canon et battre le tambour de la poterne, dans lequel l'ennemi avait toujours un obusier.

63ᵉ Nuit, du 7 au 8 août.

Les mineurs achevèrent les fourneaux qu'ils avaient commencés sous le masque de la place d'armes rentrante, à droite de la demi-lune, et en commencèrent onze autres sous la crête du glacis de cette même place d'armes, afin de donner action à la batterie de brèche n° 13.

64ᵉ Nuit, du 8 au 9 août.

Les mineurs continuèrent leurs travaux; et, au jour, ils chargèrent et bourrèrent vingt-trois fourneaux, tant sous le masque que sous la crête du glacis. On y mit le feu à quatre heures de l'après-midi. L'effet en fut complet, et le revêtement du bastion se présenta à découvert à la batterie n° 13, qui commença immédiatement à battre en brèche; les batteries du couronnement reprirent aussi leur feu.

65e Nuit, du 9 au 10 août.

La batterie de brèche ne cessa pas de tirer, et au jour, une portion du revêtement était déjà renversée; de la crête du glacis, on découvrait une partie de l'intérieur du fort. Le fossé avait été presque comblé par l'explosion des fourneaux.

Alvarez, voulant faire un dernier effort pour conserver le Montjouy, ordonna une sortie générale afin de raser nos travaux. Il était un peu plus de midi, heure à laquelle le soldat, fatigué par la chaleur du jour, s'abandonnait au repos, quand trois colonnes espagnoles sortirent simultanément de la ville, du fort du Connétable et du fort du Montjouy. Elles attaquèrent en même temps le faubourg de Pedret, la tour Saint-Jean, le couvent Saint-Daniel, et le couronnement du chemin couvert du fort Montjouy. Au débouché imprévu de la première colonne par la porte de France, et à l'impétuosité de son attaque, les troupes de Pedret et de Saint-Jean furent obligées de se retirer vers Pontmayor ou sur la montagne. Le poste de Saint-Daniel tint ferme; mais les Espagnols pénétrèrent dans le couronnement du chemin couvert du Montjouy, et commencèrent à détruire les parapets et les galeries de mine. Ils incendièrent les gabions et les fascines des batteries n°s 14 et 15, y enclouèrent trois pièces de 16, un mortier et deux pierriers,

et coupèrent les rais de plusieurs affûts. Ils menaçaient d'un dommage semblable la batterie de brèche n° 13; mais le feu de mitraille que fit sur eux cette batterie les arrêta; les réserves accoururent, et sur tous les points l'ennemi fut repoussé. Nous eûmes onze hommes de tués, dont un lieutenant d'artillerie, et quarante-huit de blessés.

Cette sortie ne servit qu'à prouver aux Espagnols l'impossibilité où ils étaient de conserver plus longtemps le fort Montjouy; et dès la nuit suivante, ils commencèrent à en retirer tout ce qu'ils purent.

66e Nuit, du 10 au 11 août.

Le général Sanson fit réparer pendant la nuit tous les ouvrages que l'ennemi avait renversés ou endommagés. Le général Taviel fit approvisionner de nouveau les batteries, et une pièce de 4 fut amenée dans la demi-lune pour tirer contre le tambour de la poterne.

Au jour, l'artillerie fit de nouveau un feu très-vif contre le fort Montjouy et contre la ville. Le général Verdier fit réunir les compagnies d'élite de la division de siége, et reçut du général Gouvion Saint-Cyr deux bataillons du sixième de ligne italien pour les appuyer. L'assaut devait être donné entre sept et huit heures du soir (1); mais l'ennemi

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 21.

n'attendit pas ce moment : à six heures et demie, il se retira dans la ville, après avoir transporté ou incendié ses poudres, et renversé par une mine une partie considérable de la courtine du front d'attaque. Le capitaine du génie Vincenzi, qui dirigeait les travaux de la demi-lune, averti, par l'explosion de cette mine, de la retraite de l'ennemi, se porta aussitôt sur la brèche avec les sapeurs et quelques hommes de la garde de tranchée, et prit possession du fort, à la gorge duquel il s'établit (1).

On trouva dans le fort du Montjouy dix-huit bouches à feu, dont quelques-unes hors de service et les autres enclouées. L'ennemi avait placé quarante-six barils de poudre sous le bastion C du front de la ville pour le faire sauter; mais la mèche ne communiqua pas le feu.

Ainsi tomba le fort du Montjouy, après un siége de soixante-cinq jours, dont trente-sept de brèche ouverte, après avoir repoussé deux assauts et avoir essuyé le feu soutenu de quarante-quatre pièces de gros calibre. Suivant les rapports du lieutenant-colonel espagnol D. Pablo Miranda, commandant l'artillerie du fort, l'assiégeant y avait lancé deux mille six cents bombes, trois mille cent obus, et vingt-trois mille cent boulets. De neuf cents combattants qui composaient la

(1) Voir pièces justificatives, n° 22.

garnison espagnole de ce fort, il était mort dix-huit officiers et cinq cents soldats.

Ce jour-là, le poste d'Esponella, situé près de Bascara, et occupé par un bataillon du quarante-deuxième de ligne, fut vivement attaqué par des forces supérieures; néanmoins il conserva sa position et força les Espagnols à se retirer. Sa perte fut de quatre hommes tués et de dix-neuf blessés.

Le lendemain, le général Guillot se porta avec sa brigade vers Bascara, à la poursuite d'un parti qui s'était jeté de nouveau dans l'Ampourdan.

67ᵉ, 68ᵉ et 69ᵉ NUITS, du 11 au 14 août.

On enleva les munitions de guerre abandonnées par l'ennemi dans le fort du Montjouy, et l'on désarma les batteries nᵒˢ 13, 14, 15, 16 et 17.

Le général Verdiér transféra son quartier général de San-Medir à Sarria.

On croyait dans l'armée assiégeante que la chute du Montjouy entraînerait bientôt celle de la place: en effet, de ce côté la muraille de la ville est dominée du Montjouy. Elle n'est pas terrassée et se trouve mal flanquée. Son épaisseur est de deux mètres cinquante centimètres; mais elle n'a ni fossé ni chemin couvert, et elle est vue jusqu'au pied. On connaissait d'ailleurs la triste situation des assiégés, qui, en proie à toutes les privations, étaient moissonnés par le scorbut, les dyssenteries et les fièvres nerveuses. La ville avait été incendiée

sur plusieurs points par le bombardement, et il n'y restait pas une seule maison intacte. Mais l'armée assiégeante elle-même ne se trouvait guère dans une meilleure situation : elle était dévorée par les fièvres causées par les fatigues du siége, par l'air humide et malsain, par les rayons brûlants du soleil, par la pénurie des vivres et par la privation de repos. Plus d'un cinquième des troupes était aux hôpitaux. Chaque jour un grand nombre de Westphaliens tombaient pour ne plus se relever; les Wurtzbourgeois, les Français et les Italiens, quoique bien plus habitués à la fatigue et à la chaleur d'un climat brûlant, avaient aussi éprouvé de grandes pertes. L'artillerie avait consommé la plus grande partie de ses munitions; beaucoup de pièces et d'affûts étaient hors de service ou avaient besoin de fortes réparations. Le génie comptait quatorze officiers blessés ou malades de la fièvre, et plus de la moitié des sapeurs étaient hors de combat. Toutes ces circonstances retardèrent beaucoup la marche des cheminements. Si l'attaque eût été plus vive, il est probable que la place, dans la position critique où elle se trouvait, eût succombé avant d'avoir été secourue.

L'enceinte de la ville, du côté du Montjouy, est bâtie, comme la ville elle-même, sur la pente de la montagne des Capucins, et descend d'une manière assez rapide depuis la tour de la Gironnelle

jusqu'au bastion Sainte-Marie. L'ennemi avait sur ce front quatre emplacements propres à recevoir de l'artillerie et qu'en effet il avait armés : c'étaient la tour de la Gironnelle, le bastion de San-Cristoval, petit ouvrage irrégulier couvrant la porte du même nom; la plate-forme de Saint-Pierre, sur le grand flanc de Sarracinas, au-dessus de l'entrée des eaux du Galligan dans la ville; enfin, le bastion Sainte-Marie.

La partie de l'enceinte qui s'étend depuis la tour de la Gironnelle jusqu'à l'église Saint-Pierre se trouve dans un rentrant, par rapport au grand flanc de Sarracinas à gauche, au fort du Calvaire et à la redoute du Chapitre à droite. Il n'en est pas de même de la courtine Sainte-Lucie et de la face droite du bastion Sainte-Marie, qui formaient un saillant non flanqué et en prise aux attaques. Les abords en étaient faciles par la pente de la montagne, depuis la tour Saint-Jean, et plus encore en débouchant du faubourg de Pedret, pour s'avancer le long du Ter, comme on le fit lors du siége de 1711. Dans cette partie, on trouvait, à trois cents mètres de la ville, une petite plaine d'un terrain facile, quoiqu'un peu resserrée, qui aurait dispensé de cheminer sur un roc pelé, pendant en amphithéâtre vers la place et battu des feux directs et de revers de la ville et des forts. Enfin, le bastion Sainte-Marie pouvait être immédia-

tement battu en brèche de la tour Saint-Jean; et l'on pouvait le ricocher de la rive gauche du Ter, et en détruire de bonne heure toutes les défenses.

On préféra néanmoins attaquer le réduit des Allemands, dont fait partie la tour de la Gironnelle, ainsi qu'un bâtiment très-haut servant de caserne, construit sur le mur d'enceinte. Ce réduit était resserré, et l'ennemi ne pouvait y porter beaucoup de troupes au moment de l'assaut. Il se trouvait voisin du couvent retranché de Saint-Daniel que nous occupions, et où l'on pouvait réunir des colonnes nombreuses. Enfin, ce point étant le plus élevé de Girone, on eut l'espoir qu'une fois emporté, il y aurait moins de difficulté à descendre dans la ville, si l'assiégé tentait de se défendre dans les maisons, à l'exemple de Saragosse. L'attaque devait d'ailleurs s'étendre au bastion San-Cristoval et à la courtine Sainte-Lucie, afin d'obtenir de nouveaux débouchés qui auraient permis de tourner les défenses de l'ennemi dans la partie haute de la place; mais on négligea le fort du Calvaire, point essentiel par son action sur le réduit des Allemands, et l'on regarda comme suffisant de le réduire momentanément au silence par le feu des batteries n°s 18 et 19.

Tel fut le projet d'attaque qui fut mis à exécution contre la ville; mais, avant de commencer les cheminements, on jugea indispensable d'éteindre les feux de l'ennemi sur le front menacé.

70ᵉ et 71ᵉ Nuits, du 14 au 16 août.

On commença trois nouvelles batteries pour protéger les cheminements contre la ville :

Le n° 20, de quatre pièces de 16, dans le fossé du fort Montjouy, pour éteindre les feux de la tour de la Gironnelle et de la plate-forme des Allemands;

Le n° 21, de quatre pièces de 16, au-dessus du faubourg de Pedret, pour ruiner les défenses du bastion Sainte-Marie et celles de la courtine Sainte-Lucie;

Le n° 22, de quatre pièces de 16, sur le mamelon Vert, en avant de l'ancienne batterie n° 6, pour battre de revers la partie de la ville située sur la rive droite du Galligan.

La batterie n° 11 fut désarmée; on y laissa seulement deux obusiers pour agir de concert avec la batterie n° 22.

La construction de ces batteries offrit beaucoup de difficultés, à cause de la nature du terrain qui se trouva presque partout de rocher, et il fallut élever les épaulements en sacs à terre. L'ennemi y dirigea un grand feu, ce qui obligea de renoncer à travailler pendant le jour. Le lieutenant d'artillerie Jory et deux canonniers furent tués, deux autres furent blessés.

Dans la journée du 16, quatre voitures, chargées chacune de six cents kilogrammes de poudre, se dirigeaient vers le Montjouy pour alimenter les

batteries, lorsque les secousses et les cahots ayant fait tamiser sur le sol la poudre de la première voiture, celle qui suivait enflamma cette poudre en passant, et sauta : cet accident aurait eu de graves conséquences, si les deux autres voitures ne s'étaient trouvées assez éloignées pour que le feu ne pût s'y communiquer. Cependant deux soldats du train furent blessés; deux chevaux furent tués et deux autres blessés.

72e Nuit, du 16 au 17 août.

L'artillerie continua ses travaux. On fit une rampe pour armer la batterie n° 22; le sol étant de roc, on fut obligé de la former en partie avec des terres tirées de l'ancienne batterie n° 6.

En fouillant dans le fossé du fort Montjouy, devant l'ancienne brèche, pour remplir des sacs à terre, on trouva deux mille boulets que l'ennemi y avait enterrés en déblayant le pied de cette brèche.

Cette même nuit, une colonne de huit cents hommes, partie d'Olot quelques jours auparavant, parvint à s'introduire dans Girone. Après avoir traversé les camps de la division westphalienne en trompant la vigilance des postes, elle passa le Ter deux heures avant le jour près de San-Pons, pour se jeter dans la place. Il y était déjà entré, à deux reprises différentes, deux cents miquelets venus du côté de San-Feliu.

73e Nuit, du 17 au 18 août.

L'artillerie arma les trois batteries nos 20, 21 et 22. La batterie n° 21 avait été fortement dégradée par le canon de l'ennemi, et l'armement en fut très-difficile et très-périlleux, vu les difficultés du terrain. Une des pièces ayant versé, on fut obligé d'en enlever les roues et de la couvrir de sacs à terre, pour la dérober à l'ennemi. Nous eûmes deux hommes de tués et quatre de blessés.

A la pointe du jour, les batteries nos 20, 21 et 22 commencèrent à tirer. Elles eurent beaucoup à souffrir des feux de la place : la batterie n° 20 reçut une grande quantité de bombes du fort du Connétable et de la redoute du Chapitre, et la batterie n° 21 fut presque entièrement bouleversée. Le capitaine d'artillerie Collet fut blessé, ainsi que neuf soldats, dont un canonnier.

74e Nuit, du 18 au 19 août.

L'artillerie répara la batterie n° 21, sans pouvoir cependant mettre en place la quatrième pièce.

Au jour, les trois batteries nos 20, 21 et 22 reprirent leur feu, qui fut soutenu de celui des batteries nos 18 et 19, tirant contre le fort du Calvaire, réarmé par l'ennemi. Les deux obusiers de la batterie n° 11 tirèrent aussi contre la ville.

Dans cette journée, notre artillerie, sans avoir une supériorité décidée sur celle de l'ennemi, parvint cependant à la combattre avec assez d'avantage pour permettre de commencer les cheminements.

75e Nuit, du 19 au 20 août.

On déboucha du chemin couvert du fort Montjouy pour cheminer vers la ville. On fit le premier boyau, et la moitié du second qui se trouvait en retour. Le terrain étant de roc, et ne permettant pas de s'enfoncer, on fut obligé, pour cette sape comme pour les suivantes, d'employer des gabions de trois pieds et demi de haut, couronnés de fascines et de sacs à terre.

L'ennemi avait deux pièces et un mortier sur la plate-forme de Saint-Pierre, qui battaient le couvent Saint-Daniel. Il avait aussi des pièces légères qu'il amenait de nuit sur la plate-forme du bastion San-Cristoval et sur la tour Sainte-Lucie, et qu'il retirait de jour. Il avait conservé un mortier sur la tour de la Gironnelle, et il tirait de la redoute du Chapitre et du fort du Calvaire. Ces feux, très-meurtriers pour les travailleurs, ralentirent beaucoup les cheminements.

Notre artillerie parvint à mettre en batterie la quatrième pièce de la batterie n° 21, et commença la batterie n° 23, dans le bastion C du Montjouy, pour deux pièces de 24 dirigées contre la plate-forme Saint-Pierre.

75e Nuit, du 20 au 21 août.

On acheva la branche du deuxième boyau, commencée la nuit précédente. L'artillerie répara ses batteries, qui avaient beaucoup souffert. La bat-

terie n° 20 avait été écrasée par les feux courbes du fort du Connétable et de la redoute du Chapitre, bien qu'elle se trouvât à treize cents mètres de ces ouvrages. La batterie n° 21 était bouleversée; ses merlons en sacs à terre étaient détruits, et trois embrasures étaient comblées.

L'ennemi parvint à hisser deux pièces de 12 sur la voûte de la cathédrale, pour mieux plonger dans nos tranchées. Notre artillerie dirigea son feu sur cette batterie et sur le clocher, qui servait à l'ennemi de poste d'observation pour épier nos mouvements et avertir les habitants de la chute des bombes. Les Espagnols transférèrent leur hôpital de cette église dans celle de Saint-Martin.

77e NUIT, du 21 au 22 août.

On fit une troisième branche de zigzag à la gauche de l'attaque.

Au jour, la batterie n° 23 joignit son feu à celui des autres batteries; il fut particulièrement dirigé contre la tour de Sainte-Lucie, où l'ennemi avait une pièce qui tirait souvent à mitraille sur le poste de Saint-Jean et sur les travailleurs. Les batteries n°s 18 et 19 continuèrent à tirer sur le fort du Calvaire. La batterie n° 21 avait essayé de battre en brèche la partie de la muraille adjacente au bastion Sainte-Marie; mais, comme la maçonnerie était très-dure et le mur très-épais, cette batterie, qui se trouvait trop éloignée, ne fit que peu d'effet.

78ᵉ Nuit, du 22 au 23 août.

On commença derrière la tour Saint-Jean, et à quatre cent cinquante mètres de la muraille, une portion de parallèle qui devait se prolonger à gauche vers Saint-Daniel, jusqu'à un escarpement de la montagne, pour recevoir de nouvelles batteries destinées à battre en brèche, et à soutenir les cheminements que l'on devait faire en avant pour gagner le pied de la muraille.

L'artillerie commença, dans le bastion C du fort Montjouy, la batterie n° 24, pour deux pièces de 24. Cette batterie devait battre la redoute du Chapitre et le fort du Calvaire, dont une partie du parapet qui faisait face à nos ouvrages n'était pas bien vue des batteries nᵒˢ 18 et 19.

79ᵉ Nuit, du 23 au 24 août.

On termina le troisième zigzag de gauche, et l'on commença le quatrième.

Au jour, la batterie n° 24 joignit son feu à celui des autres batteries.

80ᵉ Nuit, du 24 au 25 août.

Le quatrième zigzag fut achevé; on continua les travaux de la parallèle derrière la tour Saint-Jean.

L'artillerie commença, dans le chemin couvert du fort Montjouy, la batterie n° 25, de deux mortiers, pour tirer aux défenses du front d'attaque.

Au jour, la batterie n° 20 démonta deux pièces

inasquées que l'ennemi avait établies au premier étage de la caserne des Allemands, dans l'intention sans doute de contrarier l'établissement de nos batteries de brèche. Une partie du pignon de cette caserne fut aussi démolie par nos boulets.

81e Nuit, du 25 au 26 août.

On continua à prolonger la parallèle sur la gauche. L'artillerie y commença deux batteries de brèche à quatre cent cinquante mètres de l'enceinte : l'une, n° 26, de six pièces de 24, pour ouvrir la muraille entre la tour de la Gironnelle et le bastion San-Cristoval; l'autre, n° 27, de quatre pièces de 24, pour ruiner la courtine Sainte-Lucie.

On s'empara des maisons qui se trouvaient au pied de la tour de la Gironnelle; mais l'ennemi y dirigea un feu très-vif, les attaqua par une sortie faite du fort du Connétable, et, au jour, nous contraignit de les abandonner.

La batterie de mortiers n° 25 ouvrit son feu.

Depuis le 3 août, les Espagnols avaient un poste de deux cent cinquante hommes au petit port de Bagur, où ils s'étaient fortement retranchés. Ce point leur était fort utile pour communiquer de Girone avec la mer, et ils y avaient réuni un grand nombre de barques pour recevoir la garnison de la place en cas de retraite. Le général Gouvion Saint-Cyr ayant eu connaissance des projets de l'ennemi,

donna l'ordre au général Pino d'enlever ce poste. Le deuxième léger italien, commandé par le colonel Cotti, fut chargé de cette expédition. Dans la nuit du 25, les retranchements de l'ennemi furent escaladés, et vingt-huit barques furent prises dans le port; les autres parvinrent à gagner le large.

82e et 83e Nuits, du 26 au 28 août.

On fit un nouveau zigzag à la gauche des attaques, et l'on amorça une portion de la parallèle, pour la réunir à la partie qui était entreprise en même temps à la droite.

Au jour, la batterie de brèche n° 26 ouvrit son feu contre le réduit des Allemands. L'ennemi tenta du fort des Capucins une sortie contre nos postes de gauche, établis au-dessus de la vallée du Galligan; mais il fut repoussé avec perte.

84e Nuit, du 28 au 29 août.

On fit au centre de la parallèle un bout de tranchée de soixante mètres de longueur, afin de réunir les deux portions de droite et de gauche.

A la pointe du jour, la batterie de brèche n° 27 ouvrit son feu contre la courtine Sainte-Lucie.

85e Nuit, du 29 au 30 août.

On déboucha du centre de la parallèle par un cheminement dirigé vers la tour Sainte-Lucie.

Au jour, l'ennemi fit du fort des Capucins une

vigoureuse charge à la baïonnette. De vives attaques avaient lieu en même temps contre les troupes italiennes campées sur les hauteurs de Caldas et de Vidreras. Le colonel Rovira et le lieutenant-colonel Claros, avec leurs corps de miquelets et de somatènes, s'étaient aussi rapprochés de Girone pour attaquer les camps de San-Medir et de Tayala, tandis qu'un autre corps de miquelets, commandé par le lieutenant Llander, s'était porté sur la montagne de N. D. des Anges, d'où il menaçait de prendre de revers les camps du Montjouy.

Trompé par ces démonstrations, le général Gouvion Saint-Cyr accepta la bataille que Blake lui présentait sur la route d'Hostalrich. En conséquence, la division de siége reçut l'ordre de suspendre ses travaux, pour fournir à l'armée principale une réserve de quatre mille hommes, ce qui l'obligea de lever tous ses postes de la vallée du Galligan, d'évacuer le couvent Saint-Daniel, et d'abandonner les positions de Saint-Michel et de Campduras; elle ne conserva que le Montjouy, le village de Sarria, celui de Pontmayor, derrière lequel était le parc d'artillerie, les hauteurs de Montégut et de San-Medir, le mamelon Vert, le village de Sainte-Eugénie et la plaine de Salt. Les divisions Souham et Pino reçurent également l'ordre de se réunir pendant la nuit, et de venir pren-

dre position sur la route de Barcelone à la ferme d'Hostalnou, à deux lieues et demie en avant de Girone.

L'armée se trouvait très-affaiblie par le manque de vivres, les maladies et la misère; cependant elle pouvait encore présenter douze mille hommes au combat, non compris les troupes du général Verdier. Aussi le général Gouvion Saint-Cyr redoutait-il moins l'issue d'une bataille que l'inaction de l'ennemi, si celui-ci se décidait à rester plus de deux jours en vue de ses camps et à éviter une action générale; car la nécessité de faire vivre ses troupes l'avait forcé de les tenir disséminées, et il n'avait pour les nourrir, une fois réunies, qu'une réserve de biscuit suffisante pour deux jours : après avoir consommé cette réserve, il ne pouvait plus opposer aux Espagnols deux mille hommes rassemblés.

Le 1er septembre, avant le jour, la division Souham était réunie en arrière de San-Dalmay et de Salitja, ayant sa gauche à la ferme d'Hostalnou, sur la route de Barcelone. A huit heures, la première brigade du général Pino était établie, la droite à cette route, et la gauche à l'Oña, en arrière de Rindellots. La seconde brigade était encore en marche; les troupes qui la formaient arrivèrent successivement sur la ligne, et, dans l'après-midi,

se trouvèrent entièrement rassemblées. Les quatre mille hommes de troupes que le général Verdier avait amenés pendant la nuit étaient placés en réserve derrière les divisions Souham et Pino.

La division Lechi, forte d'environ deux mille hommes, et commandée alors par le général Millossewitz, fut laissée à Salt. Elle devait tout à la fois garder le pont du Ter, le seul qui permettait au général Verdier de retourner dans ses positions du Montjouy; se porter sur la rive gauche du Ter, si les troupes de Rovira et de Claros, qui se trouvaient de ce côté, tentaient quelque chose sur Sarria ou contre les travaux d'attaque de Girone; surveiller la vallée du Ter, et, en cas de besoin, servir de réserve au général Verdier. Les Westphaliens restèrent dans leur camp près de San-Pons, pour couvrir Sarria et les établissements du siége. Ces troupes, ainsi échelonnées, devaient en outre communiquer avec celles qui gardaient au Montjouy les tranchées et le matériel.

A chaque instant, le général Gouvion Saint-Cyr s'attendait à être attaqué. Blake aurait eu d'ailleurs un très-grand avantage à tenter un coup vigoureux dès la veille, pendant que les troupes françaises étaient encore disséminées, et chaque moment de retard était pour lui une chance de succès perdue, puisque toutes nos forces allaient se trouver réunies. L'ennemi ne faisait aucun mouvement,

et l'on ne savait à quoi attribuer cette immobilité. Vers midi, le général en chef fit avec le général Souham la reconnaissance de la ligne espagnole, et se convainquit bientôt qu'elle était décidée à rester dans sa position au moins pour la journée.

Pendant que l'armée de Blake tenait ainsi en échec l'armée française sur la route d'Hostalrich, et que Rovira et Claros faisaient grand bruit sur la droite en attaquant les hauteurs de Montégut et de Domeny, une autre colonne ennemie, commandée par le général Garcia Conde, et forte de quatre mille hommes d'infanterie et de cinq cents cavaliers, conduisait à peu près quinze cents bêtes de somme, ânes ou mulets, chargées de vivres et de munitions de guerre, ainsi qu'un troupeau de bœufs et de moutons. Venue de Vich par Amer et Angelès, et descendue le matin des hauteurs de Bescano, elle s'avança vers midi sur Salt, en côtoyant la rive droite du Ter. Elle ne fut aperçue que lorsque son avant-garde arriva aux premières maisons de Salt. Une partie de la division italienne, campée dans la plaine, fut coupée par cette colonne, passa le Ter, et arriva dans la plaine de Sarria; l'autre partie, forte d'environ douze cents hommes d'infanterie et d'un escadron de cavalerie, fut conduite par le général Millossewitz au-devant de l'ennemi. Mais, arrêtée de front par des forces imposantes et tournée sur sa droite,

elle fut obligée d'appuyer à gauche pour tâcher de gagner les hauteurs et prendre l'avantage du terrain. En ce moment, le brigadier Fournas fit une sortie du Mercadal avec huit cents hommes d'infanterie et vingt-cinq chevaux. Alors le convoi, ne trouvant plus d'obstacle, traversa les villages de Salt et de Sainte-Eugénie, s'acheminant tranquillement vers la place, où il entra au milieu des cris de joie d'un peuple et d'une garnison qui méritaient bien ce triomphe.

Le général Millossewitz avait été forcé de continuer sa retraite; mais, au lieu de se replier sur le général Verdier pour en être appuyé, il s'était dirigé du côté du village de Fornells, afin de couvrir le quartier général de l'armée. Ses troupes y arrivèrent en désordre vers quatre heures, au moment même où le général en chef, qui ne savait rien de ce qui se passait de ce côté, se rendait à son quartier général, assez mécontent de voir consommer un jour de vivres sans avoir rien fait. On peut juger de sa surprise à la vue de ces troupes égarées. Il les reforma aussitôt et les renvoya sur les hauteurs de Palau, les faisant soutenir par un bataillon du sixième régiment italien, pris à la gauche de la division Pino; en même temps il fit prévenir le général Verdier de ce qui se passait sur ses derrières, et lui donna l'ordre de rétrograder. Malgré tous ces retards, le général Verdier atteignit encore la

queue de la colonne ennemie, qui continuait sa marche sur Girone, et lui fit quelques prisonniers. Cette colonne aurait pu être détruite, si les troupes du général Millossewitz se fussent repliées sur le général Verdier; car celui-ci, bien qu'il se trouvât à deux heures de marche, pouvait, avant trois heures de l'après-midi, être en mesure d'attaquer le convoi ennemi avec les quatre mille hommes qu'il avait amenés, et qui n'étaient plus indispensables sur la route d'Hostalrich depuis la réunion complète de la division Pino et l'immobilité prononcée de l'armée de Blake.

Pendant que ces choses se passaient dans la plaine de Salt, une colonne de trois cents hommes d'élite sortit de la place du côté de la tour de la Gironnelle, s'empara du couvent Saint-Daniel et se porta vers le Montjouy; elle détruisit quelques portions des tranchées les plus proches, et s'avança jusqu'à la batterie de brèche n° 26; mais la mitraille et la fusillade la forcèrent de rentrer dans la place.

Sur la rive gauche du Ter, les miquelets et les somatènes de Rovira et de Claros, enhardis par la déroute de Salt, attaquèrent les Westphaliens et les forcèrent de se replier sur Sarria. Le général Hadeln, qui les commandait en l'absence du général Morio, malade à Perpignan, fut tué dans cette action. La colonne de Llander s'emparait en

même temps du poste important de la montagne des Anges, et faisait aussi entrer de ce côté quelques petits convois dans la place.

Le général Verdier fut donc obligé, le soir même, de repasser le Ter avec ses troupes au pont de Salt, qui heureusement n'avait pas été détruit, afin de couvrir les travaux du siége. L'ennemi resta toute la nuit sur les hauteurs, depuis Montégut jusqu'à Domeny; mais, attaqué sur ces hauteurs le lendemain au matin, il s'enfuit avec précipitation. Les Espagnols restèrent maîtres de la vallée du Galligan, du couvent Saint-Daniel et de la montagne des Anges.

Le général Blake resta encore en position avec son armée sur la route de Barcelone une partie de la matinée du 2 septembre; mais, au mouvement offensif que fit le général Gouvion Saint-Cyr pour l'attaquer, il se retira sur San-Hilario et Hostalrich, sans vouloir combattre(1). Ce fut de sa part une faute grave, que la crainte même d'un désastre ne pouvait justifier, puisque, dans ce cas même, Girone n'en restait pas moins réduit à ses propres forces. Les assiégés s'attendaient à être délivrés. Longtemps abusés par les promesses qu'on leur avait faites, ils furent consternés de la retraite

(1) Voir pièces justificatives, nos 26, 27, 28, 29, 30 et 31.

du général Blake et pressentirent le sort qu'ils ne pouvaient plus éviter. Dès ce moment, au contraire, les assiégeants eurent la conviction que l'armée espagnole était impuissante pour troubler leurs opérations autour de Girone, et que cette place ne manquerait pas de succomber. La garnison n'ayant pas reçu pour plus de huit jours de vivres, Alvarez réduisit à la moitié, et ensuite au quart, la ration de ses soldats. Dès lors, il commença à éprouver la désertion, chose inouïe jusque-là dans l'armée espagnole. Il adressa un rapport au général Blake et à la junte de Catalogne sur l'état déplorable où se trouvait la place, sollicitant de nouveaux secours que demandait également avec instance la junte de la ville (1).

Le général Gouvion Saint-Cyr, présumant bien qu'une partie des troupes espagnoles entrées dans la place avec le convoi chercherait à en sortir, fit ses dispositions pour l'en empêcher, afin de faire consommer le plus tôt possible à la garnison le secours en vivres qu'elle venait de recevoir. La brigade du général Mazzuchelli fut placée en embuscade derrière les hauteurs de Palau et dans la vallée de l'Oña ; un bataillon du septième régiment de ligne italien prit poste entre Girone et Castellar,

---

(1) Voir pièces justificatives, n°s 32, 33, 34 et 35.

et le général Fontane alla occuper la Bisbal avec trois bataillons et un escadron.

L'ennemi trompa encore une fois ces dispositions. Le 4, à la pointe du jour, le général Garcia Conde sortit de la ville avec environ mille hommes d'infanterie, cinq cents chevaux et onze cents mulets, laissant dans la place un renfort d'environ deux mille neuf cents hommes. Cette colonne se dirigea d'abord vers la montagne de N. D. des Anges; le bataillon du septième régiment italien s'étant mis à sa poursuite, elle l'évita en appuyant à gauche, et parvint, sans être inquiétée, jusqu'à Castellar. De là, elle voulut se porter sur la Bisbal; mais des paysans l'ayant prévenue qu'elle y trouverait les troupes du général Fontane, elle changea de nouveau sa direction et marcha sur Casa de la Selva. Le général Pino, qui venait de rétablir son quartier général dans ce village, instruit par ses postes avancés de l'approche de l'ennemi, monte à cheval, donne des ordres pour réunir quelques troupes, et, en attendant leur arrivée, se porte avec son piquet d'escorte au-devant de l'ennemi, le force d'obliquer à gauche, attaque son arrière-garde, la met en désordre, lui prend une cinquantaine d'hommes et une centaine de mulets; mais le reste de la colonne, précipitant sa marche, parvint à lui échapper et se retira sur Hostalrich.

Après cette affaire, l'armée d'observation se dis-

sémina de nouveau faute de subsistances. Presque toute la moisson avait été consommée par le séjour prolongé des troupes. On était forcé d'aller rechercher au loin les misérables restes de grains qu'on avait d'abord oubliés, négligés à cause de la distance, ou rebutés en raison de leur mauvaise qualité.

Cependant, dès le 2 septembre, la division de siége avait reçu l'ordre de continuer ses opérations; mais ce fut avec le dégoût le plus marqué qu'elle reprit ses travaux : quatre-vingt-six jours de feu, et les maladies, si communes sous un climat brûlant et dans la canicule, l'avaient beaucoup affaiblie. Officiers et soldats, tout le monde désirait voir terminer promptement ce siége, et l'on regardait comme un pas rétrograde les derniers secours entrés dans la place et la perte du couvent Saint-Daniel. Le général Taviel annonça en outre la fâcheuse nouvelle que les munitions qui restaient étaient insuffisantes pour continuer le siége. L'approvisionnement de six cents coups par pièce qu'on avait fait, et qu'on avait successivement augmenté, se trouvait consommé, et les brèches n'étaient pas encore praticables. Combien ne dût-on pas regretter alors d'avoir autant éparpillé les moyens d'artillerie, et de ne pas les avoir ménagés pour le moment décisif! Il fallut donc prendre tout le temps nécessaire pour

faire arriver de nouveaux convois de Perpignan, et d'abord rétablir la ligne de communication avec la France, qu'on avait abandonnée momentanément par suite du mouvement de Blake. Ce fut un retard de plus de dix jours. La division de siége, étant affaiblie par l'escorte des nouveaux convois, et la garnison se trouvant augmentée, on profita de la suspension des travaux pour mettre en état de défense le fort du Montjouy. On déblaya les brèches, et l'on rétablit le mieux possible les parapets. Les flancs furent armés de pièces légères et couverts par des traverses contre les feux du Connétable. Le fort Montjouy, étant mis ainsi à l'abri d'un coup de main, les tranchées et les batteries restèrent sous sa protection jusqu'à ce qu'on eût les moyens de reprendre les attaques.

Le général Gouvion Saint-Cyr, plus convaincu du besoin de pousser les travaux du siége et de resserrer la place par une forte ligne de contrevallation, renforça la division de siége de la brigade italienne du général Mazuchelli, composée du sixième léger, du sixième de ligne et des chasseurs royaux. Ces troupes prirent position au mont Livio. Le général Pino resta à Casa de la Selva. Le quatrième de ligne italien et les dragons Napoléon renforcèrent la ligne dans la plaine. Le septième de ligne italien vint camper sur les hauteurs de Castellar. La division Souham se tint sur tout le

terrain doucement ondulé, compris entre Riudellots et Bascaño, appuyant sa droite au Ter, et sa gauche au carrefour de la Tiona.

Le 5 septembre, à deux heures après midi, l'ennemi déboucha de la place par derrière le fort des Capucins, avec environ dix-huit cents hommes, pour occuper les hauteurs qui se trouvent en face; il paraissait vouloir se lier avec le poste de N. D. des Anges, dans le but de protéger l'arrivée de quelques convois qu'il attendait de la Bisbal ou de San-Feliu, et aussi de favoriser la sortie des paysans qui avaient introduit précédemment des vivres. Le sixième de ligne italien, qui était campé de ce côté, attaqua avec impétuosité cette colonne, la culbuta après un combat assez vif, la refoula dans Girone et lui fit des prisonniers, parmi lesquels se trouvait le lieutenant-colonel Fitz Gerald du régiment d'Ultonia.

Le 6 septembre, le général Verdier, n'ayant pas encore repris les opérations du siége, voulut mettre à profit un temps précieux, qui lui laissait la disposition de la plus grande partie de ses troupes, pour battre les bandes de Rovira et de Claros, acharnées à tourmenter ses communications avec Figuières. Ces bandes avaient pris position au bas de N. D. des Grâces, en avant de San-Gregorio, et occupaient ainsi un débouché dans la vallée du Ter. Une colonne formée de la division westpha-

lienne et du trente-deuxième léger fut chargée de cette attaque; mais elle fut repoussée, et le brave général Joba, qui la commandait, fut atteint d'un coup mortel; nous eûmes, en outre, cinq hommes de tués et quarante-sept de blessés.

Le même jour, le général Mazzuchelli fut chargé avec sa brigade d'attaquer le poste de N. D. des Anges, que l'ennemi occupait depuis le 1er septembre avec quatre cents hommes. Le couvent et la chapelle avaient été crénelés. Le général Mazzuchelli somma d'abord le commandant de se rendre; mais celui-ci ayant fait tirer sur le parlementaire, toutes les dispositions furent prises pour donner l'assaut. Protégées par les sinuosités du terrain, nos troupes parvinrent au pied de la muraille, où, se trouvant à couvert, elles sapèrent l'escarpe, et y ouvrirent dans une partie peu solide un passage étroit mais suffisant. Cinq officiers et quelques soldats intrépides s'introduisirent les premiers dans l'église retranchée, où les défenseurs étaient entassés, et suivis du reste du corps assaillant, ils furent bientôt maîtres de la garnison et du réduit. Les Italiens, exaspérés par une perte d'environ quatre-vingts hommes, massacrèrent impitoyablement tous les Espagnols, à l'exception de deux officiers et d'un jeune cadet que les chefs parvinrent à sauver. Le commandant

Llander s'était échappé en sautant par une fenêtre de l'église (1).

L'occupation de ce poste important par nos troupes rendit beaucoup plus difficile aux Espagnols la communication de Girone avec la mer, et appuya fortement la gauche des camps de la division de siége. Le général Fontane, qui se trouvait à la Bisbal avec le deuxième léger italien et un escadron des dragons Napoléon, put alors être envoyé sur la rive gauche du Ter, entre Talaya, San-Pons et San-Medir, pour renforcer la ligne d'investissement, qui se trouvait affaiblie par suite des pertes de la division westphalienne.

Nos travaux de cheminement et notre feu furent suspendus jusqu'au 11 septembre. De son côté, l'ennemi tira peu; mais il travailla à réparer et à rétablir ses batteries. Il réarma le fort du Calvaire de deux pièces et d'un mortier. Il mit quelques pièces légères sur la tour de la Gironnelle, et trois pièces de 16 dans le bastion de San-Cristoval. Il avait toujours ses deux pièces de 12 sur la voûte de la cathédrale. Il réarma la plate-forme de la porte Saint-Pierre sur le flanc de Sarracinas, et mit deux pièces dans le bastion Sainte-Marie. Il fit aussi un retranchement à la gorge de ce bastion sur la

(1) Voir pièces justificatives, n° 36.

place Saint-Pierre, et y mit deux pièces. L'armement du front d'attaque se trouva ainsi à peu près dans le même état qu'au moment de l'établissement de nos contre-batteries.

Le général Verdier fit continuer les préparatifs de l'attaque. On répara les dommages faits aux boyaux de communication par le feu de l'ennemi et par les pluies. On approvisionna les batteries à mesure que les munitions arrivèrent. La batterie n° 26, de six pièces de 24, ayant été très-inquiétée par les feux du Connétable et de la redoute du Chapitre, on en retira trois pièces, afin de se procurer de la place pour des traverses; et, pour suppléer au feu de ces pièces, l'artillerie commença, dans la nuit du 5 au 6, une nouvelle batterie de brèche, n°28, de quatre pièces de 16, sur un point de la parallèle qui n'était pas en vue du fort du Connétable.

Dans la nuit du 6 au 7, on dirigea une reconnaissance sur le couvent Saint-Daniel. L'ennemi l'avait évacué, et nos troupes s'y logèrent. On commença à y rétablir les défenses.

98e Nuit, du 11 au 12 septembre.

On put reprendre le cheminement commencé en avant de la parallèle pour gagner le pied de la courtine Sainte-Lucie, afin d'y attacher le mineur, et de suppléer à l'insuffisance de la brèche qui y avait été précédemment faite.

99ᵉ Nuit, du 12 au 13 septembre.

On continua les mêmes travaux. L'approvisionnement des batteries fut complété, et, le 13 au matin, elles recommencèrent leur feu après treize jours d'interruption. Le général Verdier fit la demande au général en chef d'un renfort de troupes, pour donner l'assaut dès que les brèches seraient praticables; mais celui-ci refusa. C'était avec le plus grand déplaisir qu'il voyait le général Verdier, quoique sous ses ordres, correspondre directement avec le ministre de la guerre, et recevoir de France tous ses moyens de subsistance, tandis que le reste de l'armée était réduit aux faibles ressources du pays (1).

100ᵉ Nuit, du 13 au 14 septembre.

On continua les cheminements vers la courtine Sainte-Lucie, afin d'y attacher le mineur. L'ennemi fit sur ces travaux un feu continuel de mousqueterie, de mitraille, de bombes et d'obus, ce qui en ralentit beaucoup les progrès.

A la pointe du jour, les trois batteries de brèche nᵒˢ 26, 27, 28, recommencèrent à tirer. La batterie nᵒ 27 dirigea ses pièces contre le bastion San-Cristoval, pour en élargir la brèche.

Le même jour, le poste de Bascara sur la Fluvia fut attaqué par le colonel Henri O' Donell avec

---

(1) Voir pièces justificatives, nᵒˢ 37 et 38.

deux mille cinq cents hommes d'infanterie et cent cinquante de cavalerie, au moment où un convoi de farine escorté par cinq cents hommes y arrivait venant de Figuières. Les Espagnols s'emparèrent du village, bien qu'il fût retranché. Les défenseurs furent obligés de se réfugier dans le château; mais l'escorte du convoi, et quelques troupes du général Guillot accourues en toute hâte de Figuières, vinrent à leur secours, et forcèrent l'ennemi de se retirer : un grand nombre de sacs de farine furent perdus, les paysans du convoi les ayant jetés sur la route à l'approche de la cavalerie espagnole et s'étant sauvés avec leurs voitures (1). Cette attaque, insignifiante en elle-même, répandit néanmoins l'alarme en France, à raison de sa proximité de la frontière. L'ennemi perdit cent quatre-vingts hommes, dont quatorze officiers. Pour ce fait d'arme, la junte suprême nomma brigadier le colonel O' Donell, et donna un grade à tous les officiers blessés.

101ᵉ NUIT, du 14 au 15 septembre.

On continua les cheminements vers la courtine Sainte-Lucie. Bien qu'il ne nous restât plus qu'environ quarante mètres à parcourir pour arriver jusqu'à cette courtine et y attacher le mineur, nous ne pûmes prolonger le dernier boyau, tant

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 39.

était vif le feu que faisait l'ennemi du haut de la muraille. Le capitaine du génie Binarville, déjà blessé grièvement au commencement du siége, fut tué dans ce travail.

Le 15, à trois heures après midi, l'ennemi fit une sortie vigoureuse contre nos batteries de brèche. Une colonne d'environ mille hommes déboucha par la porte Saint-Pierre, qui, depuis la prise du Montjouy, avait été murée, mais qui fut réouverte pour cette action. Les Espagnols arrivèrent sans être aperçus jusque dans la batterie n° 28, et s'étendirent successivement dans les batteries n°s 26 et 27, enclouant les pièces et coupant les rais des affûts. Rien ne paraissait pouvoir les arrêter, lorsque deux compagnies de grenadiers descendant du fort Montjouy les prirent en flanc, les mirent en désordre et les poursuivirent la baïonnette dans les reins jusqu'à la porte Saint-Pierre. Une autre colonne ennemie vint alors au secours de la première, et voulut faire une nouvelle tentative; mais elle fut aussi repoussée dans la place, laissant un bon nombre de morts, et emmenant beaucoup de blessés. Notre perte fut de trois hommes tués et de sept blessés.

Cette sortie ne fut pas infructueuse pour l'ennemi; il avait eu le temps de détruire nos cheminements en avant de la parallèle, de sorte qu'un travail de trois ou quatre nuits, extrêmement

meurtrier, se trouva entièrement perdu. Dès lors on renonça à l'idée de perfectionner par la mine la brèche de Sainte-Lucie, laissant à l'artillerie le soin d'achever cette brèche le mieux qu'il lui serait possible. On pensa que les brèches des Allemands, des Latrines et du bastion San-Cristoval suffiraient.

102e Nuit, du 15 au 16 septembre.

On répara les dégâts causés par l'ennemi aux batteries de brèche, qui furent bientôt en état de continuer leur feu. Le général Verdier renouvela inutilement ses instances auprès du général en chef pour obtenir des troupes fraîches au moment de l'assaut (1).

Le 16 au soir, la brèche du bastion San-Cristoval parut ouverte et praticable sur une largeur de six à huit mètres.

103e Nuit, du 16 au 17 septembre.

On répara les batteries et l'on continua le tir en brèche.

Le 17 au soir, la brèche de la caserne des Allemands était en bon train et donnait l'espoir qu'elle serait praticable le jour suivant. Celle des Latrines était très-large et laissait voir une partie de l'intérieur de la ville. Le général Verdier, espérant que

---

(1) Voir pièces justificatives, nos 40, 41, 42 et 43.

cet état des brèches déciderait l'assiégé à capituler, envoya en parlementaire, vers la brèche Sainte-Lucie, un officier porteur d'une lettre adressée au gouverneur. Alvarez, pour toute réponse, fit signifier à ce parlementaire de se retirer; et, profitant de cette occasion pour préparer ses troupes à soutenir une attaque prochaine, il les passa en revue et leur adressa ces énergiques paroles :

« Officiers et soldats, s'il se trouve parmi vous « quelqu'un que la mort intimide, qu'il sorte des « rangs et même de la place occupée par les valeu- « reux et dignes sujets de Ferdinand VII; quant à « nous qui restons, jurons de nouveau de mourir « plutôt que de nous rendre : le jurez-vous tous? » Et les airs retentirent du cri unanime : « Oui, nous « le jurons! »

104e Nuit, du 17 au 18 septembre.

Les batteries continuèrent leur feu, pour rendre les brèches de plus en plus praticables. Le général Verdier transmit au général Gouvion Saint-Cyr un rapport des commandants du génie et de l'artillerie sur l'état de ces brèches, avec une note des dispositions qu'il jugeait convenable de prendre pour l'assaut (1). Lui-même, accompagné des gé-

---

(1) Voir pièces justificatives, nos 44 et 45.

néraux Sanson et Taviel, vint dans l'après midi au quartier général de Fornells, pour arrêter définitivement avec le général en chef le projet d'attaque.

Les généraux Sanson et Taviel exposèrent que les travaux des assiégeants étaient suffisants pour tenter un assaut avec espoir de succès, et que les brèches faites au mur d'enceinte étaient praticables; mais cet avis fut contesté par le colonel Dianous et les autres officiers du génie attachés au septième corps, qui, n'étant pas employés au siége, avaient été envoyés par le général en chef pour reconnaître l'état de la place, afin qu'ils fussent à même de bien diriger les troupes de leurs divisions dans le cas où, le premier assaut venant à manquer, on jugerait convenable d'en livrer un second avec ces troupes. A l'appui de leur opinion, ces officiers firent observer que les défenses n'étaient pas détruites; que les flancs n'étaient pas contre-battus; que, tout ruiné qu'était le fort du Calvaire, dont on ne s'était pas emparé, l'ennemi y avait ramené des pièces qui ne manqueraient pas de faire beaucoup de mal aux troupes pendant leur marche et pendant l'attaque des brèches; que ce fort les prendrait en flanc et à dos, concurremment avec les autres flancs de la place qui n'étaient pas endommagés; qu'enfin, il leur paraissait peu prudent de donner l'assaut avant d'avoir pris le fort

ruiné du Calvaire, abandonné, puis réoccupé par l'ennemi, parce qu'on ne s'y était pas établi.

Les commandants du génie et de l'artillerie du siége contredirent d'abord ces observations, objectant que le grand flanc de la porte Saint-Pierre n'était pas défensif dans la partie contiguë au rentrant près de la cathédrale, et que l'autre partie, enfilée de la batterie n° 27 par la trouée de la brèche Sainte-Lucie, n'était pas habitable; que les feux des autres flancs étaient éteints; que trois brèches, et particulièrement celle des Latrines, étaient praticables. Après avoir longtemps discuté, il fut convenu qu'on emporterait le petit fort du Calvaire avant de livrer l'assaut, dont on fixa le moment pour le lendemain 19 septembre, à quatre heures de l'après-midi, afin de laisser tirer jusqu'à cette heure les batteries dirigées contre les défenses, et d'avoir le temps d'escalader le Calvaire et de s'y établir avant le débouché des colonnes d'attaque.

Au moyen de ces concessions, le général Gouvion Saint-Cyr consentit à ce qu'on livrât l'assaut (1). Une considération puissante l'engageait à cette détermination : c'était le découragement et le dégoût dont la longueur du siége avait rempli tous ceux qui en étaient chargés, depuis les chefs jusqu'aux simples soldats. En se refusant plus

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 46.

longtemps à une tentative qui offrait une chance d'en finir, il craignit de voir dégénérer ce dégoût en un découragement complet qui n'aurait plus permis de rien espérer. On se trouvait dans le mois de septembre, époque où les fièvres endémiques règnent avec le plus de force. L'armée s'affaiblissait de jour en jour par les fatigues et les maladies, sans recevoir de recrues de France, la guerre d'Allemagne les absorbant toutes. Les divisions Souham et Pino étaient encombrées de malades qu'on traitait dans les baraques, et leurs camps offraient plutôt l'aspect de vastes hôpitaux que celui d'une armée. Les bataillons de la division de siége se trouvaient encore les moins forts, et des quatorze mille hommes que comptait cette division au commencement du siége, il en restait à peine cinq mille (1).

Le 19, les troupes de la division Pino prirent position autour de Girone, relevant celles du général Verdier, qui se trouvèrent ainsi toutes disponibles pour l'attaque de la place. Un bataillon du quatrième régiment italien occupa le fort Montjouy, et la brigade Mazzuchelli fut chargée d'exécuter une fausse attaque sur le Mercadal, afin de partager l'attention de l'ennemi.

Le général Souham rassembla sa division et la

(1) Voir pièces justificatives, n° 47.

cavalerie pour contenir le général Blake aussi longtemps que possible, s'il descendait de ses montagnes; sinon, pour renouveler l'assaut le soir même ou dans la nuit, si le premier manquait par défaut de vigueur de la part des troupes.

Vers quatre heures de l'après-midi, le général Verdier réunit ses troupes sur le plateau du Montjouy et forma les colonnes d'attaque.

La première colonne, de quatre cents hommes de troupes de Berg, sous les ordres du colonel Mouff, devait assaillir la brèche de la caserne des Allemands. A sa gauche, un détachement de trois cent vingt hommes du cinquante-sixième de ligne fut chargé d'occuper le hameau de la Gironnelle, pour s'opposer aux sorties, tandis qu'un second détachement de cent hommes des troupes de Wurtzbourg attaquerait le fort du Calvaire.

La deuxième colonne, de neuf cent soixante hommes du septième de ligne et du trente-deuxième léger, sous les ordres du colonel Rouffini, devait attaquer la brèche des Latrines.

La troisième colonne, de cent cinquante hommes du seizième de ligne, fut chargée d'attaquer la brèche du bastion San-Cristoval.

Enfin, la quatrième colonne, composée de neuf cents hommes de troupes italiennes et de Berg, fut chargée d'assaillir, sous les ordres du colonel Foresti, la brèche de Sainte-Lucie.

Le reste des troupes de la division de siége fut placé en réserve. Des détachements de sapeurs et de mineurs, commandés par des officiers du génie, furent placés en tète des colonnes.

De son côté, la garnison faisait ses préparatifs de défense. Les gardes du clocher de la cathédrale. apercevant la marche lointaine de nos colonnes, donnèrent l'alarme; toutes les cloches de la ville sonnèrent le tocsin; les tambours battirent la générale. Le gouverneur Alvarez fit aussitôt ses dispositions : le régiment d'Ultonia et une partie du régiment de Baza furent chargés de la défense des brèches de la caserne des Allemands; une réserve, formée du régiment de Bourbon, de la compagnie de réserve du gouverneur et de plusieurs détachements des corps de la garnison, vint s'établir aux brèches de San-Cristoval. Ces brèches furent mises sous le commandement du brigadier Fournas. Une seconde réserve prit poste à la porte murée de Saint-Pierre, et à la grille de l'entrée des eaux du Galligan dans la ville. D'autres corps de troupes, tirés des régiments d'Ultonia, de Baza et de Bourbon, et commandés par le colonel anglais Rodolphe Marshall, ainsi que plusieurs détachements de soldats de Girone, de Vich et de Barcelone, furent placés sur la tour et sur la voûte de l'église Sainte-Lucie, ou au pied du mur d'enceinte, pour la dé-

fense de la brèche et du ressaut qui s'y trouvait du côté de la ville.

Le reste du régiment de Baza était placé dans le bastion Sainte-Marie, qui, bas, dominé, et plus qu'aucun autre exposé à une attaque, ne se trouva cependant pas sérieusement menacé. Toutes les autres parties de l'enceinte de la ville et des forts furent garnies d'artillerie, de quelques soldats de la ligne et de toutes les compagnies des volontaires de Girone. Enfin, les croisés ecclésiastiques, ainsi que les femmes de la compagnie de Sainte-Barbe, se portèrent aux brèches, ou se tinrent dans les lieux convenables pour recueillir les blessés et porter des secours et des provisions aux défenseurs.

Ces dispositions n'étaient pas encore achevées, lorsqu'à quatre heures et demie les colonnes françaises débouchèrent du couvent Saint-Daniel. Le détachement de cent hommes chargé d'attaquer le fort du Calvaire gravit la montagne avec peine et arriva jusqu'à la naissance du plateau, mais il ne trouva point de brèche praticable; écrasé par le feu du fort et pris en flanc par une sortie qui vint fondre sur lui à la baïonnette, il fut mis en fuite. Néanmoins les troupes chargées de l'attaque des brèches des Allemands, des Latrines et de San-Cristoval, traversèrent le ruisseau du Galligan au pont de Saint-Daniel. Resserrées dans le vallon étroit

et escarpé de ce ruisseau, elles ne purent pas se développer, et gravirent toutes ensemble le sentier étroit et rapide qui monte au bastion San-Cristoval. Il arriva que les colonnes s'embarrassèrent, se confondirent, et que celle qui était dirigée contre le bastion San-Cristoval, débouchant la première, empêcha que les autres ne prissent part en même temps à l'attaque. La queue de cette colonne s'amusa à fusiller contre la brèche des Latrines, et tenta même de l'escalader; mais ceux qui se trouvaient en tête, ne se voyant pas soutenus, se retirèrent. Alors les deux autres colonnes se portèrent en avant, arrêtèrent les fuyards, et se dirigèrent vers la tour de la Gironnelle, où elles formèrent, le long du mur qui lie cette tour à la caserne des Allemands, une très-forte colonne dont la tête se présenta au sommet de la brèche de la caserne.

Au premier mouvement assez décidé des assaillants, les Espagnols avaient commencé à abandonner les ruines de la caserne des Allemands, presque détachée du reste de la ville; mais, voyant le désordre des assaillants, ils conservèrent l'espoir de vaincre, et secourus en même temps par le brigadier Fournas avec le régiment d'Ultonia, ils réoccupèrent la brèche des Allemands et la tour de la Gironnelle. Ils tuèrent les premiers arrivés au sommet de cette brèche, en blessèrent beaucoup d'autres, et, parmi ces derniers, le capitaine du génie

Vincenzi, qui était parvenu avec quelques sapeurs jusque dans la caserne. Alors le désordre se mit parmi les assaillants, qui, d'ailleurs, se trouvaient écrasés par le feu continuel des défenses de la place, que l'artillerie assiégeante n'avait pas encore détruits; c'étaient celles du grand flanc de Sarracinas, à l'entrée des eaux du Galligan, et celles du fort du Calvaire, qui, n'ayant point été enlevé, prenait en flanc les colonnes d'attaque. Deux fois nos braves se reformèrent au pied de la tour de la Gironnelle; mais la tête de la colonne ne dépassa point l'endroit où le mur d'enceinte cessait de la couvrir des feux directs partant de la caserne.

La colonne de droite, commandée par le colonel Foresti, du cinquième italien, et qui était dirigée contre la brèche Sainte-Lucie, non pas seulement pour simuler, mais bien, comme le portait l'ordre, pour exécuter une attaque véritable, était descendue de la tour Saint-Jean jusqu'au pied de la muraille. Elle monta bravement à l'assaut et parvint jusqu'au bord de la brèche; mais là elle fut arrêtée par un ressaut d'environ cinq mètres de hauteur que formait la muraille du côté de la ville. Cet obstacle était insurmontable sous le feu terrible que faisait l'ennemi. Les assaillants furent obligés de se retirer sur le revers de la brèche, pour se mettre à couvert.

Bientôt après, animés par les officiers, ils se portèrent de nouveau sur le bord supérieur de la brèche, décidés à sauter dans la ville; mais la gravité de l'obstacle les retint une seconde fois. Le colonel Foresti, qui s'était avancé le premier au bord du funeste ressaut, tomba mort, et avec lui plusieurs officiers. Les Espagnols, rangés au pied du mur intérieur de la ville et animés par la présence du général Alvarez, faisaient des feux de bataillon sur tous ceux qui osaient se présenter. Les assaillants furent obligés de se retirer. Au même moment, le général Verdier, qui, du fort Montjouy, voyait repousser le dernier assaut tenté à la brèche des Allemands et les pertes s'accroître sans résultat, ordonna un mouvement général de retraite.

Cette malheureuse affaire dura deux heures. Elle nous coûta six cent vingt-quatre hommes tués ou blessés, dont trente-trois officiers, y compris les colonels Rouffini du trente-deuxième, Foresti du cinquième italien, et Mouff du premier de Berg.

Les Espagnols eurent deux cent quatre-vingts soldats ou habitants mis hors de combat, et vingt-cinq officiers, parmi lesquels se trouvèrent le colonel anglais Marshall et le major Mac-Carthy.

Le soir même, le général Verdier adressa au général en chef son rapport sur le résultat de l'assaut (1).

(1) Voir pièces justificatives, nos 48 et 49.

Le lendemain, le général Gouvion Saint-Cyr consulta les officiers du génie de son état-major qu'il avait chargés de suivre les détails de l'assaut, sur la possibilité de s'emparer des brèches avec d'autres troupes. Leur avis fut tout à fait négatif, et ils le motivèrent par un rapport qu'ils remirent au général en chef (1).

L'avis des généraux Souham et Pino, appelés à cette réunion, fut que les assaillants avaient fait tout ce qu'on pouvait en attendre, et qu'il leur paraissait téméraire de tenter une nouvelle attaque avant que l'artillerie eût détruit les défenses, et contre-battu d'une manière plus efficace les flancs qui voyaient les brèches.

Le général en chef partagea cette opinion, et il ordonna que les travaux fussent continués; mais l'artillerie se trouvait sans munitions, et tous les magasins de Perpignan et des places voisines avaient été épuisés. La division de siége était réduite à moins de quatre mille hommes, par les fatigues, les maladies et le feu de l'ennemi. Elle était harassée par des marches continuelles pour escorter les convois, et découragée par la longueur du siége. Le général en chef pensa dès lors que la ville ne pouvait plus être réduite que par le manque absolu de vivres; en conséquence, il trans-

(1) Voir pièces justificatives, n° 50.

forma le siége en blocus, se donnant pour auxiliaires le temps, la fièvre et la famine (1).

L'état sanitaire de l'armée devenait chaque jour plus inquiétant; les maladies faisaient de grands ravages : dans la première quinzaine de septembre plus de deux mille deux cents hommes étaient entrés aux hôpitaux. Le septième corps n'en avait guère plus de dix mille en état de porter les armes, et il en comptait treize mille trois cent vingt-deux aux hôpitaux, outre un nombre considérable de malades traités aux ambulances dans les divisions. Les troupes du siége avaient seules à l'hôpital six mille six cent soixante-six hommes, ce qui était plus à proportion que pour le reste de l'armée.

Le général Verdier, malade de la fièvre et désespéré du mauvais succès du dernier assaut et de ses relations avec le général Gouvion Saint-Cyr, se réfugia à Perpignan (2). Ces deux généraux adressèrent, chacun de son côté, un rapport au ministre de la guerre et à l'Empereur (3).

Les assiégés se trouvaient aussi dans l'état le plus déplorable : nous en étions instruits par des déserteurs qui, chaque jour, s'échappaient de la ville. Les soldats de la garnison n'avaient

(1) Voir pièces justificatives, n°s 51, 52, 53, 54, 55 et 56.

(2) Voir pièces justificatives, n°s 57 et 58.

(3) Voir pièces justificatives, n°s 59, 60, 61 et 62.

qu'un quart de pain tous les trois jours, avec de la viande de cheval ou de mulet, sans huile, sans sel, sans vin, sans eau-de-vie. Les hôpitaux manquaient de médicaments et des objets les plus essentiels. Les habitants souffraient aussi beaucoup de la faim; journellement on ramassait dans les rues des cadavres d'hommes et de femmes morts d'inanition. Les maladies, suites inévitables de l'extrême misère, faisaient d'affreux ravages; on enterrait de quarante à cinquante personnes par jour. Cependant tous ces maux ne diminuaient pas l'acharnement des Espagnols, que les moines et les prêtres exhortaient à la patience et berçaient des plus belles espérances.

Blake, connaissant la situation critique où se trouvait Girone, voulut tenter d'y introduire un nouveau convoi. Dans ce but, il réunit quinze cents mulets de bât, qu'il fit charger d'une quantité considérable de vivres, particulièrement de farine, de riz et de légumes secs, et il y joignit un troupeau de trois cents bœufs et de douze cents moutons. Pendant plusieurs jours, il promena ce convoi autour de Girone, épiant une occasion favorable de le faire entrer. Enfin, le 26 septembre, il se porta avec toute son armée à la Bisbal, que le général Fontane avait quitté pour occuper le village de Salt; et, avant le jour, il dirigea une colonne d'attaque sur les derrières de la brigade du général

Mazzuchelli, qui occupait les hauteurs en face des forts du Connétable et des Capucins.

Cette colonne rencontra un bataillon du septième régiment italien en position près de Castellar, puis le sixième régiment italien, placé en face du Connétable, à l'extrémité du contre-fort de Saint-Michel. Ces troupes, ne pouvant arrêter l'ennemi, changèrent de front l'aile droite en arrière, et se replièrent. Six bataillons de l'avant-garde espagnole, commandés par le brigadier O'Donell, traversèrent leurs camps, incendièrent les baraques, et continuèrent de marcher sur la ville, où déjà ils comptaient entrer sans plus d'obstacles avec le convoi qui les suivait. Mais l'adjudant commandant Devaux était accouru sur le flanc gauche de la colonne ennemie avec le quatrième bataillon du soixante-septième régiment de ligne; et, soutenu par le premier régiment léger italien posté au mont Livio, par trois bataillons du général Fontane et un escadron qui se trouvaient à Salt, il joignit la tête du convoi, au moment où le dernier peloton de l'avant-garde et les premiers mulets arrivaient sous les forts Sainte-Anne et du Connétable. L'attaque fut si vive que l'avant-garde ennemie fut forcée de se jeter dans les forts. Alors le sixième régiment italien et le bataillon du septième, qui s'étaient repliés pour laisser passer la colonne espagnole, revinrent avec impétuosité

sur ses flancs; cette nouvelle attaque obligea le convoi à rétrograder rapidement. Bientôt on entendit le feu du général Pino, qui s'était porté avec la brigade Palombini de Casa de la Selva sur San-Pelaya, où il attaquait en queue la division Wimpfen qui formait l'arrière-garde du convoi.

Ces divers mouvements furent si bien combinés que le convoi fut pris en entier, et procura pour quelque temps des vivres à l'armée assiégeante. Le gouverneur de Girone, tout intéressé qu'il était à la conservation du convoi, et bien qu'il fût renforcé de trois mille hommes d'O'Donell, n'osa pas sortir des murs pour tenter de secourir ce convoi. L'armée de Blake, elle-même, resta en observation sur les hauteurs de San-Sadorni, sans rien entreprendre. En attaquant le général Pino, Blake aurait pu engager sur-le-champ une affaire générale, que la supériorité de ses forces semblait devoir lui rendre avantageuse; mais il n'osa rien tenter.

L'ennemi perdit près de trois mille hommes dans cette affaire. Les Italiens qui, depuis assez longtemps, montraient un acharnement extraordinaire, en montrèrent encore plus dans cette journée, où ils ne firent quartier à personne. La division Souham, qui s'était rapprochée de l'Oña, fit seule des prisonniers : elle en ramena environ sept cents, dont quarante officiers. L'état-major du général

Wimpfen fut assez heureux pour s'échapper en traversant rapidement le village de Fornells, où se trouvait établi le quartier général, et où il n'était resté que les administrations et les non combattants.

Le général Blake, menacé par un mouvement qui tendait à envelopper sa gauche, se retira vers San-Feliu de Guixols, et s'éloigna de Girone, abandonnant à sa destinée cette malheureuse ville, dont il n'avait fait qu'aggraver l'état de misère et de famine par l'introduction des troupes d'O'Donell dans la place (1).

Le général Gouvion Saint-Cyr, profitant de l'éloignement du général Blake, quitta l'armée le 1er octobre pour se rendre à Perpignan. Depuis trois mois, le maréchal Augereau, qui devait le remplacer, était malade de la goutte, et prenait les eaux à Prades. Il semblait attendre, avant de se rendre en Catalogne, que Girone eût succombé, et que l'armée fût réorganisée. Le 15 septembre, il avait envoyé sur les lieux le chef de bataillon Fouques, son aide de camp, pour connaître l'état des choses, dont l'avait instruit d'ailleurs le général Verdier. Il en fit le rapport au ministre de la guerre, le 28 septembre, annonçant qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour envoyer à l'armée des ren-

(1) Voir pièces justificatives, nos 63, 64 et 65.

forts et des vivres, sans quoi elle serait obligée non-seulement de lever le siége de Girone, mais encore d'évacuer la Catalogne (1).

De son côté, le général Gouvion Saint-Cyr se trouvait dans un mauvais état de santé; depuis longtemps, il regardait son commandement comme provisoire, et désirait vivement que le maréchal Augereau le remplaçât. Afin de l'y contraindre, il quitta brusquement Perpignan, le 5 octobre, pour se rendre dans ses foyers (2).

L'armée se trouvait sans chef; le maréchal Augereau se vit obligé de partir pour en prendre le commandement. Il quitta Perpignan le 10 octobre, emmenant avec lui le général Verdier (3). Il arriva dans la journée du 12 au camp sous Girone. Dès le 13, pendant la nuit, le brigadier O'Donell sortit de la place avec les six bataillons qui, depuis la perte du dernier convoi, avaient été coupés de l'armée de Blake. Le moment qu'il choisit lui fut très-favorable; il avait reconnu combien la plaine était mal gardée par la cavalerie, dont une portion avait été détournée pour servir d'escorte au maréchal Augereau qui, accompagné en grande pompe par un grand nombre d'officiers

(1) Voir pièces justificatives, n° 66.
(2) Voir pièces justificatives, n° 67.
(3) Voir pièces justificatives, n° 68.

de l'armée, avait pris, en vue de la place, par Sarria et Salt, le chemin de Fornells. A minuit, O'Donell se mit à la tête de ses troupes, auxquelles s'étaient jointes quelques familles de Girone. Il descendit la montagne des Capucins, passa l'Oña, laissa Palau et la route de Barcelone à gauche, et Sainte-Eugénie à droite. Il surprit et tua les premières vedettes italiennes, et traversa en files serrées et à pas rapides les camps du général Souham, établis sur les hauteurs d'Aquaviva. Il tomba à l'improviste sur le quartier de ce général, dont il prit les gardes et pilla les bagages; le général Souham lui-même n'eut que le temps de s'échapper en chemise. Se tournant ensuite sur Saint-Dalmay, il accéléra sa marche, s'unit aux troupes de Milans, et vint faire halte à la naissance du jour sur les montagnes qui se trouvent entre Santa-Coloma et Bruñola. Cette marche hardie fit le plus grand honneur au brigadier O'Donell; la junte suprême le récompensa par le grade de maréchal de camp.

Deux jours après son arrivée, le maréchal Augereau passa l'armée en revue. Elle ne comptait que douze mille baïonnettes disponibles, chaque régiment ayant trois ou quatre cents malades dans les baraques (1). En réponse à ses de-

(1) Voir pièces justificatives, nos 69 et 70.

mandes, il reçut du ministre de la guerre la nouvelle que vingt mille quintaux de farine et sept mille quintaux de grain avaient été requis dans les départements voisins de la frontière, et allaient lui arriver; que des mesures semblables avaient été prises pour de la viande; qu'un bataillon du régiment de la Tour d'Auvergne, deux mille quatre cents recrues de la levée supplémentaire, et un bataillon du train des équipages militaires, étaient en marche sur Perpignan pour le renforcer; que le général Suchet, commandant le troisième corps en Aragon, recevait l'ordre de faire une diversion sur Lérida et Méquinenza, pour obliger Blake à rétrograder; qu'enfin une escadre, composée de trois vaisseaux, de deux frégates et de trois gabares, escortant un convoi de dix-neuf bâtiments chargés de vivres, partait de Toulon sous les ordres du contre-amiral Bodin, pour ravitailler Barcelone. Mais ce convoi n'arriva pas à sa destination, il fut dispersé par les Anglais; et quelques bâtiments s'étant retirés dans la rade de Roses, furent brûlés ou obligés de se jeter à la côte.

Connaissant l'état de faiblesse où se trouvait la garnison de Girone par le manque de vivres, et redoutant la nécessité d'ouvrir de nouvelles brèches, et de consommer encore une très-grande quantité de munitions pour pousser le siége, le maréchal Augereau crut plus convenable de con-

tinuer le blocus, d'en imposer aux ennemis du dehors, de faire respecter ses camps, et de tenir la campagne, suivant ainsi un système opposé à celui du général Gouvion Saint-Cyr, qui avait été si funeste à l'armée. Il jugea suffisant d'inquiéter constamment la place par un bombardement, et par de fréquentes attaques nocturnes, tant du côté de la plaine que contre les brèches, pour faire craindre un assaut à la garnison et la déterminer à une prompte reddition.

Dans la nuit du 14 au 15 octobre, un détachement italien fut envoyé contre le Mercadal. Un poste espagnol qui se trouvait de ce côté, en dehors de la place, fut assailli, pris ou dispersé; mais le feu des remparts força les assaillants à se retirer. De pareilles insultes furent renouvelées les nuits suivantes à des intervalles différents, sans produire d'autre résultat. Nos postes avancés furent aussi rapprochés les uns des autres pour surveiller plus facilement les abords de la place, et intercepter toute communication avec l'extérieur. Les Italiens poussèrent les précautions jusqu'à placer de nuit dans les sentiers et sur les chemins des chiens de garde, et à tendre d'un endroit à l'autre des cordes garnies de clochettes, ruse au moyen de laquelle étant parvenus à se saisir de quelques paysans, ils répandirent la terreur parmi le petit

nombre de ceux qui osaient encore s'introduire avec des vivres dans la ville.

Le 17 octobre, le général Blake parut du côté de Bruñola avec les divisions d'O'Donell et de Loygorri, tandis qu'il faisait attaquer fortement le poste de N. D. des Anges, réoccupé et défendu avec vigueur par des soldats des sixième et septième régiments italiens. Le maréchal Augereau concentra toutes ses troupes dans la plaine de Sainte-Eugénie, et là, appuyé au Ter et à l'Oña, il offrit la bataille à l'armée espagnole. Celle-ci, craignant d'être attaquée, parce qu'elle vit venir à sa rencontre quelques troupes envoyées en reconnaissance, s'éloigna de Bruñola dans la nuit même, et vint prendre position dans les environs de Santa-Coloma.

Le 21 octobre, la nouvelle d'un rassemblement considérable de vivres et de troupes espagnoles à la Bisbal fit supposer la marche d'un nouveau convoi sur Girone. Le maréchal Augereau dirigea aussitôt sur ce point un corps de trois mille Italiens, qui s'en emparèrent sans obstacle. A la fin du jour, ces troupes se mirent en marche pour retourner dans leurs cantonnements; mais elles s'égarèrent pendant la nuit, et rencontrèrent l'ennemi caché dans les bois ou posté sur des points culminants. Ce ne fut pas sans quelque désordre

qu'elles regagnèrent le camp de Castellar, où elles reprirent leurs anciennes positions avant que Blake, averti de leur absence, eût fait un mouvement pour en profiter.

Le 26 octobre, le général Fontane fut envoyé avec sa brigade à Santa-Coloma, où il trouva le corps principal de Blake. Trop faible pour engager le combat, il se replia; mais à peine était-il arrivé dans les camps d'Aquaviva et de Fornells, que l'armée espagnole se présenta sur son front, menaçant de percer la ligne. Le maréchal Augereau concentra aussitôt son armée comme la première fois dans la plaine, entre Salt et la colline de Palau, la droite au Ter, et la gauche à l'Oña; alors, l'armée espagnole, soit cause de faiblesse, soit manque d'énergie de son général, se retira sur les hauteurs de Bruñola. Le maréchal Augereau désirait l'attaquer, mais des pluies considérables l'obligèrent d'ajourner ses projets (1).

L'armée apprit, le 27 octobre, la conclusion de la paix avec l'Autriche; des réjouissances eurent lieu à l'occasion de cet événement, qui ne pouvait manquer d'avoir une grande influence sur la détermination de l'ennemi. De leur côté, les Espagnols célébrèrent la fête de saint Narcisse, patron de Girone et leur généralissime. Le beau temps étant revenu, le

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 71.

maréchal Augereau fit toutes les dispositions pour attaquer le général Blake le 29 au matin; mais celui-ci leva son camp dans la nuit du 28, et disparut. Une reconnaissance envoyée à sa poursuite fit connaître qu'il avait pris position avec huit mille hommes sur les hauteurs de Santa-Coloma, où il s'était retranché. Le 1er novembre, le général Souham fut envoyé contre lui avec sa division, forte de six mille hommes. Après un combat long et meurtrier, la ville de Santa-Coloma fut enlevée de vive force, et l'armée de Blake fut mise en déroute. Les Espagnols perdirent deux mille hommes tués ou blessés, trois cents prisonniers et cent chevaux, et ne durent leur salut qu'aux difficultés du pays, qui empêchèrent nos troupes de les poursuivre. Le général Souham rentra le lendemain dans ses camps sous Girone (1).

Le maréchal Augereau, pensant que la garnison serait abattue par ce revers, envoya, sans prévenir personne, l'adjudant commandant Dembrowski du côté du Mercadal, pour sommer la place de se rendre. Ce fut la première fois que la garnison et le peuple, fatigués de leurs pertes, exténués par les maladies, et n'ayant presque plus d'espoir d'être secourus, ne virent pas d'un œil indifférent un parlementaire français s'approcher de leurs murs. Ils

(1) Voir pièces justificatives, n° 72.

cessèrent leurs feux, et se présentèrent à découvert et en grand nombre sur le parapet. Dembrowski s'avança par la route de Barcelone, suivi de quelques chasseurs à cheval et d'un trompette. Déjà il approchait de la muraille, quand tout à coup les artilleurs français placés aux batteries les plus éloignées du Montjouy, ignorant le motif qui rassemblait sur les bastions du Mercadal une si grande affluence de spectateurs, dirigèrent sur eux plusieurs bombes. Les canonniers espagnols, indignés de ce fait, qu'ils prirent pour une trahison, firent un feu très-vif de mitraille sur le parlementaire, qui fut obligé de se retirer précipitamment avec son escorte. Alvarez profita de cette circonstance pour ranimer le zèle de la garnison et des habitants, en présentant sous le jour de la plus noire perfidie, la méprise de [illegible] canonniers. Le maréchal Augereau chercha à renouer les négociations en envoyant immédiatement un second parlementaire du côté du Montjouy, après avoir fait prévenir tous les postes de la ligne de suspendre leurs feux; mais ce parlementaire ne fut pas reçu, et bien qu'on tentât plusieurs fois encore d'entrer en négociation avec la garnison de la ville ou des forts, ce fut toujours inutilement.

Le maréchal Augereau pensa que l'extrême résistance des assiégés avait surtout pour cause

l'espoir toujours présent de recevoir des secours extérieurs. En conséquence, au lieu de reprendre les travaux de siége, il employa toutes ses troupes à tenir la campagne. Plusieurs reconnaissances lui ayant fait connaître que, depuis l'affaire de Santa-Coloma, les masses principales de Blake s'étaient éloignées, il voulut en profiter pour s'emparer d'Hostalrich, où les Espagnols avaient formé des magasins considérables sous la protection du château.

Le général Pino fut chargé de cette expédition avec toute sa division formée des brigades italiennes Mazzuchelli, Fontane et Palombini. Il partit le 7 novembre un peu avant le jour, ne laissant pour la garde de ses camps que deux bataillons et deux escadrons, sous les ordres de l'adjudant commandant [illegible], et se dirigea par la grande route sur Mallorquina. Il [illegible] eut connaissance que quelques troupes de Blake, commandées par O'Donell, descendaient des montagnes de San-Hilario sur le flanc de Santa-Coloma. Il en instruisit aussitôt le maréchal Augereau, qui fit porter en avant une partie de la division Souham pour appuyer l'aile droite et les derrières des troupes italiennes, ce qui permit au général Pino de continuer hardiment sa marche jusqu'à Hostalrich.

La ville était entourée d'une haute muraille qui semblait devoir la mettre à l'abri d'un coup de

main. Elle se trouvait protégée par une grande tour, dite de los Frayles, et par le château situé sur un rocher presque inaccessible. Blake y avait laissé deux mille hommes; et un corps d'égale force, sous les ordres du brigadier Quadrado, avait pris position en avant sur les hauteurs de Massanas.

La brigade Mazzuchelli se porta d'abord contre ce dernier corps, et le força de se retirer sous la protection du château. Les deux autres brigades italiennes attaquèrent en même temps le faubourg, et s'en emparèrent avec une perte d'une centaine d'hommes; mais la ville opposa la plus grande résistance. Le général Mazzuchelli descendit alors des hauteurs de Massanas, et, pourvu d'échelles et de haches, il vint par la droite assaillir l'enceinte dans la partie la plus élevée et la moins défendue. Il facilita ainsi la réussite du grand assaut qui avait lieu à l'entrée principale. Là, quelques hommes étant parvenus à escalader la muraille, ouvrirent la porte aux assaillants, qui se précipitèrent en foule dans la ville, tuant tous ceux qu'ils rencontraient. Les Espagnols se réfugièrent dans l'église située à l'extrémité supérieure de la ville, où le chef de bataillon Saint-André fut chargé de les contenir.

Le général Pino, voulant profiter de ce moment de terreur, somma le gouverneur du château de se rendre et lui annonça que toute espérance de salut lui était enlevée, que Girone s'était rendu,

et que Blake ayant été battu, il ne lui restait plus que la voie des négociations pour soustraire sa garnison au carnage auquel la ville se trouvait en proie sous ses yeux : celui-ci ne répondit qu'en redoublant l'activité de son feu. Cependant l'occupation de la ville et l'investissement du château exigeant beaucoup de troupes, le général Pino se décida à faire sa retraite pendant la nuit, ce qu'il effectua après avoir incendié les magasins.

La perte des Espagnols fut de huit à neuf cents hommes tués, sans compter les blessés; celle des assaillants fut de trente-cinq morts et de soixante-quatre blessés.

Cette expédition hardie fit beaucoup d'honneur aux troupes italiennes, et intimida tellement l'ennemi qu'il n'osa plus rien entreprendre pour secourir Girone. Le général Blake se retira à Vich avec ses réserves, et y établit son quartier général (1).

La division italienne fut à peine rentrée dans ses camps, que le général Pino, encouragé par le succès qu'il avait obtenu à Hostalrich, proposa de donner l'escalade, soit à l'un des deux forts du Connétable ou des Capucins, soit à quelques-uns des bastions du Mercadal, ou à la ville elle-même par les portes d'Anville et d'Areny, à la faveur du

(1) Voir pièces justificatives, nos 73 et 74.

lit de l'Oña, dont les eaux étaient basses. Mais le maréchal Augereau fut sourd à ses instances et à celles que lui firent les autres généraux de l'armée, et il ne permit d'agir contre Girone qu'au moyen de fausses attaques nocturnes et du bombardement.

La disette étendait de plus en plus ses ravages dans la ville. La chair de cheval, d'âne et de mulet, qui servait de nourriture, commençait elle-même à manquer, soit par la consommation qu'on en avait faite, soit parce que ces animaux eux-mêmes étaient presque tous morts de faim ou de maladie. Quand, malgré le blocus le plus resserré, des paysans parvenaient, au péril de leur vie, à introduire quelques provisions, elles se vendaient à des prix exorbitants : Alvarez fut obligé de publier un édit à ce sujet (1). Une poule coûtait seize piastres fortes, une perdrix quatre, et les autres denrées à proportion. Les animaux même les plus immondes étaient devenus des mets exquis; une souris se vendait cinq réaux et un chat trente. La junte de Catalogne adressa une représentation énergique au général Blake, pour le décider à faire un dernier effort en faveur de Girone (2).

Des pluies continuelles tombèrent du 8 au 14

(1) Voir pièces justificatives, n° 75.
(2) Voir pièces justificatives, n° 76.

novembre, et causèrent des débordements, qui emportèrent les ponts de la Fluvia, du Ter et de l'Oña, qu'il fallut rétablir. Chaque jour accroissait le nombre des déserteurs de la garnison. Le 19, huit officiers, dont trois lieutenants-colonels, et dix-huit sous-officiers ou soldats, se présentèrent à nos avant-postes. Le 24, il arriva six autres déserteurs. Tous faisaient un tableau affreux de l'état de la ville (1). Mais le gouverneur et les prêtres maîtrisaient le peuple et entretenaient toujours en lui le même degré d'exaltation et de fanatisme.

Le 29 au soir, on surprit un paysan sortant de Girone, et porteur de plusieurs lettres (2). On le renvoya dans la place avec des exemplaires d'une proclamation que le maréchal Augereau adressait aux habitants (3). D'autres exemplaires de cette proclamation furent aussi répandus sur toute la ligne des postes ennemis, ainsi qu'à Santa-Coloma, à Hostalrich et à la Bisbal.

Le désir de combattre et de sortir de l'état pénible dans lequel les troupes se trouvaient depuis si longtemps, augmentait journellement. Dans les derniers jours de novembre, ce désir devint si vif

(1) Voir pièces justificatives, n° 77.
(2) Voir pièces justificatives, n° 78.
(3) Voir pièces justificatives, n° 79.

que l'impatience des soldats et des officiers se manifesta par des plaintes, ce qui décida le maréchal Augereau à recommencer les attaques, et à porter les derniers coups à la place. Le général Sanson, qui était parti le 26 octobre pour remplir une mission à Paris, avait laissé le commandement du génie au chef de bataillon Pâris. Le général Verdier commandait la division du général Souham, en l'absence de celui-ci qui se trouvait malade, et le général Amey avait pris le commandement des troupes du siége.

Depuis que le siége avait été converti en blocus, on n'avait rien ajouté aux travaux de cheminement. Les batteries de brèche et les contre-batteries étaient restées armées et dans le même état. On avait seulement établi des fourneaux de mine sous les bastions du fort Montjouy, et dans les redoutes de Saint-Louis, de Saint-Narcisse et de Saint-Daniel, pour les faire sauter dans le cas où l'on serait obligé de lever le blocus.

Il n'était plus possible de profiter des anciennes brèches, derrière lesquelles, d'après le rapport des déserteurs, l'assiégé avait fait des retranchements inexpugnables. On se décida donc à ouvrir à la courtine Sainte-Lucie une nouvelle brèche à côté de l'ancienne, au moyen de la batterie n° 27 : pour cela, il suffisait de porter les deux pièces de gauche à la droite, d'où elles verraient mieux le pied

du mur à renverser. On construisit en même temps près de San-Pons, sur le bord du Ter, une nouvelle batterie n° 29, de deux pièces de gros calibre, dans le double but d'empêcher l'ennemi de retrancher la nouvelle brèche et de prendre de revers tout le quartier Saint-Pierre, par lequel on devait pénétrer dans la ville. Cette batterie fut épaulée contre les feux des bastions du Mercadal, par une petite maison remplie de terre à laquelle elle fut appuyée.

Pendant l'exécution de ces travaux, on résolut de couper la communication de la ville aux forts de la montagne des Capucins, en s'emparant de la redoute de la ville, de celle du Chapitre et du fort du Calvaire. Mais il fallait d'abord se rendre maître du faubourg de la Marine, où l'ennemi avait conservé des postes.

Le 2 décembre, à sept heures du soir, ce faubourg fut attaqué par six cents hommes du premier et du deuxième régiment léger italien, sous les ordres de l'adjudant commandant Balabio. Les Espagnols firent peu de résistance, et se retirèrent dans la ville. On travailla toute la nuit à se retrancher dans les maisons, et à y faire des communications pour arriver à couvert jusqu'à la tête du faubourg, qui se trouvait à moins de deux cent cinquante mètres de la place. On établit aussi des postes sur le penchant de la montagne des Capucins, afin de

surveiller les mouvements de l'ennemi de ce côté (1).

Au jour, la ville et les forts tirèrent beaucoup, mais sans effet, sur le faubourg. Les Espagnols étaient fort inquiets de nous voir si près de la muraille, dans une partie de la ville qui, jusque-là, avait été la moins exposée aux attaques et la moins gardée. Ils dirigèrent aussitôt de ce côté des troupes et de l'artillerie; ils retranchèrent des maisons, construisirent des retranchements dans les rues, et disposèrent sur les parapets du corps de place, des poutres pour les jeter sur les masses assaillantes en cas d'attaque. Ce fut une chose admirable que de voir avec quelle activité ils préparèrent ces nouveaux moyens de défense. Leur situation était cependant aussi malheureuse que possible. La garnison, affaiblie par les travaux continuels, le peu de sommeil, le manque d'aliments, la privation absolue d'eau-de-vie et de liqueur, avait encore la douleur de voir repousser à nos avant-postes les malheureux qui osaient y traîner leur corps décharné pour y demander quelques moyens d'existence ou pour tâcher de s'échapper de la place. Elle avait perdu treize cent soixante-dix-huit hommes dans le seul mois de novembre, par le scorbut et la dyssenterie. Le nombre des malades allait toujours croissant; et, sous l'influence

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 80.

de la contagion, les blessures devenaient presque toutes mortelles. Au milieu des maisons à demi écroulées, des rues dépavées où s'amassaient des eaux stagnantes et remplies d'immondices, les habitants demeuraient sans abri, et ne respiraient qu'un air infect et corrompu par les exhalaisons des cadavres en putréfaction qui gisaient sans sépulture au milieu des décombres et des ruines. En présence de tant de maux, accablés à la fois par la guerre, la famine, les maladies, et les pertes les plus douloureuses, les caractères les plus fermes commençaient à être ébranlés.

Alvarez seul, bien qu'attaqué lui-même d'une fièvre violente, restait inflexible. Quelques-uns parlaient de capituler ; d'autres, voulant rejoindre l'armée de Blake, proposaient de se frayer un passage les armes à la main. Parmi les premiers, il y en eut un qui osa prononcer le mot de capitulation en présence du gouverneur; mais celui-ci l'interrompant aussitôt, lui dit : « Comment! vous « êtes donc le seul lâche ici? Quand il n'y aura « plus de vivres, nous vous mangerons vous et « ceux de votre espèce, puis je ferai ce que bon « me semblera. »

De son côté, la junte de la province faisait tous ses efforts pour secourir la place (1). Elle fit savoir

(1) Voir pièces justificatives, n° 81.

au gouverneur par des hommes affidés : que dans un congrès réuni à Manresa, le 20 novembre, les représentants de la province avaient décidé à l'unanimité de lever sur-le-champ cinquante mille hommes, de l'âge de seize à quarante-cinq ans, pour donner à l'armée de Blake le moyen d'opérer le déblocus de Girone; qu'un prêt de dix millions de réaux devait être fait immédiatement par les plus riches de la province, afin que l'argent ne manquât pas pour l'exécution d'une entreprise aussi importante que l'était aux yeux de tous les Espagnols celle de sauver Girone; que le général Blake, ayant assisté lui-même au congrès de Manresa avec ses généraux, y avait sanctionné le plan de campagne proposé pour la délivrance immédiate de Girone; qu'enfin, au vœu émis avec tant de spontanéité et d'accord par une province tout entière, et devant être suivi d'une attaque immédiate sur la ligne extérieure des assiégeants, venait s'unir la résolution exprimée le 26 novembre, par la junte suprême de Séville, de concourir de tous ses moyens à ce que le général Blake pût voler au secours des défenseurs de Girone, qui, au nom du roi, avaient été déclarés n'avoir pas moins que ceux de Saragosse bien mérité de la patrie.

Ces nouvelles, répandues dans la ville par Alvarez, ranimèrent l'ardeur de la garnison et des

habitants, en leur donnant l'espoir d'une prochaine délivrance. Mais il était trop tard; Girone devait succomber avant que ces secours arrivassent.

Le 4 décembre, un obusier et une pièce de canon furent placés sur le penchant du mont Livio. Ils tirèrent dans la matinée sur les bastions du Mercadal, voisins de l'Oña, pendant que les troupes logées dans les maisons du faubourg de la Marine dirigeaient une vive fusillade sur le front de la porte del Carmen. Les batteries du Montjouy et de Saint-Jean faisaient également depuis deux jours un feu nourri : elles firent tomber le clocher de l'église Sainte-Lucie, où l'ennemi avait un poste. La place tirait peu. Un coup de fusil tiré de la cathédrale blessa mortellement le chef de bataillon du génie Boischevalier.

Le 5 au matin, cinq déserteurs des régiments d'Ultonia, de Bourbon et de Wimpfen, sortirent de la place et se présentèrent à nos avant-postes : ils étaient dans l'état le plus misérable. La nuit suivante, le capitaine du génie Vacani, accompagné d'un soldat intrépide, fit la reconnaissance de la redoute de la ville, et s'assura que cette redoute avait une escarpe non flanquée, de six à sept mètres de hauteur et sans fossé; qu'elle n'était accessible que par le chemin de la ville, et qu'elle com-

muniquait avec le fort du Connétable par une espèce de chemin couvert.

Le 6, le feu de toutes les batteries continua avec activité, et l'on se prépara à l'attaque de la redoute de la ville. A minuit, une colonne, composée des compagnies d'élite de la division italienne, se réunit à la maison dite des Carmes, au pied de la hauteur des Capucins. Elle avait en tête des sapeurs munis d'échelles, et quelques canonniers portant des obus pour pétarder la porte. Une colonne de troupes de Berg et de Wurtzbourg, formée au couvent de Saint-Daniel, devait s'emparer en même temps du hameau de la Gironnelle, et faire de fausses attaques contre les forts pour partager l'attention de l'ennemi.

Dans cette opération, exécutée avec vigueur, la redoute fut escaladée, la porte brisée, et la garnison passée au fil de l'épée : quelques hommes seulement parvinrent à s'échapper en sautant par-dessus les murailles. On mit aussitôt cet ouvrage en état de défense; on tourna contre la ville et les forts deux pièces de canon qui s'y trouvaient; on crénela le mur de gorge; on barricada la porte par un mur en pierre sèche, et l'on y laissa pour garnison une compagnie de grenadiers du sixième régiment italien, avec des vivres et des munitions pour trois jours. Toutes les autres troupes rentrèrent dans

le faubourg de la Marine avant la fin de la nuit (1).

Dès le point du jour, les feux de la place et du Connétable foudroyèrent cette redoute, détruisirent les affûts des pièces qui s'y trouvaient, et obligèrent les défenseurs à se blottir dans le terre-plein. Bientôt après, l'ennemi, qui sentait toute l'importance de ce poste pour ses communications avec les forts, fit avec ses meilleures troupes une sortie pour le reprendre. L'attaque fut des plus acharnées; mais la compagnie de grenadiers du sixième régiment italien tint bon, et donna le temps à une colonne de secours de déboucher du faubourg de la Marine pour attaquer la sortie en flanc. La lutte se prolongeant, les Espagnols retirèrent imprudemment, pour combattre au dehors, les garnisons des redoutes du Calvaire et du Chapitre. Mais pendant que celles-ci étaient aux prises avec les troupes italiennes venues du faubourg de la Marine, le sixième régiment italien, commandé par le colonel Eugène, et campé sur la montagne en face du fort du Connétable, saisit ce moment pour faire une diversion utile. Il se présenta au pied du fort du Calvaire, l'assaillit et le prit sans coup férir; puis, se dirigeant sur la redoute du Chapitre, il l'occupa éga-

(1) Voir pièces justificatives, n°s 82 et 83.

ment sans obstacle (1). Dès ce moment, l'assiégé dut perdre tout espoir de rétablir sa communication avec les forts de la montagne des Capucins, qui, ne renfermant aucun approvisionnement, devaient bientôt tomber d'eux-mêmes.

Les sapeurs s'étant logés dans les maisons du hameau situé au pied de la tour de la Gironnelle, on voulut profiter de cette circonstance pour attacher le mineur à cette tour, afin de la faire sauter, de se procurer ainsi une seconde entrée dans la ville, et de tourner par là les retranchements construits par l'assiégé derrière les anciennes brèches.

Le 8 décembre, à l'entrée de la nuit, les mineurs se logèrent au pied de la tour de la Gironnelle, et y établirent un blindage qu'ils recouvrirent de peaux de bœufs fraîches pour le garantir des matières combustibles. Cette opération fut conduite avec beaucoup d'audace sous le feu des grenades que l'assiégé faisait pleuvoir du haut de la tour. Pour soutenir ce travail, on plaça au fort du Calvaire une pièce légère qui, plongeant sur la plate-forme de la tour, empêchait l'ennemi de s'y présenter pendant le jour.

Le 9 décembre au matin, la batterie n° 27, augmentée des deux pièces placées à sa droite, ouvrit son feu contre la courtine Sainte-Lucie. La

(1) Voir pièces justificatives, n° 84.

brèche bien commencée ne laissa pas de doute sur le succès qu'on en attendait. La batterie n° 29 tira en même temps sur les derrières de cette brèche, pour en interdire les abords à l'ennemi. On vit les Espagnols travailler à découvrir les maisons voisines, comme pour faire une défense de barricades. A sept heures du soir, l'officier espagnol qui commandait l'artillerie au fort des Capucins, se présenta à nos postes comme déserteur, et fut conduit au maréchal Augereau.

Le même jour, les Espagnols firent une forte sortie de la place contre les redoutes de la ville et du Chapitre, afin de porter des vivres aux forts, qui depuis trois jours manquaient de tout, même d'eau ; mais ils ne purent réussir à passer entre les redoutes, bien que l'artillerie de la ville battît leurs parapets pour forcer les défenseurs à se retirer dans le terre-plein.

Le maréchal Augereau jugeant bien que la place ne pouvait plus résister à ses attaques, envoya un parlementaire au gouverneur, pour lui offrir d'honorables conditions, et lui faire, en cas de refus, des menaces désormais possibles à réaliser, d'assaillir les brèches spacieuses réouvertes sur les fronts du Montjouy et de donner l'escalade aux bastions de Saint-François et de la Merci. Ce parlementaire fut renvoyé comme les précédents par Alvarez, de la bouche duquel il ne sortait, comme jadis de

celle de Calvo, gouverneur de Maëstricht, que les mots : « Je ne veux pas me rendre. »

Cependant, les membres de la junte, inquiets des conséquences auxquelles la ville s'exposait par une si grande obstination, firent faire par les médecins Viader et Samaniego une consultation sur l'état de santé du gouverneur. Ceux-ci constatèrent que, depuis le 27 novembre, il était attaqué d'une fièvre nerveuse, accompagnée de syncope et de délire, qui faisait craindre pour ses jours, et le dissuadèrent de conserver plus longtemps les rênes du commandement. Alvarez, cédant à leurs sollicitations et sentant sa fin s'approcher, remit son pouvoir au brigadier Bolivar, lieutenant de roi, et ne songea plus dès lors qu'à consacrer ses derniers moments à la religion.

Bolivar réunit aussitôt la junte, et tint un conseil, auquel assistèrent l'évêque et les principaux officiers de la garnison. Tous reconnurent l'impossibilité de porter des secours aux forts et de prolonger la défense de la place, à cause de l'état dans lequel se trouvaient les brèches, et de la position menaçante qu'occupaient les assiégeants au pied même des murailles. Il fut décidé à l'unanimité : que le moment était venu où Girone pouvait *offrir la paix* à l'ennemi à de justes et honorables conditions, sans rien perdre de sa gloire aux yeux de la nation et de la postérité. En conséquence, le conseil chargea

des négociations le brigadier Fournas qui, par sa belle défense du Montjouy, avait mérité l'estime des Français et la confiance des habitants.

Le 10 décembre, le brigadier Fournas sortit de la place en parlementaire, traversa la ligne des Italiens, et fut conduit à Fornells, quartier général du maréchal Augereau. Il exposa l'objet de sa mission, et annonça que la ville consentait à se rendre sous quatre jours, si, dans cet intervalle de temps, elle n'était pas secourue. Le maréchal rejeta avec colère cette proposition, et dit que si dans deux heures la place n'acceptait pas les honorables conditions qu'il lui avait faites, l'assaut serait donné le soir même, et que ses troupes, impatientes de vengeance, feraient en sorte qu'elle fût complète. Le brigadier Fournas voulut insister, faisant connaître combien était forte encore dans la garnison et dans le peuple la volonté de se défendre; mais il fut interrompu et renvoyé dans la place chercher les pouvoirs nécessaires pour traiter à l'instant même de la capitulation.

A son arrivée, les défenseurs parurent reprendre une nouvelle vigueur, et le peuple ressentit cet orgueil qui l'aveugle dans les dangers, et qui fait qu'il les affronte, quelque grands qu'ils soient. Néanmoins, ce moment d'effervescence n'eut pas de suite. La nouvelle brèche de Sainte-Lucie était belle et praticable; le mineur continuait ses che-

minements sous la tour de la Gironnelle; les forts allaient se rendre faute de vivres, et, par conséquent, ne pouvaient plus servir de retraite : il fallut donc se soumettre et accepter les conditions du vainqueur.

Le brigadier Fournas revint le soir même au quartier général du maréchal Augereau, pour conclure la capitulation, et les hostilités cessèrent aussitôt. A son retour dans la place, il fut accompagné par le général Rey, chef de l'état-major, afin d'obtenir de la junte militaire la sanction des articles qui portaient l'oubli des offenses, le rétablissement de la tranquillité parmi les citoyens, la garantie de leurs propriétés, et le respect de la religion commune; mais, comme le général Fournas n'avait pu obtenir aucune condition relative à la liberté de la garnison, les officiers se répandirent en plaintes; et beaucoup d'entre eux auraient voulu tout risquer plutôt que de se soumettre à la dure nécessité d'être conduits prisonniers en France. Toutefois, ces plaintes s'apaisèrent lorsqu'ils eurent obtenu que l'un d'eux pourrait se rendre auprès du général Blake, pour l'engager à consentir à l'échange immédiat de la garnison de Girone, contre autant de prisonniers français qui se trouvaient dans les îles Baléares, échange qui devait obtenir l'approbation du maréchal Augereau. L'évêque don Giovani Ramirez et l'intendant don Carlos Bera-

mendi voulurent aussi qu'on assurât par un article additionnel la sécurité et la liberté des ecclésiastiques et de toute autre personne non militaire; cette nouvelle demande ayant été accordée, la capitulation fut acceptée et signée (1).

Le 11 décembre, à huit heures du matin, nos troupes prirent possession de la porte Neuve et de celle d'Areny. La garnison sortit de la ville par le Mercadal et posa ses armes et huit drapeaux sur le glacis. Elle comptait encore quatre mille cent soixante hommes, de neuf mille trois cent soixante et onze qu'elle avait eus pendant le siége, y compris les renforts qu'elle avait successivement reçus. Ces malheureux soldats ressemblaient à des spectres, et faisaient peine à voir. Le général Pino fut chargé, avec le quatrième régiment italien, de les conduire à Perpignan. Quinze cents hommes environ restèrent dans les hôpitaux. Parmi les prisonniers, se trouvaient deux généraux, treize colonels, trente-neuf lieutenants-colonels, quatre majors et plus de quatre cents officiers de tout grade. Le gouverneur Alvarez ne partit que quelques jours après; il fut renfermé au fort de Figuières, devant passer à un conseil de guerre chargé d'examiner s'il n'avait pas déjà prêté serment au roi Joseph. Il mourut peu

(1) Voir pièces justificatives, n° 85.

de temps après dans sa prison, des suites de la maladie dont il était atteint. Plus tard, les Espagnols l'exhumèrent avec pompe, lui élevèrent un tombeau et honorèrent sa mémoire.

On trouva dans la place cent soixante-huit bouches à feu de tout calibre, la plupart hors de service, un million de cartouches d'infanterie, cinquante mille boulets, dix mille kilogrammes de poudre, et plus de quinze mille fusils, presque tous en mauvais état. Quant aux magasins de vivres, ils étaient vides. Depuis longtemps la garnison se trouvait sans bois pour faire cuire les aliments; sans sel, sans vin, pas même pour les malades; sans moyens d'éclairage, pas même pour les rondes; enfin, sans médicaments. Les fonds de l'intendant militaire étaient réduits à 562 réaux (environ 140 fr.). Les habitants n'avaient pour moudre le peu de grain qu'ils possédaient encore que quelques machines à bras, les moulins des tanneurs, ainsi que les mortiers des pharmaciens et des confiseurs (1).

Il serait difficile de peindre l'état déplorable de cette malheureuse cité. Les rues étaient obstruées par des monceaux de décombres et d'immondices. Plus de la moitié des maisons étaient désertes, et

(1) Voir pièces justificatives, n° 86.

toutes portaient des traces du bombardement. Celles qui longeaient l'Oña et le Ter s'étaient écroulées par les commotions de l'artillerie, et avaient enseveli sous leurs ruines leurs malheureux habitants. Les quartiers de Saint-Pierre et de la porte de France avaient été détruits par l'effet des batteries de brèche; celui qui avoisine la tour de la Gironnelle était tout à fait inhabitable; et les rues qui y conduisent depuis le bas de la ville étaient entrecoupées de nombreux épaulements, pour disputer le terrain pied à pied, dans l'hypothèse où nous serions parvenus à nous emparer du réduit des Allemands. On voyait partout des toits de maisons suspendus en l'air, près de crouler avec les ruines des murs latéraux; des portions de plancher qui n'étaient plus retenues que d'un côté; des portes et des fenêtres brisées. Les voûtes des magasins et des églises étaient enfoncées. Un grand nombre de familles dont les maisons avaient été brûlées ou détruites par les bombes étaient gisantes sur le pavé, ne sachant où se réfugier. Si à ces désastres l'on ajoute l'odeur infecte qui s'exhalait de toutes parts, et le tableau douloureux de membres épars, de cadavres déchirés, abandonnés au milieu des débris des maisons ou à moitié ensevelis sur les terre-pleins couverts d'éclats de bombes, de fusils rompus, d'affûts brisés, de vêtements ensanglantés, on aura peine à concevoir

comment les Espagnols, accablés par tant de maux, ont pu faire une défense aussi longue et aussi opiniâtre. Sous ce monceau de cadavres et de ruines, triste monument d'un héroïsme malheureux, avaient péri près de dix mille habitants ou paysans, et cinq mille deux cent onze hommes de la garnison, parmi lesquels un grand nombre d'officiers.

Le siége de Girone, commencé le 7 juin, dura six mois. Dans ce laps de temps, on ne compte que cent quatre jours de travaux et d'attaques régulières, savoir : quinze jours pour les trois redoutes de Saint-Narcisse, de Saint-Louis et de Saint-Daniel; cinquante jours pour le fort Montjouy; et trente-neuf jours pour la ville.

Bien des fautes ont été faites dans ce siége : le mauvais choix du front d'attaque; l'assaut prématuré au fort Montjouy; celui qui fut donné à la ville dans une partie rentrante flanquée de toutes parts; la dissémination des moyens d'artillerie prodigués sans effet; l'établissement des batteries à une trop grande distance des points à battre; la manière dont les brèches furent entreprises en tirant au sommet de la muraille au lieu d'en attaquer le pied; enfin le désaccord qui régna entre les généraux, et l'inaction de l'armée d'observation jusqu'au moment où le maréchal Augereau vint en prendre le commandement. On négligea beaucoup trop les secours de la fortification contre les

sorties de la garnison et contre l'ennemi du dehors : la plaine de Salt, en particulier, et les ponts du Ter, auraient dû être défendus par des ouvrages. Il y eut aussi de fausses mesures et de l'irrésolution dans la conduite des cheminements. Le siége de Girone était une entreprise difficile qui exigeait une direction ferme et éclairée, et c'est précisément ce qui manqua. Toutes ces fautes réunies donnent l'explication de la longue défense que firent les Espagnols; car, si le siége eût été bien conduit, les défenseurs n'eussent certainement pas eu occasion de montrer cette constance admirable qui leur fit supporter si longtemps les maux inouïs dont ils furent accablés.

La perte des troupes assiégeantes, tant de la division de siége que de l'armée d'observation, peut être évaluée à quinze mille hommes. Elle fut occasionnée bien plus par les fièvres que par le feu de l'ennemi. De quatre mille hommes que comptait au commencement du siége la division westphalienne, ainsi que la division italienne, la première fut réduite à huit cents, et la deuxième à douze cents. Sur vingt et un officiers du génie, treize furent tués ou blessés, et quatre tombèrent malades de la fièvre. Plus de la moitié des sapeurs et les deux tiers de leurs officiers furent mis hors de combat.

L'artillerie fit une consommation prodigieuse de

munitions. Elle épuisa tous les magasins de Perpignan et des places voisines. Elle tira tant sur la ville que sur les forts, onze mille neuf cent dix bombes, sept mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit obus, et quatre-vingt mille boulets. La plupart des bouches à feu de l'équipage de siége et leurs affûts furent mis hors de service.

Le général Amey, nommé gouverneur de Girone, fit aussitôt désarmer les habitants, et organisa une nouvelle junte. On commença à débarrasser la ville des immondices qui l'encombraient, à repaver les rues et à fermer les brèches. Les moines, ayant essayé de troubler la tranquillité, furent tous arrêtés et conduits en France comme prisonniers de guerre. La place fut mise en état de défense, et l'on y créa des magasins pour une garnison de quatre mille hommes. Bientôt après, sur l'ordre du ministre de la guerre, on démolit les forts de la montagne des Capucins, les bastions de la Merci et de Sainte-Marie, la tour de la Gironnelle, et l'on ne conserva qu'une enceinte de sûreté.

La première opération que fit le maréchal Augereau après la prise de Girone, fut de dissiper la levée en masse que Blake avait faite dans le pays pour venir au secours de cette place. A cet effet, le 18 décembre, les brigades des généraux Guillot et Palombini se portèrent vers la Jonquières, où elles battirent un corps de six mille insurgés, et

lui firent éprouver une perte de cinq cents hommes, tandis que le général Verdier tournait ce corps avec une colonne vers Massanet et Saint-Laurent de la Muga. Le 25, la division Souham dispersa vers Olot et Campredon les bandes de Rovira et de Claros, et s'empara de Ripoll, où se trouvait une manufacture d'armes. En même temps la division italienne du général Pino détruisit un corps de quatre mille hommes.* Le maréchal Augereau ayant rétabli la tranquillité et réouvert ses communications en l'Ampourdan, marcha ensuite sur Vich, contre l'armée espagnole qu'il battit au col de Sespina, et contraignit de se retirer vers Tarragone; puis il commença le blocus d'Hostalrich.

ÉTAT

DES TROUPES EMPLOYÉES AU SIÉGE DE GIRONE.

ARMÉE D'OBSERVATION.

ÉTAT-MAJOR.

Le comte Gouvion Saint-Cyr, général de division, commandant en chef le septième corps.

Rey, général de brigade, chef de l'état-major.

1re DIVISION, général Souham.

1re brigade, général Bessières.	1er léger	3	bataill.	1966	h. prés.
	3e id.	1		639	
	24e de dragons	3	escadr.	597	611 ch.
2e brigade, colonel Espert.	42e de ligne	3		2406	
	67e id.	1		644	

2e DIVISION (italienne), général Pino.

1re brigade, général Mazzuchelli.	1er léger	3	bataill.	1359	
	4e de ligne	3		1580	
2e brigade, général Fontane.	2e léger	3		1507	
	6e de ligne	3		1427	
	7e de ligne	1		477	
3e brigade, général Palombini.	Chasseurs royaux	3	escadr.	483	437
	Dragons Napoléon	3		429	456

3e DIVISION, général Chabot.

1re brigade, général Dumoulin.	7e de ligne	2	bataill.	1034	
	» »	»		»	
2e brigade, adjudant commandant Devaux.	93e de ligne	1		687	
	3e provisoire de chasseurs	3	escadr.	498	316
	TOTAL			15732 h.	1819 ch

ARMÉE DE SIÉGE.

ÉTAT-MAJOR.

Le comte Verdier, général de division, commandant les troupes du siége.

Saint-Hilaire, chef de bataillon, chef de l'état-major.

INFANTERIE.

DIVISION FRANÇAISE, général Verdier.

1re brigade, général Joba.	32e léger	1	bataill.	846 h.	prés.
	16e de ligne	1		730	
	28e de chasseurs à cheval	1	escadr.	170	186 ch.
3e brigade, général Guillot.	2e de ligne	1		490	
	56e id.	1		684	
	2e de chasseurs napolitains	3		329	329
3e Brigade, général Amey.	Régiment de Wurtzbourg	2		1519	
	1er du duché de Berg	2		1310	
	2e id.	2		1313	
	Gendarmerie	Dét.		9	9

DIVISION WESTPHALIENNE, général Morio.

1re brigade, général Hadeln.	2e de ligne	2	bataill.	1009	
	4e id.	2		822	
2e brigade, général Ochs.	1er léger	1		300	
	3e de ligne	2		1446	
	Gendarmerie	Dét.		8	8
	Cuirassiers	Dét.		12	12

DIVISION ITALIENNE, général Lechi.

1re brigade, général Millossewitz.	Vélites royaux	1	bataill.	461	
	5e de ligne	2		820	
2e brigade, général Zenardi.	1er de ligne napolitain	2		[illegible]	
	2e id. id.	2		1119	
	Chasseurs du prince royal	2	escadr.	204	214
	TOTAL			14456 h.	758 ch.

NOTA. La perte de ces troupes, pendant le siége, fut d'environ dix mille hommes; elle fut beaucoup plus grande par les fièvres et les maladies que par le feu de l'ennemi.

ARTILLERIE.

ÉQUIPAGE DE SIÉGE.

ÉTAT-MAJOR.

Le baron Taviel, général de brigade, commandant l'artillerie.
Prost, colonel, chef de l'état-major.
Charrue, chef de bataillon, directeur du parc.
Lasseron, chef de bataillon.
Heineman, chef de bataillon de l'artillerie westphalienne.

Bobillier, capitaine.
Ragmey, id.
San-Juan, id.
Collet, id.
Bluteau, id.
Charlet, id.
Honnet, lieutenant, aide de camp du général Taviel.
Boileau, lieutenant, aide de camp du général Taviel.
Millet, lieutenant.
Guérin, id.
Mahé, id.
Gérard, id.

TROUPES.

Artillerie à pied.	3e régiment........	2e compagnie.......	3 off.	99 hom. prés.	
		5e id............	3	110	
		12e id............	3	83	
	4e régiment........	10e compagnie......	3	97	
		12e id............	2	79	
		13e id............	3	102	
	6e régiment.........	4e compagnie......	2	68	
		14e id............	3	76	
	Artille westphalienne.	1re compagnie......	2	36	
		2e id............	1	41	
	Artillerie de Berg...	Dét................	1	38	
Artille à cheval.	2e régiment........	Dét................	»	51	
Ouvriers d'artillerie........	» »	3e compagnie......	1	34	
		9e id............	1	10	
Pionniers blancs.	» »	1re compagnie......	3	123	
Train.........	12e bataillon.........	» »	3	173	309 ch.
	2e bataillon *bis*.....	» »	1	64	121
	4e et 13e bataillons *bis*.	» »	1	78	105
		Total..............	36 off.	1362 h.	535 ch.

Nota. Ces troupes eurent, dans le siége, quatre officiers de tués et seize de blessés; soixante-treize sous-officiers et soldats de tués et cent cinquante de blessés.

ARTILLERIE.

7e CORPS.

ÉTAT-MAJOR.

Ruty, général de brigade, commandant l'artillerie.
Clément, chef d'escadron de l'artillerie italienne.
Marsillac, lieutenant, aide de camp du général Ruty.
Albrepin, id. id.

TROUPES.

Artillerie à pied...	7e régiment.......	11e compagnie.....	2 off.	64 h.	
	Artillerie italienne.	» »	2	21	
Artillerie à cheval.	2e régiment.......	2e compagnie......	2	87	87 ch.
	Artillerie italienne.	» »	3	67	56
Pontonniers.......	2e bataillon.......	3e compagnie......	2	79	
Ouvriers d'artille..	» »	6e compagnie, dét..	»	13	
Train............	4e bataillon *bis*....	6e compagnie......	»	379	486
	6e bataillon *bis*....	6e compagnie......	»	18	1
	4e et 6e.........	» »	»	107	159
	Italiens..........	» »	»	126	182
		TOTAL.............	11 off.	961 h.	973 ch.

GÉNIE.

BRIGADE DE SIÉGE.

ÉTAT-MAJOR.

Le comte Sanson, général de division, commandant le génie.
Théviotte, chef de bataillon, aide de camp du général Sanson.
Pàris, chef de bataillon, chef de l'état-major.
Leclerc, chef de bataillon (malade).
Fleury, chef de bataillon, chef d'attaque (blessé).

Poitevin Dubousquet, capitaine (malade).
Binarville, id. (tué).
Boïschevalier, id. (tué).
Derouet, id. (blessé).
Mairet, id. (malade).
Ferraudy, id. (blessé).
Plazanet, id. (blessé).
Soleirol, id. (blessé).
Bourgoin, id. (blessé).
Clerget Saint-Léger, id.

Renard, capitaine de mineurs, (blessé).
Boyer, capitaine de sapeurs, (malade).
Vincenzi, capitaine du génie italien (blessé).
Grassi, lieutenant id. (blessé).
Locquin, lieutenant, aide de camp du général Sanson (blessé).
Madron, adjudant (blessé).

TROUPES.

Mineurs..	1er bataillon...	5e compe.	Lavacberie, capit. (malade)... Defranc, lieutenant... ...... Caniot, id. (malade).........	3 off.	82 h.	6 ch
Sapeurs..	2e bataillon.. .	7e compe.	Lafitte, capitaine (malade).... Morlaincourt (Théodore), cap. Sarrebourg, lieutenant (blessé).	3	68	3
	3e bataillon....	2e compe.	Poulain, capitaine (blessé).... Giclat, lieutenant.......... Eussenat, id. (blessé)........	3	101	5
	Sapeurs italiens.	4e compe.	Ronzelli, capitaine (blessé)... Allietto, lieutenant.......... Traversari, id. (blessé)......	3	63	5
			TOTAL...............	12 off.	314 h.	19 ch

NOTA. Ces troupes eurent, dans le siége, cinq officiers de blessés et trois de malades; quarante-huit sous-officiers et soldats de tués, cent deux de blessés, et vingt-sept de malades.

GÉNIE.

7e CORPS.

ÉTAT-MAJOR.

Le baron Kirgener de Planta, général de brigade, commandant le génie.

Dianous, colonel, chef de l'état-major.
Tournadre, chef de bataillon.
Menard, capitaine.
Michaud, id.
Lenoir, id.
Lavigne, aide de camp du général Kirgener.
Atthalin, lieutenant, id.
Ruggieri, capitaine du génie italien.
Vacani, id.

TROUPES.

Trois compagnies de sapeurs ou mineurs, détachées au siége.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr au général Reille.

Vich, le 12 mai 1809.

Général, je profite de la reconnaissance du pays, entre Girone et Vich, que je fais faire au général Léchi pour connaître les ressources de ce pays et les positions à prendre si les circonstances le demandent, pour vous dire qu'en ce moment je ne puis détacher, sous Girone, les cinq mille hommes dont vous me parlez, vu les dispositions nouvelles de l'ennemi, qui, ayant un nouveau chef, paraît vouloir tenter de nous donner encore une bataille.

Tout ce qu'il avait laissé à Tarragone rejoint l'armée, et prend position autour de nous.

J'espère cependant que le général Léchi pourra être de retour pour l'époque où l'ennemi sera complétement en mesure, et cette division, quoique faible, me sera utile pour l'attaquer, si toutefois il ne me prévient pas. Je n'aurais peut-être pas dû laisser partir le général Léchi ; mais j'ai voulu vous prévenir de l'état où se trouve l'armée, afin que vous ne comptiez pas sur des renforts qu'elle n'est pas à même de

vous fournir en ce moment, et pour que vous commenciez le siége de Girone avec les moyens que le gouvernement a fixés pour cette opération.

Recevez, général, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Signé : COMTE GOUVION SAINT-CYR.

N° 2.

Lettre du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr.

Medina, le 15 mai 1809.

Excellence,

Sa Majesté l'Empereur m'ayant ordonné de venir remplacer son aide de camp, le général Reille, j'ai reçu aujourd'hui la lettre qu'elle lui a écrite de Vich, le 12 du courant et par laquelle elle l'informe : « qu'il ne doit « point compter sur les secours qu'il avait demandés à « V. Exc., pour pouvoir entreprendre le siége de Girone, « et pour lui dire de commencer ce siége avec les « moyens que le gouvernement a déterminés. » Répondant à la lettre de V. Exc., j'ai l'honneur de lui faire connaître que m'étant fait représenter les états de situation des troupes en deçà du Ter, j'ai trouvé que le total des combattants présents sous les armes montait à quatorze mille six cent quatre-vingt-seize hommes, y compris les garnisons de Figuières et de Roses, et le personnel de l'artillerie et du génie; ce qui réduit le nombre

des troupes que je pourrai employer au siége, à environ *neuf mille* baïonnettes. V. Exc., connaissant le grand développement de la place de Girone et de ses forts, a trop d'expérience de la guerre pour croire qu'une opération semblable puisse être entreprise avec aussi peu de monde.

D'après ces vérités, V. Exc. ne saurait, je crois, blâmer le parti que je prends de ne rien hasarder jusqu'à ce qu'elle vienne à mon secours, ou que S. M. l'Empereur, à qui je fais connaître ma situation, m'ait fait donner des ordres positifs sur une opération aussi importante. Je resterai donc en position sans rien faire avancer de ce qui concerne le matériel du siége, m'occupant seulement à éloigner les partis d'insurgés qui m'entourent déjà de toutes parts, en attendant que V. Exc. ait battu l'armée ennemie qu'elle dit se former devant elle, et qu'elle veuille bien prendre un parti relativement à Girone, dont la soumission doit donner, je crois, la tranquillité au reste de la province de Catalogne.

Je prie V. Exc. de me permettre une réflexion, qui sera la première et la dernière que j'aurai l'honneur de lui faire relativement au siége de Girone : V. Exc. commande le septième corps de l'armée d'Espagne, c'est-à-dire, toutes les troupes qui sont en Catalogne; et la place de Girone doit l'inquiéter plus que personne, puisque ce point lui coupe toutes communications avec la France et Barcelone, où elle a une partie de son armée. Sa Majesté l'Empereur veut que le siége de cette place soit fait, et elle ne peut le vouloir que par

les moyens et les troupes qui sont dans cette province. V. Exc. commande tout, c'est donc elle qui doit tout diriger, autant pour son intérêt personnel que pour la réussite de l'entreprise; me trouvant avoir l'honneur d'être de nouveau sous ses ordres, j'ai celui de l'assurer d'avance que j'exécuterai avec plaisir, et avec tout le zèle dont je suis susceptible, tout ce qu'elle voudra bien me prescrire; mais je crois devoir lui dire, vu le peu de troupes qui se trouvent ici et leur composition, qu'il est indispensable, pour que le siége de Girone soit entrepris avec espoir de succès, qu'elle s'approche de cette place, qu'elle la voie, et qu'elle détermine ensuite les troupes qu'elle jugera nécessaires tant pour le siége que pour la conservation des communications avec Figuières et la France, objet plus important et plus difficile qu'il ne paraît d'abord.

Je prie V. Exc. de ne voir dans les réflexions que j'ai l'honneur de lui adresser que le désir que j'ai de bien servir; je la prie aussi d'agréer l'hommage de mon respect.

Signé : VERDIER.

N° 3.

État de situation des troupes destinées à faire le siége de Girone, à l'époque du 14 mai 1809.

DIVISION FRANÇAISE, général Verdier.

		Hom. prés.	Emplacements.
1re brigade, général Joba.	32e léger	830	Bascara.
	Détach. du 7e régiment	544	Figuières.
	16e de ligne	683	Bascara.
	Détachement valaisan	219	Roses.
	28e de chasseurs à cheval	89	A la droite de San-Medir
2e brigade, général Guillot.	2e régiment de ligne	483	Bañolas.
	56e	691	Id.
	113e	772	Roses, pont des Moulins.
3e brigade, général Amey.	12e de chasseurs à cheval napolitain	319	Vergès.
	Régiment de Wurtsbourg	1521	Devant Girone.
	1er régiment de Berg	1183	Id.
	2e régiment id.	1153	Colomès, Saint-Jordi, sous Figuières.
	Bataillon des princes	757	Vergès.

DIVISION WESTPHALIENNE, général Morio.

1re brigade, général Borner.	2e régiment de ligne	1100	Devant Girone, à la droite.
	4e id.	914	Id.
2e brigade, général Ochs.	1er bataillon d'infanterie légère	326	Id.
	3e régiment de ligne	1510	Sarria sous Girone.

Gendarmerie	8	San-Medir sous Girone
Cuirassiers	12	Id.
Artillerie à pied	1040	Id.
Artillerie à cheval	58	Id.
Pionniers blancs, train	242	Id.
Mineurs	78	Id.
Sapeurs, ycompris les Italiens, au nombre de 69	164	Id.
TOTAL	14696	

Signé : VERDIER.

N° 4.

Lettre du général Verdier au gouverneur Alvarez.

Medina, le 26 mai 1809.

Monsieur le gouverneur,

J'ai appris qu'un officier espagnol s'était présenté à mes avant-postes avec un trompette, sous les apparences sacrées d'un parlementaire, et qu'il y avait distribué une proclamation propre à exciter la désertion parmi mes soldats.

De tels moyens ne déshonorent que ceux qui les emploient, et je ne devrais y répondre que par le silence du mépris; mais il est bon que vous sachiez que j'ai donné l'ordre de fusiller sans miséricorde tout parlementaire qui se présenterait à mes avant-postes.

Il viendra peut-être un temps, Monsieur le gouverneur, où vous vous repentirez d'avoir détruit entre nous tout moyen de communication.

J'ai l'honneur de vous saluer, etc.

Signé : VERDIER.

N° 5.

Lettre du général Verdier au duc de Feltre, ministre de la guerre.

San-Medir, le 4 juin 1809.

Excellence,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc., qu'il ne reste plus à la place de Girone aucune communication avec les dehors, et qu'elle est totalement bloquée sur tous les points, autant du moins que mes faibles moyens pour un aussi grand développement ont pu le permettre. J'ai terminé le blocus avant-hier, en prenant la position de Notre-Dame des Anges, qui est la clef de tous les chemins allant de Girone à la mer et dans le pays de la Bisbal; cette position très-élevée était défendue par huit ou neuf cents hommes qui s'y étaient retranchés. Cinq compagnies du premier régiment de Berg, commandées par le colonel M. Mouff, ont suffi pour l'enlever, et en chasser l'ennemi, malgré la résistance la plus opiniâtre de sa part; ces cinq compagnies ont attaqué comme de vieilles troupes: je leur ai témoigné ma satisfaction de leur bonne conduite et j'ai mis à l'ordre de la division sous Girone les éloges que je leur devais; mais quelque honorables qu'ils puissent être, ils sont encore au-dessous de ce que ces troupes ont mérité.

Des reconnaissances de la place que font les généraux Sanson, Taviel et moi, seront terminées demain, ou après-demain; l'attaque sera arrêtée, les batteries seront construites, et sous six ou huit jours au plus tard, on commencera à tirer sur la place, qui au reste paraît préparée à faire la plus vigoureuse défense. Tous les déserteurs qui nous viennent s'accordent à dire que le peuple, les prêtres et les moines sont décidés à s'enterrer sous les décombres de la ville et de ses forts, plutôt que de se rendre.

Mes derrières m'inquiètent beaucoup plus que la place elle-même. Je suis à mon tour bloqué de toutes parts par une nuée de miquelets et de paysans armés, qui enlèvent et massacrent de la manière la plus cruelle tout ce qui a le malheur de s'écarter à cinq cents pas du camp; de sorte que je dois me garder de ce côté avec plus de précaution que vers la place. Mes communications avec Bellegarde sont totalement coupées, et je suis obligé de faire marcher une colonne mobile de quinze cents hommes pour rouvrir ces communications et nettoyer pour un moment le pays infesté par les insurgés; je dis pour un moment, parce que ma colonne n'aura pas plutôt quitté le pays, que cette canaille, que l'on ne peut atteindre que très-difficilement, reparaîtra et recommencera ses brigandages. Pour donner à V. Exc. une idée plus juste de l'état des choses, j'ai l'honneur de joindre à ma lettre celle que m'écrit à ce sujet le général Viala, commandant à Figuières, et ce qu'écrivent à ce dernier les autorités du

pays. V. Exc. remarquera sans doute avec surprise que les bandes qui sont venues se jeter en l'Ampourdan se composent d'une partie des troupes que le général Gouvion Saint-Cyr avait devant lui.

Je ne puis communiquer avec le général Saint-Cyr que tous les huit jours, ainsi que V. Exc. l'aura vu par mes dépêches précédentes; encore faut-il au moins deux forts bataillons pour m'ouvrir un passage jusqu'à la rencontre des troupes qu'il envoie porter sa correspondance; ce qui m'affaiblit d'autant, et me prive d'une partie de celles qui sont destinées aux travaux du siége; de sorte que si je me trouvais fortement attaqué pendant l'absence de ces troupes et des colonnes mobiles que je suis obligé d'envoyer sur mes derrières, je ne sais comment je m'en tirerais, et comment je pourrais éviter la levée du siége, qui serait nécessaire pour réunir mes troupes et parer à une perte totale.

Si une partie des troupes qui étaient devant le général Saint-Cyr a trouvé le moyen de se jeter en l'Ampourdan, rien n'empêche que ce qui reste devant lui ne se jette dans Girone; et sûrement V. Exc. verra bien que ce ne sont pas les troupes que j'ai ici dispersées sur une aussi grande étendue de terrain, qui pourront arrêter les Espagnols. Je crois bien que le général Saint-Cyr, instruit de la marche de l'ennemi, viendra aussi de ce côté; mais arriverait-il à temps, et pourrais-je sans son secours contenir la place et arrêter un corps de troupes qui viendrait m'attaquer sur mes derrières?

Il résulte de cet exposé des faits, qui n'est malheureusement que trop vrai, que je me trouve dans la situation la plus critique où militaire se soit trouvé. Aussi j'ai l'honneur de supplier V. Exc. de vouloir bien la mettre sous les yeux de S. M. l'Empereur, et de me plaindre si quelque malheur m'arrive.

J'ai l'honneur de prier V. Exc. d'agréer l'hommage de mon profond respect, etc.

Signé : VERDIER.

N° 6.

Lettre du général Verdier au duc de Feltre, ministre de la guerre.

San-Medir, le 7 juin 1809.

Excellence,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser à V. Exc., le 4 juin dernier, nous nous sommes occupés à renfermer l'ennemi dans Girone, à placer nos avant-postes aussi près que possible de l'enceinte, à compléter l'investissement autant que nos troupes ont pu le permettre, à faire arriver l'artillerie et les munitions, à bien reconnaître la place, et enfin à arrêter le projet d'attaque que vous verrez exprimé sur le plan que j'ai l'honneur d'envoyer à V. Exc. J'y joins le pro-

cès-verbal qui doit l'accompagner. V. Exc. remarquera que nos attaques sont liées et très-rapprochées l'une de l'autre. J'ai préféré ce parti à celui d'attaquer la ville du côté de la plaine, parce qu'une fois maître du Montjouy, je neutralise tous les autres forts; parce que j'évite de grands transports d'artillerie, que je double nos munitions, n'ayant besoin d'employer qu'à peu près la moitié de mon artillerie, et parce qu'enfin je puis, dans un cas extraordinaire, réunir tout mon monde sur un très-petit front, protéger le siége par de bonnes positions, et commander tout ce qui voudrait venir à moi.

L'attaque de la ville par la plaine aurait été sans doute plus brillante et peut-être plus courte; mais je ne pouvais me promettre d'éteindre les feux des forts situés sur la montagne ni de parer aux plongées de ces forts; mon artillerie d'ailleurs aurait été disséminée sur un trop grand espace de terrain, et je me serais trouvé obligé de tenir mes troupes séparées en deux corps, sans qu'ils pussent se secourir mutuellement, à moins d'abandonner l'artillerie et les travaux.

Tout étant ainsi disposé et arrêté, la tranchée sera ouverte cette nuit, et les batteries seront construites avec toute l'activité possible; j'espère que dans quatre ou cinq jours, au plus tard, nous serons en mesure de faire feu sur la place.

Nos communications avec la France deviennent de jour en jour plus difficiles par le grand nombre de brigands et de paysans armés qui infestent l'Ampour-

dan. J'ai été forcé de détacher du siége un corps de douze cents hommes, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à V. Exc. par ma lettre du 4 de ce mois; cette colonne a complétement battu l'ennemi sur les hauteurs de la montagne Noire, et elle est parvenue à rétablir, pour le moment, nos communications de Figuières à Bellegarde. Elle prendra position et ne rentrera que lorsque tous nos convois de munitions et de vivres qui se trouvent au Pertus seront arrivés à Figuières. Si les circonstances me forcent à la rappeler devant Girone, nos communications avec la France seront de nouveau interceptées.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon profond respect, etc.

Signé : VERDIER.

N° 7.

Note sur le projet d'attaque de la place de Girone, arrêté par le général Verdier, commandant le siége, le général Sanson, commandant le génie, et le général Taviel, commandant l'artillerie.

San-Medir, le 7 juin 1809.

Les travaux du siége commenceront par une communication ouverte sur la hauteur de Tramon, afin

d'arriver à couvert aux batteries nos 1 et 2. Ces batteries seront composées chacune de quatre pièces de 24, et d'un obusier de chasse ; elles sont destinées à éteindre les feux et à ruiner les défenses des redoutes Saint-Narcisse et Saint-Louis. La batterie n° 2 a beaucoup de commandement sur la redoute Saint-Louis ; la batterie n° 1 est à peu près à la même hauteur que la redoute Saint-Narcisse ; la place d'armes qui lie ces deux batteries contiendra les troupes nécessaires pour les protéger contre les attaques de l'assiégé.

Pendant que les batteries nos 1 et 2 ruineront les défenses des redoutes, on profitera des accidents du terrain les plus favorables, et surtout du ravin en avant des Justices, pour venir établir sur le mamelon de casen Aulet les batteries nos 3 et 4. Ces batteries, armées avec des pièces des nos 1 et 2, seront destinées à battre les redoutes Saint-Narcisse et Saint-Louis, et à faire brèche à l'escarpe, que l'on voit assez bas. La place d'armes qui unit ces batteries servira à contenir les troupes destinées à les défendre.

En même temps que les batteries nos 3 et 4 tireront sur les deux redoutes, on approchera de ces ouvrages jusqu'à la contrescarpe, que l'on couronnera si cela est nécessaire; on partira de là pour attacher le mineur, dans le cas où les défenses ne seraient pas assez ruinées.

La redoute Saint-Narcisse étant prise, l'on y établira la batterie n° 5, qui portera ses feux dans la redoute Saint-Daniel, et forcera à l'évacuer.

Étant ainsi maître du pourtour du plateau sur lequel est établi le fort de Montjouy, on débouchera de la parallèle qui liera les redoutes Saint-Narcisse et Saint-Louis, pour attaquer ce fort par le bastion de Pedret, que l'on regarde comme le plus en prise aux attaques et le plus facile à ruiner.

La possession du fort Montjouy donnera la facilité de faire une attaque sur la ville, par le bastion Sainte-Marie dont l'accès paraît le plus facile. Pour favoriser cette attaque, et dès l'établissement des batteries n°s 1 et 2, dressées contre les redoutes, on élèvera la batterie n° 6, composée de douze mortiers de dix à douze pouces, destinés à écraser la partie de la ville par laquelle on veut entrer. Cette batterie pourra être construite sans travaux préliminaires, étant couverte par la crête de la hauteur derrière laquelle elle est établie; il n'y aura besoin que d'un épaulement pour la garantir des feux de face.

Les travaux de l'attaque basse commenceront par les tranchées nécessaires pour arriver à la parallèle où devront être élevées les batteries n°s 9 èt 10. Ces batteries feront brèche à l'escarpe, ruineront les défenses du bastion Sainte-Marie, et tireront aussi contre les ouvrages collatéraux, tâchant d'y faire brèche.

Pendant ce temps, on construira la batterie n° 12 en tête du faubourg de Pedret, et destinée à ouvrir la partie droite du bastion Sainte-Marie ainsi que la partie de l'enceinte qui en est voisine. On débouchera du faubourg de Pedret, pour arriver à cette batterie.

Le Montjouy étant pris, et pendant que l'on travaillera à l'attaque d'en bas, on débouchera du chemin couvert du fort, et l'on établira la batterie n° 11, destinée à ruiner l'enceinte et la tour Sainte-Lucie, qui y est attenante; elle battra aussi la petite tour Saint-Jean, qui prend de revers l'attaque basse.

Les mortiers de la batterie n° 6 seront descendus dans la parallèle, et serviront à armer les n° 7 et 8, qui tireront aux ouvrages collatéraux à l'enceinte, et en rendront l'intérieur inhabitable.

La ville étant ouverte par les batteries n° 9, 10, 11 et 12, et les défenses étant ruinées, on débouchera de la batterie n° 11, et l'on cheminera sur le bastion Sainte-Marie, et sur la partie de l'enceinte comprise entre ce bastion et la tour Sainte-Lucie; dès lors il n'y aura d'autre obstacle à vaincre que ceux que l'on pourrait trouver dans l'intérieur même de la place. On ose cependant se flatter que l'on n'en trouvera pas, attendu que depuis le commencement du siége, la ville aura été tracassée par de fortes batteries de mortiers, jouant sans discontinuer, et qu'elle se trouvera plongée à bonne portée de canon, ce qui nous donnera la facilité de l'écraser en cas de résistance.

Les trois forts situés sur la crête des Capucins pourraient encore recevoir la garnison après la prise de la ville; mais cette ressource doit être considérée comme nulle, puisque ces forts ne contiennent ni l'eau ni les vivres nécessaires pour s'y maintenir.

D'après l'inspection du plan, il aurait paru convena-

ble d'attaquer la ville basse par les bastions de Sainte-Claire et du Gouverneur, en même temps que les hauteurs du Montjouy : cette idée s'était d'abord présentée; mais lorsqu'on a fait la reconnaissance de cette partie de la place, on a trouvé que les forts du Connétable, de la reine Anne, des Capucins et du Montjouy, auraient action sur les cheminements; et que ceux-ci se trouveraient plongés par vingt ou trente pièces de canon qu'on ne pouvait contrebattre ni ricocher d'aucune position environnante; ces considérations ont forcé d'abandonner l'idée de faire cette attaque et d'entreprendre celle que nous avons décrite.

Le général de division,
Signé : SANSON.

Le général d'artillerie,
Signé : TAVIEL.

Le général de division,
Signé : VERDIER.

N° 8.

Lettre de la junte de Girone au général Blake.

Girone, le 27 juin 1809.

Excellence,

Les ennemis, après avoir inquiété, pendant deux jours, le fort du Montjouy, par une immense quantité de bombes et de grenades, ont commencé ce matin à quatre heures leur feu contre ce fort, avec neuf pièces d'artillerie de gros calibre, et l'ont continué toute la journée avec une activité et une vivacité extraordinaire;

il est certain qu'ils ne perdront pas un moment pour exécuter leur projet d'y faire brèche.

Nous observons du clocher de la cathédrale que l'ennemi, du côté de Sainte-Eugénie, passe sur le chemin royal de Barcelone, avec dix pièces d'artillerie et une colonne de cavalerie et d'infanterie, dans l'intention sans doute d'aller attaquer quelques-unes des troupes qui sont envoyées à notre secours, ou peut-être pour se fortifier sur quelques points; et si, avec les ouvrages qu'il fait en deçà du village de Sainte-Eugénie, il y place encore de l'artillerie, les loyaux habitants de Girone, après avoir tant souffert du bombardement, se verront encore exposés au feu de la nouvelle batterie, qui ne manquera pas de causer de très-grands dommages aux murailles de cette fidèle cité.

L'état critique et désespéré dans lequel nous nous trouvons n'a pas besoin d'être exagéré. Nous n'avons pu recevoir le peu de fonds qui étaient adressés au lieutenant don Manuel Massanas, et nous nous sommes vus contraints, pour pouvoir passer encore quelques jours, de faire un emprunt forcé aux habitants; mais, après avoir épuisé ce secours momentané, nous manquerons de tout. Si malheureusement le Montjouy tombe dans les mains de l'ennemi, la place ne peut plus tenir, et moins encore si une nouvelle batterie établie du côté du midi bat en brèche les murailles.

Excellence, ce n'est point se forger des périls imaginaires, que de dire ingénument la vérité; et comme ces périls sont réels, il n'y a ni lâcheté ni abattement de l'âme à les faire connaître, surtout quand c'est par

le désir de voir la valeur héroïque, la constance et les généreux sacrifices des habitants n'être pas inutiles à la patrie et à eux-mêmes, et de n'avoir pas la douleur amère de perdre tant de sacrifices par le retard de secours qui sont devenus indispensables.

Cette illustre junte ne doute pas qu'après tant de souffrances, ses réclamations n'arrivent jusqu'au cœur de Votre Excellence; les circonstances sont telles qu'il faut agir avec promptitude, parce que les moments sont précieux. Elle supplie avec instance Votre Excellence de daigner déployer toute son autorité et son activité pour que les troupes qui se trouvent sous ses ordres, et qui sont destinées à secourir cette importante place, arrivent immédiatement, pour la délivrer, afin de conserver sa gloire intacte, et d'éviter les graves et irréparables préjudices qui résulteraient de sa perte pour la principauté et peut-être pour tout le royaume.

Dieu garde à Votre Excellence de longues années.

Signés : IGNACIO DE ROS.
FRANCISCO PUIG Y DORCA.
RAMON GLILAX.

N° 9.

Lettre du général Kirgener, commandant du génie au sixième corps, au gouverneur Alvarez.

Au camp devant Girone, le 2 juillet 1809.

Monsieur le gouverneur,

J'ai l'honneur de vous prévenir que je suis autorisé par S. Exc. le comte Gouvion Saint-Cyr, général en chef de l'armée française, à recevoir les propositions que vous pourriez me faire, dans les circonstances où vous vous trouvez. Je vous invite donc à venir ou à envoyer un de vos officiers supérieurs digne de votre confiance, pour communiquer avec moi aux avant-postes, où m'a laissé le prisonnier qui vous porte cette lettre.

Pour éviter toute fausse interprétation, vous pourrez y joindre un membre de la junte et un des chefs du clergé.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, etc.

Signé : KIRGENER, baron de Planta.

P. S. J'attendrai votre réponse jusqu'à dix heures.

N° 10.

Réponse du gouverneur Alvarez à la lettre précédente.

Girone, le 2 juillet 1809.

Monseigneur,

Je n'ai rien à traiter avec V. Exc. Je sais d'avance quelles sont vos intentions ; et dorénavant que V. Exc. sache bien que, sous aucun prétexte, je n'admettrai ni parlementaire ni trompette. Telle est la réponse que j'ai à faire à V. Exc.

Dieu vous garde beaucoup d'années.

Signé : MARIANO ALVAREZ.

N° 11.

Lettre du général Verdier au ministre de la guerre.

San-Medir, le 2 juillet 1809.

Le général Gouvion Saint-Cyr, trompé sans doute par la lettre de la junte de Girone, du 27 juin, dont j'ai eu l'honneur d'envoyer copie à V. Exc., ou voulant ajouter à sa gloire par la prise de Girone, a envoyé ce matin le général Kirgener, commandant du génie à son corps d'armée, porter à la garnison de cette place des propositions pour l'engager à se rendre. Le général Saint-Cyr, oubliant toute convenance, n'a pas cru devoir me prévenir de sa démarche, et je n'ai appris la

mission du général Kirgener que par le rapport de mes avant-postes et par les coups de canon que la place a tirés sur lui, après la réception de sa lettre; un soldat napolitain a été tué par cette décharge et quatre autres ont été blessés.

Le gouverneur de la ville croyant devoir une réponse aux propositions du général Kirgener, a jeté du haut de ses murs la lettre ci-jointe attachée à une pierre, ayant trouvé plus à propos de garder le messager du général Kirgener que de le renvoyer avec sa réponse.

L'ennemi, qui à chaque instant s'attend à être secouru, attribue au voisinage du secours sur lequel il compte, l'empressement que nous paraissons mettre à le résoudre à capituler; c'est ce qu'il nous crie du haut de ses murs, et il en devient plus tenace.

Signé : VERDIER.

N° 12.

Rapport du général Verdier au ministre de la guerre, sur l'assaut donné au fort Montjouy.

San-Medir, le 8 juillet 1809.

Excellence,

J'ai l'honneur d'envoyer à V. Exc. les rapports des travaux du siége de Girone, depuis le 3 de ce mois jusqu'au 7 inclus.

La brèche du Montjouy ayant été jugée praticable

par les généraux du génie et de l'artillerie, l'assaut a été donné ce matin à la pointe du jour. J'avais eu soin d'employer pour cette opération toutes les compagnies d'élite de la division: elles sont montées trois fois au sommet de la brèche, et trois fois elles ont été repoussées.

J'aurai l'honneur, par le premier courrier, de donner à V. Exc. un détail exact de la perte que nous avons éprouvée.

J'ai l'honneur de prier V. Exc. d'agréer l'hommage de mon profond respect.

Signé : VERDIER.

N° 13.

État des officiers, sous-officiers et soldats des compagnies d'élite, qui ont été tués ou blessés à l'assaut du Montjouy.

IVISIONS.	RÉGIMENTS.	TUÉS.		BLESSÉS.		OBSERVATIONS.
		Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	
rançaise...	2e régim. d'infant. de ligne.	2	9	1	42	
	16e id.	»	15	5	76	Le chef de bataillon blessé.
	56e id.	»	12	3	62	
	32e régim. d'infant. légère.	»	21	2	57	
	Troupes de Berg.	»	17	7	105	Un colonel et un chef de bataillon blessés.
	Régiments de Wurtzbourg.	1	22	5	141	
alienne...	Vélites royaux.*	2	10	2	38	
	5e régim. de ligne italien.	»	2	2	22	
	1er régim. de ligne napolitain.	»	5	8	24	
	2e régim. id.	1	10	7	32	
Westphalienne......	État-major westphalien.	1	»	1	»	Un aide de camp du général Morio tué. Un adjoint blessé.
	2e régim. d'infant. de ligne.	2	13	6	54	Un chef de bataillon blessé.
	3e id.	1	11	4	74	Un chef de bataillon blessé.
	4e id.	1	11	6	35	
rtillerie...	3e régim. à pied.	»	»	1	12	
	4e id.	»	»	1	5	
	1er régim. westphalien.	»	»	»	1	
énie.....	État-major.	»	»	3	»	Un chef de bataillon blessé.
	1er bataillon de mineurs.	»	»	»	3	
	2e bataillon de sapeurs.	»	5	»	14	
	3e id.	»	2	1	28	
	Bataillon de sapeurs italiens.	»	1	1	11	
		11	166	66	836	Total général, 1079.

Le chef de bataillon, chef de l'état-major de la division de siége.

Signé : SAINT-HILAIRE.

N° 14.

Rapport du gouverneur Alvarez au marquis de Coupigny, sur l'assaut donné au fort Montjouy.

Girone, le 8 juillet 1809.

Monseigneur,

Pendant que les chefs des divers corps font un relevé des noms de tous les individus qui, dans la mémorable matinée d'aujourd'hui, se sont couverts d'une gloire immortelle dans la défense du fort de Montjouy, je n'ai pu résister au désir de faire part à V. Exc. d'une si agréable nouvelle, en la priant de l'annoncer à S. M.

Comment vous rendre les détails de cette glorieuse journée! Je vous dirai seulement que l'ennemi, dès la pointe du jour, a environné le fort avec six mille hommes de troupes choisies, selon le rapport d'un prisonnier blessé, menaçant les trois brèches, et dirigeant sa principale attaque sur la plus large, qui est au bastion de la Lance du Drapeau. Toutes les troupes du château se rendirent sur-le-champ aux postes que le gouverneur leur avait assignés la veille, et elles y reçurent l'ennemi de pied ferme. Cinq assauts furent donnés dans deux heures que dura l'action; mais dans ces cinq assauts les Français furent mis en déroute, et ils se retirèrent vers la redoute Saint-Louis, laissant le chemin jonché de cadavres.

L'artillerie de la place et des forts tira avec son adresse habituelle, et fit de grands ravages dans les rangs des ennemis. Ceux-ci ne cessèrent de lancer des

grenades, des bombes et des boulets contre les forts et la ville; mais ces projectiles causèrent peu de dommage, et ne purent forcer les défenseurs à quitter leurs postes. Tous ont combattu comme des héros. Je suis monté au château avec la réserve, quelques piquets d'infanterie et l'état-major, ainsi que quelques personnes qui voulurent bien m'accompagner; et j'ai donné à ces braves combattants les témoignages de la reconnaissance de la patrie, et les récompenses dues au mérite de chacun. Notre perte a été peu sensible; celle de l'ennemi, au contraire, a dû être immense, à cause de la fusillade et de la grande quantité de grenades à main, de bombes roulées, de boîtes fulminantes et d'autres projectiles qui ont été lancés sur eux. Cette journée a couronné de gloire les armes du roi Ferdinand VII.

Dans ce jour si glorieux, et quand les cris de victoire retentissaient seuls à nos oreilles, le sort ou plutôt la fatalité est venue mêler quelque amertume à notre bonheur : la tour Saint-Jean, qui nous servait de poste avancé, a sauté en l'air sans qu'on ait pu en découvrir la cause. Mais ce malheur n'a pas eu de fâcheuses conséquences, la petite garnison qui défendait cette tour en était sortie, et combattait en guérillas. La tour a été entièrement détruite.

Usant du droit que m'a accordé V. Exc., je distribuerai aux combattants des récompenses dont quelques-unes seront brillantes, parce qu'elles doivent être proportionnées aux actions qui les ont méritées; plus tard j'en donnerai le détail à V. Exc.

Je suis heureux de pouvoir prouver à V. Exc. que je ne sais pas garder le silence, quand il s'agit d'une action aussi éclatante que celle-ci; et si jusqu'à présent je n'ai point distrait V. Exc. par les rapports journaliers des travaux et des attaques de l'ennemi, c'est que je savais bien qu'elle les connaissait mieux que moi, et qu'elle n'avait pas besoin d'autres renseignements. Quant à mes actes, tant publics que particuliers, ils ont toujours eu pour but d'exciter les habitants à une défense opiniâtre, qui, jusqu'à présent, semble être leur unique pensée.

Du reste, les ennemis se sont retirés avec perte dans les batteries qu'ils occupaient auparavant, et d'où ils continuaient à faire un feu terrible sur le *Montjouy* et la place, se vengeant de leur affront en amoncelant les ruines.

Je suis persuadé que parmi tous les faits d'armes remarquables de l'ennemi, aucun ne peut être comparé à celui de cette mémorable journée, car la brèche, ouverte depuis quatre jours, pouvait donner passage à six hommes de front.

Pour terminer convenablement cette heureuse matinée, nous nous sommes rendus en corps à la cathédrale avec l'évêque et le chapitre, pour assister à un *Te Deum* solennel, qui a été chanté en action de grâces, au bruit de toutes les cloches. J'étais accompagné de l'intendant des finances don Carlos Beramendi, que j'avais trouvé sur la route du Montjouy, à mon retour, près de la tour ruinée de Saint-Jean, où, malgré le feu de l'ennemi, il s'occupait avec ardeur de faire donner

des secours aux malheureux blessés, et les faisait conduire dans les hôpitaux militaires, que nous visitâmes ensemble.

Dieu vous garde beaucoup d'années.

Signé : MARIANO ALVAREZ.

N° 15.

Rapport du gouverneur Alvarez à la junte suprême de Séville, sur la situation de la ville de Girone.

Girone, le 16 juillet 1809.

Sire, je crois de mon devoir de déposer aux pieds de Votre Majesté le récit abrégé du siége et du bombardement que soutient cette ville héroïque, dont Votre Majesté a daigné me confier le commandement.

Mais, comme l'exposition des faits particuliers et la réunion des pièces justificatives formeraient un volume trop considérable, et que, d'un autre côté, les instants précieux de Votre Majesté appartiennent à ses hautes occupations, comme les miens sont réclamés par la situation critique dans laquelle je me trouve, je me bornerai à vous offrir ici l'expression de mes sentiments, et à vous donner une idée de l'état de la place.

Nous comptons soixante-dix jours de siége, quarante-huit de tranchée ouverte, et trente-quatre de bombardement continuel. Le château du Montjouy,

qui domine entièrement la ville, à une distance très-rapprochée, et qui peut être considéré comme sa principale défense, présente, depuis treize jours, une brèche praticable pour cinquante hommes de front. L'ennemi a jeté sur nous, pendant ce temps, dix mille bombes ou grenades : cette fureur n'a produit d'autre résultat que la ruine des édifices particuliers. Le courage des habitants ne s'est point démenti; chaque jour plus attachés à la cause qu'ils défendent, on les voit courir avec plus d'ardeur, partout où leur présence est nécessaire.

La garnison, quoique très-peu nombreuse, car elle ne s'élève pas à plus de quinze cents hommes en état de servir, a fait des prodiges de valeur. Trois sorties et deux attaques, dont une répétée jusqu'à trois fois par l'ennemi, et dans lesquelles il a été repoussé avec une bravoure inexprimable, ont fait voir avec quelle discipline et quelle vigueur nous savons combattre. Mais le récit de ces affaires partielles sera probablement parvenu à la connaissance de Votre Majesté par la voie du général en chef, auquel j'en ai rendu compte successivement.

Votre Majesté, dont les soins paternels veillent à la conservation de l'honneur national, sentira sans doute à quel point tous ceux qui se trouvent dans cette place ont bien mérité de la patrie. Sire, je n'ai jamais vu leur enthousiasme se refroidir une seule minute, et mille fois ils ont voulu courir au-devant d'une mort glorieuse en se précipitant dans les rangs de l'ennemi, mais leur nombre trop faible m'a forcé de les contenir.

Dans cette position difficile, j'ai demandé plusieurs fois au marquis de Coupigny, commandant en second de l'armée, un renfort de deux mille hommes au moins, avec lequel cette garnison aurait à peine la moitié du monde nécessaire à la défense de la place. J'ai vainement renouvelé mes instances, à mesure que mes besoins devenaient plus pressants.

Je crois donc qu'il est de mon devoir de porter ces faits à la connaissance de V. M., et de l'assurer, d'ailleurs, que cet important boulevard de la Catalogne sera défendu jusqu'à la dernière extrémité; que nous nous sacrifierons pour notre monarque adoré, le seigneur Ferdinand VII, que Dieu garde, et que nous imiterons l'exemple de Numance et de Sagonte, plutôt que de subir le joug du tyran.

Tel a été mon serment à la tête de ces braves Espagnols, et je le répète en ce moment aux pieds de Votre Majesté, l'ennemi n'entrera dans cette place que sur mon cadavre. La proclamation ci-incluse fera mieux connaître encore à Votre Majesté les sentiments dont je suis animé.

Sire, aux pieds de Votre Majesté.

Signé : MARIANO ALVAREZ.

N° 16.

Représentation de la junte de Catalogne à la junte suprême de Séville, en faveur de la ville de Girone.

Poblet, le 9 juillet 1809.

Sire,

La junte de la principauté de Catalogne voit avec la plus grande joie le décret royal du 28 juin dernier, dans lequel V. M. donne une preuve éclatante de sa satisfaction pour le courage et la constance des habitants de Girone et de toute la principauté. La junte ne doute pas que cette publication ne serve à réveiller l'enthousiasme des Catalans et à renouveler leur désir de défendre jusqu'à la mort notre légitime souverain.

Mais, Sire, la junte ne peut sans crime dissimuler à V. M. les craintes qu'elle éprouve de voir s'évanouir comme une ombre, malgré l'amour et la fidélité de ses habitants, l'espoir que vous lui donnez dans votre royal décret, touchant la défense de Girone; cette junte, qui voit de jour en jour s'approcher l'agonie de la ville; qui a ordonné une levée en masse de toute la province; qui, pour ranimer le courage des défenseurs, a publié une proclamation qui appelle au secours de *Girone* tous les somatènes, et la plupart des compagnies de réserve dans la vue d'unir leurs efforts à ceux de la troupe contre l'ennemi commun; cette junte, dis-je, voit que ces

compagnies de somatènes, qui déjà étaient en marche, ne peuvent maintenant faire aucun mouvement, puisque leurs commandants n'ont pas reçu d'ordre, et qu'ils ignorent quels sont les points qu'ils doivent occuper.

Enfin, quoique la junte ait demandé qu'un des commandants généraux de la province se transportât avec toutes ses forces dans les environs de Girone, sinon pour engager une bataille, du moins pour observer les mouvements de l'ennemi, et profiter des moindres circonstances (la junte, par ses lettres du 15 juin et du 2 juillet, a fait connaître à V. M. les efforts qu'elle a faits à ce sujet), S. Exc. le marquis de Coupigny n'est pas même sorti de Tarragone, quoique S. Exc. Joaquim Blake, qui s'était porté jusqu'à Cervera, y fût tombé malade.

Dans cet état de choses, l'ennemi s'est emparé des tours Saint-Louis et Saint-Narcisse, qui servaient de rempart à la place; il s'est approché du fort du Montjouy, et a élevé contre ce fort une batterie de dix canons, trois mortiers et deux obusiers, qui le bat depuis cinq jours avec une violence extraordinaire, et qui doit infailliblement triompher de sa garnison, fatiguée et diminuée par le feu terrible qui la décime. La junte, avertie par un de ses membres, posté dans les environs de la place pour soutenir l'énergie du peuple qui n'a plus que les forces du désespoir, voit avec douleur s'approcher de jour en jour le moment de la chute de Girone; et ce malheur aura infailliblement lieu, si les secours qu'on nous a promis n'arrivent avec la rapidité

de l'éclair. Que peut-elle faire cette junte, sinon trembler pour Girone et pour la principauté tout entière, dont le sort est lié à celui de cette ville. La junte supérieure ne peut voir sans gémir le fruit de tant d'efforts perdu; car tout ce que nous avons fait, depuis un an, pour conserver cette ville à V. M. va maintenant devenir inutile.

Dieu vous garde de longues années.

N° 17.

Lettre du général Coupigny, commandant en second de l'armée espagnole de Catalogne, au gouverneur Alvarez.

Tarragone, le 24 juillet 1809.

Votre dépêche du 16 courant m'a causé la plus grande surprise, et je trouverais bien plus étranges encore les reproches auxquels vous vous livrez, si je n'avais à considérer que Votre Seigneurie se trouve dans une place aussi fortement pressée par l'ennemi. Je sais très-bien ce que j'ai promis; je sais également que je n'ai point manqué d'envoyer le secours dans le moment où il convenait de le faire arriver à Girone. Mais Votre Seigneurie ignore sans doute les dernières affaires de nos armées : elle ignore que je n'ai pas été rejoint par les troupes de l'Aragon, sans lesquelles il m'était impossible de songer à faire lever le siége; elle ignore encore que la province a un capitaine général, lequel

est actuellement, de sa personne, dans les environs de la ville. J'ai mis tout en usage pour tâcher de vous secourir : Girone est l'objet de mes soins les plus empressés, de ma plus haute estime. J'eusse bien voulu conduire moi-même ce secours et m'enfermer dans la place avec ses braves défenseurs; mais les circonstances s'opposant à cette résolution de ma part, j'ai chargé de cette expédition les officiers que vous m'aviez vous-même indiqués comme les plus capables de la faire réussir par leurs talents et leurs connaissances locales.

Que l'un d'eux ait été abandonné par ses troupes, que l'autre, qui m'était désigné par vos recommandations, et qui venait d'obtenir de l'avancement dans l'armée, se soit refusé à l'accomplissement de ses devoirs, ce sont là de ces choses que personne ne saurait éviter; mais ce que j'ai su éviter, moi, ce sont des récriminations auxquelles j'aurais pu me livrer le premier, si, me laissant influencer par des avis et des rapports particuliers, je n'eusse pas souvent résisté à l'entraînement d'une première impression.

A quelle époque prétendez-vous que le secours aurait dû être introduit dans la place? Est-ce au commencement de mai, lorsqu'on me disait que, s'il fallait fournir l'étape aux troupes, il devenait impossible de subsister, pendant quinze jours, dans le cas d'un siége? lorsque deux mille hommes de plus, jetés dans Girone, auraient pu hâter la consommation des vivres et refroidir l'enthousiasme des habitants, enthousiasme qui a produit tant de prodiges, qui ne cesse d'en pro-

duire chaque jour de nouveaux, et qui seul peut soutenir notre cause? Est-ce quand l'entrée de troupes dans votre ville y eût porté le germe d'une affreuse maladie, et renouvelé les scènes d'affliction et de mort dont la malheureuse Saragosse a été le théâtre?

Nous savons bien qu'il est plus d'une manière de faire la guerre, et que des moyens divers peuvent conduire aux mêmes résultats. Si les habitants de Girone n'eussent pas connu le danger immédiat dont ils étaient menacés, ils n'auraient point couru avec tant d'ardeur à la défense; si les assiégeants n'eussent pas été harcelés continuellement sur plusieurs points, ils n'auraient pas été forcés d'exécuter les mouvements que vous avez observés du haut de vos remparts; si des partis n'eussent pas intercepté leurs convois, le feu de leurs batteries aurait été toujours aussi bien entretenu que durant les premiers jours du siége, et la ville et le Montjouy ne seraient plus que des monceaux de ruines.

Ainsi donc, que Votre Seigneurie s'abstienne de m'adresser des reproches qu'elle ne doit se permettre sous aucun prétexte, surtout quand elle a devant les yeux l'exemple de chefs si fort portés à la modération, qu'ils traitent avec une sorte d'indulgence leurs subordonnés, en considération des services que chacun rend de son côté.

Et quant à la menace de recourir à l'autorité supérieure, Votre Seigneurie peut la réaliser, lorsqu'elle jugera convenable de le faire; car, outre que mes opérations sont établies sur des bases solides, je serai très-

flatté que vos plaintes contre moi arrivent en même temps que les recommandations que j'adresse moi-même au gouvernement en faveur de Votre Seigneurie, et de tous ceux qui combattent sous ses ordres dans la place de Girone.

Dieu vous garde beaucoup d'années.

Signé : MARQUIS DE COUPIGNY.

N° 18.

Lettre du marquis de Coupigny, commandant en second de l'armée espagnole de Catalogne, à la junte du gouvernement de Girone.

Tarragone, le 24 juillet 1809.

J'ai pris connaissance de la dépêche de Votre Seigneurie, du 17 courant; je vois l'excellente disposition où vous êtes d'employer les sorties, qui sont la meilleure manière de repousser et d'inutiliser les efforts de l'ennemi. Je suis très-fâché que le secours envoyé par moi, d'après la parole que j'en avais donnée, et au moment convenu, n'ait pu pénétrer dans la place. En confiant cette opération à l'officier anglais don Rodolphe Marshall, et à l'aide de camp don Narcisse Rich, que le gouverneur m'avait recommandés, je n'avais rien à me reprocher : je respectais la confiance des habitants de Girone dans ces deux militaires.

Le colonel anglais a prouvé qu'il était digne de cette confiance, et qu'il connaissait très-bien le terrain; si

la troupe ne l'a point secondé, c'est un événement imprévu auquel il était difficile de porter remède : cependant les coupables seront punis comme ils le méritent.

Si l'aide de camp Rich est revenu sur ses pas, même avant d'apercevoir le visage de l'ennemi, j'ai ordonné qu'il fût jugé d'après les lois martiales. Voilà tout ce qu'il m'appartient de faire à cet égard. Je n'en continue pas moins de harceler l'ennemi sans relâche, et je cherche à intercepter ses convois, afin que, privé de munitions de guerre, il manque de moyens pour tirer sur la ville; de telle manière que si le siége vient à être abandonné, ce résultat satisfaisant soit dû autant à l'héroïque résistance des habitants qu'aux mesures que j'aurai prises, de mon côté, pour enlever à l'assiégeant les ressources nécessaires au succès de son entreprise.

Dieu garde, etc.

Signé : MARQUIS DE COUPIGNY.

N° 19.

Rapport du ministre de la guerre à l'Empereur, sur le siége de Girone.

Le 25 juillet 1809.

... Une lettre du général Verdier, que V. M. trouvera ci-jointe, accompagnait les rapports du siége de Girone, depuis le 10 juillet jusqu'au 17. La défense des

assiégés est toujours également opiniâtre, et leur feu toujours vif et soutenu. Les difficultés résultant de la nature du terrain et des mouvements de l'ennemi extérieur ralentissent beaucoup les opérations du siége. Le général Verdier se plaint qu'il est continuellement obligé de faire des détachements considérables : l'un d'eux a battu les insurgés, le 15 juillet, près de la Junquière ; c'était le corps qui avait détruit le 10 un convoi de poudre venant de Perpignan, dont mon rapport du 22 a fait mention. Un autre corps de quatre mille hommes avait été battu le 13 par le quarante-deuxième régiment, envoyé par le général Saint-Cyr : toutefois, la colonne battue le 15 s'est rassemblée de nouveau, et, le 17, il fallait détacher encore des troupes contre elles. Le général Saint-Cyr ne peut couvrir le siége que du côté de Barcelone, et l'ennemi se jette de préférence sur la communication du général Verdier avec Figuières et Bellegarde ; ce qui fait que ce dernier demande, dans la vue d'améliorer sa position, quelques troupes pour contenir l'Ampourdan.

N° 20.

Rapport du ministre de la guerre à l'Empereur, sur le siége de Girone.

Le 30 juillet 1809.

Mon rapport du 28 de ce mois a fait connaître à V. M. les plaintes réitérées du général Verdier, sur les

difficultés qu'il éprouvait à pousser les opérations du siége de Girone, tant par la nature du sol que par la nécessité où il se trouve de combattre sans relâche les ennemis extérieurs et de faire pour cet effet des détachements considérables. Il en avait fait un le 17 juillet, sous le général Guillot, pour renforcer la colonne qu'il avait envoyée auparavant avec le major Maisonneuve, et qui se trouvait avoir à combattre un corps de plus de cinq mille hommes. Les insurgés n'ont point attendu le général Guillot, et se sont retirés dans les montagnes de la Sierra Llorena; le général Verdier, par une lettre du 21, me transmet le rapport du général Guillot, qui croit nécessaire de combiner une opération décisive sur la position de l'ennemi, en y faisant coopérer le quarante-deuxième régiment de la division Souham, qui est posté à Bañolas. Le général Verdier a prié le général Saint-Cyr de vouloir bien donner à cet égard les ordres nécessaires; mais ce dernier lui répond une lettre par laquelle il refuse absolument de concourir à cette opération, et menace même de retirer le quarante-deuxième régiment du poste de Bañolas. Le général Verdier observe, avec raison, qu'il ne peut à la fois conduire le siége, entretenir les communications avec la France, et détacher les forces nécessaires pour contenir un ennemi qui le harcèle sur tous les points. D'autre part, le général Saint-Cyr, qui m'écrit directement sous la date postérieure du 25 juillet, ne dit rien des demandes du général Verdier, et fait espérer que l'on viendra à bout de ce siége, dont il expose de nouveau toutes les difficultés. Il ajoute

que l'ennemi s'est borné jusqu'à présent à *tourmenter leurs communications*, et qu'il paraît avoir remis la bataille dont il menace, jusqu'à l'arrivée des troupes qu'on assure avoir été embarquées à Malaga et à Cadix pour renforcer l'armée de Catalogne. C'est sans doute l'attente de cet événement qui lui fait craindre de s'affaiblir par des détachements. V. M. pourra se rappeler que dans mon rapport du 3 de ce mois, je lui avais transmis un état des forces ennemies en Catalogne, envoyé par le général Saint-Cyr, qui les faisait monter à cinquante-cinq bataillons, et plus de trois mille hommes de cavalerie, tandis qu'il était réduit à dix-neuf bataillons et onze escadrons, après avoir renforcé le général Verdier et la garnison de Barcelone. V. M. trouvera ci-joints les rapports de l'artillerie et du génie au siége de Girone, depuis le 18 jusqu'au 21 juillet, où elle verra qu'on est parvenu, quoique lentement, et avec de grandes difficultés, au couronnement du chemin couvert de la demi-lune du front d'attaque du Montjouy, et que l'artillerie allait se trouver en état d'établir les batteries de brèche n° 17, qui doivent battre le saillant de cette demi-lune.

N° 21.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr au ministre de la guerre.

Fornells, le 11 août 1809.

Monseigneur,

Les mines pratiquées dans le couvre-face du Montjouy ayant sauté, et leur effet ayant été aussi favorable qu'on pouvait le souhaiter, on a commencé à battre en brèche le bastion de droite en même temps qu'on perfectionnait le logement de la demi-lune. L'effet de nos batteries a été si rapide qu'on m'a rendu compte que la brèche était praticable. Pour éviter la confusion qui résulte d'une attaque de nuit, l'assaut a été fixé à demain entre sept et huit heures du matin; l'ennemi sera harcelé et tenu en alerte toute la nuit par de faux assauts. Le général Verdier n'osant pas trop se promettre de réussir avec les troupes de siége, qui sont très-fatiguées et un peu rebutées du dernier assaut, j'ai donné l'ordre à deux bataillons du sixième régiment italien, commandés par le colonel de ce corps, de se trouver en position, de manière à donner un second assaut; et enfin dix compagnies du premier régiment d'infanterie légère français, dont six compagnies d'élite, sous les ordres de M. l'adjudant commandant Devaux, se trouveront en mesure de donner un troisième assaut, si les deux premiers ne réussissent pas.

Il me paraît impossible que ces dispositions ne nous

rendent pas maîtres du Montjouy dans la journée de demain, malgré la ténacité et l'acharnement que l'ennemi met à le défendre. Si même je conçois quelque crainte, c'est qu'il n'évacue ce fort pour renforcer la garnison de la place. Il serait plus avantageux pour nous d'essuyer même beaucoup de résistance dans le fort, et de nous emparer de sa garnison, que d'y entrer sans coup férir, et de la voir se retirer dans la ville qu'elle ne contribuerait pas peu à nous disputer. C'est pourquoi la colonne de l'adjudant commandant Devaux, chargée du troisième assaut, a aussi la mission de se jeter sur l'ennemi, si, pendant l'attaque précédente, il tente d'évacuer le fort, et d'empêcher son retour dans la place.

L'aide de camp de V. Exc., M. de Banas, qu'elle m'a envoyé il y a quelques jours, m'ayant demandé à être de l'assaut de demain, je l'ai placé auprès de l'adjudant commandant Devaux. Le zèle qu'il a montré dans cette occasion lui fait honneur.

J'aurai l'honneur de rendre compte demain à V. Exc. du résultat de l'assaut.

Je la prie d'agréer l'assurance de mon respect.

Signé : COMTE GOUVION SAINT-CYR.

N° 22.

Rapport du général Verdier au ministre de la guerre, sur la prise du fort Montjouy.

San-Medir, le 12 août 1809.

Excellence,

J'ai l'honneur d'adresser à V. Exc. les rapports des travaux de siége de Girone, depuis le 7 du courant jusqu'à ce jour. D'après ces rapports, V. Exc. jugera de la patience et du courage qu'a dû déployer le corps de troupes qu'il a plu à S. M. l'Empereur de me confier.

Le fort Montjouy est tombé en notre pouvoir hier à six heures du soir. Cette importante conquête arrachée à l'âpreté du sol et à l'opiniâtreté de l'ennemi, respectable par son courage autant qu'il est à plaindre par la fausse raison qui le dirige, nous donne presque la certitude que huit à dix jours au plus suffiront pour soumettre le reste de la ville, dont le front ne nous offre plus qu'un faible mur d'enceinte que de légers efforts doivent renverser.

Dans ce court espace de temps Girone sera soumise, ou elle se déterminera à imiter Saragosse; encore ne serait-ce pas pour longtemps: la ville manque de vivres et de munitions, j'en ai la certitude. Le fort Montjouy, jadis un des meilleurs postes, et le plus avantageusement situé de l'Europe, n'est plus aujourd'hui qu'une masse informe de décombres, et ce n'est qu'après nous

avoir obligés à couronner le chemin couvert, après que nous avons eu pris d'assaut la demi-lune du front d'attaque et ouvert plusieurs brèches praticables, que l'ennemi qui le défendait s'est déterminé à nous l'abandonner, en se retirant dans la ville, dont il ne nous a jamais été possible de lui couper la retraite.

V. Exc. daignera remarquer que c'est la première fois qu'une opération aussi périlleuse et aussi difficile aura été faite dans le cours de la guerre de la révolution. Elle a présenté d'autant plus de difficulté, que nous avons été forcés d'opérer sur le roc, et que tous nos travaux ont été artificiels, et faits à la sape volante devant un ennemi des plus acharnés.

Les généraux Sanson et Taviel, commandant, le premier le génie, et le second l'artillerie, ont dirigé cette opération avec tout le zèle, la prudence et le courage possibles.

Nous avons trouvé dans le fort Montjouy dix-huit bouches à feu, presque toutes hors de service, et quelques munitions; le reste de l'armement avait déjà été évacué à mesure qu'il avait été mis hors de service par notre feu.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de mon profond respect.

Signé : VERDIER.

N° 23.

Rapport du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr.

Sarria, le 30 août 1809.

Excellence,

Je viens de reconnaître les progrès de nos attaques sur la ville; nous en sommes à peu de chose près où nous en étions quand j'écrivis à V. Exc., c'est-à-dire, que nous n'avons presque rien fait devant la batterie de six pièces, et que nous sommes assez avancés devant celle de quatre. Malheureusement j'ai découvert que le terrain en arrière du mur battu est de beaucoup plus bas que celui qui se trouve à l'extérieur, de sorte que je crois qu'il y a du haut de la brèche au niveau du sol intérieur une hauteur de dix-huit à vingt pieds à franchir, ce qui est une très-grande difficulté à surmonter. Il paraît cependant qu'en élargissant cette brèche par notre droite, nous trouverons un escarpement intérieur beaucoup moins considérable; j'ai, en conséquence, ordonné que cette brèche fût élargie de beaucoup par notre droite.

Le général Sanson ayant vu comme moi, s'est décidé à ouvrir une communication qui, partant de l'angle gauche de la batterie de quatre pièces, descend dans le ravin, et remonte au pied de la brèche. Ce travail sera terminé dans la nuit de demain, ou d'après-demain au plus tard; ce qui nous donnera la facilité d'arriver à la brèche sans perte, ou de la couronner si l'assaut

paraît trop difficile : dans ce cas, le général Sanson attacherait des mineurs qui suivraient la pente du rocher sur lequel est assis le mur d'enceinte, à l'effet de renverser les obstacles que la nature du terrain présente, et de procurer aux troupes destinées à l'assaut un passage grand et facile. Je me suis déterminé pour l'exécution de ce projet, long en apparence, vu le peu de succès de nos batteries et le peu de moyens qui nous restent pour fournir longtemps à leur consommation.

Hier et aujourd'hui l'ennemi est sorti des Capucins, se dirigeant sur la montagne et le village de Quarts; il a été repoussé, et a laissé des morts et des blessés; on m'a amené cinq prisonniers qui s'obstinent à dire qu'ils ignoraient où ils allaient, mais qui croient qu'ils étaient sortis pour aller à la rencontre d'un convoi que la place attend par cette route. Je fais surveiller de mon côté; le général Pino étant prévenu, pourrait du sien détourner l'intention de l'ennemi, ou s'emparer de ce convoi, s'il existe quelque part dans les environs. Quarts est à peu de distance de Castilla de la Selva.

Selon vos intentions, les troupes répandues sur la route y resteront encore pour assurer le passage de S. Exc. le duc de Castiglione. Les nouvelles d'Olot sont que toute la troupe de ligne qui y était en est partie pour se rapprocher d'Hostalrich, que Claros, Rovira et les autres chefs de bandes s'étaient rendus dans cette ville; mais que n'ayant pu s'entendre avec les généraux de ligne, ils avaient ramené leur monde dans leur pre-

mière position à Besalu et aux environs, où ils ont été abandonnés par beaucoup de paysans qui sont rentrés chez eux : les miquelets de Claros particulièrement se sont dispersés par petites bandes, afin d'attaquer nos convois pour leur propre compte; je crois pouvoir ajouter quelque foi à ces rapports.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de mon respect.

Signé : VERDIER.

N° 24.

Représentations de la junte supérieure de Catalogne à la junte suprême centrale, sur l'état critique de la place de Girone, au mois d'août 1809.

Poblet, le 16 août 1809.

Sire, il y a trois mois que l'invincible place de Girone est assiégée; il y a trois mois qu'elle ne cesse de nous demander à grands cris le puissant secours dont elle a besoin pour sortir de la situation critique où elle se trouve, et qui devient chaque jour plus alarmante. Il y a trois mois que la Catalogne tourne ses regards vers cette junte supérieure, et l'accuse d'une inaction coupable, dans des termes qui nous déchirent le cœur. Cette clameur universelle, les gémissements douloureux de la ville assiégée et si malheureuse, les reproches de notre conscience, qui empoisonneraient le reste de notre vie si nous négligions un seul moyen possible

de la sauver, quand la confiance de nos concitoyens s'en est reposée sur nous; tous ces motifs nous obligent à nous adresser encore une fois à V. M. sans craindre de l'importuner par nos instances, d'après la haute idée que nous avons de sa bienveillance et de son zèle patriotique. L'objet de nos sollicitudes est trop important; la perte de Girone entraînerait avec elle la ruine de la Catalogne et compromettrait gravement la nation tout entière.

Nos représentations du 15 juin et du 2 juillet ont fait connaître à V. M. tout ce que cette junte a fait jusqu'à présent. La situation actuelle de cette ville infortunée est impossible à décrire : ses murs sont ouverts de toutes parts, ainsi que ceux du fort Montjouy, dont la chute entraînerait infailliblement celle de la place. Il ne reste plus à la garnison et aux habitants à opposer aux boulets et aux baïonnettes de l'ennemi que leurs propres personnes; leurs poitrines sont leur dernier rempart, ces poitrines qui recèlent des cœurs si éminemment patriotiques. Dans cette ville à jamais mémorable, se sont opérés des prodiges, que d'autres que les témoins oculaires attribueront aux temps fabuleux, parce que le calcul de la simple prudence défend de les admettre comme possibles. La seule chose capable de soutenir la constance de ces invincibles Espagnols, de les faire lutter encore quelques instants contre la force des événements, c'est l'espérance de voir bientôt accourir à leur secours et la province et l'Espagne elle-même. Eh! comment ne croiraient-ils pas que la patrie s'empressera d'accourir pour les dé-

fendre, quand ils se vouent à la mort pour la sauver? Cependant le temps s'écoule, et leurs vœux ne sont pas entendus. Les généraux de notre armée ne se décident à aucun parti capable de faire lever le siége; aucun des trois lieutenants généraux qui sont ici n'a été chargé de se mettre à la tête des troupes destinées à cette expédition. Ils disent tous qu'ils agissent conformément au plan approuvé par V. M. Serait-il donc vrai que V. M. eût approuvé le plan d'abandonner Girone à ses faibles moyens? Sa perte serait la conséquence infaillible de cet abandon. Si ce malheur arrive, les autres places de la Catalogne et de la Péninsule auront-elles le courage d'imiter la fidélité qui a fait de Girone, de ses temples et de ses édifices un monceau de ruines, et condamné ses héroïques défenseurs à l'esclavage ou à la mort? et si des calamités semblables viennent à menacer d'autres villes, devront-elles compter sur des secours de notre part, lorsque la place la plus intéressante n'a pu les obtenir de la leur? Cette funeste réflexion, capable de glacer le patriotisme le plus ardent, de navrer l'âme des plus zélés défenseurs de notre juste cause, n'en voyez-vous pas les terribles conséquences? Une fois le boulevard de cette frontière emporté, la province est ouverte à l'ennemi, qui va s'emparer de nos récoltes, de nos trésors, de nos enfants, de nous-mêmes; enfin, la patrie n'a plus d'existence réelle.

Mais arrêtons ici ce douloureux exposé; puisque V. M. a daigné proclamer hautement la gloire de cette province et son patriotisme, puisqu'elle a daigné

prodiguer les éloges les plus flatteurs à la généreuse ville de Girone, ne permettez pas que le souvenir immortel de ses héroïques efforts rappelle en même temps à la postérité celui d'une coupable indifférence.

Cela ne sera pas; V. M. s'empressera de donner des ordres aussi prompts que la foudre; les secours nécessaires pour faire lever le siége arriveront de tous les côtés contre l'ennemi, qui, arrêté par une défense prolongée au delà de ses calculs, a déjà consumé la moitié de ses forces. Telle est donc l'espérance que nous osons fonder sur la sagesse et la bienveillance de V. M., qui nous a chargés de veiller à la défense et à la conservation de cette province. Nous trahirions nos serments et nos devoirs les plus sacrés, si nous ne faisions retentir dans le cœur paternel de V. M. les derniers gémissements qu'arrache à la noble ville de Girone une continuelle et trop longue agonie.

Dieu garde Votre Majesté longues années.

N° 25.

Decret de la junte suprême centrale en faveur de Girone.
A M. le président de la junte supérieure de Catalogne.

Alcazar royal de Séville, 23 août 1809.

La junte supérieure de la principauté, considérant comme l'un de ses devoirs les plus sacrés le soin de veiller à la défense et à la conservation de l'importante place de Girone, a adressé, le 15 juin, le 2 juillet et le 16 août

derniers, les plus énergiques représentations à S. M., en lui demandant ses ordres et des secours propres à remplir cet objet si intéressant. S. M. la junte suprême n'a pu s'empêcher d'accorder un égal intérêt à cette province et à la défense de Girone; en conséquence elle a daigné prendre la royale résolution dont la teneur suit, et que la junte s'empresse de publier pour répondre à l'attente publique et manifester à la principauté le haut degré d'estime où elle s'est placée dans l'esprit du gouvernement suprême et de toute la nation.

« Excellence, la junte suprême du gouvernement du « royaume a lu avec autant de douleur que d'atten« drissement la représentation de V. Exc., en date du « 16 de ce mois, dans laquelle V. Exc. peint de cou« leurs si vives et si fidèles les maux extrêmes dont l'im« portante place de Girone est accablée, et l'urgente né« cessité d'y porter remède. L'intention de S. M. n'a « jamais été de la laisser abandonnée à elle-même, et de « perdre ainsi le fruit de ses incomparables sacrifices. « S. M. n'a cessé de donner les ordres les plus positifs « de la secourir; et, ne voulant négliger aucun moyen « de la sauver du péril où elle se trouve, de nouveaux « ordres précis sont donnés ce jour même au général en « chef de l'armée de Catalogne de voler à son secours, « à tout prix, et par tous les efforts possibles, n'y eût-il « plus que la ressource de faire lever la province en « masse; et, afin que les fonds nécessaires ne man« quent point au succès de cette importante entre« prise, il a été embarqué six millions de réaux sur le « vaisseau *l'Algésiras*, qui attend le moment de partir,

« et deux autres millions sont également destinés au « service de la Catalogne. Le courrier, porteur de cet « ordre royal, est chargé de tout l'or monnayé exis- « tant et disponible à la trésorerie. S. M. se plaît à croire « que la junte est entièrement convaincue de l'intérêt « que lui inspire le sort de cette fidèle province, et veut « que V. Exc. fasse savoir à tous les habitants qu'au- « cun sacrifice ne sera épargné pour obtenir l'expulsion « de l'ennemi qui l'opprime, soutenir les efforts, ali- « menter le courage de ses défenseurs, et récompen- « ser dignement leur héroïque constance : ce que je « vous communique par son ordre et pour que l'exé- « cution n'en soit pas différée.

« Dieu garde Votre Excellence, etc.

« *Signé :* MARTIN DE GARAY. »

N° 26.

Rapport du général Gouvion Saint-Cyr au ministre de la guerre, sur l'entrée du convoi espagnol dans Girone, le 1er septembre.

Fornells, le 3 septembre 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à V. Exc. diverses lettres interceptées il y a quelques jours sur un courrier qui cherchait à s'introduire dans Girone. Elle y verra que, malgré la répugnance qu'éprouvaient les généraux espagnols à risquer une bataille pour secourir Girone, ils

ont été contraints par les ordres de la junte à faire une tentative pour délivrer cette place. Le général Coupigny, qui s'y opposait, a été privé du commandement de l'armée, et le général Blake s'est chargé lui-même de cette opération. Il a réuni tous les moyens qui se trouvaient en Catalogne, et n'a laissé dans les places que des paysans pour garnison. Il a joint à ces troupes une division tirée de l'Aragon, et commandée par le marquis de Lazan; et enfin il a emmené de Tarragone toute l'artillerie de campagne que renfermait cette place.

A la tête de ces forces et de celles qui étaient déjà devant nous, il a débouché des montagnes de Vich, le 31 août, et son avant-garde, composée des régiments de Savoie et de Wimpfen suisse, a attaqué un bataillon du premier régiment d'infanterie légère campé à *Bruñola*. Déjà elle s'était emparée d'une partie de la position, quand le bataillon, s'élançant sur l'ennemi à la baïonnette, le culbuta, lui fit éprouver une perte considérable, et demeura en possession de Bruñola jusqu'au soir. Alors il l'évacua sur l'ordre qui lui en fut donné, pour se mettre en ligne avec son corps. Cette action fait beaucoup d'honneur à ce bataillon, et aura donne à l'ennemi la mesure de ce qu'il avait à attendre de nos troupes.

Ce même jour, je reçus du général Verdier une lettre que je joins ici, et par laquelle il me rendait compte que ses batteries de brèche faisaient peu d'effet, et qu'il serait obligé de cheminer pour couronner ses brèches, quoique cette opération demandât du temps; d'abord, parce que derrière le mur il existait un escarpe-

ment de dix-huit à vingt pieds, et ensuite parce qu'il n'avait pas assez de poudre pour suffire à la consommation de ses batteries contre un vieux mur dont la maçonnerie offre une résistance extraordinaire. Il se proposait d'attacher le mineur au pied de ce mur.

Averti des mouvements de l'ennemi et des progrès qu'il annonçait, je ne doutai pas qu'il ne vînt me livrer bataille, et je ne perdis pas un moment pour réunir les troupes qui étaient extrêmement disséminées, seule manière de les faire subsister. La gauche de la division Pino ne pouvait pas être arrivée pour le moment de l'action, et, persuadé que l'ennemi allait faire les plus grands efforts sur nous, j'écrivis au général Verdier de laisser sur le front d'attaque les troupes nécessaires pour garder tous nos ouvrages et nos magasins; de laisser dans la plaine de Salt la division italienne du général Lechi, pour la garder, comme elle avait fait jusqu'ici, et de venir me joindre avec les troupes disponibles qui lui resteraient. Il vint, et je l'établis en réserve en arrière des divisions Souham et Pino, à environ une lieue et demie de Girone, pour le porter, soit sur l'Oña, si la force de l'ennemi l'exigeait, soit sur Girone, si quelque événement y réclamait sa présenoe. Dans tous les cas, je trouvais moins d'inconvénients à laisser entrer quelques renforts dans une place dont le mur était déjà ouvert, qu'à oourir la chance de laisser à l'ennemi une trop grande supériorité sur nous.

Le 1er septembre, au point du jour, j'étais donc en bataille sur l'Oña, et j'attendais que l'ennemi débou-

chât des bois qui couvrent le pays, aussitôt qu'un brouillard extrêmement épais serait dissipé. Ce brouillard se prolongea; rien ne parut, et vers midi j'appris seulement par des fuyards que la division Lechi s'était laissé surprendre par des troupes descendues le long de la rive droite du Ter; qu'elle s'était retirée très-précipitamment sur Fornells, et sans avoir avec l'ennemi d'autre engagement qu'une charge faite par le colonel Banko, à la tête de l'escadron des chasseurs du prince royal. J'ordonnai au général Verdier de retourner à Salt pour y rétablir les choses, et je revins à Fornells, d'où je renvoyai la division italienne reprendre sa position. Le général Millossewitz, qui la commandait en l'absence du général Lechi, et qui avait une fièvre très-forte, en remit le commandement au général Zenardi, un peu moins malade que lui. Je fis appuyer cette division par un bataillon du sixième régiment italien.

Ces différentes troupes arrivèrent bientôt dans la plaine de Salt, et y trouvèrent un corps ennemi, fort d'environ deux cents hommes et trois cents chevaux, qui avait fait entrer dans la place un convoi de deux cents mulets chargés, et qui était encore en bataille pour couvrir l'entrée de ces transports. Si la division italienne eût seulement engagé l'action, elle aurait retardé la marche de ce convoi, et nous aurait donné le temps de nous en emparer; mais il était trop tard, et nous ne pûmes que faire quelques prisonniers, au nombre desquels se trouve le colonel du régiment de Suza.

Le général Verdier, après avoir laissé des renforts à Salt, repassa le Ter, et retourna à Sarria, où s'était re-

tirée la division westphalienne qui avait été attaquée. Il retrouva ses ouvrages et ses magasins dans l'état où il les avait laissés, et sans que ni les uns ni les autres eussent éprouvé le plus léger accident.

Le 2, je me trouvais encore en bataille sur l'Oña, attendant toujours l'armée espagnole. La gauche de la division Pino était arrivée, et je laissai le général Verdier dans ses positions. L'ennemi avait sa droite à Santa-Coloma de Farnès, et sa gauche à la montagne de las Esposas : son avant-garde était en avant dans les bois. Enfin, ne voyant rien paraître, et ne pouvant pas tenir l'armée réunie trois jours sans la faire mourir de faim, je fis marcher à l'ennemi. Il ne nous attendit pas, et regagna en toute hâte ses montagnes, dans lesquelles on ne peut pas s'engager sans avoir avec soi des vivres pour plusieurs jours, ce qu'il nous est impossible de nous procurer.

Ainsi cette grande expédition, qui a tant fait de bruit en Catalogne, qui a exigé tant de préparatifs, et qui ne tendait à rien moins qu'à nous faire lever le siége, n'a abouti, et encore par la faute de la division Lechi, qu'à faire entrer dans une ville, qui a deux brèches presque praticables à ses murailles, un convoi qui peut fournir deux ou trois jours de vivres à la garnison et aux habitants, un surcroît de garnison désormais inutile, et surtout un corps de cavalerie dont elle n'a que faire et qu'elle ne peut nourrir.

Dans l'après-midi, j'ai envoyé la brigade Mazzuchelli s'embusquer au débouché de la plaine de Salt, pour attendre la sortie de la colonne entrée la veille. Ce ma-

tin elle a fait mine de sortir; mais quoiqu'on ne lui ait montré que peu de monde, elle n'a pas osé s'aventurer.

J'ai ordonné hier au général Verdier de reprendre tout de suite les travaux du siége, ses cheminements et ses batteries étant demeurés intacts. Il m'a fait répondre par mon chef et mon sous-chef d'état-major, que je lui ai successivement envoyés pour hâter davantage la reprise des travaux, qu'il n'avait plus de poudre et presque point de boulets; et, qu'afin d'en faire venir de Perpignan, il allait demain envoyer des troupes pour rouvrir notre communication avec la France, momentanément interrompue par la concentration de nos forces que le mouvement de l'ennemi avait nécessitée.

Le général Verdier se plaint de l'affaiblissement des troupes de siége par les maladies qu'elles éprouvent. Ces maladies se font également sentir dans le corps d'observation qui a beaucoup souffert du défaut de vivres, tandis que celles du siége ont reçu les leurs de France très-exactement. Sur ses observations, je charge la brigade Mazzuchelli d'une partie du blocus de la place, pour laisser à ce général plus de troupes disponibles et faciliter d'autant plus ses opérations.

Je ne dissimulerai pas à Votre Excellence que je vois avec le regret le plus vif ce siége se prolonger si longtemps. Je suis loin d'imputer aux officiers qui en sont chargés la lenteur de ses progrès. Ils ont été désignés par S. M.; ils jouissent de sa confiance; je ne doute pas qu'ils n'aient fait tout ce qu'il fallait faire, et je n'attribue qu'à la force des événements la longueur de leurs opérations. Mais enfin le défaut de subsistances

est tel, qu'après avoir épuisé depuis deux mois et demi toutes les ressources d'un pays où il n'est pas resté un seul habitant, je vois sous peu de jours l'impossibilité matérielle de conserver un corps d'observation; et si le siége devait durer longtemps encore, il ne serait pas possible d'en prédire l'issue.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de mon respect.

Signé : COMTE GOUVION SAINT-CYR.

N° 27.

Rapport du général Millossewitz au général Verdier, sur la marche du convoi espagnol dans la plaine de Salt, le 1er septembre.

Fornells, le 2 septembre 1809.

Je vous dois, mon général, un rapport sur l'affaire d'hier. Il était midi, quand je fus averti par mes avant-postes qu'une colonne ennemie de mille hommes environ et cinquante chevaux descendait des hauteurs de Bescano et s'avançait dans la plaine. Je mis aussitôt sous les armes l'infanterie et les chasseurs du prince royal. Je marchai à l'ennemi avec trois colonnes en masse, ordonnant à M. le colonel Banko de pousser en avant et de tâter l'ennemi. J'étais déjà arrivé presque à portée du canon de la ligne ennemie, quand je vis, tout d'un coup, augmenter considérablement ses forces; elles consistaient en cinq mille hommes environ

d'infanterie et quatre escadrons complets de cavalerie ; tandis que les miennes se composaient seulement d'inviron mille deux cents hommes d'infanterie et de cent chevaux.

L'ennemi s'avança alors avec ses quatre escadrons, par échelons, et poussa des colonnes d'infanterie sur ma droite et sur ma gauche, en cherchant à me tourner : le reste de sa ligne d'infanterie ne bougea pas.

Dans cette circonstance, j'ordonnai à M. le colonel Banko, commandant les chasseurs à cheval du prince royal, de faire une charge sur le premier escadron ennemi. La charge fut exécutée avec vigueur, et l'ennemi la soutint aussi bien de son côté. Le colonel Banko dut battre en retraite, et l'ennemi le poursuivit à plus de cinq cents pas. Nos chasseurs firent front de nouveau, et l'ennemi les respecta. Des colonnes d'infanterie avançaient toujours, celle de droite protégée par sa cavalerie. Ne voyant donc plus moyen de manœuvrer avec succès, parce que j'étais menacé de toutes parts, je pensai à prendre les hauteurs de gauche pour avoir l'avantage du terrain. L'ennemi me poursuivit dans ma marche, et sa cavalerie chercha de tous côtés à m'entamer ; mais mes trois petites colonnes en masse, faisant feu de tous côtés, lui en imposèrent. J'ai marché dans cet ordre jusqu'à la Maison carrée, où j'avais fait mes dispositions pour me maintenir, quand M. le colonel Banko me fit le rapport que l'ennemi, avec une forte colonne d'infanterie et de cavalerie, cherchait à se glisser entre nous et le quartier général de l'armée. Sachant que le quartier général n'avait que nous qui

pussions le soutenir, je continuai ma marche jusqu'à portée de canon de lui. Il était quatre heures lorsque je parvins à cette position. Je dois observer que pendant deux heures je me suis tenu vis-à-vis de l'ennemi dans la plaine, tant pour avoir une bonne contenance en sa présence que pour laisser le temps aux malades et aux équipages de filer.

J'ai fait prévenir le général en chef de mon mouvement : il a ordonné que ma petite division, renforcée par la vôtre, général, retournât prendre ses premières positions.

Ne pouvant plus, de mon côté, me tenir à cheval, et affligé malheureusement depuis quelques jours d'une fièvre continue, j'ai demandé au général en chef la permission de m'arrêter à son quartier général; il a eu la bonté d'accéder à ma demande, et j'ai remis le commandement de la division à M. le général Zenardi. Je ne puis en ce moment, général, que faire l'éloge de toute ma troupe, et particulièrement des chefs de corps et des commandants des brigades.

Agréez, etc.

Signé : MILLOSSEWITZ.

N° 28.

Rapport du général Verdier au ministre de la guerre, sur l'entrée du convoi espagnol dans Girone, le 1er septembre.

Sarria, le 3 septembre 1809.

Excellence,

J'ai l'honneur d'adresser à V. Exc. les rapports des travaux du siége de Girone, depuis le 19 jusqu'au 31 août; elle y verra les progrès qui avaient été faits et le peu qui nous restait à faire pour avoir deux brèches praticables, qui nous eussent sans contredit donné la possession de la place, sans le malheureux accident dont j'ai à rendre compte à V. Exc.

Dès le 9 juillet dernier, j'eus l'honneur de faire connaître à V. Exc. que le général Saint-Cyr se proposait de retirer du corps de siége le plus de troupes qu'il pourrait, pour renforcer les siennes, et livrer bataille à l'armée ennemie. J'avais combattu cette disposition, mais malheureusement le général Saint-Cyr n'a pas tenu compte de mes observations, ainsi que Votre Excellence le verra par la copie de ses lettres, que je joins à ce rapport, et par lesquelles il me donne l'ordre formel de quitter le siége avec toutes les troupes dont je pourrai disposer, pour venir prendre rang dans son

ordre de bataille. Le silence que Votre Excellence a gardé à mon égard, malgré tous les rapports que j'ai eu l'honneur de lui adresser sur mes opérations devant Girone, et particulièrement sur mes relations avec le général Saint-Cyr, ne m'a pas empêché, quoique je n'en eusse pas reçu l'ordre, d'obéir à ce général, et voilà ce qui nous a mis dans la triste et pénible situation dans laquelle lui et moi nous nous trouvons.

Le général Saint-Cyr m'ayant ordonné d'être rendu avec mes troupes, le 1er de ce mois à la pointe du jour, dans la position qu'il avait désignée comme son champ de bataille, ainsi que V. Exc. le verra par la copie de sa lettre du 31 août, j'ai exécuté ponctuellement mon mouvement, toutefois après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour assurer le parc, les établissements, le Montjouy, et nos travaux avancés; mais quel a été mon étonnement de ne pas avoir un seul ennemi devant moi, et de savoir qu'il n'y en avait pas davantage devant le reste de l'armée, dont on m'a fait alors connaître la position, et qui se trouvait dans un pays tellement boisé qu'on ne pouvait l'apercevoir; d'apprendre en même temps que six mille Espagnols, avec un convoi de mille mulets chargés, avaient tourné la droite du général Saint-Cyr, s'étaient présentés dans la plaine de Salt, et, qu'après avoir forcé les débris de la division Lechi, ils étaient parvenus à jeter environ trois mille hommes et le convoi dans la place! Le général Saint-Cyr ayant eu connaissance de cet événement, parut d'abord en douter; mais, enfin, des

fuyards de la division italienne étant venus le lui confirmer, il se décida à me renvoyer dans mes camps, bien que j'en fusse à plus de trois lieues. Je débouchai assez à temps dans la plaine de Salt pour sabrer et prendre quelques traînards du corps qui s'était introduit dans la place, et pour arrêter par ma seule présence le succès d'une sortie des plus vigoureuses, qui se faisait dans le même moment contre nos batteries de brèche et le Montjouy. J'arrêtai aussi les progrès des bandes de Rovira et de Claros, qui avaient chassé la division westphalienne de ses positions sur les hauteurs du vieux Sarria, et qui se disposaient à la suivre dans Pont-Mayor, et de là sur mon parc placé en arrière de ce village. C'est enfin à la diligence que j'ai faite pour reprendre mes positions que je dois le bonheur d'avoir conservé intacts mon artillerie, mes établissements et mes travaux. Le général Joba, que j'avais laissé pour les garder, ainsi que le colonel Mouff, commandant le deuxième régiment du grand-duc de Berg, que j'avais placé dans le Montjouy, m'ont sauvé par leur bravoure personnelle, leur intelligence, et surtout par leur rare fermeté, tout ce que la fausse manœuvre du général Saint-Cyr m'avait exposé à perdre. Le général Taviel, commandant l'artillerie du siége, a puissamment secondé le général Joba et le colonel Mouff, en faisant rapidement transporter de l'artillerie sur tous les points menacés.

Je ne dis point quels seront les résultats de ces malheureux événements; V. Exc. jugera sans peine qu'ils ne peuvent être que funestes à l'armée de Catalogne,

puisque j'en suis à mes derniers boulets de 24 et de 16, et à la fin de mes poudres, sans savoir où j'en prendrai, à moins que V. Exc. ne veuille me l'indiquer.

Je suis réduit au tiers de mes troupes; le climat, les longs travaux du siége, et la guerre que j'ai dû faire seul depuis Girone jusqu'à Bellegarde, pour maintenir les communications, ont écrasé le reste.

Les renforts que la garnison a reçus, les pertes que j'ai éprouvées, tant en tués qu'en blessés et par les maladies, m'ôtent la possibilité de bloquer de nouveau la place. Je me vois réduit à ne pouvoir garder que mes établissements, le parc, le Montjouy et les travaux. Cette position laisse à l'ennemi des communications avec le pays abondant de la Bisbal et avec la mer; il en profite activement pour finir de se ravitailler, et je ne doute pas, si le général Saint-Cyr, auquel je fais tout savoir, ne prend pas des mesures pour lui ôter cette ressource, que dans six ou huit jours la place n'ait reçu pour un an de vivres et d'approvisionnements de toute espèce.

Je crois n'avoir rien à me reprocher dans tout ceci. Mes opérations, quoique longues, étaient à leur terme; et si V. Exc. veut bien jeter les yeux sur tout ce que j'ai cru devoir lui dire, depuis que je suis ici, de mes rapports avec le général Saint-Cyr, elle verra, je crois, que si le siége de Girone n'a pas été fini plus tôt, et s'il n'a pas mieux tourné, ce général seul en est la cause, par son refus constant de m'envoyer des secours, et plus particulièrement par le faux mouvement qu'il a fait et qu'il m'a obligé de partager.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de mon profond respect.

Signé : VERDIER.

N° 29.

Lettre du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, au ministre de la guerre.

Fornells, le 4 septembre 1809.

Monseigneur,

Son Excellence le général en chef vous a rendu un compte particulier des dernières opérations de l'armée et des mouvements faits par l'ennemi, qui, rassemblé en force, est vis-à-vis de nous, tant à Hostalrich que sur toutes les hauteurs de Santa-Coloma et de San-Hilario.

Pendant deux jours, le général en chef a fait des mouvements pour attirer l'ennemi et lui livrer bataille; mais celui-ci n'a pas voulu s'engager : il avait été trop bien reçu le 31 août, par un bataillon du premier régiment d'infanterie légère français posté à Bruñola, et qui, attaqué dans sa position par trois bataillons d'élite, dont un suisse et deux de ligne, a forcé les Espagnols à la retraite, et leur a tué plus de cent hommes, dont cinquante à soixante à la baïonnette; nous avons eu deux ou trois hommes de tués et vingt-cinq de blessés.

L'ennemi a saisi cette occasion pour jeter quelques vivres dans Girone.

La longue durée du siége et les obstacles qu'on trouve

à faire brèche au corps de la place mettent l'armée dans la position la plus pénible pour ses subsistances. Tout est épuisé; les blés récoltés, et qui ont été dépiqués, ont fait vivre l'armée depuis plus de deux mois et demi. Aujourd'hui le général en chef a été obligé de faire faire un mouvement à une partie de la division Pino, pour pouvoir tirer ses subsistances des environs de la Bisbal; trois bataillons et un régiment de cavalerie de cette même division, employés au blocus de la place, tirent leurs subsistances de l'armée de siége, sans quoi ils auraient manqué de pain. La division Souham a encore pour six ou sept jours de pain; et après cette époque, si la brèche n'est pas praticable pour pouvoir enlever la place de vive force, nous éprouverons les plus grands besoins.

On a diminué depuis longtemps la ration à quelques-uns des corps de l'armée : malheureusement la grêle avait détruit en partie les récoltes d'un nombre de communes qui se trouvaient dans l'arrondissement occupé par l'armée.

Les maladies se multiplient d'une manière effrayante, et prennent tous les jours un caractère plus fâcheux: depuis la dernière quinzaine, il est entré plus de deux mille hommes aux hôpitaux, et nous avons aujourd'hui aux seuls hôpitaux de Figuières et aux ambulances plus de quatre mille malades.

Les moyens de transport diminuent chaque jour par les pertes de chevaux, et le service est à la veille de manquer, si MM. les préfets ne font promptement les remplacements qui leur ont été demandés.

46.

L'ordonnateur en chef de l'armée a rendu à Son Excellence le ministre directeur un compte particulier et détaillé sur notre situation; il est urgent, Monseigneur, qu'il prenne en grande considération la position pénible dans laquelle nous sommes.

L'armée attend avec impatience que les brèches soient praticables, pour réunir ses efforts à ceux des troupes du siége; elle méritera, comme elle l'a constamment fait, la bienveillance de notre auguste Empereur.

Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

Signé : REY.

N° 30.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr au ministre de la guerre.

Fornells, le 5 septembre 1809.

Monseigneur,

Dans la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je rendais compte à V. Exc. qu'un convoi, que l'on m'assurait composé de deux cents mulets, était parvenu à s'introduire dans Girone; mais d'après de nouveaux renseignements, et particulièrement d'après ceux que m'a transmis le général Verdier, il paraît que le convoi était plus considérable, et qu'il était composé de mille mulets ou chevaux.

Persuadé que ces mulets et les troupes qui les avaient escortés ne pouvaient pas rester dans la ville, sans consommer les provisions qu'ils y avaient introduites, ce qui eût rendu leur voyage inutile, j'avais fait placer, comme j'ai eu l'honneur de vous en prévenir, la brigade Mazzuchelli pour observer la sortie de ce convoi et s'en emparer. D'autres troupes s'étendaient également sur d'autres points; mais le convoi, profitant des localités et de la nuit, est parvenu à s'échapper. Seulement des troupes de la division Pino en ont eu connaissance, et lui ont donné la chasse. Les troupes et les mulets s'étant tous dispersés dans les montagnes et dans les bois qui nous environnent, on n'a pu en enlever qu'une petite partie.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de mon respect.

Signé : COMTE GOUVION SAINT-CYR.

N° 31.

Rapport du général Blake à la junte suprême de Séville, sur le ravitaillement de Girone, le 1er septembre.

Olot, le 13 septembre 1809.

Très-Excellent Seigneur,

Girone, immortelle, soit qu'elle soit ultérieurement vaincue ou victorieuse, et fatale à toutes les époques aux troupes françaises qui l'ont assiégée, persévère avec fermeté dans sa glorieuse défense. Mais elle manquait

de munitions, de provisions et des choses les plus nécessaires pour les malades et les blessés. Elle était si étroitement investie, qu'elle n'avait aucune communication avec le reste de la principauté, si ce n'est, de temps à autre, et par l'intermédiaire de quelque messager qui se glissait à travers les postes ennemis. Il était donc de la plus haute nécessité de venir à son secours en y introduisant des vivres, ainsi qu'un corps de troupes pour renforcer sa brave et infatigable garnison. Cette opération était néanmoins aussi difficile et hasardeuse qu'elle était importante. Quoique l'ennemi occupât une ligne très-étendue, il pouvait aisément se concentrer; et l'on devait s'attendre qu'il ferait tous ses efforts pour empêcher l'approvisionnement d'une place dont il faisait le *siége* depuis trois mois, et qu'il tenait très-sévèrement *bloquée*. La seule ressource qui me restât, était d'attirer son attention sur plusieurs points, et de lui faire croire que mon intention était de lui offrir la bataille dans un lieu directement opposé à celui par où le convoi devait passer. Ce plan fut exécuté avec le succès le plus complet.

Mon quartier général était à San-Hilario, lorsque je donnai les ordres pour les divers mouvements. J'ordonnai à don Manuel Llander, lieutenant d'infanterie du régiment d'Ultonia, de se porter au nord de Girone sur les hauteurs de N. D. des Anges, avec un nombre suffisant de troupes, et les gens du pays qu'il rencontrerait sur la route, afin de chasser l'ennemi de cette position, où il n'avait qu'un petit corps d'infan-

terie, et de protéger les convois de provisions qui devaient arriver de ce côté. Cet ordre fut exécuté ponctuellement. Je me rendis ensuite avec le corps de réserve à l'ermitage del Padre, distant de deux lieues de San-Hilario, pour être à même de me porter partout où les secours deviendraient nécessaires. De ce point, je détachai le colonel du régiment d'Ultonia, don Henry O'Donell, avec douze cents hommes d'infanterie et quelque cavalerie, pour attaquer les troupes ennemies qui étaient à Bruñola, dans l'intention de persuader au général français que le convoi devait passer de ce côté. Nonobstant l'excellente position de Bruñola, qui se trouvait encore fortifiée par des retranchements, O'Donell et ses troupes l'attaquèrent avec tant de bravoure qu'ils gagnèrent le sommet de la montagne, et arborèrent le drapeau espagnol sur les retranchements. Les Français firent un feu terrible; mais ils ne purent arrêter l'élan de nos troupes. L'ennemi, persuadé que c'était là le point qu'il fallait principalement garder, y dirigea des renforts. Alors O'Donell, pour ne pas se voir tourné, descendit dans la plaine, où il fut rejoint par un corps de nos troupes, sous les ordres du général Laygorri. Il aurait pu dans un instant chasser l'ennemi de sa position; mais je jugeai préférable d'ordonner diverses évolutions, dans la vue d'ajouter à l'idée que le général français pouvait avoir de notre nombre, et pour l'engager à porter de ce côté le corps qu'il avait, et de dégarnir la route que je me proposais de faire suivre au convoi. Mes divisions res-

tèrent toute la soirée en face de Bruñola, que l'ennemi évacua précipitamment dans la nuit.

Le colonel don Francisco Rovira, qui était sur la gauche du Ter, ainsi que le lieutenant-colonel don Juan Claros, attaquèrent par mes ordres les troupes ennemies qu'ils avaient sur leur front, et attirèrent fort heureusement leur attention de ce côté.

Sur ces entrefaites, quatre mille hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie, sous les ordres du général Garcia Conde, escortaient un convoi de quinze cents à deux mille mulets, lequel, parti d'Amer, passa le Ter, et continua sa marche le long de la rive droite de cette rivière pour entrer dans la place. Ces troupes repoussèrent les corps ennemis qu'elles trouvèrent sur leur passage, brûlèrent plusieurs de leurs camps, et firent leur entrée dans Girone. Les Français, n'ayant pu empêcher l'arrivée de ce convoi, voulurent au moins prévenir le retour des troupes d'escorte, ainsi que des chevaux et mulets qui avaient servi aux transports; en conséquence, ils abandonnèrent leurs postes éloignés, et concentrèrent leur ligne. Alors il devint nécessaire de changer nos positions, et de faire différents mouvements pour protéger la sortie. Le général Garcia Conde resta dans la place deux jours et deux nuits, et se retira avec un bonheur si marqué, que pas un seul homme ni un seul mulet de sa colonne ne tomba au pouvoir de l'ennemi.

Le gouverneur de Girone se trouve avoir maintenant une garnison de trois mille hommes. Aussitôt que j'aurai reçu le détail des opérations du général Garcia

Conde, je le transmettrai à V. Exc. En attendant, je vous envoie copie de ceux qui m'ont été envoyés par O'Donell, Rovira, Claros et Llander.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : BLAKE.

N° 32.

Rapport du gouverneur Alvarez au général Blake, capitaine général de l'armée de Catalogne, sur l'état de la place depuis l'entrée du convoi le 1er septembre.

Girone, le 4 septembre 1809.

Excellence,

Le 1er de ce mois, le secours que vous nous avez envoyé sous les ordres du maréchal de camp D. Jayme Garcia Conde est entré dans la ville, et avec lui le convoi qu'il conduisait. V. Exc. connaîtra, d'après le rapport de l'intendant des finances, que ce secours ne peut suffire aux premiers besoins. La disette est si grande par suite de l'augmentation de la garnison, que, sans les habitants qui volontairement ont fourni des vivres pour les troupes, nous serions réduits à la dernière extrémité. Si les communications étaient libres, on pourrait y remédier au moyen des secours tirés de la province, de la trésorerie, et des magasins de l'armée; mais à peine le général Garcia Conde fut-il sorti avec le reste de sa division et ses mulets, que les ennemis occupèrent les

hauteurs et la plaine, et fermèrent tous les passages. Il est vrai qu'avant l'exécution des travaux de l'ennemi, qui maintenant sont à portée de pistolet de nous, un détachement de la garnison aurait pu s'emparer des hauteurs et maintenir libres les communications; mais je ne voulais pas exposer à ce point une garnison et des habitants dont l'héroïque résistance fait le désespoir de l'ennemi. L'occupation de la hauteur de N. D. des Anges par un détachement aurait pu nous procurer un faible débouché; mais cette force eût été insuffisante, parce que l'ennemi n'étant pas inquiété de ce côté-là, s'y serait porté avec des forces supérieures. Si les divisions de Rovira et de Claros avaient occupé cet ermitage, ainsi que les hauteurs voisines de Saint-Michel, avec des forces considérables, j'aurais envoyé un détachement de la garnison sur la hauteur qui fait face au fort des Capucins sur le chemin de N. D. des Anges; et, par ce moyen, jamais les ennemis n'auraient pu intercepter le passage sans se mettre entre deux feux, et nous eussions eu en notre pouvoir des points avantageux et indispensables pour une action générale. Je suis persuadé que V. Exc. verra avec intérêt les sacrifices faits par les habitants, qui sont réduits à la plus grande nécessité pour avoir préféré à tout la défense de la ville, de la patrie et du Roi, et j'espère qu'en attendant que V. Ex. nous délivre de l'oppression qui, depuis si longtemps, nous accable, elle n'oubliera pas d'envoyer à ces fidèles Espagnols les secours qu'ils méritent. Les ennemis se fortifient dans le fort Montjouy, mais ils ne tirent pas; ils se fortifient aussi dans leurs anciennes positions, excepté

dans la batterie den Roca, où l'on ne voit personne. Ses mouvements sont continuels; de nombreuses colonnes sont envoyées dans toutes les directions, et sa ligne intercepte tous les passages. Dans cet état de choses nous attendons tout de l'énergie de V. Exc. pour les secours dont nous avons besoin.

Dieu vous garde beaucoup d'années.

Signé : MARIANO ALVAREZ.

N° 33.

Rapport de l'intendant des finances de Girone D. Carlos Beramendi, au gouverneur Alvarez.

Girone, le 5 septembre 1809.

L'intendance des finances de cette place, qui m'est confiée, se trouve réduite à la dernière extrémité, et ne peut remplir les obligations qui l'assiégent de toutes parts.

Les deux mille neuf cents hommes dont la garnison se trouve augmentée, depuis le 1er du courant, viennent de consommer toutes les ressources offertes par les généreux habitants de cette ville qui, depuis quatre mois, se soutient par elle-même. V. S. sera sans doute bien persuadée d'une vérité aussi notoire, et moi je ne puis m'empêcher de la répéter sans cesse, et surtout en cette occasion où ma conscience m'en fait un devoir. Dans ce moment même, me trouvant environné de

tous les payeurs des corps et d'une infinité d'ouvriers employés aux fortifications, à l'artillerie, et aux hôpitaux, qui réclament quelques secours pour se soutenir, je m'empresse d'en faire part à V. S., qui sait la fatale influence que peut avoir dans notre situation ce manque absolu d'argent, afin qu'elle me dicte promptement le parti qui me reste à prendre. V. S. n'ignore pas que depuis le 13 juin, où le bombardement a commencé, j'ai dépouillé les églises de toute l'argenterie qui s'y trouvait, et que les habitants ont versé au trésor tout l'argent qu'ils avaient chez eux; quoique ces secours n'aient pu couvrir entièrement les charges qui nous grèvent, ils ont suffi néanmoins pour prolonger jusqu'à ce jour notre héroïque défense.

Dieu garde V. S. longues années.

Signé : CARLOS BERAMENDI.

N° 34.

Dépêche de la junte de Girone au général Blake.

Girone, le 6 septembre 1809.

Excellence, le premier de ce mois il est heureusement entré dans la ville un convoi que vous nous avez envoyé, sous l'escorte d'une division d'infanterie et de cavalerie, commandée par le maréchal de camp don Jayme Garcia Conde, laquelle division, après deux jours de repos, est repartie le 4, en nous laissant un renfort de deux mille neuf cents hommes.

Cette junte vous témoigne sa vive reconnaissance pour le secours qu'elle a reçu; mais elle ne peut s'empêcher de vous faire observer que le faible avantage obtenu par l'arrivée de quelques articles de subsistances, s'évanouit d'un moment à l'autre. L'administration avait alors calculé que la garnison, y compris les deux mille neuf cents hommes de renfort, en tirerait à peu près des vivres pour huit jours. Mais il est impossible de ne pas comprendre dans ce calcul les habitants, qui déjà nous avaient donné un généreux exemple en partageant avec la garnison presque tout ce qu'ils possédaient de subsistances; fallait-il les condamner, à présent, à mourir de faim, surtout dans une circonstance où il n'y a plus de troupes en position hors de la place qui puissent faciliter l'entrée de quelques comestibles venant des villages voisins? Ainsi, la disette est telle, qu'aujourd'hui à peine a-t-il été possible de donner l'étape en fèves, par le manque absolu de tout autre légume.

D'un autre côté, il n'est arrivé ici, ni par le dernier convoi, ni d'aucune autre manière, la plus petite somme d'argent. Tous les moyens sont épuisés; le ministre directeur de l'administration reconnaît que le dévouement et le patriotisme ont fait tous les sacrifices qu'il était possible d'en attendre (1). En un mot, Girone se trouve toujours dans le même état, avec trois brèches ouver-

(1) Voir le rapport de l'intendant des finances D. Carlos Beramendi au gouverneur Alvarez.

tes, sans vivres, sans argent, sans ressources, et dans un danger plus imminent encore d'être en proie à la famine, à la misère et à la fureur de l'ennemi.

Cette junte se jette de nouveau dans le sein de Votre Excellence; elle implore votre protection; elle croit que, convaincu de cette triste vérité, vous volerez avec votre armée au secours de Girone, pour la délivrer des maux inexprimables dont elle est accablée depuis quatre mois, et qu'elle supporte avec une constance héroïque. Elle ne peut aller plus loin; dans trois ou quatre jours, la faim procurera à l'ennemi un triomphe qu'il n'aurait pu obtenir par la force des armes.

Dieu garde Votre Excellence longues années.

N° 35.

Rapport du gouverneur Alvarez à la junte suprême de Catalogne.

Girone, le 9 septembre 1809.

Excellence, il serait superflu de vous raconter les événements qui ont eu lieu successivement, pendant la longue durée du siége de cette place. Votre bienveillance est trop active, en tout ce qui peut intéresser le bien de la patrie, pour les avoir ignorés. Je suis en outre fondé à croire que vous avez les yeux constamment fixés sur Girone, au sort de laquelle est en partie attaché le bonheur ou le malheur de la province confiée à vos soins.

Les dernières affaires, c'est-à-dire, celles qui ont eu lieu depuis le 1er. septembre, sont les seules dont il serait probable que Votre Excellence n'eût pas bien connu la nature, soit à cause de la complication des faits, soit par l'extrême rigueur avec laquelle les passages sont interceptés. Quoique, pour tout ce qui concerne la partie militaire, j'aie exposé complétement notre situation au capitaine général, dans mes derniers rapports, je crois néanmoins devoir vous faire connaître l'état de la ville, tant en ma qualité de chef supérieur de l'arrondissement, que comme président d'une junte dont la loyauté et le zèle méritent votre considération.

Les magasins du Roi étaient déjà vides; tous les moyens de subsistances épuisés; tous les fonds et approvisionnements des particuliers, dont il s'était fait une masse commune, avaient été distribués avec une rigoureuse égalité entre les habitants et la troupe, qui ne formaient qu'une seule famille; il est survenu une foule de besoins, conséquence inévitable d'un siége aussi obstiné. La valeur ne pouvait suffire à tout. En faisant connaître ces besoins au capitaine général, nous crûmes en avoir obtenu l'adoucissement, d'après ses promesses formelles et ses offres réitérées. L'introduction du convoi du premier du courant ne nous empêche pas d'être dans une situation plus critique que jamais, quoique nous ayons compté là-dessus pour arriver au terme de nos souffrances. Les divisions du colonel Rovira et du lieutenant-colonel Claros, qui attaquèrent l'ennemi depuis Costa Rossa jusqu'à Tayala, l'avaient en un moment chassé de toutes les hauteurs, même des batteries den

Roca, et rejeté dans la plaine et le village de Sarria.

La division du général Conde l'avait culbuté dans la plaine de Salt, et ouvert un passage au convoi, qui entra dans la ville sans perdre un seul mulet de charge; l'ennemi confus aurait éprouvé le même sort sur tous les points, s'il eût été poussé; l'incertitude de ses mouvements laisse peu de doutes à cet égard. Mais cette expédition n'eut pas d'autre résultat, tandis que toute la province, comme nous-mêmes, s'attendait à l'entière délivrance de la ville. Un ordre du capitaine général, que le général Conde m'a montré, et dans lequel le premier s'offrait à fournir à celui-ci les troupes nécessaires et à protéger l'entrée du convoi, voilà tout ce que nous avons obtenu dans cette journée. J'avais à la vérité bien prévu que l'augmentation de la garnison diminuerait nos subsistances; mais, comme je supposais qu'une action générale ne tarderait pas à avoir lieu, je ne balançai pas à garder environ trois mille hommes pour assurer la défense de la place, dont les brèches étaient ouvertes, et pour favoriser aussi d'autres combinaisons militaires. Qu'il est affligeant pour moi de voir les jours se passer, le moment s'avancer où toutes les ressources seront consommées! Le soldat et le bourgeois sont déjà réduits à une ration de fèves remplies de vers, et à une faible quantité de pain de mauvaise qualité, qu'il est encore difficile de se procurer. Quel doit être l'effet de cette misérable existence, au bout de tant de fatigues, si ce n'est de produire un grand nombre de malades, pour le service desquels il n'y a pas même de médicaments? La connaissance du sort qui les attend dans les hôpitaux, ne doit-elle pas

influer sur le moral des soldats ? Il n'y a qu'une constance héroïque qui soit capable de ne pas s'en laisser abattre.

Telle est, Excellence, la situation de cette ville, que vous pouvez vous enorgueillir de compter parmi celles qui sont confiées à votre surveillance, et que je ne puis cesser de recommander à votre protection sans me rendre coupable. J'ose donc vous déclarer que si la province entière, soit en organisant de nouvelles troupes, soit par une levée en masse, dans le cas où les forces du capitaine général ne seraient pas suffisantes, ne vient promptement faire lever le siége, Girone ne sera bientôt plus qu'un glorieux monceau de cadavres couchés sur les ruines de ses édifices et de ses remparts, et dont le souvenir douloureux affligera la postérité.

Dieu garde, etc.

Signé : MARIANO ALVAREZ.

N° 36.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr au ministre de la guerre.

Fornells, le 8 septembre 1809.

Monseigneur,

Le 6 septembre, dans l'après-midi, une colonne d'environ dix-huit cents hommes a cherché à sortir de Girone en passant derrière le fort des Capucins, et a gravi les montagnes qui avoisinent la place de ce côté.

Elle y a rencontré le sixième régiment de ligne italien, que j'y avais mis en position. Ce régiment a attaqué les Espagnols avec impétuosité, les a rejetés dans la place, et leur a fait éprouver une perte considérable ; plusieurs prisonniers sont demeurés entre nos mains, entre autres un lieutenant-colonel du régiment d'Ultonia. Cette affaire fait infiniment d'honneur au colonel Eugène, qui commande le sixième régiment italien. Cet officier continue à donner dans toutes les occasions des preuves de sa bravoure et de son expérience, et je le recommande de nouveau à la bienveillance de Votre Excellence.

L'ennemi occupant avec un poste de quatre cents hommes le point important de N. D. des Anges, situé sur un rocher très-élevé, et qui domine toutes les montagnes des environs, j'ai ordonné au général Mazzuchelli, commandant une brigade de la division Pino, de l'enlever. Cette position extrêmement forte par elle-même était en outre retranchée avec soin. La chapelle et le couvent qui y est contigu étaient crénelés. Le général Mazzuchelli, ayant investi ce poste, le somma de se rendre. Sur son refus, il l'attaqua avec tant de vigueur que, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, il s'en empara. Les quatre cents hommes qui le défendaient, et qui avaient refusé de se rendre, ont été tous passés au fil de l'épée, excepté un enfant et deux officiers, dont l'un était blessé et que les chefs italiens sont parvenus à sauver.

Le succès de cette brillante affaire est particulièrement dû à M. le général Mazzuchelli, et au colonel Eugène du sixième régiment italien. Les deux aides de

camp du général Mazzuchelli, Loubers et Ré, se sont également distingués.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de mon respect.

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 37.

Lettre du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr, relative à une demande de troupes pour donner l'assaut à la ville.

Sarria, le 13 septembre 1809.

Excellence,

J'ai l'honneur d'informer V. Exc. que nos préparatifs étant achevés, nos batteries de brèche tireront demain à la pointe du jour; selon l'avis des généraux Sanson et Taviel, quatre jours de feu seront plus que suffisants pour ouvrir les brèches et les rendre praticables. Je pense donc qu'il est indispensable que V. Exc. envoie au moins vingt-quatre heures à l'avance les troupes qu'elle destine à monter à l'assaut, afin que ces troupes puissent être placées à la tête des débouchés par où elles devront se présenter, et de manière que leurs chefs et elles-mêmes aient le temps de se familiariser avec le terrain et de l'étudier : cette mesure est d'autant plus nécessaire que je m'attends, vers le second jour de feu, à une sortie générale de la place, qui

aura pour but de raser nos travaux et d'enclouer nos pièces. Les troupes de V. Exc., placées d'avance, ainsi que je me propose de le faire, arrêteront sûrement cette sortie; ce que je ne puis me promettre avec mes faibles troupes, harassées comme elles le sont de travail et de veilles.

Au reste, mon général, nous voilà au terme de nos travaux, comme à celui de nos tentatives; vos troupes doivent donner le grand et dernier coup de main : vos dispositions leur seront nécessaires, et je verrais pour mon compte avec beaucoup de plaisir, que vous voulussiez bien vous déterminer à nous diriger tous, vous assurant d'avance que personne plus que moi ne vous montrera de zèle à exécuter vos ordres.

Je prie V. Exc. de vouloir bien prendre ma demande en considération : de la mesure que je propose dépend, selon moi, notre réussite, et je ne voudrais avoir à me reprocher ni négligence ni imprévoyance sur un objet d'une aussi grande importance.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de mon respect.

Signé : VERDIER.

N° 38.

Réponse du général Gouvion Saint-Cyr à la lettre précédente.

Fornells, le 14 septembre 1809.

Général,

En réponse à votre lettre du 13, je vous ferai observer que je ne comprends pas la différence que vous voulez établir entre ce que vous appelez mes troupes et les vôtres. Je ne connais aucun arrêté de l'Empereur qui ait diminué mon autorité. Une division de ce corps occupe Barcelone, une autre a été chargée de faire le siége de Girone, et je me suis placé avec les deux autres de manière à pouvoir marcher sur Barcelone, si cette place était attaquée, ou à combattre un corps de troupes qui serait assez nombreux pour vous forcer à lever le siége de Girone. Je me suis ensuite plus rapproché de vous, parce que j'ai présumé que vous aviez plus besoin de mon secours que Barcelone; et jusqu'à présent Barcelone n'a point été attaquée, aucun corps de troupes n'a pu vous forcer à lever le siége de Girone, et je vous ai donné tous les secours possibles. Il résulte de ces observations que je ne dois pas plus me mettre à votre place qu'à celle des généraux Duhesme, Souham et Pino, mais que je dois rester à la mienne, et que pour que les choses aillent bien, il faut que chacun soit à son affaire. La vôtre est de prendre Girone avec les moyens que le gouvernement a déterminés pour cet objet, et les officiers

qu'il a nommés pour diriger le siége. Vos troupes ont fait de grands travaux; mais elles y ont mis le temps nécessaire, pour que l'on ne puisse pas dire que ces travaux ont été forcés. Elles ont été bien nourries, et ont eu pour leurs travaux un supplément de solde considérable, avec lequel elles se sont procuré une nourriture plus abondante. Les troupes des divisions d'observation ont été extrêmement fatiguées pour se procurer une mauvaise nourriture, et en petite quantité. Elles eussent été plus mal encore si pour de l'argent elles ne se fussent procuré du pain acheté à vos soldats. Vous touchez à la fin de vos travaux, je l'espère, et je ne conçois pas pourquoi vous voulez que la division Pino, ou la division Souham, vienne enlever à vos troupes des lauriers qu'elles ont droit de cueillir après les travaux qu'elles ont exécutés.

Je ne partage pas votre opinion sur les troupes que vous commandez: l'assaut meurtrier qu'elles ont donné le 8 juillet; le temps qu'elles sont restées sur la brèche en butte à toutes sortes de feux, me sont un sûr garant de leur bonté, et de ce que vous devez en attendre à l'assaut de la place de Girone; et l'on doit croire que le directeur du génie, éclairé par les fautes qui ont été commises au Montjouy, lors de l'assaut du 8 juillet, aura pris toutes les précautions possibles pour que les brèches soient vraiment praticables.

Pour vous laisser disposer de tous vos moyens, la division Pino sera chargée du blocus de la ville, et la division Souham veillera au dehors à ce qu'un corps de troupes ennemies ne vienne pas interrompre vos travaux.

Dans le cas, ce que je suis loin de croire, où les troupes de votre division n'auraient pu s'emparer de la ville, et seraient rebutées par les assauts qu'elles auront donnés à la place, alors seulement et comme il avait été réglé pour le Montjouy, je donnerai l'ordre à la division Pino de tenter d'enlever la place, en la faisant remplacer dans ses positions du blocus; et si malheureusement cette division succombait encore, nous ferions faire une autre tentative à la division Souham. Mais j'espère que ces dispositions seront inutiles, et que du moment où vos brèches seront praticables, la place ne s'exposera pas aux horreurs inévitables d'une ville prise de vive force. Il serait même possible qu'elle se rendît alors à une sommation que l'humanité prescrit de faire.

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 39.

Rapport du général Guillot au général Verdier, sur l'affaire de Bascara.

Bascara, le 24 septembre 1809.

Le poste de Bascara a été attaqué par deux mille cinq cents hommes d'infanterie et cent cinquante de cavalerie, au moment où le convoi y arrivait, escorté par environ cinq cents hommes.

L'ennemi a montré beaucoup d'audace, et la troupe qui défendait Bascara a fait la plus belle résistance; elle

a été forcée de se retirer dans le château; l'ennemi s'est répandu dans la ville où un grand nombre de ses hommes ont trouvé la mort.

L'ennemi ayant menacé les derrières du convoi, a mis la déroute parmi les voitures des paysans, qui se sont enfuis, jetant les sacs de farine, pour se sauver par les routes latérales; l'escorte du convoi s'est précipitée au secours de Bascara et de la majeure partie du convoi qui y entrait. Nôtre perte en farine n'est pas considérable; il y a eu plusieurs chevaux de tués.

J'ai fait ramasser sur la route plusieurs sacs de farine qu'on a apportés à Bascara; mais il ne nous restera que très-peu de moyens de transport, et nous n'avons aucun espoir de nous en procurer.

Informé de cette attaque, je suis parti de Figuières avec ma mauvaise cavalerie, cent hommes du cent treizième régiment et cent du sixième, qui me restaient, et j'ai ordonné au cinquante-sixième, qui est à Campmany, de venir me joindre à Bascara; il n'est pas encore arrivé. Avec ma cavalerie, ces deux cents hommes et la gendarmerie de M. Garriga, j'ai réuni également les grenadiers et voltigeurs du deuxième, un détachement de Berg et un autre de Westphaliens, venant des hôpitaux et servant d'escorte au convoi; avec cela, dis-je, j'ai marché à l'ennemi, qui était en bataille au fond de la plaine de Bascara, adossé au col d'Orriols; je l'ai forcé à la retraite en le chargeant, sans beaucoup tirer, et manœuvrant pour l'attaquer par ses flancs; la nuit l'a favorisé dans sa retraite, et j'ai lieu de croire qu'il se sera retiré du côté de Bañolas ou peut-être vers Besalu et

Crespia, pour se répandre sur nos derrières. Je n'ai pu trouver à Bascara un seul homme pour aller reconnaître la marche de l'ennemi : demain matin mes reconnaissances m'apprendront sans doute où il se trouve, ou peut-être, dans la nuit, M. Ping, corrégidor, ou M. Garriga, qui est ici avec moi, trouvera-t-il un moyen de le découvrir.

Je ne sais encore si la Croix de Fallines a été attaquée; dans le cas contraire, le poste ne pouvait ignorer que Bascara le fût, et aucune reconnaissance n'a été poussée par ce poste. Ce que je puis vous assurer, mon général, c'est que l'ennemi a perdu beaucoup de monde, et nous très-peu.

Un capitaine espagnol, fait prisonnier de guerre au pied du fort même de Bascara, a rapporté que l'ennemi devait attaquer de nouveau au point du jour; je n'en crois rien, et ne prendrai pas le change, car je suis presque certain que l'ennemi se portera sur nos derrières. Je pense, mon général, qu'il serait bon que vous fissiez parvenir ici quelques moyens de transport et pousser une reconnaissance d'infanterie et de cavalerie.

J'attendrai, mon général, vos ordres à Bascara, à moins que je ne marche sur les derrières, selon ce que j'apprendrai des mouvements de l'ennemi.

J'essaye de vous faire parvenir ce rapport par quelques hommes d'infanterie, car la cavalerie est sur les dents et serait compromise.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : GUILLOT.

N° 40.

Rapport du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr, sur la situation de la division de siége.

Sarria, le 15 septembre 1809.

Excellence,

J'ai l'honneur d'adresser à V. Exc. l'état exact des hommes de la division du septième corps qui fait le siége de Girone, et dont je lui ai parlé dans ma lettre d'hier.

Cet état se monte à quatre mille neuf cent cinq hommes. V. Exc. verra ce qui me restera pour tenter un assaut, après que j'aurai distrait de ce nombre ce qui est absolument indispensable pour assurer, pendant cet assaut, mes établissements, mon parc et le Montjouy, et tenir quelques positions qu'il serait imprudent d'abandonner aux dangers d'une non réussite : le couvent Saint-Daniel, le faubourg de Pedret et les hauteurs de Campduras.

Le calcul fait des hommes que je ne pourrai pas employer à l'assaut s'élève à près de trois mille hommes, même en évacuant la plaine de Salt. Il ne me reste donc que dix-huit à dix-neuf cents hommes à présenter devant des brèches qui seront défendues par plus de trois mille hommes, par la population entière, et par tous les obstacles que l'art et la plus ferme résolution ont pu créer.

Voilà, mon général, le vrai de ma situation; je laisse

à présent à votre sagesse à décider si vous croyez prudent de tenter une opération aussi décisive qu'un assaut contre la ville, avec d'aussi faibles moyens que ceux dont je puis disposer.

Cet assaut repoussé achèvera d'écraser et d'anéantir les troupes de siége, enhardira la garnison et la population, et pourrait bien influer sur le moral des troupes que V. Exc. voudra employer à un second et à un troisième assaut, ainsi qu'elle me le dit dans sa lettre d'hier. D'après ces observations, que ma conscience, mon peu d'expérience et l'intérêt du bien de la chose me dictent, j'ai l'honneur de prévenir V. Exc. que je ne crois pas pouvoir me charger d'une responsabilité aussi grande, à moins qu'elle ne veuille m'en donner par écrit l'ordre formel. Je le dois, puisque lorsqu'il s'agissait de donner le dernier assaut au Montjouy, V. Exc. a cru nécessaire de m'envoyer deux régiments. J'avais cependant affaire alors à une garnison beaucoup plus faible, et j'étais bien plus fort. J'avoue franchement à V. Exc. que je ne comprends pas cette différence dans sa manière de voir.

Je pense, comme V. Exc., qu'au terme où nous en sommes ma sommation est commandée par l'humanité: cette sommation sera faite demain ; je désire qu'elle ait le résultat qu'en attend V. Exc. Quant à moi, je n'en espère qu'une réponse insolente et négative, si toutefois mon parlementaire est reçu autrement que par quelques coups de canon et de fusil, ainsi que cela est arrivé dans d'autres circonstances. Je prie en conséquence V. Exc. de vouloir bien me dire, d'ici à ce soir,

sur quelle base elle désire que soit faite cette sommation, que je ferai en son nom ou au mien, ainsi que cela lui conviendra le mieux.

La lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire hier V. Exc., et à laquelle celle-ci achève de répondre, porte avec elle l'empreinte de son mécontentement, de ses reproches, et peut-être de l'ironie, ce que je ne crois pas avoir ni provoqué ni mérité. J'ai l'honneur de la prévenir que je crois nécessaire à ma sûreté personnelle d'envoyer sur-le-champ au gouvernement un officier de mon état-major pour lui remettre copie de ma correspondance avec V. Exc., ainsi que la copie de ses lettres, afin de me prémunir contre les impressions défavorables que cette lettre et quelques autres semblent m'annoncer.

Je puis avoir fait des fautes, mais je n'ai point erré par manque de zèle ni de bonne volonté, encore moins par insubordination ni éloignement, puisque toutes mes opérations majeures ont été soumises à V. Exc.: elle les a sans doute approuvées alors, puisque je n'ai reçu d'elle ni observation, ni ordre à cet égard.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de mon respect.

Signé : VERDIER.

N° 41.

État sommaire des officiers, sous-officiers et soldats en état de porter les armes, dans les corps formant le siége et le blocus de Girone, au 15 septembre 1809.

DÉSIGNATION des régiments.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	OBSERVATIONS.
32ᵉ régiment léger.............	14	489	En position à Sarria.
Régiment de Wurtzbourg.......	17	649	A Saint-Michel, au couvent Saint-Daniel, aux mamelons verts.
1ᵉʳ régiment de Berg..........	21	705	Occupe le faubourg de Pedret et le plateau du Montjouy.
2ᵉ régiment de Berg............	16	604	En position derrière le Montjouy.
2ᵉ régiment de ligne westphalien.	23	340	
3ᵉ id......................	19	491	
4ᵉ id......................	5	534	En position sur les montagnes entre San-Medir et Tayala.
1ᵉʳ bataillon d'infanterie légère...	5	269	
Vélites royaux................	4	50	
5ᵉ régiment italien............	10	280	
1ᵉʳ napolitain.................	10	172	Ces quatre corps occupent la plaine de Salt.
2ᵉ id......................	15	322	
TOTAUX.............	159	4905	

Certifié véritable, d'après les états qui m'ont été fournis.

Le chef de bataillon, chef de l'état-major.

Signé : SAINT-HILAIRE.

N° 42.

Lettre du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr, relative à une nouvelle demande de troupes pour donner l'assaut à la ville.

Sarria, le 16 septembre 1809.

Excellence,

Vers une heure et demie, j'ai été prévenu qu'il se faisait un grand mouvement dans la ville : j'ai pensé qu'il pouvait être occasionné par le projet de quelque sortie; mais en un instant tout s'est apaisé, on ne tire plus un coup de fusil, je ne sais à quoi attribuer ce silence.

Nos batteries tirent toujours, mais avec moins de succès, en raison de l'épaisseur des voûtes que nous rencontrons sur presque toute la ligne; j'espère cependant que demain au soir nous aurons trois brèches praticables, sans compter celle de Sainte-Lucie, qui reste telle qu'elle est, à raison du dégât qu'a fait hier l'ennemi dans sa sortie aux boyaux de communication qui nous conduisaient au pied de cette brèche : elle deviendra donc une fausse attaque, vu qu'il faudrait encore quatre ou cinq nuits pour réparer les dommages, arriver au pied du mur, et y attacher le mineur, comme on en avait le projet.

Les brèches étant praticables, je ferai demain au gouverneur, si vous l'approuvez, la sommation dont je joins ici la copie. Si on y répond, tant mieux; dans le cas contraire, il faudra donner l'assaut, et voilà le moment critique pour moi, et pour nous tous; car, je le répète à

V. Exc., je n'ai pas la confiance nécessaire dans les troupes que je pourrai y employer, et la journée d'hier me confirme davantage dans mes craintes. Si cet assaut est repoussé, il le sera sans doute avec une grande perte de mon côté : que me restera-t-il alors pour attendre que V. Exc. envoie tenter de nouveaux assauts?

Les troupes que j'enverrai pour monter à l'assaut seront vues et bientôt jugées; leur petit nombre sera méprisé par l'ennemi, et je ne doute pas qu'il ne fasse les plus grands efforts pour les renverser. Il en serait sans doute autrement, si V. Exc. pouvait se déterminer à envoyer d'avance, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'en prier, les troupes qu'elle destine ou qu'elle destinait à suivre ces opérations; leur présence donnerait de là confiance à celles qui agiront les premières, et intimiderait sûrement l'ennemi, auquel il serait bon de les montrer : d'ailleurs, se trouvant sur le terrain, elles pourraient agir de suite, au lieu que dans le cas contraire ce ne serait que bien longtemps après, et ce repos donné à l'ennemi nous deviendrait peut-être funeste.

Je prie V. Exc. de peser ces réflexions, et surtout de ne pas m'abandonner dans une circonstance aussi décisive, en commettant à mon faible corps une opération qu'il est incapable d'exécuter.

Quelle que soit la résolution que prendra V. Exc., j'aurai fait mon devoir, je la prie d'en être convaincue; et s'il m'arrive malheur, j'aurai pour moi de l'avoir prévu, et d'avoir cherché tous les moyens possibles de l'éviter.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de mon respect.

Signé : VERDIER.

N° 43.

Réponse du général Gouvion Saint-Cyr à la lettre précédente.

Fornells, le 17 septembre 1809.

Général,

J'ai reçu votre lettre d'hier.

Vous ne devez pas douter que je ne seconde autant que possible l'assaut que vous devez donner, et je vous réitère que vous avez pour cet assaut toutes vos troupes réunies sur le front attaqué, où non-seulement elles me paraissent suffisantes, mais où je ne crois pas possible d'en employer davantage.

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 44.

Rapport du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr sur l'état des brèches de la ville.

Sarria, le 18 septembre 1809.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence les rapports du génie et de l'artillerie sur la reconnaissance des brèches faites aux murs de la ville de Girone. Votre Excellence remarquera que les chefs de ces deux armes regardent les brèches existantes comme praticables; cependant

j'ai cru nécessaire d'employer toute la journée d'aujourd'hui à bien écrêter les brèches, à les élargir et à les perfectionner autant que possible.

Demain, à la pointe du jour, on commencera à contre-battre tous les feux de flanc et de revers qui restent à détruire; tels sont ceux du fort du Calvaire, quoique ce fort, déjà ruiné, ne tire plus depuis longtemps, et qu'il n'ait que trente hommes de garnison, logés dans les décombres que l'ennemi a cherché à relever autant que possible; ceux de la tour de la Gironnelle, et ceux de quelques pièces intérieures placées sur la plate-forme Saint-Pierre que nous voyons. Je continuerai de combattre ces ouvrages même pendant que les troupes marcheront aux brèches, ce qui me sera possible, parce que je tirerai de points élevés sur des points qui le sont aussi, tandis que les troupes marcheront par la vallée du Galligan et autres parties basses; ce tir se prolongera jusqu'à deux heures après midi, moment que j'ai choisi pour mettre en mouvement les troupes destinées à l'assaut, si Votre Excellence m'en donne l'ordre, ainsi que j'ai eu l'honneur de lui demander.

Pour l'exécution de tout ceci, il serait nécessaire, je crois, que Votre Excellence voulût bien faire remplacer demain, à la pointe du jour, les troupes que j'ai dans la plaine de Salt; celles qui sont au couvent de San-Pons, près le mamelon Vert; celles qui sont sur la côte de San-Medir, à Montagut, Costa Rossa, la chapelle San-Miguel et au-dessus, et à Campduras, afin qu'en retirant ces troupes des positions qu'elles occu-

pent, je puisse de bonne heure les placer aux débouchés qu'elles doivent occuper pour l'assaut, et que les chefs qui les conduiront aient le temps de bien reconnaître le terrain par lequel elles devront opérer.

Ayant reçu de Figuières tout ce que je devais en attendre en vivres et en munitions pour quatre ou cinq jours, je fais arriver le général Guillot avec une partie de sa brigade. Figuières et Bascara seuls resteront bien gardés. Je compte toujours que Votre Excellence m'enverra le bataillon qu'elle m'a promis pour le Montjouy : avec ce secours je serai en mesure de présenter à l'ennemi quatre mille cinq cents hommes de troupes passables, avec lesquelles je pourrais me promettre quelques succès, si elles étaient moins harassées et ne manquaient pas d'officiers, qui sont l'âme des corps. Demain enfin, mon général, nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour conduire la chose à bon terme. Notre bonne étoile nous protégera peut-être ; dans le cas contraire, nous aurons usé tous nos moyens, et ce sera à elle à faire le reste.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de me dire ce soir ce qu'elle compte faire, afin que je puisse prendre mes dispositions en conséquence, et donner à chacun les instructions nécessaires.

Je prie Votre Excellence, etc.

Signé : VERDIER.

N° 45.

Opinion du commandant du génie sur l'état des brèches faites au mur d'enceinte de la place de Girone, le 17 *septembre* 1809.

Il a été fait quatre brèches au mur d'enceinte de la place, depuis la tour de la Gironnelle jusqu'au bastion Sainte-Marie.

La première, à la caserne des Allemands : tous les étages supérieurs de cette caserne sont ouverts, et les décombres forment un talus assez roide qui s'élève de deux à trois toises, mais qui cependant paraît praticable; on présume qu'il pourrait monter à cette brèche six hommes de front. On s'était proposé de la rendre plus large et plus facile en attaquant le mur qui est entre la Gironnelle et la caserne; mais la partie inférieure de ce mur, ainsi que celle du mur de face de la caserne, beaucoup plus épaisses qu'on ne s'y était attendu, ont résisté jusqu'à cette heure. Néanmoins on a pu couper la communication supérieure entre la Gironnelle et la caserne, en abattant la partie supérieure des deux murs qui les lient et forment enceinte avec elles.

La deuxième brèche s'étend depuis les latrines de la caserne jusqu'à la tour ronde la plus voisine de la porte de San-Cristoval. Elle sera sans doute la plus favorable à l'assaut : elle a dix ou douze toises de largeur, et lorsqu'elle aura encore été battue quelque temps, elle ne présentera plus d'obstacles à l'intérieur; elle donne ac-

cès à une place ou à des jardins qui paraissent assez vastes.

La troisième brèche, au bastion de San-Cristoval : le rempart de ce bastion est percé de part en part ; la brèche a sept ou huit toises de largeur ; mais le talus des décombres est un peu roide, parce que celui du terrain sur lequel ils sont tombés l'est lui-même. On pourra y monter sur six hommes de front.

La quatrième brèche, à la courtine de Sainte-Lucie : elle a été commencée trop haut, et les décombres, en s'amoncelant au pied du mur, ont empêché de le renverser assez bas pour n'avoir pas un ressaut difficile à franchir en s'élançant dans l'intérieur de la place ; la nature du terrain a ajouté à cet inconvénient ; il est beaucoup plus bas en dedans de la ville qu'en dehors, en sorte que dans la partie de cette brèche qui est la plus facile à franchir et la plus rapprochée de la porte de France, il reste une hauteur de sept à huit pieds à sauter, et ailleurs près de quinze pieds. On essayera, si les moyens le permettent, d'aplanir cet obstacle en écrêtant la brèche ou en la prolongeant du côté de la porte de France, selon ce que dictera l'expérience.

Bien que les brèches soient arrivées à leur perfection, l'assaut ne pourrait être prudemment entrepris sans préalablement avoir éteint les feux de flanc d'artillerie qui défendraient l'accès des brèches ; tels sont ceux du fort du Calvaire, de la tour de la Gironnelle et de la batterie située à l'entrée du Galligan dans la place, entre la tour du Chapitre et la porte Saint-Pierre. Quant aux feux de flanc de mousqueterie, il est évidemment impos-

sible de les détruire entièrement; ceux du mur d'enceinte peuvent être déjà regardés comme impuissants par leur position, qui les soumet aux feux de nos batteries; mais chaque maison de la ville ayant vue sur la brèche et sur le terrain que nos colonnes d'attaque auront à parcourir, peut y suppléer. En outre, quand l'assaut aurait réussi, l'ennemi peut encore nous opposer des obstacles, tels que barricades, batteries intérieures, mines, etc., qui peuvent bien être prévus, mais dont on ne peut deviner ni la position ni la force.

Cette dernière réflexion mène à convaincre qu'il faut faire choix, pour une action aussi difficile, de la troupe la plus vigoureuse et la plus intelligente dont on puisse disposer. Les chefs qui la dirigent doivent la connaître et en être connus; il serait plus avantageux peut-être pour cette raison d'y employer un régiment au lieu des compagnies d'élite de différents corps; ces chefs doivent s'assurer par eux-mêmes que la brèche est praticable, reconnaître à l'avance le terrain que les troupes auront à parcourir, et avoir une idée des communications intérieures de la ville.

Le général de division commandant le génie.

Signé : SANSON.

Partageant l'opinion de M. le général comte Sanson, d'après les reconnaissances que nous avons faites ensemble, je signe le présent rapport.

Le général commandant l'artillerie.

Signé : TAVIEL.

N° 46.

Lettre du général Saint-Cyr au général Verdier.

Fornells, le 18 septembre 1809.

Général,

D'après l'avis motivé et unanime des commandants du génie et de l'artillerie, que vous m'avez transmis, et duquel il résulte que les brèches faites au mur d'enceinte de Girone sont dès à présent praticables, et qu'elles le seront encore plus demain, vous pouvez dès demain donner l'assaut au corps de la place, et y employer toutes les troupes sous vos ordres. Celles qui sont destinées à relever vos positions, et le bataillon qui doit occuper le Montjouy, seront rendus demain de bonne heure aux points indiqués.

Signé : COMTE GOUVION SAINT-CYR.

N° 47.

Rapport du ministre de la guerre à l'Empereur.

Le 28 septembre 1809.

V. M. trouvera ci-joint copie d'une lettre du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, en date du 15 septembre, dans laquelle ce général rend compte de l'état actuel des choses devant Girone, qui parais-

sent n'avoir pas changé depuis le dernier rapport fait le 12 par le général Verdier. Cependant, l'espérance d'une reddition prochaine de la place se soutient toujours. L'ennemi extérieur est constamment repoussé dans toutes les tentatives qu'il fait, et le 14 une de ses attaques sur Bascara a eu pour résultat de lui faire éprouver une forte perte. Ces échecs multipliés n'ont pu toutefois changer encore les dispositions des habitants de Girone : ils mettent toujours le même acharnement à se défendre.

Le nombre des malades s'accroît journellement au septième corps ; dans la première quinzaine de septembre plus de deux mille deux cents hommes sont entrés aux hôpitaux pour maladie. Le septième corps compte actuellement treize mille trois cent vingt-deux hommes aux hôpitaux, outre un nombre considérable de malades traités aux ambulances, près des divisions. Les troupes de siége ont seules six mille six cent soixante-six hommes aux hôpitaux ; ainsi plus en proportion que le reste de l'armée. La fin prochaine des chaleurs, et celle du siége, en diminueront sans doute la quantité.

N° 48.

Rapport du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr, sur l'assaut donné à la ville, le 19 septembre.

Sarria, le 19 septembre 1809.

L'assaut donné ce soir, à quatre heures et demie, au corps de la place, a échoué ainsi que je l'avais prévu, non par le manque de troupes, ni par le défaut des brèches, mais par la qualité de ces troupes, qui sont sans officiers, ayant presque tous été moissonnés dans le cours du siége. Ce n'était pas avec des bataillons de cent cinquante hommes que je pouvais me promettre un autre résultat : mes précédents rapports à V. *Exc.* l'ont prévenue de tout cela.

Quelques braves, à la tête desquels s'étaient mis le peu d'officiers qui nous restaient, sont montés trois fois au sommet de la brèche; ils n'ont pas été suivis : ils sont morts ou blessés. Je rallie le monde qui me reste; ce n'est plus qu'un ramassis d'hommes sans chefs ni officiers, dont V. Exc. n'a plus rien à attendre ni à se promettre; je l'en préviens encore afin qu'elle puisse profiter de cet avis pour les dispositions qu'elle va prendre. Je doute même que je puisse défendre le Montjouy et les travaux, si j'étais attaqué dans mes positions.

Notre perte d'aujourd'hui est considérable; demain dans la journée je la ferai connaître à V. Exc. Au nombre des blessés dont on désespère, se trouvent les trois colonels qui me restaient : le colonel Mouff, du premier

régiment de Berg; le colonel Foresti, du cinquième régiment de ligne italien; et le colonel Ruffini, du trente-deuxième d'infanterie légère. Des troupes moins fatiguées et moins découragées que celles qui ont fait tout le siége, auraient sans doute réussi. Il est bien malheureux que V. Exc. n'ait pas cru devoir en employer d'autres dans une circonstance aussi décisive.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : VERDIER.

N° 49.

État des pertes essuyées par la division de siége, dans l'assaut du 19 septembre 1809.

DÉSIGNATION des corps.	NOMBBE d'officiers blessés.	de soldats blessés.	d'officiers tués.	de soldats tués.	OBSERVATIONS.
Troupes françaises..	9	242	3	74	
Id. italiennes.......	9	60	»	24	
Id. westphaliennes..	»	»	»	»	
Brigade allemande...	9	139	3	52	
	27	441	6	150	TOTAUX, 624.

N° 50.

Opinion du colonel commandant le génie au septième corps, et des officiers employés sous ses ordres, sur la possibilité de donner un nouvel assaut à la place de Girone.

Pour pouvoir donner l'assaut à une place, il est nécessaire :

1° Que les brèches soient praticables ;

2° Que les feux d'artillerie soient éteints, autant que possible ;

3° Que les troupes puissent arriver au pied des brèches, et s'y former, et que des établissements d'attaque d'un développement proportionné aux défenses puissent les soutenir et les protéger ; si ces différentes circonstances ne se trouvent pas réunies, autant que les localités le comportent, on peut regarder la réussite de l'assaut comme impossible.

Si l'on veut appliquer ces principes à l'état actuel où se trouvent les attaques et les défenses de Girone, on verra :

1° Qu'il est notoire qu'aucune des quatre brèches qui existent dans la partie de l'enceinte, depuis la tour de la Gironnelle jusqu'à la porte de France, n'est praticable, soit à cause de la roideur de leurs talus, soit parce qu'elles sont adossées à des revêtements qui, ayant été battus trop haut, n'ont pu être détruits jusqu'à leurs bases, et laissent des ressauts de huit, dix, douze et quinze pieds à

franchir pour parvenir dans la place, en supposant qu'on pût gravir jusqu'à leurs sommets. La deuxième brèche, au-dessous de la caserne des Allemands, qui, vue de face, paraît accessible et suffisamment praticable, partage avec les autres cet inconvénient, ainsi qu'on peut s'en assurer en l'examinant par derrière, de la hauteur de Palau.

2° L'assaut donné hier a fait voir qu'il existe encore cinq pièces de flanc; savoir : deux à la tour de la Gironnelle, une au flanc du bastion San-Cristoval, et deux vers la porte Saint-Pierre, indépendamment de deux pièces sur la plate-forme de la cathédrale, qui, ainsi que le Calvaire, le Connétable, la redoute du Chapitre et celle de la ville, tirent sur les approches.

3° Les établissements d'attaque se trouvant sur la rive gauche du Galligan, et l'escarpement de la rive droite, qui enveloppe le front des brèches, étant impraticable, on ne peut parvenir à leur pied qu'en passant par Saint-Daniel, qui en est distant de plus de deux cents toises, et d'où l'on ne peut déboucher que par un seul chemin, presque toujours vu du Calvaire, de la redoute du Chapitre, de la plate-forme de la cathédrale et de la longue courtine Saint-Pierre que rien ne contrebat. Au pied des brèches, l'espace très-resserré, et embarrassé encore par des décombres qui dans plusieurs endroits atteignent la crête de l'escarpement, ne permet pas de se former convenablement pour en gravir les talus en ordre et en force : on n'y est à couvert par aucun épaulement, par aucun accident du terrain, de l'action des feux de flanc, et les établisse-

ments d'attaque les plus rapprochés se trouvent éloignés des brèches de plus de cent cinquante toises. Aucun feu de mousqueterie ne peut favoriser ni protéger les assaillants; car on ne doit pas tenir compte d'un bout de cheminement dirigé sur la brèche de la courtine de Sainte-Lucie, qui d'ailleurs n'a point d'action sur les autres brèches. Quant aux batteries distribuées sur l'attaque, elles sont vues du Calvaire, du Connétable, de la redoute de la ville, de celle du Chapitre, du bastion de la porte de France et des quatre premiers bastions du Mercadal, qui avant et pendant l'assaut d'hier ont constamment tiré sur elles, et qui, en les occupant, atténuaient nécessairement leur effet.

Ainsi, les brèches n'étant pas praticables, les feux de flanc n'étant pas éteints, aucun cheminement ne conduisant à couvert les troupes au pied des brèches, et aucun établissement d'attaque ne les protégeant à la distance requise, il est évident qu'on doit regarder l'assaut comme impraticable. L'issue de celui d'hier, qui n'a pas réussi, quoique les troupes s'y soient portées avec ardeur à trois reprises différentes, vient à l'appui de cette assertion.

Au quartier général à Fornells, le 20 septembre 1809.

Le colonel du génie, *Signé :* DIANOUS.

Le chef de bataillon du génie,

Signé : TOURNADRE aîné.

Le capitaine du génie, *Signé :* MÉNARD.

N° 51.

Lettre du géneral Gouvion Saint-Cyr à l'Empereur.

Fornells, le 20 septembre 1809.

Sire,

Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Majesté, le 3 de mois, on s'est occupé de réunir toutes les munitions dont on pouvait disposer pour renverser la muraille de la ville : elles ont été rassemblées le 14; mais cette muraille, d'une maçonnerie très-vieille, a offert beaucoup de résistance. Enfin, au bout de quatre jours de feu, on a obtenu quatre brèches imparfaites. Les généraux commandant le génie et l'artillerie les ont déclarées praticables, et, sur la demande de M. le général Verdier, commandant le siége, je l'ai autorisé à donner l'assaut. Cet assaut a été livré hier, à quatre heures et demie du soir, et quoique j'eusse mis le général Verdier à même de disposer sur le front attaqué, de la totalité de ses troupes, il n'a pas réussi. Les brèches offrent encore des difficultés qu'on n'a pu surmonter.

Toutes nos munitions étant épuisées, et ne pouvant en tirer d'autres de France, avant une époque très-éloignée, nous nous bornerons à continuer le blocus de Girone dont les habitants et la garnison sont déjà réduits à la plus extrême disette. Nous savons par des déserteurs et par des lettres interceptées, que chaque jour on trouve dans la ville un grand nombre de per-



sonnes mortes de faim, et tout me porte à espérer que, malgré la résistance fanatique et acharnée de cette place, elle ne tardera pas à tomber au pouvoir de Votre Majesté.

Daignez, Sire, agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : COMTE GOUVION SAINT-CYR.

N° 52.

Rapport du général Gouvion Saint-Cyr au ministre de la guerre, sur l'assaut donné à Girone le 19 septembre.

Fornells, le 20 septembre 1809.

Monseigneur,

J'envoie à V. Exc. le rapport que vient de me faire le général Verdier sur l'assaut donné hier à la place de Girone. J'ai demandé ce matin à M. le colonel Dianous, commandant le génie du corps d'armée, de réunir à lui plusieurs officiers de cette arme pour me faire un rapport sur la situation de cette place, et me donner leur avis sur la possibilité d'entreprendre un autre assaut avec quelque espoir de succès, en y employant des troupes qui n'aient pas donné hier. Vous trouverez ci-joint leur rapport. Ces officiers, qui étaient destinés à conduire les colonnes d'un second assaut, si on pouvait le donner sans compromettre les troupes, avaient déjà été chargés par moi de reconnaître l'état des brè-

ches, et se trouvaient, hier pendant l'assaut, placés de manière à bien voir ce qui se passait. Les troupes étaient dans la meilleure disposition, et se sont présentées au pied des brèches avec ordre et intrépidité, malgré le feu épouvantable qu'elles éprouvaient de tous les points de la place, et que l'on n'avait pu éteindre. Le général Verdier convient qu'elles sont montées trois fois à l'assaut, ce qui, joint à la grande perte qu'il annonce, donne la mesure de leur bravoure. Elles sont restées une heure et demie sous le feu le plus vif que l'on ait peut-être jamais fait. Il y a eu un peu de désordre vers la fin, ce qui n'est pas étonnant après la grande perte qu'elles avaient essuyée avant de se retirer. Quant à moi, je ne crois pas que les grenadiers les plus braves et les mieux choisis eussent fait davantage, et je suis convaincu que l'affaire n'a manqué que parce que les obstacles étaient vraiment insurmontables. Votre Excellence trouvera ci-joint le rapport du général Verdier et des commandants de l'artillerie et du génie du siége, qui a amené l'autorisation que j'ai donnée de tenter d'enlever la place d'assaut.

Pour favoriser cet assaut autant que possible, j'avais fait faire une démonstration d'attaque par la brigade du général Mazzuchelli sur la partie de la ville opposée au front d'attaque, afin que les ennemis ne se dégarnissent pas dans cette partie pour employer leurs troupes à quelques sorties sur les flancs, ou sur les derrières des assaillants. On a atteint ce but, les fronts non attaqués ayant été constamment garnis de troupes.

Tous les moyens de siége étant épuisés, c'est-à-dire

que, n'ayant plus ni poudre ni boulets, nous sommes nécessairement forcés à attendre par un blocus la reddition de la place. Les assiégés sont au bout de leurs vivres; mais l'obstination et le fanatisme du général Alvarez et des moines est si fort, qu'ils feront peut-être mourir de faim la moitié de la population et de la garnison avant de se rendre. Il est bien avéré que tous les jours on relève dans les rues les corps d'hommes morts de faim. Notre situation en vivres n'est pas brillante non plus. Depuis longtemps nous sommes à la demi-ration, et les pays environnants étant totalement épuisés, nous n'avons plus d'espoir que dans ce que l'on nous enverra de France. Malheureusement il y a loin d'ici à Perpignan, et nous manquons de moyens de transport; mais enfin, il faut espérer que la constance des troupes du septième corps sera supérieure à l'obstination des habitants de Girone, et que cette ville ne tardera pas à tomber en notre pouvoir.

J'envoie mon rapport à Votre Excellence par M. Tournadre, chef de bataillon du génie. C'est un officier distingué qui connaît parfaitement la place de Girone. Il dirigeait les travaux lors de l'attaque de cette ville faite l'année dernière par le général Reille. J'invite même Votre Excellence à l'envoyer auprès de l'Empereur, si elle le croit nécessaire.

Je la prie d'agréer l'assurance de mon respect.

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 53.

Lettre du général Verdier au maréchal Augereau.

Sarria, le 21 septembre 1809.

Monseigneur,

M. Fouques, aide de camp de V. Exc., m'a remis la lettre qu'elle a eu la bonté de m'écrire le 15 du courant, et à laquelle j'ai l'honneur de répondre en deux mots.

La division de siége que je commande, de dix-sept mille hommes dont elle était composée lorsqu'elle m'a été confiée par S. M. l'Empereur, est réduite en ce moment à cinq mille combattants, presque sans officiers ni généraux. Les longs travaux que j'ai exécutés; les combats journaliers que j'ai soutenus pendant cinq mois, depuis Girone jusqu'à Bellegarde, sans être aidé par l'armée, qui tout ce temps est restée l'arme au bras, sans tirer un coup de fusil; et enfin l'influence du climat sur les nouvelles troupes du Nord dont ma division était en partie composée; telles sont les causes de cette réduction extraordinaire.

Nos ressources en munitions de guerre ont été épuisées avant-hier, et il ne nous reste plus que de quoi repousser une ou deux sorties, si l'ennemi osait les tenter. C'était Perpignan qui nous alimentait, et je doute qu'il puisse le faire de nouveau.

Vous trouverez extraordinaire, M. le maréchal, que nous en soyons réduits à un tel état d'épuisement, et que le siége dure encore. L'étonnement de V. Exc. cessera quand elle apprendra que l'artillerie de siége n'a-

vait plus rien à faire; quand elle saura que trois grandes brèches, bien praticables, et une quatrième, qui le serait à la rigueur, existent au corps de la place; que l'on m'a fait donner l'assaut avec mes troupes qui étaient harassées et désorganisées par les causes mentionnées plus haut, en présence d'une armée bien franche, bien organisée et bien portante, sans qu'elle ait tiré un coup de fusil ni fait un pas vers la place, et cela malgré les demandes vives et plusieurs fois répétées que j'avais faites, à l'effet d'obtenir des troupes fraîches pour une opération aussi décisive. On s'est contenté seulement de faire avancer sur le côté de la ville opposé à mon attaque deux pièces de 8 et un obusier de six pouces, qui ont tiré vers la place, mais de si loin qu'il s'en fallait de beaucoup que les boulets de ces pièces arrivassent à moitié distance. Les Espagnols, plus sages que nous, n'ont répondu à cette puissante diversion que par un coup de canon de gros calibre, comme pour nous dire, je présume : N'avancez pas davantage; et ce qu'il y a de certain, c'est qu'on se l'est tenu pour dit. Quant aux vivres, n'ayant pu me battre pour m'en procurer et faire en même temps le siége, j'avais obtenu d'être nourri par Perpignan.

Pour ce qui est des ressources du pays, elles ont été consommées par les troupes du général Saint-Cyr à plus de dix lieues à la ronde; elles doivent être nulles, puisque le général envoie son ordonnateur à Perpignan pour y avoir des vivres que le pays ne lui fournit plus.

Quant à moi, M. le maréchal, tourmenté par le désespoir de voir une belle opération manquée, et les

énormes sacrifices que fait le gouvernement réduits à zéro, par une inaction que rien, selon moi, ne peut justifier, je me suis déterminé, ayant été repris des fièvres et des douleurs aiguës qui m'ont tourmenté pendant une grande partie du siége, à me retirer à Perpignan, pour y chercher les remèdes et le repos qui me sont indispensables. J'aurais la force de supporter le mécontentement de S. M. l'Empereur, si j'avais eu le malheur de le mériter; mais je n'aurai jamais celle de me déshonorer, ainsi qu'on voudrait le faire, et comme vous en jugerez vous-même, quand vous saurez que, malgré la réduction de mes troupes, on a eu l'impudeur de m'ordonner de continuer le siége; de maintenir la liberté des communications, sans me donner un seul homme de renfort; et de me faire pressentir en même temps qu'on pourrait bien être obligé de se rapprocher de Barcelone, et de me laisser là avec mon parc de siége et mes cinq mille hommes, en butte à une garnison beaucoup plus nombreuse que moi, à une population exaspérée, et enfin à toutes les horreurs de l'abandon le plus complet.

Plaignez-moi, M. le maréchal, mais ne me condamnez pas. J'ai tout fait pour arriver à un beau résultat. L'opinion de l'armée est pour moi; votre aide de camp, qui a resté quelques jours auprès de nous, pourra vous dire ce qu'il a vu et entendu.

Je prie Votre Excellence de vouloir bien agréer l'hommage du respectueux dévouement, etc.

Signé : VERDIER.

N° 54.

Rapport du gouverneur Alvarez au général Blake sur l'assaut du 19 septembre.

Girone, le 19 septembre 1809.

Excellence,

Je m'empresse de vous annoncer que vers les quatre heures du soir, l'ennemi a attaqué nos brèches, et a menacé quelques autres points. L'action a duré deux heures, et a été aussi sanglante que glorieuse pour les armes de notre Roi. La brèche des Allemands a soutenu quatre assauts, et celle de Sainte-Lucie deux; partout l'ennemi a été repoussé avec des pertes considérables. La nôtre n'est presque rien par rapport à celle des ennemis; mais elle ne laisse pas que d'être très-sensible, car nous avons à pleurer la mort de quelques officiers distingués : j'en donnerai le détail à V. Exc. quand je l'aurai reçu des divers chefs de corps.

Dieu vous garde, etc.

Signé : MARIANO ALVAREZ.

N° 55.

Extrait de la relation espagnole de D. Juan Nieto Samaniego, chirurgien en chef de Girone, sur l'assaut livré par les Français à cette place, le 19 septembre 1809.

Vers trois heures et demie de l'après-midi, le commandant général reçoit un rapport de la garde du clo-

cher de la cathédrale, qui l'avertit que les troupes françaises descendent du Montjouy, et s'avancent sur Saint-Daniel. Un autre rapport du fort du Connétable annonce la même nouvelle, confirmée aussitôt par un avis semblable du fort des Capucins. L'ennemi vient du Montjouy, et marche droit vers les brèches : on voit beaucoup de soldats qui apportent des outils et des instruments de sape.

La cathédrale sonne le tocsin (*somaten*); la générale annonce le danger, et bientôt le bruit de l'attaque, des cloches et des tambours, se mêle à celui de l'artillerie et de la mousqueterie. Tout cela est l'ouvrage de quelques instants; car l'ennemi s'étant déjà préparé dans la nuit à Saint-Daniel, au Montjouy et dans les environs (positions toutes également rapprochées de la place), et voulant d'ailleurs surprendre les points qu'il avait en vue, n'est pas plutôt sorti de ses lignes qu'il se trouve arrivé au pied de la brèche.

Chacun de ces vaillants et farouches guerriers français semble annoncer par l'ardeur et la rapidité avec lesquelles il accourt, avoir juré d'entrer le premier dans la place; une audace extraordinaire et la vigueur du premier élan en poussent quelques-uns, qui, sans doute, avaient déjà fait le sacrifice de leur vie, au milieu du terrible feu des assiégés, jusque dans la première cour de la caserne ruinée des Allemands. Un tel effort de la part de ces hommes avait quelque chose de surnaturel. Plusieurs de nos soldats allaient se précipiter sur eux, et ils étaient au moment d'être exterminés par les braves du régiment d'Ultonia, quand l'artillerie ennemie,

renversant sur eux un énorme pan de muraille qui les ensevelit avec plus d'un des nôtres, diminue ainsi notre tâche. Il fut avantageux pour nous que l'ennemi, voulant profiter de la nature du terrain qu'il occupait, continuât de tirer contre la brèche, même pendant l'attaque, au lieu de diriger ses coups plus haut; car s'il eût pris ce dernier parti, nous eussions souffert davantage, et ses boulets auraient passé au-dessus de la tête de ses soldats qui n'en auraient pas été maltraités.

Nos renforts arrivent à temps; malgré l'adresse et l'obstination des assaillants, nous voyons avec une joie inexprimable tourner le dos aux restes de la première colonne qui s'était présentée. La brèche et les glacis sont couverts de cadavres et de mourants.

Cet heureux commencement de victoire ranime nos braves; l'honneur de nos armes, les jours de tant de héros, soldats et citoyens, sont déjà sauvés une fois. Mais à peine nous livrions-nous à la joie d'avoir repoussé des ennemis aussi nombreux, aussi terribles, que de nouvelles forces accourent pour les venger. Les Français, déterminés à vaincre, s'élancent sur les corps de leurs compagnons, se flattent de trouver des ennemis déjà fatigués, et espèrent d'obtenir le triomphe : ils ont toutes sortes d'avantages, des armes en bon état, une ardeur naissante, et la soif de la vengeance.

Un tourbillon de feu couvre la brèche et la caserne ruinée des Allemands; l'artillerie tonne; notre commandant général vole de danger en danger : il est partout, donnant des ordres, ranimant le courage de nos

défenseurs, et par son exemple leur faisant un devoir de conserver la palme de la victoire. Ils sont dignes de celle qu'ils vont remporter.

Le combat s'engage et devient de plus en plus terrible; sa durée ne fait qu'en augmenter l'acharnement; le sort hésite : on voit au travers des nuages de fumée des milliers de cadavres ennemis étendus sur la vaste brèche et sur le terrain environnant; beaucoup de soldats français reculent, s'éloignent, ou frappés de terreur ou couverts de blessures; mais un nombre plus considérable encore vient de remplacer les blessés, les fuyards et les morts. L'affreuse lutte devient plus obstinée; le bruit des cloches, les cris des mourants, l'explosion des bombes, des grenades, des armes de toute espèce, tout se réunit pour mettre le comble à l'horreur de cette journée, si mémorable pour la ville de Girone. Enfin les ennemis sont heureusement repoussés; ceux qui, marchant sur les traces de leurs vaillants camarades, leur disputaient la gloire de s'avancer les premiers, se voient également forcés à imiter leur retraite, parce que le Dieu des armées bénit dans cette journée les guerriers de Girone, et veut les couronner de lauriers.

N° 56.

Extrait des journaux de Girone sur l'assaut du 19 *septembre* 1809, *publié dans la Gazette d'Espagne du* 24 *octobre suivant.*

. . . .

Le 19, l'ennemi transporta toutes ses forces sur la montagne de Campduras et au Montjouy, afin d'exécuter sa marche sans être vu; et, dans l'après-midi du même jour, une colonne de deux mille hommes commença à défiler par le chemin qui se trouve entre le Montjouy et la tour Saint-Daniel; une autre colonne de la même force se détacha de Saint-Michel, pendant qu'une troisième s'avançait par la route ordinaire du Montjouy : on observa dans le même temps quelques mouvements de troupes dans les bois de Palau.

. . . .

On battit la générale à quatre heures de l'après-midi, et la cathédrale sonna le tocsin; chacun vint prendre les ordres du gouverneur, et se rendit à son poste avec une célérité et une discipline capable d'en imposer à Napoléon lui-même. Le régiment d'Ultonia, sous les ordres du colonel honoraire don Guillaume Nasch, alla renforcer la brèche et la caserne des Allemands avec une partie du régiment de Basa, commandé par le lieutenant-colonel don Miguel de Haro; le régiment de Bourbon, sous les ordres du colonel don Joseph de Iglesia, fut tenu en réserve, avec cinquante hommes de chacun des corps de la garnison,

et la compagnie du gouverneur. La garde du commandant général, formée du régiment d'Ultonia, et toutes les ordonnances des corps furent envoyées à la brèche de Sainte-Lucie, avec un détachement des régiments de Bourbon et de Basa, le deuxième tercio de Barcelone, le premier tercio de Girone, celui de Vich, et quelques soldats des autres corps, avec une réserve qui fut placée aux environs de la porte Saint-Pierre. On envoya à la brèche de San-Cristoval une partie du deuxième tercio de Vich, et le deuxième tercio de Talarn; ces troupes furent renforcées par le deuxième tercio de Barcelone, la compagnie des grenadiers d'Iberia, le premier tercio de Girone, et la compagnie des croisés ecclésiastiques.

La partie de l'enceinte dite de Sarracinas, qui est traversée par le Galligan et qui flanque les brèches des Allemands et de San-Cristoval, était gardée par le premier tercio de Talarn; une partie du régiment de Basa gardait la porte de France. Le reste de la garnison, avec les compagnies régulières et celles de la croisade, défendaient les bastions et les murs de la ville. L'illustre junte s'assembla dans le lieu ordinaire de ses séances, afin de parer à tous les besoins. La compagnie des femmes de Sainte-Barbe fut distribuée partout où son secours pouvait être le plus utile, et les autres dames de la ville furent invitées à prendre part volontairement à cette œuvre de charité.

La colonne ennemie qui arriva par le pied de la tour de la Gironnelle entreprit avec audace, et aux cris répétés de *en avant*, *en avant*, d'emporter les

brèches des Allemands et de San-Cristoval; et, profitant des premiers instants, quelques hommes de cette colonne parvinrent jusqu'aux premiers postes. Les braves du régiment d'Ultonia arrivèrent alors sur la brèche, où ils terrassèrent un officier français qui par ses gestes et ses cris appelait ses soldats à la victoire. Ils furent renforcés par une partie du régiment de Bourbon et par les secours que le gouverneur envoya, sous les ordres du vaillant général don Blas de Fournas. Ces troupes chargèrent alors les ennemis et les repoussèrent, ou pour mieux dire les tuèrent en grande partie. Une autre colonne de Westphaliens voulut revenir à la charge; mais les poitrines de nos soldats les arrêtèrent comme une muraille, et ceux que notre fer et notre feu avaient épargnés prirent la fuite. Un troisième et un quatrième assaut furent réitérés avec une fureur frénétique, mais ils ne firent qu'augmenter la gloire de Girone.

Personne mieux que don Blas de Fournas, colonel honoraire et commandant la quatrième division des miquelets, ne pouvant donner les détails de cette défense si glorieuse pour l'Espagne, nous joignons ici son rapport.

Rapport du colonel don Blas de Fournas au gouverneur Alvarez, sur l'assaut du 19 septembre 1809.

A peine V. Exc. m'a-t-elle chargé de la défense des brèches de San-Cristoval et de la caserne des Allemands, que j'ai la satisfaction de lui annoncer que la garnison

a acquis de nouveaux titres à son estime. Hier, à quatre heures de l'après-midi, les ennemis qui, au nombre de deux mille cinq cents, étaient descendus précipitamment au village de Saint-Daniel, sont montés avec audace, formés en deux colonnes, pour attaquer les brèches, pendant que, d'un autre côté, ils se dirigeaient vers la brèche de Sainte-Lucie et les forts du Calvaire et du Chapitre. La générale et le tocsin tenaient toute la ville en alarme. Chacun accourait à son poste, et les ordres de V. S. nous donnaient le moyen de nous opposer à l'impétuosité de l'ennemi. Les régiments d'Ultonia et de Bourbon furent les premiers à combattre aux points les plus périlleux; les différents détachements des autres corps prirent part à cette gloire, et servirent à renforcer les points les plus faibles. L'étendue des brèches, la difficulté du terrain, l'horrible canonnade des batteries ennemies et la fusillade des tranchées, les murailles qui s'écroulaient, rien ne pouvait intimider les vaillants défenseurs de Girone, qui se précipitaient avec intrépidité et sang-froid au milieu de tous les périls. Enfin, après une lutte de deux heures, ils parvinrent à repousser des ennemis assez acharnés pour revenir quatre fois à la charge. L'opiniâtreté des Français était telle que dans différents points leurs officiers en vinrent aux mains avec les nôtres, comme cela eut lieu sur la brèche même à l'égard de mon second, le lieutenant de Bourbon don Mariano Tur. Un officier qui pénétra avec sept soldats jusque dans la cour de la caserne, les engageant à le suivre, paya de sa vie cette témérité; trois autres officiers qui étaient entrés

dans l'écurie y furent tués, et quatre soldats qui, après la retraite de leur colonne, tentaient encore l'assaut, furent ensevelis sous les ruines d'un pan de mur, au moment où je donnais l'ordre d'aller les prendre.

Il est impossible de détailler les belles actions qui eurent lieu dans cette mémorable journée; car ceux de nos braves que je nommerais seraient les premiers à réclamer en faveur de leurs camarades. Tous, animés par la présence de V. S., combattaient en vue d'une ville qui, pour chacun d'eux, est devenue une véritable patrie, puisque maintenant leur gloire en est inséparable. Je ne dois pas omettre la compagnie de réserve du gouverneur, et beaucoup d'habitants qui sont venus combattre dans nos rangs. L'intendant don Carlos Beramendi, présent à tous les combats, monta, accompagné du commissaire des guerres don Eprifanio Ruiz, à la tour de la Gironnelle, où, ayant trouvé que le capitaine d'artillerie don Salutio Gerona, qui y commandait, avait été blessé, il prit le commandement de ce poste jusqu'au moment où arrivèrent des renforts.

La perte des ennemis monta à trois cents hommes morts, dont un colonel, trouvés sur la brèche ou aux environs. Ceux qui donnèrent l'assaut étaient du cinquante-cinquième régiment.

Pendant que tout ceci se passait aux brèches des Allemands et de San-Cristoval, la colonne qui était descendue par le chemin de Montjouy se précipita sur la brèche de Sainte-Lucie, que commandait don Rodolfo Marschall, colonel honoraire du régiment d'Ultonia. L'ennemi, soutenu par le feu le plus vif, chercha

par deux fois à franchir la brèche, mais autant de fois il fut repoussé avec perte par l'intrépidité de nos soldats. La fureur avec laquelle il attaquait était terrible; mais, malgré la rage de son désespoir, il ne put vaincre la constance des nôtres, qui, sans la confusion qui accompagne ordinairement ces instants critiques, arrêtèrent son impétuosité. Un colonel, qui eut l'audace de monter sur la crête de la brèche, paya de sa vie cette imprudence. Le sous-lieutenant de Bourbon don Manuel de Clercy, qui commandait la brèche avec neuf grenadiers de son corps et quelques autres soldats du premier tercio de Vich, parvint, avec le courage et le sang-froid qui le caractérisent, à déloger l'ennemi du sommet de la muraille. Sa troupe fut soutenue par le premier tercio de Vich, qui, posté dans la tour de l'église de Sainte-Lucie, fit un feu continuel par les fenêtres et les créneaux de cet édifice. Le capitaine don Antonio Codina, qui gardait l'obusier, fut blessé, ainsi que don Rodolfo Marschall, qui se trouvait dans la tour.

Le fort du Calvaire fut également attaqué par une colonne de deux à trois cents hommes qui parvinrent jusqu'au pied des brèches du fort; les défenseurs reçurent les assaillants avec une telle ardeur que ceux-ci furent repoussés en un instant, et ils se sauvèrent, abandonnant un grand nombre de blessés, ainsi que les échelles et les outils qu'ils avaient apportés.

Le lieutenant du deuxième tercio de Barcelone, don José Camps, qui commandait un détachement de trente-quatre hommes, destiné à soutenir le poste de la tour de la Gironnelle, n'ayant pas eu le temps de réunir tout

son monde, et voulant profiter d'une occasion favorable qui se présentait, sortit par la porte de secours, et vint prendre en flanc l'ennemi sur la hauteur du Calvaire. Il descendit ensuite impétueusement jusqu'aux maisons du hameau de la Gironnelle, et dispersa une quarantaine d'hommes qui s'y étaient logés, et qui commençaient à faire un parapet sur le chemin qui conduit de ce hameau au fort du Connétable. De ce point la troupe de don José Camps dirigea son feu contre ceux qui escaladaient la brèche des Allemands; ceux-ci, qui se trouvaient couverts par les murs de la tour de la Gironnelle, n'en furent d'abord pas incommodés; mais lorsqu'ils furent obligés de se retirer, ils en souffrirent beaucoup. José Camps tomba alors sur eux et sur un autre corps de trois cents hommes qui s'était *caché* près de la fontaine du Calvaire. Les balles et les baïonnettes ne suffisaient plus, et nos soldats achevaient à coups de pierres de jeter la consternation dans les rangs d'un ennemi déjà si épouvanté. Le lieutenant don José Camps sut par ses manœuvres augmenter le nombre de ses soldats.

Cette vaillante troupe fit éprouver à l'ennemi une perte de plus de quatre-vingts hommes tués, et d'un grand nombre de blessés. Parmi les premiers se trouvait un capitaine qui fut tué par le sergent Juan Negrini, du régiment d'Ultonia, lequel lui prit son épée, et la présenta au commandant avec trois prisonniers. Nous ramassâmes cinquante et un fusils, deux échelles, six pioches, quatre haches et une caisse de tambour.

Pour faire une diversion, l'ennemi avait sur un point dominant de la montagne un poste de douze hommes qui cherchait à incommoder le bastion de la Merci, et il avait établi près de Palau un canon et un obusier qui prenaient de revers les fronts de la ville; mais ces bouches à feu et le poste de douze hommes ne nous firent aucun mal. Peu après, cette troupe se retira, après avoir eu un homme de tué et deux de blessés. Toutes les brèches étaient couvertes de cadavres, ainsi que les sentiers des forts du Calvaire, du Chapitre et du Montjouy.

Nos soldats, excités par la colère, ne frappaient que des coups mortels. La fureur qui les transportait à la vue de ces vils esclaves de l'usurpateur ne leur permettait pas de se servir toujours de leurs fusils; les bras musculeux de nos soldats et de nos paysans lançaient sur les têtes de nos ennemis des pierres détachées de la brèche. La fusillade du clocher, celle de l'église de Saint-Pierre, les feux de Sarracinas, les batteries de la cathédrale, de la place et des forts, firent aussi un grand ravage. Les colonnes ennemies fuyaient si précipitamment, et avec tant de désordre, qu'elles se mêlaient entre elles, et devenaient méconnaissables même pour ceux qui ne les perdaient pas de vue.

Trois colonels et beaucoup d'autres officiers renversés aux pieds de nos braves, d'autres gisant sur les chemins, dans les fondrières et les fossés, furent pour l'ennemi les résultats de sa fatale entreprise. D'après le rapport de plusieurs déserteurs et prisonniers, et les

recherches que nous avons faites, sa perte s'élève à huit cents morts et à une multitude de blessés

....

Supplément à la relation précédente, extrait de la Gazette d'Espagne du 28 octobre 1809.

....

Nous avons déjà donné une notice détaillée des événements du 19 septembre, et fait connaître comment la furie des Français vint se briser contre les poitrines de bronze de nos soldats. Nos ennemis, dans leur orgueil, se croyaient sûrs de leur triomphe, mais ils ne connaissaient pas encore les Gironais. Aujourd'hui, que nous avons reçu l'état des pertes qui *ont été* faites par les assiégés, nous allons les publier*:* ceux qui ont été tués sont au nombre de quarante-trois, dont deux officiers subalternes, trois sergents, cinq caporaux, et trente-trois soldats. Le colonel anglais, don Rodolfo Marshall, et le sergent-major d'Ultonia, don Ricardo Mac-Carty, sont morts des suites de leurs blessures. Les blessés, au nombre de cent cinquante-huit, sont : deux capitaines, huit subalternes, treize sergents, treize caporaux, deux tambours et cent dix-huit soldats. Quarante hommes ont reçu des contusions, savoir : un capitaine, dix subalternes, deux sergents, cinq caporaux et vingt-deux soldats. Cette perte, quoique douloureuse pour l'Espagne, est petite en comparaison de la grandeur du danger, et inférieure à celle de l'ennemi.

N° 57.

Lettre du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr.

Sarria, le 21 septembre 1809.

Excellence,

La fièvre et mes anciennes douleurs m'ayant repris avec la plus grande violence, et me mettant dans le pénible état de ne pouvoir rien faire, j'ai l'honneur de prier V. Exc. de vouloir bien nommer un officier général pour me remplacer, et continuer les opérations du siége qu'elle m'ordonne de reprendre par la lettre de son chef d'état-major en date d'hier. En attendant que V. Exc. ait désigné l'officier général qui doit me remplacer, je la préviens que je remets le service au général Amey, le seul qui me reste, le général Guillot partant ce matin pour rouvrir nos communications avec la France.

Ne trouvant pas ici les médicaments et le repos qui me sont indispensables, j'ai l'honneur de prier V. Exc. de trouver bon que je me retire à Perpignan pour m'y rétablir, s'il est possible; je compte sur les bontés de V. Exc. à cet égard.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de mon respect.

Signé : VERDIER.

N° 58.

Lettre du général Verdier au général Gouvion Saint-Cyr.

Sarria, le 21 septembre 1809.

Excellence,

Je regrette infiniment que V. Exc. ne se soit pas crue autorisée à me permettre, pour rétablir ma santé, de me rendre à Perpignan, qui se trouve dans l'arrondissement de l'armée; mais comme mon état ne peut plus souffrir de retard dans l'emploi des remèdes qui me sont prescrits, j'ai l'honneur de prévenir V. Exc. que je prendrai un billet d'hôpital, pour pouvoir jouir *du moins* du bénéfice accordé au dernier soldat de l'armée. Le sacrifice que j'ai fait de ma personne pendant le cours de cette campagne me vaudra, je pense, l'indulgence de S. M. l'Empereur; d'ailleurs, n'ayant plus de poudre, de boulets, ni d'hommes pour continuer les opérations que vous avez ordonnées, je crois n'avoir plus rien à faire ici, jusqu'à ce qu'il vous plaise de faire cadrer vos ordres avec la possibilité de les exécuter.

Il est des circonstances dans la vie humaine où l'homme doit tout sacrifier à la conservation de sa réputation et de son honneur : je crois être dans ce cas; je rêve sans doute, mais ce pourrait bien être l'effet de la fièvre qui me tourmente.

Je partirai après-demain au matin.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de mon respect.

Signé : VERDIER.

N° 59.

Rapport du général Gouvion Saint-Cyr au ministre de la guerre.

Fornells, le 24 septembre 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'annoncer à V. Exc., et avec la plus grande peine, le départ du général Verdier, quoique j'aie fait tout ce que j'ai pu pour l'empêcher de partir, afin d'éviter l'influence de son découragement sur les troupes de sa division, et ne pas voir renouveler ce qui a suivi l'éloignement des généraux de division Morio et Lechi, partis depuis le commencement du siége, et dont le départ a peut-être été aussi pernicieux à leurs troupes que les maladies qui infestent de plus en plus le septième corps.

J'ai vivement sollicité les généraux Verdier, Sanson et Taviel de continuer au moins un simulacre de siége, pour ne pas laisser croire au corps d'armée, et particulièrement à l'ennemi, que l'on était vaincu et au bout de ses moyens quand un assaut était repoussé, cet exemple de découragement pouvant nuire aux autres siéges; mais je n'ai pu rien gagner. On me répond toujours que l'on a épuisé toutes les ressources en munitions et que l'on a fait tout ce qu'il fallait pour prendre la place; ce qui accrédite un peu trop le soupçon que l'on avait que l'assaut a été prématuré, et que l'on ne se décidait à le donner que pour n'être pas obligé de

convenir le lendemain, en cessant le siége, faute de munitions, qu'après d'aussi longs travaux on n'était point parvenu à faire des brèches que l'on pût attaquer avec probabilité de succès ; et il paraît que l'on a employé la ressource, malheureusement trop usitée en pareil cas, de dire que les troupes n'ont pas fait leur devoir, ce qui produit de justes réclamations de leur part, et ajoute encore à toutes leurs raisons de découragement. J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence copie de celles que j'ai reçues aujourd'hui du général Pino.

Je ne vous parlerai de ma santé que pour vous dire que M. le maréchal Augereau n'arrivant pas, et les autres partant, je resterai jusqu'à la dernière extrémité.

Les rapports que nous nous procurons de la place de Girone annoncent toujours que les Espagnols sont au bout de leurs vivres. Ils en sont réduits à ce qu'ils trouvent en fouillant les maisons de ceux qui pouvaient avoir quelque chose de reste. Déjà depuis quelque temps ils n'ont rien dans les magasins.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de mon respect.

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 60.

Rapport du général Pino au général Gouvion Saint-Cyr.

Casa de la Selva, le 23 septembre 1809.

Excellence,

V. Ex. veut bien mettre sous mes ordres le reste des troupes italiennes qui faisaient partie de la division du général Lechi.

Il est de mon devoir, Monseigneur, au nom des officiers, de réclamer votre justice en faveur de ces débris de corps, qui furent chargés, le 19, de faire une fausse attaque sur la brèche de Sainte-Lucie.

Il paraît que l'on prétend attribuer au manque d'énergie de la troupe en général la non réussite de l'assaut.

Le commandant des troupes de la division Lechi fut chargé d'une fausse attaque sans autres instructions.

Le colonel Foresti, du cinquième de ligne, à la tête de la colonne, est parvenu jusqu'au pied de la brèche de Sainte-Lucie, bien que ses troupes fussent écrasées par la mitraille et par la mousqueterie des maisons et de l'église. Le mur présentait encore douze à quinze pieds de hauteur; il était donc impossible, n'ayant pas d'échelles, de tenter un coup hardi.

Le colonel Foresti a fait sa retraite, lorsque les autres colonnes, qui durent trouver presque les mêmes obstacles, ont commencé la leur.

Le colonel Foresti a été mortellement blessé au pied

Pour donner à V. Exc. la clef de tout ce que je viens de lui dire, j'ai l'honneur de la prier de vouloir bien se rappeler ce que je lui ai transmis de ma correspondance avec le général Saint-Cyr, et de prendre connaissance de celle que je joins à ce rapport pour la mettre à même de juger la conduite que j'ai tenue avec ce général. V. Exc. verra par cette dernière correspondance, que j'avais prévu toutes les contrariétés que j'ai éprouvées devant Girone, que je l'avais écrit, et que j'avais cherché à les prévenir par tous les moyens qui étaient à ma disposition; ce qui serait sûrement arrivé si le général Saint-Cyr eût mieux voulu concourir à la réussite d'un siége aussi important, et pour lequel S. M. a fait de si grands sacrifices, tant en hommes qu'en munitions de toute espèce.

N'ignorant pas le départ du chef de bataillon du génie Tournadre que le général Saint-Cyr a envoyé à Paris, ni le soin que s'est donné cet officier de publier partout que l'objet de sa mission était d'instruire Votre Excellence de l'éloignement qu'avait eu le général Saint-Cyr à donner le dernier assaut à la place, je crois nécessaire à ma réputation de lui faire connaître la vérité, afin de détruire toute impression défavorable, si l'on était parvenu à en faire naître contre moi.

Dès l'instant où j'ai commencé à battre en brèche les murs de la place, j'ai écrit au général Saint-Cyr, que les troupes qui me restaient, se trouvant désorganisées par les maladies et les pertes, et harassées par les travaux et les marches, ne m'inspiraient pas assez de con-

fiance pour tenter avec elles un coup de main contre une place qui venait de recevoir un renfort de trois mille hommes, et dont la garnison, soutenue par la population, était encore excitée par le fanatisme. En conséquence, je le priai de vouloir bien désigner pour cette opération décisive quelques-uns de ses régiments, frais et bien organisés, avec lesquels on pouvait se promettre un succès assuré. Le général Saint-Cyr, ennuyé sans doute de mes demandes, me répondit une très-longue lettre, pour me dire qu'il ne partageait pas mon opinion sur la qualité des troupes que je commandais, qu'il ne voulait pas leur enlever *la gloire de prendre Girone;* mais que, dans le cas où elles ne réussiraient pas, le reste de l'armée serait disposé de manière à renouveler les assauts jusqu'à ce que la place fût prise. Satisfait des promesses du général Saint-Cyr, autant que j'avais lieu de l'être peu du reste du contenu de sa lettre, que le mécontentement semblait avoir dictée, j'étais tranquille, et j'attendais avec impatience que nos brèches fussent faites, pour en finir avec une place qui nous avait arrêtés si longtemps. J'étais dans la tranquillité de l'âme que devait naturellement me donner cette position, lorsque le lendemain de cette promesse écrite, le général Saint-Cyr m'envoya son aide de camp, M. Balthazar, pour me dire qu'ayant réfléchi à sa position, ainsi qu'à la mienne, il ne pouvait disposer d'aucune troupe pour les assauts de Girone, et que tout ce qu'il pouvait serait de faire relever les troupes que j'avais en position, loin

du front d'attaque, afin que je pusse agir avec tout mon monde.

Étonné d'un changement aussi inattendu, et si contraire au bien du service, je m'en plaignis amèrement à l'officier qui m'avait été envoyé; à quoi ce dernier me répondit qu'il sentait la force de ce que je lui disais, mais qu'il y avait un moyen d'arranger tout cela. Avide de connaître ce moyen je le lui demandai, et voici ce qu'il me répondit : « Le général en chef « ne viendra pas ici avec des troupes, ainsi que vous « le lui proposez, parce qu'il ne veut pas qu'il soit « dit qu'il est venu vous enlever le fruit de vos tra- « vaux; il ne vous donnera pas non plus de troupes, « parce qu'il est général en chef et qu'il veut rester « avec tout son monde : mais si vous voulez vous char- « ger du commandement de l'armée, il va vous le re- « mettre et se retirer. Ce moyen concentre tout dans « vos mains, et lorsqu'il sera parti, vous pourrez faire « tout ce que vous jugerez à propos. »

Étonné plus encore de cette dernière proposition, que je ne pouvais ni ne devais accepter, je répondis négativement; alors cet officier ajouta : « Réfléchissez, général; l'objet principal de ma mission est de vous faire connaître ce que je viens de vous dire : si vous acceptez, les choses iront à votre gré; dans le cas contraire, n'attendez rien du général en chef, il ne fera rien pour vous. »

Le général Saint-Cyr a tenu parole; malgré toutes mes représentations et mes prières, l'assaut a été donné d'après son ordre, le 19 de ce mois, par des troupes

dont on ne pouvait raisonnablement rien attendre, en présence de quinze à seize mille braves qui ont été témoins l'arme au bras de l'impuissance de nos moyens, de notre perte et de notre honte, qu'ils désiraient et désirent encore venger. Une poignée de braves et les officiers qui me restaient ont franchi les brèches, et ont attaqué l'ennemi à l'arme blanche; mais, accablés par le nombre, ils ont trouvé la mort sur les brèches, ou ont été renversés sur le restant des troupes, qu'on n'a pu déterminer à suivre leurs camarades, quoi que nous ayons pu faire, les généraux Guillot, Amey et moi qui les conduisions. L'assaut manqué, je rentrai dans mes positions, et je rendis compte de son résultat. Le général Saint-Cyr me fit écrire tout de suite par son chef d'état-major, que puisque l'assaut n'avait pas eu le résultat qu'on en attendait, je devais sans délai rouvrir mes communications avec la France, et continuer le siége, sans me parler de secours en hommes et en munitions, qu'il aurait dû me donner, puisqu'il n'ignorait pas que je n'avais plus ni poudre ni boulets, et qu'il avait vu écraser le reste de mon monde. J'obéis au premier de ces ordres en envoyant tout de suite le général Guillot à Figuières avec huit cents hommes qui lui restaient de sa brigade, mais n'entendant rien au second, puisque le siége était fini, et la place ouverte en quatre endroits, et que pour continuer le siége, ainsi qu'on me l'ordonnait, il fallait abandonner ce que nous avions fait, et entreprendre de nouvelles attaques et de nouvelles brèches, qui n'eussent pas été mieux faites que celles qui existaient.

J'avoue que je n'ai vu dans cet ordre que l'intention formelle de ne rien faire pour la réussite du siége, jointe à celle de me faire éprouver tous les désagréments que les chances de la guerre peuvent offrir, en m'abandonnant à mes trop faibles moyens, pour finir de me faire écraser, soit par une sortie de la place sur mes travaux, soit par une attaque des corps de l'armée de Blake qu'il a laissé camper fort tranquillement à trois quarts de lieue de mes postes, et à demi-lieue des siens, soit enfin sur la route de Bellegarde à Girone, où j'ai dû me porter encore, ainsi que je l'ai dit plus haut, et entretenir la guerre, comme je l'ai fait pendant tout le cours du siége.

Tourmenté alors par cette idée, plus encore que par mes souffrances habituelles, je tombai dangereusement malade; ce qui m'a déterminé, voyant que je n'avais plus rien à faire au siége qu'à me déshonorer, à venir ici, autant pour y trouver des remèdes et un peu de repos qui me sont nécessaires, que pour y attendre les ordres de S. M. sur ma destination ultérieure.

Le général Saint-Cyr a sacrifié le bien du service au plaisir de me perdre. Sa conduite dans le cours de cette campagne en est la preuve; il m'est donc impossible de servir jamais sous ses ordres : si j'y étais réduit, ce serait pour moi le comble de l'infortune, et sans doute le moment où je m'exposerais volontiers à faire le sacrifice de ma personne, de mon état, et du fruit de vingt-quatre années, pendant lesquelles j'ai servi sans reproche et avec honneur.

Le général Saint-Cyr dit maintement qu'il n'était

pas d'avis de donner le dernier assaut, et que s'il ne l'a pas fait renouveler par des troupes fraîches, c'est que les brèches n'étaient pas praticables. Si cela était, il faudrait faire le procès aux généraux Sanson et Taviel qui ont déclaré qu'elles l'étaient; il faudrait le faire au colonel Dianous, commandant le génie au septième corps, qui a rendu compte par écrit qu'elles l'étaient, et qui en est convenu le 18, en présence des généraux Saint-Cyr, Souham, Pino, Sanson, Taviel et moi; enfin, il faudrait le faire au général Saint-Cyr lui-même pour m'avoir donné l'ordre de livrer l'assaut; ce qu'il n'a fait sans doute que d'après les rapports des nombreux officiers qu'il envoyait chaque jour pour s'assurer des progrès de ces brèches.

Voilà, Excellence, la vérité des faits; je les avais prévus, et ma correspondance en fait foi; j'ai tout fait pour obtenir un meilleur résultat dans la mission honorable que S. M. avait bien voulu me confier. Je n'ai rien, je crois, à me reprocher; aussi j'attends avec tranquillité ce qu'il lui plaira d'ordonner de ma personne.

En ayant l'honneur de prier V. Exc. de me continuer les effets de sa bienveillance particulière, j'ai celui de la supplier d'agréer l'hommage de mon profond respect.

Signé : VERDIER.

N° 62.

Rapport du général Verdier à l'Empereur.

Perpignan, le 26 septembre 1809.

Sire,

V. M. m'a ordonné de faire le siége de Girone, et de prendre cette place; elle m'avait donné pour cela tous les moyens nécessaires tant en hommes qu'en munitions. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour exécuter ses ordres et remplir ses volontés; mais, quoique le siége de Girone soit fini, la place n'est pas prise, et je suis ici rongé par la fièvre et le chagrin, attendant ce qu'il plaira à V. M. d'ordonner de mon sort. Ainsi l'ont voulu les pénibles travaux que j'ai fait exécuter, la guerre que j'ai dû nourrir pendant cinq mois depuis Girone jusqu'à Bellegarde, les maladies qui se sont mises parmi les troupes que V. M. m'avait confiées, et principalement le général Saint-Cyr, qui, dès le commencement du siége jusqu'à la fin, a vu tranquillement mon embarras, sans vouloir jamais me donner un seul homme de secours.

Oui, sire, le général Saint-Cyr n'a pas voulu que je prisse Girone; s'il l'avait voulu, il ne m'aurait pas fait attendre un mois les troupes que le général Reille, ainsi que moi, lui avions demandées; et, quand il s'est déterminé à s'approcher de Girone, il m'aurait protégé, en éloignant de moi les ennemis qui, m'entourant de toute part, m'ont obligé plusieurs fois à suspendre les travaux du siége pour faire des détachements contre eux.

Si le général Saint-Cyr, qui n'a pas tiré un coup de fusil depuis sept ou huit mois, avait voulu me protéger, ainsi qu'il le devait, puisqu'il s'était mis en position près de moi avec une armée d'observation, il y a deux mois que la place serait prise; elle n'aurait pas été ravitaillée en hommes et en vivres, j'aurais conservé les troupes de V. M., beaucoup moins de munitions eussent été consommées, et enfin je n'aurais pas la douleur de lui annoncer que l'opération importante du siége de Girone est totalement manquée, ou tout au moins que la prise de cette place est retardée pour bien longtemps.

Je dis que le siége de Girone est fini, parce que, après la prise du Montjouy, et malgré la faute qu'on m'a ordonné de faire le 1er de ce mois, en abandonnant le siége pour aller prendre part à une bataille imaginaire, les travaux ont été poussés jusqu'aux murs de la ville, que quatre grandes brèches ont été ouvertes à ces murs, et qu'enfin, d'après les ordres écrits du général Saint-Cyr, un dernier assaut ayant été donné avec le faible corps qui me restait, il a été repoussé. Ce corps se trouvait désorganisé par les maladies, la perte de presque tous ses officiers, et harassé par une continuité de travaux, de veilles et de marches, qui, de seize mille hommes, l'avaient réduit à cinq mille, dont près d'un tiers était obligé de rester dans les baraques sans pouvoir faire un pas; et, quoique j'aie demandé plusieurs fois au général Saint-Cyr l'assistance de quelques troupes fraîches, et que je lui aie formellement écrit, je n'ai pu rien obtenir. Je lui avais cependant fait connaître que je n'avais pas assez de confiance en mes troupes

pour les croire capables d'un coup de vigueur tel que celui d'un assaut donné à la place de Girone, défendue par une garnison fraîche et nombreuse, et soutenue par la population entière de la ville.

Comme il serait trop long de détailler à V. M. toutes les circonstances de ce malheureux siége, j'ai envoyé à S. Exc. le ministre de la guerre les documents que j'ai crus nécessaires pour lui faire bien connaître tous les faits; j'y ai joint un extrait de ma correspondance avec le général Saint-Cyr, ainsi que les réponses de ce général, afin de mettre le ministre à même de faire à V. M. un rapport sur ces affaires, si elle le lui demande.

Quant à moi, rongé par la maladie, et plus encore par le chagrin de voir qu'on a sacrifié l'intérêt public au plaisir de me perdre ou de me faire recevoir un affront de la part de l'ennemi, je me suis retiré ici pour y attendre les effets de l'indulgence de V. M., si j'avais eu le malheur d'encourir son mécontentement, ou qu'il lui plaise de disposer de moi pour son service.

Si le maréchal duc de Castiglione prend le commandement de l'armée, ce que je crois qu'il sera en état de faire sous peu, je retournerai à l'armée; je le ferai avec tout autre, excepté avec le général Saint-Cyr, avec lequel je ne pourrai jamais servir sans voir ma perte assurée.

J'ai l'honneur de supplier très-humblement et très-respectueusement V. M. de vouloir bien agréer l'hommage de la soumise et respectueuse fidélité avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

de Votre Majesté, etc. *Signé :* VERDIER.

N° 63.

Rapport du général Gouvion Saint-Cyr au ministre de la guerre, sur la prise du convoi dirigé par Blake sur Girone, le 26 septembre.

Fornells, le 27 septembre 1809.

Monseigneur,

Le général Blake, qui n'a pu introduire le 1er septembre dans Girone que de quoi nourrir pendant huit jours la garnison, avec le surcroît de troupes entrées dans la place, et les habitants, rôdait depuis ce temps autour de nous avec un autre convoi beaucoup plus considérable. Enfin hier matin il a cherché à faire entrer ce convoi dans la place, escorté et soutenu par douze mille hommes de troupes de ligne et autant de somatènes. Il a débouché de la Bisbal une heure avant le jour sur Castellar, où était le bataillon du septième italien, qui a été forcé dans sa position après l'avoir défendue avec beaucoup d'opiniâtreté. L'ennemi marcha ensuite sur le sixième régiment italien qui se défendit de la manière la plus honorable, quoique ayant été obligé de céder une partie de sa position, dont l'ennemi profita aussitôt pour tâcher d'introduire son convoi dans Girone; mais la résistance de cette troupe a donné le temps de réunir sur le point d'attaque des forces assez considérables pour faire échouer l'entreprise de l'ennemi. La tête du convoi touchait déjà le fort du Connétable quand je fis marcher contre lui le quatrième bataillon du soixante-septième régiment de la division

du général Souham, commandé par l'adjudant-commandant Devaux. Ce bataillon, malgré le feu et la mitraille des forts des Capucins et de la reine Anne, atteignit bientôt le convoi, et le fit rétrograder dans une confusion extraordinaire après avoir mis en fuite le régiment de Tarragone qui le couvrait. Le commandant de ce régiment a été tué de la main du lieutenant-colonel Bessenay, du soixante-septième, qui a été légèrement blessé.

Cette attaque fut soutenue par le premier régiment d'infanterie légère italien, à la tête duquel marchait le général Mazzuchelli. Le général Pino, à qui j'avais envoyé l'ordre à Casa de la Selva de marcher sur Castellar avec le quatrième régiment d'infanterie italien et les dragons Napoléon, attaquait alors vivement un corps de quatre mille hommes, qui avait pris une bonne position pour soutenir le convoi. Les Espagnols ont aussi été culbutés sur ce point, bien qu'ils se fussent battus avec acharnement.

La déroute de l'ennemi s'est alors trouvée complète. Le convoi est descendu par des précipices dans la vallée de l'Oña, où les chasseurs royaux du colonel Villata en ont fait un carnage horrible, parce qu'il leur était impossible d'emmener tant de gens qui fuyaient avec les bêtes de somme au travers des champs et des bois dont le pays est couvert. Le vingt-quatrième régiment de dragons et le premier régiment d'infanterie légère français, tous deux de la division Souham, ont poursuivi aussi la portion du convoi qui avait échappé aux autres troupes, et en ont pris la plus grande partie.

Quelques corps se sont repliés sur la réserve, commandée en personne par le général Blake, qui s'est retiré sur la Bisbal et Palamos, et que nous ne pouvons poursuivre plus loin sans lever le blocus de Girone; mais tout ce qui appartenait au convoi, excepté quatre-vingt-dix à cent mulets qui sont entrés dans Girone, est perdu pour les Espagnols. Il y avait mille moutons, un petit nombre de bœufs, et quatorze cents mulets chargés de lard, légumes secs, vin, eau-de-vie, chocolat, café, poudre, etc.: ce convoi ne consistait pas en farine, comme nous l'avions cru. La garnison et les habitants pourront probablement vivre encore quelque temps avec du blé, dont il y a une grande provision dans Girone; mais ce blé dégoûte les soldats et les habitants, et augmente la grande quantité de malades qu'ils ont déjà.

Nous avons fait un assez bon nombre de prisonniers, parmi lesquels étaient quarante et quelques officiers. Cette affaire fait le plus grand honneur aux troupes et aux officiers que je vous ai nommés, et qui les ont dirigées.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de mon respect.

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 64.

Supplément au rapport précédent.

Fornells, le 28 septembre 1809.

Monseigneur,

Des reconnaissances poussées sur l'ennemi l'ont trouvé continuant sa retraite qu'il fait avec beaucoup de précipitation, et lui ont enlevé encore quelques prisonniers.

Il résulte des rapports qui me sont parvenus, que la perte des Espagnols dans la journée du 26 est de trois mille hommes tués ou prisonniers, d'environ mille mulets, et de toutes les denrées du convoi, que les conducteurs ont jetées çà et là pour faciliter leur fuite.

La reddition de Girone, dans la situation où cette place se trouve maintenant, ne peut tarder longtemps, pourvu toutefois que l'armée assiégeante ne soit pas plus affamée que les assiégés; depuis quelques jours, j'ai envoyé à Perpignan le commissaire ordonnateur pour y régler avec les autorités administratives les moyens de pourvoir d'une manière certaine à la subsistance de l'armée. Il m'informe que toutes ces autorités lui ont opposé de tels obstacles, qu'il avait le dessein de se rendre auprès de S. Exc. le ministre directeur de l'administration de la guerre pour les faire cesser. Je lui prescris de rester à Perpignan; et comme la déroute que viennent d'éprouver les Espagnols me donne la certitude que Blake ne peut de longtemps rien entreprendre d'important, je vais profiter de cet intervalle de repos

pour me rendre moi-même à Perpignan, afin d'activer et d'appuyer les mesures que l'ordonnateur sera dans le cas de prendre pour assurer invariablement la subsistance de l'armée. J'espère que peu de jours me suffiront pour atteindre ce but, qui m'intéresse trop pour ne pas mériter toute ma sollicitude.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de mon respect.

Signé : COMTE GOUVION SAINT-CYR.

N° 65.

Lettre du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, au ministre de la guerre, sur la prise du convoi dirigé par Blake sur Girone, le 26 septembre.

Fornells, le 2 octobre 1809.

Monseigneur,

S. Exc. le général en chef a eu l'honneur de rendre compte à V. Exc. de la suite des opérations du siége et du résultat de l'assaut du 19 septembre. Les jours suivants diverses reconnaissances ont eu lieu, et nous avons eu quelques hommes de tués et de blessés.

Les 23, 24 et 25, le général Blake, venant des environs d'Olot, avec une armée forte de seize à dix-huit mille hommes, presque tous de troupes de ligne, et sept à huit cents chevaux, a manœuvré dans les montagnes pour se porter sur la Bisbal, passant par San-Hilario, Hostalrich et Palamos, et ayant à sa suite un

convoi considérable, qu'il avait ramassé de tous les points de la Catalogne; afin d'accélérer son mouvement, Blake avait marché jour et nuit, espérant par cette manœuvre précipitée tromper la surveillance du général en chef et des troupes, et ravitailler Girone.

Dans la nuit du 25 au 26, Blake mit son convoi en marche de la Bisbal, protégé par une division commandée par le général Wimpfen, de six à sept mille hommes d'infanterie de ses meilleures troupes, et de trois à quatre cents chevaux; de sa personne il se tint en réserve sur les hauteurs en arrière de Castellar, avec une autre division de cinq à six mille hommes et de trois cents chevaux, ayant une troisième division en seconde ligne. Le général en chef vous a fait connaître, Monseigneur, les résultats de la brillante journée du 26, où l'ennemi, après être parvenu à faire replier, malgré la plus vive résistance, les postes avancés de Castellar et un bataillon du sixième régiment italien, de concert avec une sortie de douze à quinze cents hommes de la place du côté des Capucins, fut vivement attaqué à la tête de son convoi par la belle disposition du général en chef, qui fit marcher le bataillon du soixante-septième régiment, commandé par l'adjudant commandant Devaux, et deux bataillons du premier léger italien, sous les ordres du général Mazzuchelli; ces troupes manœuvrèrent sous le canon du fort des Capucins, culbutèrent avec intrépidité tout ce qui se trouvait devant elles, s'emparèrent des hauteurs qui couvrent la route montueuse de Castellar à Girone, arrêtèrent par ce mouvement audacieux la marche du convoi, et

le firent rétrograder; presque en même temps il fut attaqué en queue par le général de division Pino, qui avait l'ordre de marcher de Casa de la Selva, avec le quatrième régiment italien et deux escadrons des dragons Napoléon, et qui eut un combat brillant et opiniâtre à soutenir contre les troupes restées en position pour protéger la marche du convoi. Les Espagnols, étonnés de se voir attaqués aussi vivement en tête et en queue, se sont sauvés au travers des ravins, des montagnes et des bois, pour se jeter dans la vallée de l'Oña : un bataillon du premier régiment léger français et deux escadrons de chasseurs royaux, commandés par le colonel Villata, que le général en chef avait mis en réserve, se mirent à leur poursuite, et en firent un grand carnage. Le convoi a été anéanti; on a pris un nombre considérable de mulets, exténués de fatigues par de longues marches; beaucoup ont été tués et précipités dans les ravins, mais la presque totalité des subsistances, qui se composaient d'une infinité d'objets, a été perdue; les moutons et les bœufs ont été répartis aux troupes, et serviront à leur subsistance. Le général en chef se loue infiniment des troupes de la division Pino et de celles du général Souham, qui ont donné dans cette brillante journée. S. Exc. vous fait connaître, Monseigneur, dans son rapport, ceux qui se sont particulièrement distingués, et sollicite pour eux les grâces de Sa Majesté.

Blake rallia dans sa position ce qu'il put de fuyards, et, sur les dispositions qu'il vit faire au général Pino pour l'attaquer, il se mit en retraite par la Bisbal, au

travers des montagnes, marcha toute la nuit et le jour suivant, s'arrêta seulement deux heures à Palamos, pour y faire reposer ses troupes, puis il alla bivouaquer sur les montagnes entre San-Feliu et Lhoret; le 28, il se mit en marche sur Hostalrich, où son arrière-garde le joignit le 29 au matin : le rapport des déserteurs annonce qu'il y était encore le 30, et qu'il paraissait s'y concentrer. Je dois, Monseigneur, vous parler des officiers d'état-major, qui, dans cette journée, ont servi avec activité et ont rempli avec distinction toutes les missions dont ils étaient chargés.

Ce qui a contribué, Monseigneur, à hâter cette retraite précipitée, est le mouvement ordonné sur la route de la Marine, et fait par le général Bessières avec deux escadrons du vingt-quatrième dragons et un bataillon du premier léger français.

Nous avons fait près de sept cents prisonniers, dont quarante-trois officiers; l'ennemi a laissé sur le champ de bataille douze à quinze cents morts : les Espagnols avouent eux-mêmes avoir perdu dans cette journée près de trois mille hommes et plus de mille mulets : pendant deux jours, on a fait enterrer ou brûler les cadavres pour que l'air n'en fût pas infecté.

D'après tous les rapports, les habitants et la garnison de Girone souffrent beaucoup du manque de vivres; deux bataillons de l'avant-garde formant huit à neuf cents hommes, qui ont été coupés et rejetés dans les Capucins; avec la sortie qu'avait faite la garnison, bivouaquent, depuis cette époque, près de ce fort, et paraissent se retirer la nuit en arrière des pos-

tes avancés de la place, pour empêcher la désertion; les déserteurs assurent que le gouverneur ne veut pas les recevoir dans la ville : ils souffrent beaucoup faute de vivres.

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

Signé : REY.

N° 66.

Rapport du maréchal Augereau, duc de Castiglione, au ministre de la guerre, sur la situation des troupes du septième corps devant Girone.

Prades, le 28 septembre 1809.

Ma santé ne m'ayant pas encore permis de prendre le commandement du septième corps d'armée en Catalogne, comme j'ai eu l'honneur d'en prévenir Votre Excellence, j'ai cru cependant qu'il était de mon devoir, d'après tous les bruits qui avaient couru sur ce corps, et les sollicitations réitérées des administrateurs du département des Pyrénées-Orientales, de voler à son secours. Je me suis rendu tout de suite à Perpignan, où j'ai appris que les communications avec l'armée étaient coupées, et que l'on n'en recevait aucune nouvelle. Les derniers rapports annonçaient que Girone avait été ravitaillé par trois mille hommes et douze cents mulets chargés de vivres et de munitions de guerre. Pour m'assurer positivement de ce fait, et en connaître

tous les détails, j'ai donné l'ordre à M. Fouques, mon aide de camp, de se rendre à Girone auprès du général Verdier, commandant le siége, afin de prendre de lui tous les renseignements sur sa position. Le lendemain de son arrivée, le général Verdier se décida à donner l'assaut, parce qu'il y avait trois brèches praticables à l'enceinte. Les troupes s'en sont approchées avec hésitation; quarante ou soixante braves seulement sont montés, et, malgré l'exemple du petit nombre d'officiers qui commandaient, les autres ont constamment refusé de les suivre : ces officiers ont été victimes de leur courage et de leur dévouement. Cet assaut a mis cinq cents hommes hors de combat, dont trente officiers, parmi lesquels quatre colonels qui restaient dans la division. Les cinq mille hommes dont elle est maintenant composée sont de différentes nations : des Westphaliens, des Toscans, des Napolitains, des Lombards, des soldats de plusieurs princes d'Allemagne, et enfin de quelques Français. Tous ces corps ont souffert considérablement depuis le commencement du siége de Girone, tant par le feu de l'ennemi que par les maladies, au point que cette division, qui était forte de dix-sept mille hommes, est réduite aujourd'hui à cinq mille. Elle a perdu la plupart de ses chefs. Des bataillons de huit cents hommes se trouvent réduits à deux cents ou cent cinquante, commandés par un capitaine ou même par un lieutenant; ces troupes sont harassées de fatigue et accablées de maladies, et j'ose avancer que le découragement est tel qu'il est impossible qu'elles puissent continuer le siége plus longtemps.

Quant aux deux divisions commandées en personne par le général Gouvion Saint-Cyr, elles sont encore très-belles d'après les renseignements que j'ai reçus; il y a huit cents chevaux de trait en très-bon état.

L'artillerie de siége a beaucoup souffert; il y a une vingtaine de pièces hors de service.

Il ne reste aucune ressource dans le pays pour nourrir l'armée; ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que l'année prochaine n'en offrira pas davantage, puisque depuis la Jonquière jusqu'à Girone les cultivateurs ont disparu, et que par conséquent les champs sont restés incultes. Il faut donc tout tirer de France, si l'on ne veut pas laisser périr l'armée. J'écris à ce sujet à S. Exc. le ministre directeur Dejean, pour lui faire connaître la position où elle se trouve, tant sous le rapport des subsistances que sous celui de l'administration en général.

Ainsi Votre Excellence verra par tous ces détails qu'il est impossible à une armée aussi faible, découragée et manquant de tout, de conserver longtemps la Catalogne, si le gouvernement n'y envoie pas de nouvelles troupes.

Les communications de Perpignan à Girone sont souvent interceptées par des corps d'insurgés, ce qui fait que sur trois convois deux sont arrêtés par eux; et si ces bandes étaient conduites par des chefs habiles et entreprenants, il y aurait longtemps que les communications entre la France et la Catalogne seraient fermées.

Il est donc de toute nécessité, et je ne saurais trop le répéter, que le gouvernement vienne au secours de

l'armée. A commencer d'aujourd'hui, il faut qu'elle soit approvisionnée entièrement par la France, parce que le pays ne peut plus fournir aucune espèce de ressources, et que nos derrières étant coupés, les subsistances que l'on y enverra seront enlevées.

Je ne vous parlerai point de nos infortunés malades et blessés, le tableau en est trop affligeant; je l'ai mis sous les yeux de S. Exc. le ministre directeur Dejean.

A mon voyage à Perpignan, j'ai fait donner quarante mille francs à la commission des hospices, parce qu'elle ne pouvait plus soutenir les dépenses journalières qu'elle s'est chargée de faire, attendu que le nombre des malades augmente tous les jours.

Si le gouvernement ne peut pas venir au secours de l'armée de Catalogne par un renfort considérable de troupes, il est urgent qu'il fasse marcher des gardes nationaux tirés des neuvième et dixième divisions militaires, pour garder nos derrières ainsi que les places fortes; c'est là le seul moyen de prévenir l'évacuation de la Catalogne.

Je prie Votre Excellence de prendre ma lettre en considération. Les besoins sont pressants; il n'y a pas un moment à perdre. M. Fouques, mon aide de camp, venant de l'armée, pourra vous donner tous les renseignements que vous souhaiterez.

Quant à moi, j'attends son retour pour me rendre à l'armée, quoique n'étant pas parfaitement rétabli.

Le général Verdier m'écrit à l'instant que la fièvre l'a repris, et qu'il est accablé de douleurs; il se rend à Per-

pignan pour y soigner sa santé : ainsi je vois le siége de Girone levé dans peu de jours.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, etc.

Signé : Maréchal DUC DE CASTIGLIONE.

N° 67.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr au ministre de la guerre.

Perpignan, le 3 octobre 1809.

Monseigneur,

Depuis trois jours je suis à Perpignan, où j'avais annoncé à V. Exc. que j'avais l'intention de me rendre. Je n'ai pas pu l'informer plus tôt de mon arrivée, parce que les fatigues du voyage, que la difficulté des communications m'a obligé de faire à cheval, ont tellement aggravé mon état valétudinaire, entièrement incompatible avec cet exercice, qu'il m'a été impossible de me livrer jusqu'ici à aucune occupation.

J'étais instruit qu'il existait, tant dans les hôpitaux que dans diverses communes de ce département, un grand nombre de militaires, qu'on évalue à trois ou quatre mille, qui appartiennent à l'armée, et qui sont en état de la rejoindre, étant parfaitement guéris. Je me proposais de prendre des mesures à cet égard, mais je n'ai trouvé ici ni le général commandant la division,

qui est à Toulouse, ni le général commandant le département, qui est à Molitg, auprès de M. le maréchal Augereau.

Un des principaux motifs qui me conduisaient aussi ici, était d'assurer l'envoi et l'arrivage à l'armée des subsistances qui lui sont nécessaires; mais je n'ai pas trouvé à Perpignan le préfet du département, qui est aussi à Molitg, auprès de M. le maréchal Augereau.

Je regrette moins de ne pas avoir trouvé ces fonctionnaires, puisque M. le maréchal, les ayant auprès de lui, pourra traiter avec eux les objets que je comptais régler; ce qui lui sera aisé, puisqu'il est au courant des besoins de l'armée; que son premier aide de camp est venu y passer plusieurs jours; qu'il a déjà pris à Perpignan des mesures d'administration, et qu'enfin il est en correspondance sur ce même sujet avec Votre Excellence et avec M. le directeur de l'administration de la guerre. Ces démarches de sa part ne me laissent pas douter qu'il ne se rende très-incessamment en Catalogne, s'il y juge sa présence nécessaire, ce qui est d'ailleurs une suite de son rétablissement, que l'on m'assure être complet; et je m'en félicite d'autant plus que tous mes efforts pour le remplacer plus longtemps dans son commandement auraient été inutiles. Mon séjour, depuis trois mois, dans un pays où je n'ai pu trouver de secours, et les fatigues nécessairement attachées à un commandement actif, m'ont amené au point que, malgré tout le zèle possible, je ne puis absolument plus aller.

Votre Excellence jugera de mon état par la consulta-

tion que le médecin inspecteur de l'armée m'a donnée, et que je joins à ma lettre.

Je prescris donc au chef d'état-major de l'armée de se rendre auprès de M. le maréchal pour lui donner les renseignements qu'il pourrait désirer, et prendre ses ordres.

Le général Souham bloque Girone avec sa division et celle du général Pino. Le général Guillot et le général Dumoulin protégent et occupent la route de France, et des nouvelles récentes de Barcelone m'annoncent que le général Duhesme, qui n'a pas d'ennemis devant lui, est parfaitement tranquille.

Quant à moi, après avoir pris ici un peu de repos, je me mettrai en route pour l'intérieur de la France, afin d'y rétablir, s'il se peut, ma santé, et me mettre à même de me rendre le plus tôt possible au poste où la confiance de S. M. pourrait m'appeler.

Le commissaire ordonnateur, malgré les obstacles qu'il a rencontrés, est parvenu, à force de zèle et d'activité, à assurer les subsistances de l'armée pour un temps plus long que celui pendant lequel on suppose que Girone pourra encore tenir.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de mon respect.

Signé : Comte GOUVION SAINT-CYR.

N° 68.

Lettre du maréchal Augereau, duc de Castiglione, au ministre de la guerre.

Perpignan, le 9 octobre 1809.

J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que demain, 10 du courant, je quitte Perpignan pour aller prendre le commandement du septième corps de l'armée en Catalogne, quoique ma santé ne soit pas totalement rétablie, puisqu'il me reste encore un gonflement de pieds et de mains. Si j'avais besoin de donner de nouvelles preuves de mon dévouement à S. M. l'Empereur, cette circonstance m'en fournirait l'occasion, mais depuis quatorze ans elle en a été assez convaincue. Je sens ranimer mes forces, et j'espère que le peu de santé qui me reste ne m'abandonnera pas, et que j'aurai le bonheur de terminer heureusement ce que je vais entreprendre.

Je m'empresse de vous faire part de deux lettres que j'ai reçues de M. le général Gouvion Saint-Cyr, ainsi que de ma réponse. Vous verrez que le cas est extraordinaire; ce général a quitté l'armée, et en a donné le commandement au général Souham; j'étais à Molitg, à douze lieues de Perpignan, dans le département des Pyrénées-Orientales, à prendre des bains, afin de détruire le germe de ma maladie, lorsque je reçus par un de mes aides de camp la lettre que je joins ici sous le n° 1, par laquelle le général Saint-Cyr m'annonçait qu'il avait quitté l'armée. Je vous adresse aussi une

correspondance des généraux Souham et Bessières : ce dernier est ici ; je ne l'ai point encore vu, mais je le déterminerai à me suivre à l'armée.

Le général Verdier est aussi à Perpignan, mais je l'emmène avec moi pour qu'il reprenne le commandement de sa division.

Je vais mettre tous mes soins à réorganiser les débris de cette malheureuse armée.

Vous trouverez, sous le n° 2, la lettre par laquelle M. le général Gouvion Saint-Cyr annonce qu'il quitte Perpignan et va rétablir sa santé dans l'intérieur. Sous le n° 3, vous trouverez la dernière lettre que j'ai reçue du général Souham. Ces diverses lettres, les discussions qui les ont provoquées, et l'entière désorganisation de l'armée, m'ont forcé, comme je vous l'ai dit plus haut, à aller tout de suite en prendre le commandement. Je ne vous entretiendrai pas davantage de sa situation ; vous auriez de la peine à croire tout ce que je pourrais vous dire, et cela ne contribuerait ni à la réorganiser ni à la faire vivre ; je vous ai d'ailleurs déjà écrit à cet égard ainsi qu'au ministre directeur.

J'envoie M. Rey, ordonnateur en chef du septième corps, aupres du ministre Dejean, pour lui faire part de la position où se trouvent les administrations de l'armée ; s'il ne vient promptement à notre secours, il faudra nous replier sur nos frontières ; et si les pluies arrivent, il sera de toute impossibilité de pouvoir approvisionner l'armée. Dans la lettre que je lui écris, je lui fais sentir l'importance d'approvisionner pour trois mois au moins Figuières et Bellegarde, ainsi que Perpignan qui est en

troisième ligne. Les maladies font toujours des ravages terribles dans l'armée, et si cela continue, il n'y restera plus personne.

M. l'ordonnateur Rey vous donnera tous les renseignements que vous désirerez.

Au moment où j'allais cacheter cette lettre, je reçois le rapport que je joins au paquet sous le n° 4; j'arriverai peut-être à temps pour commander la retraite. Vous savez que le siége de Girone a été converti en un simple blocus.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : MARÉCHAL DUC DE CASTIGLIONE.

N° 69.

Lettre du maréchal Augereau, duc de Castiglione, au ministre de la guerre.

Fornells, le 21 octobre 1809.

J'ai écrit à Votre Excellence, le 9 du courant, que je me rendais devant Girone; j'y suis arrivé le 12; j'ai tout de suite pris le commandement de l'armée.

Dans la nuit de mon arrivée, un corps de quinze cents hommes, qui se trouvait dans la place sous les ordres d'un officier intelligent et hardi, que l'on nomme O'Donell, a quitté la position qu'il avait prise entre les forts et la ville. A dix heures du soir, profitant de l'obscurité qui était très-grande, il s'est ouvert un passage au tra-

vers de l'armée française. Cette colonne a été attaquée et fusillée; elle a eu environ deux cents hommes de tués et deux cents de pris; et, mise en déroute, elle s'est éparpillée dans les bois.

Ces troupes avaient escorté le dernier convoi entré en partie dans Girone le 26 septembre; mais le gouverneur n'avait pas voulu les recevoir dans l'intérieur de la place, pour ne pas être obligé de les nourrir; et elles ont bivouaqué, pendant quinze jours, sur la hauteur des Capucins.

J'ai passé la revue de l'armée; il n'y a pas douze mille baïonnettes de disponibles. Chaque régiment a trois ou quatre cents malades dans les baraques.

Je vais faire rejoindre tous les officiers et soldats convalescents, susceptibles de marcher. J'ai expédié des ordres dans les neuvième et dixième divisions militaires, pour que cette mesure fût mise à exécution sans retard.

J'apprends à l'instant que Blake réunit toutes les troupes espagnoles de la Catalogne pour m'attaquer, et tenter de faire entrer un nouveau convoi dans Girone; j'ai donné des ordres pour que chacun soit à son poste, afin de ne pas être surpris : malheureusement le pays est très-favorable aux entreprises de l'ennemi.

Il me faudrait vingt-cinq mille hommes pour bloquer la place, et empêcher qu'elle ne reçût des secours; j'aurais besoin de plus, d'un corps d'observation d'au moins douze mille hommes pour couvrir le siége, et de quatre mille hommes pour assurer mes derrières et protéger les convois qui viennent de France. Mais j'ai à peine douze mille baïonnettes effectives!

52.

Je ne vous parlerai point du relâchement de la discipline parmi les troupes, ainsi que de leur manière de servir, cela me regarde; mais ce qu'il y a d'affligeant, c'est que ces troupes manquent de tout, et que malheureusement il faut tout tirer de France; en résumé voilà ma situation.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération.

Signé : Maréchal DUC DE CASTIGLIONE.

N° 70.

État de situation du septième corps au 1er octobre.

ARMÉE D'OBSERVATION.

Le maréchal Augereau, duc de Castiglione, commandant en chef.

Rey, général de brigade, chef de l'état-major.

DIVISION FRANÇAISE, général Souham.

			Hom. prés.		Dét.	Hôp.	Eff.
1re brigade, général Bessières.	1er léger..........	3 bat.	1598		1	248	1847
	42e de ligne.......	3	1790		15	625	2430
	24e de dragons....	3 esc.	582	607 ch.	»	2	584
	3e léger, sous Girone...........	1 bat.	569		»	117	686
2e brigade, général Dumoulin.	7e de ligne.......	2	607		56	709	1372
	93e id............	1	402		14	431	847
	3e provis. de chasseurs...........	2 esc.	323	291	15	156	494
Garde du grand quartier général, adjudant-commandant Devaux.	67e de ligne......	1 bat.	548		»	184	732
	Gendarmerie......		57	29	7	18	82

DIVISION ITALIENNE, général Pino.

			Hom. prés.		Dét.	Hôp.	Eff.
1re brigade, général Mazzuchelli.	1er léger.........	2 bat.	1186		43	478	1707
	6e de ligne........	2	1272		6	709	1987
	Chasseurs royaux..	3 esc.	470	445	22	21	522
2e brigade, général Fontane.	2e léger..........	2 bat.	1556		71	350	1977
	7e de ligne........	1	400		11	249	660
	Dragons Napoléon..	3 esc.	405	400	15	36	456
3e brigade, général Palombini.	4e de ligne........	3 bat.	1488		»	405	1893
	5e id............	2	325		24	169	518
	Chasseurs du prince royal...........	2 esc.	140	132	»	41	181
	TOTAUX.............		13729	1896	300	4948	18976

NOTA. On compte au nombre des hommes présents les malades restés au camp pour être traités dans les baraques.

Au 12 octobre, la division italienne comptait 6794 hommes présents, 1941 aux hôpitaux, et 792 hommes détachés.

ARMÉE DE SIÉGE.

Division française, général Verdier.

			Hom. prés.		Dét.	Hôp.
Sous Girone..	32e léger.................	I bat.	503		25	71
	Régiment de Wurtzbourg..	2	682		51	616
	1er de Berg..............	2	872		21	490
	2e id..................	2	934		35	378
A Figuières et sur la ligne.	2e de ligne............ .	I	205		49	260
	7e de ligne..............	Dét.	468		69	133
	16e id..................	I bat.	324		11	143
	Valaisan	Dét.	175		13	5
	56e.....................	I bat.	449		»	269
	Bataillon des princes......	I	504		»	272

Division westphalienne, général Morio.

Sous Girone..	2e de ligne..............	2	363		»	888
	4e id..................	2	539		11	871
	3e de ligne..............	2	510		»	728
	Gendarmes...............				»	4
	Cuirassiers............ .				»	12

Division italienne, général Lechi.

A Figuières...	1er de ligne napolitain....	2	302		»	»
	2e id..................	2	403		»	»
	2e chasseurs à cheval napolitain..................	3 esc.	251	234 ch.	80	69
	Totaux............		7758	234	314	5209
Sous Girone..	Artillerie................		1158	568	131	636
	Génie....................		187	»	»	»

Nota. La division westphalienne, qui, à son entrée en campagne, était forte de 6490 hommes, n'avait plus, à la fin du mois d'octobre, que 853 hommes présents, y compris les malades au camp; 3432 étaient aux hôpitaux, et 32 étaient détachés.

N° 71.

Rapport du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, au ministre de la guerre.

Fornells, le 26 octobre 1809.

Monseigneur,

Diverses reconnaissances ont eu lieu jusqu'au 20, sans aucun engagement sérieux. Le 21, M. le maréchal étant instruit que l'ennemi avait rassemblé à la Bisbal vingt-quatre mille rations de pain et une quarantaine de bœufs, a donné l'ordre à M. le général de division Pino de s'y porter avec deux régiments et deux escadrons, afin de s'emparer de ces vivres et de détruire les magasins que l'ennemi aurait pu former. M. le général de division Pino a rempli en tout point sa mission ; il est rentré le 22 au soir, et n'a rencontré que huit à neuf cents miquelets ou somatènes, qui se sont dispersés à son approche.

Le 23, la pluie a commencé. Le 24, l'ennemi a fait une forte reconnaissance sur le quarante-deuxième régiment, qui occupe les hauteurs, depuis la rive droite du Ter jusqu'au chemin de Vich à Girone par Aquaviva. Vivement repoussé et poursuivi, il a eu quarante-deux hommes de tués, plus de deux cents de blessés, dont sept ou huit officiers, et on lui a fait une vingtaine de prisonniers. Nous avons eu quatre hommes de tués, et vingt-cinq de blessés, au nombre desquels se trouve le chef de bataillon Rubillon, officier distingué. La pluie n'a pas cessé le 24 et le 25, et le mauvais temps, qui

malheureusement continue, peut nuire considérablement aux opérations de l'armée, en coupant les communications entre les divers corps du blocus séparés par le Ter et par l'Oña. Toutes les mesures sont prises, Monseigneur, pour diminuer autant que possible cet inconvénient; il faut espérer que le temps changera.

D'après les rapports des déserteurs, les habitants et la garnison de Girone souffrent beaucoup du manque de subsistances : la crue des eaux va leur donner les moyens de se servir des moulins de l'intérieur. Il est certain que la troupe n'a qu'un quart de pain tous les trois ou quatre jours, avec du blé qui se trouve en abondance dans la place, et de la viande de cheval ou de mulet. Il n'y a ni vin ni eau-de-vie, presque pas d'huile, et pas de sel; le nombre des malades est considérable, et les hôpitaux manquent de médicaments.

Blake occupe avec son armée la chaîne des montagnes depuis Santa-Coloma jusqu'à la rive droite du Ter. Cette position le met à même d'agir sur les deux rives de cette rivière, ayant à sa gauche le pont de Salera. Il paraît tirer ses subsistances d'Hostalrich, d'Olot et de Vich; mais il ne doit pas le faire sans difficultés. Ce général prépare, dit-on, à Vich un grand convoi, et doit nous attaquer avec toutes ses forces pour nous faire lever le blocus. Les bandes de Claros et de Rovira ont encore cherché à intercepter nos communications avec la France : on est à leur poursuite. L'armée est dans les meilleures dispositions. Si la pluie continue, elle neutralisera en grande partie les effets de notre artillerie et de notre cavalerie, dont les chevaux souf-

frent extrêmement faute de fourrages. Le mauvais temps ajoute encore à cette pénurie.

M. le maréchal rend compte à Votre Excellence du rapport qu'il a reçu sur l'entrée dans le port de Roses, de douze bâtiments chargés de vivres et de poudre, faisant partie d'un convoi dirigé sur Barcelone, et dont l'escorte a été dispersée par une flotte ennemie. Des ordres ont été donnés pour faire protéger, décharger et emmagasiner la cargaison de ces bâtiments, afin de la mettre à l'abri des tentatives des Anglais.

A son retour le 22 au soir, M. le général de division Pino a rendu compte qu'on l'avait prévenu à la Bisbal, que les Anglais croisaient entre Palamos et San-Feliu, avec seize vaisseaux de ligne et six frégates. J'en ai instruit tout de suite M. le préfet maritime de Toulon, présumant que cet avis pouvait lui être nécessaire.

Nous recevons chaque jour de vingt à vingt-cinq déserteurs.

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

Signé : REY.

N° 72.

Rapport du général Souham au maréchal Augereau, duc de Castiglione, sur l'affaire de Santa-Coloma.

Au camp sous Bascano, le 1er novembre 1809.

Monseigneur,

Conformément aux ordres de Votre Excellence, je suis parti aujourd'hui, 1er novembre, à quatre heures

du matin, avec huit bataillons, trois escadrons, et trois pièces de canon, pour attaquer les insurgés qui occupaient la position de Santa-Coloma; cette division, toute composée de vieilles troupes, qui fait partie du corps commandé par le général Blake, était forte de huit mille hommes d'infanterie et de quatre cents de cavalerie. J'ai trouvé l'ennemi retranché dans le village de Santa-Coloma, dont il avait crénelé toutes les maisons. Le reste de sa troupe était en position sur les hauteurs voisines, couverte sur son front par un énorme ravin. J'ai tout de suite ordonné au colonel Espert, commandant le quarante-deuxième régiment d'infanterie de ligne, de descendre ce ravin pour le passer vers Riu de Arénas, afin de gagner les hauteurs, et de tourner l'ennemi par sa droite, tandis que le troisième bataillon de ce régiment et le quatrième du troisième léger chercheraient à le tourner par sa gauche en passant le ravin vers Farnès : le général de brigade Dumoulin devait en même temps attaquer le village de Santa-Coloma avec trois bataillons du premier régiment d'infanterie légère et trois escadrons de cavalerie. Tous les ordres ont été parfaitement exécutés, et après trois heures d'une fusillade très-vive, l'ennemi a été chassé de toutes ses positions et mis dans la plus grande déroute : il n'a dû son salut qu'aux difficultés insurmontables qu'offrent les montagnes du pays. Tous ses camps ont été brûlés et pillés, et ses retranchements ont été détruits. La perte des Espagnols est très-considérable, je l'évalue à deux mille hommes tués ou blessés. Nous leur avons fait trois cents prisonniers. Notre perte est d'un officier tué, et

trois blessés, de dix soldats tués, et de quarante blessés. L'éloge que je pourrais faire de la bravoure qu'a montrée la division que je commande serait bien au-dessous de tout ce qu'elle mérite; chacun a parfaitement rempli son devoïr. J'ai particulièrement à me louer de M. de Chavanges, aide de camp de Votre Excellence; ce jeune officier a exécuté avec un sang-froid remarquable les ordres que je lui ai donnés: je le recommande à votre bienveillance.

Je prie Votre Excellence d'agréer avec bonté l'assurance de mon profond respect.

Signé : SOUHAM.

N° 73.

Rapport du maréchal Augereau, duc de Castiglione, au ministre de la guerre, sur l'affaire d'Hostalrich.

Fornells, le 9 novembre 1809.

Après l'affaire de Santa-Coloma, dont j'ai rendu compte à V. Exc., je fus instruit que l'ennemi formait de grands magasins à Hostalrich, et qu'il préparait un convoi pour ravitailler la place de Girone : ne voulant pas lui en laisser les moyens, j'ordonnai à M. le général de division Pino de partir, avec une partie de sa division, pour attaquer les Espagnols, s'il en trouvait l'occasion. Mes ordres ont été exécutés au delà de mon attente. Mon aide de camp, qui a suivi l'expédition, m'a rapporté que les troupes italiennes ont attaqué la ville d'Hos-

talrich avec une vigueur et un sang-froid au-dessus de tout éloge. Votre Excellence trouvera ci-jointe la copie du rapport que m'a fait le général Pino.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE CASTIGLIONE.

N° 74.

Rapport du général Pino au maréchal Augereau, duc de Castiglione.

Fornells, le 8 novembre 1809.

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc. que par suite des ordres qu'elle m'a donnés, je me suis porté sur Hostalrich avec une partie de ma division, afin de m'emparer de cette place, et d'enlever les magasins que Blake y avait formés pour alimenter son armée et ravitailler Girone : parti le 7 du courant, à cinq heures du matin, je suis arrivé le même jour sans le moindre obstacle jusque sous les murs d'Hostalrich.

Tous les postes qu'avait l'ennemi en avant de cette place ont été chassés par mon avant-garde; un bataillon de huit cents hommes, qui se trouvait en bataille à Massanas, position presque inexpugnable, a été aussi culbuté par le général Mazzuchelli à la tête du premier régiment léger : le commandant de ce bataillon et l'adjudant-major ont été faits prisonniers.

Un autre corps de deux mille hommes, commandé par le brigadier don Petro Quadrado, auquel s'était jointe une grande partie de la population, voulut défendre la ville, fermée par un mur bien solide et protégée par quelques tours. Je l'ai fait sur-le-champ attaquer par le colonel Eugène avec le neuvième régiment de ligne et le bataillon du septième, en attendant que le général Mazzuchelli pût déboucher de Massanas par la droite.

La colonne du colonel Eugène fut reçue par une vive fusillade et par la canonnade du château; mais sans répondre à ce feu, elle marcha droit sur la ville, dont elle trouva la porte fermée. Toute indécision pouvait être nuisible : le colonel fit mettre le feu à la porte, et ordonna d'escalader les murs; ce que les voltigeurs exécutèrent sur-le-champ, en montant les uns sur les autres au milieu d'une grêle de balles. Le quartier de la ville situé à notre gauche, où il existe une tour très-considérable, fut enlevé d'assaut. L'ennemi, logé dans cette tour et retranché dans les maisons, faisait une fusillade très-meurtrière; il était soutenu par la troupe de Quadrado qui s'était placée entre le château et la ville, et par la garnison du château, forte de six cents hommes. Néanmoins, nos troupes pénétrèrent dans la ville, et tuèrent tous ceux qu'elles rencontrèrent.

Au moment où le colonel Eugène s'emparait de la gauche de la ville, le général Mazzuchelli attaquait par la droite. Les murs étant trop élevés pour y grimper, ce général fit prendre des échelles dans les maisons du faubourg, et donna l'escalade. Les insurgés se trouvant ainsi forcés par les deux extrémités de la ville, se réu-

nirent sur un plateau qui se trouve au centre. Je fis alors marcher un bataillon du deuxième léger qui, méprisant la mitraille dont il était assailli, escalada aussi le mur, et attaqua de front le plateau en même temps que les autres corps le prenaient en flanc : la résistance a été opiniâtre; mais notre courage a su la vaincre, et presque tout a été passé au fil de l'épée.

Une colonne ennemie descendant des montagnes parut vouloir s'emparer de l'extrémité gauche de la ville, qui se trouvait dégarnie par le mouvement du colonel Eugène. Je fis marcher contre cette colonne un bataillon du quatrième régiment, commandé par le brave major Saint-André, qui chargea l'ennemi à la baïonnette, et entra aussi dans la ville malgré une très-forte canonnade du château.

Enfin, j'ai l'honneur d'annoncer à V. Exc. que le résultat de mon expédition a complétement répondu à ses désirs. L'ennemi a été battu sur tous les points; tous ses camps ont été enlevés et brûlés; des magasins considérables de morue, de riz, d'huile, d'eau-de-vie, et dix-huit bœufs appartenant à l'armée de Blake, ont été pris, et les points de la ville que les habitants ont voulu défendre ont été incendiés. L'ennemi a eu huit ou neuf cents hommes de tués, et un grand nombre de blessés qui ont pu se retirer au château. De mon côté, j'ai eu trente-cinq hommes de tués, dont deux officiers, et soixante-quatre de blessés. Parmi ceux qui se sont distingués, je me bornerai pour le moment à indiquer le général Mazzuchelli, le colonel Villata, et le colonel Eugène,

qui ont montré un courage exemplaire et une expérience consommée.

La terreur de l'ennemi était telle, que ni Blake, ni O'Donell n'ont osé venir au secours d'Hostalrich, quoiqu'ils ne fussent éloignés que de quatre à cinq lieues du champ de bataille.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : PINO.

N° 75.

Ordonnance du gouverneur Alvarez pour régler le prix des vivres dans la place de Girone.

Girone, le 9 novembre 1809.

Dans les circonstances critiques d'un siége tel que celui que nous soutenons depuis si longtemps, la raison et l'intérêt public exigent, d'un côté, que ceux qui, au péril de leur vie, introduisent des vivres dans la place, en soient récompensés; de l'autre, que le prix des marchandises qui s'y trouvaient avant le siége soit restreint; car si l'on peut permettre à ceux qui les possèdent sans avoir couru de dangers, d'augmenter un peu leur prix, vu la nécessité où ils sont de les renouveler, il faut aussi que l'avarice et la cupidité aient un terme. Nous avons vu avec douleur une hausse subite dans le prix des comestibles, et un scandaleux monopole, qui ont motivé les plaintes des officiers de la garnison. Pour réprimer ces abus, j'ordonne :

1° Que dans les vingt-quatre heures tous les habitants de cette ville aient à faire connaître à la junte économique la quantité de lard, de saindoux, de vin, d'huile et de blé qu'ils possèdent, afin que le gouvernement sache le temps que ces provisions peuvent durer. Ceux qui manqueront de se conformer à cet ordre payeront une amende de cinquante livres, et leurs marchandises seront confisquées; la moitié de l'amende et le tiers de la saisie appartiendront au révélateur, afin que rien ne reste caché.

2° Le lard et le saindoux ne pourront se vendre plus de vingt réaux de vellon la livre de trente-six onces; le vin commun dix réaux, et le vin fin seize réaux le porron; le mallal d'huile, ainsi que le quartera de blé, neuf livres catalanes. En cas de contravention, une amende de cinquante livres sera infligée tant au vendeur qu'à l'acheteur, et les revendeurs qui ont coutume de tenir ce genre de denrées, subiront la même peine, si, pour éluder cet ordre, ils cessent leur trafic. Le révélateur aura pour lui la moitié de la saisie et le tiers de l'amende.

3° Comme certaines marchandises introduites dans la place sont payées à des prix énormes aux introducteurs, telles que le chocolat et la volaille, si utiles pour les malades, les hôpitaux et les maisons particulières, et que ces marchandises réunies en un petit nombre de mains sont encore payées d'une manière exorbitante aux revendeurs, le gouvernement se charge d'acheter aux introducteurs ces sortes de denrées à un juste prix. Les malades et les hôpitaux en seront d'abord pourvus;

le reste sera vendu, les volailles par quartier et le chocolat par once et demi-once, sur les certificats des médecins visés par le chanoine don Julian Cafi, membre de la junte. On donnera l'ordre aux gardiens des portes de conduire au logement de don Jose Jonama, chargé de cet office par la junte, tous ceux qui se présenteraient porteurs des marchandises ci-dessus désignées. Quant à ceux qui les répandront dans la ville, ils encourront une amende de cinquante livres, dont le tiers sera pour le délateur, ainsi que la moitié des denrées qui seront saisies.

J'ordonne enfin que, pendant toute la durée du siége, cet édit soit observé ponctuellement, et que, selon l'usage, il soit affiché et publié pour l'utilité publique et la défense de la patrie.

Signé : MARIANO ALVAREZ.

Par ordre de la junte de gouvernement.

Le secrétaire,

Signé : FRANCISCO PUIG Y DORCA.

N° 76.

Représentations de la junte supérieure de Catalogne au général Blake, capitaine général de la province, sur l'état critique de Girone en novembre 1809.

Manresa, le 10 novembre 1809.

Monseigneur,

La paix, funeste à nos intérêts, que l'empereur d'Autriche vient de conclure avec notre ennemi, nous fait

présager les plus terribles malheurs, si les renforts envoyés contre l'Espagne trouvent cette province ouverte par la prise de Girone, si notre armée se trouve diminuée par la perte de la généreuse garnison de cette place, si rien enfin ne peut empêcher les Français de s'emparer de la côte. Cette circonstance et le découragement de toute la province, trompée dans son espoir de voir secourir Girone, obligent la junte à adresser à V. Exc. de nouvelles représentations.

Cette junte est intimement persuadée que V. Exc. ne perd pas un instant de vue les graves obligations que sa charge lui impose; elle connaît et apprécie le talent militaire de V. Exc., et, dans la situation critique où se trouve la province, elle regarde comme son plus puissant auxiliaire le commandement dont vous êtes revêtu. Cet exposé a pour but de vous faire connaître la manière de penser de la principauté.

Fondée ou non, l'opinion générale est que Girone étant la première ville de la province, exige un sacrifice que nous sommes disposés à faire quoi qu'il en coûte.

Si nous perdons Girone, disent les uns, quel espoir nous restera-t-il? quel obstacle pourra arrêter l'ennemi qui se précipitera sur les arrondissements de Mataro, de Barcelone, de Villafranca, et même de Tarragone? d'où tirerons-nous des ressources pour continuer la guerre? que deviendra la levée des troupes, qui se fait déjà si lentement à cause de la perte de nos espérances? Que deviendront, disent les autres, les défenseurs de Girone et ses héroïques habitants? les abandonnerons-nous sans défense à la fureur et à la barbare cruauté

de nos ennemis? car le jour où s'éteindront les forces physiques et morales de la ville, l'ennemi y fera son entrée sans résistance.

Le peuple ne connaît pas les préceptes de l'art militaire, mais il voit l'horrible précipice où nous marchons; il sait qu'aux grands maux il faut de grands remèdes; il sait, malgré les dangers de l'entreprise, que nous devons tenter le sort, maintenant que nous pouvons le faire avec avantage, tandis que si nous tardons encore, les chances seront plus désavantageuses, et peut-être il sera trop tard. Telle est l'opinion du peuple catalan; toute la province, animée de cet esprit, a les yeux fixés sur l'armée et sur son chef, et veut risquer un dernier coup qui puisse la sauver de la ruine qui la menace.

La junte ne prétend pas donner des ordres à V. Exc., elle ne veut que vous faire connaître que si vous agissez de concert avec le peuple, elle est prête à vous seconder par tous les sacrifices possibles, afin qu'au moment du danger vous ne manquiez ni d'argent ni de vivres. Peut-être qu'en réunissant toutes les troupes qui se trouvent éparses sur divers points, nous nous exposons à perdre du terrain; mais il sera facile de le reconquérir, tandis que Girone et ses défenseurs une fois perdus le seront pour toujours. Nous pourrons sans doute réunir six mille hommes des compagnies de réserve pour grossir l'armée, et prouver à l'ennemi que la province est décidée à frapper un coup décisif.

La junte, dans cette circonstance critique, a cru de son devoir de vous faire connaître l'état des esprits. Puisse cette héroïque portion du peuple espagnol, qui

a tant coopéré à la défense de la juste cause de la nation, ne pas perdre le fruit de ses travaux et de ses sacrifices!

Dieu vous garde, etc.

N° 77.

Rapport sur l'état sanitaire de Girone, au mois de novembre 1809, *adressé au gouverneur Alvarez par D. Juan Nieto Samaniego, chirurgien en chef des hôpitaux de cette ville.*

Girone, le 29 novembre 1809.

Monseigneur,

La santé publique qui, au milieu de vos graves fonctions, occupe si vivement votre pensée, se trouve dans un état tellement déplorable, que nous, à qui elle est confiée, nous devons autant que possible en cacher la véritable situation; mais il est nécessaire pour le bien commun que V. Exc. en ait une juste idée, afin qu'elle puisse sonder la profondeur de l'abîme où nous sommes entraînés.

Depuis près de sept mois que l'ennemi nous assiége, notre ville n'est plus qu'un monceau de ruines; il n'est pas une maison où l'on puisse se loger, et la vue n'est frappée que par la destruction et par la mort. Aucun endroit n'est à l'abri des terribles effets des bombes; et les édifices où une fatale sécurité agglomérait les habitants, ont été le théâtre d'affreux malheurs. Les rues, dépavées et obstruées par les décombres des maisons, ne

laissent pas d'écoulement aux eaux de pluie qui amènent avec elles les immondices des égouts et des cloaques démolis. Toutes ces matières amoncelées se décomposent et remplissent l'atmosphère de miasmes pestilentiels, ainsi que les cadavres des animaux et des hommes ensevelis sous les ruines.

Les places et les rues sont encombrées d'éclats de bombes, de grenades, de boulets de toute espèce, objets d'horreur, instruments de nos calamités.

Tous les habitants portent sur leur visage la pâleur de la mort; un gonflement extraordinaire est chez la plupart un signe infaillible d'une prochaine destruction; la voix languissante, la démarche lourde, la respiration fréquente, le pouls faible et contracté, indiquent un excessif abattement, non-seulement physique, mais encore moral : chacun fuit la société, et si parfois on se réunit, ce n'est que pour parler de la douleur, des horreurs de la faim et du sort cruel que l'on a en perspective, soit par le manque absolu d'aliments, soit par l'entrée de l'ennemi par les brèches. Ce qui complète le découragement, c'est l'abandon cruel où nous sommes, exposés à périr par la fatigue ou par la faim, par la contagion ou par le fer du terrible assiégeant.

Ce qui reste des portiques est occupé par de misérables victimes de la faim, qui ont remplacé là d'autres victimes plus nombreuses encore, et qui maintenant sont à l'abri de la douleur : ils implorent la pitié des passants, qui ne peuvent que mêler leurs larmes à celles de ces malheureux, car, dans Girone, il n'y a pas une personne plus riche que l'autre.

Une autre cause du déplorable état de la santé publique, c'est le changement subit de la manière de vivre, non-seulement des ouvriers et des autres personnes accoutumées au travail, mais aussi des prêtres et de ceux qu'une vie sédentaire retenait chez eux, et qui maintenant, pour éviter le péril, se trouvent entassés dans les souterrains, lès caves, et les écuries, où ils se trouvent privés de l'air nécessaire à la vie, de la lumière et des aliments, apportant avec eux dans ces lieux d'horreur choisis par la cruelle nécessité, des causes de toute espèce d'insalubrité, et devenant eux-mêmes les instruments passifs de l'infection de l'air qui doit servir d'aliment à leur vie.

Une frayeur continuelle nous accable, car les bombes, les grenades et les boulets de toute espèce ne cessent de tomber avec une explosion épouvantable, au milieu des ruines que nous habitons. Il n'est pas rare de voir palpiter autour de soi des membres humains, souvent ceux de ses parents et de ses amis. Depuis tant de mois que nous souffrons, l'habitude n'a pu tarir nos larmes, et les gémissements nous déchirent le cœur, car partout les horreurs de la faim torturent les malheureux qui ont pu échapper aux bombes ou au fer de l'ennemi. Dans cette terrible crise, la situation de la garnison est encore plus à plaindre, et on peut regarder la ville comme un autel environné de victimes sans défense abandonnées à la fureur de barbares sacrificateurs.

Lorsque ma conscience me force à déchirer le cœur de V. Exc. par le récit de ces terribles vérités, une

autre cause augmente encore nos malheurs : le bruit s'est répandu dans toute la nation que Girone a reçu d'abondants secours en vivres et en munitions. Exécrable mensonge! scélératesse inventée pour étouffer dans le cœur de la junte suprême les demandes des secours nécessaires à la délivrance de cette place! car vous le savez, deux fois seulement nous avons reçu des vivres pour six ou huit jours ; quant aux munitions de guerre, V. Exc. sait mieux que moi l'état dans lequel elles se trouvent.

Toutes ces causes de destruction, jointes aux maladies naturelles au climat, produisirent d'abord des coliques et des dyssenteries, qui sont inévitables pour tous ceux qui habitent des souterrains et des lieux humides, et pour ceux qui dorment sur le sol, comme les officiers et les soldats. Les mauvaises digestions, et les secousses de la crainte, arrêtèrent chez la plupart des individus la transpiration et pervertirent l'ordre de la digestion et des sécrétions, ce qui dégénéra en atonie générale.

De si terribles dispositions ne tardèrent pas à engendrer une multitude de fièvres continues rémittentes et intermittentes; puis on vit les symptômes des fièvres nerveuses qui devinrent ensuite bilieuses gastriques. De là l'affaiblissement du système nerveux, et de l'organe de la sensation sur lequel agissent principalement les secousses de l'esprit.

Le grand nombre d'infortunés qui, à tant de maux, joignaient encore celui d'être blessés, souffraient beaucoup plus que les autres, car leurs blessures leur donnaient une fièvre chronique, qui dégénérait en fièvre

compliquée. De là des gangrènes et d'horribles ulcères.

Quoique jusqu'à la fin de septembre nous ayons toujours trouvé quelques ressources dans les pharmacies, cependant, depuis la perte de Saint-Daniel et l'incendie de l'hôpital militaire, nous manquons de pharmaciens, de chirurgiens et d'effets d'hôpitaux. Les médecins se multiplient pour suffire à leurs travaux, et souvent il leur arrive de faire des cures et d'opérer des guérisons extraordinaires.

Mais les causes du mal vont toujours en augmentant; la famine se fait sentir de plus en plus; depuis longtemps nous sommes réduits à une faible ration de viande de cheval ou de mulet, sans pain, n'ayant qu'un peu de blé mal cuit, faute de combustible. Les habitants sont si dénués de tout, que les malades sont couchés sur la terre, exposés à la pluie et aux intempéries de l'hiver sans moyens de secours. L'air des hôpitaux est vicié, et l'on y manque même de lumière et de feu.

Le scorbut vient de se manifester parmi nous, ainsi que la dyssenterie; les maux que nous souffrons par cette dernière maladie sont si nombreux que, dans l'infirmerie de l'hospice, il est mort dans l'espace de vingt-quatre jours cinq cent un soldats. V. Exc. sait que des pertes non moins grandes ont eu lieu dans les autres hôpitaux en proportion de ceux qui s'y trouvent, sans compter les malheureux qui expirent chez eux, et dans les maisons ruinées.

La terrible mortalité qui règne ici laisse peu de défenseurs en état de faire le service, et ceux dont les robustes bras savaient naguère si bien châtier l'orgueil

des Français, auraient à peine maintenant la force de résister aux fatigues d'un nouvel assaut, si l'ennemi le tentait par les trois brèches à la fois, et par une quatrième qui vient de se former au bord de l'Oña par la chute subite de plusieurs maisons.

Tel est, Monseigneur, l'horrible tableau, mal esquissé sans doute, de l'état de la santé publique, et de la situation de ces héros si dignes de l'admiration du monde, et qui, jusqu'à ce jour, ont défendu à travers tant de périls la religion, la patrie et la liberté.

Si de tels sacrifices, qui doivent exciter l'admiration universelle; si tant d'actions héroïques accomplies déjà, peuvent au prix de la vie de ceux qui restent et qui ont survécu par miracle à leurs frères, décider de la liberté de la patrie, félicitons-nous, car nous serons heureux dans l'autre vie, notre mémoire ne périra pas parmi les hommes, et nos fils trouveront la récompense de nos travaux dans l'estime de leurs concitoyens; mais si, malgré tout cela, Girone succombe. Grand Dieu!....

Dieu vous garde longues années.

Signé : JUAN NIETO SAMANIEGO.

N° 78.

Rapport du général Rey, chef de l'état-major du septième corps, au maréchal Augereau, commandant en chef.

Fornells, le 24 novembre 1809.

Monseigneur,

.... Il est arrivé aujourd'hui six déserteurs, dont un musicien; leur dire est toujours le même:

beaucoup de misère, une grande mortalité, mais toujours le même acharnement de la part du gouverneur, des moines et des prêtres.

.... M. le général de division Pino me remet à l'instant diverses lettres trouvées sur un paysan sortant de Girone; un autre individu paraît s'être échappé du côté des troupes du grand-duc de Berg.

J'écris à M. le général Amey, pour qu'il fasse observer, s'il est possible, une plus grande surveillance sur ce point. Je l'engage à multiplier momentanément ses postes et à les rapprocher du sixième de ligne italien. Le paysan arrêté a été renvoyé dans la place chargé d'un certain nombre de vos proclamations. Des reconnaissances en répandront cette nuit sur toute la *ligne* des postes ennemis et jusqu'aux portes de la ville. Demain matin des reconnaissances en porteront à Santa-Coloma, à Hostalrich et à la Bisbal.

Je joins ici, Monseigneur, les papiers trouvés sur le paysan. Par la lettre n° 1, Votre Excellence verra que le gouverneur et la junte ont envoyé à Séville un courrier pour porter des dépêches qui doivent y arriver du 23 au 24, et que la réponse est attendue à Saint-Céloni, du 29 au 30. Cette lettre prescrit seulement de faire parvenir en double expédition la réponse de Séville. Le secrétaire de la junte dit que la ville ne pourra se soutenir que jusqu'aux premiers jours de décembre.

Le n° 2 est une lettre du général Alvarez, qui rend compte au général Blake de la désertion d'un sous-lieutenant du tercio de Cervera.

Le n° 3 contient une plainte de la junte contre le capitaine Gailler, ex-gouverneur du Montjouy, pour avoir frappé un membre de cette junte. Le général Alvarez rend compte au général Blake qu'il a destitué cet officier, et qu'il l'a envoyé au fort des Capucins, en attendant des ordres.

Par le n° 4, on prévient qu'un agent de la junte de Girone se rend à Saint-Céloni, pour y attendre des ordres de Séville, sur la demande qui a été faite au gouvernement le 16 par cette junte, de rendre la place aux Français, et l'on fait observer que jusqu'au retour du courrier les assiégés seront réduits à vivre de pain et d'eau.

Le n° 5 est une lettre du gouverneur de Girone, dans laquelle il peint la situation déplorable de la ville, et où il demande s'il peut compter bientôt sur des secours; il recommande de faire passer sûrement les lettres qu'il adresse à Séville.

Le n° 6 est une lettre d'un officier de la garnison de Girone écrite au gouverneur d'Hostalrich, pour lui recommander la lettre précédente. Il lui dit que son oncle Claros est arrivé à Séville, que la junte l'a bien accueilli, et qu'on lui a donné de l'argent et des effets pour Girone, lesquels doivent partir par deux frégates qui se trouvent à Cadix; que lui-même doit partir le 4 de Séville pour s'embarquer, et qu'il est attendu incessamment.

Le n° 7 est une lettre curieuse écrite par un moine, et que Son Excellence fera bien de lire.

Le n° 8 est un paquet de lettres insignifiantes.

Je vous prie, Monseigneur, d'accueillir avec bonté l'hommage de mon profond respect. *Signé :* REY.

N° 79.

Proclamation du maréchal Augereau, duc de Ca glione, etc., aux habitants de Girone.

Malheureux habitants, victimes infortunées, immo au caprice et à la fureur d'ambitieux avides de votre sa revenez à vous, ouvrez les yeux, et considérez v position et les maux qui vous environnent. Et vous dats, que l'honneur doit diriger dans toutes les acti de la vie, ne voyez-vous pas les perfides qui spéculent votre sang pour éviter les châtiments qu'ils ont si bien r rités? Avec quelle tranquillité les tombeaux sont comb de cadavres! N'avez-vous pas horreur de ces cannibale dont l'allégresse éclate au milieu d'une hécatombe h maine, et qui osent élever des mains souillées de san vers le trône d'un Dieu de paix? Ils se disent apôtres d J. C. Hommes infâmes et cruels, tremblez! celui qu juge les actions des mortels est lent à faire justice, mais sa vengeance est terrible.

Catalans, considérez votre situation; la faim, la peste et la mort sont les résultats de l'obstination de quelques hommes qui vous trompent d'une manière aussi infâme. Je vous avertis, pour la dernière fois. habitants de Girone, réfléchissez, il en est temps encore. Si vous me forcez à sortir de mon caractère, votre ruine est inévitable. J'en gémirai le premier, mais les lois de la guerre m'imposent cette dure nécessité.

Deux fois je vous ai offert l'olivier de la paix, et vous n'avez répondu qu'en repoussant mes parlementaires à

›ups de canon. J'ai employé tous les moyens pour vous rer de l'aveuglement qui vous pousse sur les écueils ù vous devez nécessairement périr. J'ai agi avec la plus rande générosité ; c'est à vous maintenant à faire enendre à ceux qui vous commandent, la voix de la véité et de la raison, et me mettre à même de faire une listinction entre la témérité et la valeur.

Catalans, tous les jours je reçois sous ma tente les nalheureux transfuges qui fuient les misères de Gione. Interrogez-les, et vous vous convaincrez de la bonté et de la douceur avec laquelle ils sont reçus et protégés. Je sais que des hommes astucieux et pervers vous persuadent qu'à peine arrivés à nos avant-postes, vous serez fusillés ; méprisez ces perfides suggestions au moyen desquelles ils vous en imposent pour faire de vous les instruments et les victimes de leur frénésie. Arrachez le voile qui couvre ces hypocrites imposteurs, et vous découvrirez les ténébreux ressorts qu'ils font agir dans leur fureur pour vous ensevelir sous les ruines de votre patrie. Alors vous verrez que ceux qui sont passés dans notre camp y ont reçu un généreux asile, et que sous la sauvegarde de notre armée, ils ont regagné leurs foyers, où ils se reposent au sein de leur famille des terribles souffrances qui sont le fruit d'une défense trop opiniâtre.

Les secours et les ressources exagérées que l'on vous promettait depuis si longtemps se sont évanouis subitement. Les bandes de Blake ont éprouvé le sort qui les attendait ; à Santa-Coloma, à Hostalrich, à Besalu, elles ont été mises en pleine déroute. Maintenant ce général

ne peut rassembler les débris de son armée, parce que les étrangers désertent en foule, et que les Espagnols détrompés se retirent dans leurs habitations : ainsi tout espoir de secours vous est enlevé.

Je suis sévère, mais juste. Infortunée Girone, si tes défenseurs persistent dans leur obstination, tu périras dans le sang et dans les flammes!

Signé : AUGEREAU.

N° 80.

Rapport du général de division Pino au maréchal Augereau, sur la prise du faubourg de la Marine.

Fornells, le 3 décembre 1809.

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'hier, 2 du courant, à sept heures du soir, en exécution des ordres de V. Exc., j'ai fait enlever le faubourg de la Marine, qui se trouve à demi-portée de fusil de Girone; une partie des troupes de la brigade du général Mazzuchelli et deux compagnies de voltigeurs du deuxième léger de la brigade du général Fontane ont été chargées de cette attaque.

L'adjudant-commandant Balabio a commandé l'expédition; il a attaqué le faubourg par la droite de l'Oña, et le chef de bataillon Perceval, du premier léger, à la tête d'une partie de son bataillon, a attaqué par la gauche. Le faubourg a été enlevé à la baïonnette sans la moindre hésitation, malgré la fusillade et la mitraille de la place.

Deux compagnies d'élite du premier léger, une compagnie d'élite du cinquième, et une compagnie d'élite du sixième, sont établies dans le faubourg.

Une compagnie de voltigeurs du sixième de ligne occupe la maison du moulin, et doit détacher un poste à la maison située sur les revers de la montagne, entre les forts et la place. Les deux compagnies du deuxième léger sont placées en réserve en avant de la nouvelle batterie du Mont-Livio, et trois autres compagnies du premier léger sont aussi en réserve au retranchement du poste des carabiniers.

Le résultat de l'expédition a complétement répondu aux désirs de V. Exc. ; la garnison doit être frappée de terreur, et la communication de la place avec les forts sera désormais très-difficile.

Je renouvelle à V. Exc. mes demandes pour obtenir le grade de général de brigade et de commandeur de la couronne de fer en faveur de l'adjudant-commandant Balabio ; la décoration de commandeur de la couronne de fer pour le colonel Rougier, du premier léger ; le titre de chevalier pour mon aide de camp Duplessis ; et la décoration de la Légion d'honneur pour les chefs de bataillon Perceval et Cometti, du premier léger. Je me permettrai de saisir cette occasion pour renouveler les autres demandes de récompense que j'ai déjà eu l'honneur de vous adresser.

Nous n'avons eu qu'une douzaine d'hommes de tués ou de blessés. Tous les Espagnols que l'on a trouvés dans le faubourg les armes à la main ont été tués.

Le capitaine du génie Rougieri a marché à la tête de

la troupe, avec la compagnie de sapeurs de la division.

Le bonheur de la division est à son comble, puisqu'en exécutant strictement les ordres de V. Exc., nous avons été à même de célébrer l'anniversaire du couronnement du plus grand et du plus aimé des souverains.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : PINO.

N° 81.

Proclamation de la junte de la Catalogne aux habitants de cette province.

Dépositaires fidèles des intérêts que vous avez confiés à nos soins dans les circonstances critiques de cette guerre de religion et d'indépendance, il est de notre devoir le plus sacré de vous découvrir ouvertement et sans mystère la situation de la principauté. La patrie, nos chers concitoyens, est dans le plus grand danger, et se trouve sur le bord du précipice. Dans cet état, elle réclame les bras de ses enfants pour la sauver. Girone, l'immortelle Girone, après avoir souffert pendant sept mois le siége le plus meurtrier et le plus obstiné dont l'histoire fasse mention, se trouve réduite à la dernière extrémité, et les ennemis qui l'assiégent sont décidés à n'en faire qu'un monceau de cendres. Ses malheureux habitants, abandonnés de leurs concitoyens, se traînent parmi les ruines, et, ouvrant leurs yeux moribonds et vous tendant des bras décharnés, ils vous disent d'une voix tremblante : « Frères,

« pour garder la porte de votre maison nous occupons « l'armée ennemie depuis huit mois, et nous vous met- « tons à même de jouir tranquillement de vos proprié- « tés en sacrifiant nos biens, et tout ce que nous avons « de plus cher; à présent il ne nous reste qu'à perdre « nos corps affaiblis par la faim que nous souffrons. « Secourez-nous dans votre propre intérêt! » Si la compassion que doit inspirer notre misérable situation n'était pas suffisante pour émouvoir vos cœurs, qu'ils le soient pour votre sûreté personnelle. Faisons la guerre à ces ennemis audacieux qui n'attendent que la chute de Girone pour venir piller vos maisons. Ces vils incendiaires, ces barbares assassins ruineront vos champs, profaneront vos temples, violeront vos femmes et vos filles, et vous arracheront la vie : nous avons dans la province assez d'exemples de semblables atrocités. Mais la perspective de ces malheurs ne sera pas nécessaire; les souffrances et le danger de vos frères seront suffisants pour exciter vos cœurs et armer vos bras. Courage, Catalans! préparez-vous à combattre avec ardeur, et à recueillir les fruits d'une victoire qui sera certaine, si vous obéissez avec confiance à ceux qui vous gouvernent. Imitez la victoire à jamais mémorable de Bruch; prenez les armes, et marchez vaillamment, en chantant des hymnes patriotiques; que le tocsin sonne dans toute la principauté, et porte l'épouvante dans le cœur de nos ennemis. Que leur armée se voie environnée de toutes parts, et que tous ceux qui pourront s'échapper ne puissent trouver de salut, ni à Figuières, ni même à Perpignan, où vous irez venger votre juste cause,

et recouvrer avec usure les trésors qu'ils vous ont enlevés. Remportez seulement une victoire, et la province sera libre pour toujours. Nous aurons Barcelone; les Pyrénées seront nos remparts; la valeur sera notre partage, et la lâcheté celui de l'ennemi.

Lorsque vous retournerez dans vos foyers, chargés des armes et des richesses que vous aurez conquises, vos femmes vous tendront leurs bras, et, les joues mouillées de larmes de joie, vous serreront contre leur cœur, et vous couronneront de lauriers. Que votre premier soin, avant de combattre l'ennemi, soit d'implorer la miséricorde divine par la médiation de la mère de Dieu, protectrice de l'Espagne, dans le jour de sa conception immaculée, et de l'invincible martyr saint Narcisse, patron de Girone. A votre retour vous vous réunirez dans votre église paroissiale, vous chanterez un *Te Deum* solennel en actions de grâce de la victoire, et une messe pour le repos des âmes de ceux qui seront morts pour la défense de la religion. Ayez la plus grande confiance dans vos chefs et dans le gouvernement. D'après ses dernières et sages dispositions, il ne vous manquera rien, et vous verrez les chemins couverts de provisions. Respectez les propriétés; soyez modérés et obéissants; vivez unis avec le soldat, qui, nu et sans solde, souffre toute l'année les intempéries du temps et les fatigues de la guerre; regardez-le comme un frère, et ne perdez jamais de vue cette vérité: « Que « malgré les intrigues de nos ennemis, notre parfaite « union assure notre indépendance. » Répartissez-vous les armes de manière que les meilleures soient entre les

mains des plus vaillants et des plus habiles; et que ceux qui n'en auront pas s'arment de bâtons. La junte supérieure et celle de la corrégidorie, toujours infatigables pour le bien de la patrie, ont pris les mesures les plus actives pour vous aider dans cette importante expédition; elles ne vous laisseront manquer de rien. Ceux qui se distingueront seront bien récompensés; les familles de ceux qui pourraient mourir sur le champ de bataille auront une existence assurée, et les blessés seront traités avec le plus grand soin.

La junte ne doute pas de la promptitude avec laquelle toutes ses dispositions seront exécutées. Cependant si, contre tout espoir, quelque Catalan dénaturé se refuse à remplir ses devoirs, il sera puni avec toute la rigueur que mérite son manque de patriotisme. Marchez done, vaillante jeunesse! confiez-vous à Dieu, Notre Seigneur, et à l'habile général qui dirige notre armée; fiez-vous à vos chefs, et armez-vous de constance; que les faux bruits que notre ennemi fera répandre ne vous épouvantent point; ne vous abandonnez jamais à une fuite précipitée, qui, portant la crainte dans les rangs, amènerait une ruine générale. Du courage et de la subordination, et la victoire vous restera.

N° 82.

Rapport du maréchal Augereau au ministre de la guerre, sur la prise de la redoute de la ville.

Fornells, le 7 décembre 1809.

Je m'empresse d'annoncer à V. Exc. qu'hier j'ai donné l'ordre au général Pino de faire attaquer la redoute de la ville, située sur les hauteurs entre Girone et les forts. Après la prise du faubourg de la Marine, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à V. Exc., les troupes italiennes ont exécuté cet ordre avec une bravoure au delà de tout éloge; et, malgré le feu de la ville et des forts, ces troupes, animées de la plus vive ardeur, n'ont point hésité un instant, et ont pris la redoute d'assaut.

V. Exc. verra plus particulièrement les détails de cette affaire dans le rapport ci-joint du général Pino.

J'avais également ordonné au général de brigade Amey, commandant les troupes du siége, de s'emparer du faubourg de la Gironnelle; les troupes de la Confédération ont montré beaucoup de sang-froid et de bravoure en enlevant ce faubourg à la baïonnette, et en s'y maintenant. Cette expédition a fort bien coïncidé avec celle du général Pino.

Maintenant les insurgés n'ont plus de communication entre eux.

Agréez, etc.

Signé : Maréchal DUC DE CASTIGLIONE.

N° 83.

Lettre du général Pino au maréchal duc de Castiglione.

Fornells, le 7 décembre 1809.

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc., que par suite de ses ordres, la redoute dite de la ville a été enlevée d'assaut entre minuit et une heure.

Le chef de bataillon Sausse, du septième de ligne, fut chargé de l'expédition, avec une compagnie de carabiniers du premier léger, deux compagnies de grenadiers du sixième de ligne, une compagnie de carabiniers du deuxième léger, et une compagnie de voltigeurs du quatrième de ligne.

Ces cinq compagnies marchèrent par échelons, l'arme au bras, jusqu'à la hauteur de la redoute. La première l'a escaladée, avec des échelles, sous une grêle de grenades; la seconde compagnie, tournant par la droite, s'est présentée devant la porte de la redoute, qui était fermée et défendue par une pièce de 4, vomissant la mitraille; aussitôt le capitaine d'artillerie Beffi attacha lui-même un pétard à la porte, qui est sautée par moitié; un second pétard fit sauter le reste.

Deux autres compagnies soutenaient les premières, et au moment qu'une partie de la troupe entrait par la porte de la redoute, l'autre, qui escaladait l'escarpe au moyen des échelles, se trouvait déjà sur le parapet. Nous n'avons pas tiré un seul coup de fusil pendant toute l'opération; et la compagnie de réserve, placée

en bataille en face du bastion de la Merci et du chemin de ronde, n'a commencé la fusillade que lorsque la place a tiré sur nos colonnes. Le feu de cette réserve, celui des fausses attaques qui avaient lieu en même temps sur les forts et sur les bastions du Mercadal, ont tellement déconcerté les Espagnols, que, tirant au hasard, ils ne nous ont blessé que cinq ou six hommes.

Notre opération, commencée à minuit, a été terminée en moins d'une heure. Nous avons trouvé dans la redoute une pièce de 12 et une pièce de 4 : la petite garnison qui s'y trouvait a été passée au fil de l'épée.

J'ai fait laisser dans la redoute deux compagnies de grenadiers du sixième, avec quatre cents rations de pain, de viande, d'eau-de-vie et d'eau, douze mille cartouches d'infanterie, et un approvisionnement de soixante coups pour chacune des pièces.

Le général Mazzuchelli a dirigé les opérations avec beaucoup d'intelligence et d'activité.................

J'ai l'honneur, etc. *Signé :* PINO.

N° 84.

Rapport du maréchal Augereau au ministre de la guerre, sur la prise du fort du Calvaire et de la redoute du Chapitre.

Fornells, le 9 décembre 1809.

J'ai eu l'honneur d'annoncer à V. Exc. que dans la nuit du 6 la division italienne s'était emparée de la redoute de la ville, et que la division de la Confédéra-

tion avait pris le faubourg de la Gironnelle. L'ennemi, voyant que toutes ses communications étaient interceptées, fit une sortie générale le 7, à onze heures du matin, de la ville et des forts pour reprendre les postes qu'il avait perdus. Il s'attacha particulièrement à la redoute de la ville. Les deux compagnies de grenadiers italiens, qui la défendaient, y résistèrent deux heures avec un courage au-dessus de tout éloge, en attendant l'arrivée de la réserve que le général Pino fit marcher pour les secourir. En même temps, le général de brigade Amey, qui était en position au-dessous du Montjouy, se porta en avant, en sorte que l'ennemi, se trouvant pris en flanc des deux côtés, fut obligé de rentrer en désordre dans la ville, en laissant sur le terrain une grande quantité de morts.

Le colonel Eugène, qui agissait également sur le revers des forts du Connétable et des Capucins, avec une colonne italienne, se joignit à celle que commandait le général Amey, et enleva spontanément les redoutes du Calvaire et du Chapitre.

Nous avons trouvé huit pièces de canon dans les redoutes, avec des approvisionnements. Notre perte est peu considérable. Cette affaire anéantit totalement l'espoir des habitants de Girone.

Les soldats de la Confédération et les Italiens ont rivalisé de gloire dans cette belle journée, et se sont rendus dignes de la bienveillance de S. M. I.

Je ferai connaître à V. Exc. les officiers qui se sont distingués, lorsque j'aurai reçu les rapports particuliers de chaque corps.

Je vous prie de recommander à la bienveillance de S. M. le colonel Eugène du sixième italien; le colonel brigadier Gaiter, commandant la brigade de Berg; les capitaines Grandler et Erlée, et le lieutenant Egelbrecht, du régiment de Wurtzbourg; les lieutenants Germer et Branner du régiment de Berg, et le sous-lieutenant Gustiniani du premier léger italien, qui se sont parfaitement conduits dans cette affaire, et qui ont été les premiers à entrer dans les redoutes.

Le capitaine Collet, de l'artillerie impériale, a monté à l'assaut avec l'infanterie. Ce brave officier s'est occupé tout de suite à diriger les bouches à feu contre l'ennemi.

Agréez l'assurance de ma considération distinguée.

Signé : Maréchal DUC DE CASTIGLIONE.

N° 85.

Capitulation de la place de Girone et de ses forts.

Article Ier. La garnison sortira avec les honneurs de la guerre, et sera conduite en France comme prisonnière de guerre.

Art. II. Tous les habitants seront respectés.

Art. III. La religion catholique continuera d'être observée par les habitants, et sera protégée.

Art. IV. Demain, à huit heures et demie du matin, la porte de secours et celle d'Areny seront remises aux troupes françaises, ainsi que les forts.

Art. V. Demain, 11 décembre, à huit heures et de-

mie du matin, la garnison sortira de la place et défilera par la porte d'Areny : les soldats déposeront leurs armes sur les glacis.

ART. VI. Un officier d'artillerie, un officier du génie et un commissaire des guerres entreront dans la ville au moment de la prise de possession des portes, pour recevoir les magasins, les cartes, les plans, etc.

Fait à Girone, à sept heures du soir, le 10 décembre 1809.

Signés : JULIAN BOLIVAR, ISIDRO DE LA MATA, BLAS DE FOURNAS, JOSÉ DE LA IGLISIA, GUILLERMO MINALI, GUILLERMO NASCH.

Le général chef de l'état-major-général du septième corps de l'armée d'Espagne.

Signé : REY.

Approuvé par nous, maréchal d'Empire, commandant en chef le septième corps de l'armée d'Espagne.

Signé : MARÉCHAL DUC DE CASTIGLIONE.

Première note ajoutée à la capitulation de Girone.

Fornells, le 10 décembre 1809.

La garnison française qui prendra possession de la place, sera casernée, et non pas logée dans les maisons ; les officiers recevront pour leur logement la même indemnité que celle qui était allouée à la garnison espagnole.

Aucuns des papiers du gouvernement déposés dans

les archives de l'Ayentaminto ne pourront être détournés, enlevés ou brûlés.

Tous les membres ou employés de la junte, quelle que soit leur opinion, seront respectés, ainsi que leurs propriétés.

Tous les étrangers qui se trouvent dans la ville par expatriation, ou pour toute autre cause, auront, comme les membres et les employés de la junte, la faculté de retourner dans leurs maisons avec leurs équipages et leurs bagages.

Tous ceux des habitants qui voudront porter ailleurs leur domicile, le pourront, avec leurs effets et leurs équipages; toutes les propriétés de la ville seront respectées.

(Suivent les signatures.)

Deuxième note ajoutée à la capitulation de Girone.

Fornells, le 10 décembre 1809.

Article Ier. Un lieutenant ou un sous-lieutenant choisi parmi les officiers de la garnison recevra des passe-ports pour se rendre au quartier général de l'armée espagnole, et faire part au général en chef de la capitulation de Girone; il lui demandera en même temps l'échange des officiers et des soldats de la garnison contre un nombre égal d'officiers et de soldats français retenus dans les îles Majorques et autres lieux. S. Exc. le duc de Castiglione promet d'accorder cet échange aussitôt que le nombre indiqué de prisonniers français aura touché un port de France.

Art. II. Dans les trois jours qui suivront la reddition de la ville, l'évêque délivrera aux prêtres qui sont sous ses ordres, des passe-ports pour leurs villes respectives, afin d'y vivre comme des ministres de paix, sous la protection des lois espagnoles.

(*Suivent les signatures.*)

Troisième note ajoutée à la capitulation de Girone.

Fornells, le 10 décembre 1809.

Les employés espagnols de l'administration de la guerre sont déclarés libres comme non combattants, et pourront demander des passe-ports pour aller avec leurs équipages partout où bon leur semblera. De ce nombre sont : l'intendant, les commissaires des guerres, les employés des hôpitaux et des vivres, les médecins et chirurgiens de l'armée.

(*Suivent les signatures.*)

N° 86.

Rapport du maréchal Augereau, duc de Castiglione, au ministre de la guerre, sur la prise de Girone.

Girone, le 14 décembre 1809.

J'ai eu l'honneur d'adresser à V. Exc. la capitulation de la ville et des forts de Girone. Je lui envoie maintenant le rapport de la suite de mes opérations jusqu'au moment de la reddition de cette place.

Dans mes précédentes lettres, je vous ai rendu compte

que j'avais fait enlever à l'ennemi les faubourgs de la Marine et de la Gironnelle, et les redoutes de la Ville, du Chapitre et du Calvaire. Dans ces diverses circonstances, les troupes italiennes, françaises et allemandes se sont couvertes de gloire. La communication de la ville et des forts se trouva interceptée de telle manière qu'il ne fut plus possible à un seul homme de sortir de ces forts; leur garnison aurait été forcée de se rendre le 10, faute de vivres, si la ville elle-même ne m'eût demandé à capituler.

J'avais donné l'ordre au général d'artillerie Taviel de faire venir de Figuières et de Roses toutes les munitions nécessaires pour tirer pendant six jours sur la ville, de manière à la réduire en cendres, et à ouvrir des brèches assez larges pour que des demi-bataillons pussent y monter de front : j'étais décidé à faire un exemple sévère, si la garnison et les habitants osaient soutenir l'assaut. Diverses reconnaissances que j'avais faites au Montjouy et dans les batteries m'avaient décidé à faire quelques changements dans les travaux existants. Les commandants du génie et de l'artillerie eurent l'ordre de porter plus à droite quatre pièces de 24 de la batterie Saint-Jean, afin de mieux voir le pied de la muraille. Je fis attacher le mineur à la tour de la Gironnelle, et voulant diriger l'attaque principale par la brèche Sainte-Lucie, je fis établir deux pièces de 24 au pied du mamelon Vert, que je fis fortement traverser contre les feux des bastions du Mercadal. Cette batterie voyait à revers tout le quartier de Sainte-Lucie, et devait le rendre inhabitable à l'ennemi. Trois autres

pièces de 24 furent établies près du faubourg de la Marine, afin de détruire toutes les défenses du bastion de la Merci, et du front de la place où l'Oña entre dans la ville.

Notre feu commença le 9, à six heures du matin, et il ne discontinua pas jusqu'au soir : le bombardement continua pendant la nuit. Déjà la brèche de Sainte-Lucie commençait à être praticable pour quinze hommes de front; la batterie du Ter avait rendu le quartier Sainte-Lucie impraticable à l'ennemi, et les autres batteries avaient fait le plus grand effet. Le mineur avançait assez rapidement.

Le feu reprit le 10, et continua jusqu'à une heure après midi avec le plus grand succès, lorsqu'il me fut rendu compte qu'un brigadier et un colonel étaient sortis de la place, et demandaient à capituler. J'envoyai auprès d'eux le général Rey, mon chef d'état-major général, pour entendre leurs propositions; mais ces officiers, n'ayant pas les pouvoirs nécessaires, furent renvoyés dans la place, avec ordre de rapporter une réponse dans une heure, et ils furent prévenus que passé ce terme le feu recommencerait, et que je n'écouterais plus aucune proposition. Le brigadier revint bientôt, et fut conduit à mon quartier général, à l'instant où je sortais pour reconnaître par moi-même la situation des travaux et des brèches.

Cet officier me rendit compte que le gouverneur Alvarez avait reçu tous les sacrements; que la plus grande fermentation régnait dans la ville, et qu'il ne pouvait que demander une suspension d'armes, me suppliant

d'envoyer avec lui quelqu'un de marquant qui pût faire connaître aux habitants mes intentions; que la grande masse voulait se rendre, mais qu'un certain nombre cherchait encore à agiter les esprits, et que si je n'accordais pas la demande qu'il me faisait, il prévoyait que tous les malheurs allaient fondre sur la malheureuse ville de Girone. Pour répondre à la confiance que la masse avait dans l'indulgence de S. M., je donnai mes instructions au général Rey, qui se rendit dans la place, avec mon aide de camp de Chavanges et le brigadier espagnol.

A huit heures du soir, mon chef d'état-major revint avec un officier général et un officier supérieur espagnols, m'apportant la capitulation, que j'approuvai. Les dispositions en ont été ponctuellement remplies, et tous bénissent aujourd'hui la clémence de l'Empereur.

Je suis très-satisfait du zèle, de l'activité et des talents du général Rey, mon chef d'état-major général; il a rendu des services à l'armée; je le recommande aux bontés de Sa Majesté.

La garnison, forte de six mille hommes, a déposé ses armes et huit drapeaux sur le glacis; le premier convoi de prisonniers est de quatre mille trois cents hommes, dont deux généraux, treize colonels, trente-neuf lieutenants-colonels, quatre majors, et près de quatre cents officiers de tous grades. Il reste dans les hôpitaux de la ville seize cents malades, et une soixantaine d'officiers, ainsi que le gouverneur général Alvarez.

On a trouvé dans la place cent soixante-huit bouches à feu de tout calibre, cinquante mille boulets, un mil-

lion de cartouches d'infanterie, dix mille kilogrammes de poudre de guerre, et une grande quantité de fusils; il en sera rendu compte à V. Exc. aussitôt que les états auront été remis à l'état-major général.

Le général Taviel, commandant l'artillerie, et le chef de bataillon Pâris, commandant le génie, ont parfaitement rempli mes intentions.

Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur d'en rendre compte à V. Exc., je ne puis trop me louer du bon esprit qui règne dans l'armée, et de la bravoure de toutes les troupes; généraux, officiers et soldats, ne demandent qu'à donner de nouvelles preuves de leur entier dévouement à l'Empereur.

Je joins ici l'état des officiers qui, par leur conduite distinguée, sont dignes des grâces de Sa Majesté. Je la supplie de les leur accorder, ainsi que les demandes que j'ai eu l'honneur de vous adresser.

Girone devient pour l'armée une bonne place d'armes; j'y fais faire les établissements qui me seront nécessaires. J'ai ordonné une forte reconnaissance sur Hostalrich. Je prie Votre Excellence d'assurer Sa Majesté que je dispose tout pour rétablir la tranquillité dans la haute Catalogne.

Agréez l'assurance de ma considération distinguée.

Signé : MARÉCHAL DUC DE CASTIGLIONE.

FIN DU TOME SECOND.

ERRATA.

Page 18, ligne 26, les hauteurs du village, *lisez :* les hauteurs du village de Mallen.

Page 120, ligne 11, de la vengeance, *lisez :* de sa vengeance.

Page 142, ligne 23, don Rosé Manso, *lisez :* don José Manso.

Page 331, ligne 3, Monblanch, *lisez :* Montblanch.

Page 346, ligne 8, envoyés à la défense, *lisez :* employés à la défense.

Page 392, ligne 1, cinquante tués, *lisez :* cinquante hommes de tués.

Page 468, ligne 16, aient démasqué, *lisez :* aient été démasquées.

Page 473, ligne 8, M. le chevalier Pia, *lisez :* M. le chevalier Piat.

Page 520, ligne 6, par des feux courbés, *lisez :* par des feux courbes.

Page 747, ligne 23, ma sommation, *lisez :* une sommation.

Fauconneau de …
Canon de 24 …
Canon de 24 avec …
Canon de 6 coulé …
Canons de 8 coulés …
Canons de 4 coulés …
Table des Dimensions …
Canon à bombes de 8 24.
Canon Belge à …
Table des Dimensions …
Anciens Canons …
Table des Dimensions …
Canons Français …
Obusiers courts à …
Artillerie Française …
Mortiers et Pierriers …
Caronades de 36 …

Ma maison étoit adresse

Je possède un gran…